REVUE
CRITIQUE
D'HISTOIRE
ET DE
LITTÉRATURE

LII

CRITIQUE

ET DE LITTÉRATURE

II

e série. — Tome LII

CINQUIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LII

249499
9. 12. 30

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1901

Z
1007
R45
n. sér.
t. 52

ANNÉE 1901

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

pages

Adal-al-Kâtib (l') d'Ibn Kotaïba, p. Grünert (B. M.)..... 421
Adamantius (Dialogue d')..... 407
Adickes, Kant contra Haeckel (H. Lichtenberger)..... 378
Aiken, Bouddhisme et Évangile (Sylvain Lévi)..... 21
Alexis Comnène..... 311
Amico (d'), Les îles Éoliennes (E. T.)..... 418
Ancona (d'), Lettres de Mme de Staël, Sismondi, Lamennais, Ozanam, Michelet, G. Sand, Renan (Ch. D.)..... 319
— Recueil d'études critiques qui lui sont dédiées (Ch. Dejob)..... 356
Apulée, Apologie et Florida, p. Van der Vliet (Paul Lejay). 167
Arbois de Jubainville (d'), La langue des Francs à l'époque mérovingienne (P. L.)..... 191
Aristote..... 84, 103, 344
Arnold (Robert), Les plans et fragments dramatiques de Schiller (A. C.)..... 219
Arnold (W.), La princesse lointaine et la Samaritaine de Rostand (L. R.)..... 396
Athènes (École française d')..... 147
Athos (ms. grecs de l')..... 12
Augustin (saint)..... 430
Aulard, Histoire politique de la Révolution française (H. Monin)..... 352
Azar du Marsay, A travers l'idéal (L. R.)..... 396
Babcock, Les cas des verbes de souvenir et d'oubli (P. L.). 59
Bacher, Un lexique hébreu-persan (R. D.)..... 264
Balzac et ses Paysans..... 257
Bardeleben, Les écrits philosophiques de Sénèque (P. L.). 128
Bartels, La littérature allemande du présent, 2e éd. (A. C.). 220

pages
Barzellotti, La philosophie de Taine (F. Baldensperger). 73
Bassi, Les manuscrits astrologiques de la Bibliothèque ambrosienne (My)..... 9
Baumstark, Aristote chez les Syriens, I (R. D.)..... 103
Bémont, Rôles gascons, II (L.-H. Labande)..... 395
Benedek, Le passé et l'état actuel du peuple hongrois, II (J. Kont)..... 379
Benzinger, La Chronique (A. Loisy)..... 310
Bernadotte..... 236
Berneker, L'ordre des mots dans les langues slaves (R. Gauthiot)..... 472
Bernoulli (C. A.), Les saints des Mérovingiens (P. L.) 432
Bertholet, Le Lévitique (A. Loisy)..... 309
Bethe, L'Onomasticon de Pollux (My)..... 142
Bettelheim (Hélène), Louis Gabillon (C. Senil)..... 458
Bidez, Deux versions grecques inédites de la vie de Paul de Thèbes (My)..... 86
Bigoni, Pierre d'Eboli (H. H.)..... 477
Bissing (Fr. de), Fouilles à Thèbes, II. — Diodore et les Pyramides (G. Maspero)..... 461
Blanchet (Adrien), Les trésors des monnaies romaines et les invasions germaniqnes en Gaule (S.)..... 228
Blass (F.), L'Évangile selon Matthieu (A. Loisy)..... 343
Bloch (Cam.), Études sur l'histoire économique de la France (R.)..... 138
Bloch (G.), La Gaule (S. Reinach)..... 49
Bloch (Leo), l'Alceste d'Euripide (A. M.)..... 418
Bloomfield, L'Atharvaveda (Sylvain Lévi)..... 23
Bock (W. de). Matériaux pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne (G. Maspero)..... 463
Bodmer (Études sur). — A. C..... 366
Bœhm, Les théories dramatiques de Corneille (F. B.)..... 478
Boers (Les), leur langue..... 65 et 245
Boissonnade, L'organisation du travail en Poitou (R.)... 109
Bolte, Le Veterator et l'Advocatus (L. R.)..... 135
Bonnal, Sadowa (A. C.)..... 254
Bonnefoux, Mémoires, p. Jobbé-Duval (A. C.)..... 246
Boppe et Delavaud, Les introducteurs des ambassadeurs (A. C.)..... 173
Borovszky, L'époque de la migration des peuples (J. Kont) 357
Bossuet..... 38
Bouchet (Jean)..... 490
Bréhier, L'Égypte de 1798 à 1900 (B. A)..... 416
Brewer, Les documents judiciaires de la Midienne (A. Martin)..... 417

pages

Brière et Caron, Répertoire méthodique de l'histoire moderne et contemporaine de la France pour l'année 1899 (Ch. Seignobos) 130
Brun (Félix), Troisième fascicule de l'Inventaire sommaire des archives historiques du Ministère de la guerre (A. C.) 179
Brun-Durand, Dictionnaire biographique de la Drôme, II (A. C.) 258
Brunhes, Ruskin et la Bible (Ch. B.) 78
Bryan, La banque du Maryland (Ch. S.). 80
Bücheler, Poèmes épigraphiques (P. Lejay) 222
Cachemire (le) 23
Cagnat et Besnier, L'année épigraphique (P. Guiraud). . . 509
Cagnat et Toutain, Inscription grecques sur l'histoire romaine, I, 1. (P. G.) 260
Callaway, Le participe suppositif en anglo-saxon (V. H.). 285
Calvin 33, 297
Cannizzaro, Le crâne de Pline (E. T.). 402
Capart, La fête de frapper les Anou (G. Maspero). 441
Captifs (les), de Plaute 404
Carpino, Les Capilupi (H. H.)..... 477
Cassiodore..... 77
Castellane (Le comte de). — (A. C.)..... 216
Chadourne, La poésie française au xixe siècle (P. Brun)... 178
Chajes, Onomatologie sémitique (R. D.) 175
Chalandon, Alexis Comnène (Jules Gay) 311
Chamard, Joachim du Bellay (Maxime Lanusse)..... 34
— Jacques Peletier du Mans (M. Lanusse)..... 35
Chatelain, Introduction à l'étude des notes tironiennes (P. Lejay)..... 270
— Une messe en caractères tironiens (Ch. Dejob)..... 319
Chéradame, L'Europe et la question d'Autriche au seuil du xxe siècle (B. Auerbach)..... 334
Cheyne et Black, Encyclopédie biblique, I-II (J.-B. Ch.).. 265
Chomton, Histoire de l'église Saint-Bénigne de Dijon (P. Lejay)..... 389
Cicéron, Discours, p. Clark (E. Thomas)..... 108
— Lettres à Atticus (E. Thomas) 135
Cima, Observations sur Horace (P. L.)..... 77
Clapham, Causes de la guerre de 1792 (G. P.)..... 500
Clark, Édition des Discours de Cicéron 108
Clausse, Les San Gallo (Henri Hauvette)..... 513
Clément d'Alexandrie..... 410
Coelho, Études (H.)..... 439
Coen, La question coloniale (B. A.)..... 332
Colin (E.), Histoire du Nivernais (R.)..... 139

pages
Colin (J.), Les campagnes du maréchal de Saxe, I (A. C.). 253
— Louis XV et les jacobites, un projet de débarquement en 1743 (A. C.) 254
Collignon, (A.), L'Euphormion de Barclay (H. H.) 177
Congrès international d'histoire de la musique (F. B.) 480
Conway (Moncure-Daniel), Thomas Paine (A. C.) 234
Conway (R.-S.), Le livre II de Tite Live (E. T.) 134
Cook, Grammaire anglo-saxonne (V. H.) 297
Cordier, (H.), Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales, I, L'empereur T'oung Tché (B.A.). 333
Corlieu, Fagon (A. C.) 217
Corse (Société des sciences historiques de la), Bulletin, fasc. 235-240 (A. C.) 218
Coüard, Documents sur Hoche (A. C.) 218
Cresson, Cent jours de siège à la préfecture de police (A. C.). 279
Crouslé, Bossuet et le protestantisme (Ch. Dejob) 38
Cugnac (de), Campagne de l'armée de réserve en 1800, II (A. C.) 251
Cultru, Dupleix, ses plans politiques, sa disgrâce (B. A.). 336
Dalman, Divan palestinien (Clermont-Ganneau) 243
Dante 511
Davis, Le mastabah de Khouithatpou (G. Maspero) 204
Deckelmann, Edition de Démétrius Cydonius 187
Delafosse, Théorie de l'ordre (E. d'Eichthal) 241
Delbrück, Questions de linguistique (A. Meillet) 284
Demetrius Cydonius, Du mépris de la mort, p. Deckelmann (My) 187
Denys d'Halicarnasse, Les trois lettres littéraires, p. Roberts, (Am. Hauvette) 147
Desbrière, Projets et tentatives de débarquement aux Iles Britanniques, I et II (A. C.) 252
Descartes, Méditations 496
Deubel, Guillaume Poyet (R.) 94
Diable (le) prédicateur, comédie espagnole du xviie siècle H. de Curzon) 118
Diehn, Les pronoms en moyen anglais (V. H.) 311
Diels, Héraclite d'Éphèse (J. Bidez) 302
Du Bellay 34
Du Bled, La société française au xviie siècle (Henri Chamard). 497
Duchosal, Grillparzer (A. C.) 220
Duhm, Jérémie (A. Loisy) 505
Durham, Le subjonctif dans Plaute (P. L.) 58
Duruy (Victor), Notes et souvenirs, 1811-1894 (A. Moret). 471
Dussaud, Les Nosaïris (R. D.) 185
Dziatzko, Le livre (A. Martin) 321

pages
Egapel, Soixante ans de la vie d'un prolétaire (Ch. S.).... 178
Egyptiens (documents) du Musée de Berlin, III, 7 (H. M.). 461
Ehwald, La 14e Héroïde d'Ovide (P. Lejay)..... 227
Ennius..... 107
Erichson, Bibliographie de Calvin (R.)..... 33
Esdras-Néhémie, p. Guthe et Batten (A. Loisy)..... 342
Euripide, Alceste, p. Brugnola (A. Martin)..... 175
Eusèbe, Histoire ecclésiastique, trad. du syriaque, par Nestle (P. Lejay)..... 413, 486
Euteknios 11
Fabry, Campagne de l'armée d'Italie, 1796-1797, III (A. C.). 247
Faure (Félix), ses propos, p. Mermeix (A. C.) 340
Fiebig, Le fils de l'homme (A. Loisy). 506
Frimo-ougriennes (Revue des recherches). — A. Meillet et V. H..... 174
Finsler, Platon et la Poétique d'Aristote (My)..... 84
Fischer (H.), Dictionnaire souabe, I (V. Henry)..... 154
Fischer (Kuno), Le grand-duc Charles-Alexandre de Saxe (L. R.)..... 397
Flemming et Radermacher, Le Livre d'Henoch (Paul Lejay). 408
Forbes, L'Église catholique en Écosse à la fin du XVIe siècle, Jean Ogilvie (R.)..... 447
Foucart (P.), Les grands mystères d'Eleusis (A. Martin).. 381
Foucher, L'inconographie bouddique de l'Inde (Sylvain Lévi)..... 481
Francotte, L'industrie dans la Grèce ancienne (P. Guiraud). 424
Fredericq, L'expansion exotique des littératures européennes (F. B.)..... 478
Frémeaux, Napoléon prisonnier, mémoires du médecin Stokoe (A. C.)..... 277
Friederici, Indiens et Anglo-Américains (Ch. S.)..... 80
Friedwagner, Mme de Staël et le mouvement romantique (A. C.)..... 219
Funck, Études sur l'histoire de l'Église (P. Lejay)..... 384
Funck (F. X.), Les Pères apostoliques (A. F.)..... 498
Funck-Brentano, L'affaire du collier (J. Chavanon)..... 95
— La mort de la reine (J. Chavanon)..... 372
Gaspar, Essai de chronologie pindarique (My)..... 82
Gauthier, Jean des Bandes Noires (L. Farges)..... 365
Gavrilovitch, Les Serbes illustres du XIXe siècle (L. Leger). 439
Gebhart, Conteurs florentins du moyen-âge (Henri Hauvette)..... 487
Geete, Le Lucidarius d'Honorius d'Autun (L. P.)..... 399
Geiger (Ludwig), La jeune Allemagne et la censure prussienne. — Thérèse Huber. — Annuaire de Gœthe, XXII

pages
(A. C.) 369
Geldner, Études védiques, III (V. Henry) 464
Geoffroy Saint-Hilaire, Lettres d'Egypte (A. C.) 232
Germano, Le sentiment de l'amour dans les poésies lyriques de Bourget (H. H.) 479
Giardelli, Notes de critique plautienne. (E. T.) 404
— Edition des Captifs (E. T.) 404
Gildersleeve, Syntaxe grecque (My) 164
Giraud, Essai sur Taine (F. Baldensperger) 73
— Lettre de M. Giraud 159
Gödel, Les manuscrits islandais et norvégiens de Stockholm (L. P.) 399
Gœthe 371
Goltz (Von der), La prière dans le christianisme primitif (A. Loisy) 507
Gough, Emare (V. H.) 176
Gourcuff (O. de), Gens de Bretagne, histoire et littérature, prose et poésie (H. Chamard) 392
Grant (A. J.). La monarchie française (R.) 116
Grasso, Quelques passages latins (P. L.) 76
Greppi, Correspondance I (Félix Bouvier) 171
Griffith, Le Séthon d'Hérodote (G. Maspero) 1
Grimme, Mètres et strophes dans l'Ecclésiastique (A. L.) ... 319
Griscbach, Entretiens et monologues de Schopenhauer, 2e ed. (C.) 397
Grouard, Comment quitter Metz en 1870? (A. C.) 220
Grünert, L'Adal-al-Kâtib d'Ibn Kotaïba (B. M.) 421
Grützmacher, La vie de saint Jérôme (P. Lejay) 411
Güttler, Les Méditations de Descartes (Paul Tannery) 496
Hahn (Tr.), Études sur Tyconius (P. L.) 430
Hall, Le King Horn (V. Henry) 510
Hamon, Un grand rhétoriqueur poitevin, Jean Bouchet (Henri Chamard) 490
Hamy, Lettres de Geoffroy Saint-Hilaire (A. C.) 232
Happel, Religion et philosophie de l'Inde (V. Henry) 443
Harbottle et Dalbiac, Dictionnaire des citations (C. S.) ... 79
Hastings, Le théâtre français et anglais (J.-J. Jusserand) .. 234
Heidenstam (V. de), L'épopée du roi, trad. J. de Coussanges (C.) 200
Heinze, Le siège des ambassades de Pékin (Ed. Chavannes). 341
Hennebicq, L'orient grec (Salomon Reinach) 196
Henrici, Trente ans après (L. R.) 140
Héraclite 302
Hérodote 1
Hesseling, La langue des Boers (H. Pernot) 65

pages
Historique des corps de troupe de l'armée française, 1569-1900. (A. C.) 293
Hoche 218
Hoeck, Les plantes de l'Allemagne du Nord (Ch. J.) 292
Hoffmann (M.), Boeckh (A. Martin) 474
Hoffmann de Fallersleben, Nos chants populaires, 4e éd. (A. C.) 214
Hollmann, La mort de Jésus (A. L.) 321
Holtzmann (H. J.), Les Synoptiques (A. Loisy) 266
— Matthieu et Luc (Alfred Loisy) 501
Holtzmann (Oscar), La vie de Jésus (Alfred Loisy) 282
Holzhausen, Le consul Bonaparte et ses visiteurs allemands (A. C.) 173
Holzinger, Josué (A. Loisy) 505
Homère, Iliade, p. Zuretti (My) 13
Horace 77, 90
Hosius, Édition de Sénèque 127
Houdas, Le Tedzkiret en nisian 301
Huber (Thérèse) 370
Hüffer, Sources pour l'histoire de l'époque de la Révolution française (A. C.) 367
Ibn Kotaïba 421
Icaza (F.-A. de), Les Nouvelles exemplaires de Cervantes (Leo Rouanet) 92
Ihm, Damasi Epigrammata (P. Lejay) 224
Janosi, Histoire de l'esthétique, II (J. Kont) 318
Jensen, Études assyriennes, I. (Fr. Thureau-Dangin) 25
Jérôme (saint) 411
Jobbé-Duval, Édition des Mémoires de M. de Bonnefoux (A. C.) 246
Johnson, La convention monétaire (Ch. S.) 80
Joret, La flore de l'Inde d'après les écrivains grecs (C. D.) 58
Kan, Jupiter Dolichenus (A. de Ridder) 244
Karpeles, Les lois ouvrières anglaises (Ch. S.) 80
Knoepfler, Raban Maur 412
Knopff, Choix des Actes des martyrs (P. L.) 499
Koch, La collection dantesque de la Cornell University (V. Henry) 511
— Les Danteiana des bibliothèques d'Amérique (H. H.) 476
Krauss, Essais, II (H. H.) 512
Krones, Documents styriens (R.) 136
Krumbacher, Un threnos sur la prise de Constantinople (Jean Psichari et Hubert Pernot) 516
Kruske, Jean de Lasco (R.) 450
Laforte-Randi, Littératures étrangères, III, Les humo-

pages
ristes (H. H.) 479
La Jonquière, L'expédition d'Égypte, II (A. C.). 250
Lambros, Catalogue des manuscrits grecs du mont Athos, II (My). 12
La Mantia, Le thon en Sicile (H. H.). 478
La Moussaye, ses Mémoires. 114
Landau, Les Phéniciens (J.-B. Ch.) 259
Langue et style, revue suédoise (L. P.) 399
Lasteyrie (Ch. de), L'abbaye de Saint-Martial de Limoges (Élie Berger). 272
Lauer, Le règne de Louis IV d'Outre-Mer (R. Parisot). . . 287
Laufer, Contributions à la connaissance de la médecine tibétaine, I (S. L.). 474
Lavallée, Histoire des Français, VII vol., par M. Dreyfous (C.) 398
Lazar (Béla), Hier, aujourd'hui, demain, études critiques (J. Kont) 317
Lebon (André), La politique de la France en Afrique (B. A.). 414
Le Breton, Le roman français au xixe siècle I (A. C.) . . . 172
Le Camus, Vie de N.-S. Jésus-Christ, 6me édition (Alfred Loisy) 282
Lecoy de la Marche, Souvenirs de la guerre du Transvaal (A. C.) 340
Lenôtre, Tournebut (A. Mathiez) 315
Le Poittevin, La liberté de la presse depuis la Révolution (R.) 454
Lestrade, Les huguenots en Comminges (R.) 136
Levasseur, Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant 1789, 2me éd. (P. Boissonnade), ... 435
Liebknecht, Souvenirs, trad. Prodhomme et Bertrand (R.). 139
Littmann, Scènes arabes (F.-B. Ch.) 259
Loisy, Études bibliques (D.) 58
— Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse (A. F.) 499
Loserth, Documents styriens (R.). 136
Lothar, Le Burgtheater de Vienne (C. Senil) 454
Luchaire, Les Capétiens (Félix Rocquain). 362
Macé, Un appendice d'Isidore de Séville (J. T.). 394
Maier, La logique d'Aristote (E. Thouverez). 344
Maignien, Mémoires de Jacques Pape de Saint-Auban (J.-H. Mariéjol). 433
Malinin, Deux questions sur la topographie d'Athènes (Am. Hauvette). 146
Mânava (le), p. Knauer (V. Henry). 261
Mangold (W.), Voltairiana inedita (A. C). 217

pages
Marcks, L'empereur Guillaume Ier (Ch. Seignobos) 374
Marolles (V. de), Les lettres d'une mère, épisode de la Terreur (A. C.) 231
Martini, Les manuscrits astrologiques de la Bibliothèque ambrosienne (My) 9
Matthias, Extraits de Riehl (A. Bauer) 40
Meisterhans, Grammaire des inscriptions attiques, 3e éd. My) 63
Mély (F. de), La Sainte Couronne (L.-H. Labande) 475
— Le coffret de Saint Nazaire (L.-H. Labande) 499
Menasci, De Ronsard à Rostand (Ch. Dejob) 177
Mention, L'armée de l'ancien régime (A. C.) 231
Mercier (Aimé), Tableaux du passé germanique par Gustave Freytag (A. C.) 478
Meyer (Ed.), Histoire de l'antiquité, III, Perses et Grecs, I (M. Croiset) 26
Meyer (H.), La langue des Boers (A. Meillet) 245
Meyer (Leo), Étymologie grecque, I (V. Henry) 42
Meyer (P.), Notice d'un légendier français (L.-H. Labande). 394
Michaélidès, Histoire romaïque (Jean Psichari) 192
Michaut, Le génie latin (Th. Ruyssen) 426
Michell, Un calendrier copte (G. Maspero) 8
Milhaud, Les philosophes géomètres de la Grèce (My) . . . 61
Minerva, p. Trübner, vol. XI (C.) 480
Mirabeau à Berlin 138
Mohl, La première personne du pluriel en gallo-roman (J. Vendryès et E. Bourciez) 149
Monlaur, Angélique Arnaud (A. Gazier) 68
Moreau, Souvenirs, II, p. Hermelin (Georges Gazier) 297
Morel (L.), Gœthe et les Français de passage en Allemagne (A. C.) 219
Morel-Fatio, Salazar et l'espagnol sous Louis XIII (H. de Curzon) 118
Morosini (Chronique de), III, p. Dorez (R.) 298
Morris (Gouverneur), Journal, trad. E. Pariset (A. C.) . . . 276
Mortet, Notes sur Cassiodore (P. L.) 77
Mott, La lyrique provençale (A. Jeanroy) 467
Motteau, Traduction en vers de l'Énéide (E. T.) 418
Motylinski, Itinéraire entre Tripoli et l'Égypte (René Basset) 163
Mülinen (W. F. de), Daniel Fellenberg et la société patriotique de Berne (A. C.) 215
Müller (H.-E.), Posidonius et Manilius (P. L.) 76
Muret (M.), L'esprit juif (C. T.) 81
Naef, La Réforme en Bourgogne (R.) 137

pages
NAUSESTER, La grammaire (V. H.) 445
NAVILLE, Le temple de Deir el Bahari, III (G. Maspero). . . 121
NESTLE, Expédients d'imprimeurs (P. L.). 77
NESTLE, Trad. du syriaque de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe (P. Lejay). 413
NIEDERLÉ, Antiquités slaves, I (L. Leger). 419
NOTOR, La femme dans l'antiquité grecque (F. de Mély). . . 30
Ogilvie (Jean). 447
OMONT, Un manuscrit de l'Évangile (P. L.) 188
Oppien. 11
Origène, III, p. KLOSTERMANN (P. Lejay) 409
Ovide 227
Paine (Thomas). 284
PALMER, La vie russe (J. L.), ... 260
PAVOLINI, Les cinq éléments (V. Henry) 9
PÉCHENARD (Mgr), Un siècle, mouvement du monde de 1800 à 1900 (Georges Gazier) 295
PELLACO, Tables schématiques de la Divine Comédie (H. H.) 477
PERROUD, Lettres de Mme Roland (A. C.). 211
PETRIE, Diospolis (G. Maspero). 161
PFORDTEN, (Von der), Le drame historique (F. Baldensperger) 377
Pierre d'Alexandrie. 410
PIMODAN (de), Promenades en Extrême-Orient (L. R.). . . . 140
Pindare 82
PINEYRO, Zenea (H. Léonardon). 299
PINGAUD (Léonce), Bernadotte, Napoléon et les Bourbons (A. C.) 236
PIOLET, La France hors de France (B. A.) 331
PIPPING, Etudes sur le Gotland (L. P.) 399
Plaute. 58, 404
PLOETZ, Méthode pour parler anglais (A. C.). 79
Plotin 409
Poitou (Le travail en) 109
POCHHAMMER, Traduction de la Divine Comédie en stances allemandes (H. Hauvette). 476
POLITIS, Proverbes grecs, II (My). 43
Pollux, Onomasticon, p. BETHE (My) 142
POLZIN, Le diminutif en allemand (V. Henry) 14
POMEZNY, La grâce et les grâces au XVIIIe siècle (A. C.) . . . 132
POSTGATE, Corpus des poètes latins (Paul Lejay). 46
PRAHL Les chants populaires allemands (A. C.) 214
PREUSCHEN, Antilégomènes (A. Loisy) 344
Properce. 189
PUCHSTEIN, La scène grecque (My) 186

pages
PULEJO, Aretio (H. H.) 478
PURSER, Lettres de Cicéron, I (P. L.). 189
Raban Maur, De institutione clericorum, p. KNŒPFLER (P. Lejay) 412
RABAZOGLOU, La Vierge rose, verte et blanche (G. Maspero). 442
RADET, L'histoire et l'œuvre de l'Ecole française d'Athènes (Am. Hauvette) 147
RAHLFS, Le Psautier thébain (G. Maspero). 401
Raison et foi, revue espagnole (L.). 480
RASI, Articles divers 499
REH, Statuts de l'Univerité de Francfort sur l'Oder (J.) . . 339
Reims, catalogue de son musée archéologique (A. de Ridder). 346
RÉVILLE (Jean), Le quatrième évangile (A. Loisy) 306
ROBERTS, Les trois lettres littéraires de Denys d'Halicarnasse. 147
RÖHRICHT, Histoire de la première croisade (N. Jorga) . . . 230
Roland (Mme), Lettres, I, p. PERROUD (A. C.) 211
ROPES, Edition d'Erckmann-Chatrian (A. C.) 79
ROSCHER, Ephialtes (P. Decharme) 105
Rosenthal (Catalogue). 78
ROSSI, Grammaire égyptienne (G. Maspero) 141
ROTHSTEIN, Des élégies de Properce (P. Lejay) 189
— (J. W.), Moïse (A. L.). 281
ROUANET, Edition du diable prédicateur 119
ROUSSEAU (Fr.), Kleber et Menou en Égypte (A. C.). 238
Rovigo (duc de), Mémoires p. D. LACROIX (A. C.) 339
Ruiz, Libro de buen amor, p. DUCAMIN (Leo Rouanet.) . . . 93
SABBADINI, L'invective de Guarino contre Niccoli (H. H.). . 477
Sadowa. 254
Saint-Auban (Mémoires de) 433
Salaberry, Souvenirs politiques sur la Restauration (A. C.). 239
SANDE BAKHUYSEN (van de), Le dialogue d'Adamantius (P. Lejay) 407
SAR PELADAN, La Terre du Christ (J.-B. Ch.) 259
SAZERAC DE FORGE, Tableaux synoptiques d'histoire militaire contemporaine (A. C.). 280
SCHAEFER (H.), La stèle de Nastesen (G. Maspero). 205
Schaefflé, Mémoires qui lui sont dédiés (E.) 446
SCHAER, Maîtres d'armes et musiciens dans la vieille Allemagne (F. Piquet) 297
SCHEEL, La christologie d'Augustin (B. L.) 430
SCHMIDT (C.), Plotin et le gnosticisme (P. Lejay) 409
— Un écrit de Pierre d'Alexandrie (P. Lejay) 410
SCHMIDT, (Ch.), Dictionnaire de l'alsacien (V. Henry). . . . 15
SCHMIDT (Erich), Caractéristiques, II (L. Roustan) 36
SCHNIPPEL, Napoléon à Osterode (R.) 139

pages
Schöne, La Chronique d'Eusèbe (Paul Lejay) 486
Schrader, Lexique de l'antiquité indo-germanique, II (V. Henry) 124
Schulthess, Racines homonymes en syriaque (R. D.) . . . 41
Schulze (M.), Calvin et la Méditation de la vie future (R.) . 297
Schütz, La doctrine des passions chez Hobbes et Descartes (T.) 438
Schwally (F.) La guerre sainte d'Israël (A. L.) 269
— Un traité de Beikahi (B. M.) 474
Seckenberger, Titus de Bostra (P. L.) 431
Seidel, Les collections d'œuvres d'art français du XVIIIe siècle appartenant au roi de Prusse (S. Rocheblave) 53
Sénéque, Des Bienfaits et de la Clémence, p. Hosius (P. Lejay) 127
— Ses écrits philosophiques (P. L.) 128
Shakspeare 136
Shuckburgh, Courte histoire des Grecs (Am. Hauvette) . . . 146
Skeat, Fables et contes (V. H.) 402
Skeel, Voyages à Rome (A. de Ridder) 394
Smith (C. L.), Manuscrits de Suétone (E. Thomas) 405
Soederblom, La vie future d'après le mazdéisme (A. Loisy). 507
Soederhjelm (Alma), Le régime de la presse pendant la Révolution française, I (R.) 453
Solari, La puissance maritime de Sparte (My) 64
Soltau, Nos Evangiles (A. Loisy) 267
Sorel, Etudes de littérature et d'histoire (A. C.) 371
Spiegelberg, Les noms égyptiens et grecs (G. Maspero). . . 201
Spoelberch de Lovenjoul, La genèse des Paysans (A. C.) . 257
Springer (A), Manuel d'histoire de l'art, I (Salomon Reinach). 209
Staehlin, La première édition de Clément d'Alexandrie (P. Lejay) 410
Stein, (A.), L'ancienne géographie du Cachemire (Sylvain Lévi) 23
Stein (L.), Au tournant du siècle (Th. Ruyssen) 484
Steindorff, Les cercueils de Gébéleïn (G. Maspero) 181
— L'oasis de Siouah (G. Maspero) 221
Stengel, Les plus anciens monuments de la langue française, 2e éd. (E. Bourciez) 170
Straw (Sack), p. Schutt (Ch. Bastide) 395
Strehl, Histoire grecque, I, (Am. Hauvette) 145
Stumme, Contes berbères (René Basset). 162
Styrie (histoire de). 136
Suckow (de) d'Iena à Moscou, trad. Veling (G. Pariset). . . 469
Suétone. 405
Sujiura, La logique hindoue (Sylvain Lévi). 482
Swete, Ancien Testament grec (P. Lejay). 428

pages
Taine 73
Tamm, Examen de mots suédois (V. H.) 176
Targioni-Tozetti, Le Ranaldo d'Arioste (Ch. Dejob). . . . 300
Tedkinet en nisian, p. Houdas (C. Sonneck). 301
Terry, Les Jacobites et le chevalier de Saint-Georges (R.). 137
Thomas (Paul), Sénèque et J.-J. Rousseau (P. L.). 77
Thulin, Le subjonctif dans Plaute (P. L.). 58
Thumb, La langue grecque au temps de l'hellénisme (Hubert Pernot). 347
Tite-Live. 134
Titus de Bostra. 431
Tourneux, Marie-Antoinette devant l'histoire (A. C.). . . . 199
— Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française, III (A. C.). 212
Toynbee, Benvenuto d'Imola et son commentaire de Dante (H. H.). . . . . .
Trede, La croyance au merveilleux dans le paganisme de l'ancienne Église (P. L.). 475
Tuetey, Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française, V (A. C.). 213
Turenne (vicomte de), Mémoires, p. Baguenault de Puchesse (R.). 449
Tüselmann, La paraphrase d'Oppien due à Euteknios (My). 11
Tyconius. 430
Ubald, Les comptes de ménage de Jeanne de Laval (L.-H. L.) 395
Underhill, La littérature espagnole en Angleterre sous les Tudors (H. Leonardon). 467
Urbain, Un martyrologe romain (P. L.). 429
Urdhal, Le système des fee aux États-Unis (Ch. Seignobos). 133
Uzureau, Henri IV à Angers (R.). 137
Vallée et Parfouru, Mémoires du baron de La Houssaye (J.-H. Mariéjol). 114
Valmaggi, Les fragments d'Ennius (P. Lejay) 107
Van der Vliet, Apulée 167
Van Gelder, Histoire de l'ancienne Rhodes (A. Bouché-Leclercq). 88
Vedel, Villes et châteaux du moyen âge (F. B.). 177
Verity, Édition de Henri V (L.). 136
Vidossich, Le dialecte triestin (Ant. Thomas). 439
Vietor, Le coffret runique d'Auzon (V. Henry). 148
Villiers du Terrage, Les aérostiers militaires en Égypte (A. C.). 218
Vogt, Antisémitisme et barbarie, trad. G. Hervé (C. T.) . . 82

pages
VONDRAK, Grammaire du vieux slave (R. Gauthiot). 388
VREELAND, Rapports littéraires entre Genève et l'Angleterre (F. B.) 177
WARD (W.), Le cardinal Wiseman (Léon Servien). 155
WEECH (de), Inventaires des archives de Bade, I (R.). 97
WEILL (G.), Histoire du parti républicain en France de 1814 à 1870 (Ch. Seignobos). 517
WEISE, La langue allemande (Alfred Bauer). 398
WEIZSAECKER, Recherches sur l'histoire évangélique (A. Loisy). 506
WETMANN, Rapprochements avec Horace (P. L.). 77
WHITTAKER, Le platonisme (E. Thouverez). 323
WICKENHAGEN, Manuel de l'histoire des beaux-arts (H. de C.) 78
WICKHAM, Édition d'Horace (P. Lejay). 90
WILAMOWITZ, Le texte des lyriques grecs (My). 165
WILD, La mission de Mirabeau à Berlin (R.). 138
WIMPFFEN (Mme de), Lettres de Mme Reinhard à sa mère (A. C.). 240
WIRTH, L'Asie (J. L.). 260
Wiseman. 155
WOLFART, La Réforme à Augsbourg (R.). 339
WOLFF (E.), Douze années de combat littéraire (A. C.). . . . 397
WOLFF (James), Léonard de Vinci esthéticien (Gabriel Séailles). 452
WUNDT, Fechner (H. L.). 320
— Introduction à la philosophie (C.). 398
— La langue, II (V. Henry). 101
WYATT, Textes anglo-saxons (H.). 419
Y. K., La sortie de la Marne (A. C.). 279
ZAPLETAL, Le totémisme (A. L.). 268
— Lettre de M. Zapletal. 438
ZIMMERN, Rituel des exorcistes et chantres babyloniens (Fr. Thureau-Dangin). 361
ZURETTI, Édition de l'Iliade. 13

Académie des inscriptions, séances du 14 juin au 29 novembre 1901 (Léon Dorez).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique et italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des lettres françaises et étrangères.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.
Souvenirs et mémoires.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

Academy.
Athenaeum.

BELGES

Musée belge.
Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 8 juillet — 1901

Griffith, Le Séthon d'Hérodote. — Michell, Un calendrier copte. — Pavolini, Les cinq éléments. — Martini et Bassi, Les manuscrits astrologiques de la bibliothèque Ambrosienne. — Euteknios, Paraphrase d'Oppien, p. Tüselmann. Lambros, Catalogue des manuscrits du mont Athos, II. — Homère, Iliade. IX-XII, p. Zuretti. — Polzin, Le diminutif en allemand. — Ch. Schmidt, Dictionnaire historique de l'alsacien. — Académie des inscriptions.

F.-Ll. Griffith, **Stories of the High Priests of Memphis, the Sethon of Herodotus and the Demotic Tales of Khamues,** Oxford, Clarendon Press, 1900, in-8°, x-203 p. avec un Atlas in-f° de 12 pl., dont 6 en couleur.

Le prince Khâmouîs, fils de Ramsès II, grand-prêtre de Phtah et régent d'Egypte pendant plus de vingt années durant la vieillesse de son père, eut d'assez bonne heure la réputation d'un magicien. Qu'il soit le Séthon d'Hérodote, ainsi que Krall l'a soupçonné et que M. Griffith essaie de le démontrer, cela ne me paraît pas probable, mais un cycle de romans se forma assez promptement autour de sa personne, dont la littérature démotique de l'âge ptolémaique et du temps des Césars nous a conservé deux bons spécimens. Le premier d'entre eux est connu depuis longtemps : découvert et traduit par Brugsch, retraduit par moi dix ans plus tard, puis par Révillout et par Hess, il ne présentait plus qu'un petit nombre de points obscurs. On ne peut dire que M. G. y ait expliqué tout ce qui restait incompris, mais il a ajouté quelques bonnes observations à celles que les autres avaient déjà faites, et il a rendu très exactement l'impression du morceau. La partie originale de son œuvre ne commence toutefois que lorsqu'il aborde le second des contes, celui qu'il a trouvé lui même, et dont il nous livre le fac-simile avec la transcription en démotique courant ainsi qu'en caractères latins. Le texte en est écrit au verso de deux contrats en langue grecque, qui ont été réunis ensemble pour former un rouleau capable de le recevoir. Il a été rédigé probablement au cours du premier siècle après notre ère, dans la seconde moitié de ce siècle, et la langue en est si simple que la traduction en serait aisée, si des lacunes assez fortes ne venaient fréquemment l'interrompre. La tâche de M. G. était donc beaucoup moins facile qu'on ne serait tenté de le croire au premier coup d'œil jeté sur les planches, et il s'en est tiré fort à son honneur. Je regrette seulement qu'il se soit embarassé

d'une transcription la plus fatigante qu'on puisse imaginer. C'est par le fait celle de l'école de Berlin, qui est déjà bien incommode, mais sur laquelle il s'est ingénié à renchérir par un mélange de caractères romains et italiques. Il faut avoir suivi mot à mot sa transcription pour concevoir à quel point elle lasse l'attention. Il m'a paru de même, en parcourant les notes philologiques accumulées au bas des pages, qu'il suivait les théories de l'école berlinoise jusque dans leurs écarts les plus téméraires. Cela n'empêche que la traduction en elle-même ne soit le plus souvent très exacte. Elle devra, je le crois, être modifiée dans le détail, mais le sens général demeure acquis dès à présent. Les fragments ont été remis à leur place et déchiffrés, parfois dans des parties qui auraient pu paraître désespérées. Le texte a été complété et rétabli partout où les déchirures n'étaient pas trop considérables. La signification d'un certain nombre de mots nouveaux a été déterminée de façon probante. Le développement et les péripéties de l'histoire sont maintenant faciles à saisir, au moins pour les personnes qui sont au courant des idées de l'Egypte sur la magie et sur la vie future.

Il serait trop long de la raconter ici, et je renvoie à l'ouvrage même de M. G. ceux qui seraient curieux de la connaître. Dès qu'on essaie de l'analyser, on reconnaît qu'elle se décompose en trois récits, qui formaient à l'origine autant de contes différents. Le premier des trois est une descente aux enfers. Un jour que Satni et son jeune fils Siosiri se rendaient à une fête, ils rencontrèrent deux enterrements, celui d'un riche qu'on menait au tombeau dans toute la pompe de la mort égyptienne, celui d'un pauvre qui s'en allait au cimetière misérablement. Satni, frappé du contraste, exprima le désir d'obtenir dans l'Amentit la place, non du pauvre dédaigné sur terre, mais du riche entouré d'offrandes. Siosiri lui répond vivement par le souhait contraire, et, pour prouver à son père combien il avait tort, il le guide dans l'Amentit. Ils traversent les salles sombres, où les esprits des morts sont tourmentés par la faim, par la soif, par des supplices divers : à l'entrée de la cinquième salle, un homme est couché à terre, hurlant et se lamentant, car la ferrure de la porte lui tourne dans l'orbite et lui perce l'œil. Dans la septième salle, Osiris siège, le juge des Enfers assistant au pèsement des âmes et à côté de lui, un noble est assis, vêtu de fin lin. C'est le pauvre, qui a été reconnu juste et à qui l'on a transféré la fortune funéraire du riche, pour le récompenser de ses vertus. Quant au riche, ses mauvaises actions jetées dans la balance l'ont emporté sur les bonnes, et après l'avoir dépouillé au bénéfice du pauvre, c'est lui qui gît sur le sol, l'œil déchiré par la ferrure de la porte, à l'entrée de la cinquième salle. Satni comprend alors pourquoi son fils a corrigé sans retard le vœu qu'il a émis, et il le prie de lui révéler qui sont les personnages aperçus dans les autres salles : Siosiri lui dit leurs crimes et leurs tourments, puis le ramène sur

terre par un chemin différent du premier. La donnée de ce premier conte est une variante de celle que l'on connaît par le parabole de Lazare le mendiant : le mauvais riche et le bon pauvre changeant de place au-delà du tombeau et récompensés ou punis chacun selon ses œuvres. Est-elle égyptienne ? Au début, la pensée égyptienne n'admettait pas le principe de la rétribution. Elle se figurait l'autre vie comme la continuation de celle-ci et régie par les mêmes conditions : les morts n'avaient que ce qu'on leur donnait ici-bas, et, par suite, les riches demeuraient riches, les pauvres demeuraient pauvres, dans la même proportion qu'aux jours de leur existence. Que cette doctrine ait été adoucie de bonne heure et qu'une autre plus consolante se soit développée à côté d'elle, les peintures et les textes relatifs au pèsement de l'âme le prouvent suffisamment : sans entrer dans le détail de l'évolution, on peut affirmer qu'au moment où notre conte fut écrit, il y avait des siècles déjà que l'idée de rétribution était répandue partout aux bords du Nil. Il n'y a donc pas besoin de voir dans la donnée de ce conte un emprunt récent à quelque peuple voisin, aux Juifs par exemple. La mise en scène qui l'accompagne est d'ailleurs entièrement égyptienne. Le royaume des morts est une longue série de salles, comme dans le *Livre de l'Hadès* ou dans les autres livres du même genre, et chacune de ces salles a sa porte qui s'ouvre et se referme sur les visiteurs. Le tribunal d'Osiris y est installé dans les formes même qu'on lui voit au *Livre des morts*. Les supplices sont dérivés de ceux qu'on connaît par les représentations des hypogées royaux au Babel-Molouk. Enfin, le concept d'après lequel les morts, après avoir traversé chaque nuit le monde des ténèbres, revenaient passer le jour au plein soleil, dans les maisons qu'ils s'étaient construites et dans les jardins qu'ils s'étaient plantés, devait conduire nécessairement le peuple à admettre la possibilité d'un voyage pareil pour les vivants : quiconque était assez bien armé de magie pouvait en affronter les risques, et un roman résumé par Hérodote (II, CXXII) nous prouve qu'on prêtait au roi Rhampsinite le mérite de l'avoir accompli victorieusement. En résumé, le récit tel que nous l'avons au papyrus de M. G. est égyptien pour la forme et pour le fond : c'est une sorte d'apocalypse construite sur la religion d'Osiris, une de ces apocalypses païennes rudimentaires qui, ainsi que je l'ai indiqué ailleurs [1], doivent avoir accompagné ou peut-être précédé en Egypte les apocalypses juives et chrétiennes.

Le second récit est composé sur un thème connu depuis longtemps déjà, et qui paraît avoir été fort en honneur dès les siècles qui précédèrent immédiatement l'ère chrétienne. Quelques années après son retour des enfers, Satni fut mandé auprès de son père, Ousimarî-Ramsès II, qui tenait sa cour à Memphis. Un sorcier d'Ethiopie

1. *Journal des Savants*, 1899, p. 39-42.

venait d'arriver, porteur d'un défi aux magiciens de Pharaon. « Y a-t-« il en Egypte un bon scribe ou un homme instruit qui puisse réciter « cette lettre que j'ai dans la main sans briser le sceau, et savoir ce qui « s'y trouve écrit sans l'ouvrir ? S'il arrive qu'il n'y ait pas en Egypte « de bon scribe ni d'homme instruit qui soit capable de la réciter sans « l'ouvrir, j'humilierai l'Egypte devant le pays des Nègres, ma pa-« trie ». Ramsès, confiant aux prestiges surhumains de son fils, le chargea de répondre au magicien, mais Satni, s'avouant impuissant à subir l'épreuve, ne songea qu'à en reculer le moment : il demanda dix jours de répit, et rentra dans sa maison, perdu de honte et de chagrin. Sa femme Mahîtouaskhît essaya de le consoler, mais en vain et il fallut pour secouer sa torpeur que Siosiri vint à la rescousse. Sitôt qu'il fut au courant de la situation, il se mit à rire, au grand dépit de son père, puis il s'excusa : « Je ris de te voir étendu le cœur troublé, « pour pareille niaiserie. Lève-toi, mon père Satni, car je réciterai la « lettre qu'on a apportée en Egypte sans l'ouvrir, et je saurai ce qui « s'y trouve écrit sans en briser le sceau ». Et, pour fournir la preuve de ce qu'il avançait, il pria son père de descendre à l'étage inférieur de la maison et de tirer n'importe quel livre du vase qui le contenait[1] : « je te dirai quel livre c'est, et je le réciterai sans le voir, demeurant « ici à l'étage supérieur. » Il le fit comme il l'avait dit et Satni tout réconforté, courut prévenir Pharaon que le succès était certain. Le jour venu, Siosiri apostropha le sorcier violemment, et le somma de ne point porter faux témoignage mais de confesser loyalement si les paroles qu'il allait prononcer étaient bien celles-là même qui étaient écrites sur la lettre scellée : à la fin de la séance l'Ethiopien fut forcé d'en convenir et de proclamer que l'Egypte triomphait. C'est, on le voit, le motif des défis envoyés par un souverain à un autre, et résolus en faveur de l'un d'eux par sa propre sagesse ou par celle d'un personnage qui vivait à sa cour. Les écrivains de l'âge Alexandrin s'en étaient emparés dans ces livres dont Josèphe nous a conservé des extraits, et on le rencontre encore jusque dans les rédactions byzantines de la vie du fabuliste Esope. J'en ai signalé une variante dans un roman de la XIXe dynastie, le *Conte d'Apôpi et de Saknounrî*, où l'expulsion des Hyksos était donnée comme le résultat d'un cartel détaché par le Pasteur Apôpi au Thébain Saknounrî. Si donc il n'était pas égyptien en principe, il était acclimaté en Egypte depuis tant de siècles qu'il avait dû s'égyptianiser complètement et devenir un des lieux communs de la littérature. Les Alexandrins se l'étaient approprié, comme ils s'en approprièrent bien d'autres, et ce n'est pas à l'un d'eux

1. M. Griffith traduit *case* le mot égyptien correspondant ou lieu de *vase*. Les Egyptiens conservaient les actes et les livres dans des vases de terre ; cfr. le texte publié par Brugsch dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 2, et qui énumère les neuf papyrus contenus dans des vases. Je rappellerai aussi le vase de marbre qui avait renfermé un manuscrit de Dioscoride et qui fut découvert à Alexandrie.

que l'auteur de notre conte l'emprunta : il le trouva courant chez ses compatriotes indigènes, et il n'eut qu'à l'adapter au plan général de sa fable.

Le troisième récit est l'une de ces histoires de *magie* qui plaisaient tant aux Egyptiens de toutes les époques. Au temps du roi Manashphrâ Siamon [1], le souverain du pays des Négos entendit un jour trois sorciers qui vantaient leur puissance : l'un d'eux Horus, fils de la Négresse, prétendait être assez fort pour évoquer Pharaon au Soudan, lui administrer cinq cents coups de bâton, puis le renvoyer dans son palais, le tout en six heures sans plus. Mis en demeure d'agir, il fabrique une chaise de cire à quatre porteurs, souffla sur son œuvre et l'anima, puis lui intima ses ordres : les poupées vivantes coururent en Egypte pendant la nuit, enlevèrent Manashphrâ, le transportèrent au pays des Nègres, lui donnèrent les cinq cents coups de bâton voulus, puis le remmenèrent à Memphis, tout endolori, dans l'espace de six heures seulement. Le lendemain matin, il montra son dos aux courtisans qui venaient le saluer, et leur demanda conseil : l'un d'eux, Horus, fils de Panashi, qui était très instruit aux choses de la magie, devina aussitôt une machination de sorciers éthiopiens et promit le châtiment des coupables. Il commença par lier des amulettes sur le corps de Pharaon et par réciter sur lui de son grimoire, afin d'empêcher qu'il subît le même traitement la nuit suivante. Il se rendit ensuite à Hermopolis, la ville de Thot, et alla dormir au temple du dieu dans l'espoir d'obtenir quelque inspiration en songe : Thot lui apparut en effet, et lui révéla la cachette où il avait enfoui le plus puissant de ses livres magiques, le seul qui fût capable de délivrer le roi. Cependant les poupées étaient revenu chercher celui-ci, mais la vertu des talismans les avait obligées à rebrousser chemin : lorsque Horus, fils de Panashi, revint d'Hermopolis avec ses formules nouvelles, il fabriqua à son tour une litière, des porteurs, et, en six heures, il infligea au souverain du Soudan devant Pharaon le même traitement que celui-ci avait subi devant le souverain du Soudan. Horus, fils de la Négresse, après avoir comploté avec sa mère, accourut à Memphis pour tenter de détruire son rival, le fils de Panashi, et il engagea une lutte de sortilèges contre lui, en présence de toute la cour : il suscita un feu dévorant, puis une obscurité profonde, puis une prison de pierres, mais le fils de Panashi éteignit le feu sous une pluie torrentielle, dissipa les ténèbres, balaya la prison, si bien que le Nègre, se sentant vaincu, se rendit invisible et tenta de s'enfuir en Ethiopie. Le fils de Panashi rompit encore ce dernier charme et il allait égorger

---

1. Ce prénom royal est inconnu encore, mais il assone au prénom Manakhpirâ de Thoutmosis III et n'est probablement que ce prénom reécrit à l'oreille par le scribe qui nota le premier l'histoire. Siamon est soit le prêtre-roi Hrihor, soit un roi Tanite de la XXIe Dynastie.

son adversaire, quand la Négresse se présenta au secours de son enfant, mais elle ne réussit qu'à se mettre elle-même en danger de mort ; ils périssaient l'un et l'autre, si leurs supplications n'avaient touché leur vainqueur. Le fils de Panashi leur accorda la vie sauve et il les autorisa à s'enfuir au Soudan dans un bateau, à condition qu'ils s'engageassent à vivre hors de l'Egypte l'espace de quinze cents ans.

Il serait facile de suivre la donnée maîtresse de ce récit, la lutte entre les deux magiciens, à travers les versions diverses qui nous en ont été conservées, jusque dans les *Mille et une Nuits*. On la trouve déjà dans l'Exode, seulement tandis que dans le conte Egyptien les magiciens de Pharaon ont le dessus, ils ont le dessous dans la tradition hébraïque. Le détail des opérations magiques est celui qu'on est habitué à voir dans la plupart des romans égyptiens. Déjà l'un des magiciens du conte de Khéphrên employait la cire pour en fabriquer des personnages qu'il animait ensuite au moyen d'une formule. Nenoferképhtah, dans le premier conte de Satni, modelait de même un bateau et son équipage, afin de s'en aller à la recherche du livre magique de Thot, et Nectanébo, au début de l'histoire d'Alexandre par le Pseudo-Callisthènes, se préparait, au moyen d'un procédé analogue, une armée et une flotte magiques grâce auxquelles il prévenait les attaques du dehors. Il faut donc admettre que le troisième récit est de source égyptienne non moins que les deux autres, et exposer brièvement comment l'auteur a procédé pour les réunir en une même œuvre. Le début du manuscrit manque, mais la fin nous renseigne surabondamment à ce sujet. Il est parti de la doctrine bien connue d'après laquelle les êtres peuvent reparaître sur la terre et revivre tantôt sous une forme, tantôt sous une autre : Hapis, par exemple, était Phtah incarné dans un taureau, et il s'appelait de ce chef *celui qui répète la vie de Phtah*, OUAHMOU ANAHKOU-NI-PHTAH. L'auteur a supposé que Siosiri n'était autre que le célèbre magicien Horus, fils de Panashi, qui, les quinze cents années accomplies, a prévu une attaque nouvelle de Horus fils de la négresse, et a voulu préserver l'Egypte de l'humiliation que celui-ci lui préparait : comme il sait qu'elle ne possèdera pas de magicien assez puissant pour la sauver, il demande à renaître et Osiris lui accorde son souhait. L'auteur commençait donc par raconter comment la réincarnation avait eu lieu. L'âme d'Horus avait été enfermée dans un pied d'arum : un rêve prévint la femme de Satni, la princesse Mahitouaskhît, stérile jusqu'alors, que, si elle désirait avoir un enfant, elle devrait fabriquer un breuvage avec le fruit de l'arum et l'avaler avant d'approcher son mari. Elle obéit à ce message divin, conçut, bientôt un second rêve avertit son mari que le fils qui lui naîtrait s'appellerait Siosiri et qu'il accomplirait nombre de prodiges en la terre d'Egypte. L'enfant justifia promptement la prédiction : à un an, on lui en aurait donné deux, à deux ans trois, tant il

était grand. On le mit à l'école, et bientôt il progressa si avant dans ses études de magie qu'il y dépassa ses maîtres. C'est à ce point que, pour montrer la vertu de son héros, le scribe intercale le premier épisode, celui de la descente aux Enfers : après une pareille preuve de puissance, il n'y avait plus qu'à aborder le sujet principal, le cartel de l'Ethiopien au roi d'Egypte, et c'est bien ce qu'il a fait. Il raconte successivement l'arrivée du sorcier, l'audience royale, la tristesse de Satni, l'intervention de Siosiri, l'épreuve solennelle en présence de la cour, et dans ce canevas, il introduit comme texte de la lettre scellée qui faisait l'objet du défi la chronique de la lutte entre les deux Horus. C'est seulement après avoir obligé le sorcier de proclamer la véracité de son discours, qu'il amène la conclusion du roman en déclarant que son adversaire est Horus, fils de la négresse, et qu'il est lui, Horus, fils de Panashi. Il produit une flamme qui dévore le magicien, puis il meurt, épuisé par l'effort comme la magicienne des *Mille et une Nuits*, et les dieux consolent Satni de cette perte en lui donnant un autre fils, moins prodigieux mais plus durable. Ici encore les détails sont égyptiens d'un bout à l'autre, les songes, la conception par l'opération des sucs tirés d'une plante, la mise à l'école, le feu qui détruit le magicien : sans doute la plupart de ces traits se retrouvent dans les contes d'autres pays, mais la façon dont ils sont retracés ici est toute égyptienne. Le cadre de l'histoire est emprunté aux coutumes et aux idées qui prévalaient dans le pays, ainsi que les divers épisodes et rien ne nous incline à croire que les éléments mis en jeu par l'auteur soient d'origine étrangère.

On voit, par l'analyse rapide que j'en viens d'esquisser, que le nouveau roman de M G. prend place parmi les plus intéressants de ceux qui ont reparu à la lumière au cours de ces années dernières. Il ne renferme rien, à vrai dire, qu'on ne rencontre déjà dans la littérature des âges antérieurs, et pourtant ceux qui l'étudieront de près ne pourront s'empêcher d'y distinguer partout la marque de l'époque à laquelle il fut rédigé. Il renferme déjà le mélange de magie, de morale et de sentiment patriotique qu'on rencontre dans les écrits hermétiques, et l'on y reconnaît l'influence des idées qui s'agitaient dans l'âme des Egyptiens de cette époque : le souci des choses de l'autre monde non plus restreint au concept d'une survivance quelconque mais grandi au point de considérer les conditions de l'autre vie comme la conséquence et la réparation des conditions de la vie présente ; la possibilité pour l'homme de mettre la main sur les dieux et de les faire servir à ses projets par le moyen de la magie ; au point de vue patriotique, le regret du temps où l'Egypte était la maîtresse du monde Oriental et tenait les peuples dans sa dépendance par la vigueur de sa science comme par celle de ses armes. On sait à quel point la croyance à la magie avait pénétré le monde antique, Rome et l'Occident comme l'Orient et la Grèce. Les Egyptiens s'étaient vu enlever

successivement leur puissance militaire, leur indépendance, leur autonomie, et leurs dieux avaient dû courber la tête devant les dieux de nations qui n'avaient été longtemps pour eux que des barbares : une seule chose leur restait de la suprématie qu'ils avaient exercée jadis, cette supériorité en magie que leurs seigneurs macédoniens ou romains n'avaient pas réussi à leur enlever. Leur littérature romanesque qui autrefois n'avait pas dédaigné de raconter les aventures de guerre et d'amour des souverains, avait renoncé peu à peu à ce genre de sujets depuis que leur pays avait cessé de tenir son rang parmi les Etats militaires : elle ne s'inquiétait plus que des données les plus propres à flatter la vanité nationale, celles qu'elle empruntait à la magie et à l'astrologie. Le sorcier devenait de plus en plus le héros qu'elle préférait, et un Pharaon tendait à n'être un grand souverain que s'il était un grand sorcier.

Les chroniques de l'Egypte, telles que les historiens arabes les ont transcrites d'après les livres coptes ne présentent qu'un pot-pourri d'enchantements, et les dynasties des rois qu'une succession de magiciens. Le conte nouveau de M. G. est l'un des plus curieux parmi les documents qui nous permettent dès à présent de renouer la tradition entre l'histoire entièrement magique de l'époque musulmane ou byzantine et l'histoire à demi-surnaturelle seulement que se racontaient les nouvellistes de l'époque ptolémaïque et les contemporains d'Hérodote. Ce ne sont donc pas les seuls Egyptologues de métier qui s'intéresseront au livre de M. Griffith : tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la littérature arabe ou des littératures populaires trouveront leur profit à l'étudier.

G. Maspero.

Roland L. N. Michell, **an Egyptian Calendar for the Koptic Year 1617 (1900-1901 A. D.) corresponding with the Mohammedan Years 1318-1319,** Londres, Luzac et Cie, 1900, in-8°, 120 p.

Un calendrier copte avait été publié il y a trente-quatre ans par Tissot, en traduction française, et il avait fourni des renseignements curieux sur les superstitions et les préjugés des populations chrétiennes de l'Egypte : l'ouvrage de M. Michell, seconde édition d'une brochure analogue parue en 1877, complète les renseignements fournis par M. Tissot. Chaque jour y est inscrit avec ses fêtes, ses saints, l'indication probable du temps qu'il fera, l'indication des travaux qu'on y peut accomplir, et les influences bonnes ou mauvaises auxquelles il est soumis. Le 26 Kihyak on se plaira à manger des pigeons et on évitera de manger du poisson, le 27 on ne devra manger aucune espèce de volaille, le 28, si l'on buvait de l'eau pendant la nuit an tomberait malade et ainsi de suite ; on croirait lire des feuillets du

Calendrier Sallier, traduit par Chabas, et où sont notés les jours fastes et néfastes des anciens Egyptiens. De fait, si l'on étudiait de près l'almanach de M. Michell et qu'on le complétât avec les renseignements recueillis dans la bouche des paysans, on verrait qu'il reflète assez fidèlement les idées de l'Egypte pharaonique. Le christianisme puis l'islamisme ont eu beau passer sur la vallée du Nil ; le fellah, malgré ses conversions successives, est demeuré païen dans l'âme. Le petit livre de M. Michell est donc utile en même temps qu'amusant, et les Egyptologues ne pourront que gagner à le lire attentivement, sauf à faire leurs réserves sur certains passages d'une érudition un peu hardie.

G. MASPERO.

P. E. PAVOLINI. **Il Compendio dei Cinque Elementi** (Pancatthiyasa*m*gahasutta*m*). I. Testo. — Firenze, 1901. In-8°, 40 pp.

Le prâcrit du canon des Jainas Digambaras, malgré le petit nombre des spécimens qui en avaient été publiés, a trouvé place dans la magistrale *Grammaire* de M. Pischel qui l'a dénommé Jaina-Çaurasênî. Il y fait pendant à la Jaina-Mahârâsh*t*rî, langue sacrée des Jainas dits Çvêtâmbaras, connue surtout par les publications de M. Leumann. Pour que les deux sectes rivales n'aient rien à s'envier, M. Pavolini publie aujourd'hui, d'après une copie prise en 1892 sur un manuscrit de Londres, et d'après un manuscrit de Strasbourg, beaucoup plus correct et accompagné d'un commentaire sanscrit, le texte des *Cinq Éléments*, ouvrage qui, sans être canonique, passe pour retracer très fidèlement la doctrine ontologique et éthique des Digambaras. Il nous dit lui-même qu'il a entrepris cette publication sous les auspices et avec l'aide de M. Leumann, et nous n'avons pas besoin de cette garantie pour savoir d'avance ce que vaut une collation signée de son nom. Nous l'attendons à la traduction et au commentaire : les caractères distinctifs des sectes de l'Inde échappent à quiconque ne s'est pas entraîné de longue date à trier des aiguilles.

V. HENRY.

Catalogus codicum astrologorum græcorum. Vol. III : **Codices Mediolanenses** descripserunt Æmygdius MARTINI et Dominicus BASSI. Bruxelles, Lamertin, 1901, 60 pp.

Les manuscrits astrologiques de la bibliothèque Ambrosienne, la seule qui à Milan contienne des manuscrits de cette nature, sont catalogués dans le troisième volume des *Codices astrologi græci*, dont la publication se poursuit rapidement. La description en est due à

MM. Martini et Bassi. Ils sont au nombre de 36, renfermant chacun un plus ou moins grand nombre de documents relatifs à l'astrologie ou à l'astronomie, car les deux domaines, chez les anciens, sont le plus souvent confondus. Cette description est très brève, les auteurs devant prochainement publier intégralement le catalogue des manuscrits grecs de l'Ambrosienne. Conformément au plan général de la collection, plusieurs extraits de ces manuscrits sont donnés en appendice ; l'un d'eux, un brontologe, quoique déjà publié par Wünsch (*Byz. Zeitschr.*, 1896, V), est reproduit avec quelques leçons plus précises et quelques corrections. Un dernier texte, p. 53 (formule magique) est sous la signature de M. Cumont. Ces extraits sont publiés avec soin ; les fautes y sont réduites au minimum [1]. J'ai cependant à présenter plusieurs observations sur les extraits des codd. 16 et 17 (p. 32-46), écrits en langue vulgaire, où les éditeurs me semblent soit n'avoir pas toujours retrouvé la vraie leçon, soit avoir remplacé à tort les formes vulgaires par des formes plus pures; 16 est du XIIIe, 17 du XVIe siècle. P. 33, l. 11 cod. οὐκ ὀρθή, texte ἐωράθη (Kroll; mais alors lire οὐχ) ; οὐκ ὤφθη répond mieux au manuscrit. 34, 30 cod. ὠρύγειν, 37, 2 (et ailleurs) cod. ὀρύγειν ; les éditeurs corrigent à tort ὀρύσσειν, cf. Callin. *Vit. S. Hyp.* 117, 7 et 15. Je lirais plutôt 36, 23 διαχύνειν que διαχῦναι (cod. διάχυνε, qui doit être un infinitif). 37, 3 ἐν ᾗ <ἔσθ'> ὅτε, lire ἐνίοτε. 38, 13 δωδεκάλογον est vraisemblablement la bonne leçon; mais corriger τήν en τόν est une erreur; le mot est féminin, comme δεκάλογος. La correction 41, 13 εἰσβάσταζε est malheureuse; cod. ἀς βαστάζεις (l.-ῃς) n'est pas à toucher ; de même 46, 21 l'absence de note semble indiquer que le texte εἰσβαστάζει est la leçon du manuscrit, mais il est facile de confondre εἰς et ἀς, le sens exige un impératif, et une vérification attentive donnera sans doute ἀς βαστάζει (l.-ῃ). L'erreur, si je ne me trompe, est due à ce que le texte porte 42, 9 et 43, 12 βάσταζε μετά σου, 44, 14 et 46, 10 βάστα ἐν τῷ ἰδίῳ (ou σῷ) στέρνῳ ; de là εἰσβαστάζω, et 44, 22 l'addition μετά σου, également inutile. 42, 25 je lis μετὰ κηροῦ παρθένου ποίησον κερίν (cod. κερήν) *fais un cierge;* cf. plus bas ἄψον τὸν κηρόν. 46, 25 les mots non compris des éditeurs sont ἡ δική σου ἀς ἔνι μεγαλωτέρα, *que la tienne* (ton image) *soit plus grande* (c'est-à-dire que celle de ton adversaire); il s'agit de deux εἴδωλα, et ἡ δική σου est féminin parce que le scribe pense à εἰκών; cf. 44, 29-30 et 45, 1-2 εἴδωλον... γράψον ἐν αὐτῇ (cod.) 44, 11 χῶσον ἔνθα εἰς σὲ βαίνουσιν ne saurait fournir un sens ; cod. εἰ σὲ βένουσι. Il faut lire sans nul doute εἰσεβαίνουσι = εἰσβαίνουσι, forme barbare due à l'analogie de ἀνεβαίνω, κατεβαίνω, et qui n'est d'ailleurs pas inconnue: Berthelot et Ruelle, *Alchim.* 444, 27 τρύπας νὰ σε βαίνει τὸ πῦρ (lire νὰ σεβαίνῃ); 445, 10 ὅπου νὰ σέβῃ τὸ ἕναν εἰς τὸ ἄλλον. Cf. la formule de sens identique 46, 16 χῶσον πρὸς ἐμβασίαν αὐτῶν.

---

1. Je note seulement 27, 15 καρκῖνος (!), 29, 19 ζωδίῳ (ζῳ) et 46, 17 πλεῖστας (εί) 34, 21 (et passim) l'accentuation παραδιδεῖν est à rejeter.

Il y a d'ailleurs dans ces deux morceaux beaucoup de formes et de constructions vulgaires que, selon moi, il eût mieux valu ne pas corriger, d'abord parce qu'elles ne sont pas incorrectes pour l'époque, ensuite parce que le texte conserverait sa physionomie; telles sont, par exemple, ἀπολλόμενον, καματερά, προσφέρειν τῷ θεῷ καὶ τῶν ἁγίων, δοξεύειν (cf. δοξάρι = τόξον), τοῦ ὁδεῖνος (gén. de ὁ δεῖνα), φιλισθῆναι (φιλίζω, cf. μισίζω, κεντίζω, etc.), et l'intéressante forme κτίζεσθαι (= κτᾶσθαι), qui n'a rien d'illogique ni d'irrégulier. On ne peut pas dire, pour des textes de ce genre, qu'il soit utile de les ramener à une forme plus classique; au contraire, leur forme vulgaire — je ne dis pas incorrecte — est un titre de plus à notre intérêt.

MY.

O. TÜSELMANN, **Die Paraphrase des Euteknios zu Oppians Kynegetika.** Berlin, Weidmann, 1900, 43 p. (Abhandl. der k. Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen, philol.-hist. Klasse, N. F. t. IV, n° 1).

La paraphrase des *Cynégétiques* d'Oppien, qui nous est parvenue sous le nom d'Euteknios, se divise comme le poème en quatre livres, dont deux seulement jusqu'ici avaient été publiés : le premier par Moustoxydis et Schinas en 1817 (reproduit par Bussemaker dans la collection Didot en 1849, avec quatre courts fragments du livre II qui se trouvent dans le Parisinus 2723), le quatrième par M. Tüselmann (progr. Ilfeld 1890). M. T. publie actuellement la paraphrase entière, d'après trois manuscrits, un de la Laurentienne (L, celui de Moustoxydis), un de l'Ambrosienne (A), et un manuscrit de Vienne (V). Cette paraphrase peut en effet être de quelque utilité pour le texte d'Oppien, et M. T. a bien fait de la donner intégralement dans ce volume; elle sera ainsi plus accessible aux hellénistes. Les manuscrits A et V étant selon toute vraisemblance copiés sur L, celui-ci reste le fondement du texte, et c'est lui dont les lectures sont données dans l'appareil critique. Une seconde annotation renvoie aux vers des *Cynégétiques* et contient des remarques sur la concordance de la paraphrase avec le texte. Le manuscrit renferme un assez grand nombre de fautes de tout genre que M. T. a heureusement corrigées; mais il n'a pas toujours réussi; il a plusieurs fois substitué à une leçon très satisfaisante de L une correction inutile qui altère le texte. C'est le cas pour les passages suivants : p. 16, l. 21 la correction de Moustoxydis τιθηνῶν, admise par M. Tüselmann, est malheureuse; τιθηνοῦ L (impér. de τιθηνέομαι) devait être conservé. 17, 13 inutile de substituer ἐκροφεῖν à ἐκροφᾶν; inutile de même de corriger 18, 14 ἐξανέσπασεν en ἐξανέστησεν, et 29, 5 συνιστάνειν en συνιστάναι. 39, 8 ὑπαντιάσειεν ne vaut rien; ἐνατενίσειεν VA (ἐναντενίσειεν L) est la vraie leçon (Opp. IV, 134 ἐσιδεῖν), cf. 12, 20. Pourquoi remplacer par ἡττώμενον la bonne

leçon ἡπλωμένον (Opp. IV, 206 γυῖα τάνυσσεν)? 42, 6 ἡμᾶς θηρία καὶ εἰς παρδάλεις μετάβαλλε est une correction erronée de A que M. T. n'aurait pas dû admettre ; θηρίου L (impér. de θηριόω) est excellent. Quelques autres remarques : 13, 13 l'addition ἱέρακα devant τὸν ὠκύπτερον n'a rien d'indispensable. 32, 23 corriger ἀμυνομένους en -μένας. 34, 9 lire ἀποδείραις ou supprimer δέ après ὑποδήματα. Disons toutefois que ces erreurs sont atténuées parce que le lecteur peut toujours, ayant sous les yeux les leçons du manuscrit, discerner ce qu'il convient de lire [1].

MY.

Spyr. P. LAMBROS. **Catalogue of the greek manuscripts on Mount Athos** Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὄρους ἑλληνικῶν κωδίκων), vol. II. Cambridge, University Press, 1900; VII-597 p.

Le bel ouvrage de M. Spyridon Lambros, le catalogue des manuscrits du mont Athos, se termine avec ce volume. Le premier (v. la *Revue* du 24 février 1896) contenait les manuscrits de seize couvents, plus ceux de la skite de Sainte-Anne et de la bibliothèque du prôtatos à Karyès ; il restait à publier les manuscrits des bibliothèques les plus riches, celles des couvents d'Iviron, de H. Pantéléimôn (appelé aussi Rossikon), de Lavra et de Vatopédi. Malheureusement, les moines de ces deux derniers n'ont pas permis qu'on dressât l'inventaire de leurs bibliothèques, se réservant, dirent-ils, de faire eux-mêmes ce travail ; M. L. a donc dû, à son grand regret, publier son catalogue incomplet, tout en exprimant l'espoir que les moines récalcitrants pourront un jour changer d'avis ; et il promet en ce cas de ne pas négliger l'occasion. M. L. est vraiment infatigable. Que l'on veuille bien songer à la patience, à la persévérance, aux efforts de toute nature qu'exige un pareil ouvrage ! Classer sous un double numéro d'ordre (un pour la série totale, un second pour chaque bibliothèque) six mille six cent dix-huit manuscrits, dont beaucoup, il faut le dire, sont d'un intérêt médiocre ou nul ; en noter le format, l'époque et la matière ; en relever minutieusement le contenu jusque dans les moindres détails ; décrire les peintures et les ornements dont un grand nombre sont illustrés ; n'épargner enfin aucun renseignement qui puisse être de quelque utilité, n'est-ce pas un travail prodigieux, qui exige une science paléographique consommée, une connaissance profonde de la littérature grecque à toutes ses périodes, et un dévouement désinté-

---

1. P. 14, 5 lire λέγουσιν ; 19, 13 Οἰνέως ; 23, 2 σεμνύνονται ; 25, 3 γηροβοσκοῦσι ; 26, 7 οὐχ ; 27, 34 πάντα ; 28, 23 et 24 πιθασεύουσιν et προγινῶσκον ; 31, 5 κόμη ; 24, 11 qu'est-ce que αἰωροῦται ? (-εῖται ? -οῦνται ? Le sujet est neutre, mais il y a dans la paraphrase quelques exemples de sujets neutres avec un verbe au pluriel). En somme, la publication eût pu être meilleure.

ressé dont peu de personnes seraient capables ? M. L. a eu des collaborateurs, il est vrai, auxquels il reportera une part de ces éloges mérités; mais les hellénistes sauront bien à quoi s'en tenir, et leur reconnaissance à son égard n'en sera pas diminuée. Ce n'est pas tout d'ailleurs. Le catalogue ainsi exécuté n'eût été en somme qu'un ouvrage difficile à consulter, d'une valeur intrinsèque considérable, sans doute, mais pratiquement inutilisable. M. L. lui a donné tout son prix en le complétant par plusieurs tables, dont la première (table des noms d'auteurs et des écrits) est le fil conducteur qui permettra de retrouver immédiatement et sans perte de temps les manuscrits qui conservent le texte d'un auteur en tout ou en partie, et ceux qui ont rapport à une science déterminée ; et combien de manuscrits, dans les bibliothèques de l'Athos, peuvent apporter d'utiles secours aux éditeurs ! Pour ne parler que de la période classique, la bibliothèque d'Iviron en particulier est riche en manuscrits des XIIIe, XIVe et XVe siècles ; le couvent de Saint-Denys possède entre autres documents précieux un manuscrit du XIIIe siècle qui contient des excerpta d'Hérodote et de Plutarque fort importants; et l'on sait que M. Gr. Bernardakis a collationné un manuscrit de Plutarque, du couvent de Docheiarion, pour son édition récente. Les autres tables sont celles des scribes, relieurs, possesseurs, etc. ; des manuscrits datés ; des manuscrits illustrés de peintures et d'ornements divers; enfin des textes publiés en entier dans le cours de l'ouvrage. Le catalogue des manuscrits de l'Athos sauvera de l'oubli les 245 manuscrits du couvent de Simopétra, dont la bibliothèque fut détruite par un incendie en 1891, après que M. L. en eut achevé l'inventaire ; il s'y trouvait entre autres un des manuscrits les plus anciens de tout le recueil, du IXe siècle, contenant les homélies de saint Jean Chrysostome. On déplorera cette perte; on regrettera l'absence de deux importantes bibliothèques; mais M. Lambros n'en a pas moins fait une œuvre belle et utile, et l'Université de Cambridge, qui a généreusement fait les frais de la publication, a bien mérité des lettres grecques [1].

My.

Omero, l'Iliade, commentata da C. O. Zuretti. Vol. III, libri IX-XII. Turin, Loescher, 1900; XI-199 p. (Collezione di classici greci e latini con note italiane).

J'ai déjà signalé, en caractérisant brièvement la méthode d'annota-

1. Il n'est que juste d'ajouter que l'exécution typographique, malgré la difficulté que présentait l'emploi, à chaque page, de caractères de corps et de types différents, ne laisse rien à désirer; elle fait honneur aux imprimeurs J. et C.-F. Clay.

tion de l'auteur, le deuxième volume (chants V-VIII) de cette édition (*Revue* du 26 février 1900, p. 176). L'opinion que j'exprimais alors ne s'est modifiée en aucun point. M. Zuretti dit qu'il a été guidé par les mêmes principes : c'est parfaitement exact ; ces principes, que d'ailleurs il n'expose pas, sont de la dernière évidence : absence presque totale de notes sur la langue et la grammaire, paraphrase parfois bien inutile des expressions homériques, et, plus particulièrement pour ce troisième volume, insistance prolongée sur l'impression physique produite par les mots. Il n'est pas mauvais de faire ressortir le pittoresque, mais M. Z. abuse véritablement de *impressione auditiva*, *visiva*, *cromatica ;* on trouve même *visivo ed ottico ; cromatica e lineare.* Je ne blâme pas, je constate. Le texte suit tantôt Ameis, tantôt Pierron, et donne encore γοόωσα, συμμητιάασθαι et autres formes semblables, qui décidément ont la vie dure ; en deux endroits I 89, K 463 le texte porte un mot, la note en explique un autre. Les notes grammaticales, bien rares, ne sont pas toujours heureuses : I 648 μετανάστης est rattaché à ἵστημι ; I 196 δεικνύμενος, « peut-être l'orthographe exigerait-elle η et non ει » (faut-il lire ε ? Les fautes d'impression, dans le grec des notes, sont assez fréquentes) ; K 134 ἐπενήνοθε, « le présent est ἐπανέθω ». Somme toute, ce n'est pas ainsi, ce me semble, que doit être comprise une édition d'Homère pour les classes. L'annotation ne doit pas consister en une paraphrase du texte, ce qui contribue médiocrement à en faciliter l'intelligence ; mais principalement en des remarques qui éclairent les obscurités, guident l'élève dans sa traduction, et mettent en relief ce qui peut échapper ou être imparfaitement compris. Dire qu'un vers est « calmo e solenne », que « ce discours, si on peut ainsi le nommer, dure trois vers », que « l'antithèse est belle et forte » ou encore « nous assistons à une opération chirurgicale », « admirez l'énergie et la rapidité », etc. etc., c'est là faire des observations qui peuvent trouver place dans le commentaire oral, c'est-à-dire dans la conversation du maître avec ses élèves, mais qui sont dans un livre aussi encombrantes qu'inutiles. Un peu plus de sobriété ne ferait pas de mal, et ce qu'il y a de bon dans le commentaire n'en paraîtrait que mieux.

My.

Studien zur Geschichte des Deminutivums im Deutschen, von Albert Polzin. (Quellen und Forschungen, 88.) — Strasbourg, Trübner, 1901. In-8°, (viij-) 110 pp. Prix : 3 mk.

Considérant, d'une part, l'indigence de la formation diminutive dans l'ensemble du germanisme et la rareté de l'emploi des diminutifs partout ailleurs qu'en allemand, — constatant, d'autre part, que dans les documents du vieux haut-allemand ce type exceptionnel n'apparaît

guère qu'à titre de traduction littérale de diminutifs latins réels ou apparents[1],— M. Polzin en conclut que l'étonnant foisonnement des diminutifs, notamment dans les dialectes de la Haute-Allemagne[2], est à l'origine un fait tout artificiel et d'emprunt, dû surtout à l'influence de la littérature et de la chaire[3]. — On pourrait çà et là, — et il s'en rend parfaitement compte lui-même (p. 109), — lui reprocher d'avoir exagéré son principe ; mais, tel qu'il le dégage, le principe paraît incontestable. Sa recherche, consciencieusement et méthodiquement conduite à travers la lexicologie et la littérature de huit siècles, est une excellente étude d'histoire de la langue allemande.

V. Henry

Historisches Wörterbuch der Elsässischen Mundart, mit besonderer Berücksichtigung der früh-neuhochdeutschen Periode, ans dem Nachlasse von Charles Schmidt. — Strasbourg, Heitz, 1901. In-8°, ix-447 pp. Prix : 25 mk.

Au cours de ses vastes lectures, promenées avec méthode au travers des documents et des auteurs alsaciens de la fin du moyen âge ou de la Renaissance, l'historien Ch. Schmidt avait noté les mots qui lui paraissaient intéressants, les phrases où ces mots figuraient, les références exactes de ces phrases. C'est là toute la matière du nouveau Dictionnaire, qui suit de bien près son Lexique Strasbourgeois : 450 pages, sur deux colonnes, imprimées en petit texte, d'ailleurs en un caractère parfaitement lisible, et d'une correction presque impeccable[4] ; on jugera par cela seul, et de la richesse de l'héritage scientifique qu'a laissé ce grand désintéressé, et du soin pieux que ses exécuteurs testamentaires, MM. Ch. Schmidt et Ch. Andler, apportent à la publication.

A ces données essentielles l'auteur ajoute parfois, très discrètement,

---

1. L'auteur appelle « diminutifs apparents » les mots tels que *vocâbulum*, où la terminaison évoque à tort, mais irrésistiblement, le souvenir des mots en *-ulo-* à fonction diminutive.

2. On sait combien le diminutif est populaire et j'oserais dire instinctif dans le parler de ces régions. En Alsace, fût-ce à un dogue de la taille d'un veau, on ne dira presque jamais : *kép tr tôpe* « donne la patte » ; mais *kép s-tépele.*

3. Les écrivains allemands ayant, vers le xvii° siècle, abandonné peu à peu (p. 107) l'usage de la formation diminutive, dont auparavant ils faisaient un criant et parfois grotesque abus, il en résulte cette conséquence, paradoxale seulement à première vue et pour qui ne s'est point familiarisé avec le Protée linguistique, qu'un type exclusivement savant et de provenance étrangère ne se survit plus à lui-même que dans la langue populaire et courante.

4. En dehors de quelques interversions de l'ordre alphabétique, et de l'absence de rubrique en tête de la lettre G (p. 115 b), je ne vois à signaler que des coquilles que le lecteur corrigera de lui-même, par exemple : es was ein Witt ven die wolf nit widerumb mannen (p. 234 a, l. 30) ; p. 229 a, sous *Lum*, je suppose qu'il faut lire *laxi fiunt*, etc.

une observation étymologique, un renseignement sur l'usage actuel, ou tel autre détail accessoire. Je ferai comme lui, le suivant pas à pas.

Agestein, « aimant, ambre jaune ». Inadvertance : la dernière phrase citée sous le premier de ces deux sens appartient au second. — *Appetsite* « Abseite » doit avoir signifié « le côté de l'abbé » (l'endroit où il se tient) : en d'autres termes, c'est, comme *Abseite* lui-même, une autre déviation, par étymologie populaire, du bas-latin *absida*. — *Begeln*, sans traduction. Le participe, dans la phrase de Murner [1], ne me semble pas différent de celui du verbe *beielen* ou *bögeln* « jauger » : soit « un magistrat qui n'a pas été éprouvé sur sa science ». — *Benne*. Le mot n'est pas seulement celtique et allemand : il s'est conservé en français dans la nomenclature minière, « une *benne* de charbon ». — *Berendreck* « jus de réglisse solidifié ». Ce mot, colm. *pâretrak*, manque à mon lexique, et je n'aurais pas dû l'omettre. — *Beseichen* « filouter », notamment en surfaisant une mauvaise denrée : n'existe plus, à ma connaissance, concurremment avec *bescheissen*, que Schmidt enregistre aussi. Ces métaphores scatologiques datent de loin, comme on voit, et devaient être fort goûtées. — *Betze*, « fr. baiser, lat. pacem » [2]. Ainsi placée, la glose française est à demi fausse : elle n'est qu'une traduction et prend l'air d'un rapprochement. — *Binetsch* « épinard ». Le colm. *pénatsch* [3] (*é* long) méritait une place dans mon lexique. — *Blecken* « sehen lassen » : c'est le primitif du verbe si usuel aujourd'hui *üsplèke*, « contrefaire, railler grossièrement », composé qui n'apparaît pas encore dans Schmidt. — *Dormenter* « dormitorium ». La nasalisation pénultième rappelle celle du fr. dialectal (picard) *chimintière* = *cimetière*. Ces deux mots ont dû se rencontrer et se contaminer. — *Egles* « lézard » : cette forme, qui n'est pas relevée dans Kluge, est la seule qui puisse expliquer le colm. actuel *élyasle* (diminutif). — *Flesche* « bouteille ». La métaphonie alamane, régulière comme dans *esche* « cendre » et *weschen* « laver », suffit à montrer que le colm, *flàsch* (*à* assombri) est réemprunté à l'allemand classique [4]; le colm. pur ne pourrait avoir que *flasch* (*a* ordinaire), comme *asch* et *wasche*. — *Fürtuoch* « tablier » : il n'y a pas encore d'exemple de la réduction de la syllabe atone (colm. *férte*), qui est maintenant d'usage courant. — *Genesen* « errettet werden » ; mais Schmidt n'a plus rencontré *vernesen* qui se lit pourtant, sous la forme *virnasin* et avec le sens étymologique « rückkehren », à la date de 1293, aux archives

1. Ein Rathsherr « so von jungen tagen (im Recht) nit gebeglet und ufferzogen ».

2. Cf. gallois *poc* et breton *pok*, d'où irlandais et gaélique *póg* et *pòg* « baiser ». Cette expression liturgique a fait beaucoup de chemin.

3. Bien entendu, c'est l'ancien fr. *espinache*, cf. anglais *spinage* altéré de *spinach*.

4. Il est d'ailleurs fort rare : on dit *potál* (o fermé) = fr. *bouteille*.

de Colmar. — *Getter* (et *Gatter*) « grillage » : à noter la très curieuse distinction de sens. — *Glan* « Thal ? » Le point d'interrogation est superflu : le mot vient du celtique, où il signifie « vallon » [1]. — *Gouch* « coucou », avec plusieurs sens métaphoriques, dont le plus usuel en moyen-allemand est étrangement inconnu à l'alsacien. — *Hünerserb* « mouron ». Mangold écrit toujours *-sepp*, en sorte que moi, qui me souvenais d'avoir dans mon enfance constamment entendu *-serp*, j'en étais à me demander parfois si mes garants ou mes oreilles ne m'avaient pas trompé [2]. Me voici fixé : la forme de Mangold est sans doute exacte, mais à coup sûr récente et corrompue. — *Kegen* « tomber ». La genèse de ce verbe (colm. *khèye*, « tomber, jeter », et cf. *frhèye* « briser ») n'est pas aussi simple que le croit l'auteur ; mais ce n'est pas ici le lieu de la discuter [3]. — *Kiden* « dire ». D'après sg. 3 *küt*, cité sous ce chef, l'infinitif semblerait devoir être **koden*, c'est-à-dire que ahd. *quedan* était devenu **koden* (*er küt*) comme ahd. *queman* a donné *komen* (*er kümet*). — *Küsche* « chasteté » : je ne m'étais donc pas trompé en conjecturant que colm. *khèysch* « chaste » était un mot savant venu de la langue ecclésiastique. — *Leren* et *lernen* signifient tous deux « enseigner » et « étudier » : c'est un fait curieux et le seul que je connaisse de ce qu'on pourrait nommer interversion ou réciprocité sémantique. Aujourd'hui, en colm. du moins, *lernen* a disparu. — C'est une interversion d'un autre genre, mais non moins étrange, que l'on constate entre *Mum*, qui a signifié « cousine », et *Base*, qui a signifié « tante ». — *Munaff* « singe » n'exigeait pas ce luxe de commentaire étymologique : il est bien aisé d'y reconnaître un composé pléonastique, dont le premier terme est l'italien *monna* « guenon ». — *Neiss* = *ne weiss* « je ne sais [qui, où, etc.] » s'est conservé, non seulement dans l'alaman de Hebel, mais tout au moins dans le Sundgau sous la forme *enaywó* « quelque part ». — *Nolhart*, « eig. Beghard, dann Layenbruder in einem Kloster », doit être une corruption germanisée du nom de la célèbre secte des *Lollards*. — *Nummen* « seulement » ne peut phonétiquement être composé de *nur mehr*, qui d'ailleurs ne donnerait pas ce sens : l'auteur paraît avoir touché plus juste en renvoyant à *nummen* sous *nuwent* ou *niwan*. Pour le changement de *w* médial en *m*, on peut comparer *schwálmele* « hirondelle ». — *Okallen* « radoter ». Si l'étymologie de Schmidt est juste, la forme *okalten*, attestée deux fois contre une fois *okallen*, semble être la bonne, et celle-ci une faute d'impression. Un vb. *kallen*, en effet, n'a pu se combiner directement avec le préfixe *ô-* privatif : on doit supposer un intermédiaire nominal, soit * *ô-kal-t*, dérivé à l'instar de *ô-mah-t* « défaillance », d'où ensuite un vb. *ôkalten*. Mais tout

---

1. Cf. mon *Lexique étymologique breton*, s. v. *1 Glann*.
2. Cf. *Rev. Crit.*, XLVI (1898), p. 113, l. 6,
3. Cf. mon *Lexique colmarien*, s. vv. *fallen* et *werfen*.

cela est bien hypothétique. — *Pfulsen* « agiter l'eau pour traquer le poisson » me rappelle irrésistiblement le fr. *bouiller* (Balzac *rabouiller*), qui a le même sens : un bas-latin **bulliâre *bullitâre* serait-il assez ancien pour avoir produit l'un et l'autre ? Il est vrai que *pfuhl* « mare » se suggère également. — *Pfulwen* « oreiller » est le lat. *pulvînus*, et non *pulvînar*. — *Sacken*. La phrase de Geiler citée sous cette rubrique et celle de *huren*[1] n'est pas à beaucoup près aussi obscure que M. S. l'imagine : les mœurs de certains chevaliers demeurent les mêmes de siècle en siècle ; mais on ne peut traduire qu'en latin la prose de l'excellent prédicateur. « Quae in fornice [vivit] unum habet et alterum nebulonem, qui eam verberibus caedit, et futuit, et [lucro] spoliat ; immo etiam infelici victu pasci cogitur. » — *Saler* « casque » n'a rien de commun avec une « salière » que peut-être par un accident d'étymologie populaire ; car on sait que le fr. *salade* « casque » est l'espagnol *celada* « ciselée ». — *Schmirtzen* « souffrir » et *verschmirtzen* « se consoler » sont des types précieux pour l'histoire phonétique : encore aujourd'hui la Haute-Alsace dit *frschmértse*, avec l'*é* fermé régulier venu de *i*, tandis que la Basse-Alsace prononce *frschmèrtse* avec l'*è* ouvert qu'elle a emprunté à *Schmerz*. — *Schneicken*, qui signifie aujourd'hui « pignocher, manger avec dégoût » (quel enfant d'Alsace ne s'est entendu traiter de *schnaykr* par sa bonne ?), est ici glosé par « neugierig suchen » ; le sens intermédiaire a été « farfouiller ». — *Schwellen*, dans l'exemple cité (*sich schwellet*) ne signifie pas « intumescere », mais « tumefacere » : Schmidt a confondu le verbe neutre et le causatif, qui ont à l'infinitif le même vocalisme apparent ; si c'était le verbe neutre, on lirait *schwillet* sans *sich*. — *Schwürmen* « essaimer » : c'est le dérivé du mhd. ** swurm*, dont j'avais postulé l'existence dans mon Lexique s. v. *Schwarm*. — Ainsi que l'a très bien vu Schmidt, le mot *Sternenthier* n'a aucun sens : Geiler a purement et simplement décalqué sans le comprendre le *stellio* des Proverbes (30, 28), tout de même qu'Ulfilas a traduit par *haúrné* le κεραπίων de Luc (15, 16) sans pouvoir se douter qu'il s'agît de caroubes. — *Täppelweib* et *Toypel* « πόρνη » suffisent à montrer que la dérivation donnée sous *Deipel* (altération de *Teufel*) est de pure fantaisie. On ne peut s'empêcher de songer au sens identique (dès Rabelais) du fr. *toupie*, lequel a produit un verbe *toupiller* « circuler ». — *Tich*, « étang, digue » : on voit que la confusion que j'ai signalée entre *Deich* et *Teich*, dans le lieu dit colm. *àm tichele*, date d'un respectable passé. — *Wimsen* « wimmeln » : la contamination mutuelle de ces deux synonymes a abouti à la forme actuelle (colm.) *wémsle* « fourmiller ».

J'arrête ici ces observations triées entre mille. J'en ai dit assez pour

---

1. « Die im Hurhus die hat ein Buben oder zwen, die sie übel schlagen, und huren sie und sacken sie, und muss darbei übel fressen... »

faire augurer de ce que ce Dictionnaire m'a appris. Peut-être en ai-je fait entrevoir aussi les inévitables lacunes, avouées par la haute loyauté des éditeurs qui même les exagère en les excusant. Elles n'ont pas besoin d'excuse : Ch. Schmidt, historien de premier ordre, n'était pas linguiste [1]; mais il a bien mérité de la linguistique, au moins autant que de l'histoire et de la patrie française, en élevant ce monument au passé allemand de notre chère et malheureuse Alsace.

V. Henry.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 juin 1901.

M. R. de Lasteyrie, président, annonce le décès de M. de Sarzec, correspondant de l'Académie, connu pour les fouilles qu'il a poursuivies si longtemps en Chaldée.

M. Clermont-Ganneau communique des extraits d'une lettre qui lui est adressée de Mogador, par M. Edmont Doutté, chargé d'une mission archéologique au Maroc. Après avoir étudié l'emplacement d'Aghmât, l'ancienne capitale du Maroc méridional, M. Doutté s'est enfoncé dans le massif de l'Atlas, en plein pays berbère, parmi les populations de langue chelha. Entres autres résultats intéressants, il y a découvert les ruines de Tin Mellal, la fameuse capitale du mahdi Ibn Toûmert et le berceau de la dynastie des Almohades, au lieu dit aujourd'hui Tin Mèl, dans le district du Tagontaft. Il y a relevé les restes de la superbe mosquée construite au XIIe siècle par le Mahdi et encore vénérée aujourd'hui par les indigènes. Grâce au concours d'un khodja algérien, Si Boumdiène ben Ziyân, attaché à sa mission, M. Doutté a réussi à pénétrer sur cet emplacement sacré, rigoureusement interdit aux juifs et aux chrétiens, à faire un plan détaillé de l'édifice et à en prendre de nombreuses photographies.

M. le Président communique les conclusions du rapport déposé par M. Müntz au nom de la commission du prix extraordinaire Bordin. Sur ce rapport, l'Académie décerne les récompenses suivantes : 1,500 francs à M. Chalandon, pour son *Essai sur le règne d'Alexis Comnène;* 1,000 francs à M. Dufourcq, pour son *Étude sur les* Gesta martyrum *romains;* 1,000 francs à M. Ulysse Robert, pour sa publication de l'*Heptateuque* de Lyon ; 1,000 francs à M. Léon Dorez, pour son *Itinéraire de Jérôme Maurand;* 1,000 francs à M. Millet, pour son ouvrage sur le *Monastère de Daphni.*

L'Académie procède au vote pour l'attribution du premier prix Gobert. A l'unanimité, ce prix (9,000 fr.) est décerné à M. Charles de La Roncière, sous-bibliothécaire au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, pour le second volume de son *Histoire de la marine française.* L'Académie procède ensuite au vote pour l'attribution du second prix Gobert (1,000 fr.), qui est décerné à M. P. Boissonade, pour son *Essai sur l'organisation du travail en Poitou depuis le* XIe *siècle jusqu'à la Révolution.*

M. Pottier entretient l'Académie des fouilles faites à Cnossos (Crète), par M. Arthur Evans. M. Evans a découvert un important édifice mycénien qu'on croit être le Palais de Minos, construit sur les débris d'une station néolithique très ancienne. L'importance du culte de la Hache y est attestée par de nombreux signes gravés sur les murs et sur de hauts piliers servant d'autels : on en peut déduire que le mot *labyrinthe* vient du mot carien *labrus* signifiant « hache ». Cependant l'identification de cet édifice avec le fameux labyrinthe de Crète est encore, suivant M. Pottier, sujette à discussion ; car le plan de la construction est parfaitement clair et conforme aux autres palais mycéniens ; on distingue nettement les trois parties contenant les magasins à approvisionnements, le mégaron ou appartement de réception des hommes, le harem ou gynécée. M. Pottier insiste sur

---

1. Il en donne parfois des preuves naïves. Sous *Kramantzen*, que Grimm rapporte au fr. *grimaces*, il se demande pourquoi on ne le tirerait pas tout uniment de l'allemand *Cerimonien*. M. Andler eût pu sans inconvénient biffer ces deux lignes.

les particularités chaldéennes que l'on remarque dans certaines dispositions du palais de Cnossos. Il passe en revue les différents objets trouvés dans les fouilles et les montre soumis à de fortes influences égyptiennes ou chaldéennes : en première ligne, des fresques dont plusieurs représentent des défilés de serviteurs et d'officiers, de technique égyptienne, mais de dessin et de style indigènes, attestant l'originalité de l'art *mycénien*, qu'il convient maintenant d'appeler plutôt *crétois*, attendu que la Grèce n'a été qu'une succursale de cette grande civilisation insulaire. D'autres fresques toutes petites représentent des femmes dans un extraordinaire costume dont on ne trouverait les analogies que dans le siècle qui vient de finir : manches à gigots, jupes bouffantes à volants, mèches de cheveux sur le front, flots de rubans dans le cou. En second lieu, il faut signaler un lot d'environ 2,000 tablettes de terre cuite, portant des inscriptions en langue inconnue, dont le déchiffrement permettra un jour de préciser les origines de cette race encore énigmatique. D'autres pièces très curieuses, une statuette égyptienne, une figurine chaldéenne, une grande tête de taureau en plâtre peint, un trône en pierre d'une forme presque gothique, un fût de lampe lotiforme, d'admirables cornets en pierre dure, un damier égyptien et un vase mycénien colossal, sont sortis des tranchées. Ces merveilleuses trouvailles paraissent appelées à renouveler toutes les connaissances actuelles sur l'art méditerranéen vers le XVe et le XIIIe siècle a. C. — L'Académie s'associe aux félicitations que M. le Président propose d'adresser à M. Evans.

Séance du 14 juin 1901.

M. Gaston Boissier communique la photographie d'un monument qui lui est envoyé par M. Gsell. C'est une pierre qui formait la clef de l'arc amortissant une des portes de la façade du théâtre de Khamissa, en Afrique. Sur cette pierre est gravée une tête qui représente vraisemblablement un masque de théâtre. Au bas on lit en lettres d'assez bon caractère : EVNVCHVS. L'idée vient tout de suite qu'il s'agit de la pièce de Térence qui porte ce nom. L'intérêt de cette inscription consiste dans le souvenir gardé, en ce pays lointain, de la comédie classique. C'est une question de savoir si sur les théâtres de l'Empire, et surtout sur les théâtres des provinces, on jouait encore les pièces de Plaute et de Térence, d'Accius et de Varius. Rien de ce qui peut éclaircir cette question et montrer qu'on n'avait pas oublié les comédies et les tragédies antiques, ne doit être négligé. C'est ce qui donne au petit monument de Khamissa une certaine importance.

M. Louis Leger donne lecture de sa notice sur la vie et les œuvres de son prédécesseur, M. Félix Ravaisson-Mollien.

M. Paul Viollet dépose les conclusions du rapport de la commission du concours des Antiquités nationales. L'Académie, vu le nombre et l'importance des ouvrages présentés à ce concours, a mis à la disposition de la commission une somme supplémentaire de 3,000 francs qui a permis de doubler chacune des médailles. Elles ont été attribuées ainsi qu'il suit :

Deux médailles de 1,500 fr., l'une à M. Octave Morel, pour son ouvrage intitulé : *La grande chancellerie royale et l'expédition des lettres royaux, de l'avènement de Philippe de Valois à la fin du* XIVe *siècle*; l'autre, à MM. Noël et Félix Thiollier, pour leur ouvrage intitulé : *L'architecture religieuse à l'époque romane dans l'ancien diocèse du Puy*; Deux médailles de 1,000 francs, l'une au R. P. Mandonnet, pour son ouvrage sur *Siger de Brabant et l'Averroïsme latin au* XIIIe *siècle* ; l'autre, au chanoine Ulysse Chevalier, pour son *Etude critique sur l'origine du Saint-Suaire de Lirey-Chambéry-Turin ;* Deux médailles de 500 francs, l'une à M. l'abbé Angot, *Dictionnaire historique, topographique et biographique de la Mayenne;* — l'autre à M. Boudet, pour ses ouvrages sur *Thomas de la Marche, bâtard de France*, et sur les *Registres consulaires de Saint-Flour.*

Les mentions suivantes ont été accordées par la commission : 1re mention : MM. Déchelette et Brassart, *Les peintures murales du moyen âge et de la Renaissance en Forez ;* 2e mention : MM. Misset et Aubry, *Les proses d'Adam de Saint-Victor;* 3e mention : M. Joseph Petit, *Charles de Valois;* 4e mention : M. J. Viard, *Documents parisiens du règne de Philippe VI de Valois* ; 5e mention : M. Lapierre, *La guerre de Cent ans dans l'Argonne et le Rethelois* ; 6e mention : M. Eckel, *Charles le Simple.*

M. Emile Picot annonce que le prix du Budget (question proposée : *Dresser la liste alphabétique des noms propres de toute nature qui figurent dans les chansons de geste françaises imprimées antérieures au règne de Charles V*) est décerné à l'auteur de l'unique mémoire déposé. — M. le Président ouvre le pli portant la devise du mémoire et fait connaître le nom de l'auteur, qui est M. Ernest Langlois, doyen de la Faculté des lettres de Lille. Léon Dorez.

Propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 15 juillet — 1901

Aiken, Bouddhisme et Évangile. — A. Stein, Le Cachemire. — Bloomfield, L'Atharva-Veda. — Jensen, Épopées assyriennes. — Ed. Meyer, Perses et Grecs, I. — Notor, La femme grecque. — Erichson, Bibliographie de Calvin. — Chamard, Joachim du Bellay et Jacques Peletier. — E. Schmidt, Caractéristiques, II. — Crouslé, Bossuet et le protestantisme. — Matthias, Extraits de Riehl.

Charles Francis Aiken. **The Dhamma of Gotama the Buddha and the Gospel of Jesus the Christ.** A critical inquiry into the alleged relations of Buddhism with primitive Christianity. — Boston, Marlier and Cie, 1900, pp. xvii et 348.

L'ouvrage de M. Aiken est un signe des temps. Le bouddhisme, plus ou moins authentique, importé aux Etats-Unis y a rencontré tant de faveur qu'il a fini par inquiéter les défenseurs autorisés du christianisme. Nombre de pasteurs sont entrés déjà dans la lice. M. A. y descend à son tour comme le champion de l'Eglise catholique. Ce n'est point un vulgaire amateur, ou un tirailleur isolé : chargé d'un cours d'apologétique à l'Université Catholique d'Amérique, il est rompu aux controverses théologiques, et son livre porte, comme une double garantie, le « *Nihil obstat* » du « censor deputatus », et l'*Imprimatur* de l'archevêque de Boston ; il marque donc la position officieuse de l'Eglise en face de son adversaire inattendu. Le fond du débat porte sur les rapports historiques des deux religions et sur leurs obligations respectives. Les premiers missionnaires entrés en contact avec le bouddhisme, en Chine, au Japon, au Tibet, ont posé le problème qu'ils croyaient résoudre : frappés des ressemblances évidentes entre les légendes et les rites du christianisme et du bouddhisme, ils les expliquèrent selon le cas par la perfide malice du démon ou par des emprunts, où le bouddhisme naturellement jouait le rôle de débiteur. L'étude scientifique de l'Inde et des origines bouddhiques a transformé l'aspect du problème et a substitué aux conceptions simplistes des missionnaires la complexité réelle des phénomènes humains. Il est désormais acquis que le bouddhisme a précédé le christianisme de plusieurs siècles, qu'un puissant empereur de l'Inde l'adopta au cours du IIIe siècle av. J.-C. et le propagea hors de ses frontières, en terre hellénique ; qu'un conquérant tartare lui ouvrit l'Asie Centrale, et subsidiairement la Chine, au Ier siècle de l'ère ; une

littérature canonique énorme, rédigée en sanscrit ou en dialectes voisins du sanscrit a été découverte, explorée, rendue accessible aux philologues ; des esprits indépendants ont pu se demander légitimement si l'expansion attestée du bouddhisme n'avait pas exercé une influence sur la formation du christianisme, et des esprits aventureux n'ont pas craint de l'affirmer. La controverse a déjà suscité, en Allemagne et dans les pays de langue anglaise, une littérature considérable (la bibliographie en occupe cinq pages dans le volume de M. A.) ; les savants sérieux, les philologues et les spécialistes se sont sagement abstenus d'y prendre part. Les défenseurs des deux thèses ont également travaillé sur des documents de seconde main, sans connaître les recoins, les dessous et les attaches de la question qu'ils prétendaient élucider. M. A. dispose d'une lecture étendue et variée, mais il n'a pas d'accès direct aux sources, et sa discussion relève, en fin de compte, tout entière du principe d'autorité. La solidité de la foi n'exclut pas la courtoisie. M. A. combat en termes mesurés les exagérations de ses adversaires, et garde sur eux un avantage marqué tant qu'il se contente de signaler les faiblesses ou les lacunes de leur thèse ; dès qu'il conclut ou qu'il affirme, il retombe à leur niveau. Chacun des rapprochements, pris à part, peut prêter à contestation ; le nombre des rapprochements n'en impose pas moins une solution plus satisfaisante qu'un simple hasard de rencontre. M. A. lui-même s'est gardé de les ranger tous dans la même catégorie ; en théologien rompu aux distinctions d'école, il a établi trois classes de faits : 1° ressemblances exagérées ; 2° anachronismes ; 3° fictions. Mais la discussion de détail une fois achevée, et triomphalement ainsi qu'il convient à une œuvre d'apologétique, M. A. a reconnu la nécessité d'aborder la question des rapports entre les deux religions comme si elle n'en subsistait pas moins tout entière ; et il s'évertue à démontrer « l'influence possible du christianisme sur le bouddhisme » avec des arguments qu'il eût écartés d'un geste, si ses adversaires s'en étaient servis pour les besoins de leur cause. La valeur morale des deux Eglises n'a rien à faire dans la question ; et si M. A. admet la propagation de l'Évangile dans l'Inde dès les premiers apôtres, il est difficile de comprendre pour quelles raisons il repousse la tradition bouddhique, attestée par les inscriptions, qui fait pénétrer les missionnaires bouddhistes dans les pays Yavanas, c'est-à-dire helléniques, dès le IIIe siècle av. J.-C. L'histoire fameuse de la légende de Saint Joasaf montre par quelles voies singulières peuvent s'introduire dans le domaine religieux des emprunts destinés à résister au temps ; il a suffi d'un moine de hasard pour enrichir les Vies des Saints d'une biographie mal déguisée du Bouddha, restée populaire dans tout le monde chrétien pendant de longs siècles. Tous les faits, la numismatique et l'art aussi bien que les textes, attestent des relations intimes entre l'Inde et l'Asie antérieure à l'entour de l'ère chrétienne ; mais ils sont encore insuffisants

pour permettre de régler les comptes définitifs de deux grandes religions. Les livres tels que celui de M. Aiken pour être prématurés n'en sont pas moins utiles ; ils permettent de mesurer l'intervalle qui sépare, dans les sciences historiques, les solutions de raisonnement et les solutions de fait.

Sylvain Levi.

A. Stein. — **Memoir on maps illustrating the Ancient Geography of Kasmir.** Calcutta, 1899, pp. xi et 223.

Le livre de M. Stein est une introduction partielle à la nouvelle traduction de la Râja-taranginî, depuis longtemps promise et toujours impatiemment attendue. L'étude de la vieille chronique cachemirienne se heurte à des difficultés de topographie et de toponymie qu'il importe d'élucider tout d'abord, si on prétend arriver à une intelligence exacte du texte et des événements qui y sont rapportés. M. S. apporte à l'examen de ces problèmes une compétence unique : philologue sûr et consciencieux, archéologue de flair comme l'a prouvé une brillante découverte, il a encore l'avantage de connaître comme un arpenteur la géographie du Cachemire. Etabli de longues années à Lahore, où il dirigeait l'Oriental Collège avant d'être appelé à la Madrasah de Calcutta, il employait ses loisirs laborieux à visiter en détail la vallée, à en reconnaître les sites historiques, à recueillir les légendes des pèlerinages locaux. Le présent volume réunit et cordonne les résultats de cette patiente enquête ; M. S. y a joint la discussion des notices fournies par les auteurs classiques, les relations ou les annales chinoises et les musulmans. La carte qui accompagne le mémoire est une reproduction mécanique de la carte publiée par le Trigonometrical survey of India à la suite du relevé exécuté en 1856-1860 ; cette reproduction malheureusement manque de netteté. M. Stein a dû se contenter d'y reporter en surcharge à l'encre rouge les noms anciens qu'il a réussi à identifier ; un simple coup d'œil permet ainsi de constater le nombre et l'importance des résultats désormais acquis.

Sylvain Lévi.

M. Bloomfield. — **The Atharva-veda.** Strassburg, Trübner, 1899, pp. 128 (Grundriss der Indo-Arischen Philologie und Altertumskunde, II Band, I. Heft, B.).

L'Atharva-Veda, le quatrième des Vedas selon l'ordre traditionnel, longtemps éclipsé par le *R*g-Veda, tend aujourd'hui à supplanter son rival. Pendant plus d'un demi-siècle, les travaux d'ensemble et de détail se sont accumulés sur le domaine du *R*g-Veda ; la « Bible ar-

yenne » a fini par lasser le public, qui la rend aux indianistes. L'Atharva-Veda offre l'intérêt d'un sujet moins exploré ; il profite en outre de l'engouement général pour le « populaire » qui nous a valu la création du folk-lore. Les conjurations et les charmes liés aux menus incidents de la vie sociale font tort aux hymnes liturgiques de la classe sacerdotale. Sans parler des travaux parus à l'étranger, M. Victor Henry a depuis dix ans publié la traduction de sept livres (sur vingt) de l'Atharva-Veda. Entre tous les atharvanistes, M. Bloomfield s'est fait une place à part par son étude passionnée, opiniâtre et heureuse du quatrième Veda; pour marquer sa place, il suffit d'indiquer que Max Müller lui avait confié le soin de traduire dans l'admirable série des *Sacred Books of the East* un choix d'hymnes de l'Atharva-Veda. L'éditeur du *Grundriss* ne pouvait manquer de s'assurer un collaborateur aussi précieux pour le fascicule réservé à l'Atharva-Veda. Il suffit de constater, à l'honneur du livre, qu'il répond à ce qu'on attendait de son auteur. Toutes les questions qui lui étaient réservées, dans les cadres toujours et forcément artificiels d'une encyclopédie, sont traitées avec une science et une conscience irréprochables. Un sommaire de la table permet, mieux que toute autre indication, de juger la richesse des informations rassemblées dans ces 122 pages : l'Atharva-Veda en général (caractère, chronologie, caractère historique, rapport avec les traités de cérémonies domestiques; les noms de l'A.-V. et leur sens, les écoles de l'A.-V., l'ensemble de la littérature atharvanique ; position de l'A.-V. dans la littérature indienne, l'A.-V. au point de vue du rituel); rédaction et forme extérieure de l'A.-V. dans l'école de Çaunaka (division et arrangement des hymnes; les mètres de l'A.-V. et la critique métrique du texte; rapports entre l'A.-V. et les autres collections d'hymnes védiques); analyse de l'A.-V. dans l'étude de Çaunaka. Une analyse et une discussion du Gopatha-Brâhma*n*a, le seul brâhma*n*a connu de l'Atharva-Veda, termine l'ouvrage.

La plupart des manuels du Grundriss provoquent fatalement les mêmes réserves ; la philologie indienne couvre une surface de terrain et un espace de temps énormes à donner le vertige; les travailleurs sont en nombre dérisoire; les questions sont à peine posées; bien peu d'entre elles ont été réellement « ventilées ». En traitant de l'Atharva-Veda, M. B. a dû fréquemment proposer comme des solutions au moins provisoires des hypothèses qui lui sont personnelles, et qui risquent désormais de prendre force de loi, au détriment des progrès de la science; le novice ou le lecteur peu instruit sont trop heureux de se reposer sur le « mol oreiller » des réponses toutes faites. Mais M. B. ne saurait être tenu pour responsable de cet inconvénient fatal, et le lecteur vraiment curieux de s'informer saura reconnaître les réserves discrètes de M. Bloomfield et rendre justice à la fois à sa loyauté et à sa science.

Sylvain Levi.

Keilinschriftliche Bibliothek, herausgegeben von SCHRADER. **Assyrisch-babylonische Mythen und Epen** von P. JENSEN. 1. Hälfte, XXII-320 pp. in-8 ; Reuther und Reichard, Berlin, 1900.

Le nouveau volume de cette importante collection trouve sa meilleure recommandation dans le nom de son auteur. L'éloge de M. P. Jensen n'est plus à faire : la précision et la sûreté de méthode, la vigueur d'esprit et la pénétration peu communes, dont il a donné tant de preuves, l'ont classé parmi les maîtres les moins contestés de l'assyriologie contemporaine. En entreprenant de donner une transcription et une traduction de l'ensemble des épopées et légendes babyloniennes, M. J. assumait une tâche difficile qu'il a su remplir avec sa science habituelle. Son livre marquera une époque dans l'interprétation des textes mythologiques de la littérature cunéiforme et formera la base nécessaire des travaux ultérieurs sur le même sujet.

Le texte le plus important que M. J. ait eu à étudier est le long poème, généralement connu sous la désignation impropre d'« épopée de Nemrod ». Le nom du héros principal de ce poème est resté longtemps incertain. On sait aujourd'hui, par un texte du British Museum, que les trois signes qui le composaient, à savoir IZ-TU-BAR, se lisaient Gilgameš. Ce nom présente une physionomie bizarre. Doit-on, comme le propose M. J., y voir un nom divin *Gil* suivi d'un permansif *gameš ?* Cela paraît assez douteux. En effet, le même nom est encore écrit *an(giš)*-BIL-*ga-meš*, idéogramme où deux éléments peuvent se reconnaître, d'une part *(giš)* BIL-*ga* (à lire *gilga*) groupe qui, en plusieurs endroits [1], a le sens de *abu* « père » et d'autre part *meš* que les syllabaires expliquent par *edlu, rubû* « le héros » [2]. Le nom d'un autre personnage du même poème, celui du héros du déluge, n'a pu encore être fixé d'une façon certaine et M. J. évite de se prononcer sur ce point. Parmi les différentes lectures qui ont été proposées, *Sit-napištim*, c'est-à-dire « production de vie », nous paraît acquérir beaucoup de probabilité du fait qu'un syllabaire [3] publié par Meissner attribue à UT (premier élément du nom) la lecture *ṣi-e-tum.*

A ces observations M. J. nous permettra de joindre les critiques de détail suivantes : en premier lieu le signe Br. 4286 n'a pas, croyons-nous, indifféremment les lectures *šar* et *šer*, ainsi qu'on l'admet généralement. Ces deux valeurs appartenaient à deux signes qui, dans l'écriture babylonienne, étaient parfaitement distingués et qui, dans l'écriture assyrienne ne paraissent avoir été confondus que par les

---

1. Cf. *Eannadu*, galet, col. VIII, l. 4; *Entemena*, cône, col. I, l. 35 ; *Gudea*, Cyl. B, col. XXIII, 3″ (*sic*), etc.
2. Cf. S[b] 120 et 83-1-18, 1335 obv I.
3. 82-9-18, 4159.

éditeurs modernes [1]. La valeur *šar* [2] était rendue par la forme débutant par trois clous, la valeur *šer* [3] par la forme débutant par deux clous. Il s'en suit que par exemple, à côté de *šarbu* on ne saurait, ainsi que le fait M. J., admettre la possibilité d'une lecture *šerbu*. Dans le récit bilingue de la création (l. 32) l'idéogramme PA-RIM correspond à un terme que, d'après Pinches, M. J. lit *na-ma-la*. La transcription de Pinches ne paraît pas correcte : il est fort à supposer que l'original porte *na-ba-la* (cf. Reisner, *Hymnen* n° 1, Rev. 23, où PA-RIM correspond à *na-ba-li*). A la col. V, l. 7 de la première tablette du Gilgameš-epos figure un nom de vêtement écrit KU-IB-LAL que M. J. lit hypothétiquement, d'après Delitzsch, *nibiḫu* : la lecture *nibittu* que, fort judicieusement, M. J. suggère en note comme possible, paraît la seule exacte (cf. *Sum.-bab. Hymnen* n° 19, Rev. 3/4). Dans le récit de la descente d'Ištar aux enfers le portier est désigné par l'idéogramme connu NI-GAB dont on a proposé plusieurs lectures : la lecture véritable est *atû* (cf. *Sum.-bab. Hymnen* n° 43, Obv. 18).

La plus grande partie des notes ont été renvoyées à une seconde partie que, je l'espère, M. Jensen ne nous fera pas longtemps attendre.

François Thureau-Dangin.

Ed. Meyer. **Geschichte des Alterthums,** Dritter Band, **Das Perserreich und die Griechen.** Erste Hälfte : bis zu den Friedensschlüssen von 448 und 446 v. Chr., mit einer Karte. Stuttgard, 1901. 1 vol. in-8°, xij-691 p.

L'*Histoire de l'Antiquité* de M. Ed. Meyer s'est annoncée dès ses débuts comme un des ouvrages historiques les plus remarquables de notre temps [4]. La troisième partie, intitulée l'*Empire Perse et les Grecs*, dont la première section vient de paraître, ne semble pas devoir être inférieure aux précédentes. Cette section forme un gros volume, qui comprend l'histoire du monde ancien durant la période des guerres médiques ; elle sera prochainement complétée par une seconde section (quatrième volume de l'ouvrage), qui conduira l'exposé des faits jusque vers le milieu du IVe siècle.

L'ampleur et la fermeté de la conception fondamentale apparaissent

---

1. Un curieux exemple de ce défaut d'exactitude, est fourni par la belle et consciencieuse édition du Nimrod-epos, par Haupt. Un fragment appartenant à la quatrième tablette y est par hasard publié deux fois (d'une part p. 22 et d'autre part p. 81) : A la ligne 42 figure le terme *šer-ru*. Or le premier signe de ce mot présente dans l'une des copies trois clous à gauche et dans l'autre deux clous seulement. C'est, sans aucun doute, cette dernière forme que présente l'original.

2. Et *mu*, *ma*, *ni-ša*, *ni-si*, *saḫar*, *sakar*.

3. Et *kešda*.

4. Voir, pour le compte-rendu du tome second, la *Revue critique* du 24 février 1894.

dès maintenant. C'est un des mérites éminents de ce livre que d'assigner aux histoires particulières leur place exacte et leurs proportions justes dans l'histoire universelle, et en même temps de montrer sous leur vrai jour les relations des peuples anciens entre eux. L'histoire grecque, qui tenait déjà une large place dans le second volume et qui en tient une plus grande encore dans celui-ci, gagne beaucoup à sortir de son isolement. Considérée dans ses rapports avec les autres peuples, la Grèce laisse mieux voir ses admirables qualités et ses graves défauts.

Il faut d'abord louer dans ce volume les mérites qui ont valu aux précédents une juste estime : la science étendue de l'auteur, à qui l'Orient est aussi familier que la Grèce, sa large intelligence de tous les éléments constitutifs de l'histoire, sa critique à la fois libre et prudente, et toujours si personnelle. Trois chapitres sont consacrés à l'Orient (*L'Empire des Achéménides ; les peuples orientaux dans l'empire perse* ; *les commencements du Judaïsme*) ; sept à la Grèce (*la bataille de Marathon : Salamine, Himère, Platées et Mycale ; Effets de la guerre Médique ; Commencements de la puissance athénienne ; la Démocratie radicale à Athènes et la rupture avec Sparte ; Fin de la guerre médique et première guerre d'Athènes contre les Péloponnésiens ; l'Ouest depuis la guerre médique*). Dans ce cadre, les faits et les aperçus les plus variés se disposent et s'arrangent avec aisance et clarté. L'histoire de la civilisation se mêle à l'histoire politique et militaire, qui n'est pas pour cela sacrifiée, mais qui est contenue dans ses limites propres. On a vraiment sous les yeux des sociétés humaines ; on est instruit de leur évolution économique et morale, de leurs croyances, de leur commerce et de leur industrie, de leurs lois et de leurs mœurs, de leurs sciences et de leurs arts. En outre, chaque paragraphe est accompagné d'une brève, mais précise indication des références principales, et chaque groupe de chapitres est précédé d'une étude d'ensemble sur les sources. C'est la méthode scientifique la plus rigoureuse, associée à une simplicité de construction qui rend l'ouvrage accessible à tous les lecteurs.

Les chapitres qui se rapportent à l'Orient ne pourraient être appréciés convenablement que par un orientaliste. M. Ed. M. a bien fait ressortir le mélange de grandeur et de faiblesse qui caractérise l'empire des Achéménides ; toutefois, on peut se demander si, en fin de compte, il ne le juge pas trop favorablement. Sans doute, la royauté perse a été tout autre chose qu'une force d'oppression brutale. Elle a fait preuve d'intelligence administrative, parfois même d'une certaine douceur. Mais son administration paraît avoir eu surtout pour but, d'une part, la perception des impôts, c'est-à-dire l'alimentation du trésor royal, et d'autre part la levée des contingents en cas de guerre étrangère. On ne voit pas qu'elle se soit réellement préoccupée du bien des peuples soumis, de leur développement économique et

social. En outre, l'infatuation du pouvoir absolu a empêché des princes, même intelligents, de comprendre les conditions d'existence de peuples étrangers, tels que les Grecs, et par suite d'entretenir avec eux des relations pacifiques ; ce qui eût été relativement facile, autant qu'avantageux. Ces vices intimes ne ressortent guère de l'exposé, si instructif d'ailleurs, de l'auteur. Il en résulte que des événements importants, tels que la révolte de l'Ionie (§ 174 et suiv.), ne paraissent pas suffisamment expliquées. En revanche les pages relatives aux commencements du judaïsme sont des plus remarquables. Le mouvement d'idées qui a suivi la captivité et qui en a été la conséquence est caractérisé avec force et précision ; l'historien explique en traits définitifs comment la religion d'Israël a perdu son caractère national pour devenir à la fois universelle et individuelle. On retrouve là l'auteur du beau livre sur les origines du judaïsme (*Die Entstehung des Judenthums*, Halle, 1896).

Mais la partie principale du volume est celle qui concerne la Grèce. Il n'y a pas un des chapitres dont elle se compose qui ne soit plein d'idées suggestives. L'auteur s'attache avec raison à la tradition ; mais, profitant de tout le travail critique dont elle a été l'objet dans ces derniers temps et habitué en outre à juger toujours par lui-même, il interprète cette tradition, la critique, la redresse quelquefois, et souvent en montre les lacunes ou les invraisemblances. Ses récits des principales batailles de la guerre médique sont presque tous neufs en quelques points, et il faut reconnaître qu'ils jettent souvent une vive lumière sur des questions très obscures et très discutées. L'auteur s'embarrasse peu de ces discussions, ce dont on ne saurait lui faire un reproche. On sent qu'il les connaît, mais il ne donne en somme que son opinion personnelle. Il le fait d''ailleurs avec force et clarté. Pour lui, les victoires des Grecs s'expliquent d'une manière générale par la supériorité de l'hoplite sur l'archer. Peut-être aurait-il dû insister davantage sur le défaut d'homogénéité des armées asiatiques et aussi sur le peu de mobilité de l'infanterie perse. Il semble résulter du récit de la bataille de Platées tel que l'a donné Hérodote (IX, 61 et 62), que celle-ci prenait position derrière ses boucliers d'osier (γέρρα) qu'elle plantait en terre, comme derrière un rempart. Une fois le rempart forcé, elle était sans défense. Mais il faudrait ici pouvoir suivre l'auteur pas à pas pour discuter chacune de ses idées. On écrirait ainsi un volume en voulant apprécier le sien. Nous nous contenterons de signaler deux ou trois points.

Une des choses les plus intéressantes de cette période est le rôle de Thémistocle. M. Ed. M. en fait un homme d'Etat supérieur et un citoyen irréprochable. D'après lui, Thémistocle s'est donné tout entier à une politique qui avait pour but la puissance maritime d'Athènes et l'unité hellénique. Cette politique, il l'a conçue et il a essayé de la

faire prévaloir dès son arrivée aux affaires, plusieurs années avant la bataille de Marathon [1]. Contrarié, et à plusieurs reprises écarté, par ses adversaires, il l'a toujours reprise ; il l'a fait prévaloir avant l'invasion de Xerxès et, plus encore, dans les années qui suivirent. Sa prétendue trahison n'était qu'un des actes logiques de son système. Le grand roi ayant cessé d'être un danger, Thémistocle voulait qu'on s'entendît avec lui, afin qu'Athènes, libre du côté de l'Asie, pût jouer enfin le rôle hellénique qu'il lui destinait. Cela n'est pas impossible ; et cette politique, ainsi restituée, a quelque chose de simple et de grand, qui frappe l'imagination. Mais y a-t-il là autre chose qu'une conjecture brillante ? M. Ed. Meyer a sans doute raison de ne pas attacher trop de valeur aux témoignages d'Hérodote. Non qu'il soit nécessaire d'admettre avec lui que ces témoignages procèdent d'une tradition des Alcméonides, hostiles à Thémistocle [2]. Hérodote était trop curieux, au meilleur sens du mot, pour ne pas s'entourer d'informations variées et nombreuses. Mais il est incontestable que l'esprit politique lui faisait défaut. Si Thémistocle a eu réellement les vues supérieures et coordonnées que lui prête l'historien moderne, ces vues devaient échapper à Hérodote comme à la plupart de ses contemporains. Ce qui serait au contraire profondément surprenant, c'est que Thucydide ne lui eût pas rendu pleine justice. Or, dans le portrait qu'il a tracé de Thémistocle (I, 138, 3), cette prétendue continuité dans les idées est précisément ce qui manque le plus. Thémistocle est représenté là comme un homme admirablement doué, également apte à juger le présent et à prévoir l'avenir, mais en somme comme un merveilleux improvisateur (κράτιστος δὴ οὗτος αὐτοσχεδιάζειν τά δέοντα ἐγένετο). Voilà le jugement de Thucydide, et on ne saurait douter que ce jugement ne résulte d'informations attentives et de réflexions mûries. Avons-nous les moyens de le réformer aujourd'hui ? En tout cas, il eût été bon de le discuter de près.

Une appréciation de grande valeur est celle que porte M. Ed. M. sur la démocratie athénienne (§ 319-321). Personne encore n'avait montré avec autant de clarté ce qu'il y a eu d'étrange dans ce gouvernement essentiellement mobile, où la tradition et l'esprit de

---

1. M. Ed. Meyer (p. 311) accepte, avec raison, je crois, la date de 494-3, donnée par Denys d'Halicarnasse (VI, 34) pour l'archontat de Thémistocle ; il fait remarquer qu'à partir de 487-6 les archontes ayant été désignés par le sort, l'archontat de Thémistocle a dû être antérieur.

2. Hérodote dit, à propos de Thémistocle et de son rôle en 480, ἀνὴρ ἐν πρώτοις νεωστὶ παριών, VII, 143. M. Ed. Meyer (p. 311) voit dans cette observation la marque d'un « parti pris haineux », puisque Thémistocle avait été archonte élu 13 ans auparavant et avait pris déjà une grande influence. Mais Hérodote ne le nie pas. Il remarque simplement que Thémistocle n'avait pas une illustration ancienne et héréditaire comme la plupart des hommes d'Etat de ce temps, issus d'anciennes familles. C'était un homme nouveau, qui n'était arrivé au premier rang que depuis peu. Rien de plus exact.

suite n'étaient représentées par aucun corps constitué ni aucune autorité durable. Un sénat annuel et toujours renouvelé, des magistratures tirées au sort, un aréopage dépouillé de toute autorité politique, une assemblée populaire décidant de tout. Dans un tel gouvernement, ce sont forcément les orateurs qui deviennent les maîtres ; car ils sont les seuls qui puissent avoir une politique ; et la conduite de l'Etat vaut ce que valent ses directeurs ; mais, en somme, il lui manque presque toujours cette force incomparable, la continuité dans l'action, qui se fonde sur le respect de la tradition et qui permet seule de préparer l'avenir.

Au point où se termine ce troisième volume, une question capitale se présente à l'esprit du lecteur, question que M. Ed. Meyer n'a encore ni posée nettement ni par conséquent résolue. Pourquoi la Grèce a-t-elle été incapable de constituer son unité ? Les raisons qu'on en donne ordinairement, tirées de la configuration du sol, des tendances particularistes des cités, ont leur valeur ; mais elles ne semblent pas tout à fait suffisantes. N'y en a-t-il pas une autre, plus décisive, qui tient à ce que le peuple athénien, à qui la destinée a offert un instant de constituer cette unité. s'en est trouvé incapable, justement en raison de ses institutions ? L'auteur a l'esprit trop philosophique pour négliger entièrement cette question. Nous espérons qu'elle sera traitée comme elle le mérite dans le prochain volume, et c'est une des raisons pour lesquelles il faut en souhaiter la publication aussi prochaine que possible.

Maurice Croiset.

Notor (G.). **La femme dans l'antiquité grecque**. Paris, Laurens, 1901, in-4°, 288 p., 33 reproductions en couleurs, 320 dessins d'après les documents des Musées et collections particulières.

Lorsqu'Ischomaque demande à la femme d'être simplement une parfaite ménagère, lorsque Platon veut les jeunes filles athéniennes éduquées comme les garçons, c'est assurément entre les deux extrêmes qu'il faut chercher la vérité. Il en est de même lorsque les uns prétendent que la femme grecque demeura confinée dans le gynécée, alors que d'autres affirment que l'Hellade ne fut peuplée que de Sapphos, d'Aspasies, de Laïs, de Phrynés.

Incontestablement la femme grecque ne fut pas vertueuse à la façon des femmes romaines ; chez elles, on ne trouverait guère de Lucrèce, de Virginie, de Clélie : mais on y rencontre des modèles d'épouses, Pénélope, des modèles de filles, Antigone. Le peuple les a entourées du culte le plus respectueux, et nul n'a porté plus haut la glorification de la femme ; nous en avons pour témoins contemporains les vases, les statues et ces délicieuses et exquises terres cuites de Tanagra qui

nous ont révélé la finesse, la délicatesse et presque la mièvrerie de la femme hellène.

Et voilà qu'au moment où je faisais l'éloge des délicieuses reconstitutions modernes du théâtre grec chez madame Dieulafoy, alors que la Comédie Française montait *Alkestris*, M. Notor vient nous faire connaître ce que les peintres, les sculpteurs grecs nous ont légué de plus affiné, de plus poétique sur la femme, et que, non content d'avoir réuni tous les documents que son artistique crayon a fait revivre sous nos yeux, il les commente en érudit, formant ainsi un tout très complet, qui est l'idéal de la vulgarisation actuelle.

La femme grecque, il la prend à son entrée dans le monde ; nous ne la quitterons qu'à son dernier jour. La voici enfant, délicate terre cuite, à la figure poupine, et ce n'est pas sans un sourire que nous trouvons à côté de la bonne nourrice thrace du Musée du Louvre, l'amusante naissance d'Athena, sortant toute armée du cerveau de Jupiter, d'après une peliké trouvée à Vulci. Le bébé grandit : il faut songer à son éducation : une fine statuette nous le montre prenant sa leçon de lecture, tandis que le peintre nous le fait voir à sa leçon de musique et de danse. A des moments aussi sérieux les jeux doivent succéder. Comment les heures ne passeraient-elles pas très vite avec Eros, le petit Dieu d'Amour ; une exquise peinture nous montre une jeune fille qui le balance sur la pointe de son pied ; puis viennent l'escarpolette, les osselets, les dés, la morra, les jongleries, la danse de la grue, l'ephedrismos. La jeune fille devient femme, l'heure des fiançailles approche. Le moment du mariage institué par Cécrops est arrivé : la jeune grecque invoque Hera Hestia, déesse protectrice du foyer, qui doit lui amener l'époux inconnu, qu'elle ne verra, le plus souvent, pour la première fois, que le jour même de ses noces. Mais fréquemment le rapt sert de préliminaire aux fiançailles et de très amusantes peintures reproduites et commentées par M. N., font réellement la joie de ses lecteurs. La famille est donc fondée : une aryballe de l'ancienne collection Blacas nous fait contempler le bonheur des époux, et la femme devenue sa maîtresse, va vivre dans son intérieur. La voici à sa toilette : elle se baigne, se coiffe de mille façons diverses, se pare de ces délicats bijoux, que les dernières fouilles ont mis au jour, se parfume, s'enveloppe de son chiton, se drape dans son himation dont les terres de Myrina et de Tanagra ont popularisé les onduleux mouvements, puis elle se livre aux occupations du ménage. Un lékané du Musée de Pétersbourg nous la montre filant, et une peinture du Musée de Chiusi nous révèle que le métier de Pénelope était de basse lisse.

Mais, toutes ne sont pas aussi sages. Voici la jeune fille victorieuse de la course des chars : plus loin, domptant un cheval, plus loin encore, debout à côté d'un cheval et se rapprochant étonnamment de l'Epona Gauloise.

Sur la frise du Parthénon, nous voyons la femme dans les processions sacrées, dans les Panathénées ; le ciseau de Phidias, sous les formes les plus pures et les plus merveilleuses, nous fait ainsi connaître le rôle des femmes dans les cérémonies religieuses, que la Pythie, que la délicieuse jeune fille mettant ses jambières, de la collection Hope, que les apprêts du sacrifice du British Museum, que l'Invocation de la collection Durand, ne permettrait de saisir que partiellement.

Pour connaître la femme grecque, il faut aussi la suivre au théâtre. Si elle ne joue pas elle-même, si c'est un homme qui tient le rôle, sa place n'en est pas moins prépondérante. Iphigénie, Œdipe roi, Medée et tant d'autres ont été le sujet d'innombrables peintures ; M. N. y ajoute comme note très gaie, une amusante peinture du British Museum : Zeus en expédition amoureuse, venant coller son échelle contre une fenêtre, où Mercure qui l'accompagne a découvert un délicat profil de femme.

Si jusqu'ici j'ai suivi la suite des chapitres, pour mon compte personnel, je crois qu'il serait bon de faire une interversion dans les trois derniers : l'initiation des femmes aux mystères d'Eleusis (c. XV), les funérailles (c. XVI), les joueurs de flûte (c. XVII). Ne semble-t-il pas que le c. XV avait sa place marquée avant le c. XII : oracles et fêtes religieuses ? Le c. XVII, après le c. XIV, la femme du théâtre ? Et le c. XVI, restait ainsi le dernier, terminant naturellement le volume avec les funérailles. C'est bien peu de chose ; un simple remaniement, dans une nouvelle édition qui ne saurait tarder, rétablira facilement une suite logique conforme à l'enchaînement d'une vie que nous fait connaître M. N.

De toutes les illustrations qui forment si étroitement corps avec le texte, pas une qui ne soit la reproduction rigoureusement archéologique d'un monument connu de l'antiquité. J'ai vu naguère M. N. recueillir les dessins de ses *Chansons de Bilitis*, de *Lysistrata ;* depuis je me suis retrouvé côte à côte avec lui dans les bibliothèques, dans les Musées, et j'admirais sa précision, son exactitude. Aussi, je ne puis qu'ajouter un nouvel éloge à tous ceux que lui a déjà valus son élégant volume. Mais, au milieu des plus flatteuses appréciations, il en est une qu'il est nécessaire de signaler : la savante préface de M. Eug. Müntz, qui a voulu présenter au public *la Femme dans l'antiquité grecque*. Comme tout écrit qui sort de la plume du maître, c'est la plus brillante introduction qu'un auteur pouvait espérer. Elle met en valeur l'esprit critique qui a présidé à la composition du livre, elle en dit, comme nul autre, l'intérêt, et avec l'autorité qui la caractérise elle appelle l'attention du grand public sur un livre de haute vulgarisation qui ne sera pas plus déplacé sur la table d'une élégante que sur le bureau d'un archéologue.

F. de Mély.

Bibliographia Calviniana. Catalogus chronologicus operum Calvini. Catalogus systematicus operum quae sunt de Calvino, cum indice auctorum alphabetico edidit D. Alfredus Erichson. Berolini, apud C. A. Schwetschke et filium, 1900, 161 p. in-8°.

Le présent volume est un tirage à part d'une partie du cinquante-neuvième et dernier volume in-quarto des *Opera Calvini*, édités à Brunswick dans le *Corpus Reformatorum*. Ce volume qui a tout récemment paru, clôt un travail de proportions imposantes, entrepris dès 1860, inauguré par la publication de l'*Institution chrestienne* en 1863, et continué depuis, avec une érudition patiente, à travers bien des vicissitudes, par les trois théologiens strasbourgeois, MM. G. Baum, Ed. Cunitz et Ed. Reuss auxquels les éditeurs du *Corpus* avaient fait appel. Après la disparition de ses deux premiers collaborateurs, M. Edouard Reuss continua sa tâche avec le concours plus ou moins prolongé de quelques uns de ses anciens élèves, MM. Lobstein, Erichson, Baldensperger et Horst. Resté seul sur la brèche, après la mort de son vieux maître (1891) et celle de son ami Horst (1895), M. Erichson a eu la satisfaction d'achever enfin cette première édition, à la fois critique et complète des œuvres du réformateur français [1], qu'on ne recommencera certainement pas de sitôt [2]. Je ne puis m'empêcher de dire en passant que cette édition monumentale de Brunswick n'intéresse pas seulement les théologiens et les linguistes, mais encore les historiens, grâce aux *prolégomènes* détaillés mis en tête de chaque écrit, grâce surtout aux dix volumes du *Thesaurus epistolicus Calvinianus*, dans lesquels les éditeurs strasbourgeois ont réuni plus de *quatre mille* lettres *de* Calvin, *à* Calvin et *sur* Calvin. Annotées avec soin par M. Cunitz, l'éditeur de l'*Histoire ecclésiastique des Églises réformées de France*, attribuée, mais à tort, à Théodore de Bèze, elles constituent une source d'informations abondantes pour les années du milieu du XVIe siècle, à des points de vue très divers, et il ne semble pas que les historiens, tout au moins chez nous, les aient utilisées jusqu'ici d'une façon sérieuse, bien que les volumes afférents aient paru depuis plus de vingt ans déjà.

On ne peut qu'être reconnaissant à M. E. d'avoir fait tirer à part, dans un format plus commode, plus accessible aussi à des bourses modestes, la double *Bibliographie* de son dernier in-quarto. On y

---

1. Celle de Genève (1617) n'est qu'une réunion d'impressions diverses avec des faux titres nouveaux; celle d'Amsterdam (1667) ne compte que neuf volumes et ne répond plus, depuis longtemps, aux exigences de la critique scientifique.

2. Les écrits de Calvin y sont reproduits, chacun dans sa langue originale, avec leurs variantes successives, et des commentaires, des introductions et des notes, soit françaises, soit latines, selon la langue du texte. Un quadruple index des noms propres, des noms de lieux, des passages bibliques, etc. termine le vol. LIX. — (Prix de l'exemplaire complet : 625 fr.).

trouvera d'abord celle de tous les écrits de Calvin [1], et leurs éditions successives jusqu'aux réimpressions les plus récentes [2]; en second lieu, M. E. y a réuni les titres de tous les ouvrages, volumes ou brochures, consacrés à Calvin, de tous les articles de revues ou de dictionnaires théologiques un peu importants qui se sont occupés, soit de la vie, soit de la doctrine du réformateur tout entière, ou d'un point spécial de sa biographie et de son enseignement personnel [3]. Ce double catalogue est dressé avec tout le soin et la compétence qu'on pouvait attendre d'un travailleur érudit et consciencieux qui, depuis longtemps a fait ses preuves. Après avoir été associé, pendant de si longues années, au labeur persévérant de ses aînés, M. Erichson méritait bien l'honneur de mener à bonne fin la rude tâche assumée par eux, il y a quarante ans, et il peut se dire avec satisfaction qu'il l'a dignement remplie.

R.

Joachim du Bellay, par Henri Chamard (Lille, au siège de l'Université, rue Jean-Bart. 1900.

La littérature et la langue du XVIe siècle ont été, dans ces derniers temps, l'objet de nombreux travaux. On pouvait s'étonner, pourtant, que nulle étude particulière n'eût été consacrée encore à Joachim du Bellay, l'un des plus grands poètes de cette époque, le premier sans doute après Ronsard, et plus que Ronsard, à notre avis, rapproché de nous par son tour d'esprit, par son imagination qui rappelle parfois nos poètes romantiques[4], par la mélancolie de ses pages les plus belles. Cette lacune regrettable, M. H. Chamard l'a heureusement comblée. M. Ch. a bien vu qu'on ne pouvait pas séparer la vie du poète de

---

1. Le plus grand nombre de ces volumes, in-folios ou minces plaquettes, avaient été réunis, durant trente ans, par les éditeurs; ils forment aujourd'hui la plus riche collection *calvinienne* d'Europe, à la bibliothèque de l'Université de Strasbourg.

2. On y peut relever un fait très curieux, et qui montre l'éclipse de l'esprit théologique au XVIIIe siècle. De 1713 à 1813, pas une seule édition ni traduction de l'*Institution chrestienne* n'a paru.

3. M. E. a laissé de côté — et cela se comprend — l'innombrable littérature polémique qui fut dirigée contre les calvinistes et leur principal docteur, soit par des auteurs catholiques, soit par des auteurs luthériens, dans les dernières années du XVIe et durant presque tout le XVIIe siècle, puisqu'elle n'a plus aucun rapport direct avec la personne du fondateur des Églises réformées de France, de la Suisse française, des Pays-Bas, etc.

4. Où sont ces doulx plaisirs qu'au soir sous la nuict brune
Les Muses me donnaient, alors qu'en liberté
Dessus le verd tapy d'un rivage escarté
Je les menois danser aux rayons de la lune.

(Regrets, VI).

l'étude de ses œuvres ; biographie et étude littéraire se mêlent et s'éclairent réciproquement. Un événement les domine toutes deux : le voyage à Rome en 1553 ; voilà pourquoi M. Ch. a eu grandement raison d'étudier son poète : 1° De la naissance au voyage de Rome ; 2° Du voyage de Rome à la mort. — Dans la première partie, on lira avec intérêt le curieux chapitre sur le « Collège de Coqueret. « Rechercher ce que fut l'enseignement de Jean Dorat n'était point besogne facile, et si l'auteur est réduit trop souvent à des conjectures, du moins réussit-il, par son érudition toujours bien informée, à donner au lecteur cette impression que la discipline de Jean Dorat a dû être telle qu'on nous la présente. Sur la Défense et l'illustration de la langue française, comme sur la polémique soulevée par ce vibrant coup de clairon, peut-être M. Ch. s'est-il étendu avec trop de complaisance. En revanche, où il se montre tout à fait original, c'est dans les pages qui font revivre sous nos yeux la ville des papes, sous les pontificats de Jules III, de Marcel II, de Paul IV. Et ces chapitres ne sont point un brillant hors d'œuvre : c'est le meilleur commentaire et le plus exact qu'un critique judicieux puisse faire des chefs-d'œuvre de du Bellay : les Regrets et les Antiquités.

Souhaitons que d'heureuses découvertes permettent un jour à M. Ch. de satisfaire plus amplement notre curiosité sur certains points restés obscurs dans la vie privée et dans la vie littéraire de J. du Bellay : telle qu'il s'est enfin décidé à la publier après huit années de travail, l'étude de M. Chamard est des plus instructives et des plus intéressantes : c'est l'œuvre d'un érudit et d'un fin lettré.

Maxime Lanusse.

De Jacobi Peletarii Cenomanensis Arte Poetica. par H. Chamard, Lille, Le Bigot, 1900).

Jacques Peletier du Mans est certes bien inférieur à ses amis, Ronsard et du Bellay ; son *Art Poétique* vaut pourtant la peine d'être étudié de plus près qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Publié en 1555, cet ouvrage complète sur certains points, et, sur d'autres, atténue avec une heureuse prudence la doctrine de la Pléïade. Ainsi, en ce qui concerne l'imitation des anciens, J. Peletier se montre moins exclusif que du Bellay ; — il n'a point pour les traducteurs ce mépris superbe que l'auteur de l'*Illustration de la langue française* avait affiché, avant de devenir lui-même un traducteur ; — il ne se résigne pas à ranger parmi les « Epiceries » méprisées par la Pléïade, l'Epître qu'avait illustrée Marot ; — sur la Comédie, sur la Tragédie, sur l'Epopée, il est beaucoup moins concis que du Bellay, et ses préceptes annoncent ceux que donnera plus tard Ronsard dans son Art Poétique et dans les préfaces de la Franciade. Ce sont ces développements et ces sages tempé-

ramments que M. H. Chamard s'est plu à mettre en lumière, dans une étude des plus minutieuses, et fort agréablement présentée.

M. L.

Erich Schmidt. **Charakteristiken**. Zweite Reihe. Berlin, Weidmann, 1901. In-8°, p. 326. Prix : mk. 6.

M. E. Schmidt a fait suivre d'un second volume les *Charakteristiken* publiées naguère et on lui saura le même gré d'avoir mis à la portée de tous, des articles, discours ou conférences qu'il avait au cours des dix dernières années environ, dispersés un peu partout. Je dois renoncer dans un compte rendu à entrer dans le détail de chaque monographie, mais on peut essayer de réunir ces 24 articles sous certains groupes en suivant l'ordre même du livre, bien que l'auteur se soit gardé de toute classification. Les quatre premiers sont consacrés à l'ancienne littérature allemande : *Der christliche Ritter* (1-23), *Tannhäuser in Sage und Dichtung* (24-50), *das Schlaraffenland* (51-70), *Hans Sachs* (71-80). Sauf pour ce dernier, qui est un véritable portrait, lumineux mais non transfiguré, quoique provoqué par les fêtes du centenaire, les trois autres sont comme des chapitres d'histoire littéraire et donnent un vivant résumé de l'évolution d'un idéal moral ou d'un mythe poétique. Le groupe suivant est réservé à Gœthe qui occupe dans ce volume comme dans l'ancien — on n'en sera pas surpris — la plus large place. Il ne vient pas cependant après Hans Sachs, il en est séparé d'une façon un peu inattendue par *Cyrano de Bergerac* (81-98). On devine de quel motif s'est inspiré M. S. pour présenter au public allemand un personnage qui lui était plus nouveau encore qu'à nous mêmes ; il l'a fait en suivant surtout Lebret, mais avec précaution. De la « comédie héroïque » de M. Rostand il a su montrer les brillants mérites sans partager l'éblouissement qui empêche d'apercevoir les faiblesses : mehr glänzendes Virtuosenstück als tiefes Kunstwerk. Des détails sur l'heureuse traduction de L. Fulda intéresseront en particulier les lecteurs fançais.

Les articles sur Gœthe traitent surtout de ses drames. Dans *Clavijo*, *Beaumarchais*, *Gœthe* (99-110) M. S. étudie les deux personnages historiques, avec trop peu de bienveillance pour Beaumarchais, et les compare à leurs incarnations poétiques dans Gœthe, en signalant quelques points de contact chez Lessing. Trois chapitres s'occupent de fragments dramatiques. *Prometheus* (128-147) nous montre ce que ce thème résume d'idées philosophiques et sociales chez Gœthe, en quoi sa conception de l'état de nature, de la propriété diffère de Rousseau, et comment elle s'est modifiée avec l'âge. *Proserpina* (148-166) nous renseigne sur les rapports de Gœthe et de

Gluck. M. S. analyse le petit poème, en recherche les sources, fait des rapprochements, et à propos de l'ancêtre de ce drame musical, du *Pygmalion* de J.-J. Rousseau, s'engage dans une digression de quelque longueur. *Das Mädchen von Oberkirch* (167-176) est un très court fragment réduit à deux scènes ; à l'aide du scénario qui s'est retrouvé M. S. développe des conjectures ingénieuses sur ce qu'aurait pu être le poème, précieux pour l'étude des rapports de Gœthe et de la Révolution. Deux articles enfin ont trait à la poésie lyrique. L'un, *Kleine Blumen Kleine Blätter* (177-189), note des variations populaires de la poésie *Mit einem gemalten Band* et recueille toutes les déformations et combinaisons réservées à une pièce dont la foule s'empare. L'autre, *Gœthes Balladen* (190-202), restant plus dans les généralités, suit la genèse des principales ballades de Gœthe, en indiquant leurs sources. Déjà ce dernier chapitre avait été écrit à l'occasion d'un centenaire, celui de l'Almanach des Muses. Dans ce même groupe un autre encore, *Gœthe und Frankfurt* (117-127) est un discours prononcé aux fêtes du 28 août 1899. M. S. y a dépensé beaucoup de talent, comme il le devait à ses auditeurs : ses lecteurs penseront, je crois, que les complaisantes réminiscences de l'autobiographie ne doivent pas nous faire illusion sur la véritable place qu'a tenue Francfort dans la vie de Gœthe.

Gœthe und Frankfurt appartient presque à l'ancien genre du panégyrique. Il faut aussi y faire rentrer le groupe suivant : nécrologues ou discours de jubilés, d'anniversaires, d'inaugurations, etc. Ce sont là les vraies caractéristiques, brèves, nettes et complètes, où circule une chaude sympathie, avec des éloges discrets et de franches réserves. Je passe l'hommage à la *Grande-Duchesse Sophie de Saxe* (203-206), juste tribut payé par la *Gœthe-Gesellschaft* à la protectrice du Weimar littéraire. Mais les monographies de *Lœper* (207-211), de *Simson* (212-216), de *Freytag* (217-237), — celle-ci excellente, quoique le dramatique soit surfait, — de *Fontane* (233-250), de *Stoy* (251-260), de *Me d'Ebner-Eschenbach* (296-303) forment une galerie dans laquelle le critique, le politique, le pédagogue, les romanciers revivent avec des traits où les souvenirs personnels, l'affection respectueuse n'ôtent rien à l'impartialité du jugement. Les deux articles provoqués par le centenaire de *Platen* (280-287) et celui d'*Immermann* (288-295) sont d'une forme encore plus indépendante, parce que l'historien n'avait pas à y garder les ménagements du contemporain ; le second est surtout attrayant et donne une physionomie curieuse de ce bourgeois élevé dans le nid romantique. Un chapitre sur *Lindau* (304-315), à l'occasion de la publication de la collection de ses Romans et Nouvelles (1894) nous ramène au temps présent. Il faut enfin mentionner pour être complet des extraits de lettres savoureuses de *Gottfried Keller à Bächtold* (261-279) confiées à l'auteur par la veuve du dernier et un chapitre final, *Zur Abwehr* (316-326), écho

d'une triple polémique provoquée par les outrances du *Sprachverein*, les haro poussés contre la *Gœthe-Philologie* et les prétentions de la chapelle d'Hamerling.

Je n'ai par cette sèche analyse présenté qu'une idée très imparfaite d'un livre si varié et si nourri qui nous donne du probe et sûr travail scientifique auquel les Allemands nous ont habitués les fruits que souvent ils oublient ou dédaignent de cueillir. Il faut ajouter que ces Caractéristiques sont écrites dans une langue pittoresque, forte, nuancée à l'infini, d'une richesse peut être excessive. Lessing, dont M. S. se plaît tant de fois au cours de ces pages à rappeler le souvenir familier, lui recommanderait peut-être plus de sobriété et un emploi plus discret de l'adjectif. Le talent d'exposition n'est pas encore chose fréquente en Allemagne, bien que de plus en plus se multiplient chez nos voisins les ouvrages dont il accroît le mérite. Depuis longtemps les livres de M. Schmidt sont de ceux là et on doit se féliciter de voir cette tradition nouvelle soutenue par sa haute autorité.

L. Roustan.

Crouslé (L.). **Bossuet et le protestantisme, étude historique.** Paris, Champion, 1901. In-8° de xiv-289 p.

On n'accusera certainement pas M. Crouslé d'exagérer l'importance de la longue polémique soutenue par Bossuet contre les protestants ; car cette polémique n'a pas seulement produit l'effet que l'illustre évêque en attendait, c'est-à-dire le retour au catholicisme de nombreuses personnes de marque; elle en a produit un autre, qu'il ne souhaitait en aucune manière, mais que M. C. a très bien aperçu (p. 34), savoir, d'élargir le fossé qui séparait les deux communions, de préparer au sein du protestantisme orthodoxe la formation du protestantisme libéral ; ces deux expressions datent de notre temps, mais la scission qu'elles expriment est une conséquence de la pressante dialectique de Bossuet. Jusqu'à lui, les plus résolus des calvinistes conservaient le principe catholique qui veut que Jésus-Christ ait enseigné toute une théologie complète et précise ; dès lors ils étaient gênés pour nier le besoin d'une autorité officiellement chargée d'expliquer ces dogmes dont leurs contradictions attestaient l'obscurité.

M. C. loue comme il convient la vigueur de Bossuet, et d'autre part ne conteste ni qu'il s'est laissé entraîner quelquefois à des paroles dures ni que la Révocation de l'Edit de Nantes est un acte d'odieuse tyrannie ; il la condamne en termes exprès et énergiques (notamment p. 176, 189). Toutefois les soucis de l'heure présente lui voilent un peu par moments les torts de Bossuet et de Louis XIV. Ce qui afflige dans les écrits de Bossuet contre les protestants, ce n'est pas seulement la vivacité assez fréquente de ses expressions, ni même sa tran-

quille persuasion que l'attachement des Réformés à leurs doctrines s'explique uniquement par l'obstination et la mauvaise foi : c'est que jamais les souffrances des réfugiés ne lui arrachent un mot chevaleresque de pitié, je ne dis pas de protestation, et, lui qui les combattait, y était plus tenu en conscience que les laïques ou que les prélats qui n'intervenaient pas dans la lutte. Pour Louis XIV, à moins de vouloir absoudre les émigrés qui portèrent les armes contre la France, on doit condamner les réfugiés qui offrirent leur épée à Guillaume III, mais il ne semble y avoir aucune raison de soupçonner que la Révocation de l'Edit de Nantes n'ait fait que prévenir l'explosion d'une révolte imminente (v. notamment p. 127); il est acquis que jusqu'en 1685, les protestants ont rivalisé evec les catholiques de fidélité envers le roi de France. Jurieu lui-même, dans le *Préservatif contre le changement de religion*, est encore plein de respect pour le pouvoir royal (p. 265-6). Il est fort légitime de rappeler les violences exercées par les protestants au XVIe siècle, mais à condition de rappeler aussi celles des catholiques. Jurieu a fini par préconiser l'intolérance; mais il avait commencé par écrire ces nobles paroles : « Le catholique romain en France, le protestant en Hollande et en Angleterre ne devraient jamais dire : Votre religion est un obstacle invincible à votre fortune ; on ne fera rien pour vous pendant que vous serez de cette religion là » (*op. cit* p. 13).

M. C. ne méconnaît nullement d'ailleurs la portée d'esprit du principal adversaire de Bossuet. Il ne met peut-être pas assez en relief la finesse d'esprit de Jurieu (v. *op. cit.* p. 59, 61-63 les remarques de Jurieu sur les superstitions que Bossuet se contente prudemment de condamner en termes généraux sans condamner les livres publiés avec approbation et privilège où elles s'étalent; et p. 210 l'avantage qu'il tire des différends de Rome et du Parlement de Paris en pareilles matières. Voir aussi dans la préface de son *Histoire du calvinisme et du papisme* cette réponse *ad hominem* à l'auteur de l'*Apologie pour le catholicisme* qui niait qu'on persécutât les protestants en France : « Il me semble que ce célèbre janséniste ne devrait pas être si incrédule..... Cet exil, ces retraites cachées où il est obligé de se tenir, ces pèlerinages de Flandre en Hollande et de Hollande en Flandre et les diverses persécutions que son parti souffre le devraient persuader qu'on est capable de tolérer des excès et des violences contre les calvinistes et contre les honnêtes gens. ») Mais M. C. fait à Jurieu un bien plus grand honneur, car il lui attribue une très notable influence sur J.-J. Rousseau (p.95-96). L'assertion est simplement énoncée : il serait singulièrement intéressant de voir M. C. y revenir.

Dans cet ouvrage qui embrasse également les controverses de Bossuet avec Paul Ferry, avec Claude, sa correspondance avec Leibnitz et sa Défense de la tradition et des saints Pères contre Rich. Simon, M. C. s'est interdit de discuter pour son propre compte les dogmes

en litige ; il n'en a pas moins marqué, quand il l'a voulu, la pénétration qu'il déploierait dans ces débats : je signale par exemple (p. 206-7) le passage où il explique pourquoi la messe choque si fort les protestants quoiqu'elle ne fasse aucune allusion à leurs doctrines et (p. 264-5) celui où il démontre l'insuffisance de la connaissance des langues pour l'entente des auteurs spéciaux. Inutile de dire qu'il porte sa sûreté habituelle dans les jugements de critique littéraire et que son résumé sur l'Histoire des Variations (p. 53-4) est aussi juste que vigoureux.

On connaît l'aisance et l'élégance impeccables de son style. Ce qui importe surtout, pour prouver combien est involontaire la partialité intermittente relevée plus haut, c'est de citer ces beaux passages de la préface : « Nous ne souhaitons entre les catholiques et les protestants que la paix, la tolérance réciproque, et, s'il était possible, l'union. Les uns et les autres ont à conserver quelque chose de plus précieux que des préventions, des ressentiments et des passions des siècles précédents.... Les haines naissent des mauvais instincts du cœur humain bien plus que des opinions qui s'établissent dans les esprits. Ce qui blesse les hommes, c'est qu'on diffère d'eux, qu'on ne se soumette pas à leur ascendant, qu'on s'affranchisse de leur autorité, qu'on ait l'air de ne pas les écouter et les craindre. »

Charles Dejob.

— W. H. Riehl : 1° *Land und Leute*, 2° *Die bürgerliche Gesellschaft*, 3° *Die Familie*, édition classique par Th. Matthias (trois volumes in-8°, 176, 216 pp., 1 fr. 50 le volume. Stuttgart, Cotta, 1895 et 1896). Voici trois charmants petits volumes, extraits du grand ouvrage de Riehl, *Naturgeschichte des Volkes*. C'est une des très rares « éditions classiques » d'auteurs allemands qui méritent véritablement ce nom, car les notes sont réellement choisies et rédigées pour les besoins des élèves et des gens du monde, et l'œuvre complète de Riehl est très bien analysée et appréciée dans les trois introductions. Au commencement du second volume, M. Matthias se défend contre le reproche d'avoir donné trop de notes; nous lui reprocherions plutôt le contraire : ainsi *Feldgericht*, I, 116, devrait certainement être expliqué aux élèves, voire même à la plupart des professeurs. D'autres notes devraient être plus développées, par exemple celle sur Goerres. Notons que l'auteur choisi est un contemporain, qui vivait encore au moment où paraissaient ces trois volumes. — Alfred Bauer.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 22 juillet — 1901

SCHULTHESS, Racines homonymes en syriaque. — Leo MEYER, Etymologie grecque. — POLITIS, Proverbes grecs, II. — POSTGATE, Corpus des poètes latins. — G. BLOCH, La Gaule. — SEIDEL, Les œuvres d'art françaises appartenant à Guillaume II. — LOISY, Études bibliques. — THULIN et DURHAM, Le subjonctif dans Piaute. — BABCOCK, Les cas des verbes de souvenir et d'oubli. — Académie des inscriptions.

Homonyme Wurzeln im Syrischen, ein Beitrag zur semitischen Lexicographie von Friedrich SCHULTHESS. Berlin, Reuther und Reichard, 1900, in-8°, p. XII et 104. Prix : 4 mk.

Sous le titre de *Racines homonymes*, M. Schulthess a réuni quarante-neuf dissertations sur des racines syriaques semblables par la forme mais différentes par le sens. Il existe en effet en syriaque, plus encore que dans les autres langues sémitiques, des phénomènes linguistiques de cette espèce et, dans la plupart des cas, la question surgit de savoir si plusieurs sens groupés dans les lexiques sous une racine peuvent être dérivés de l'idée fondamentale contenue dans cette racine, ou si l'on doit admettre des racines distinctes qui, sous l'influence de certaines lois phonétiques, auraient revêtu la même forme. Les études de grammaire et de lexicographie comparées, appliquées aux langues sémitiques, ont déjà abouti, à cet égard, à d'importants résultats acquis à la science, mais le sujet est loin d'être épuisé.

La nouvelle contribution de M. Schulthess fournit un stock de questions neuves ou insuffisamment élaborées jusqu'ici. C'est là le principal intérêt de cette publication qui se recommande du reste par la méthode critique de l'auteur et sa connaissance des littératures sémitiques, d'où il a tiré bon nombre d'exemples à l'appui de son argumentation.

Est-ce à dire que M. Schulthess ait partout fait la lumière et porté la conviction dans l'esprit du lecteur ? Lui-même se défendrait de cette prétention, car il a laissé en suspens plusieurs points d'interrogation. Toutefois, cette publication est aussi instructive qu'attrayante, et il est très désirable que M. Schulthess, poursuivant ses études sur ce do-

maine, nous donne prochainement une seconde contribution qui complète la première [1].

R. D.

Handbuch der Griechischen Etymologie, von Leo Meyer. I. Wörter mit dem Anlaut α, ε, ο, η, ω. — Leipzig, S. Hirzel, 1901. Gr. in-8, 656 pp.

Bien que la maison qui publie cet ouvrage ne nous donne aucun renseignement sur les conditions et les délais d'achèvement, il est dès à présent possible d'en prévoir la considérable étendue, puisque le tome Ier ne renferme pas même tous les mots grecs à voyelle initiale. Un pareil labeur, à lui seul, désarmerait la critique, si d'ailleurs elle ne pouvait, pour se récuser à demi, invoquer l'autorité d'un grand linguiste qui déjà est presque un ancêtre.

« Deux tendances, lit-on au *Compendium* de Schleicher (1876, p. 15), se partagent la linguistique actuelle. L'une a pour principe rigoureux de tenir ferme aux lois phonétiques : tels Curtius, Corssen et l'auteur du présent livre. L'autre école, représentée notamment par Benfey et L. Meyer, ne croit pas que l'interprétation morphologique doive s'asservir à la stricte observance des lois phonétiques reconnues à cette heure ; et ainsi elle réussit à expliquer nombre de faits qui demeurent obscurs à son émule... »

Voilà donc un demi-siècle, Schleicher jugeait M. L. M. trop peu sévère, et l'on sait combien de découvertes nouvelles ont, depuis lors, relégué à son tour la phonétique de Schleicher au musée historique. Or, la plupart de ces découvertes, aujourd'hui éprouvées et hors de conteste, je ne veux pas dire que M. L. M. les ignore, mais à coup sûr, de parti pris, il les veut ignorer.

Ce n'est point qu'il mérite le reproche final de la citation de Schleicher : on trouvera dans son livre autant de points d'interrogation, de loyaux *non liquet*, de prudentes réserves, que dans aucun lexique étymologique à méthode irréprochable ; seulement, comme il ne nous renseigne que fort imparfaitement sur les principes qui l'ont guidé, il arrive que ses timidités parfois nous déconcertent autant que ses hardiesses nous ont étonnés.

Il se fera scrupule, par exemple (p. 654), de rapprocher gr. ὥρα de got. *jêr*, non parce que la voyelle n'est pas la même, mais tout uniment parce que ὥρα ne signifie pas « année » ; comme si le transport sémantique de « saison » à « année » pouvait faire difficulté. Il écrira

---

1. P. 20, l. 5 : *Walé* n'est pas le nom de l'auteur du poème sur Rabban Hormizd, mais *Sergis*, voir *Journ. asiat.*, janv.-fév. 1895, p. 182, note 1. Du reste il eut mieux valu ne pas citer cet auteur dont le style tout artificiel n'a aucune valeur pour la lexicographie syriaque.

un article ὀρφός = lat. *orbus* (p. 575), sans même mentionner, je ne sais pourquoi, le got. *arbja*, qui lui est certainement familier, et il reculera devant l'équation ὄζος = *Ast* (p. 524), parce qu'il n'est pas irréfragablement établi que ζ puisse provenir de σδ.

Mais, en récompense, il signale comme « possible » ἤδη = sk. *adyá* (p. 615), et -λικ- = δερκ- à la faveur d'un intermédiaire δλικ- (p. 636); il croira expliquer la mutation intérieure de ἕβδομος (p. 379), en constatant qu'elle se reproduit dans ὄγδοος; il posera θᾶσσον = *θ ἀχ-γον (p. 169) sans s'arrêter à la différence d'accentuation, et évoquera sans sourciller (p. 188) l'ancien α long de φέρουσα. Mieux encore : à une ligne de distance (p. 522), il enseignera que διδούς vient de * διδόντς, et λιπών de *λιπόντς.

Qu'on se représente enfin, brochant sur cette inconscience phonétique, une orthographe sanscrite invraisemblable : incomplète, car l'anusvâra n'est pas distingué; mais surtout surannée, si jamais elle fut en usage, et déroutante même pour les sanscritistes, obligés de rétablir partout les sandhis et de lire *nó asya vyathate pavih* là où l'auteur imprime *náu asja vjathatai pavís*. On dirait d'une gageure.

Et pourtant le cœur saigne à ces constatations, lorsqu'on songe à tout ce dont notre science est redevable à M. L. M., non pas seulement pour les ouvrages qui ont honoré sa longue carrière, mais encore pour l'œuvre présente. Voici, sans aucune omission [1], tous les mots grecs de toute époque, les plus obscurs, les plus rares, ceux même qui n'ont d'autre garant qu'un lexicographe. Voici la statistique de leurs emplois, références nombreuses et exactes, citations abondantes d'Homère, d'Hésiode, de Pindare, des tragiques, des prosateurs, toujours d'une impeccable correction [2]. Non, il ne se peut pas qu'un aussi imposant travail ait été dépensé en pure perte. Il faut souhaiter que le livre de M. L. Meyer soit lu et consulté, — pour ma part, j'ai eu grand plaisir à le parcourir, — mais seulement par « color che sanno » : la génération nouvelle y apprendrait trop de choses que la nôtre a dû oublier.

V. Henry.

N. G. Politis. Μελέται περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ. Παροιμιαι, t. II (Bibl. Maraslis, nos 110-113, παράρτ. 5). Athènes, impr. Sakeliarios, 1900; 699 p., dont les 16 premières paginées en nombres grecs.

Le tome second de l'important ouvrage de M. Politis comprend les

---

1. L'alphabétisme insolite et arbitraire adopté par l'auteur ne permet guère de vérifier les manquants ; mais je serais fort surpris qu'il y en eût, tant la contexture générale accuse de minutieuse diligence.

2. Ceci pour les formes grecques. Pour les autres, il y a un peu de flottement : par exemple, l'anglo-saxon « nombril » n'est pas *neafola* (p. 557), phonétiquement impossible, mais *nafela* devenu anglais *navel*.

proverbes rangés sous les titres ἀμαζόνα—ἀψός, c'est-à-dire qu'il conduit à la fin de la lettre A. Ce n'est donc là, comme on le voit, qu'une faible partie de l'œuvre totale ; et c'est la raison pour laquelle, aujourd'hui encore, je remets à plus tard mon jugement d'ensemble et mon appréciation définitive sur la méthode de publication et sur les résultats obtenus par le savant athénien. Comment, en effet, présenter des observations prématurées, qui se trouveraient très probablement n'avoir plus de valeur quand le recueil sera terminé et complété par des suppléments et des tables, que M. P. ne peut manquer de nous donner ? Prenons, par exemple, la question des lacunes. Je ne trouve pas le proverbe Κακὰ χορεύγεις, παππαδιά, καὶ φαίνουνται τ' ἀντζιά σου, mais je dois supposer qu'il sera mentionné sous le titre χορεύω. Le proverbe Εἰς τὴν ἀνυδρίαν καλὸν εἶναι καὶ τὸ χαλάζιον (Koraïs, Ἄτακτα, II, p. 51) manque à l'article ἀνυδρία ; mais une note du recueil de Warner, dont je parlerai plus loin, nous avertit qu'il sera à l'article καλός, où, par parenthèse, on ne songera jamais à le chercher. Manque également Ὅσ' ἀπ' ἀνέμου κ' ἂν παρθοῦν, πάλ' ἀπ' ἀνέμου πᾶσι, équivalent du proverbe très commun ἀνεμομαζώματα, ἀνεμοσκορπίσματα ; mais M. P. ou bien n'a pas connu mon premier article, ou bien n'a pu se procurer l'ouvrage que je lui signalais alors (*Revue* du 2 juillet 1900), ou plutôt son second volume était déjà à l'impression ; alors le supplément donnera ce proverbe. Pour les dictons et proverbes des autres langues, identiques dans les termes ou de même signification sous des mots différents, il en est de même. Je puis bien signaler dès maintenant, par exemple, la correspondance exacte de notre locution « être dans les vignes du Seigneur » ou simplement « dans les vignes » avec le grec ἐμπῆκε 'ς τ' ἀμπέλι ; c'est là évidemment un oubli ; mais je ne sais si notre phrase courante « aujourd'hui n'est pas demain », analogue à Ἐκειὸς ποῦ ναι σήμερα δὲν εἶν' αὔριο, ne sera pas citée à l'article σήμερα, où nous sommes renvoyés. L'ouvrage et trop intéressant et sera trop utile pour ne pas mériter une étude plus détaillée ; mais une recension plus sûre et plus complète, parce qu'elle sera faite en temps plus opportun, aura elle-même, je l'espère, plus d'utilité qu'une critique dont les éléments sont encore insuffisants. M. P. voudra bien me faire crédit, sinon jusqu'au dernier volume, au moins jusqu'au συμπλήρωμα qu'il promet. Au commencement de ce tome second est publié par M. Hesseling le recueil de proverbes grecs du Hollandais Levin Warner, fait vers le milieu du XVIIe siècle, que M. P. avait signalé dans la préface du tome I, p. κζ' et suiv. C'est une collection curieuse, contenant de nombreux proverbes intéressants, et qui a fourni à M. P., pour la lettre A, plusieurs addenda qui seront publiés en supplément. L'essentiel, dans une pareille publication, est en effet d'être aussi complet que possible [1], et de ne se priver d'aucun secours.

MY.

1. Il est évident que ceci concerne seulement le grec ; car pour les langues

Corpus poetarum latinorum, a se aliusque denuo recognitorum et breui lectionum uarietate instructorum, edidit Iohannes Percival Postgate.

Tomus I, Fasc. I, quo continentur **Enni fragmenta, Lucretius, Catullus, Vergilius, Horatius, Tibullus.** MDCCCXCIII.

Fasc. II, quo continentur **Propertius, Ouidius,** MDCCCXCIV. — xxv-596 pp.

Tomus II, Fasc. III, quo continentur **Grattius, Manilius, Phaedrus, Aetna, Persius, Lucanus, Valerius Flaccus.** MDCCCC. — xiii-195 pp.

Londini, sumptibus G. Bell et filiorum. Prix : 9 sh. le fasc.

Les entreprises de ce genre sont en général suspectes aux philologues. M. Postgate mentionne seulement celles de Walker (Londres, 1827), de W. E. Weber (Francfort, 1833), et la collection florentine (1827-1829). On voit que depuis un bon demi-siècle, l'idée de réunir tous les textes versifiés de l'antiquité latine a été abandonnée. Quand on remonte plus haut, on trouve au contraire un certain nombre de recueils, dont les plus connus sont celui de Genève (2 vol., 1627) et la *Collectio Pisaurensis* (6 vol. ; i-iv : poètes païens ; v-vi : poètes chrétiens). La seule utilité de ces collections est de contenir des textes rarement imprimés. Leur défaut commun et primordial n'est pas d'être l'œuvre d'un seul homme. En sa courte vie, Baehrens a presque rempli ce programme, et s'il avait publié un *Corpus*, les critiques qu'on aurait pu en faire se seraient appliquées moins à la nature de l'œuvre qu'au tempérament et à la méthode de l'auteur. Mais, jusqu'ici, un *Corpus poetarum* a été une pure spéculation de librairie. On veut fournir sous le plus petit volume, dans le temps le plus court, au meilleur marché possible, la plus grande quantité de textes. Dans ces conditions, il est impossible de songer à donner des textes soignés et purs ; il faut s'estimer heureux si l'on évite de trop nombreuses fautes grossières.

Le *Corpus* de M. P. est un peu différent de ses devanciers. C'est aussi une entreprise de librairie. Mais, quoique le temps ne fasse rien à la chose, il en aura demandé plus que celui qui est indispensable à la simple impression telle quelle des volumes. Je ne crois pas qu'aucun des recueils antérieurs ait mis sept ans à être incomplet. Voilà une première garantie. Une autre est dans la résolution, sagement et fermement appliquée, de fournir des notes critiques. Pour certains ouvrages, l'*Aetna* par exemple, c'est un véritable apparat. Dans tous, l'annotation est suffisante pour qu'on se rende compte de la mesure dans laquelle le texte repose sur une tradition et pour que, par l'indication des conjectures les plus importantes, on voie les difficultés de cette tradition. Le *Corpus* de M. P. répond donc aux deux exigences principales d'une édition philologique qui ne vise pas à être l'édition fondamentale. Pour l'usage courant, les notes données suffisent.

étrangères, on ne saurait exiger raisonnablement que M. Politis, bien qu'il ait de nombreux recueils à sa disposition, connût tous les proverbes qui correspondent à ceux de sa langue maternelle.

Mais, outre cet avantage, on se trouve assuré, en même temps, que l'éditeur a pris quelque soin à la publication du texte lui-même et n'a pas fait reproduire une vulgate quelconque. Dans les entreprises anonymes que j'ai mentionnées, on peut se demander si les épreuves mêmes ont été vues par d'autres que par des typographes plus ou moins attentifs, en tout cas, incompétents. Un tel danger n'est pas à craindre ici. Enfin, M. P. a réparti la besogne entre plusieurs collaborateurs et lui. Bien que ce fût moins utile, la mesure est excellente. Elle assure un double contrôle d'un certain nombre de textes ; elle préserve l'auteur du dégoût que peut causer une même besogne trop continue et de la tentation de brusquer pour en finir.

Il faut ajouter que ce *Corpus* est singulièrement restreint. Comme Weber, M. P. a exclu toute la poésie dramatique. Cette exclusion peut se défendre. Mais, puisque nous avons les fragments d'Ennius (y compris ceux des *Saturae*, mais non ceux des *Fabulae*), pourquoi pas ceux de Lucilius ? On nous donne, avec un long apparat, le poème de l'*Aetna* ; mais on omet les *Catalecta* virgiliens, malgré la promesse de I, p. VIII, l. 29 ? S'ils doivent paraître dans le dernier fascicule, ce sera hors rang. On regrettera aussi de ne trouver ni les *Aratea* de Cicéron ni ceux de Germanicus. Ces œuvres ne sont pas très importantes : elles le sont autant que l'*Aetna* ou que les Cynégétiques, et on est encore assez souvent amené à les citer. La plupart des *Poetae minores* seront omis.

Les fragments d'Ennius sont une réimpression très peu modifiée de l'édition Lucien Müller. La disposition en est plus commode, parce que chaque fragment est immédiatement accompagné de sa référence, qu'il faut chercher au bas des pages de la grande édition, dans un ensemble d'indications. Lucrèce est pris à la dernière édition de Munro. Catulle est l'édition donnée en 1889 par M. P. [1]. Tibulle est de Hiller ; c'est comme une réimpression revue de l'édition publiée en 1885 chez Tauchnitz. Les Héroïdes d'Ovide, imprimées en 1892, sont l'œuvre de Palmer ; depuis, l'édition posthume (1898) nous a apporté les derniers travaux du regretté Scholar sur ce texte [2]. M. Owen a donné pour les Tristes une revision de son excellente édition de 1889 avec une annotation critique abrégée [3].

Les autres auteurs ou ouvrages ont été l'objet d'une étude particulière en vue du *Corpus*. Cependant c'est à peine le cas du Virgile, dû à Nettleship, le reviseur de l'édition Conington. Il a suivi une méthode très conservatrice, éliminant les conjectures modernes, cherchant seulement à restituer l'aspect du texte au IVe ou au Ve siècle de notre ère, persuadé d'ailleurs que nous sommes assez éloignés d'avoir les choses en l'état où les laissa Virgile.

---

1. Cf. *Revue*, 1890, I, 261.
2. Cf. *Revue*, 1900, I, 127.
3. Cf. *Revue*, 1890, I, 43 ; cp. *ib.*, 18, II, 444.

Horace est l'œuvre de M. Gow. Il a exposé ses idées dans deux articles de *The classical Review* [1]. A son avis, la tentative de Keller pour répartir les mss. en familles est complètement manquée. C'est le sentiment de tous les bons juges. Il suppose qu'il existait à la fin de l'antiquité deux recensions distinctes d'Horace et que les originaux de nos mss. sont la résultante d'un mélange arbitraire de ces recensions. La question est très difficile. Il est certain que nos mss. ne représentent pas des types absolument purs. De plus, ils sont récents et les plus anciens datent d'une époque de renaissance (IXe siècle). Il est vrai que, à regarder les choses d'un peu haut, on peut se demander s'il y a une grande différence, pour l'authenticité et la sûreté de la tradition, entre les auteurs conservés ou plutôt restaurés, par la Renaissance du XIVe siècle, comme Catulle, les auteurs restaurés, par la renaissance carolingienne, comme Horace, Lucain, et tant d'autres, et les auteurs restaurés par la renaissance symmaquienne des IVe et Ve siècles de notre ère, comme Virgile. Quoi que nous fassions, nous aurons à chercher l'auteur à travers le voile plus ou moins épais d'une édition prétendue savante. Que l'on songe aux sermons de Bossuet, empâtés par le triple effort de Deforis, des Sulpiciens de 1815 et de Lachat. Quand le texte de M. Gow a été donné à l'impression, l'étude de Christ sur les mss. d'Horace n'avait pas encore paru.

Le Properce est une œuvre originale de M. Postgate. Il s'est fondé sur l'apparat de Baehrens, en rejetant, bien entendu, ses principes critiques. M. P. avait donné en 1881 un choix d'élégies avec une étude intéressante. Depuis, il a fait connaître un ms. d'Holkham (*Trans. of the Cambridge Philological society*, IV, 1). Ce ms. est une copie probablement du Laurentianus (36, 49), mais avec des notes de seconde main dont quelques-unes paraissent provenir d'une source analogue au Neapolitanus. Enfin, dans cette édition, M. P. utilise, pour suppléer la lacune du Neapolitanus, un Vrbinas signalé par M. Hosius, et un ms. de Paris, B. N. 8233, le Memmianus. A ce propos, il est inexact que personne n'ait tenu compte de ce ms. Il a été mentionné par M. Plessis dans ses *Études critiques sur Properce*, p. 27, où M. P. aurait vu que c'est un des mss. de Passerat. M. P. a fait beaucoup de transpositions, a admis un grand nombre de dédoublements ou de divisions nouvelles de pièces. Ce travers ne lui est pas particulier et il serait hors de propos d'insister à son occasion. Les philologues modernes ont souvent méconnu le véritable caractère des élégies latines et ont supposé chez les poètes des intentions, des formes de composition, une logique qui leur étaient parfaitement étrangères.

Les œuvres érotiques et les Métamorphoses d'Ovide ont été éditées par les soins de M. G. M. Edwards ; Il n'apporte rien d'essentiellement nouveau. On peut en dire autant des Fastes, dus à M. G.-

1. IV, 196 et 337.

A. Davies; des Halieutiques, de M. G.-M. Edwards; de l'Ibis, de M. Housman; du Perse, de M. G.-C. Summers. Ce sont d'honnêtes revisions d'après des matériaux connus. Pour Phèdre, M. J. Gow a donné aussi le résultat des derniers travaux. Il sera difficile, d'ici quelque temps, de sortir des sentiers battus après l'édition et les articles de M. Louis Havet. Cependant M. G. attire l'attention des savants continentaux sur le livre de J. Jacobs, *The Fables of Aesop* (Londres, 1889). Avec Lucain, M. G.-E. Heitland revient à d'anciennes études. Il n'a d'ailleurs guère fait que reproduire les indications de M. Hosius ou plutôt de Steinhart, en les complétant par quelques citations de l'Ashburnhamensis d'après M. Francken. Il eût été bon de corriger les erreurs positives de ces collations, quand elles ont été signalées : I, 326 le (premier) ms. de Montpellier a *scelerum* (non *sceleris*), comme tous les autres. Pour les Pontiques d'Ovide, M. Owen s'est servi des mss. utilisés avant lui ou que ses propres études sur les Tristes avaient mis en lumière; il nous donne par suite quelques renseignements nouveaux sur des sources secondaires du texte. Parmi les fragments d'Ovide, M. P., infidèle à sa résolution d'exclure la poésie dramatique, nous donne les douze mots qui restent de la *Médée,* et même les extraits de la *controuersia* rapportés par Sénèque le père : Baehrens avait été plus impitoyable.

Le dernier fascicule contient quatre éditions complètement originales sur lesquelles je regrette de ne pouvoir m'étendre assez longuement. M. P. avait entrepris et établi déjà le texte de Grattius quand parut l'excellent travail de M. H. Schenkl. Il a pu en faire profiter son édition. C'est ainsi qu'il a fait une place aux copies dites de Sannazar.

Le Manilius de M. Bechert, annoncé dans la Bibliotheca teubneriana, était impatiemment attendu. Ce qu'il nous donne ici nous aidera à supporter de plus longs délais et nous suffira déjà. Il ne fait pas intervenir de mss. nouveaux, sauf un Laurentianus du xve siècle. Mais il est fort commode d'avoir réunies les collations du Gemblacensis et du Matritensis. De plus, voici enfin des renseignements sûrs pour le Lipsiensis, le Cusanus et le deuxième Vossianus. M. B. cite aussi de temps en temps le premier Vossianus. Il est regrettable qu'il ait conservé les sigles mal commodes et anti-méthodiques de ces deux mss. Le texte est très soigneusement établi. M. B. est parfaitement au courant de tout ce qui a été écrit sur Manilius et il cite même à plusieurs reprises la *Revue critique*. Je lui reprocherais seulement peut-être de s'effacer un peu trop devant Bentley, et de ne pas tenir assez de compte de l'édition du Génovéfain Pingré, un des rares travaux qui honorent la philologie française au xviiie siècle. Mais la contribution personnelle de M. Bechert est surtout considérable. Grâce à lui, on pourra lire et étudier Manilius avec quelque confiance, après avoir souffert si longtemps de l'insuffisant Jacob.

L'édition de l'*Aetna* préparée par M. Ellis a été clichée dès 1896. Elle est donc antérieure à celle de M. Sudhaus.

M. I.-B. Bury s'est chargé des Argonautiques de Valerius Flaccus. Il a été le premier éditeur à profiter des recherches de M. Clark sur les copies du ms. perdu de Saint-Gall [1], et à publier les variantes des mss. de Madrid et d'Oxford Queen's. D'un autre côté, la mention de nombreuses conjectures modernes achève de rendre cette édition indispensable. Il suffit pour s'en convaincre de comparer une page quelconque de Thilo avec l'apparat de M. Bury.

Ces brèves indications montrent que M. Postgate a réussi à faire de son *Corpus poetarum* une œuvre vraiment scientifique. Pour certains des auteurs publiés, on ne peut désormais le négliger; pour tous, il y a profit à le consulter. L'exécution matérielle est très soignée. Il y a quelques errata indiqués ; après avoir déjà passablement feuilleté les volumes, je doute qu'on puisse en allonger beaucoup la liste. Le caractère malgré sa finesse est très lisible. A force de rigueur et de simplification, l'apparat critique est souvent beaucoup plus clair que celui des grandes éditions, tout en ne donnant pas moins, quelquefois davantage. Sa netteté laconique est à proposer en exemple à maint philologue. Nous ne pouvons que désirer l'heureux achèvement de ce bon recueil.

Paul Lejay.

Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution. Tome Ier. *Les origines, la Gaule indépendante et la Gaule romaine*, par G. Bloch. Paris, Hachette, 1900. In-8°, 456 p.

Depuis d'un demi-siècle, toutes les histoires qu'on a publiées de la Gaule païenne sont fondées sur les ouvrages d'Amédée Thierry. Il était temps que l'érudition française remplaçât ces vieux livres, qu'elle éliminât, d'une part, tout le fatras de pseudo-informations empruntées aux textes néo-celtiques, qu'elle fît, de l'autre, une place digne d'elles aux données si précises et si nombreuses fournies par l'archéologie et l'épigraphie. La tâche était difficile, car on n'est guère à la fois, et dans la même mesure, archéologue, épigraphiste et juriste. M. Bloch l'a vaillamment tentée et l'on peut dire, d'une manière générale, qu'il s'en est tiré à son honneur. Son ouvrage a d'abord le grand mérite d'être bien composé et bien écrit. Le style n'a pas la facilité aimable de celui de Thierry, qui fait songer à la *lactea ubertas* de Tite Live, mais il a plus de tenue et une ossature plus solide [2]. L'in-

---

1. *Classical Review*, XIII (1899), 2 et 119.

2. Il y a quelques incorrections. Les « usines céramiques établies sur une vaste échelle à Lezoux » (p. 413) inspirent des craintes pour la sécurité des céramistes. Je n'aime pas non plus cette Aphrodite archaïque qui « trahit par sa facture la main de l'école ionienne » (p. 19).

fluence de Fustel de Coulanges est partout sensible, tant sur le fond que sur la forme; elle l'est également dans le choix des sujets sur lesquels M. B. s'est étendu avec le plus de complaisance. Car — et c'est là un trait particulier de cette nouvelle Histoire de la Gaule — la partie anecdoctique, d'histoire amusante ou édifiante, a été réduite et presque sacrifiée à dessein; le récit des guerres, à l'exception de celui de la conquête de César, est si écourté qu'on n'apprend que par allusions les exploits des Celtes en Italie, en Grèce et en Asie Mineure. En revanche, il y a de longs et excellents chapitres, presque exclusivement fondés sur les documents épigraphiques et juridiques, relatifs aux légions gallo-germaniques, à la religion impériale, à la transformation des états gaulois en cités romaines, etc. Tout le tableau de la Gaule romaine, de ses institutions politiques, de son état économique et social, est tracé de main de maître et restera longtemps le *standard work* où viendront puiser les compilateurs. M. B. était là sur un terrain qui lui est depuis longtemps familier et où sa compétence personnelle lui a permis de tirer parti, sans sacrifier son indépendance de jugement, des travaux accumulés par l'érudition française et allemande. Il y a, toutefois, une réserve à faire. On ne distingue pas toujours assez nettement ce qui est de M. B. et ce qu'il doit à ses devanciers. Il cite ces derniers au début de chaque chapitre, mais en bloc, sans indiquer, au cours du développement, ce dont il est redevable à chacun d'eux. Cette bibliographie, honnêtement dressée, n'est pas exempte de menues erreurs [1]; mais son tort le plus grave est de ne pas tenir assez compte du principe *Suum cuique*. Je pourrais citer des pages entières qui ne sont que la paraphrase des pages correspondantes d'un travail cité incidemment dans cette bibliographie globale. M. B. n'aura qu'à s'en prendre à lui-même s'il arrive qu'on lui fasse un reproche de certaines opinions nouvelles dont il n'est vraiment pas responsable, quoique les ayant exprimées en son propre nom.

Si M. B. a fait de loyaux efforts pour tirer parti des recherches archéologiques, il faut avouer qu'il n'y a pas toujours réussi. La partie de son livre qui traite des époques primitives fourmille de petites erreurs, comme en commettent nécessairement ceux qui s'en tiennent

---

1. A la p. 3, il ne sert de rien de donner le millésime des 10e et 4e éditions de Thierry; il fallait indiquer les dates des éditions originales. Le livre de M. Bertrand, *Archéologie Celtique et Gauloise*, ne doit pas être daté de 1889 (2e édition très peu corrigée). Le titre de l'ouvrage de Munro ne porte pas *Europa*, mais *Europe*. — P. 34, le collaborateur de M. Bulliot n'est pas Fontenoy, mais H. de Fontenay. — P. 54, je n'ai rien écrit dans la *Rev. Celt.* de 1883, mais j'ai publié dans ce recueil divers articles sur la mythologie gauloise que M. B. ne connaît pas.—P. 407, l'*Album archéol. des Musées de province* n'était pas à citer pour l'art gallo-romain. — Le livre de Cartailhac, *La France préhistorique*, aurait dû être non seulement cité, mais lu par M. B.

aux livres et explorent insuffisamment la littérature périodique. On en trouvera des exemples dans l'*erratum* un peu long que je soumets à l'auteur en vue d'une prochaine édition de son beau livre.

P. 5, M. B. dit que « le type moustérien diffère du chelleen par plus d'habileté dans les procédés et plus de fécondité dans l'invention. » C'est là une phrase creuse ; le type moustérien correspond à d'autres nécessités pratiques que le type chelléen, mais, au point de vue de l'art, il marque plutôt une décadence. — P. 8, il est faux que les dolmens « se composent de *deux* blocs verticaux supportant une dalle horizontale. » Ecrire : *deux ou plusieurs blocs*. — Même page, M. B. n'a rien compris à la description du Mané-Lud par L. Galles ; il place à la surface du tertre les menhirs portant des têtes de chevaux, qui ont été découverts à l'intérieur. Tout cet alinéa témoigne d'une certaine indifférence au sujet, je dirais presque du désir d'échapper à la critique en restant dans le vague. — P. 10, M. B. ne voit de gisements d'étain qu'en Cornouailles : il oublie ceux de la Bretagne française, de la Charente, de la Creuse, de l'Espagne, de l'Etrurie, de la Saxe, de la Bohême, etc. Le problème n'est pas si simple que cela. — P. 11, je lis avec surprise que « la période hallstattienne correspond à l'invention de l'épée de bronze. » L'épée de bronze appartient à l'âge du bronze, tandis que la période hallstattienne n'est autre que le premier âge du fer. A la même p., M. B. dit que « l'épée hallstattienne, au IVe siècle av. J.-C. promena dans tout le monde ancien la terreur du nom celtique. » C'est là une erreur que l'on a commise, que l'on devait même commettre avant que les dernières fouilles de l'Acropole d'Athènes (1886 et suiv.) nous eussent édifiés sur l'époque à laquelle appartient la céramique attique à figures rouges de style sévère. Aujourd'hui, nous savons que cette céramique est du Ve siècle et, puisqu'elle se trouve associée à des objets du *second* âge du fer, il est certain qu'il ne saurait plus être question de placer le *premier* âge du fer au IVe siècle. L'épée de Brennus était une épée du type de la Tène, non de Hallstatt. D'ailleurs, M. B. croit se mettre en règle avec les archéologues en consacrant une demi-page aux époques de Hallstatt et de la Tène, sans chercher à concilier avec les textes ce que l'archéologie nous apprend à ce sujet. C'est là un des points les plus faibles de son travail. La période hallstattienne est entièrement protohistorique ; celle de la Tène correspond au grand développement de la puissance des Celtes et, comme elle remonte au moins à 450 av. J.-C. il faut admettre, là où l'on rencontre des objets du premier style de la Tène (*la Tène I*), par exemple en Bohême, que les Celtes y ont pénétré dès cette époque. — P. 17, Athéna πρόνοια (Paus. x, 8, 6) ne devait pas être transcrite *A. Pronoe*. — P. 23, *Héraclide Pontique* est travesti sous le nom d'*Hécatée de Pont!* — P. 26, la prise de Delphes n'est pas de 239, mais de 279-8 av. J.-C. — P. 27, la fondation de l'Etat indépendant de Galatie est mal racontée ; il n'est dit nulle part que les

Gaulois ont été vaincus et refoulés dans cette province par les Grecs. Même p., je lis que les Belges franchirent la Manche « vers la fin du IIe siècle av. J.-C. ». Cette date est trop basse de plus d'un siècle, le style de *la Tène II* étant bien représenté en Angleterre. — P. 34, parlant des forêts de la Gaule avant la conquête, M. B. y fait errer « l'élan et l'aurochs ». L'élan (*cervus alces*) n'est signalé par César que dans la forêt hercynienne ; il a disparu de la Gaule dès la fin des temps quaternaires et n'y a jamais été fréquent. — P. 35, il est faux que les stations lacustres de la Suisse et du Dauphiné n'eussent pas été encore abandonnées au Ier siècle av. J.-C. Dans aucune station lacustre on n'a découvert une épée de fer, car la Tène n'est pas une station lacustre, mais un *oppidum* des Helvètes. Il n'y a pas, dans l'Europe occidentale, de palafittes habitées après l'an 500 av. J.-C., si l'on fait abstraction d'établissements similaires au moyen âge, comme les *crannoges* d'Irlande où les stations du lac Paladru. — Même p., la forteresse de Sainte-Odile paraît bien antérieure aux *oppida* gaulois. M. B. a cité le travail du général de la Noé, mais ne l'a peut-être pas lu d'assez près. Il faut distinguer entre les *oppida* et les enceintes religieuses. — P. 37, la persistance des monuments mégalithiques dans l'ouest de la Gaule à l'époque romaine est une assertion dénuée de preuves et, d'ailleurs, insoutenable. — P. 38, la nécropole de Marzabotto est présentée comme isolée en Italie ; elle l'était en 1867, mais, depuis, on en a découvert des douzaines, qui témoignent de l'établissement des Gaulois, au IVe siècle, dans toute l'Italie du Nord. — Même p., il n'y a aucun fondement à l'opinion que des « têtes coupées » figurent, à titre d'ornement, sur des bracelets gaulois. Ce sont bien des têtes, mais non des têtes coupées. — P. 39, il n'est pas vrai que « les auteurs anciens » aient attribué l'industrie de l'émail « aux Barbares de l'Océan » ; d'abord, parce qu'il s'agit d'un seul auteur, Philostrate ; puis, parce que ce rhéteur parle des Barbares *dans l'Océan*, c'est-à-dire des Celtes de Bretagne, parmi lesquels l'émaillerie florissait à l'époque romaine (*la Tène* IV). — P. 49, je ne saurais admettre que le nom des *Fées* soit emprunté à celui des *Fatae* latines. Ces dernières ne sont autres que les divinités celtiques, dont on a plus ou moins latinisé le nom ; la forme adoptée suggérait un rapprochement avec *Fata*, et c'est pourquoi les Fées gauloises ont été assimilées aux Μοῖραι ou Parques. — Même p., il est faux qu'Epona ait « dans ses attributions tout ce qui concerne l'équitation » ; c'est l'élevage des chevaux qui est sa province. — P. 51, l'assimilation du maillet de Sucellus (M. B. paraît ignorer que le dieu au maillet s'appelait ainsi) à la hache gravée sur certains dolmens, à l'*ascia* et au *tau* gaulois, est une théorie de Cerquand qu'il est temps d'abandonner. A la même p., il est dit à tort que Jupiter et Taranis sont identifiés dans les inscriptions. — P. 52, ce qui concerne Cernunnos est faux ou inintelligible. Il n'est pas vrai que nous connaissions

un Jupiter *Cernunnos* patron d'un collège funéraire; d'autre part, je ne conçois pas comment M. B. peut reconnaître le croissant lunaire dans les cornes de Cernunnos, alors qu'il vient, quelques lignes plus haut, d'écrire que ce sont des palmes de cervidé. On dirait un mélange de fiches prises au cours de lectures diverses et imparfaitement coordonnées. — P. 53, M. B. parle de monuments où Cernunnos est aux prises avec Mercure; ces monuments n'existent pas. — P. 104, paraphrasant Fustel, M. B. exagère singulièrement les bienfaits de la *pax romana*; il faut se garder de trop louer un régime où la sécurité même des personnes n'était plus assurée dès le second siècle. — P. 106, je crois qu'il est difficile de ne pas faire une part aux Druides dans la révolte de la Gaule sous Tibère. Des trois éléments de la population du temps de la conquête, César avait décimé les *equites*, décimé la *plebs*, mais il n'avait rien fait contre le clergé. Ce clergé dut acquérir une grande influence pendant les années obscures qui s'écoulent entre la fin de la conquête et l'organisation de la Gaule par Auguste; on comprend ainsi que Tibère ait pris des mesures à son détriment. — P. 370, M. B. écrit que *Montmartre* est *Mons Martis*, alors qu'à la p. 52 il fait dériver le même nom de *Mons Mercurii*. Il faut choisir.

On dit souvent que le devoir de la critique est moins de signaler les taches d'un livre que d'en mettre en pleine lumière les qualités. C'est fort bien en théorie; mais comment s'y prendre dans la pratique? Il m'a suffi de deux ou trois pages pour énumérer les erreurs, d'ailleurs vénielles, de M. B.; combien m'en faudrait-il pour transcrire des chapitres où tout est à louer, l'érudition, l'ordonnance, le style? Je me contente de dire, en terminant, que si le reste de l'Histoire de France entreprise sous la direction de M. Lavisse est digne de ce premier volume, notre pays possèdera des annales que ses voisins auront lieu de lui envier [1].

Salomon Reinach.

Les collections d'œuvres d'art françaises du XVIIIe siècle appartenant à S. M. l'Empereur d'Allemagne, roi de Prusse, — *Histoire et catalogue*, par Paul Seidel, traduction française par Paul Vitry et Jean J. Marquet de Vasselot, 14 eaux-fortes et 76 dessins de Peter Halm. — 1 vol. gr. in-f° de 220 pages, Giesecke et Devrient, Berlin et Leipzig, M C M.

Ce luxueux ouvrage, dû à l'initiative de Guillaume II, et tiré à

---

1. L'impression et l'exécution matérielle sont excellentes. Quelques cartes auraient été nécessaires, ne fût-ce qu'une réduction de la *Gaule romaine* de M. Longnon. L'absence de tout index est d'autant plus regrettable que la table des matières est elle-même peu détaillée.

petit nombre (100 exemplaires en allemand, 200 en français), est une sorte de monument élevé au goût de Frédéric II, et en même temps à l'influence artistique de la France en Allemagne au XVIIIe siècle. Il est conçu dans le même esprit qui présida, sur les bords de la Seine, à l'aménagement du pavillon allemand à l'Exposition de 1900, ainsi qu'à la très intéressante exhibition d'une partie des richesses artistiques de Potsdam et de Sanssouci. L'auteur de ce beau travail, où est condensée la substance de travaux antérieurs, M. le Dr Paul Seidel, avait déjà étudié sa matière en détail dans : *Frédéric le Grand et la peinture française de son temps* (Berlin, Albert Frisch) ; — l'*Atelier de sculpture de Frédéric le Grand, et les artistes qui y furent employés* (*Annuaire des collections royales de Prusse* 1893); — *Le trésor d'argent et d'or des Hohenzollern* (Giesecke et Devrient, Leipzig et Berlin), etc. — Nul n'était mieux qualifié pour dire le mot décisif sur l'acclimatation de l'art français sur les bords de la Sprée et pour le dire avec urbanité. Une attention délicate a préparé simultanément l'apparition de l'édition française et de l'édition allemande. De tout cela il convient de remercier auteur, éditeurs, et traducteurs. M. S. a eu la main heureuse en confiant cette traduction à MM. Paul Vitry et Marquet de Vasselot, attachés aux Musées du Louvre et de Versailles, qui, dans l'histoire de l'art français, ont fait déjà leurs preuves. Un tel sujet appelait une riche illustration. Celle-ci a été fournie, soit en dessins, soit en eaux-fortes hors texte, par M. Peter Halm, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Munich. Les dessins de la couverture et du papier de garde ont été demandés à M. Emil Dœpler junior, professeur à l'École royale d'art industriel à Berlin. Bref, rien n'a été épargné pour que le contenant fût digne du contenu, et l'œuvre digne de son impérial patron.

Parcourons celle-ci. Elle se compose essentiellement d'un historique, et d'un catalogue explicatif. Une première partie (p. 1-70) raconte la formation des collections d'art royales ; — une seconde (p. 171-202) contient la description et le catalogue détaillé des œuvres d'art, peintures (p. 77-152), sculptures (153-180), porcelaines (181-184), tapisseries (185-194), meubles et objets décoratifs (195-202). — Un appendice, que les travailleurs trouveront trop court, remplit les dernières pages, 203 à 220. Il contient des lettres, des comptes, c'est-à-dire des pièces justificatives, mais parfois abrégées, et en trop petit nombre.

L'étude historique marque les étapes de l'importation des objets d'art français à Berlin. Cette importation, chose à noter, est dûe presque uniquement à l'initiative des majestés prussiennes. Cela commence, avant 1685, par des cadeaux. Louis XIV fit des politesses artistiques à Frédéric-Guillaume et à sa première femme. Après 1685, l'exode des ouvriers huguenots donna l'éveil aux arts mineurs (orfévrerie, bijouterie, tapisserie, etc.). La cour de Frédéric Ier en

devint presque luxueuse. Le Roi-Sergent, Frédéric-Guillaume Ier, enraya un peu le mouvement. Pourtant, le peintre français Antoine Pesne avait déjà pris pied à la cour, et Antoine Pesne, à lui seul, était un atelier, presque une Académie, en tout cas une puissance. Le développement va reprendre avec d'autant plus de vigueur sous Frédéric II.

Frédéric II, — qui est visiblement le héros de cette étude — a manifesté ses goûts d'art bien avant 1740, n'étant que prince héritier. Élevé à Monbijou, dans un centre de culture française, intéressé par le spectacle de la voluptueuse cour de Saxe qu'il visita en 1728, il courtisait l'art et les artistes, en vers et en prose, et organisait autour de lui, dans son château de Rheinsberg, une « vie dans le goût de Watteau » (1739). Dans son entourage immédiat, trois artistes fortifient ses vues et plient l'art du temps aux préférences du maître, qui sont aussi les leurs. C'est l'inévitable Pesne, d'abord, qui tient 46 ans le pinceau officiel à la cour (1711 à 1757) ; c'est ensuite Knobelsdorff, élève de Pesne et ami personnel de Frédéric, à la fois peintre et architecte, qui décora les châteaux de Frédéric II. C'est enfin G. Fréd. Schmidt, un graveur berlinois qui était élève de Lancret et membre de l'Académie française des Beaux-Arts. D'Argens, membre de la Table Ronde de Sanssouci, écrivain d'art médiocre, et grand admirateur de son maître, le peintre Cazes, complétait le groupe. Et, dès lors, voilà le roi et ses amis à l'œuvre, tout occupés de leur double plan : remplir d'œuvres d'art françaises les palais du roi, et attirer des peintres français de renom qui fissent école à Berlin, aux gages de Frédéric.

Pour négocier les achats, il fallait des intermédiaires sûrs, connaisseurs, adroits. Frédéric en eut de diverses sortes. Tantôt c'était son ambassadeur, le comte de Rothenbourg, tantôt un certain Petit, tantôt Mettra. Leurs compétences étaient inégales ; leur conscience ne le fut pas moins. Frédéric fut parfois volé. L'on sait qu'il n'aimait pas cela, et qu'il ne lui répugnait point de se rattraper. Il eut des déceptions, des colères violentes. Il prêtait lui-même à la supercherie, en voulant qu'on lui fournît des Watteau sur mesure, de « grands » Watteau ; Watteau, mort depuis 1721, mettait à l'aise les faussaires pour contenter les appétits du roi. Ceux-ci, en art comme ailleurs, furent toujours légèrement gloutons. Ces divers arrivages, où quelque plomb se mêlait à l'or (si bien que M. Seidel a dû faire un choix et éliminer les pièces douteuses), allaient, avec force lustres, pendules, cheminées de marbre, etc., enrichir la *vigne* de Frédéric (Sanssouci), Potsdam, Charlottenbourg, etc. — Parfois, le roi faisait râfle d'une collection entière, comme celle des antiques du cardinal Polignac. Mais il fallait qu'elle fût bon marché. Son esprit pratique allait de pair avec son instinct artistique.

De même, Frédéric aurait volontiers accaparé nos artistes. Le dé-

volu qu'il avait jeté sur nos peintres et nos sculpteurs, au moment même où il en jetait un pareil sur Voltaire et nos écrivains, n'a rien que de très flatteur pour la France. C'était la France, dans sa pensée, qui devait faire l'éducation intellectuelle et artistique de la nouvelle Allemagne. Lessing, on le sait, prit le contrepied. Divergence de vues remarquable, lutte de principes qui s'est alors partagé l'Allemagne. De cette lutte féconde, on sait aussi ce qu'il est sorti.

Dans son appel adressé à nos artistes, Frédéric réussit assez, quoique pas autant qu'il l'avait espéré. Il aurait voulu Carle Van Loo, qu'il fit pressentir. Il n'eut que son neveu Charles-Amédée-Philippe Van Loo, qui est bien le plus médiocre de la dynastie. En sculpture, fort épris de Lambert-Sigisbert, l'aîné des Adam, il voulut du moins avoir auprès de lui le second Adam Nicolas-Sébastien, (ce qui était un raisonnement artistique douteux); on le joua, et c'est le troisième frère, le moindre, François-Gaspard, qui lui fut adressé. Même demi-insuccès avec son successeur : dans la famille des Clodion, c'est sur Sigisbert-François Michel qu'il mettra la main, et non sur le plus jeune, Claude Michel, qui sera justement le fameux Clodion. Cette fois, le patronage tourna mal. Malmené, brutalisé par le roi (peut-être non sans raison d'ailleurs), Michel s'échappa, « déserta », dit M. S., se réfugia en France, et fit plus tard présenter naïvement des notes qui restèrent naturellement impayées. De quel côté furent les torts ? Admettons que ce soit du côté de l'artiste. Il n'en était pas moins pénible de s'entendre traiter de « fainéant » sans pouvoir sourciller, et de recevoir du roi des lettres de ce style : « vous mériteriez que je vous chasse. » Les artistes « désertent » à moins. Déjà Amédée Van Loo avait prétexté des affaires de famille pour prendre un long congé à Paris; et, une fois là, il manœuvra jusqu'à ce qu'il eût rendu ce congé définitif. De telles coïncidences ne sont pas fortuites. Non seulement Frédéric avait quelque turquerie dans le caractère (Voltaire lui-même l'éprouva), mais il semble bien n'avoir eu que les apparences d'un Mécène. Certains chiffres officiels, que l'on peut faire sonner assez haut, n'établissent point une réfutation en forme du reproche d'avarice qui de tout temps a pesé sur Frédéric. M. le Dr S. fait entendre là-dessus, p. 56, une protestation discrète. Nous voudrions pouvoir dire qu'il nous a convaincus.

Malgré tout, nous craignons qu'il ne faille en revenir aux jugements des contemporains, à celui du marquis de Valori par exemple, écrivant dès 1740 : « Qu'il court après toutes les gloires, mais que rien ne l'arrête autant que l'économie ; » ou à celui d'un de ses propres agents, le comte de Gotter, disant à l'ambassadeur d'Angleterre en parlant de son maître, que « c'est un singulier mélange d'ambition et d'avarice. »

Ainsi, malgré tout ce qu'il a de réellement dû dans l'hommage qu'un si beau livre rend à un roi de la taille de Frédéric, le doute per-

siste sur l'un des points qui font réellement d'un prince un Mécène, c'est à savoir une vraie libéralité. Que Frédéric ait eu un goût remarquable pour son temps et pour sa nation, cela ne fait pas question. Mais il y eut aussi, à certains jours, plus d'engouement que de discernement dans ce goût, et plus d'avidité que de choix. Au surplus, ses collections font de lui un bel éloge, et, de toute façon, elles marquent une époque dans l'histoire du goût allemand.

Est-ce à dire, comme le veut l'auteur en finissant, que le rôle de la France n'ait été que momentané en Prusse, et que, une fois communiquée aux arts l'impulsion nécessaire, grâce à Frédéric, la Prusse ait cessé dès lors d'être notre tributaire? Il y a, semble-t-il, quelque excès à le prétendre. Si les artistes de la fin du règne sont rarement français de nom et d'origine, ils le sont encore d'éducation artistique : le sculpteur Nahl, élevé à Strasbourg, a participé aux travaux de Boffrand et de Robert de Cotte; Schwitzer, autre strasbourgeois, de même éducation; — quant au suisse Kambly, le créateur du fameux mobilier de parade de Potsdam, dont le pavillon allemand nous a montré quelques échantillons, il s'en faut que son goût ait de quoi charmer des Français. Cet alourdissement et ce grossissement du style Louis XV sont bien ce que l'on désigne d'ordinaire sous le nom de « rococo allemand ». C'est une sorte de contrefaçon des styles français, sans les qualités de ces styles. Tout autre est, il est vrai, la grande salle à manger de Potsdam, et nombre de salles d'une décoration charmante, auxquelles nul en France n'a marchandé les éloges. Mais est-ce de ces bijoux-là qu'on peut dire : « le style décoratif d'alors ne fut jamais une simple imitation française? » Disons « adaptation », si l'on préfère. Mais l'adaptation est si complète, qu'elle est dans le prolongement direct de l'imitation.

Telle est l'importance artistique de cette magnifique publication, qui sera en France comme une demi-révélation. Le très beau volume qui l'accompagne a de quoi nous instruire grandement. Nous voudrions pouvoir dire que notre satisfaction est complète grâce aux dessins et eaux-fortes de M. Peter Halm. Pourtant, les dessins pèchent assez souvent par quelque mollesse, et les eaux-fortes par quelque dureté. Les planches hors texte sont un peu aigres de ton, manquent d'harmonie. La science de M. Peter Halm est hors de cause; celle des *effets* de l'eau-forte lui semble moins familière, de même que le sens de cet art Régence qui fut tout en finesse et en nuances. L'exécution typographique est partout très belle, et la correction irréprochable.

S. Rocheblave.

— La librairie Bouillon vient de publier une étude nouvelle de notre collaborateur, M. Charles Joret : *La Flore de l'Inde d'après les écrivains grecs* (in-8° de 54 pages). Nous nous bornons aujourd'hui à annoncer cet ouvrage, sur lequel la *Revue* aura sans doute à revenir. Nous dirons seulement qu'on y trouve une liste critique, et qui paraît complète, de toutes les plantes originaires de l'Inde, alimentaires, industrielles ou médicinales, dont ont parlé les écrivains de la Grèce, depuis Hérodote et Ctésias jusqu'à Cosmas Indicopleustès. C'est une contribution à la géographie botanique, aussi bien qu'à l'histoire du commerce dans l'ancien Monde, qu'on ne lira pas sans intérêt. — C. D.

— Notre collaborateur A. Loisy vient de rééditer sous le titre *Etudes bibliques*, (Paris, Picard, 1901 ; in-8°, 160 pages, prix 3 fr.), les six articles suivants publiés dans l'*Enseignement biblique* (1893) et la Revue du clergé français (1899) : La critique biblique; L'histoire du dogme de l'inspiration ; La question biblique et l'inspiration des Écritures ; Les onze premiers chapitres de la Genèse; Opinions catholiques sur l'origine du Pentateuque; L'Évangile selon saint Jean. — D.

— On sait que l'on construit au subjonctif en latin : 1° les propositions subordonnées qui expriment une pensée étrangère à la pensée actuelle de la personne qui parle ; 2° les propositions subordonnées qui dépendent d'une proposition à l'infinitif ou au subjonctif. Il est assez difficile, quelquefois, de distinguer ces deux cas. De plus, dans le deuxième, l'emploi du subjonctif n'est pas constant; cf. Riemann, *Syntaxe latine* § 234. Tels sont les points qu'a voulu préciser M. C. Thulin, dans sa dissertation : *De coniunctiuo Plautino* (Lundae, apud Hjalmar Möller ; 1899, 200-x pp. in-8°). La première partie traite des propositions subordonnées dépendant d'un infinitif. Le subjonctif oblique (premier cas) se rencontrerait, d'après M. Th., après tout verbe principal de temps vraiment passé; après la 3e personne d'un verbe au futur ou au présent; après la 2e personne d'un verbe affirmatif ou interrogatif aux mêmes temps. Il y a libre choix des modes après une 3e personne d'une expression générale, comme *aiunt*, et après la 2e personne d'un verbe exprimant un ordre. Après la 1re personne d'un verbe au présent ou au futur, il n'y a pas subjonctif oblique. Si le subjonctif se rencontre, il est dû à d'autres causes. Ces règles compliquées ne paraissent pas très clairement appuyées. Quant aux propositions simplement dépendantes, elles seraient au subj. seulement dans les propositions générales qui complètent la notion de l'infinitif. La deuxième partie, la plus étendue, traite des propositions dépendant d'un subjonctif. Cette dissertation, écrite dans un latin abstrait et singulier, n'est pas aisée à comprendre. Elle est confuse, malgré l'abondance des divisions et des subdivisions. Elle pourra rendre quelques services comme recueil de faits. — P. L.

— D'une tout autre forme est la dissertation de M. Charles L. Durham, *The subjonctive clauses in Plautus not including indirect questions* (*Cornell Studies in Classical philology*, N° XIII, Macmillan Company, 1901, Ithaca; vi-120 pp. in-8°; prix : 80 cts). Après une introduction sur la valeur originelle du subjonctif latin, sur la parataxe, l'étymologie et le sens de *ut*, M. D., suivant l'opinion de M. Delbrück sur la nature du subjonctif (volitif et optatif), répartit les emplois en cinq chapitres : 1° subjonctif d'ordre; 2° subjonctif de résolution (à la 1re pers. ; cf. Riemann, *Syntaxe* § 165 b); 3° propositions dérivées de l'emploi délibératif (introduites par *quin*, *cur*, *quam ob rem*) ; 4° propositions se rattachant à l'idée d'optatif ; 5° subjonctif du futur éventuel. Chacun de ces chapitres est subdivisé en autant de paragraphes qu'il est nécessaire, et l'on trouve tous les exemples rangés sous des rubriques claires et naturelles. Ce qui caractérise ce travail, c'est la préoccu-

pation de dégager le sens primitif des constructions et de les rattacher à quelques idées génératrices. Un index, non seulement des passages discutés, mais aussi des matières et des mots régissants permet de trouver facilement tous les textes analogues à une phrase donnée. Le travail de M. Durham est le bienvenu. — P. L.

— C'est encore une dissertation de la collection *Cornell Studies in Classical philology*, que celle de M. Clinton L. Babcock, *A study in case rivalry being an investigation regarding the use of the genetive and the accusative in Latin with verbs of remembering and forgetting* (Macmillan Company, 1901, Ithaca; 74 pp. in-8°; prix : 60 cts). On sait que les verbes qui signifient « se souvenir » et « oublier » se construisent en latin tantôt avec l'accusatif, tantôt avec le génitif; cf. Riemann, *Syntaxe*, § 55 *a*. M. B. a réuni tous les exemples de l'époque archaïque et de l'époque classique; il a fait, de plus, d'assez importantes recherches sur l'âge d'Auguste et les temps postérieurs. Voici quelques unes de ses conclusions, en laissant de côté, naturellement, les pronoms neutres à l'accusatif indirect. *Recordor* n'est jamais suivi du génitif et jamais d'un accusatif désignant une personne. Après *memini* et *obliuiscor*, les pronoms personnels et réfléchis sont toujours au génitif, excepté dans le vieux latin. Après *obliuiscor*, le génitif du nom de personne est la règle ordinaire à toutes les époques; après *memini*, l'accusatif est la règle ordinaire jusqu'à la fin de l'époque classique : puis, le génitif. Quant aux noms de choses, il y a variété sans distinction de sens; cependant on peut dire que *memini*, ainsi que *reminiscor* (rare), est plus fréquent avec l'accusatif, *obliuiscor* est plus usité avec le génitif. M. B. ajoute : « sauf dans le latin archaïque », ce qui est exact du verbe *obliuiscor*, mais ne l'est pas de *memini* (22 accus. contre 4 gén.). On doit enfin remarquer qu'il s'agit de résultats généraux : ainsi le génitif du nom de personne avec *memini* se rencontre deux fois dans Cicéron. D'autre part, certains chiffres sont trop faibles pour qu'on puisse en tirer une conclusion. Le total des compléments au gén. représentant une personne après *obliuiscor* est de 21 jusqu'à la fin de l'époque classique, et celui des accusatifs dans les mêmes conditions, de 4; mais ces chiffres tombent à 9 et à 2 si l'on retranche les pronoms personnels et réfléchis, et alors on constate que presque tous les exemples de génitif appartiennent à l'époque d'Auguste : 6, contre 1 accusatif; à l'époque archaïque, on a 1 gén. contre 1 acc.; à l'époque classique, 2 génitifs contre néant. Puisque l'unique accusatif de l'époque d'Auguste est de Virgile, on peut le considérer comme un des archaïsmes de ce poète. Dès lors, il est préférable de formuler ainsi la règle : *Obliuiscor* se construit indifféremment avec l'accusatif ou avec le génitif du nom de personne à l'époque archaïque, exclusivement avec le génitif à l'époque classique, presque exclusivement aussi avec le génitif à l'époque d'Auguste. Mais, pour sa seconde partie, cette formule repose sur une base bien étroite. Le seul résultat solide est que *obliuiscor*, à partir de l'époque classique, tend à éliminer complètement la construction à l'accusatif. Et c'est là le résultat général de cette dissertation. Les verbes latins de souvenir et d'oubli ont de plus en plus développé la construction avec le génitif. Le mouvement commence, dès l'époque archaïque, pour les pronoms. Il est à noter que le premier exemple du substantif (nom de personne) se rencontre dans Térence, le devancier, à tant d'égards, des prosateurs classiques. Par suite, les distinctions de sens que l'on avait essayé d'établir disparaissent : il n'y a qu'une distinction de date. J'ajouterai une autre observation. *Memini* avec un substantif désignant une personne au génitif dans Cicéron se rencontre seulement dans *De Finibus*, V, 3 et *Att.* X, 10, 1; avec un pronom, dans *Verr.* II, 136;

Ep. XV, 17, 4; *Att.* XIII, 33, 4; c'est-à-dire, en somme, dans la partie la moins châtiée de son œuvre, celle où l'on a trouvé de nombreuses traces de langue familière. Une dernière remarque. M. B. touche incidemment à une autre construction : *memini de*, considérée comme familière par Riemann. L'objection, tirée de *Phil.* II, 91, contre cette qualification (p. 11, n° 2), ne porte pas; voir l'explication du passage dans Schmalz, *Antibarbarus*, II, 65, v° *meminisse* (M. B. ne cite pas cet ouvrage dans sa revue des opinions antérieures); d'autre part, le texte *De lege agr.* II, 3 *de quibus meminisse possimus...*, présente *de* forcément : « au sujet desquels : *de* ne dépend pas de *meminisse*. — Deux tableaux résument les faits d'une façon très commode. pp. 46 et 67. La dissertation de M. Babcock fait la lumière sur une question depuis longtemps controversée. — P. L.

— Les derniers travaux, notamment de M. Boll, ont prouvé que l'une des sources du poème des Astronomiques connu sous le nom de *Manilices* devait être le savant Posidonius. M. Alfred-Edwin Müller, a pris ce sujet pour sa thèse

---

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 juin 1901.

M. Clermont-Ganneau reprend l'étude de la stèle phénicienne d'Amrith présentée à la séance précédente par MM. de Clercq et Philippe Berger, et élève diverses objections contre l'interprétation qu'ils en ont proposée. A son avis, le monument n'est pas hittite, mais purement phénicien; le personnage qui y est représenté est un dieu; le symbole qui le surmonte, la lune seule, vue normalement dans le phénomène dit « lumière cendrée ». Quant à l'inscription, elle se compose non pas de deux, mais de trois lignes, et la troisième ligne change du tout au tout le sens prêté jusqu'ici à l'inscription. Le nom du dieu auquel est faite la dédicace n'est certainement par Chourbel; peut-être est-il à lire Chadrapha, nom correspondant à celui du dieu Satrape. — MM. Oppert et Bréal présentent quelques observations.

M. le capitaine de Lajonquière, de l'infanterie coloniale, lit un rapport sur sa récente mission archéologique au Cambodge.

M. Pottier est désigné comme lecteur pour la prochaine séance trimestrielle de l'Académie, où il donnera lecture d'un mémoire sur les fouilles de M. Evans à Cnossos (Crète).

M. le Dr Hamy communique une étude de géographie historique intitulée *Oyapok et Vincent Pinson*, dont voici les conclusions : « On peut dire que si, en droit et politiquement, l'Oyapok du cap d'Orange a été reconnu par l'arbitre comme la rivière désignée par les anciens géographes sous le nom de Vincent Pinson, en fait et au point de vue scientifique, il semble bien que seul l'Araguari soit dans les conditions requises pour pouvoir être assimilé au cours d'eau auquel, dans la dernière année du xve siècle, le hardi navigateur espagnol avait donné son nom. »

M. Elie Berger, professeur à l'Ecole des Chartes, communique plusieurs chartes peintes appartenant à M. Paul Schmidt, entre autres deux lettres d'indulgences accordées, l'une, en 1331, à la chapelle de Sainte-Marie de Burgstall, en Tyrol, l'autre, en 1343, à l'église de Saint-Pierre-Martyr de Vérone. L'usage d'orner autant que possible les lettres d'indulgence s'epxlique par ce fait que les prédicateurs les montraient à la foule; on tenait à les décorer pour frapper les imaginations. Seulement, c'étaient les récipiendiaires qui se chargeaient d'exécuter eux-mêmes les peintures en divers endroits laissés en blanc par les scribes.

Le R. P. Tondini, de 'Quarenghi lit une note intitulée : La Serbie et la fin d'une contestation pascale de trois siècles.

Léon Dorez.

Propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — **29 juillet** — **1901**

MILHAUD, Les philosophes géomètres de la Grèce. — Meisterhans, Grammaire des inscriptions attiques, 3e éd., p. SCHWYZER.—SOLARI, La puissance maritime de Sparte. — HESSELING, La langue des Boers. — MONLAUR, Angélique Arnauld. — BARZELLOTTI et V. GIRAUD, Taine. — A.-E. MUELLER, Posodonius et Manilius. — GRASSO, Quelques passages latins. — NESTLE, Expédients d'imprimeurs. — WEYMAN, Rapprochements avec Horace. — CIMA, Observations sur Horace. — P. THOMAS, Sénèque et J.-J. Rousseau. — MORTET, Notes sur Cassiodore. — Catalogue Rosenthal. — WICKENHAGEN, Manuel de l'histoire des beaux-arts. — — BRUNHES, Ruskin et la Bible. — HARBOTTLE et DALBAC, Dictionnaire des citations. — ROPES, Editions d'Erckmann-Chatrian. — PLOETZ, Méthode pour parler anglais. — FRIEDERICI, Indiens et Anglo-Américains. — BRYAN, La banque du Maryland. — JOHNSON, La convention monétaire. — KARPELES, Les lois ouvrières anglaises.

G. MILHAUD. **Les philosophes géomètres de la Grèce. Platon et ses prédécesseurs.** Paris, Alcan, 1900; 388 p. (Collection historique des grands philosophes.)

L'ouvrage de M. Milhaud est un hommage rendu au génie grec. Que fait-il autre chose, en effet, en étudiant parallèlement le développement des sciences mathématiques et des doctrines philosophiques chez les Grecs, que de nous montrer la variété de leurs aptitudes, l'élévation de leurs pensées, la profondeur de leurs raisonnements, la fécondité de leurs théories? La culture mathématique, qui seule permet à l'esprit de raisonner avec rigueur et de dégager la spéculation des formes contingentes, n'a pas été, évidemment, le seul principe de la philosophie grecque; aussi bien M. M. ne porte-t-il pas son attention sur ceux des philosophes que les études mathématiques intéressaient peu; il s'arrête principalement sur les Pythagoriciens et sur Platon. Les relations entre la mathématique et l'esprit philosophique sont exposées dans un chapitre d'introduction, où M. M. essaie de saisir et de délimiter l'influence que l'esprit géométrique exerce sur la direction générale des idées; il dessine en même temps le caractère propre des doctrines philosophiques appuyées sur des théories scientifiques rationnelles, et prépare ainsi le lecteur à le suivre dans son analyse des conceptions platoniciennes, dogmatiques et idéalistes, qui durent leur formation, leur essor et leur épanouissement à la prédilection de Platon pour la géométrie, à la tendance ma-

thématique de son esprit, à sa contemplation féconde de la dépendance nécessaire et réciproque du nombre et de l'idée. Des deux parties de l'ouvrage, I. *Les Prédécesseurs de Platon*, II. *Platon*, la seconde est, comme on peut le prévoir, la plus importante et la plus développée. M. M. y poursuit l'évolution des théories platoniciennes, par l'étude des passages les plus saillants des dialogues (*République*, *Timée*, *Théétète*, *Sophiste*, *Philèbe*) [1], jusqu'aux dernières conésquences de la spéculation mathématique appliquée aux problèmes soulevés par la raison, jusqu'à l'épuration définitive de la connaissance, qui n'a plus alors devant elle que les essences éternelles et idéales dont les rapports existent, en dehors de tout caractère d'extériorité, dans la synthèse des contraires, dans la participation de l'idée avec l'être intelligible, et en dernière analyse dans l'identification de l'idée avec le nombre, mieux encore, avec la fonction. De pareilles constructions sont en relation étroite avec la géométrie, ou pour parler plus exactement elles ne sont possibles que pour un esprit initié aux conceptions géométriques ; et les notions d'incommensurabilité, de limite et de lieu géométrique n'ont pas été les facteurs les moins importants dans l'idéalisme de Platon. La première partie pouvait offrir un intérêt moindre, parce que nous ne sommes pas renseignés avec autant de précision et de sûreté sur les systèmes philosophiques des prédécesseurs de Platon. C'est cependant dans l'un de ces premiers chapitres que M. M. montre le plus nettement l'influence de la réflexion mathématique sur la nature des concepts philosophiques. Les Pythagoriciens, les créateurs de la géométrie grecque, qui les premiers ont étudié les propriétés des nombres arithmétiques, ont été amenés naturellement à voir dans le nombre la raison suprême de tout, et, comme le dit Aristote, à supposer que les éléments du nombre sont les éléments des choses. L'opposition fondamentale du pair et de l'impair fut pour eux le point de départ de deux séries de notions opposées, qui se retrouvent dans la nature des choses, et qui se ramenaient ainsi nécessairement à la notion de nombre. Mais ici M. M. use d'un raisonnement contestable, quand il s'agit d'établir le rapport de chacun des termes de ces séries respectivement avec le pair et avec l'impair ; et son explication, bien qu'ingénieuse, n'est pas de tout point satisfaisante. Les rapports πέρας-περιττόν, ἄπειρον-ἄρτιον sont dus, selon lui, à deux constructions différentes produisant l'une le carré, toujours fixe et invariable, l'autre le rectangle, forme qui change indéfiniment. Mais quel que soit le sens qu'il faille attribuer à la phrase d'Aristote sur laquelle il s'appuie, cette explication suppose l'opposi-

1. M. M. s'est généralement servi de la traduction de Cousin ; elle est peut-être suffisante pour un philosophe, mais pour un helléniste elle est bien souvent imparfaite. Comme exemple, la traduction de δόξα par *jugement*, dans le *Théétète*, non seulement est impropre, mais peut conduire à des interprétations très inexactes. Je dois dire que M. M. ne s'y est pas trompé, bien qu'il conserve le mot.

tion carré-hétéromèque ; or les deux premières oppositions (impair-pair, fini-infini) sont seules primitives, la phrase d'Aristote n'est qu'un exemple, et l'identification du πέρας avec l'impair ne peut et ne doit être cherchée que dans un rapport immédiat entre ces deux termes, puisque c'est à eux que se ramènent tous les autres de la même série. Je ne vois pas, pour ma part, ce qu'il y a « d'incompréhensible » dans la solution courante. Il ne s'agit pas de savoir si le nombre pair se prête ou non à une suite illimitée de divisions par deux : en réalité, ce que remarquèrent les Pythagoriciens, c'est que l'impair est toujours le terme d'une telle division, et que le pair n'est jamais cette limite. Quant à l'origine des autres assimilations, je la crois, au moins pour quelques-unes, plus simple que M. M. ne le conçoit ; par exemple, la relation mâle-impair, femelle-pair, est clairement expliquée dans un passage de Plutarque (*de E apud Delphos*, 8) qui semble lui avoir échappé. Il est vraisemblable, d'ailleurs, que ces couples de contraires n'ont pas été créés de toutes pièces, en ce sens qu'on n'a pas apparié simultanément, par exemple, le droit à l'impair, le courbe au pair ; mais une fois la relation entre droit et impair trouvée, le courbe, opposé au droit, rentra naturellement dans la catégorie du pair. Or le droit est un, donc impair, et le courbe fut pair, étant d'ailleurs multiforme. L'explication proposée par M. Milhaud, pour l'identification τετράγωνον-περιττόν, ἑτερόμηκες-ἄρτιον n'est pas moins juste pour cela, encore qu'il puisse s'en présenter une moins compliquée (le carré n'a qu'un côté, le rectangle en a deux) ; mais il reste toujours que l'ensemble de son raisonnement sur les oppositions pythagoriciennes relègue au second plan la distinction primitive, la première saisie, du pair et de l'impair ; or ce que nous savons par les anciens commentateurs autorise à penser différemment, et à ramener à celle-ci, sans intermédiaire, les neuf autres oppositions, dont le nombre arithmétique seul est le véritable principe.

MY.

MEISTERHANS. **Grammatik der attischen Inschriften ;** 3me édition, revue et augmentée par Ed. SCHWYZER. Berlin, Weidmann, 1900 ; XIV-288 p.

Douze ans se sont écoulés depuis la seconde édition de la *Grammaire des inscriptions attiques ;* Meisterhans est mort dans cet intervalle, et M. Ed. Schwyzer (Schweizer), l'auteur de la *Grammaire des inscriptions de Pergame* (1898), vient de mettre l'ouvrage au courant dans une troisième édition. Il est superflu de faire l'éloge d'un livre qui rend tant de services, et qui est, j'aime à le croire, entre les mains de tous les vrais hellénistes ; disons donc simplement ce que M. Sch. a ajouté. Il a, cela va sans dire, utilisé les volumes nouveaux du CIA, ainsi que les travaux publiés depuis 1888, notamment ceux de Kret-

schmer sur les inscriptions des vases, de Lautensach sur la langue des poètes dramatiques, de Wünsch et de Ziebarth sur les tablettes imprécatoires, et l'article de Viteau sur les inscriptions attiques de l'empire. Le plan général est demeuré le même, à l'exception des additions suivantes : § 23 chute et insertion de voyelles (détaché en partie du § 45 de la seconde édition); 33b sur le F; 42 sur le σ final; 86 i' k' k" article avec les noms de corporations, de biens fonds et de καπηλεῖα. Le § 39, métathèse de l'aspiration, a été complètement refondu. Des cinq grandes divisions de l'ouvrage, Écriture, Phonétique, Formation des mots, Flexion et Syntaxe, la première et les trois dernières n'ont pas été sensiblement augmentées; un petit nombre d'observations nouvelles, quelques changements dans la rédaction sont tout ce que l'on peut constater. C'est surtout la phonétique qui s'est enrichie; et cela se comprend : le nombre des inscriptions croissant, ce sont surtout des particularités phonétiques qui doivent se révéler, et des exemples nouveaux compléter les listes, bien plutôt que des faits intéressant la flexion ou la syntaxe; et sous ce rapport il est vraisemblable qu'on ne cessera jamais d'ajouter aux connaissances acquises. Les notes, naturellement, sont plus développées, soit parce qu'elles correspondent à des additions dans le texte, soit parce que M. Sch. y a ajouté d'utiles observations et des références aux travaux récents. Enfin les chiffres relatifs à l'emploi des divers mots ou formes ont dû fréquemment être modifiés (p. 217 l. 2 lire *fünfmal* au lieu de *dreimal*). Dans un passage, p. 122 (§ 48, 17 c) la rédaction manque de clarté : « dans les participes en α, η (comme dans les adjectifs en α, η) le duel α, αιν n'est pas le seul en usage : καλυψαμένα, à côté de λιπόντε. » L'observation ne serait juste que s'il s'agissait, comme pour les adjectifs, d'un duel féminin en ω; car si μεγάλω, λιθίνω peuvent être considérés comme des féminins, au même titre que τώ, τοῖν, il n'en saurait être de même pour λιπόντε [1]. C'est plutôt un fait de syntaxe.

My.

A. Solari. **Osservazioni sulla pretesa potenza marittima degli Spartani** (Extrait de la *Rivista di Storia antica*, fasc. 2°-3°, anno V. Nuova serie). Messine, impr. de la Rivista di Storia antica, 30 octobre 1900; 29 p.

Sparte était-elle vraiment une puissance maritime, telle est la question que M. Solari traite en quelques pages très fournies, après avoir préalablement cité tous les textes où il s'agit de la marine spartiate, depuis la bataille de l'Artémision en 480 jusqu'au siège de Corcyre en

---

1. P. 9, l. 5 lire 454 au lieu de 554; 64, 11 θνήσκω; 82, 2 πληροσία; 146, 6 Ἐπικηφισιᾷ; 166, 13 παρειληφῦα; 240, 2 d'en bas ἦρξεν; 169 note 1416 ἠβουλήθην; p. 42, § 15, 12, 2 βαλανε(ῖ)ον n'est pas à sa place.

374. On serait tenté de croire, en effet, que Sparte, pour avoir pu vaincre la puissance athénienne et conquérir (pour peu de temps, il est vrai) l'hégémonie sur mer, pouvait armer un nombre considérable de navires, recruter et entretenir facilement les équipages nécessaires, et trouver parmi ses citoyens des amiraux habiles et exercés. D'autre part, il semble que Sparte, par sa situation géographique, ne pouvait guère prétendre à l'empire de la mer, n'ayant ni arsenaux ni chantiers de construction sur son propre territoire, et n'ayant pas, comme sa rivale, une population familiarisée avec les manœuvres navales. M. S. en présentant simplement les faits, montre bien que les Spartiates ne durent leur prépondérance maritime momentanée ni à leur propre flotte, ni à la capacité de leurs amiraux, ni à la discipline de leurs équipages. Dans leur lutte avec Athènes, ce sont leurs alliés qui fournissent la majeure partie de leur flotte; après 412, les alliés d'Athènes firent défection et s'unirent à eux; enfin le mauvais gouvernement d'Athènes, ses fautes répétées, et surtout l'or des Perses favorisèrent singulièrement leur victoire définitive. Mais Sparte fut si peu une puissance maritime qu'elle ne put conserver son empire sur mer; lorsque les conditions qui avaient le plus contribué à lui donner cette supériorité vinrent à disparaître, son hégémonie maritime disparut du même coup. On voit que cet opuscule de M. Solari est une bonne addition à son travail sur la navarchie à Sparte.

My.

D. C. Hesseling, **Het Afrikaansch,** Bijdrage tot de Geschiedenis der Nederlandsche Taal in Zuid-Afrika, uitgegeven vanwege de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde te Leiden; Leiden, Brill, 1899, 12, 156 pages, in-8°. Prix : 3 fr.

Différentes opinions ont été émises sur la langue des Boers. Selon les savants hollandais de Vries et de Winkel et selon du Toit, un des rares érudits de l'Afrique du Sud qui se soient occupés de la question, cette langue est un hollandais fortement entamé par le français des familles huguenotes qui, en 1688, sont venues s'établir au Cap. C'est l'opinion la plus générale. Suivant Hahn, le hollandais des Boers est « germanique au point de vue phonétique et hottentot au point de vue psychologique. » Quelques-uns l'ont considéré comme un développement spontané du hollandais proprement dit. Enfin Schuchardt y voit un mélange surprenant d'éléments divers, français, allemand, anglais, malais et portugais, en admettant aussi la possibilité d'une forte influence hottentote.

Si le livre de M. Hesseling jette sur la question une lumière nouvelle, c'est que les considérations linguistiques qu'il renferme sont basées sur des données historiques. L'auteur a dépouillé, aux Archives nationales de La Haye, outre un certain nombre de documents

judiciaires, les journaux que tenaient les différents gouverneurs de la colonie du Cap et la correspondance des fonctionnaires de la Compagnie des Indes. Selon lui, la fondation de cette colonie est due au besoin qu'on avait d'un port de relâche, servant à la fois de station sanitaire et de lieu de ravitaillement, sur la route des Indes. Le mauvais aménagement des navires et le manque de provisions fraîches rendaient en effet le voyage très pénible : en novembre 1695 encore, 43 ans après la fondation de la colonie, 11 vaisseaux venus de Hollande, « sans accident et sans avoir rencontré de bateaux ennemis », avaient perdu 228 hommes et mettaient à terre 800 malades.

Les marins des différentes nationalités, qui touchaient au Cap, parlaient entre eux — ceci est attesté par de nombreuses citations [1] — une sorte de langue franque, que M. H. appelle le *malayo-portugais*. Des esclaves indiens, débarqués en grand nombre, dès l'année 1658, apportèrent aussi cette langue avec eux [2]. Les uns et les autres l'implantèrent si bien que les colons s'en servirent à leur tour, en s'adressant à eux : *Welkje, trie acqui sal com pimenta*, « Welkje, apporte ici du sel et du poivre », dit l'un d'eux [3]. Quant aux Huguenots, admis seulement en petit nombre et amenés à prendre des femmes hollandaises, ils abandonnèrent bientôt leur langue : en 1723, 25 Français seulement, tous âgés, ne se servaient pas du hollandais. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, les Allemands ne furent pas représentés par une seule femme, mais uniquement par des soldats au service de la Compagnie des Indes; lorsqu'ils se marièrent, ce fut aussi avec des Hollandaises. Divers documents établissent, d'autre part, que, dès le commencement du XVIIIe siècle, la langue des Boers présentait déjà toutes les particularités de la langue actuelle [4]. L'anglais se trouve donc par là même écarté de cette question des origines.

Partant de cette observation que l'influence d'une langue sur une autre est surtout visible dans le vocabulaire, M. H. a ensuite étudié les mots empruntés par les colons aux parlers étrangers. Pour ce chapitre, le second de l'ouvrage, ses sources ont été l'*Idioticon* de Mansvelt [5], les lettres du Cap déjà citées et différents périodiques sud africains. Aux indigènes hottentots, les Boers n'ont pris qu'un petit nombre de mots [6]. La langue hottentote leur semblait impossible à apprendre; ils la considéraient, à cause de ses claquements, comme une langue de dindons [7]. Les Hottentots, au contraire, apprirent très

1. Page 35 et suiv.
2. Page 45 et suiv.
3. Page 63.
4. Voir surtout, page 13, le curieux manifeste de Barbier et de Pletsholt.
5. Proeve van een Kaapsch-Hollandsch Idioticon door N. Mansvelt, Kaapstad, Stellenbosch en Utrecht, 1884.
6. Voir, p. 79-80, une liste de mots d'origine inconnue.
7. Page 20 et suiv. Le mot « hottentot » était, paraît-il, inconnu aux indigènes. Le géographe Dapper (XVIIe siècle) dit que c'est par onomatopée que les

vite le hollandais : en 1666, ceux qui étaient en relations directes avec les Boers le parlaient si bien, que tout interprète était devenu inutile. Au français, les colons ont emprunté *burmót-kresán*, « bergamote cresane » (sorte de poire) et *pawie-perski*, « pavie » (sorte de pêche). Ceci ne veut pas dire que ce soient là les seuls mots français en usage chez les Boers : les autres ont été introduits par l'intermédiaire du hollandais. L'apport allemand a surtout consisté en expressions peu choisies, habituelles aux mercenaires. Mais la très grande majorité des emprunts a été faite au malayo-portugais. Les termes ainsi importés diffèrent notablement des précédents et témoignent d'un contact plus intime. Ce sont, par exemple : *paai* et *maai* (portugais), *pa* et *ma* (malais) « père, mère » ; *baar* (mal.) « inexpérimenté » ; *mofeer* (port.) « agacer » ; *noi* (port.) « mademoiselle » ; *tamaai* (port.) « grand » ; etc.

La morphologie de la langue que parlent les Boers diffère sensiblement de celle du hollandais. Le pluriel des substantifs se forme au moyen de *-s* ; la désinence *-en* est presque inusitée. Le genre neutre n'existe plus. L'article a été remplacé par le démonstratif *die* [1]. Le pronom relatif a la forme *wat*, au lieu de *die(n)*, *dat*. Le pronom personnel régime de la 1re personne du pluriel s'emploie aussi comme sujet : *ons* au lieu de *wij*. Enfin, le verbe est devenu invariable : les verbes forts ont disparu, en tant que catégorie grammaticale ; l'imparfait également ; il n'y a plus de désinences. Quoique peu nombreux, ces changements ont cependant une très grande importance, en ce sens qu'ils ont profondément modifié la structure de la langue. La plupart d'entre eux s'expliquent difficilement par un développement spontané du hollandais, surtout dans un laps de temps d'une cinquantaine d'années. Aussi l'auteur les attribue-t-il à une influence malayo-portugaise : l'état du verbe notamment est, dans la langue des Boers, exactement le même que dans la langue malaise. Cette manière de voir est encore confirmée par ce fait que nombre des particularités du parler sud africain se retrouvent dans celui des créoles de Java [2].

C'est à dessein que M. Hesseling a laissé de côté la phonétique. En pareille matière, des renseignements précis et concluants ne peuvent sortir que d'une étude faite sur place. Son livre, dont on voudrait avoir une traduction française, n'en offre pas moins un grand intérêt, au double point de vue de la méthode et des résultats.

Hubert Pernot.

Hollandais ont ainsi appelé les tribus qu'ils rencontrèrent dans le voisinage du Cap.

1. Il s'en est suivi que le démonstratif a été renforcé par des adverbes : *hier-die*, *daar-die*, etc.

2. Pages 73, 75, 112, 113, 115, 136, 142, 152.

MONLAUR, **Angélique Arnauld**; préface de Mgr de CABRIÈRES. Paris, Plon, 1901. In-8°, VIII–404 p.

On a publié en 1893, sous le pseudonyme de Guillaume Dall, une excellente étude sur la mère Angélique, abbesse de Port-Royal, et le besoin d'une monographie nouvelle ne se faisait nullement sentir. Aussi n'est-ce pas un livre d'histoire que M. Monlaur présente aujourd'hui au public, c'est un pamphlet dans toute la force du terme. Il ne s'agit pas de raconter la vie de *Madame Angélique*. M. M. s'est proposé uniquement de montrer les affreux ravages que les désolantes doctrines de Jansénius, de Saint-Cyran et de Singlin auraient exercés dans une âme d'ailleurs grande et noble, et douée de brillantes qualités. Si du moins les attaques étaient directes, comme dans le pamphlet de Varin qui a pour titre : *la Vérité sur les Arnauld*, le lecteur saurait tout de suite, à quoi s'en tenir, et suivant ses dispositions particulières, il lirait ou ne lirait pas. Mais ce n'est pas ainsi que procède M. M. Sa plume que l'évêque de Montpellier, successeur de Joachim Colbert ou plutôt de Charancy, nous dit être « humblement consacrée au service de la Religion », connaît tous les détours de la casuistique. L'approbateur de M. M. se porte garant de son impartialité ; il le loue « d'avoir puisé scrupuleusement aux meilleures sources et de n'avoir « rien avancé de lui-même, convaincu que, surtout dans une biogra- « phie pareille, la vérité devait être son premier souci. » On va voir ce qu'il en faut penser et le cas que l'on peut faire de ces prétendus livres d'histoire, composés d'après la méthode du P. Loriquet.

Ce qui me frappe tout d'abord, j'en demande pardon à la Grandeur approbatrice, c'est le peu de scrupules du nouvel historien au sujet des sources de son étude. Pour s'en rendre compte, il suffit de lire la Liste des documents consultés par lui, (p. 401-403). Il n'y est même pas question des *Histoires de Port-Royal* du bénédictin Clémencet ou du docteur Besoigne, pas plus que des précieux *Mémoires historiques* de Guilbert, et d'une infinité d'autres ouvrages sans lesquels on ne peut connaître à fond l'histoire de la mère Angélique. Les fautes de transcription pullulent dans cette courte nomenclature ; on y voit que les *Lettres de la mère Agnès* ont été publiées avec une introduction de M. Faugères chez le libraire Dupret ; (lisez Faugère et Duprat). On y apprend que la 1re édition du Nécrologe de dom Rivet (1723) a été précédée d'une autre, — d'une seconde apparemment, en 1722. Les *Mémoires* de Thomas du Fossé y deviennent simplement un *Mémoire*. Le recueil d'Utrecht de 1740 est donné comme ayant été publié en plein XIXe siècle, à la date de 1840, etc., etc. Il semble même que M. M. n'ait pas eu sous les yeux les ouvrages qu'il cite, et qu'il se soit fait communiquer des notes qu'il n'a pas su transcrire. Ainsi, p. 342, il est question dans le texte et dans la note, d'un certain Douden, et je me suis demandé quel pouvait bien être cet auteur d'outre-

Rhin dont le nom ne se retrouve pas dans la Bibliographie de M. M. C'est tout simplement de Xavier Doudan qu'il est question, et M. M. pour faire croire qu'il l'avait lu, indiquait la page « de la grande édition, » ce qui fait penser à un trait bien comique des Provinciales.

Etant donnée cette façon « scrupuleuse » de puiser aux sources, les bévues et les erreurs de toute sorte devaient abonder, et c'est ce qui est arrivé. M. M. parle de Pascal et de son admirable sœur Jacqueline, et il le fait en homme qui ne sait pas le premier mot de leur histoire. Il dit (p. 354), que « les Pascal et les Arnauld étaient fort liés et depuis longtemps »; c'est de toute fausseté, ils ne se connaissaient même pas avant la première conversion de Pascal à Rouen. Il parle deux fois, car il est volontiers récidiviste, de la vision de Pascal en octobre et novembre 1656 (lisez 24 novembre 1654). Il nous apprend que les solitaires de Port-Royal réfugiés à la Ferté-Milon y connurent « le petit Racine » en 1638, c'est-à-dire un an avant sa naissance ; et c'est « Monseigneur le Camus », sans doute le cardinal évêque de Grenoble, qui serait l'auteur d'une Vie de saint François de Sales, publiée comme tout le monde le sait, par Camus évêque de Belley.

On relèverait à la centaine des énormités de ce genre ; je n'insiste pas, et je passe à un autre ordre de critiques plus sérieuses. La malveillance rend, dit-on, clairvoyant, mais il semble que parfois aussi elle aveugle. M. M. n'a pas su ou voulu voir des choses qui sautent aux yeux des gens non prévenus. S'il n'en était pas ainsi, on devrait articuler contre cet auteur des accusations bien sévères. Quand M. M. parle de la *Fréquente Communion* d'Arnauld, « approuvée sans doute par une dizaine d'évêques que le nom d'Arnauld avait éblouis » (— 10 lignes plus bas ce même Arnauld est un jeune auteur sans autorité), il s'exprime de telle façon que je suis tenté de lui dire : L'avez-vous lue ? en connaissez-vous seulement le format ? en parlez-vous autrement que sur les dires calomnieux des Jésuites ? Pourquoi n'avouez-vous pas que ce livre d'Arnauld, qu'on n'a jamais pu faire condamner à Rome, conclut à la communion fréquente [1] ?

S'il s'agit de la Fronde, M. M. insinue que Madame Angélique — il ne l'appelle pas autrement — devait être une frondeuse ; si à ce moment-là elle a fait des miracles de charité envers de pauvres religieuses pourchassées par les soudards, c'était pour faire de la propagande janséniste. Si elle a fondé l'Institut du Saint-Sacrement, c'était de sa part une hypocrisie intéressée. P. 250, il dit que Mme Angélique com-

---

1. J'ai sous les yeux un ouvrage ancien qui est beaucoup plus sévère que celui d'Arnauld ; on y préconise le refus de communion, même à Pâques, aux pécheurs invétérés qui ne donnent pas les preuves d'une véritable conversion, et cet ouvrage, publié en 1595, est précisément d'un jésuite, le P. Emery de Bonis; Pascal avait bien raison de dire qu'il y a jésuite et jésuite.

mit le crime horrible de demeurer six mois sans communier, de Pâques à l'Assomption. Il ne s'est jamais écoulé six mois du 25 mars au 15 août, mais peu importe. L'année suivante, ce fut bien pis encore, elle ne communia même pas à Pâques ! Pour faire preuve d'impartialité ou même de simple loyauté, M. M. aurait dû ajouter que Saint-Cyran combattait cette disposition de sa pénitente, et qu'il l'excitait à la communion plus fréquente ; il aurait dû surtout ajouter que si la Mère ne communia pas le jour de Pâques 1636, elle communia le dimanche suivant. Il aurait dû dire enfin, car c'est l'exacte vérité, que les religieuses de Port-Royal communiaient tous les huit jours, et plus souvent encore.

Mais quoi ! c'est le dénigrement systématique ; on veut soutenir une thèse, celle que les Jésuites soutenaient du temps de Pascal en appelant ces saintes filles des sacramentaires, et pour cela tous les moyens sont bons; le plus simple est de supprimer encore ce qui serait gênant. C'est pour cette raison que M. M. glisse sur l'affection profonde, inaltérable, que saint François de Sales et sainte Chantal ont toujours eue pour la mère Angélique. Il ignore, il veut ignorer que Mme de Chantal écrivait à Saint-Cyran prisonnier et qu'elle recevait alors de lui des lettres de direction. Il abuse des indications que peuvent donner des confessions écrites, car les relations si humbles de la mère Angélique ont souvent ce caractère, et sa première lettre à Mme de Chantal est une confession en règle. En revanche, il se garde bien de relater les preuves innombrables de l'amour, de la vénération qu'avaient pour Angélique les religieuses qui vivaient sous sa conduite. Grâce à des citations tronquées, — le procédé n'est pas nouveau, — il insinue qu'elle était pour ses filles un véritable bourreau, qu'elle en a même tué ou laissé périr 25 en 3 ans ! (p. 385).

Mais ce que M. M., en fidèle disciple des Jésuites, s'attache surtout à démontrer (p. 245-250) c'est que la théologie de la mère Angélique et celle de Port-Royal tout entier peuvent se résumer en deux mots : Dieu est un tyran dont la cruauté doit jeter l'épouvante dans le cœur des pauvres humains. Assurément les prétendus jansénistes craignaient Dieu et ses jugements ; ils croyaient avec saint Paul qu'on doit faire son salut en tremblant, *cum tremore ;* ils chantaient le *Dies irae* et le comprenaient ; ils y lisaient *Quantus tremor est futurus*, etc. Mais il faut être bien ignorant ou bien aveuglé par la prévention pour ne pas savoir ou pour ne pas reconnaître que Saint-Cyran a été incarcéré par Richelieu parce qu'il soutenait contre le tout-puissant cardinal l'insuffisance de l'attrition. C'est Richelieu, ce sont les Jésuites qui mettaient à la base de leur théologie la peur de l'enfer ; et c'est pour réfuter le jésuite de Sesmaisons qui disait en propres termes : « On n'est pas tant obligé d'aimer Dieu que de ne pas le haïr » qu'Arnauld a composé la *Fréquente communion*. Ce n'est pas enfin contre les Jansénistes, mais contre leurs adversaires que parlait Boileau

quand il disait ironiquement dans son Epître sur l'amour de Dieu !

Venez, comblé de mes louanges,
Du besoin d'aimer Dieu désabuser les anges.

Port-Royal tout entier était sur cette question du même sentiment que Pascal auteur du *Mystère de Jésus*, et pour ne pas multiplier inutilement les preuves, voici un passage de la mère Angélique elle-même qui est de nature à confondre, M. M. ses inspirateurs et ses approbateurs ; je l'emprunte à un ouvrage de la mère intitulé : *Elévations de cœur et prières à N. S. J.-C.* — Paris, Rabuty, 1727. « O amour crucifié, je veux commencer à vous aimer. Oui, je veux vous aimer de toute l'étendue de mon cœur, et mon unique peine sera désormais de ne vous aimer pas assez... O le bien aimé de mon cœur, embrasez-moi du feu qui vous consume... O Jésus mon sauveur, que votre précieux sang, qui a effacé la sentence de mort prononcée contre le genre humain, vous serve à écrire mon nom dans le livre des prédestinés..... » Est-ce donc là le langage de la peur, de l'épouvante, du sombre désespoir ?

C'est un mysticisme du même genre qui inspirait à la mère Agnès Arnauld, sœur d'Angélique, ce chapelet secret du Saint-Sacrement dont M. M. parle sur un ton doctoral avec une parfaite ignorance et de manière à ne présenter au lecteur que du galimatias (p. 89). Ce chapelet, inspiré par l'amour de Jésus, le pape d'alors l'a lu, il l'a jugé parfaitement orthodoxe, ce qu'on aurait dû nous dire, et s'il en a demandé la suppression, c'était uniquement pour le bien de la paix.

Une étude sérieuse et honnête de la vie et des œuvres de la mère Angélique aboutirait donc à des conclusions diamétralement opposées à celles de M. M. On y verrait que la digne sœur du grand Arnauld était supérieure à son illustre frère ; j'oserai dire qu'elle s'est montrée supérieure par l'esprit et par le cœur à Pascal même. M. M. et ses amis devraient lui être reconnaissants, car elle n'approuvait pas les Provinciales. Il y a lieu de penser qu'elle en a arrêté le cours en 1657, parce qu'à ses yeux une semblable façon de se défendre pouvait n'être pas absolument conforme à la charité chrétienne et au précepte divin de l'amour des ennemis.

Quant à son orthodoxie, les contemporains qui n'étaient pas absolument inféodés aux Jésuites en jugeaient autrement que M. M. et que Mgr de Cabrières. Voici en effet une lettre de condoléance qui fut écrite en 1671, longtemps après le formulaire que la mère Angélique ne connut pas, et au sujet de la mère Agnès Arnauld, morte dans les mêmes sentiments que sa sœur aînée, après plusieurs années de captivité et même d'excommunication.

A M. d'Andilly, ce 12 avril 1671,

Je viens d'apprendre la perte que vous avez faite de la mère Agnès,

si l'on peut qualifier d'un tel nom *une fin très heureuse d'une vie très sainte*. Je suis assuré, Monsieur, que vous n'avez point regardé sa mort comme une séparation fâcheuse, et que vous l'avez crue plus digne de l'envie de ceux qu'elle a laissés dans ce misérable monde que de leurs larmes et de leurs regrets. J'ai su les circonstances des derniers temps de sa vie, qui sont autant de marques consolantes *de sa confiance en Dieu et de la fermeté de sa foi*. Quelque persuadé que je sois que vous l'êtes tout à fait de la sensibilité que j'ai pour tout ce qui vous touche, je n'ai eu garde de manquer de vous en faire une nouvelle déclaration dans cette rencontre, et de vous protester que l'on ne peut être avec un cœur plus tendre et plus étendu que je suis en N.-S. J.-C. Votre très humble et très obéissant serviteur... »

L'auteur de cette lettre est tout simplement l'abbé de Rancé ; elle ne contribuera pas à le faire canoniser [1].

En résumé, le livre de M. M. n'a aucune valeur historique ; la mère Angélique n'y apparaît pas avec ses véritables couleurs, elle y est défigurée et enlaidie comme à plaisir. Ceux qui voudront la bien connaître liront ses œuvres d'abord ; ils liront ensuite les livres de Port-Royal et Sainte-Beuve et Guillaume Dall, pseudonyme d'une personne de grand talent et de grand cœur, ils ne liront pas M. Monlaur dont l'œuvre a été inspirée par des passions mauvaises, et notamment par un esprit de secte poussé jusqu'au fanatisme. C'est dommage, car je reconnais volontiers qu'il y a çà et là dans son livre quelques bonnes pages. L'auteur s'est trompé ; il n'est pas de taille à écrire des monographies comme celle-là; sa plume « humblement consacrée au service de la Religion » serait bien plus à l'aise s'il écrivait la vie de Marie Alacoque ou de Marie d'Agréda.

A. Gazier.

---

1. C'est à dessein que je place ici la lettre de 1671, que Rancé n'avait pas osé signer. En 1661, il fit parvenir au même Arnauld d'Andilly la lettre signée, dont voici le texte ; je l'emprunte aux mémoires ms. de Godefroy Hermant, véritable trésor d'inédit pour l'histoire de Port-Royal :

« Août 1661.

« On ne peut rien ajouter, Monsieur, au déplaisir que j'ai eu de la mort de la mère Angélique ; et je ne l'ai pas seulement ressentie par la raison de la perte que vous avez faite, et de la part que je suis obligé d'y prendre ; mais par celle que souffre toute l'Église dans la privation d'une personne d'une vertu et d'une sainteté aussi rare. Je m'imagine bien que vous avez regardé cet accident avec cette fermeté qui fait que que vous êtes toujours préparé à toutes sortes d'événements. Et enfin il était temps, comme vous le savez mieux que moi, qu'elle allât recevoir de la main de Dieu cette couronne qui l'attendait, et qui n'est dûe qu'aux âmes fidèles et persévérantes. Je n'ai rien à vous dire sur cela, Monsieur, sinon que personne n'aura jamais plus de sensibilité que moi pour toutes les choses qui vous peuvent arriver... »

G. Barzellotti. **La philosophie de H. Taine.** Traduit de l'italien par E. Dietrich. Paris, Alcan, 1900. In-8° de xxvii-448 p.

V. Giraud. **Essai sur Taine, son œuvre et son influence.** Fribourg, librairie de l'Université, et Paris, Hachette, 1901. Gr. in-8° de xxiv-322 p.

Ces deux ouvrages consacrés à Taine n'ont guère en commun que deux traits : ils se réclament et témoignent d'un respect égal pour « un des plus éminents explorateurs de l'esprit humain », ou pour celui des grands écrivains du xixe siècle qui est le plus « digne, par sa qualité d'âme, d'être rapproché de Pascal » ; — et ils tendent pareillement à détacher Taine de la lignée des stricts positivistes. Hors de là, rien de plus différent que l'orientation et l'esprit de ces deux fortes monographies ; et si leurs conclusions ne sont point nettement divergentes, du moins les applications auxquelles elles invitent sont-elles assez dissemblables.

Bien que cette traduction française se soit enrichie d'un exposé des « années d'apprentissage » de Taine qui ne se trouvait pas dans la première édition italienne de 1895, M. Barzellotti se place et s'installe presque d'emblée au point de vue de l'histoire de la philosophie européenne. Et même l'esquisse biographique des pages 24 et suivantes aboutit vite à appuyer surtout par divers témoignages directs la proposition fondamentale de l'ouvrage : Taine se trouve au confluent de deux grands courants philosophiques, et son œuvre est une tentative de conciliation entre l'idéalisme métaphysique qui dominait en Allemagne dans le premier tiers du xixe siècle, et le positivisme et le naturalisme scientifique qui commençaient à prévaloir en France entre 1850 et 1860. Cette thèse, qui munit d'une vigoureuse et persistante armature l'ouvrage de M. B., reparaît dans les cinq divisions consacrées au *concept fondamental des doctrines de Taine*, à sa *métaphysique*, à sa *psychologie* et sa *philosophie de l'art*, aux *Origines de la France contemporaine*, et aux *doctrines sur l'homme et sur la vie*. Elle ne fait nul tort à des examens de détail dont quelques-uns, comme la critique des *Origines*, ont une entière indépendance ; mais l'auteur ne la perd jamais entièrement de vue, et se préoccupe presque toujours de déterminer dans quelle mesure cette tentative de conciliation entre des tendances contraires a été une médiation harmonieuse, ou bien un compromis insuffisant, dans les divers ordres de recherches où elle a pu s'appliquer. Et c'est bien plus, au total, dans des « applications fécondes » que dans une cohésion fondamentale que M. B. aperçoit le mérite de la doctrine de Taine.

Il semble que, dans la détermination même des deux grands courants de pensée philosophique, M. B. n'ait pas fait une part semblablement équitable au phénoménisme et à la métaphysique. Celle-ci, — que représentent Spinoza « repensé » par l'Allemagne, Herder, Hegel et Gœthe, — est abondamment commentée, sollicitée de manifester tout ce qu'il y avait en elle de vivifiant et de fécond, et son in-

fluence sur Taine est démontrée par de nombreux témoignages directs ou latents (sauf pour Herder, dont l'action paraît moins discernable, et qui peut figurer ici comme ancêtre plutôt que comme représentant de la doctrine de l'unité organique du monde de l'histoire). La signification du positivisme apparaît, au contraire, avec un moindre relief. M. B. place nettement Taine au confluent de ces deux grandes tendances de la pensée moderne et à l'heure où la tendance de l'esprit philosophique allemand était de « descendre dans la science » : il eût été juste de marquer par où les doctrines phénoménistes allaient en quelque sorte à sa rencontre, et de rappeler plus expressément combien la notion d'une sorte de « finalité interne », le principe des « conditions d'existence », et d'autres aboutissements du positivisme, tendaient à doter celui-ci d'une espèce de métaphysique malgré tout [1]

Tandis que chez M. B. le problème d'histoire de la philosophie absorbe assez vite l'étude de la personnalité même de Taine, M. Giraud s'efforce de pénétrer le plus avant dans la psychologie de son auteur, de la situer et de l'expliquer, de peser tous les éléments qui ont pu contribuer à l'élaborer. Cette préoccupation ne va point sans quelque danger : M. G. applique à Taine ses procédés d'explication par la race, etc. — dont il reconnaîtra plus tard l'insuffisance ; il suppose (p. 13) une « crise religieuse » chez Taine à vingt ans, — sans en donner d'autre garantie que d'assez vagues indices. Enfin cette « histoire tout intérieure de son génie », pénétrante assurément et féconde en résultats, ne dégage pas toujours suffisamment les influences extérieures : si chez M. B. l'action exercée sur Taine par la philosophie du *devenir* est démontrée avec une abondance qui va jusqu'à l'insistance, on peut la trouver trop réduite ici, celle de Gœthe surtout, mentionnée dans une note avec la limitation d'un « peut-être » (p. 25), alors que tant de citations caractéristiques que nous donne M. G. lui-même en témoignent très directement. Pascal, en revanche, apparaît bien souvent, comme un terme de comparaison assez singulier parfois, et avec une fréquence qui tient de la hantise ; et l'on songe, *mutatis mutandis*, à l'exclamation de Carlyle : « Ferme ton Byron, ouvre ton Gœthe ! »

Disposée selon un plan très ordonné, répartie entre un petit nombre

---

1. Il est inexact de citer W. Cowper (entre W. Scott et Byron) comme un des écrivains anglais qui suivirent « de plusieurs années » Robert Burns (p. 66) ; c'est Rudolph, non Robert, qui est le prénom de Haym (p. 95, note, et 155) ; M. de Margerie n'est pas professeur à l'Université catholique de Nancy (p. 202). Sans doute ces légères erreurs sont-elles moins imputables à l'auteur qu'au traducteur ; les « affects » de la p. 185, la « noirceur qui... obscurcit l'aspect moral de la vie » p. 385 sont des taches de traduction. Comment concilier, p. 34, « Hegel... avait *fini* par le fatiguer... juin 1852 » et, p. 64, « 1852,... l'époque où il *commence* à étudier les philosophes allemands et surtout Hegel » ? Etonnons-nous de trouver, çà et là, M. G. Deschamps invoqué comme référence au même titre que MM. Boutmy ou Sorel, dirait-on.

de divisions essentielles (*Histoire de sa pensée et de ses livres ; le logicien ; le poète ; l'influence*), une grande abondance d'information se déploie dans ce livre : quelque effort parfois et de l'artifice, comme dans la symétrie de quatre conclusions partielles dont chacune termine une des subdivisions de l'ouvrage ; bien des propositions discutables, les *Origines* acceptées sans aucune des réserves qu'y ferait un historien, une théorie contestable qui fait de Taine un poète vraiment instinctif, au lieu de l'homme qui *regarde* plutôt qu'il ne *voit*, et qui s'applique à peindre, que l'on est accoutumé à discerner en lui bien plus justement.

Le chapitre *de l'influence* débute par une curieuse tentative de détermination extérieure et matérielle : le calcul du nombre des lecteurs de Taine. Je m'étonne que M. G. n'ait pas songé, — puisqu'il tâchait d'évaluer le chiffre de ceux que la pensée de Taine a touchés directement — à ajouter à ces lecteurs les auditeurs de son cours où, suivant M. Bourget, les jeunes générations intellectuelles étaient fort assidues. En revanche, il eût été juste, dans ce même chapitre, de nous parler du « déchet » actuel de la doctrine de Taine, après avoir tenté de suivre son influence positive : M. G. ne s'en prend qu'à sa conception de la science, alors qu'historiens et critiques constatent les imprudences et les illusions de sa méthode [1].

De précieux Appendices enrichissent ces deux livres : ce sont, dans l'ouvrage de M. Barzellotti, des Notes de Taine *sur les éléments derniers des choses*, les *XII sonnets* à ses chats, et une appréciation de M. Ad. Venturi sur *Taine historien de l'art ;* dans celui de M. Giraud, une excellente *Bibliographie des œuvres de Taine*, une *Bibliographie des travaux sur Taine* [2], et des *Extraits de soixante articles de Taine non recueillis dans ses Œuvres*. De sorte que même par ces parties accessoires, les deux ouvrages se complètent.

F. Baldensperger.

---

1. N'y a-t-il pas contradiction entre le « reste de romantisme persistant » de la p. 39 et « le plus normalien des normaliens » de la p. 20? En quoi le témoignage de M. J. Lemaître, qui se refuse à avoir subi l'influence de Taine (p. 144), est-il infirmé parce que « ces lignes datent de trois ans » ? On peut trouver que l'admiration légitime de M. G. pour des ouvrages qu'il cite est bien prodigue d'épithètes pour leurs auteurs lorsqu'ils sont vivants : cf. les notes des p. 16, 28, 44, 68, 75, 82, etc.

2. Elle suffirait à prouver combien était inexacte cette phrase de M. de Vogüé, dans une lettre de juin 1896, à M. Barzellotti : « Vous ne trouveriez pas vingt lignes dans nos journaux et revues sur... Taine..., et on ne les trouvera pas de longtemps. » — Ajouter Fiske, *the Unseen World, and other Essays* (Boston, 1876), E. Dutoit, *Die Theorie des Milieu* (Bern, 1899), l'indication précise de l'article de M. Aulard, etc.

— Les derniers travaux, notamment de M. Boll, ont prouvé que l'une des sources du poème des Astronomiques connu sous le nom de Manilius devait être le savant Posidonius. M. Alfred-Edwin Müller a pris ce sujet pour sa thèse inaugurale : *De Posidonio Manilii auctore Spec. I;* Bornae, typis Roberti Noskei, MDCCCCI, 38 pp. 1 f. in-8°. Il rattache à Posidonius, dans l'œuvre de Manilius, les *meteorologica* du premier livre, la description géographique du livre IV, certains passages astrologiques, un certain nombre d'idées philosophiques. Les deux premiers points forment la partie principale de la brochure. Un appendice est consacré à prouver que Cléomèdes, dans son premier chapitre, a suivi Posidonius. Dissertation claire et bien conduite, dont, sans doute, toutes les menues conclusions ne sont pas également certaines, mais qui fait désirer un « *Spec.* II ». M. Müller nous a donné la surprise d'un index et d'une table : nous lui en serons très reconnaissants. — P. L.

— M. Gabriele Grasso étudie un certain nombre de questions relatives à l'interprétation des auteurs latins dans ses *Studi di geografia classica e di topografia storica*, fasc. III (Ariano, stab. tip. Appulo-Irpino, aprile 1901; 111 pp. in-8°). Dans Tite Live, XXII, 13, 1 : *Hannibal ex Hirpinis in Samnium transit*, M. G. propose, pour des raisons d'ordre géographique, de substituer *Arpinis*, d'après les anciennes éditions et des mss. inférieurs, à *Hirpinis*. Il voit dans le *pauper aquae Daunus* (Hor. III, 30, 11) à la fois un petit ruisseau et un roi mythologique ; le ruisseau serait la Carapella. Les *Strapellini* de Pline, *N. H.*, III, 105, n'ont rien à faire avec la ville actuelle de Rapolla, d'après une troisième étude. Une quatrième traite de l'*Insula* des Allobroges, mentionnée par Tite Live, XXI, 31, et par Polybe, III, 49; elle aurait été formée, au n. de l'Isère, par un quadrilatère dont les côtés seraient donnés par le cours de l'Isère et du Rhône : ce serait la moitié septentrionale du département actuel de l'Isère. Les quatre articles précédents ont paru déjà dans divers recueils. Les deux derniers sont inédits. L'un traite de la survivance du nom de Samnium à travers les derniers siècles de l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes. L'autre discute la signification du nom italien de lieu *Fratta*, ou *Fratte*. En 1898, M. Henderson avait repris, à propos de la topographie de la bataille du Métaure, la naïve étymologie de Sebastiano Macci (*De bello Asdrubalis*, Venise, 1613) : « Fratte *a fractis Pœnis* ». Il est inutile de dire que M. G. n'a pas de peine à réfuter cette hypothèse d'une saveur antique. *Fratta* ou *Fratte* est un nom fréquent en Italie et a des origines diverses; les deux principales sont l'idée d'un pays nouvellement défriché et celle des clôtures en branchages et en fascines qui servent à limiter les champs : à propos de ce dernier sens, M. G. eût pu signaler l'évolution sémantique du latin *fines*, qui est analogue. Nous devons être reconnaissants à M. Grasso de ces divers travaux. L'étude des auteurs présente bien des problèmes qu'on ne peut résoudre que sur place. Aussi doit-on se féliciter de les voir discutés par les savants du pays, quand ils apportent à ces recherches une méthode vraiment critique. C'est le cas de M. Grasso. Il a joint à ses *Studi* des tirages à part que je puis seulement signaler : *Sulla frequenza e sulla distribuzione geografica dei comuni attuali d'Italia con nome derivato della configurazione verticale del terreno*, 1re série (Rome, *Bull. della società geogr. italiana*, 1901, fasc. IV, pp. 280-294 : il s'agit des noms contenant *Monte*, *Rocca*, etc.); *Sul significato geografico del nome* « Contra » *in Italia* (Milano, 1901, 16 pp. in-8°); *Saggio di toponomastica sacra, Sulla frequenza et sulla distribuzione geografica dei Comuni attuali d'Italia con nome derivato della*

religione e dal culto (18 pp. in-8°). Ce dernier travail me paraît trop exclusivement statistique. On voudrait qu'on tînt compte de l'histoire ecclésiastique et politique des diverses régions et des influences lombardes, byzantines, normandes dont on peut saisir la trace dans les courants de la dévotion populaire. — P. L.

— M. E. Nestle signale dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen*, 1901, pp. 57-61, sous le titre de *Typographische Notbehelfe*, les expédients par lesquels d'anciens imprimeurs ont suppléé au défaut de caractères. Les plus intéressants se constatent au titre de la belle et célèbre édition Sixtine des Septante, imprimée par Zannetti en 1586. Comme on n'avait pas de caractères assez grands pour la première ligne du titre : Η ΠΑΛΑΙΑ ΔΙΑΘΗΚΗ, on employa des caractères latins, complétés à la plume pour Π Λ Θ. Aujourd'hui l'encre a passé, et les traits faits à la main se distinguent facilement du reste. — P. L.

— M. Carl Weyman a profité de la réédition des Odes et Epodes d'Horace par M. O. Keller pour apporter une large glanure de *loci similes* dans les *Bayerische Blätter für das Gymnasial-Schulwesen : Zu den Oden und Epoden des Horaz* (t. XXXVI, pp. 224-238; München, Lindauer, 1900). Ces rapprochements sont puisés en général dans la littérature chrétienne et dans les ouvrages et articles publiés récemment (Analekten de Manitius, Claudien de Birt, Silves de Vollmer). On trouve dans ces listes la sûreté de main et l'étendue de lecture qui caractérisent les répertoires analogues composés par M. W. En terminant, à propos de *Camen s.*, 2, *o colendi semper et culti*, il étudie cette espèce particulière d'*annominatio :* gérondif ou adjectif en-*ndus* suivi du participe passé; il en cite de nombreux exemples, tous tirés de la littérature ecclésiastique, sauf Val. Max. II, 9, 6. M. Weyman se propose de reprendre cette question intéressante et, sans doute, recherchera les expressions de ce type chez des auteurs plus anciens. — P. L.

— M. A. Cima a recueilli ses *Appunti Orazíani*, *Epistole e Ode* (Torino, Loescher, 1900; 20 pp. in-8), dispersés en divers recueils. Ils concernent : *Epist.* I, 1, 4 sqq.; 11, 17-19; 19, 7; *A. p.*, 5; *Od.* I, 3, 22; 7, 6; II, 2, 23; III, 6, 21 sqq.; 30, 2; IV, 5, 21 sqq. Des rapprochements nouveaux avec d'autres auteurs et avec Horace lui-même font le principal mérite de ces observations. — P. L.

— Nous avons reçu de notre collaborateur M. Paul Thomas, *Sénèque et J.-J. Rousseau*, Discours prononcé dans la séance publique de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, le 9 mai 1900; Bruxelles, Hayez, 1900; 32 pp. in-8°. C'est un parallèle soigné et curieux, où M. Th. a noté aussi bien les différences que les ressemblances. Il y a là, groupés, une multitude de petits traits. Les deux portraits sont obtenus par touches successives. Il est regrettable seulement qu'on n'ait pas de renvois, surtout à Sénèque. « Il ne nous a point paru nécessaire d'indiquer les passages » : fâcheuse concession aux habitudes académiques ou trop flatteuse confiance dans la sûreté de mémoire et l'étendue des connaissances de l'humble lecteur. — P. L.

— M. Victor Mortet nous donne des *Notes sur le texte des* «Institutiones» *de Cassiodore*, première partie (Paris, Klincksieck, 1900; extrait de la *Revue de philologie*, t. XXIV, pp. 103-118; in-8°). De la comparaison des différentes rubriques et inscriptions dans les mss., il conclut que le titre le plus conforme à la tradition du texte est : *Institutiones diuinarum et saecularium litterarum*. D'autre part, M. M. nous fait connaître un ms. important de cet ouvrage, le n° 660 de la bibliothèque Mazarine; ce ms., du commencement du xe siècle, donne la conclusion publiée pour la première fois par Mai, *Class. auct.* III, 349, comme la donne aussi un ms. de Bamberg signalé par M. von Laubmann. M. Mortet relève les variantes

du ms. de la Mazarine et montre comment elles peuvent améliorer le texte. Il ressort clairement de l'article de M. Mortet qu'une nouvelle édition des Institutiones est une besogne urgente, et, en attendant on ne peut que désirer la suite des recherches si bien commencées par le savant bibliothécaire de la Sorbonne. — P. L.

— Le nouveau catalogue, n° 27, de M. Jacques Rosenthal, est intitulé : *L'art du livre au moyen âge et dans les temps modernes jusqu'au* xvi*e siècle, manuscrits à miniatures et livres illustrés;* orné de 97 fac-simile dont 13 tirés hors texte (1000 n*os*; xiii-192 pp. in-8°; Munich, Jacques Rosenthal, Karl-str., 10). Parmi les mss., signalons les n*os* 1, saint Ambroise, *Explanatio super Psalmos*, xii*e* s.; 7, saint Augustin, Epitres, x*e*-xi*e* s. (le dessin à la plume, p. 5, remonte à un original antique); 9, Bible dite de Conradin; 12, le Livre du Trésor, de Brunetto Latini; 25, évangile arménien, que M. R. date du xiii*e* s. (?); 31, Heures d'Isabelle de Portugal (1503-1539); 65, Missel de Guy de Laval, xv*e* s.; 75, Psautier qui a pu appartenir à Jules II. Les livres sont des incunables et surtout des livres illustrés des xv*e* et xvi*e* siècles. Nous retrouvons là quelques volumes déjà connus par des catalogues précédents. Les livres qui sont décrits par M. R. pour la première fois ici sont les plus nombreux cependant. Ils intéressent l'histoire de l'imprimerie et aussi l'histoire de l'art. On peut s'en rendre compte en parcourant la table des noms d'artistes, où l'on relève ceux de Bellini, Botticelli, Jean Cousin, Lucas Cranach, Dürer, Holbein, Mantegna, G.-B. del Porto, les Solis, Vinci, etc. Comme d'ordinaire, ce catalogue est accompagné de tables multiples. —L.

— Le tome treizième du *Recueil des fêtes du Comité de salut public*, publié par M. F.-A. Aulard, vient de paraître à la librairie Leroux. (In-8° 846 p.). Il va du 4 floréal au 9 prairial an II ou du 23 avril au 28 mai 1794.

— La librairie Fischbacher publie une traduction ou adaptation (due à M. J. Blainville) du *Manuel de l'histoire des Beaux-Arts* du D*r* E. Wickenhagen, de Dessau, qui a eu tant de succès en Allemagne. On ne voit pas très bien l'opportunité essentielle de cette traduction, car l'ouvrage ne peut servir d'exemple à nos auteurs français qu'au point de vue matériel, qui sans doute a surtout déterminé ce succès. La profusion des reproductions et leur perfection pour la plupart, avec le bon marché indépassable du livre, sont évidemment pour beaucoup dans l'accueil que le public allemand lui a fait. Il faudrait arriver à cela en France. Mais du reste on n'aura aucune peine, pour peu que l'auteur soit bien choisi, à faire un texte de bien autre valeur. Celui-ci ne manque pas de goût, ni de justesse dans le jugement, quand il reste dans le domaine de la sculpture et de la peinture. Pour celui de l'architecture, où les informations courantes ne sauraient remplacer le côté technique et d'érudition archéologique, il est plus faible. L'histoire de l'architecture romaine et gothique, par exemple, est digne du petit dictionnaire « Architecture » de l'Encyclopédie populaire, dont il a été parlé récemment ici même : elle retarde de trois quarts de siècle; caractéristique des styles emplois des termes techniques, presque tout est inexact ou imprécis. Mais le volume a 265 bonnes reproductions dans son format in-8° carré, et coûte 6 fr. — H. de C.

— Les publications relatives à Pouchkine ont été très nombreuses dans ces dernières années. L'une des plus curieuses est une édition fac simile du *Chevalier avare* faite à Moscou aux frais de M. de Bioncourt. Elle fait le plus grand honneur à la phototypie Pavlov qui l'a exécutée. — L. L.

— M. H.-J. Brunhes (*Ruskin et la Bible*. Perrin, 1901) publie une étude intéressante sur un écrivain qu'on ne pourra jamais trop bien connaître. Après M. de la

Sizeranne et M. Bardoux, M. B. a trouvé beaucoup à dire. L'éducation du grand critique d'art paraît avoir été, comme celle de la majorité des Anglais, une éducation plus biblique que classique, et, chose curieuse, son admiration pour l'Ecriture profita de tout ce que perdit sa foi. Nous avouons que les conclusions de M. B. nous paraissent discutables : que Ruskin soit un très grand écrivain, cela ne fait pas de doute; mais que ses théories économiques aient la valeur que ses biographes leur prêtent, nous ne l'admettons qu'avec réserves. Chercher dans l'Evangile la solution des problèmes sociaux actuels, c'est une entreprise aussi audacieuse que de découvrir dans le Pentateuque des vérités scientifiques. La foi risque d'y souffrir et probablement aussi la science. La générosité de Ruskin et son éloquence donnent à ses théories un éclat qui fait illusion. Ajoutez qu'il apportait à les soutenir la conviction, ou mieux, le fanatisme d'un Tolstoï. Aussi l'enthousiasme qu'elles excitent s'explique aisément, et peut-être est-il bienfaisant, car pour aborder ces redoutables questions il est nécessaire d'avoir un rayon de poésie à côté d'une montagne de statistiques et surtout quelque scepticisme à l'endroit de l'efficacité de l'une et de l'autre panacée. Il est fâcheux que M. B. n'ait pas transcrit le texte original des nombreux passages qu'il traduit. — Ch. B.

— Le *Dictionary of Quotations* (*French and Italian*) by T. B. Harbottle and Colonel P.-H. Dalbiac, (Londres, Swan Sonnenschein, 1901. In-8°, 565 pages) est le complément de deux volumes similaires (*Dictionnaire des citations anglaises* et *Dictionnaire des citations grecques et latines*). Il sera suivi d'un recueil de citations allemandes et espagnoles. Les éditeurs ont adopté l'ordre alphabétique, ordre tant soit peu artificiel, car il leur arrive de tronquer les citations, et on ne sait alors à quelle lettre les chercher; mais ils ont remédié à ce défaut en rédigeant une table analytique des matières, et même une table des noms des auteurs cités. Pour le français la liste est assez complète; y figurent même des écrivains tout modernes comme François Coppée, Paul Bourget, Verlaine, Sardou. Si les auteurs citent le mot controuvé de : *Après nous, le déluge*, il faut, d'autre part les féliciter d'avoir su que le : *chassez le naturel, il revient au galop* est bien de Destouches et que le : *glissez mortels, n'appuyez pas* n'est pas de Voltaire, mais de Roy (Charles-Pierre); cette célèbre citation, ils nous le disent, se trouve sous une gravure de Lamerssin représentant une scène de patinage, d'après Lancret. Certaines citations tronquées deviennent incompréhensibles ; ainsi : « Le meilleur des mondes possibles. » (Voltaire, *Candide*); « Le métier est bien gâté. » (Sardou, *Rabagas*), etc. Les traductions anglaises sont bonnes en général ; mais : *Le moi est haïssable*, traduit par : *The me is hateful* semble un affreux barbarisme. — C. S.

— M. Arthur A. Ropes a publié, avec introductions et notes, dans les Pitt Press Series, une édition du *Waterloo* et du *Blocus* d'Erckmann-Chatrian. Ces deux éditions sont parfaitement soignées, accompagnées de plans, et, comme on dit, au courant. On remarquera, par exemple, que M. Ropes a consulté, pour composer l'introduction du *Blocus*, le récent livre d'A. Chuquet, l'*Alsace en 1814*, et, d'après cet ouvrage, il n'hésite pas à dire que le roman d'Erckmann-Chatrian sur Phalsbourg est « interesting, but highly inaccurate. » — A. C.

— La quatrième édition de l'*English vocabulary* de M. Gustave Ploetz (*Methodische Anleitung zum Englisch-Sprechen mit durchgehender Bezeichnung der Aussprache*. Berlin, Herbig, 1897. In-8°, VIII et 304 p. 2 mark 25) est un manuel utile, très propre à donner une connaissance pratique de la langue et à faciliter aux élèves l'acquisiiion d'une prononciation correcte. L'auteur a réuni les principaux mots sous trente-quatre rubriques, la ville, la maison, les meubles, les vêtements,

etc. Il termine son volume par une copieuse liste de « germanismes traduits par des anglicismes correspondants » (p. 236-296) et par un index alphabétique des principaux mots cités dans l'ouvrage. Quelques améliorations de peu d'importance ont été apportées à cette édition qui paraît sept ans après la troisième. — A. C.

— G. Friederici. *Indianer und Anglo-Amerikaner. Ein geschichtlicher Ueberblick*. Braunschweig, Vieweg 1900, 147 p. in-18 : L'auteur, lieutenant d'infanterie en Allemagne, a extrait de quelques ouvrages américains, comme Drake, H.-H. Bancroft, Dodge, Parkman, — qu'il appelle des sources (*Quellen*), un assez grand nombre d'anecdotes et de récits destinés à montrer la cruauté et le manque de foi des citoyens et des gouvernements des Etats-Unis vis-à-vis des Indiens. L'intention est excellente et les faits incontestables, mais déjà connus. Le livre était écrit avant la guerre de Chine. — Ch. S.

— A.-C. Bryan. *History of State banking in Maryland*. (John Hopkins University studies. Johns Hopkins press. Baltimore, 1899, 144 p. in-8°). C'est une bonne monographie historique sur un sujet entièrement neuf; l'auteur n'a pu consulter les rapports de la Banque antérieurs à 1828, ils ont été détruits. L'histoire de la Banque d'État commence avec les préliminaires de la création de la Banque de 1790, raconte la série des mesures législatives et des crises jusqu'à la guerre de Sécession et s'arrête à la création de la Banque nationale en 1864. — Ch. S.

— *Publications of the University of Pennsylvania*. Nouvelle série n° 3. *Political Economy and public law*. J. St. Johnson. *A discussion of the interrogatoires of the monetary commission of the Indianopolis Convention*. Philadelphie, 1898, 33 p. gr. in-8°. Ce sont les réponses de l'auteur (professeur à l'Université de Philadelphie) au questionnaire envoyé par la Convention monétaire, sur le numéraire, les billets et les banques, suivies de remarques de trois de ses collègues sous forme de lettres; — le tout dans un esprit monométalliste. — Ch. S.

— Benno Karpeles. *Die Englischen Fabrikgesetze*, in deutscher Uebersetzung. Berlin, E. Felber, 1900, xl-481 in-8°. Traduction des lois ouvrières anglaises depuis 1878, classées en quatre sections. (1° Dispositions générales relatives aux fabriques et ateliers : hygiène, sécurité, heures de travail et repos, écoles, certificats, accidents. — 2° Dispositions spéciales relatives à certaines classes d'ateliers. — 3° Exécution, sanctions, procédure. — 4° Définitions, restrictions, application à l'Ecosse et l'Irlande), suivie de six appendices. L'auteur a fait un travail utile en réunissant et classant des textes dispersés et sans ordre. Il en a beaucoup augmenté la valeur par une introduction intelligente où il raconte sommairement l'histoire de la législation ouvrière en Angleterre depuis ses origines, c'est-à-dire la loi de 1802 et en montre clairement l'évolution. — Ch. S.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 5 août — 1901

M. Muret, L'esprit juif. — Vogt, Antisémitisme et barbarie, trad. G. Hervé. — Gaspar, Essai de chronologie pindarique. — Finsler, Platon et la poétique d'Aristote. — Bidez, Deux versions grecques inédites de la vie de Paul de Thèbes. — Van Gelder, Histoire des anciens Rhodiens. — Horace, p. Wickham. — F. A. de Icaza, Les Nouvelles exemplaires de Cervantes. — Ruiz, Libro de buen amor, p. Ducamin. — Deubel, Guillaume Poyet. — Funck-Brentano, L'affaire du Collier. — Inventaire des archives de Bade, p. de Weech, I. — Académie des inscriptions.

L'Esprit Juif, par Maurice Muret; Paris, Perrin. 1901, in-16, pp. 320.
Antisémitisme et barbarie, par Carl Vogt, traduit de l'allemand par le docteur Georges Hervé. Paris, 1900, in-8°, 40 p.

I. — « Nous dénonçons uniquement, dit M. Muret, le ferment de révolte qui toujours bouillonna en Israël, le renouveau de cette tendance parmi les Juifs affranchis du XIXe siècle, et les puissants alliés que les révolutionnaires du monde occidental trouvent aujourd'hui chez les héritiers de la tradition prophétique », et cela sans crainte de déplaire à « certaines personnes trop disposées à voir en eux les prodigieux collecteurs d'espèces qu'ils sont, plutôt que les détracteurs de l'ordre social actuel qu'ils sont aussi » (p. 319). Pour démontrer cette « conclusion » qui est en réalité sa thèse, il suffit à l'auteur d'étudier six personnages, un philosophe hollandais : Spinoza; un littérateur allemand : Henri Heine; un homme d'état anglais : Lord Beaconsfield; un socialiste allemand : Karl Marx; un critique danois : M. Georges Brandès, et un sociologue cosmopolite : M. Max Nordau. Les monographies sont naturellement présentées sous un jour favorable à la thèse. Malgré les efforts de modération et d'impartialité de M. Muret, malgré l'attrait qu'il a su mettre dans ses biographies et qui rend intéressante la lecture de son livre, il faut néanmoins, en bonne logique, reconnaître qu'une thèse ne se démontre pas par six exemples choisis. L'auteur nous annonce, comme suite à ce volume, des essais de psychologie religieuse qui seront consacrés à l'*Esprit protestant* et à l'*Esprit catholique*. Il n'est pas très difficile de prévoir ses conclusions : mais il est certain qu'en appliquant la même méthode à ses futures études, il pourrait à son gré, selon les exemples qu'il choisira, nous présenter le protestantisme comme la plus déplorable ou la meilleure des réformes, et le catholicisme comme la plus généreuse ou la

moins féconde des religions. — L'esprit d'une religion demande à être étudié dans ses maximes et non dans les hommes qui font profession de la pratiquer plus ou moins parfaitement.

II. — M. G. Hervé a été frappé de voir « la France des Droits de l'homme donnant au monde stupéfait le spectacle d'une intolérance où sombre le génie de son peuple, et qui est la négation même de ses traditions et de son œuvre ! » — Il ne s'agit pas du tout de la loi « sur le contrat d'association »; mais bien de la « barbarie » à l'égard des Juifs. Voilà pourquoi il a cru devoir nous traduire trois articles publiés il y a vingt ans sur la question juive en Allemagne, par feu Carl Vogt. En résumé, l'auteur veut bien concéder que « le juif use de fourberie », que ces gens « se sont rendus maîtres de la presse tout entière «, « gouvernent le marché financier », « occupent plus d'emplois qu'ils n'en devraient avoir proportionnellement à leur nombre », et « que toute la richesse du peuple passe dans leurs mains ». Mais il y a à cela un remède et une cause. Le remède? « Faites comme eux ». La cause? « L'atavisme ». L'histoire naturelle prouve « que si un Israélite ressemble à son aïeul ou même à un ancêtre reculé, on retrouve chez lui les qualités et les défauts d'un homme civilisé », tandis que « les peuples chrétiens, au contraire, sortent à peine de la barbarie... Ressembler à nos aïeux n'est donc pas sans danger... Leur violence, en vertu de l'atavisme, doit reparaître de temps en temps. » — Cela est dit de l'air le plus convaincu et avec la persuasion que le lecteur doit l'être aussi. — ??

C. T.

C. Gaspar, **Essai de chronologie pindarique.** Bruxelles, Lamertin, 1900; xvi-196 p.

Il nous vient de Belgique, depuis quelque temps, de fort bons livres; non pas de ces livres où l'on se borne à rajeunir des théories déjà anciennes que l'on peut croire oubliées, mais des livres originaux, d'un accent personnel, qui nous apprennent quelque chose de nouveau et retiennent notre attention, même lorsqu'ils n'emportent pas notre complet assentiment. Un de ces ouvrages est celui de M. Gaspar, que je ne saurais trop recommander aux amis de la lyrique grecque. On sait combien est incertaine, pour la moitié au moins des odes de Pindare, la date de leur composition et de la victoire qu'elles célèbrent; les commentateurs, s'appuyant soit sur les allusions historiques, soit sur le style, soit encore sur la métrique, se sont égarés souvent, là où les scholies ne venaient pas à leur secours. La computation des Pythiades, d'après le système de Bœckh, qui, malgré le texte formel de la scholie célèbre *Pyth.* III, place la première Pythiade en l'Ol. 48, 3, n'était pas faite pour aplanir les difficultés, et

cependant c'est la chronologie de Bœckh qui jusqu'ici fut le plus généralement suivie, contre celle de Bergk et des plus anciens éditeurs. M. G. revient résolument à la vraie date initiale, Ol. 49, 3. La liste d'Olympioniques pour les Ol. 75-83, retrouvée dans les papyrus d'Oxyrhynchos, est venue en outre jeter une lumière inattendue sur la chronologie des Olympiques, dont les scholies fournissent les dates, il est vrai, mais fréquemment d'une façon corrompue et discordante dans les différentes sources. Au contraire, les Isthmiques et les Néméennes ne sont accompagnées d'aucun renseignement positif relatif à leurs dates, qui n'ont pu être établies que par des considérations entachées souvent de l'esprit de système. M. G. essaie à son tour de retrouver l'ordre primitif des épinicies, en s'appuyant, comme de juste, sur les scholies et sur le papyrus d'Oxyrhynchos, mais aussi en soumettant le texte de chaque ode à une critique sévère, et en relevant soigneusement les allusions aux événements contemporains [1]. C'est là surtout la grande pierre d'achoppement : ces allusions sont rarement formelles; elles sont même parfois tellement enveloppées qu'elles peuvent se prêter à plusieurs interprétations. Il s'ensuit que pour certaines odes la date assignée dépend uniquement du sens attribué à un texte; toutes les autres constructions qui se rattachent à cette première donnée peuvent être en elles-mêmes fort satisfaisantes, mais s'écroulent aussitôt, dès que cette base cesse d'être admise. J'en donnerai tout à l'heure un exemple; mais je tiens à dire auparavant combien l'ouvrage présente d'intérêt. La discussion sur chaque point ne court pas risque de fatiguer le lecteur; tout en ne négligeant aucun argument important, elle est sobre et d'une concision toute scientifique; M. G. ne jette pas de poudre aux yeux et veut convaincre plutôt que persuader. A mon sentiment, il y réussit dans la majorité des cas; qu'on lise, par exemple, ce qui concerne la première Isthmique, où il appuie la date déjà fixée (458) par des arguments tout nouveaux; ou encore la discussion sur les Olympiques I et XII, qui confirme le vrai calcul des Pythiades [2]. Ce sont précisément ces qualités d'ordre et de logique, que je me plais à louer dans l'ouvrage de M. G., qui permettront à ses contradicteurs de repousser plusieurs de ses conclusions. Tout son raisonnement sur la Néméenne II, qui aboutit à la date 487, repose sur un argument de M. Fraccaroli, suivant lequel le vers 13 indiquerait nettement que l'ode est antérieure à la bataille de Salamine; mais cela n'a rien de nécessaire, rien ne s'oppose à ce que l'on suppose l'ode postérieure de plusieurs années, et il résulte en outre du calcul de M. G. que la victoire olympique de Timodémos se

1. Deux tables chronologiques terminent le volume, l'une des principaux faits historiques, agonistiques et littéraires, l'autre des épinicies suivant le système de l'auteur.

2. M. Christ lui-même *dat manus* (*Hermes*, XXXVI, 1 (1901), p. 112).

placerait en 484, trois ans après sa victoire néméenne, alors que le scholiaste dit expressément qu'elle suivit à bref délai, ἐγένετο εὐθέως. On en peut dire autant de l'argumentation relative à la Néméenne V, placée en 489, et à la Ve Isthmique, 480; le point de départ est que cette dernière doit avoir été composée immédiatement après Salamine, et que les démêlés entre Athènes et Egine ont duré jusqu'à l'automne de 481; or si ce dernier point est exact, le premier n'est qu'une hypothèse que le texte n'impose pas. Une autre combinaison est possible, pour ces odes comme pour la IIe Néméenne, et serait peut-être plus vraisemblable. Mais M. Gaspar aurait trop de bonheur s'il ne s'était jamais trompé; et si je crois pouvoir affirmer que quelques-unes de ses discussions ne sont pas convaincantes, s'étonnera-t-on que son intéressant travail justifie le mot de Pindare, νεαρὰ δ'ἐξευρόντα δόμεν βασάνῳ ἐς ἔλεγχον ἅπας κίνδυνος, qu'il a pris pour épigraphe?

MY.

G. FINSLER. **Platon und die Aristotelische Poetik**. Leipzig, Spirgatis, 1900; XI-252 p.

Cet ouvrage, nous dit l'auteur, est sorti de recherches sur la katharsis. La question de la katharsis y tient en effet une grande place; mais l'ensemble des développements de M. Finsler a une portée plus haute; il en résulte avec évidence que la *Poétique* d'Aristote, sauf quelques divergences voulues, est le reflet des théories de Platon, et que Platon a compris mieux que personne la nature et l'essence même de la poésie. La discussion est originale. On n'avait guère, jusqu'ici, commenté la *Poétique* qu'à l'aide d'Aristote lui-même, et l'on ne peut dire que ce fût là une mauvaise méthode. Les ouvrages aristotéliques se tiennent et s'éclairent les uns par les autres, et il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de comprendre la *Poétique* si on l'isole des autres traités d'Aristote, la *Politique* et la *Rhétorique* par exemple. Les travaux de Vahlen sont précieux à ce sujet, et récemment encore Hatzfeld, dans l'introduction à son édition de la *Poétique*, s'inspirait des mêmes principes. Mais si l'on avait souvent étudié l'influence exercée par Platon sur Aristote, si des savants comme M. de Wilamowitz avaient retrouvé cette influence jusque dans la *Poétique*, on n'avait pas encore recherché à fond ce que la *Poétique* doit à Platon, et, à part la dissertation de Belger, déjà ancienne de trente ans[1], M. F. n'avait pas eu, à proprement parler, de prédécesseurs, du moins en ce qui concerne tous les détails de la question. La lecture de son livre prouve qu'il n'était pas inutile de revenir sur les relations entre Platon

1. De Aristotele etiam in arte poetica componenda Platonis discipulo; Berlin, 1872.

et la *Poétique* ; l'examen est approfondi et concluant. Il est digne de remarque, en effet, que la théorie d'Aristote sur la tragédie, ainsi que la fameuse définition, objet de tant de controverses, se retrouve jusque dans les termes eux-mêmes dans un grand nombre de passages des dialogues ; et Aristote, en éliminant certains traits qui ne répondaient pas à son plan, n'en reproduit pas moins dans son ensemble l'idée prédominante de son maître. La différence consiste en ce que le Stagirite construit une théorie technique, considère la crainte et la pitié à l'exclusion des autres passions, et fait de la katharsis, restreinte à la tragédie, le but essentiel de celle-ci. C'est ainsi qu'il se met en opposition avec Platon, en présentant la tragédie comme exerçant une action morale, d'où la conclusion se dégage que la tragédie ne saurait être bannie d'un état bien constitué. Mais Platon était-il donc l'ennemi de la poésie ? C'est ce que discute M. F. dans son remarquable dernier chapitre ; il y montre le développement des idées de Platon sur la poésie, en le suivant pas à pas dans les dialogues où il a exprimé ses sentiments. Partant de ce point, que le poète est inférieur au philosophe, parce qu'il n'atteint pas l'essence des choses (*Protagoras*), Platon attaque d'abord la croyance à la vertu éducatrice de la poésie (*Gorgias*), et cependant le poète est uni au philosophe par le lien commun de l'enthousiasme à l'égard du vrai, du beau (*Phèdre*) et de l'amour (*Banquet*). Sa conception de la *République* l'entraîne logiquement, malgré lui, « le cœur saignant », à en bannir la poésie qu'il aime ; mais enfin les *Lois* nous le montrent revenu à une conception analogue à celle du Phèdre, et exprimant l'espérance que la poésie, et la poésie dramatique en particulier, puisse servir à l'organisation de l'état, d'accord avec le législateur, et atteindre, comme l'état lui-même, son essence véritable, μίμησις τοῦ καλλίστου καὶ ἀρίστου βίου (*Lois*, 817 *b*). S'il est quelqu'un qui ait pu prendre à la lettre le mot de Bernays, que « Platon dans sa vieillesse était brouillé avec la poésie », celui-là a méconnu l'âme de Platon ; M. F. a montré, dans cette dernière partie de son livre, véritablement attachante, combien une telle opinion est contraire à la réalité. Si maintenant nous revenons au problème de la katharsis, dirons-nous que M. F. l'a résolu ? Son explication, appuyée sur de nombreux passages de Platon et d'Aristote, laisse encore place à bien des doutes. La katharsis a une valeur morale ; la pitié et la crainte sont des affections maladives de l'âme, et par la katharsis l'état normal de l'âme est rétabli ; celle-ci retrouve par là son équilibre, c'est-à-dire, pour parler comme Aristote, sa vertu (p. 122). La katharsis est une sorte de médication (morale, bien entendu) qui guérit en les modérant (M. F. se sert du mot *égaliser*) les dispositions maladives de l'âme (p. 121) ; et cet effet est obtenu par la tragédie sur la crainte et la pitié précisément en ce qu'elle excite la pitié et la crainte, les seules affections de l'âme dont parle Aristote. Hatzfeld avait dit à peu près la même chose, en parlant d'un retour à une juste mesure ; son

erreur fut de croire que la tragédie purifie la crainte et la pitié en nous donnant l'habitude de ressentir ces passions à un égal degré dans la réalité, c'est-à-dire en les transformant en habitudes vertueuses.

M. Finsler s'est gardé avec raison d'aller jusque-là ; mais pour le reste son interprétation ne diffère pas sensiblement de celle du professeur français ; il est regrettable qu'il ne l'ait pas connue. Platon dit quelque part que si un malheur nous frappe, nous mettons une sorte de point d'honneur à ne pas montrer notre peine, et à rester calmes, tandis qu'au contraire, à la vue des souffrances d'un héros de tragédie, nous nous abandonnons et témoignons notre compassion (*Rep.* 605 *c d*). La Fontaine, à la fin du livre I de *Psyché*, fait dire à Ariste (Boileau) : « Si nous apportons à la tragédie quelque sujet de tristesse qui nous soit propre, la compassion en détourne l'effet ailleurs, et nous sommes heureux de répandre pour les maux d'autrui les larmes que nous gardions pour les nôtres. » Je laisse au lecteur à réfléchir sur ces citations ; et je fais remarquer seulement qu'il ne s'agit certainement pas de modérer, de tempérer les passions de pitié et de crainte, ou de les ramener à une juste mesure, pas plus d'ailleurs qu'il ne saurait être question, comme l'ont cru quelques-uns, de soulager l'âme et de satisfaire son besoin d'émotions.

MY.

J. BIDEZ. **Deux versions grecques inédites de la vie de Paul de Thèbes,** publiées avec une introduction (Université de Gand ; Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres, 25e fascicule). Gand, Engelcke ; Bruxelles, Lamertin, 1900 ; XLVIII-33 p.

On sait que S. Jérôme a écrit une vie de Paul de Thèbes, qu'il signale lui-même parmi ses ouvrages (*Vir. ill.*, 135) ; outre cette vie en latin, deux autres, en grec, ont été publiées l'une dans les *Analecta Bollandiana*, t. II, dont Bolland avait antérieurement donné une traduction latine dans les *Acta Sanctorum* (janvier), l'autre par Fuhrmann et le P. Khell dans les *Acta sincera S. Pauli Thebæi ;* de plus, une vie copte a été publiée par M. Amélineau, et une vie syriaque par le P. Bedjan. La question s'est soulevée de savoir si le texte de S. Jérôme est l'origine de ces différentes versions, ou si son récit, au contraire, dérive d'un texte grec préexistant. Rosweyde s'est prononcé pour la première hypothèse, qui fut combattue par Bolland, et abandonnée depuis par la plupart des critiques. M. Bidez reprend aujourd'hui cette opinion, et montre que ces versions sont apparentées de plus ou moins près avec l'une ou l'autre de deux vies grecques inédites, qu'il publie dans le présent volume. De son argumentation, qui repose sur une comparaison minutieuse des textes publiés et des manuscrits, il résulte en effet, et cela semble indubitable, que le texte des

Analecta et celui de Fuhrmann sont parents d'un groupe de manuscrits dont la source commune est une traduction grecque de la vie latine composée par S. Jérôme, et que les versions copte et syriaque [1] se rattachent à la même origine (une copie de cette traduction) qu'une version grecque contenue dans un second groupe de deux manuscrits, un *Patmiacus* et un *Parisinus*. Le premier groupe (*a*) est de beaucoup le plus important pour la critique, le second (*b*) n'étant en somme qu'un remaniement, à la fois amplifié et abrégé, de la traduction grecque originale (*g*). Il se compose de cinq manuscrits, un *Vossianus* de Leyde (L), deux *Vaticani* (U et V), un manuscrit de Paris (R) et un de Turin (T). M. B. les répartit en trois groupes : L, UV, RT ; ils représenteraient une même tradition, mais indépendamment l'un de l'autre, les deux derniers étant néanmoins plus proches parents. « Le meilleur témoignage est celui de L, le moins sûr est celui de RT » (p. XI) ; dans le dernier groupe « R est le moins éloigné du texte primitif » (p. X). D'après ces considérations, M. B. donne le texte de *a* (= LRTUV) en prenant pour base L + UV ou RT contre l'autre groupe, ou L seul dans le cas de divergence complète, « puisqu'il fallait bien faire un choix » (p. XIII). Les conclusions de ce classement, il faut bien le dire, ne sont pas d'une parfaite certitude. Premièrement, le texte latin de S. Jérôme, comme le remarque M. B. lui-même (p. XI, note 2), est très mal établi ; il est difficile, par conséquent, de décider quel fut exactement l'original de la première traduction grecque, et par suite on ne peut affirmer positivement que tel manuscrit représente un meilleur texte que tel autre. Or, on conçoit, si cet original grec est dû à Sophronios, qui a mis en grec plusieurs traités de S. Jérôme, entre autres la vie de S. Hilarion et peut-être le *de Viris illustribus*, combien il est intéressant de le retrouver, et de quelle utilité il serait pour rétablir le vrai texte latin. Secondement, M. B. ne me semble pas estimer à sa juste valeur le manuscrit de Turin. Ce manuscrit, très important pour l'histoire de la tradition, puisque c'est de lui que se rapprochent le plus les textes grecs des Bollandistes et de Fuhrmann, est considéré par M. B. comme « le plus éloigné du texte primitif. » Ce jugement, fondé sur les remaniements de T, ne me paraît exact qu'en partie. Les remaniements de T, nombreux il est vrai, sont d'un genre tout particulier ; ils consistent le plus souvent, et cela est digne de remarque, en additions (peut-être d'anciennes observations marginales de la source), qui ne touchent en rien à la suite du texte, comme on peut le voir en les mettant entre parenthèses ; bien plus, certaines d'entre elles semblent se

---

1. Une traduction française accompagne la publication de M. Amélineau (*Ann. Mus. Guimet*, t. XXV), et M. Bidez a eu recours à une traduction du texte syriaque faite par M. Kugener ; il nous dit également qu'il doit beaucoup à M. l'abbé van den Ven.

rapporter à des passages du latin qui sont laissés de côté dans les autres manuscrits (p. ex. 14, 17—20, 3); enfin T, qui donne souvent des leçons plus voisines du latin que L [1], représente parfois une tradition différente, c'est-à-dire qu'à côté d'une bonne leçon de L il donne une leçon qui est la traduction d'une variante (notamment 10, 9 et 11). Il faudrait donc conclure que T remonte à une source qui a ajouté des mots et des membres de phrase à la traduction originale, tout en respectant les termes mêmes de cette traduction, et il n'aurait pas alors moins de prix que L pour la reconstitution du texte latin; car il est à remarquer en outre que beaucoup de bonnes leçons sont propres à ce manuscrit seul. Les additions de T, d'où qu'elles proviennent, n'enlèvent donc rien à sa valeur pour ce qui est du reste. Quoi qu'il en soit, j'admettrais volontiers que la concordance de LT donne la véritable leçon, par exemple 14, 17 περιρρεόμενος au lieu de περιρενόμενος RUV (texte περιρραινόμενος); et il en est ainsi en effet dans plusieurs passages, où le texte adopté, avec raison, par M. Bidez est celui de LT contre RUV (2, 9 et 16 — 10, 15 — 12, 8 — 18, 9 — 20, 4 et 15 — 28, 7). L'étude des manuscrits du texte latin est bien à désirer, et apporterait vraisemblablement de précieuses indications.

MY.

H. VAN GELDER, **Geschichte der alten Rhodier.** Haag, 1900, VIII-521 pp. In-8°.

L'auteur de cette vaste et compacte monographie — Mémoire couronné par la Société des Arts et Sciences d'Utrecht — nous prévient dès l'abord que le moment n'est pas encore venu d'écrire une « histoire complète et suivie » de Rhodes, et que telle n'a pas été son intention. Il a voulu faire, après Cecil Torr (1885), un inventaire de tout ce que nous ont appris sur l'histoire ancienne de Rhodes les nombreux textes épigraphiques et monuments figurés découverts depuis trente ans, textes naguère encore dispersés et maintenant réunis en *Corpus* (1895) par Hiller von Gärtringen. Nous connaissons assez bien maintenant, grâce à ces précieuses trouvailles, « l'histoire intérieure » de l'île, la religion, les institutions, les mœurs, les arts plastiques ; mais il faut attendre de l'avenir ce qu'elles ne nous ont pas donné encore, des renseignements nouveaux sur l'histoire politique et commerciale de Rhodes. C'est seulement quand cette lacune aura été comblée qu'il sera possible de construire le monument auquel M. H. van G. apporte des matériaux soigneusement classés et déjà mis en œuvre à la place qu'ils doivent occcuper dans le plan définitif.

---

1. Outre celles qui sont adoptées dans le texte (2, 6 — 14, 1 — 18, 12 — 22, 8 — 24, 10), j'en ai relevé une douzaine, sans compter d'autres leçons de T qui sont aussi bonnes que celles de L. Il s'agit, bien entendu, de T seul.

L'auteur voit mieux que personne ce qui manque à son livre ; mais disons tout de suite qu'il n'y manque rien de ce que nous pouvons actuellement savoir sur le sujet traité. Les parties qui attendent l'ouvrier de la dernière heure y sont représentées, un peu plus en raccourci, mais avec toute la substance contenue dans les monographies antérieures, ajoutée aux acquêts nouveaux. C'est donc bien une « Histoire », comme l'indique le titre, et non pas une série de « contributions » à l'histoire. Ce que veut dire l'auteur, en s'effaçant modestement dans le rôle de précurseur, c'est que après les préliminaires géographiques (p. 1-13) et la préhistoire mythique (p. 14-62), l'histoire politique n'occupe qu'un peu plus de cent pages (p. 63-177) dans son livre, et qu'il juge cette proportion anormale. Il n'a pas cherché à dilater artificiellement son exposé en y déversant des tranches de l'histoire des peuples et dynasties avec lesquels les Rhodiens sont entrés en relations ou en conflit, Lagides, Séleucides, Attalides, Achéens, Romains. Il discute les questions litigieuses, mais sobrement, avec le goût des solutions nettes et non de la polémique. Certaines de ces questions, notamment celles qui concernent les dates des principales acquisitions territoriales (p. 178-207), ont été rejetées dans le chapitre suivant, *Staat und Recht* (p. 178-288), où commence l'exploitation méthodique des textes nouveaux. A l'énumération des possessions rhodiennes succède l'analyse des organes internes, gouvernement de l'État rhodien à Rhodes, autorités municipales hors de l'ἄστυ, δᾶμοι subdivisés en κτοῖναι, système régional superposé, là comme ailleurs, aux groupes traditionnels des φυλαί et πάτραι, que reliait probablement le chaînon intermédiaire des φρατρίαι. Les dieux et le culte (p. 289-367), l'art et les artistes (p. 368-408), la littérature et l'érudition (p. 409-422), le commerce, l'industrie, les mœurs (p. 423-439), occupent le reste du volume, complété par un Appendice épigraphique (p. 440-473) et d'amples Tables onomastiques (p, 474-511) contenant tous les noms des Rhodiens connus, rencontrés en pays rhodiens ou à l'étranger, avec références et, quand faire se peut, une date approximative à la suite de chaque nom.

Une pareille encyclopédie rhodienne ne se prête pas à une analyse critique. Elle n'est pas faite non plus pour la lecture courante. M.H. van G. a pris ses précautions contre le grand public, dont la curiosité, à vrai dire, ne le menaçait guère. Les abondantes références mises à même le texte le disloquent et disséminent parfois à grandes distances les membres de la construction syntactique. Telle phrase, encombrée de parenthèses bourrées de chiffres, occupe plus de lignes qu'elle ne compte de mots. Telle page de consciencieux inventaire ressemble à une table de logarithmes ; les sigles abréviatifs y remplacent à merveille ceux des sinus, cosinus et tangentes. Ces sigles, l'auteur n'a même pas songé à les expliquer dans un tableau placé à l'entrée : il se rue d'emblée dans les IGI, IGSI, GDI, SIG, CGC, sans le moindre

souci des profanes. Il dirait volontiers, comme Platon : nul n'entre ici, s'il n'est géomètre.

Il a de même oublié d'indiquer dans sa préface où il arrête l'histoire des « anciens » Rhodiens. C'est à la p. 177 seulement qu'on apprend que le dernier renseignement concernant l'histoire politique de Rhodes est de 380 p. Chr. En revanche, M. H. van G., qui ne veut avoir affaire qu'aux érudits, leur a fait la très grande politesse d'écrire en une langue qui a cours dans le monde entier. Je ne sais s'il a présenté à la *Provincial Utrechtsch Genootschap* un Mémoire en néerlandais : en tout cas, le livre est à la portée de ceux qui n'ont pas trouvé le temps d'ajouter à leur mise de fonds gréco-latine plus de trois ou quatre langues modernes. Ceux-là, j'imagine, sont nombreux, assez pour entraver, s'ils le voulaient, par la conspiration du silence l'irruption dans le domaine scientifique international d'une foule d'idiomes qui n'ont pas mérité par leurs services antérieurs le droit de cité « mondiale ». On nous ramène à la tour de Babel, avec menace d'ajouter à la cacophonie, en guise de remède, un volapük quelconque ou un latin de cuisine moderne. Ne voyons-nous pas l'Académie de Buda-Pest publier les documents latins des archives diplomatiques de la Hongrie, avec titre, préface, notes et tables en langue magyare? C'est du prurit patriotique : le patriotisme réfléchi n'est pas si chatouilleux, et, en l'espèce, il aurait trouvé le latin assez hongrois. Je recommande l'exemple de M. H. van Gelder aux « flamingants » de tous les pays.

A. Bouché-Leclercq.

Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis :

Q. Horati Flacci opera. Recognouit breuique adnotatione critica instruxit Edwardus C. Wickham, Collegii Noui soc. hon. Oxonii e typographeo Clarendoniano; Londini et Noui Eboraci, apud Henricum Frowde. 1 et 17 cahiers non paginés pet. in-8°. Prix : 2 sh. 6.

Cet Horace fait partie d'une collection de textes grecs et latins, analogue aux collections allemandes de Teubner, de Weidmann, de Tauchnitz (la collection in-8°), de Freytag. L'Angleterre n'avait rien d'exactement comparable, si je ne me trompe. Déjà ont paru Lucrèce, Virgile, César, les petits écrits de Tacite, des discours de Cicéron.

On doit féliciter l'université d'Oxford d'avoir eu l'idée d'une telle entreprise. A en juger par cet Horace, l'exécution matérielle est fort belle et, en général, supérieure à celle des collections rivales. Le public n'aura qu'à profiter d'une concurrence d'où naîtra l'émulation. Mais l'Horace de M. Wickham ne se recommande pas seulement par ces qualités tout extérieures.

Des éditions semblables, celle qu'il rappelle le plus naturellement est l'Horace de Hertz [1]. Il y a entre les deux une différence essentielle. Dans Hertz, les trois ou quatre lignes d'annotation contiennent des conjectures ou la leçon des mss. quand elle est corrigée dans le texte. En dehors de là et de quelques indications sur les Blandinii, il n'y a pas de variantes ; sauf les sigles *B* et *v*, toutes les autres désignent les éditeurs modernes. Dans Wickham au contraire, 24 sigles désignent autant de mss., sans parler des leçons des scoliastes. Les principales divergences de la tradition sont indiquées. Les conjectures sont mentionnées fort rarement, à l'exception de celles de Bentley. Par suite, l'édition auglaise sera d'un usage plus général. Le premier besoin que l'on éprouve est de connaître la tradition.

A cet égard, M. W. a fait un choix. Il a exclu les variantes orthographiques et les lapsus de copistes. Mais on pourra être ennuyé d'avoir à chercher encore certaines leçons dans la forêt de Keller et Holder : *Od.* II, 2, 18 *plebis;* 4, 18 *delectam* et *dilectam;* 6, 19 *nimium* ; 10, 18 *citharae;* 18, 8 *clientes*; *Sat.* I, 1, 115 *suis;* 2, 28 *nolunt ;* 38 *moechos*; 49 *ut;* 78 *sectari matronas* ; 3, 57 *ille* V ; 131 *clausaque ustrina* V (variante solidaire de *tonsor* indiqué au v. suivant); 5, 67 *domini;* 6, 29 *est hic* V; 10, 5 *num*. Je me borne à ces deux livres. De telles lacunes sont inévitables. Mais il semble que nous n'avons pas encore l'apparat sommaire et pourtant complet dont M. Christ traçait naguère le plan [2]. Le mémoire de M. Christ ne paraît pas avoir exercé une grande influence et M. W. l'a négligé, semble-t-il. On doit le regretter. En s'inspirant de son esprit on eût pu sacrifier quelques mss. secondaires (voir la liste que dresse M. Christ, pp. 85-86), et ajouter des variantes utiles.

Aux mss. de Keller et Holder, M. W. a ajouté le ms. de Queen's College (Oxford) qu'il avait fait connaître dans sa grande édition. Il a eu raison. Il était bon de renouveler la mémoire des philologues du continent. Ce ms. a d'ailleurs pris place dans la seconde édition Keller des Odes.

M. W. indique avec soin le commencement et la fin des mss. On sait qu'il y a là une des grandes difficultés pratiques de la critique d'Horace. Mais ces indications, perdues dans l'apparat, ne permettent jamais en lisant un passage de savoir quels mss. le donnent. Il n'y a qu'un seul moyen de remédier à cet inconvénient : c'est d'annoncer à chaque page les mss. présents. M. W. pouvait le faire aisément en haut de la page, dans l'angle intérieur. Il ne sait pas quelle reconnaissance aurait accueilli cette petite attention.

Le texte adopté est très conservateur. En dix passages seulement,

---

1. *Rev. crit.* 1894, II, 256.

2. *Sitzungsberichte der ph. ph. u. der hist. Classe der Akademie zu München*, 1893, 57 sqq.

M. W. a introduit une conjecture, le plus souvent d'accord avec ses devanciers.

Il n'y a pas de pagination. Cette innovation est parfaitement légitime, sauf dans la préface. Un défaut bibliographique est l'absence de date au titre ; la préface est datée de décembre 1900. Enfin il n'y a ni index des noms propres ni table des *initia*. Ces deux appendices eussent rendu le volume bien plus pratique.

En résumé, très bonne édition, que l'on peut recommander aux étudiants et aux maîtres. Elle suffira pour les orienter rapidement sur les difficultés critiques. M. Wickham s'est d'ailleurs fait un nom honoré parmi les « Horatiens » par sa grande édition. Il était difficile de confier en Angleterre cette recension à des mains plus expertes.

Paul Lejay.

Las « Novelas ejemplares » de Cervantes; sus criticos; sus modelos literarios; sus modelos vivos, y su influencia en el arte, por Francisco A. de Icaza, c. de la Real Academia Española. Obra premiada por el Ateneo de Madrid. Madrid, Suárez, 1901, p. in-8° de 279 pp. — 4 ptas.

Avantageusement connu comme poète, M. de Icaza se révèle aujourd'hui comme un érudit des mieux informés et un critique des plus sagaces. Il passe en revue, dans la première partie de son ouvrage, ce qu'on a écrit jusqu'à ce jour sur les *Nouvelles exemplaires :* beaucoup de verbiage et de redites ; peu d'idées justes ou personnelles. Le livre suivant étudie chaque nouvelle en particulier, ses sources, ses modèles réels ou imaginaires. L'auteur y démontre que, égarés par trop de zèle, certains commentateurs ont eu tort de chercher dans chaque phrase une allusion, dans chaque personnage un portrait. Cervantes n'a fait, en somme, que peindre les mœurs de son temps sans parti pris et sans intention préconçue. La troisième partie est consacrée à un tableau très intéressant de la nouvelle espagnole avant et après Cervantes. L'influence des *Novelas* a été plus considérable à l'étranger qu'en Espagne même ; elle est encore sensible en certaines littératures, et M. de I. a cru la reconnaître jusque chez Edgar Poe. Je ne demande qu'à être convaincu, mais un rapprochement de cette nature exigerait, semble-t-il, de plus amples explications. On pourrait, dans un ordre d'idées inverse, signaler à M. de I. une analogie qui a peut-être échappé aux cervantistes. De même que le fameux *Coloquio de Cipion y Berganza*, le quatrième dialogue du *Cymbalum mundi* a pour interlocuteurs deux chiens nommés Hylactor et Pamphagus. Je n'en conclus pas que Cervantes ait imité Bonaventure Des Périers ; mais la comparaison vaudrait la peine d'être faite. En résumé, le livre de M. de Icaza est d'une lecture agréable et des plus instructives ; sobrement écrit, sans remplissage

ni longueurs, il a le mérite de nous mettre en garde contre une foule d'admirateurs maladroits qui ont faussé comme à plaisir le vrai sens des nouvelles de Cervantes.

Léo Rouanet.

Juan Ruiz, arcipreste de Hita. **Libro de buen amor.** Texte du XIVe siècle publié pour la première fois avec les leçons des trois manuscrits connus par Jean Ducamin, agrégé de l'Université, professeur au collège de Castres. Toulouse, Privat, 1901, in-8° de LVI-343 pp. — 20 fr.

On connaît de ce poème trois manuscrits, dits de Salamanque, de Gayoso et de Tolède. M. Ducamin donne de chacun d'eux, dans son étude préliminaire, une minutieuse description. Il expose, plus loin, les raisons convaincantes qui l'ont décidé à reproduire *in-extenso*, quoique de date relativement moins ancienne, le manuscrit S., tout en citant au bas des pages les variantes de G. et de T. Le système adopté pour la transcription de ce manuscrit fait le plus grand honneur à la patience et à l'ingéniosité de M. D., qui, ayant dû renoncer à une reproduction photographique, s'est efforcé d'y suppléer par les moyens que la typographie mettait à sa disposition. Toute lettre ou mot tracé à l'encre rouge dans les manuscrits se trouve représenté dans l'imprimé par des caractères gras. Les caractères italiques sont affectés aux abréviations résolues. L'*s* ordinaire, l'*s* longue et deux sortes de sigma grec correspondent aux quatre formes d'*s* employées par les anciens scribes. L'*i* ordinaire et deux variétés d'*i* long, l'un sans boucle et l'autre avec boucle, alternent suivant les cas. Enfin les moindres particularités, les plus insignifiantes en apparence, sont soigneusement notées au passage. Trois fac-simile, mieux que de longues explications, aident à saisir sans grands efforts la valeur de ces signes conventionnels. Un souci d'exactitude aussi extrême pourra paraître exagéré à quiconque n'a pas le volume entre les mains. En réalité, l'œil s'accoutume très vite à cette diversité de caractères, et il n'en résulte ni fatigue ni confusion pour l'esprit du lecteur. On comprendra, de plus, qu'une édition établie d'après des principes aussi rigoureux ne saurait qu'être d'une fidélité absolue.

M. D. a restitué aux *cantares* de l'archiprêtre de Hita le vrai titre que leur avait donné l'auteur, titre ignoré jusqu'à ces dernières années où M. Menéndez Pidal l'a découvert et fait connaître dans un très remarquable article de la *Revista des archivos, bibliotecas y museos* (t. II, p. 106, 1898). La nouvelle édition contient en outre 64 vers que l'on chercherait vainement dans celles qui l'ont précédée. Dès qu'il s'agit d'un monument littéraire aussi vénérable, on se demande par suite de quels scrupules niaisement pudibonds furent supprimées ces 16 *cuartetas*, assez innocentes en somme. M. D.

annonce que son édition paléographique du *Libro de buen amor* sera complétée prochainement par une édition critique. Ce texte est digne, en effet, d'être étudié sous tous ses aspects, et nul ne s'acquitterait de cette tâche avec autant de savoir et de conscience que le jeune professeur. Dès à présent, son travail a rendu inutiles les publications antérieures de Sanchez et de Janer ; il est actuellement le seul que puissent consulter en toute confiance les philologues et les érudits.

Léo Rouanet.

Guillaume Poyet, avocat et chancelier, par Maurice Deubel, docteur en droit. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1901, 148 p. in-8°, 5 fr. (Bibliothèque de la conférence Rogéville, VIII).

Ce n'est pas une nouvelle biographie du chancelier de François I, Guillaume Poyet, que l'auteur a voulu nous donner après le récent travail de M. Porée. Il nous offre simplement dans cette thèse de doctorat, soutenue à Nancy, la discussion juridique des différents griefs que les juges contemporains et les historiens postérieurs ont fait valoir contre ce personnage aussi intelligent qu'immoral, dont la fortune tardive (il avait cinquante ans quand il entra dans la politique en plaidant pour Louise de Savoie contre Charles de Bourbon) mais rapide, se termina par une chute aussi honteuse que profonde. Dans une série de chapitres, M. Deubel nous entretient donc successivement du procès contre le connétable, de l'ordonnance de Villers-Cotterets, en tant que restreignant la défense des accusés, de la gestion des finances du royaume par le chancelier, du procès de l'amiral Chabot de Brion, du procès de Poyet lui-même, pour voir « s'il ne pourrait pas être au moins partiellement réhabilité ». Et, en effet, sur toutes ces questions, l'auteur fait des efforts méritoires pour arracher au lecteur sinon un verdict d'innocence, du moins les circonstances atténuantes. Dans le procès qui devait dépouiller Bourbon et le pousser à trahir son pays, la thèse plaidée par Poyet est déclarée « aussi soutenable que celle de ses adversaires », plus favorable (à la royauté) que les autres, quoique « peut-être pas aussi bonne en équité ». — Pour l'ordonnance de justice de 1539, il est vrai que « l'innocence n'avait aucune garantie » contre des juges prévaricateurs, mais le chancelier en codifiant les édits antérieurs, n'a rien innové sur ce point. Comme ministre des finances, Poyet a « employé parfois des moyens peu recommandables pour remplir les caisses de l'Etat » mais pourtant c'était « un grand financier ». Chabot a « commis l'imprudence de se mêler aux intrigues de la cour » ; c'est d'ailleurs un personnage peu intéressant, et le roi était dans son droit le plus strict en le traduisant devant une commission extraordinaire pour le punir de ses malversations. Il est présumable en effet — nous sommes d'accord sur

ce point avec M. D. — que Chabot a sollicité, pris de toutes mains, volé, si l'on veut, (tout comme le connétable de Montmorency, son ennemi, se livrait à un ignoble chantage vis-à-vis de M. de Chateaubriand, le gouverneur de Bretagne) comme tous les favoris de la cour des Valois [1]. Mais là n'est pas la question toute entière, et d'ailleurs, si la mendicité de ces seigneurs donne « une triste idée de tous ces personnages », je ne vois pas bien pourquoi le mépris que nous inspire Poyet, leur digne émule sur ce point, « est peut-être un peu exagéré. » Mais ce qu'on lui reprochait surtout, ce qui fut particulièrement scandaleux dans sa conduite, ce fut l'indécente pression qu'il exerça sur les autres juges, ses subordonnés, c'est qu'il n'eut pas honte de se faire octroyer d'avance par le roi une partie des biens de l'accusé, alors qu'il n'était pas encore condamné. Aussi n'éprouve-t-on aucune compassion pour le chancelier quand, ayant cessé de plaire, il succombe à son tour sous une procédure semblable ; il se défendit en avocat retors plutôt qu'en innocent opprimé, et ce haut dignitaire qui, sous sa simarre avait revêtu la robe du prêtre, à soixante ans, fut convaincu d'avoir suspendu le cours de la justice, d'avoir protégé des misérables (parmi eux le père de ses deux maîtresses), d'avoir fait fortune aux dépens de l'Etat, et privé de ses charges et de sa liberté. M. D. voit, il est vrai, dans le pouvoir immense qu'on avait laissé prendre à Poyet, « un nouveau motif d'indulgence ». Plusieurs trouveront un peu outré le zèle de son défenseur d'office. Passe encore, s'il ne s'agissait pour lui que d'obtenir les circonstances atténuantes pour un grand coupable ; mais il rend en vérité un fort mauvais service à son client posthume en le peignant « plein de sollicitude pour le pauvre populaire, serviteur zélé de la royauté, ennemi de tous les abus; digne précurseur en un mot du cardinal de Richelieu. » Des exagérations pareilles vaudront tôt ou tard au chancelier une revision de son procès en sens contraire; ce n'est pas à si bon compte qu'on devient un Richelieu dans l'histoire.

R.

Frantz Funck-Brentano. — **L'affaire du Collier** d'après de nouveaux documents recueillis en partie par A. Bégis. Paris, Hachette, 1901. In-8°, 351 p.

Dans ce nouveau volume M. Frantz Funck-Brentano reprend en

---

1. P. 99. Personne n'admet plus aujourd'hui que le dauphin François soit mort de poison en 1536, malgré les aveux arrachés au malheureux Montecuculli par la torture. — P. 100 et 116. Il y a une singulière confusion dans l'exposé de la situation réciproque des partis à la cour. Si la duchesse d'Etampes, la maîtresse de François I, réclame justice pour Chabot, ce n'était certainement pas pour faire plaisir au *duc d'Orléans* (qui d'ailleurs était alors déjà, à son tour, le dauphin) car il était l'amant de sa rivale en influence, de Diane de Poitiers.

sous-œuvre, usant des moindres matériaux que lui a fournis une énorme bibliographie préalablement élaborée, l'affaire du collier.

Cette histoire, telle que M. F.-B. la conte par le menu, est vraie de tous points. Il l'a dégagée au moyen d'une minutieuse critique de tous les éléments faux ou douteux qui l'encombraient. Du fatras d'innombrables œuvres d'imagination ou de parti que ce sujet avait fait éclore, émergeaient quelques livres sérieux; ils étaient obscurs en quelque endroit ou incomplets. M. F.-B. a élagué, ajouté ou remanié dans toute cette littérature. Il offre au public trois cent cinquante pages qui la résument et la corrigent et il a autant de raisons qu'on peut en avoir en histoire, de penser qu'il a dit le dernier mot sur cet incident de terrible conséquence.

Et pourtant, son livre est encore un roman.

M. F.-B. s'est dit que la méthode habituelle de composition historique, si habilement appliquée fût-elle, et le style ordinaire des historiens, même émancipé des formules communes aux érudits qui ne sont que cela, même fortement rajeuni et coloré, ne s'accorderaient pas avec un sujet si invraisemblable, si fou, si romanesque enfin. Il a composé son ouvrage, scrupuleusement documenté, comme nos psychologues les plus goûtés composent leurs romans et l'a écrit dans un style qu'on trouve plutôt chez les nouvellistes soucieux d'*écriture artiste* que chez les historiens. De ce style je ne dirai que du bien. Malgré quelques images forcées ou certains effets trop poussés, j'aime mieux l'originalité, voire la fantaisie de M. F.-B. que le style incolore et plat et toujours le même de tant de maîtres de l'érudition.

Je ne parlerai pas dans les mêmes termes de la composition. Qu'un romancier coupe son livre en petits chapitres consacrés chacun à un portrait de personnage ou à un court épisode, comme M. Hervieux dans l'*Armature*, soit. Un lien rigoureux n'est peut-être pas nécessaire entre les diverses parties d'un roman assez simple. Je le crois indispensable pour souder les périodes d'une aventure longue, compliquée et embrouillée comme celle du Collier. Le lecteur eût mieux suivi les phases de l'affaire dans un récit moins divisé.

Les peintures des caractères elles-mêmes eussent peut-être gagné à ne pas être faites en plusieurs fois. Elles sont cependant généralement fort réussies. M. F.-B. a mis tous ses soins à fixer les physionomies de ses héros, d'abord parce que plusieurs d'entre eux avaient été présentés sous un aspect qui lui semblait faux ou inexact, ensuite parce que « c'était dans le fond des caractères que se trouvait la raison d'être, partant l'explication des faits..... ». Il peut se flatter que ses personnages sont pour la plupart fort bien campés et aussi vrais que nature. Il a saisi sur le vif chacun de ces aigrefins de marque, associés ou rivaux, dupant et dupés, de sort inégal comme d'intelligence, tous finalement passibles des cachots, de l'étrivière ou du fer rouge. Jeanne de Valois de La Motte, intrigante à l'audace sans limites, aussi

imprévoyante qu'impudente; La Motte, son digne époux, juste aussi moral qu'un ruffian; Cagliostro, modèle des charlatans, tantôt cynique et tantôt inconscient, en arrivant à se tromper lui-même; Mlle d'Oliva, le vice inintelligent, paré des charmes de l'ingénuité; Bette d'Etienville, *arriviste* d'ancien régime qui eût fini de nos jours dans la peau d'un politicien, voilà des types définitivement fixés. — Que M. F.-B. me permette de faire une réserve pour le cardinal de Rohan, son préféré de toutes manières, celui qu'il a le plus travaillé et qu'il a le moins sévèrement jugé. S'il avait pu connaître certains documents, encore inédits, mais dont l'analyse sera bientôt publiée, conservés aux Archives départementales du Pas-de-Calais (fonds de l'abbaye de Saint-Vaast), il eût hésité sans doute à le gratifier « d'une âme généreuse ». Lorsque M. F.-B. aura compulsé tous ces mémoires et pièces de procédures, correspondances d'hommes d'affaires, de religieux et d'autres gens encore où se trouvent exposés les rapports de l'orgueilleux commendataire avec le monastère dont les richesses alimentaient ses folies, lorqu'il aura vu avec quelle âpreté son beau prince Louis chicanait pour réclamer des revenus qui nous semblent plutôt avoir dû appartenir aux bénédictins, il conviendra que le prélat joué par les Cagliostro et les La Motte, ne fut pas dupe partout...

Ces remarques faites, s'il me faut dire en quelques mots mon opinion sur le nouveau livre de M. Funck-Brentano, je le crois aussi bien destiné que les précédents à intéresser le grand public, et plus capable encore d'instruire et de charmer les amis de la vérité et les amateurs de belle littérature historique.

J. Chavanon.

Inventare des Grossherzoglich Badischen General-Landesarchivs herausgegeben von der grossherzoglichen Archivdirektion. Erster Band. Karlsruhe, Müller, 1901, VII, 320 p. gr. in-8°.

M. Frédéric de Weech, directeur général des Archives du grand-duché de Bade, inaugure par le présent volume la publication des *Inventaires sommaires* des nombreux dépôts qui sont venus, par suite d'héritages, de legs, d'agrandissements territoriaux ou en vertu des réglements administratifs modernes, se fondre successivement, et surtout au cours du XIXe siècle, dans le fonds d'archives assez modeste des anciens margraves de Bade-Bade et de Bade-Dourlach. Ce n'est pas, bien entendu, le répertoire détaillé lui-même qu'il met à la disposition du public, mais des résumés aussi précis et complets que possible; ils suffiront certainement, si nous en jugeons par ce premier volume, à l'orientation des savants désireux de consulter les collections confiés à sa garde.

Dans une courte introduction, nous apprenons à connaître l'or-

ganisation actuelle du dépôt, qui a été remanié à plusieurs reprises. Le *General-Landesarchiv* comprend trois grandes divisions, le *Familienarchiv*, le *Haus-und Staatsarchiv* et le *Landesarchiv*. La première renfermant les pièces intimes et secrètes, relatives à la dynastie régnante ou à celles qui ont régné sur le pays, ne sera point représentée dans cet inventaire imprimé; sans doute elle n'est pas accessible non plus aux travailleurs. Les *Archives de la Maison et de l'Etat*, qui forment la seconde division, se partagent à leur tour en six subdivisions, dont la première comprend les pièces *personnelles*, se rapportant aux princes, en tant qu'on les a jugées communiquables, la seconde les affaires de la cour, la troisième les affaires de l'Etat, la quatrième, les relations des ambassadeurs et envoyés au dehors, la cinquième les affaires de l'Empire, la sixième enfin les affaires des cercles de l'Empire. La troisième grande division du dépôt, les *Archives du pays*, est subdivisée actuellement en dix-sept rubriques, d'importance très diverse; c'est par quelques unes de ces subdivisions qu'on a commencé la présente publication, sans s'en tenir cependant à l'ordre tracé par le cadre officiel. Le volume s'ouvre par l'Inventaire sommaire de la *première* subdivision, les *diplômes et chartes des empereurs et rois d'Allemagne et les bulles des papes* (p. 6-74).

Il y en a un assez grand nombre, commençant pour les empereurs à Louis-le-Débonnaire (805), en s'arrêtant à Maximilien I (1512), et allant pour les papes, d'Urbain III (1094) à Boniface VIII (1302)[1]. Le rédacteur de l'inventaire a soigneusement relevé pour chaque pièce si elle a déjà été publiée ou donnée en régeste dans une publication antérieure. Le second paragraphe de cette subdivision, comprenant les *chartes territoriales* est réservé pour plus tard; il en est de même pour les deux subdivisions suivantes, comprenant les *Archives féodales et nobiliaires* et les *Pièces et dossiers administratifs* (*Akten*). Notre volume reprend à la rubrique IV, qui renferme les Cartulaires (*Copialbücher*) (p. 75-186); mais parmi eux se trouve, au milieu des véritables cartulaires d'une foule de couvents, d'abbayes, de petites villes, etc.[2], des volumes qui, sous un intitulé plus vaste, p. IX. *Bade, Bâle, évêché de Spire, Brisgau, Palatinat*, etc., renferment aussi des dossiers avec des pièces originales, des notices historiques, etc. La rubrique suivante, comprenant les *Nécrologues* de monastères, est inventoriée aux pages 187-192. Les *Urbaires*, inventaires et renovations de bans[3] (section VI) ainsi que les pièces de la septième, (*Redevances, fondations pieuses et scolaires*) sont momenta-

1. Il y a des pièces remontant à 705 et 995, mais elles sont reconnues fausses aujourd'hui.

2. Cette rubrique des cartulaires ne compte pas moins de 1,520 volumes.

3. Il y en a 10,776 volumes.

nément laissées de côté, et notre volume se termine (p. 193-290) par le catalogue des *Manuscrits* (section VIII) classés soit par rapport aux localités qu'ils concernent, soit sous le nom de ceux qui les ont composés ou de ceux à la vie desquels ils se rapportent. C'est dans ce dernier chapitre seul que nous avons rencontré quelques numéros ayant un intérêt direct pour le lecteur français; nous les indiquons en note [1]. Mais on ne peut qu'encourager la Direction des Archives à hâter la mise à jour de son inventaire et surtout — et avant tout le reste — de la partie relative à l'histoire politique. Il n'est pas douteux qu'on n'y signale alors bien des pièces curieuses pour l'histoire du XVIIe, du XVIIIe et du XIXe siècle. L'exécution typographique est très satisfaisante [2] et le format commode; nous félicitons M. de Weech de ne pas avoir adopté l'encombrant in-quarto.

R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 juin 1901.

M. Cagnat lit une note du R. P. Ronzevalle, professeur à l'Université de Beyrouth, sur une représentation de *Jupiter Heliopolitanus*, trouvée par lui dans ses fouilles de Deir-el-Galâa.

M. Oppert donne l'explication d'un texte relatif à un roi de Perse dont il a reconnu le nom dans une inscription sur marbre publiée par le R. P. Scheil. Cette inscription, dont le début seul est conservé, fut faite pour le roi Socydianus ou Sogdianus.

M. Charles de Grandmaison, correspondant de l'Institut, communique une note sur l'origine et l'étymologie française du mot *Huguenot* prouvées par des textes authentiques antérieurs de deux siècles à la Réforme. Les textes allégués sont tirés d'un manuscrit de la bibliothèque de Tours.

Séance du 5 juillet 1901.

M. Barbier de Meynard lit une note de M. René Basset sur les ruines de Morat, l'ancienne capitale berbère, et insiste sur l'importance des recherches archéologiques entreprises par le correspondant de l'Académie à Alger.

---

1. P. 209 (n° 198-199) : Documents sur les frontières d'Alsace, XVIIIe siècle. — P. 224 (n° 391) : Journal de voyage d'un gentilhomme du Palatinat en France et aux Pays-Bas, 1674-1682 (écrit en français). — (N° 399) : Dossier sur des Français expulsés pour cause de religion et réfugiés au Palatinat (1680-1690). — P. 239 (n° 631) : Journal du conseiller Oehl, délégué de l'évêque de Spire au Congrès de Rastatt (1797-1799). — P. 264 (n° 943) : Mémoire de M. de La Houssaye, intendant d'Alsace sur les frontières de cette province (1713). — P. 272 (n°s 1,040-1,042) : Mémoires du colonel autrichien comte Jean-André de Traitteur, sur les campagnes de 1793-1795 en Alsace et sur le Rhin. Le reste n'a guère d'importance.

2. Nous n'avons guère relevé que deux petites fautes d'impression; p. 196 il faut lire *Besançon* pour *Bensançon* et p. 285 *Levrault* pour *Léovault*.

M. Léon Joulin communique les premiers résultats de ses recherches sur la station de Vieille-Toulouse, connue depuis longtemps par les nombreuses médailles antiques que l'on y découvre. Cette station fait partie d'un vaste oppidum dont M. Joulin a relevé les fortifications, ainsi que de nombreux restes d'habitations gauloises. Les origines de la grande métropole du S.-O. se trouvent dès aujourd'hui fixées.

M. Antoine Thomas, professeur à la Faculté des Lettres, lit un mémoire sur le nom du mois appelé au moyen âge *delair* ou *deloir*. Il montre que l'opinion qui distingue un mois dit *delair*, qui serait août, d'un mois dit *deloir*, qui serait décembre, est complètement erronée ; *delair*, comme *deloir*, s'applique toujours à décembre. Il écarte ensuite l'explication courante, d'après laquelle on aurait dit le mois *de l'oir*, c'est-à-dire le mois de Jésus-Christ, hoir (héritier) de l'Eternel, puis par corruption le mois *de deloir*, et il ramène le mot français au latin *delerus*, variante de *delirus* « extravagant ». Le mois de décembre a du être ainsi qualifié dès l'antiquité, à cause des extravagances des Saturnales, qui duraient du 17 au 24, et qui ont été perpétuées par la Fête des Fous du moyen âge.

M. d'Arbois de Jubainville soutient, contre M. Max Rothstein, que la qualité de fils ou descendant du Rhin attribuée par les mss. de Properce au chef gaulois Virdumaros s'accorde avec une doctrine religieuse celtique. Les Celtes croyaient à la divinité des fleuves. M. Rothstein, contre MM. Baehrens et d'Arbois, préfère une hypothèse suggérée par un passage de Silius Italicus, où il est parlé d'un autre chef gaulois qui aurait été descendant de Brennus. Mais les hypothèses ne peuvent rien contre la leçon des mss. — M. Salomon Reinach cite un passage de Claudien où il est dit qu'Alaric descendait du Danube.

Séance du 12 juillet 1901.

M. Salomon Reinach annonce que, le 20 juin dernier, une expédition bavaroise, fouillant sur l'emplacement du grand temple d'Egine dont les frontons ornent la Glyptothèque de Munich, a découvert une inscription des environs de l'an 500 a. C., qui fait enfin connaître le nom de la divinité à laquelle était consacré le temple. C'est une obscure déesse locale, Aphaia, que l'on assimilait à la Britomartis crétoise et à Artémis. Les désignations courantes : temple de Jupiter panhellénien, temple d'Athéné, doivent désormais être abandonnées. Cette inscription démontre également qu'avant les guerres médiques il existait déjà un vieux temple, contenant une statue décorée d'or et d'ivoire, sur l'emplacement de celui qui subsiste encore et dont la décoration sculpturale est postérieure à la bataille de Salamine (480). — M. Pottier présente quelques observations.

M. Bréal fait une communication sur l'étymologie du nom de la déesse Juturna et sur le verbe impersonnel *interest*. — MM. S. Reinach, Clermont-Ganneau et Viollet présentent quelques observations.

Séance du 19 juillet 1901.

Sur la proposition de la Commission de la fondation Piot et le rapport de M. Babelon, l'Académie accorde à M. Degrand, consul de France à Philippopoli, une somme de 2,000 francs pour continuer les fouilles entreprises, ces années dernières, par M. Seurre, membre de l'Ecole française d'Athènes, à Yamboli (Bulgarie).

M. Bréal communique une étude sur l'étymologie des mots latins *manus*, *potestas*, et du mot allemand *mund*, etc.

M. Clermont-Ganneau donne lecture d'un mémoire sur la mosaïque géographique de Madeba.

M. d'Arbois de Jubainville communique une note sur l'usage général qui exista autrefois en Europe de donner pour successeur au roi défunt, non pas son fils, mais son frère ou son neveu, en principe le membre le plus âgé de la famille royale.

Léon Dorez.

Propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — **12 août** — **1901**

WUNDT, La langue, II. — BAUMSTARK, Aristote chez les Syriens, I. — ROSCHER, Ephialte. — Ennius, p. VALMAGGI. — Cicéron, Discours, p. CLARK. — BOISSONNADE, L'organisation du travail au Poitou. — Gouyon de la Moussaye, Mémoires, p. VALLÉE et PARFOURU. — GRANT, La monarchie française. — MOREL-FATIO, Salazar et l'espagnol sous Louis XIII. — Le Diable prédicateur, p. ROUANET. — Académie des inscriptions.

W. WUNDT. **Völkerpsychologie,** Eine Untersuchung der Entwicklungsgesetze von *Sprache, Mythus* und *Sitte*. — Erster Band, **Die Sprache**, Zweiter Theil. In-8°, x-644 p. Leipzig, 1900 [1].

La seconde partie du grand ouvrage de M. Wundt est tout entière consacrée à l'étude des faits les plus essentiels du langage ; c'est avant tout une tentative pour exposer au point de vue de la psychologie les phénomènes que les linguistes étudient en eux-mêmes. Le titre général de *Völkerpsychologie* semble d'ailleurs très propre à égarer le lecteur ; car, si les faits que M. W. s'efforce d'expliquer n'ont lieu qu'en vertu même de l'existence des sociétés humaines, il n'apparaît en aucun point de l'exposé que M. W. ait tenu compte à un degré quelconque de ce caractère social des phénomènes linguistiques ni de l'influence que les faits sociaux ont pu exercer. C'est toujours au point de vue de la psychologie des individus que se place l'auteur.

L'ouvrage comprend quatre chapitres seulement.

Le premier — qui est le sixième de l'ouvrage complet — a pour objet l'étude des formes. M. W. y étudie la distinction des parties du discours et les diverses catégories grammaticales : nombre, genre, cas, temps, modes, etc. C'est un véritable essai de grammaire générale fondée non plus sur la logique, mais sur la psychologie. Comme la plupart des recherches de ce genre, l'étude de M. W. repose essentiellement sur un dépouillement du *Grundriss* de Fr. Müller, c'est-à-dire d'un livre très utile pour orienter d'une manière générale, mais superficiel par la force même des choses ; on ne peut se défendre d'une inquiétude quand on voit tirer des conclusions de faits aussi su-

1. Sur la première partie, voir la *Revue* du 24-31 décembre 1900, p. 489 et suivantes.

perficiellement observés et exposés. De plus, M. W. ne cesse pas de présenter ses théories au point de vue des origines : presque toujours il oppose les formes qu'il considère comme primitives à celles qu'il tient pour relativement récentes : le mal est que les langues des peuples peu civilisés qui sont censées donner une idée de ces formes primitives sont justement celles qui sont connues seulement dans des périodes toutes modernes; mais de ce que leur passé est inconnu, il ne résulte évidemment pas qu'elles n'aient pas subi de longues séries de transformations : il semble prudent de réserver toutes les conclusions à tirer de ces langues jusqu'au jour où, par une comparaison attentive, on aura pu entrevoir quelque chose de leur développement antérieur. Enfin, tout en ayant le sentiment très net que les seules choses vraiment communes à toutes les langues sont des lois psychologiques, M. W. ne s'interdit pas de poser des conclusions générales dont il est malaisé de fixer la valeur; il admet, par exemple, qu'il y a quatre cas de « détermination intérieure » qu'il oppose aux cas de la « détermination extérieure » (locatif, ablatif, instrumental, etc.) dont le nombre est illimité : il ne semble pas, en effet, qu'il y ait ou qu'il puisse y avoir en dehors du nominatif, de l'accusatif, du génitif et du datif d'autres cas de cette sorte, mais il n'y a pas non plus de langues où ces quatre cas existent tous les quatre, sans mélange avec des cas d'autres espèces; on est donc ici en face d'une pure abstration dont le linguiste ne peut guère faire usage.

Dans le chapitre suivant, M. W. traite de la phrase qu'il définit ainsi, p. 240 : « den sprachlichen Ausdruck für die willkürliche Gliederung einer Gesammtvorstellung in ihre in logische Beziehungen zu einander gesetzten Bestandtheile » ; cette définition montre bien le souci essentiel de l'auteur qui est d'exprimer en termes psychologiques les faits linguistiques. Ici encore, M. W. institue des classifications générales, qui doivent s'appliquer à toutes les langues, par exemple celle en phrases exclamatives, déclaratives et interrogatives. Si l'on voulait partir de ces distinctions pour étudier la syntaxe, on finirait sans doute par aboutir à des résultats tout aussi fâcheux que ceux qu'ont donnés les classifications fondées sur la logique : ce qu'il importe de déterminer quand on fait la grammaire d'une langue ou d'un groupe de langues, ce sont les procédés que ces langues présentent en fait; or, ces procédés ne se laissent pas classer ainsi sans violence.

Le chapitre VIII, sur les changements de sens des mots, est de ceux où le psychologue peut donner aux linguistes le plus d'indications utiles. M. W. s'attache à retrouver quels sont exactement les procès d'association des idées qui sont en jeu dans chaque type de changement de sens; il donne de la métaphore une définition étroite et précise et montre que les changements de sens ne reposent pas, à parler strictement, sur les métaphores, comme on le dit d'ordinaire.

Un dernier chapitre, de beaucoup le plus bref, car il n'a que 31 pages (contre 200 accordées à chacun des trois autres), a pour titre : l'origine du langage. Et en effet, M. W. fait remarquer avec raison que les chapitres précédents renferment tout ce qu'il avait à enseigner sur l'origine du langage, au point de vue psychologique. Son point de vue est en somme celui des *Antinomies linguistiques* de M. V. Henry qu'il semble ignorer dans ce volume comme dans le précédent.

M. Brugmann a revu les épreuves de ce volume et fourni un errata pour le premier : c'est dire que, cette fois, les exemples cités sont en général corrects. Toutefois, M. Brugmann n'a pu tout revoir avec la même attention; il est resté, par exemple (p. 469 et 477), un rapprochement de *heim* et de *himmel* qui est malheureux, ainsi que d'ailleurs la plupart des faits cités dans cette page 469, tous plus contestables les uns que les autres.

Sans insister ici sur le détail dont la discussion entraînerait trop loin, il convient de remercier l'illustre philosophe de Leipzig de l'effort puissant qu'il a fait pour mettre des réalités psychiques à la place des notions abstraites dont les linguistes ont dû souvent se contenter jusqu'ici. De même qu'il est maintenant obligé de connaître les réalités physiologiques de la phonétique, le linguiste sera désormais tenu de savoir que tout fait grammatical est l'expression de phénomènes psychiques ; mais, il importe de le dire nettement, il ne doit pas modifier pour cela sa manière d'étudier les faits grammaticaux ; c'est au psychologue qu'il appartient d'examiner les phénomènes généraux de l'âme sur lesquels repose la grammaire; après comme avant le livre de M. W., le grammairien n'a qu'à envisager directement les faits concrets, particuliers, tels qu'ils sont donnés dans chaque idiome et dans chaque famille de langues; et il serait très fâcheux qu'on s'autorisât à l'avenir des recherches de M. Wundt pour lancer la linguistique dans de vaines recherches de généralités.

A. Meillet.

Dr. Anton Baumstark. — Aristoteles bei den Syrern von v-viii Jahrhundert. Syrische Texte herausgegeben, übersetzt und untersucht. Band I : syrisch-arabische Biographieen des Aristoteles; syrische Commentare zur Εἰσαγωγή des Porphyrios. Leipzig, Teubner, 1900, gr. in-8°, p. xiv, 257 et 67.

Un travail d'ensemble sur la philosophie péripatéticienne chez les Syriens et les Arabes offre plus qu'un intérêt historique ; il a aussi son utilité pour la critique du texte grec d'Aristote. La publication de M. Baumstark doit comprendre, outre le volume paru, trois autres volumes consacrés aux trois premiers livres de l'Organon ; un dernier volume embrassera la métaphysique, la physique et la psychologie d'Aristote.

En premier lieu M. B. analyse et compare entre eux les textes syriaques et arabes relatifs à la vie et aux œuvres du philosophe de Stagire. Il traite en second lieu des commentaires de l'Isagogé de Porphyre dont il publie les textes syriaques avec une traduction allemande, savoir : le commentaire de Probus ; le commentaire de Jean Philoponus (d'après les fragments de trois sources différentes) ; et un commentaire anonyme. Nous aurions voulu suivre ici M. B. dans ses recherches et rappeler les importants résultats auxquels l'ont conduit son étude approfondie des textes, ses discussions sur les sources originales et son exposé de l'évolution philosophique chez les Syriens et les Arabes pendant les trois périodes qu'il distingue. Mais une analyse de ce genre nous entraînerait trop loin et serait insuffisante, car le livre mérite d'être lu d'un bout à l'autre. Nous préférons signaler un point sujet à la critique. Probus vivait dans la première moitié du ve siècle de notre ère ; M. B. est d'accord en cela avec M. Hoffmann. Un ms. indique que ce commentateur de l'Isagogé était archiatre (médecin en chef) et archidiacre d'Antioche de Syrie. M. B. tire de ces faits une dissertation spécieuse : « Les travaux tendancieux, dit-il (p. 143-144), sur Théodore (de Mopsueste) dans le sens d'une opposition, ouverte ou dissimulée, contre Cyrille victorieux et les décisions d'Ephèse, sont représentés chez les Syriens par Probus à Antioche et par Ibas à Edesse. Naturellement nous devons considérer Antioche comme le siège le plus ancien, et Edesse comme le siège le plus récent de cette opposition. L'école nestorienne d'Edesse n'est rien autre que la continuation de l'ancienne école théologique d'Antioche soutenant une simple ἕνωσις σχετική. Antioche, Edesse et Nisibe (avec Gondésapor) sont les trois étapes de la retraite de la doctrine Antiochienne devant la doctrine Alexandrine de l'ἕνωσις ὑποστατική, proclamée à Ephèse comme article de foi de l'Eglise catholique. La suppression de l'Ecole d'Edesse en 489 n'est que la répétition d'un précédent analogue qui — à part seulement l'emploi d'une violence brutale — s'était passé beaucoup plus tôt à Antioche. Conformément à tout cela, la traduction Antiochienne de Théodore précéda l'Edessénienne, l'activité de Probus à Antioche commença avant celle d'Ibas à Edesse ; et c'est d'autant plus vraisemblable qu'à Edesse, jusqu'en 435, tout mouvement du parti nestorien, surtout l'étude de Théodore, fut contenu par les moyens les plus extrêmes. »

Cette thèse n'est malheureusement basée que sur la notice assez suspecte d'un ms., suivant laquelle Probus jouissait à Antioche d'une situation distinguée ; notice qu'on peut du reste expliquer en admettant que Probus, après avoir traduit en syriaque l'Isagogé, revint d'Edesse à Antioche. Quant à une double traduction syriaque de Théodore, faite l'une à Antioche (il n'en est question nulle part) et l'autre à Edesse, on ne peut y songer raisonnablement. Antioche était encore hellénisée au ve siècle (v. notre *Littérature syriaque*, p. 5) et

n'offrait aucune attache pour une traduction syriaque. Nous croyons donc encore que le paragraphe du catalogue d'Ebedjésu ainsi conçu : « Ibas, koumi et Probus traduisirent du grec en syriaque les livres de l'Interprête (Théodore) et les écrits d'Aristote », doit s'endre d'Ibas et de ses disciples traduisant ces œuvres grecques à Edesse. Si Ebedjésu savait que Probus était antérieur à Ibas, il aurait consacré à celui-là un paragraphe spécial de son catalogue, et surtout il ne l'aurait pas placé après Ibas. Probus a évidemment écrit son commentaire syriaque pour les Syriens de langue syriaque, c'est-à-dire pour les Syriens de la Mésopotamie, et non pour les Syriens de la province d'Antioche qui parlaient et écrivaient le grec.

Sur la foi d'un ms. de Berlin, M. B. admet l'attribution à Jacques

De la part d'un savant aussi compétent, qui a consacré de nombreuses années à l'étude de la philosophie grecque chez les Orientaux, l'édition des textes et la traduction offrent toutes les garanties désirables d'exactitude [1].

R. D.

H.-W. Roscher. **Ephialtes, eine pathologisch-mythologische Abhandlung über die Alpträume und Alpdämonen des klassischen Altertums** (t. XX des Mémoires de la Classe philologique-historique de la Société Royale des Sciences de Saxe, n° 2). Leipzig, Teubner, 1900, 133 p. gr. in-8°.

Cette étude de mythologie s'ouvre par un chapitre de pathologie. Avant d'exposer l'histoire des superstitions relatives aux démons incubes, n'était-il pas nécessaire d'expliquer comment ces démons ont pris naissance dans l'esprit de l'homme? Ce sont les médecins, anciens et modernes — ils s'accordent — qui peuvent le mieux nous renseigner à ce sujet. M. Roscher étudie donc d'abord, d'après les médecins, ces phénomènes de dyspnée, qui, chez le dormeur malade ou maladif, éveillent l'image et la sensation d'un être effrayant, souvent de forme animale, qui vient se poser sur la poitrine de sa victime, qu'il étreint et qu'il étouffe. Les divers caractères de ces hallucinations une fois définis, M. R. analyse les différents types de songes incubiques, érotiques ou non, dont nous trouvons le récit dans les textes de l'antiquité. On ne s'étonne pas qu'il fasse rentrer dans cette catégorie le songe de la mère de Démarate chez Hérodote (VI, 169), justement rapproché des légendes de l'union de Zeus avec Alcmène, avec Danaé, avec Sémélé, et de la naissance extraordinaire d'Alexandre le Grand. On lui accordera également volontiers, après avoir lu son interprétation, que la lutte de Jacob contre Elohim, au chapitre 32 de la Genèse, a les caractères essentiels d'un « Alptraum ». — Cet être fantastique

---

1. P. 175, l. 1, au lieu de *l'scharko* « das Uebrige » lire *l'scharbo* « die Sache ».

que les Allemands appellent l'« Alp », a eu bien des noms, depuis l' Ἐφιάλτης de l'époque classique jusqu'au Βαβουτζιάς des Byzantins et au « mora » des Slaves et des Grecs modernes. Il était utile d'étudier, comme l'a fait l'auteur dans son chapitre III, la valeur de ces différentes dénominations, dont quelques unes sont significatives. Les surnoms d'Ὠφέλης et d''Επωφέλης, par exemple, donnés à l'Incube, n'indiquent-ils pas qu'il était quelquefois tenu pour un démon bienfaisant, en ce sens sans doute que, la crise d'angoisse dont il paraissait l'auteur une fois passée, l'état du malade souvent s'améliorait ?

N'est-ce pas un peu trop élargir la conception de l' « Alp » que d'y comprendre le dieu Pan ? Si l'on peut conserver quelques doutes à ce sujet, on est du moins séduit par les rapprochements si curieux qu'établit M. R. Cette étude partielle sur Pan considéré à un point de vue particulier, fait vivement désirer de lire l'article général sur le même dieu, qui paraîtra prochainement dans le *Lexique de mythologie* que dirige et auquel collabore M. Roscher.

Comme dans ses ouvrages précédents, en vue d'éclairer l'histoire des superstitions antiques, l'auteur a puisé à pleines mains dans le trésor des traditions populaires de l'Allemagne, de la Lithuanie, des pays slaves, de la Grèce moderne. Cette méthode était d'une application toute naturelle en pareil sujet.

Le dernier chapitre, qui traite de Pan, des Satyres, de Faunus et de Silvanus dans leur rôle de démons incubes, est suivi de trois Appendices, tous trois intéressants. Dans le premier (p. 93-107), le nom de *Méphistophélès* est expliqué, avec une grande vraisemblance, par Μεγιστωφέλης. D'une part en effet, l'ancienne légende de Faust nous montre dans Méphistophélès une sorte de génie domestique, un « Hauskobold », qui sert son maître. De l'autre, au moyen âge et à l'époque de la Renaissance, où l'on rencontre plusieurs noms de démons grecs, s'est opérée la confusion du diable chrétien avec le Pan hellénique qui, en tant qu''Εφιάλτης, était aussi appelé 'Ὠφέλης, et 'Επωφέλης. — Le deuxième Appendice renferme la collection des textes des médecins de l'antiquité, Soranus, Oribasius, Paul l'Eginète etc. relatifs aux démons incubes. Ces textes, accompagnés de notes critiques, ont été utilement améliorés en plusieurs endroits par M. R. Mais pourquoi hésiter sur la signification du vers de Psellus, *de re medica*. 834, Ὁρᾷ δὲ μηδὲν ὧν δοκεῖ σαφ' εἰδέναι ? Ce vers n'est-il pas (et il eût fallu l'indiquer), avec une très légère variante [1], un vers de l'*Oreste* d'Euripide [259, Weil], qui est parfaitement clair ?

On trouvera à l'Appendice III la curieuse histoire d'un couvent de femmes de la Frise qui, vers la fin du xve siècle, fut ravagé par une véritable épidémie d'hystérie incubique, qui prenait par

1. Ὁρᾷς γὰρ οὐδὲν ὧν δοκεῖς σαφ' εἰδέναι.

intervalles le caractère d'un délire thérianthropique. Cette histoire est extraite d'un ouvrage peu connu, les *Annales Hirsaugienses* de Trithemius (Saint-Gall, 1690). Il faut remercier M. Weizsäcker d'avoir signalé ce texte à M. R. et celui-ci de l'avoir publié en le commentant ; car il intéresse à la fois la pathologie, la psychologie, et les religions.

Par l'abondance des documents soigneusement recueillis et heureusement mis en œuvre, par la finesse des analyses, l'ingéniosité des rapprochements, la netteté de l'exposition, l'étude de M. W. H. Roscher, qui eût mérité mieux qu'un compte-rendu sommaire, est bien digne du savant éminent à qui la science de la mythologie classique est déjà redevable de tant de travaux excellents.

P. Decharme.

Q. Ennio, I frammenti degli Annali, editi ed illustrati da Luigi Valmaggi. Torino, E. Loescher, 1900 ; XVIII-162 p.

M. Valmaggi a pris pour texte d'un cours de grammaire latine à l'Université de Turin les fragments des Annales : telle est l'origine de ce livre. Aux explications grammaticales, il a dû ajouter les explications historiques et les discussions sur l'ordre des fragments qui ne rentraient pas dans le cadre du cours. Depuis les anciennes éditions de Colonna et de Merula, on n'avait pas écrit de commentaire suivi des Annales. Les notes de L. Müller, si précieuses qu'elles sont, ne traitent que certains détails. Il était temps de rajeunir ou plutôt de renouveler entièrement ce commentaire. M. E. y a parfaitement réussi. Il suit mot à mot le texte, ne laisse rien passer et traite Ennius comme on ferait un classique. Il est au courant des plus récentes publications, qu'il s'agisse d'Ennius ou de l'histoire de la langue [1]. Il présente les diverses opinions avec netteté, et fait preuve d'un sens judicieux dans la discussion et le choix d'une décision. Il ne s'est pas borné à résumer et à présenter clairement les études antérieures. Il a apporté avec discrétion une contribution intéressante soit à l'établissement du texte, soit au commentaire.

On peut recommander ce petit livre aux étudiants. C'est une excellente introduction à l'étude historique de la langue latine. Si jamais les fragments des Annales étaient au programme d'un de nos examens, ils trouveraient dans ce livre un guide sûr et parfaitement informé.

L'édition est précédée d'une introduction : bibliographie critique de toutes les éditions complètes ou partielles et liste des livres et articles postérieurs à la dernière édition d'Engelmann-Preuss. On ne peut

---

1. Sur *lupus femina*, cf. *Archiv fur lat. Lexic.*, III, 562 et VII, 280.

que féliciter M. Valmaggi de s'être tenu à ces deux points et de n'avoir pas encombré ses premières pages d'une science aussi facile qu'inutile. Certaines personnes croient indispensable de donner une bibliographie complète chaque fois que l'on touche un sujet ou un auteur. C'est confondre les genres.

La concordance avec Vahlen, L. Müller et Baehrens et une table alphabétique des *initia* terminent le volume.

Nous serions heureux de voir M. Valmaggi exécuter un Lucilius sur le même plan.

Paul Lejay.

Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis, **M. Tulli Ciceronis** orationes. Vol. VI. Pro Milone, Pro Marcello, Pro Ligario, Pro rege Dejotaro, Philippicæ I-XIV. Recognovit brevique adnotatione critica instruxit Albertus Curtis Clark collegii reginæ socius. Oxinii e typographeo Clarendoniano. I-IV et 21 feuilles in-12, 1900.

La *Bibliotheca* d'Oxford contenait jusqu'ici les volumes suivants : Guerre des Gaules, de M. du Pontet ; Virgile, de M. Hirtzel ; Eschyle, de M. Sidgwick ; Apollonius, de M. Seaton ; un tome d'Aristophane, de MM. Hall et Geldart ; Lucrèce, de M. Bailey ; un tome de Platon, de M. Burnet ; les petits traités de Tacite, de M. Furneaux ; le tome I de Thucydide, de M. Stuart Jones ; le tome I de Xénophon, de M. Marchant. Viennent de paraître : Horace, de M. Wickham ; le tome II de Thucydide ; la guerre civile de César, et notre volume. On annonce les tomes II de Platon, de Xénophon et d'Aristophane, et les *Ad familiares* de M. Purser. Voilà bien des noms connus et des savants dont la compétence est hors de doute ; ce début est donc du meilleur augure pour la valeur de la collection. La disposition extérieure est très bien entendue, le format commode, l'impression élégante ; en tête, de courtes préfaces en latin ; au bas des pages, un apparat critique, très sobre, où ne paraît que l'essentiel. Les recherches ou discussions sont censées connues ; il n'y a ici que la mise en œuvre.

Nous n'avons à faire aujourd'hui qu'à un recueil de discours de Cicéron. Ce volume, pour lequel M. Cl. a utilisé les conseils de M. Reid, est le complément de toute une suite d'études de l'auteur [1]. M. Clark est à l'heure présente un des savants qui connaissent le mieux les manuscrits des classiques latins, et surtout ceux de Cicéron. Il a beaucoup voyagé pour poursuivre en ce sens ses études. Ajoutons qu'il a la main heureuse. Il a retrouvé autrefois un manuscrit perdu de Gruter ; tout récemment il découvrait une

---

1. Anecdota Oxoniensia, VII, 1892 (voir la *Revue* du 25 avril 1892) ; *Pro Milone*, Oxford, 1895 (*Revue* du 18 mai 1896) ; divers articles de la Classical Rewiev, 1900.

lettre du Pogge qui désormais sert de base au nouveau classement des manuscrits des Silves de Stace. Par la Classical Rewiev on suivait le progrès de ses recherches; son nouveau volume réunit, pour toute une série de discours de Cicéron, les résultats d'ensemble. M. Cl. s'appuie souvent, rien de plus naturel, sur l'un de ses travaux antérieurs, par exemple sur son édition du *Pro Milone*. Mais ici les résultats sont révisés et concentrés. Tout est simple et pratique, le reste étant systématiquement écarté. Ainsi, M.Cl. a fait des collations, dont il ne nous dit rien, parce qu'à ses yeux, elles n'ont pas donné de résultat (*Pro Milone*). Voila le signe auquel on reconnait les éditeurs consciencieux; telle était autrefois la méthode de Halm, de bien d'autres. Cependant M. Clark n'a pas ici complètement perdu sa peine. Il a trouvé quelques manuscrits nouveaux, notamment pour les discours prononcés devant César. Les nouveaux manuscrits des Philippiques, de Londres et de Leyde, qu'il a vus, lui ont montré que les manuscrits secondaires, dont Halm s'est servi de préférence, n'ont pas plus de valeur que les autres. L'apparat des Philippiques est ici, pour ces manuscrits secondaires qui ne le cèdent qu'au Vaticanus, entièrement renouvelé.

Je ne vois aucune objection à faire ni pour le plan ni dans les détails; l'impression est très soignée et je ne sais ce qu'on pourra reprendre dans cette publication qui doit désormais servir de base pour nos lectures et nos travaux sur le sujet[1].

Emile Thomas.

Essai sur l'organisation du travail au Poitou depuis le XIe **siècle jusqu'à la Révolution** par P. Boissonnade, professeur à la faculté des lettres de Poitiers, etc. Paris, Champion, 1900, 523, 590 p. in-8°.

Le travail que M. Boissonnade appelle trop modestement un « essai » et qui lui a valu une double couronne à l'Institut, est une œuvre érudite de proportions considérables. S'il a raison de dire que « les études d'histoire sociale et économique commencent à attirer l'attention du public », on peut ajouter à bon droit que c'est grâce à l'existence de monographies substantielles et détaillées comme la sienne, soigneusement établies d'après les sources; plus le nombre de travaux de ce genre ira grandissant, plus les esprits sérieux, portés vers les études historiques, y prendront intérêt, délaissant les descriptions de

---

1. Je n'ai relevé dans le texte que quelques mots dont la coupe est bizarre d'une ligne à l'autre.— Pro Dejot. 3, 9, au commencement de l'apparat, il y a confusion entre les variantes des lignes 2 et 3. — Pour ménager nos yeux et éviter les confusions, j'aurais voulu ne pas rencontrer dans l'apparat des signes qui se ressemblent autant que α et *a*.

batailles, les rivalités des hommes d'Etat, les intrigues des diplomates, qui s'épuisent à ourdir, à travers les siècles, leur trame de Pénélope, tout en se sachant condamnés à ne l'achever jamais.

M. B. exprime l'avis, partagé d'ailleurs par tous ceux qui sont compétents sur la matière, qu'il serait prématuré de vouloir donner dès aujourd'hui le tableau complet de la vie économique et sociale de la vieille France; trop d'éléments importants de cette histoire sont encore cachés dans la poussière des archives ; ceux que l'on possède déjà ne sont pas encore suffisamment classés ni comparés avec les donnéss provenant de régions différentes; toute généralisation serait forcément incomplète, inexacte et trop souvent téméraire. Il faut donc se résigner à réunir d'abord longuement et patiemment les matériaux de cette œuvre, en s'appliquant, chacun dans une sphère topographique restreinte et pour une période nettement limitée, à retrouver et à trier les dossiers de cette enquête.

C'est ce que M. B. a tenté de faire et a fait avec succès pour le Poitou, depuis le XIe jusqu'à la fin du XVIIIe siècle [1], en utilisant toutes les sources accessibles soit dans les dépôts publics de la capitale, soit dans ceux des départements et des municipalités de l'ouest [2]. Son ouvrage est divisé en quatre livres. Le premier nous retrace « le mouvement général de l'industrie et du commerce en Poitou » jusqu'à la Révolution ; c'est un tableau sommaire de leurs origines et de leur développement, de la splendeur et de la décadence économique de la province, en moins de cent pages. Le second livre nous expose « l'organisation de l'industrie et du commerce en Poitou »; il nous montre la naissance des corporations d'arts et métiers, les réglements minutieux et les coutumes, souvent bizarres, établies pour sauvegarder le travail et les intérêts en conflit de ces communautés industrielles. L'auteur y passe en revue toutes les industries si diverses, meuniers et boulangers, bouchers et épiciers, marchands de vin et taverniers, tisserands

1. Au fond le titre devrait être « depuis le XVe siècle » ; les trois siècles précédents sont expédiés en une vingtaine de pages; bien entendu, ce n'est pas un reproche que j'adresse à l'auteur, car il a donné tout ce qu'il a trouvé; mais son titre éveille à la lecture l'espoir un peu trompeur d'apprendre à connaître la vie des ouvriers au XIe et au XIIe siècle.

2. Voir à la fin du tome II l'appendice détaillé sur les sources manuscrites, évaluées à un ensemble de 30,000 pièces consultées, soit aux Archives nationales ou à la Bibliothèque nationale, soit aux Archives de la Vienne, à celles de Poitiers, à celles de la Société des Antiquaires de l'Ouest, etc. — Nous avons été un peu étonné de voir un travailleur si consciencieux et boudant si peu le travail, se contenter pour certaines de ses sources imprimées, d'ouvrages de seconde main. Ni l'*Itinerarium Galliae* de Juste Zinzerling, publié sous le pseudonyme de Iodocus Sincerus, ni le *Ulysses Gallo-Belgicus* de Hermann Gœllnitz, ni le *Journal einer Reise nach Frankreich* de Sophie La Roche, ni les *Relazioni* des ambassadeurs vénitiens ne sont pourtant des livres tellement rares qu'il eût été nécessaire d'en emprunter les extraits ou les analyses aux *Voyageurs en France* de M. Babeau ou aux *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*.

et corroyeurs, forgerons, armuriers et libraires, sans oublier les « industries annexes » comme il les appelle, saltimbanques et comédiens, médecins, pharmaciens, sages-femmes et coiffeurs, et il nous entretient des mille et un règlements que les autorités supérieures et locales, ainsi que les communautés elles-mêmes, ont dressés pour l'exercice de chaque profession ; on y trouvera une foule de détails typiques, caractérisant le usages, les idées et les préjugés d'une époque [1].

Le troisième livre s'occupe de l'organisation intérieure des corporations jurées. On y passe en revue maîtres, compagnons et apprentis, nous initiant aux détails de leur existence matérielle et morale; on y étudie aussi le rôle politique, peu considérable en somme, à toute époque des métiers poitevins et la lutte que l'Église engagea du XVIe au XVIIe siècle contre le protestantisme, quand il essaya de pénétrer dans les cadres des corporations urbaines, lutte dont elle sortit victorieuse, longtemps avant la révocation de l'édit de Nantes, ayant rétabli son autorité complète sur les communautés ouvrières et réalisé de la sorte « un idéal de domination spirituelle, qui ne devait prendre fin qu'avec l'ancien régime. » Le quatrième livre enfin traite des rapports des pouvoirs locaux et du pouvoir central avec les communautés d'arts et métiers, et de leur action sur l'industrie et le commerce en Poitou. Cette action n'a pas toujours été heureuse et surtout à partir du ministère de Colbert, les réglementations nouvelles s'ajoutant aux réglements du passé, loin de stimuler ou de relever l'activité économique dans la région poitevine, ont certainement contribué à la faire tomber de plus en plus bas ; c'est un tableau bien attristant que M. B. nous retrace de l'état de l'industrie locale au moment de la Révolution, tant pour ce qui concerne le nombre des artisans, maîtres et ouvriers, présents dans les corporations jurées ou les métiers libres, que pour la quantité et la qualité des marchandises produites.

M. B., je l'ait dit, s'est nettement et sagement cantonné dans son Poitou ; il n'a voulu faire aucune comparaison avec les lois, les réglements et les coutumes d'autres régions de la France ni, à plus forte raison, de l'étranger. Cependant, en lisant son ouvrage, si nourri de faits précis, j'ai été frappé de voir combien, sur une foule de points, les conséquences naturelles des mêmes lois économiques ont amené dans des contrées assez lointaines, et certainement en dehors de toute influence individuelle, indirecte ou directe, l'adoption de coutumes et de prescriptions singulièrement analogues, voire même identiques à celles qu'on nous expose ici [2].

---

1. Ainsi les bouchers de Poitiers exigent, en 1608, du candidat à la maîtrise qu'il soit « non puant de la bouche et du nez » ; les couturières de la même ville en 1674 reçoivent défense de travailler chez elles « hormis à de vieille besogne » ou à des costumes d'enfants jusqu'à sept ans, ou à des habits pour « personnes de condition servile et mécanique. »

2. C'est ainsi que j'ai été vivement frappé des ressemblances singulières entre certains détails de l'organisation des corporations d'arts et métiers de Strasbourg,

Je n'aurais que bien peu d'observations critiques à présenter sur la manière dont l'auteur a disposé son travail. On aurait pu préférer peut-être qu'il ne reprît pas avec chaque métier le développement chronologique des détails qui s'y rattachent, car il est évidemment un peu moins facile de suivre ainsi le développement et la transformation générale de l'industrie du moyen âge à la Renaissance et de celle du XVIe et du XVIIe siècles à l'industrie déjà plus moderne du siècle de Louis XV; mais d'autre part, l'auteur a pu mettre une précision plus grande dans les détails, en consacrant, pour ainsi dire, une petite monographie à chacun des métiers, dont il s'occupe tour à tour.

Une autre remarque est d'un intérêt plus général; elle s'adresse d'ailleurs moins à M. B. qu'à beaucoup de ceux qui traitent de semblables sujets.

En terminant la lecture de cet ouvrage de plus de onze cent pages, consacré à l'analyse patiente de tant de milliers de réglements et d'ordonnances diverses, on est forcément amené à se poser une question. Toutes ces pièces doivent être assurément qualifiées de documents historiques puisqu'on les tire des archives publiques et des bibliothèques et puisqu'elles portent la signature de souverains, de ministres, d'intendants, de conseils de ville et de prudhommes de corporations industrielles; mais nous apportent-elles pour cela la vérité historique? Sont-ce des sources auxquelles on puisse se fier ou sont-elles uniquement la documentation très complète de l'hypocrisie latente de la nature humaine? En d'autres termes, peut-on retracer la véritable histoire économique d'une époque d'après ses lois et ses règlements ou faut-il se méfier de ces textes qui nous montrent les hommes et les choses à l'état *théorique*, et ne nous garantissent nullement la *réalité* des énonciations qu'ils renferment?

Je crois bien qu'à cette question l'historien consciencieux ne peut répondre qu'en professant une défiance profonde pour toute donnée qui reposerait uniquement sur un texte de loi ou de règlement et qu'il ne pourrait vérifier par une série de faits plus ou moins considérable. M. B. lui-même nous affirme que « les documents relatifs au Poitou attestent que les lois sont continuellement tournées ou violées par les métiers eux-mêmes » (II, p. 120) et il cite de nombreux exemples à

---

que j'ai particulièrement étudiée, et de Poitiers, et certainement elles n'ont jamais été en contact ensemble, ni au moyen âge, ni au XVIIe siècle. Pourtant on constate, à la lecture du livre de M. B., que sur les bords de l'Ill et sur ceux du Clain, les mêmes besoins, les mêmes craintes, les mêmes préjugés ont existé dans les sphères d'artisans, et que, dans ses grandes lignes tout au moins, les transformations du mouvement industriel présentent à peu près les mêmes caractères dans les régions orientales de la France et du Saint-Empire romain. Ici et là, il aboutit à la même banqueroute, par suite de l'incapacité absolue des corporations fermées de satisfaire aux besoins croissants et de plus en plus variés de la société moderne.

l'appui [1]. Mais, si tel est le cas, qui ne voit que l'étude des règlements, à elle seule, est une occupation des plus décevantes et ne peut qu'induire en erreur l'historien trop naïf qui essaierait d'en abstraire le tableau de la civilisation d'une époque ? M. B. n'a eu garde, je le sais, de tomber lui-même dans cette erreur. A côté du contenu des règlements eux-mêmes, fidèlement analysés, il a eu soin de placer les infractions continuelles qu'ils subissent ; il ne cesse de nous avertir que les textes ne laissent pas le moindre doute sur l'existence de défaillances individuelles nombreuses ; mais ceux qui l'utiliseront à leur tour seront-ils aussi sincères quand ils voudront charmer et convaincre leurs lecteurs par quelque panégyrique du « bon vieux temps » ?

Un désir constant d'impartialité, un scrupule absolu de ne jamais solliciter les textes dans l'intérêt d'une doctrine, de prendre les faits tels que les lui révèle une critique attentive, tels sont les traits dominants et caractéristiques du long et consciencieux travail de M. Boissonnade ; sans cesse il avertit le lecteur de ne pas se laisser aller à des généralisations hâtives, comme les ont tentées d'autres économistes, et de ne considérer les données de telle ou telle source citée que comme des cas contingents, variables selon les époques, les professions et les individus. Ce sont là des vérités qu'il sera nécessaire de répéter souvent encore jusqu'au jour assez lointain où nos dossiers seront assez bourrés de faits pour permettre à ceux qui viendront après nous d'aborder les grands exposés d'ensemble, tels qu'ils étaient en vogue au XVIIIe siècle, alors qu'on construisait l'histoire — l'his-

---

1. Nous en empruntons quelques-uns seulement, pour mieux faire comprendre notre pensée, dans les domaines différents de l'hygiène, de la morale, de la science. Dès 1578 un réglement fort strict ordonne qu'il y ait dans chaque ville et bourg du Poitou une « tuerie ou escorcherie, édifiée en lieu convenable ». *Quarante* ans plus tard, quand la municipalité du chef-lieu veut forcer, en 1619, les bouchers à construire un abattoir, ils se mettent en grève, et M. B. nous apprend que c'est au XIXe siècle seulement que Poitiers vit aboutir ce projet. — Dès le XVIIe siècle les réglements abondent, défendant aux aubergistes et aux hôteliers « de souffrir aucun libertinage » entre leurs domestiques et leurs hôtes ; ils proclament la moralité la plus rigide, et cependant vers la fin du XVIIIe siècle un rapport de police signale les auberges et les cafés de Poitiers comme des lieux de débauche « favorisés, pour ne pas dire tenus par des personnes d'une naissance illustre ». — Il existe de très beaux réglements, datant de Louis XIV, prescrivant aux sages-femmes de se soumettre à des examens professionnels ; mais, encore en 1779, une pièce officielle constate qu'on ne leur demande que de savoir baptiser un nouveau-né en cas de besoin et de dénoncer les filles grosses qu'elles accouchent, qu'elles sont d'une ignorance absolue et cause de la dépopulation des campagnes. — On me dira que ce contraste entre les lois et réglements et la réalité, existe encore aujourd'hui d'une façon tout aussi frappante. Sans doute, mais la différence est que nous ririons au nez de celui qui voudrait nous retracer un tableau fidèle de la société contemporaine d'après ces lois et réglements de police, tandis qu'on n'hésite pas à se livrer à des fantasmagories pareilles quand il s'agit du moyen âge ou du XVIe siècle.

toire économique comme celle de la civilisation — d'après des intuitions aprioristiques, sans s'embarrasser autrement des faits. Nous terminerons par le souhait que l'auteur hâte ce moment en nous donnant encore souvent d'aussi solides et fructueux travaux sur un terrain où il a cueilli déjà de si riches moissons.

R.

G. Vallée et P. Parfouru, **Mémoires de Charles Gouyon, baron de la Moussaye (1553-1587)** publiés d'après le manuscrit original. Paris, Perrin, 1901.

Les mémoires de Charles Gouyon, baron de la Moussaye, paraîtraient encore plus intéressants si l'on était absolument certain qu'ils sont de Charles Gouyon. M. Parfouru, le savant archiviste, et M. G. Vallée en sont convaincus, mais ils ont négligé d'en dire toutes leurs raisons. Ils publient, sous le titre assez inexact de Mémoires, un manuscrit qui contient deux parties d'une écriture différente : 1° Une *Histoire généalogique de la maison Du Chastel ;* et 2° une *Vie de Mme Claude du Chastel*, et ils affirment que la *Vie de Claude* et l'*Histoire généalogique* sont l'œuvre de Charles Gouyon, baron de la Moussaye, mari de Claude. L'Histoire généalogique qui est, prétendent-ils, d'une écriture du XVIe siècle, pourrait être de la main de Charles Gouyon, mort en 1593 ; quant à la Vie de Claude, nous en aurions une copie faite vers le milieu du XVIIe siècle sur une minute ou brouillon du même Charles Gouyon [1].

Les éditeurs n'ont pas le moindre doute sur l'authenticité de la Vie de Claude. Il est vrai que Charles Gouyon célèbre lui-même les vertus et les qualités de sa femme. Mais n'est-ce pas là un procédé littéraire ? Les faiseurs de romans ou de mémoires ont-ils hésité à faire parler leurs personnages à la première personne ? Un autre que Gouyon ne pouvait-il pas, pour donner plus d'intérêt à l'éloge de la femme, en attribuer la composition au mari ? Sans doute la compétence de MM. P. et V. nous est garante qu'ils n'ont pas adopté à la légère la désignation du panégyriste, mais la critique, si prévenue qu'elle soit en leur faveur, ne peut leur faire crédit sur leur réputation. Quelques renseignements sur la provenance du manuscrit auraient été nécessaires. Le fait que M. V. ou M. P. possède actuellement le manuscrit est un certificat d'origine insuffisant. Où a-t-il été acheté ou trouvé — et à quelle date ? De l'avant-dernier propriétaire, on pourrait peut-être de logis en logis arriver au possesseur du XVIIe siècle, si d'aventure on ne s'arrêtait pas en route un peu plus tôt.

La Vie de Claude de Chastel conte les amours, avant et après ma-

---

1. MM. P. et V. ont inséré (p. 2 et 9) des fac-simile des deux écritures. Je laisse aux spécialistes le soin d'examiner ces questions délicates de chronologie.

riage, de Charles Gouyon, gentilhomme de noble race, et de Claude du Chastel, issue d'une race plus noble encore. C'est au château de Combourg, lieu prédestiné, que ces amours commencèrent. Gouyon, jouvenceau de 16 ans, y vit Claude qui en avait 13, et « s'en retourna tout autre qu'il n'estoit allé », c'est-à-dire amoureux. La jeune fille, plus lente à s'enflammer, finit aussi par trouver beaucoup de différence entre l'affection qu'elle ressentait pour son tuteur et « la veue seulement de moy, de sorte qu'en estant en peine et voulant rechercher la cause d'un tel changement, elle jugea (c'est Gouyon qui est censé parler) que c'estoit je » (p. 70). Après l'opposition de rigueur les parents consentirent aux fiançailles. Gouyon ne perdait plus Claude de vue. « J'estois à la porte de sa chambre avant qu'elle fust esveillée; lorsqu'elle se levoit, on me faisoit entrer; ou je luy tenois son miroir ou la servois à tenir ses cheveux, luy derobant tantost l'une de ses mains tantost l'autre pour les baiser autant de fois qu'après plusieurs prieres elle me le permettoit », p. 90. Il l'accompagnait partout « Je la tenois toujours soubs le bras ». « Sy elle prenoit son ouvrage, je luy aidois à le tenir ». Quand il était obligé de s'éloigner pour quelques jours, il devenait « tout pensif, saturnien, chagrin, ennuyeux et difficile à servir » « Le plus de mon exercice estoit dans des rochers, le long de la mer, à philosopher, à jouer du luth ou lire et, quoy que je fisse, penser à ma maîtresse et chere amie », p. 91.

Lorsqu'il revit son amie, après une absence assez longue « Adonc une sy grande esmotion et tremblement me survint que j'en pensay tomber et le sang commença à me sortir du nez en telle abondance qu'il y en avoit pour remplir une pinte », p. 97. Claude était huguenote, mais, par amour, elle consentit à se marier « à la messe »; Gouyon, né catholique, se fit protestant par amour. Ils allèrent demander à Charles IX la permission de s'épouser. Le roi auprès de qui Gouyon avait été élevé comme enfant d'honneur, voulut que les noces se fissent immédiatement au château de Gaillon où il se trouvait : « Ma maîtresse fut habillée dans la chambre de la royne mere et croy qu'elle avoit pour plus de deux cents mille escus de pierreries sur elle, y ayant celles de la couronne. » Le roi la conduisit par la main jusqu'à la porte de la chapelle. « Elle disna à la table du roy, de la royne mère de la royne reignante... Au souper comme au disner ma femme fut près de sa Majesté ». On avait même dressé une chambre au château pour les mariés, mais Claude aima mieux « se retirer en son logis à la ville », p. 115.

La vie des deux époux fut toute de tendresse, Gouyon se tint loin des partis et des coups, uniquement occupé de ses devoirs de propriétaire et de mari. L'écho de la Saint-Barthélemy et des guerres civiles leur arrivait très affaibli. Gouyon fut malade; sa femme le soigna avec passion « Elle se couchoit auprès de mon lict sur une paillasse ou bien au lict du (d'où) l'on me tiroit pour changer », p. 129. Elle tomba

malade à son tour et mourut des suites de ses couches. Gouyon s'était absenté, il la trouva morte. Sa douleur s'épanche en exclamations attendries et en effusions dévotes : « Hélas ! ma tres chere femme et parfaicte amie Claude, combien je porte de regrets de ne t'avoir point servie, de n'avoir point esté aupres de toy durant le temps de ta detresse où tu as tant desiré ma presence. Encore que je sçache que je n'eusse alongé ta vie, j'eusse sceu particulierement ce que tu eusse voulu que j'eusse faict apres ton deceix. Hélas ! tu sçavois bien, ma fidelle et parfaicte amie, que tu devois à ce coup aller à ton Dieu. » Claude, au moment de mourir, avait dit à une de ses suivantes : « ... Je n'ay aucun regrets au monde ny a cette vie ; seullement je regrette que je ne voye mon mari ». Puis finalement. « Nous sommes tous mortels, Dieu me retire à soy ; je m'asseure de sa grace et misericorde ; pour l'amour de Jesus-Christ Notre Seigneur et seul Sauveur, je meurs en cette foy. Oh ! que je suis bienheureuse ! » « Voilà les discours de ma tres chere lesquels elle disoit en beaucoup meilleurs termes. »

Cette tendresse naïve et débordante, ces confidences, ces effusions d'amour conjugal, ne sont pas communes dans la littérature du XVIe siècle. Aussi les éditeurs auraient-ils pu mettre plus de soin à établir que cette façon de roman sentimental et piétiste, si j'ose dire, est une histoire véritable et une confession authentique [1].

Le livre est très bien imprimé, illustré de belles photographies et pourvu de nombreuses pièces justificatives. Le jour où MM. Parfouru et Vallée auront réussi à démontrer (comme je le souhaite) l'authenticité de la Vie de Claude Du Chastel, ils pourront se flatter d'avoir ajouté beaucoup à l'histoire des mœurs et des sentiments au XVIe siècle [2].

Jean H. Mariéjol.

The French monarchy (1483-1788) by A.-J. Grant, of Kings College, Cambridge, etc. Cambridge, University Press, 1900, VIII, 311, VI, 314 pp. in-18, cartes. Prix : 11 fr. 25.

Ecrire en six cents pages environ une histoire de France, depuis la

---

1. Pour les besoins du contrôle, il est regrettable que MM. P. et V. aient renoncé à reproduire scrupuleusement l'orthographe et les corrections du manuscrit.

2. Les éditeurs ont reproduit des notes écrites par un anonyme, en marge du manuscrit, et qu'ils disent être à peu près du milieu du XVIIIe siècle. Or, la note reproduite à la page 143 ruine cette supposition. Il y est question du comte de Chemillé, fils du maréchal de Vieilleville « dont les mémoires sont insérés dans la collection ». Quelle collection ? Si l'annotateur est un érudit du XVIIIe siècle, il ne peut désigner que la collection de mémoires de Perrin qui parut à partir de 1785. Les mémoires de Vieilleville ont été publiés dans cette collection en 1787. Les notes donc, postérieures à cette date, sont de la fin et non du milieu du XVIIIe siècle.

mort de Louis XI jusqu'à la réunion des États-Généraux de 1789, et l'écrire impartialement et sans oublier aucun fait majeur ayant marqué dans l'histoire de la civilisation française durant cette période de trois siècles, sans abréger non plus le récit des événements au point de les rendre à peu près inintelligibles à celui qui ne les connaîtrait pas déjà, a toujours été considéré comme une tâche assez difficile même pour un bon professeur d'histoire française; ce doit en être une, à plus forte raison, pour un savant étranger. Il y peut réussir pourtant, et M. A.-J. Grant, l'auteur de la *French monarchy* publiée dans la *Historical series* de Cambridge, dirigée par M. Prothero, mérite des éloges pour la façon dont il a conçu son travail et dont il l'a mené à bonne fin. Sans doute son ouvrage n'apprendrait rien de bien neuf à des lecteurs français d'esprit impartial et bien orientés tant pour les faits que pour les idées ; de pareils lecteurs s'y trouveraient le plus souvent en pays de connaissance. Mais pour ceux qui ne sont pas habitués chez nous au langage de la science véritable ou qui n'ont pu suivre que de très loin le développement des études historiques — et leur nombre est légion — il y aurait certes bien des surprises à la lecture des deux volumes forcément un peu sommaires mais clairs et précis, que le professeur de Leeds a consacrés à suivre le développement et le déclin du pouvoir monarchique en France, au sortir de la féodalité et jusqu'à l'époque révolutionnaire. On n'y sent percer nulle part cet antagonisme des partis religieux et politiques qui menace de détériorer de plus en plus notre littérature historique, même celle de l'enseignement secondaire, après avoir empoisonné déjà notre vie quotidienne. On y rencontre généralement des jugements équitables sur les hommes et les choses, une égale justice pour les représentants du despotisme royal comme pour les représentants des aspirations populaires ou libérales, une compréhension sympathique du rôle des champions de l'Eglise, tout comme de celui des protagonistes des doctrines nouvelles. Jusque dans le tableau du conflit séculaire des nationalités ennemies, l'auteur reste suffisamment impartial et je dirais volontiers qu'il met parfois une certaine coquetterie courtoise à exposer, sans parti pris, les motifs qui les ont poussées les unes contre les autres, alors même que sa nationalité propre pouvait l'engager à se départir de cette attitude incorrecte.

On peut différer d'avis, naturellement, sur les proportions données à certains chapitres du livre, sur la longueur de tel récit, qu'on désirerait abrégé pour faire place à quelque autre détail [1] ; sur l'appréciation de tel ou tel personnage historique ; sur l'absence de certains noms, qu'on ne voit pas figurer dans les paragraphes consacrés aux

1. Le lecteur français ne devra jamais oublier que le livre est écrit pour un public anglais, et qu'il était naturel, par suite, d'appuyer sur les rapports, amicaux ou hostiles, de la France et de l'Angleterre à travers les temps modernns.

lettres et aux arts, etc. Il ne faut jamais perdre de vue que l'auteur écrivait une *Histoire de la monarchie française* et non pas une *Histoire de France,* ce qui explique certaines lacunes dans le tableau de la civilisation, surtout au siècle de Louis XIV ; en général, l'auteur aurait pu sacrifier çà et là quelques récits de batailles, pour gagner la place nécessaire à des noms d'écrivains comme Ronsard, Malherbe, La Bruyère, des peintres comme Nicolas Poussin, Claude Lorrain, Lesueur, Watteau, d'artistes comme Philibert Delorme, Mansart, Pierre Puget, Callot, Lulli, de savants comme Mabillon ou le P. Lelong et tant d'autres, qui ne sont pas mentionnés ici, et qui pourtant appartiennent nécessairement à la monarchie de Charles IX, de Henri IV ou de Louis XIV.

Le livre de M. Grant étant certainement appelé dans un avenir prochain à voir une édition nouvelle, nous croyons rendre service à l'auteur en lui signalant une série de petites corrections à faire à son texte ; plusieurs sont de simples fautes d'impression, d'autres des inexactitudes vénielles ; quelques-unes seulement déparent sérieusement un travail qui rendra d'excellents services en Angleterre et l'emporte certainement par son esprit critique sur plus d'un des nombreux manuels d'histoire nationale qui son en usage parmi nous[1].

R.

Bibliothèque Espagnole : I. — *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'Espagnol en France sous Louis XIII*, par Alfred Morel-Fatio ; — II : *Le Diable prédicateur,* comédie espagnole du XVIIe siècle, trad. pour la première fois en français, avec une notice et des notes, par Léo Rouanet. — Paris, A. Picard ; Toulouse, E. Privat, 2 vol. in-12 à 4 fr.

On travaille activement l'espagnol, en France, depuis quelques années. Les chaires classiques se multiplient, les éditions des textes ont tout à coup surgi et se font chaque jour plus nombreuses, une agrégation a été fondée, des traductions nouvelles ont vu le

---

1. Vol. I, p. 84, lire *Seille* au lieu de *Leille* — p. 137, l. *Moreo* pour *Mareo* — p. 148, l. *Loignac* pour *Longnac* — p. 202. L'électeur palatin Frédéric ne fut pas nommé roi de Bohême « immédiatement après » l'élection de Ferdinand II à l'Empire ; le vote à Prague eut lieu le 26 août 1619, celui à Francfort, le 28 — p. 229, l. *Le Coigneux* pour *Le Coigneau* — p. 234. En 1632 ce n'était pas Charles V, mais Charles IV qui était duc de Lorraine — p. 238, l. *Wurtemberg* — p. 253. Il n'y avait pas de *duc* mais un *comte* de Soissons — p. 273, l. *Oberehnheim* ou *Obernai* pour *Obernheim* — p. 274, l. *Kaysersberg* pour *Kaisersburg* — p. 297, on fait mourir Cromwell en 1652. — Vol. II., p. 34, lire 1672 au lieu de 1572 — p. 40, lire *Sassbach* au lieu de *Salzbach* — p. 51. Il est reconnu aujourd'hui que Mme de Maintenon a été baptisée catholique — p. 124. En 1703 il n'existait pas de *duché* de Bade — p. 286, lire *comte de Grasse* pour comte *La Grasse*.

jour. Enfin, coup sur coup, voici deux collections de travaux spéciaux et érudits qui ont été inaugurées et tiendront certainement ce qu'elles promettent. L'une, c'est la *Bibliotheca Hispanica* dont il a été parlé ici même et que M. Foulché-Delbosc a consacrée à des éditions critiques de texte. L'autre, celle que nous annonçons aujourd'hui, a été fondée par M. A. Morel-Fatio, et destinée à des études de tous genres pouvant servir à l'histoire de la langue, de la littérature ou des hommes et des choses de l'Espagne.

Les deux premiers volumes, parus à la fois, nous font déjà concevoir combien l'entreprise aura de quoi piquer toutes les curiosités. L'histoire d'Ambroise de Salazar, ce Murcien devenu maître de langue espagnole à Paris et auteur de plusieurs volumes scolaires, a été pour M. M.-F. l'occasion du plus intéressant aperçu sur l'étude de l'espagnol en France au moment où cette langue avait sa plus grande vogue parmi les lettrés ou les mondains ; sur les concurrents de ce Salazar, son fameux rival surtout, César Oudin, aux petits volumes souvent si amusants ; sur leurs querelles et leurs méthodes respectives, et cette question toujours pendante : « qui enseigne le mieux une langue vivante ? Le naturel du pays qui enseigne sa langue aux étrangers, ou l'étranger qui a appris cette langue et l'enseigne à ses compatriotes?... »

M. M.-F. en a profité également pour tirer au clair « quels furent les résultats positifs de cette concurrence. La première moitié du XVIIe siècle est la seule époque de notre histoire où des Français en assez grand nombre se soient sérieusement appliqués à l'étude de la langue espagnole, alors considérée comme l'une de celles qu'un *honnête homme* devait connaître et pratiquer. Comment ces efforts ont-ils été secondés par les maîtres, jusqu'où a été portée, sous Louis XIII, dans le milieu des courtisans, des diplomates, des lettrés et des simples amateurs, la connaissance du castillan, et jusqu'où l'initiation à la vie, aux coutumes et aux idées des Espagnols s'est-elle étendue chez nos Français, si friands en ce temps là d'exotisme? » Telles sont les questions auxquelles répondent le petit volume, qui possède ces qualités de netteté et d'enjouement profondément informés, si appréciable dans tous les écrits de M. A. M.-F.

Le volume de M. Léo Rouanet ajoute un mérite de plus à ceux de ses précédentes et déjà nombreuses traductions qui resteront bien les modèles du genre. Car, non seulement l'exactitude y est scrupuleuse, jusque dans la caractère et le *tour* de l'original (ce qui est fort difficile à attraper), mais le texte y est accompagné d'un commentaire extrêmement fouillé, qui élucide avec une rare compétence toute la littérature du sujet. Dans ces conditions, surtout, il faut remercier le fondateur de cette Bibliothèque espagnole d'avoir donné accès aux traductions. Souhaitons que celle-ci soit d'un exemple fécond. Elle offrait d'ailleurs un intérêt très particulier, cette comédie du *Diablo*

predicador : elle a joui pendant plus de deux siècles d'une popularité singulière, on en a beaucoup parlé chez nous, sans nous donner de la connaître réellement, enfin il y avait d'autant plus d'intérêt à en publier une version fidèle sur l'original, que cet original a subi maintes modifications à travers les âges, sur les scènes espagnoles.

Il s'agit de la légende d'après laquelle Lucifer aurait été contraint par la volonté céleste à revêtir le froc des franciscains de Lucques, pour réveiller la foi des religieux et la piété des habitants qui les abandonnaient, et pour punir l'avarice d'un des principaux de la ville. Le sujet avait déjà été traité par Lope de Vega, mais avec une grande infériorité sur le poète inconnu (probablement Bermudez) qui fit représenter, en 1623, la pièce définitive et vraiment artistique qu'on a traduite ici. Si toutes les *refontes*, si fréquentes dans le théâtre espagnol, transformaient ainsi une œuvre banale en une œuvre vivante et originale, au lieu de gâter un chef-d'œuvre à force de ciseaux, il n'y aurait qu'à louer le procédé.

M. L. Rouanet a eu soin de suivre *Le Diable prédicateur* à travers les générations de publics, et son relevé de témoignages est fort piquant; il a eu raison d'insister aussi sur l'esprit simple et un peu rétrospectif avec lequel il convient de le juger, et faute duquel on a émis tant d'opinions absurdes à l'étranger.

Henri de Curzon.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 juillet 1901.

M. Eugène Müntz communique, de la part de M. Adolfo Venturi, associé étranger de l'Institut et l'un des organisateurs du prochain Congrés international des sciences historiques, le programme de cette réunion. qui aura lieu à Rome en avril 1902, sous la présidence d'honneur de MM. Ascoli, Comparetti et Villari.

M. Babelon annonce, au nom de la commission de la Fondation Piot, que cette commission a décidé d'accorder au R. P. Lagrange une somme de 1,000 francs pour exécuter un estampage colorié de la mosaïque géographique de Madeba.

L'Académie adopte cette proposition.

M. Salomon Reinach lit un mémoire sur le dialogue intitulé *Philopatris* (le Patriote) et attribué à Lucien. Il montre que Hase a eu raison d'attribuer cet opuscule au xe siècle, aux dernières années du règne de Nicéphore Phocas. D'autre part, suivant lui, Renan et presque tous les historiens ont eu tort d'y voir un pamphlet païen contre le christianisme et une dénonciation des moines accusés de machinations contre la sécurité de l'Empereur. A l'époque du *Philopatris*, il n'y a plus de païens à Constantinople, et l'auteur ne dit nullement que les traîtres dont il dénonce les menées soient des moines. En réalité, cet écrivain anonyme, humble sophiste, voulait faire sa cour à l'empereur Nicéphore en affirmant son patriotisme byzantin sous ses deux aspects, spirituel et temporel. Défenseur de la religion, il combat les humanistes qui accordèrent trop de crédit aux fables de la poésie grecque; défenseur de l'Empire, il stigmatise les prophètes de malheur qui sèment le découragement et la méfiance pendant que l'Empereur fait la guerre aux Sarrazins. Cet opuscule, sans valeur littéraire, est un document précieux pour l'histoire de l'opposition politique et pour celle de l'humanisme héllénique à Constantinople, deux grands sujets qui restent à traiter dans leur ensemble. — Mgr Duchesne, MM. Boissier et Croiset présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — **19 août** — **1901**

NAVILLE, Le temple de Deir el Bahari, III. — SCHRADER, Lexique de l'antiquité indo-germanique, II. — Sénèque, Des bienfaits et De la clémence, p. HOSIUS. — BADSTUEBNER, Les écrits philosophiques de Sénèque. — BRIÈRE et CARON, Répertoire d'histoire moderne.—POMEZNY, La Grâce et les Grâces au XVIIIe siècle.— URDHAL, Les fee aux États-Unis. — CONWAY, Le livre II de Tite-Live. — CLARK, Les lettres à Atticus. — Le Veterator et l'Advocatus, p. BOLTE. — Shakspeare, Henri V, p. VERITY. — LOSERTH et KRONES, Documents styrlens. — LESTRADE, Les huguenots en Comminges. — UZUREAU, Henri IV à Angers. — NAEF, La Réforme en Bourgogne. — TERRY, Les Jacobites et le chevalier de Saint-Georges. — C. BLOCH, Études sur l'histoire économique de la France. — WILD, Mirabeau à Berlin. — SCHNIPPEL, Napoléon à Osterode. — Souvenirs de Liebknecht, trad. PRODHOMME et BERTRAND. — E. COLIN, Histoire du Nivernais. — PIMODAN, Promenades en Extrême-Orient. — HENRICI, Trente ans plus tard.

Edouard NAVILLE, **The Temple of Deir el Bahari**, T. III, Plates LVI-LXXXVI. End of Northern Half and Southern Half of the Middle Platform (Egypt Exploration Fund), Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner, Quaritch, 1898, p. in-f°. 21 p. et 30 planches, dont deux en couleur.

C'est à coup sûr le plus bel ouvrage que l'*Egypt Exploration Fund* ait publié jusqu'à ce jour. Les planches sont un chef-d'œuvre de précision et de fidélité artistique, et les quelques hésitations qu'on y remarquait çà et là dans les volumes précédents ne sont plus sensibles dans celui-ci. M. Carter, qui les a exécutées, est entièrement maître de la technique égyptienne, telle qu'on la voit sur les beaux monuments de la XVIIIe Dynastie. Les personnages sont reproduits avec une exactitude de contour et d'allure, qu'on ne retrouve que dans les meilleurs dessins de Prisse d'Avennes ou de Nestor Lhôte : la figure de la reine Ahmasis, enceinte et conduite par les dieux à la maison d'accouchement, a toute la grâce discrète et un peu souffreteuse de l'original. De plus, et c'est un fait qu'il est bon de noter pour rassurer les philologues, M. Carter, à force de copier les hiéroglyphes, s'est familiarisé si fort avec la silhouette et les proportions de chacun d'eux qu'il les reconnaît presque à la seule ombre d'eux-mêmes. On sait avec quel soin minutieux tout ce qu'il y avait de scènes en l'honneur d'Amon fut détruit par les ordres de Khouniatonou : des parois entières ne subsistent plus qu'à l'état de martelages systématiques. Il faut, pour lire les longs textes, en suivre la trace brouillée par les

coups de maillet, et les reconstituer presque signe à signe. M. Carter a su raviver tout ce qui n'avait pas disparu irrémédiablement, et ses lectures, revues par M. Naville, se sont trouvées presque toujours vraies. Je ne jurerais pas qu'un examen minutieux ne révélât, çà et là, quelque erreur qu'on dût corriger : je puis assurer seulement que, dans les passages qu'il m'a été donné de collationner sur l'original, je n'ai relevé aucune faute. La correction ne le cède en rien à la beauté des planches.

Les matières qu'elles contiennent sont des plus intéressantes et aussi des mieux connues. Il s'agit surtout de cette expédition au Pouanît qui attira de bonne heure l'attention des savants et des archéologues. La publication nouvelle dépasse naturellement les publications antérieures de Dümichen et de Mariette. Elle fournit quelques détails d'un intérêt réel, et que les précédents éditeurs n'avaient pas remarqués. Ainsi Mariette, comme Dümichen, n'avait vu et dessiné qu'un seul timonnier pour les deux rames-gouvernails de chaque navire égyptien, et l'on voit quelle différence ce simple fait peut introduire dans la manière de concevoir la construction navale en Egypte : j'avais bien rétabli les deux timonniers, d'après une photographie d'amateur qui m'avait été communiquée, mais cette restitution n'avait pas été adoptée par tous les savants. MM. Carter et Naville ont marqué les deux timonniers, au moins à l'endroit principal (pl. LXXIII). Quelques-uns des tableaux que Dümichen et Mariette avaient connus intacts encore sont mutilés aujourd'hui et plusieurs blocs en ont été volés par des touristes indélicats. En revanche, des fragments ignorés auparavant sont revenus à la lumière, et ils fournissent quelques traits nouveaux au panorama que la reine avait tracé du pays exploré par ses matelots (pl. LXX-LXXI). J'ajouterai, qu'examinant à nouveau, sur les planches de Naville et sur l'original, les figures des poissons et des crustacés représentés dans les eaux, j'ai été frappé de leur identité avec celles des espèces qui existent actuellement dans le Nil. Je n'oserais pas me prononcer d'une manière trop affirmative, faute d'expérience en ces matières, mais il me semble que l'artiste égyptien a peuplé la Mer Rouge des mêmes habitants qu'il avait l'habitude de rencontrer dans le Nil. La chose en elle-même n'a rien que de vraisemblable, et ce n'est pas en Égypte seulement que les illustrateurs se sont permis des licences aussi regrettables. C'est, toutefois, aux naturalistes de décider si je me suis trompé ou non dans mon appréciation.

Les parties les plus nouvelles de ce volume sont celles qui nous racontent et qui nous mettent en action les fêtes par lesquelles Thoutmôsis Ier célébra l'association au trône de sa fille, la reine Hâtshopsouîtou. C'est la première fois qu'on nous donne un texte suivi et presque partout inintelligible de ces textes précieux, qui, même au point de vue littéraire, peuvent être rangés parmi les plus remarqua-

bles que l'Égypte nous ait légués. La réunion des grands seigneurs à Thèbes, le discours par lequel Thoutmôsis Ier leur annonce sa résolution, la façon dont la nouvelle de l'élection du souverain nouveau se répand dans la ville et y est accueillie, les manifestations de la joie populaire, tout y est dépeint avec une vivacité d'impression et une richesse de couleur inconcevables. C'est la première fois que nous rencontrons un document de ce genre dans ces premiers temps de la XVIIIe Dynastie, et la forme de la touche ainsi que l'abondance du détail y sont tels, qu'un écrivain habile n'aurait aucune peine à reconstituer la scène entière devant nos yeux. Et ce ne sont là que les préliminaires. Les jours suivants, la reine est présentée au peuple, nommée, acclamée, couronnée des diadèmes. Elle reçoit l'investiture d'Amon, son père divin, elle va rendre visite à tous les dieux de l'Égypte, adorés sous la suzeraineté d'Amon, dans les temples de Thèbes, puis elle rentre au palais, pour y régner désormais à côté de Thoutmôsis. Ce n'a pas été sans peine qu'on a débrouillé l'histoire de son époque, et, depuis Champollion, il n'y a guère d'Égyptologue qui ne se soit essayé sur ce sujet. On croyait la question élucidée, au moins dans le gros, lorsqu'il y a cinq ans, M. Sethe l'a obscurcie de nouveau. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer par le menu les combinaisons très compliquées et très ingénieuses qu'il a échafaudées pour reconstruire la succession des trois premiers Thoutmôsis et de la reine Hâshopsouîtou; toutefois, comme il s'appuie, pour les justifier, sur les martelages et les restaurations successives qu'a subis le temple de Déîrel Baharî, il n'est pas inutile d'en dire ici un mot. J'ai essayé de vérifier, sur les lieux mêmes, les hypothèses de M. Sethe, et l'étude des monuments ne m'a rien montré de pareil à ce qu'il y croit observer. Sans parler des documents découverts à Karnak par M. Legrain, les seuls textes recueillis et interprétés par Naville suffisent, je pense, à prouver que l'ordre admis généralement est toujours le seul qui rend le meilleur compte des faits connus. Thoutmôsis Ier, peu après avoir associé sa fille Hâtshopsouîtou à son pouvoir, mourut roi et eut pour successeur cette même fille mariée à son demi-frère Thoutmôsis II. Lorsque Thoutmôsis II se fut éteint, Hâtshopsouîtou, régna seule un temps plus ou moins long, puis elle se donna pour co-régent un fils de son frère Thoutmôsis II, l'enfant qui fut plus tard Thoutmôsis III. Qu'il y ait encore bien des points incertains dans cette histoire, je le confesse volontiers, mais le système de M. S. me paraît dès à présent insoutenable dans ses combinaisons principales. Naville se prépare à nous en fournir des preuves nouvelles, et, sitôt que son mémoire sera paru je tâcherai d'exposer brièvement et les arguments de M. Sethe et les faits qui me paraissent donner raison à Naville sur presque tous les points.

G. Maspero.

Reallexikon der Indogermanischen Altertumskunde..... von O. Schrader. II. — Strasbourg, Trübner, 1901. Gr. in-8°, xl-488 pp. cotées 561-1048. Prix : 13 mk [1].

La seconde partie du grand ouvrage de M. Schrader a paru à point nommé, peu de temps après la première, et à l'époque précise pour laquelle elle était annoncée. Le fait est assez rare pour mériter qu'on le relève. J'ai déjà dit ce que je pense de ce précieux répertoire d'archéologie préhistorique. Je n'ai plus qu'à signaler ici les articles les plus nourris et les plus dignes d'attention : — Ethnographie : *Sippe*, *Stamm*, *Urheimat der Indogermanen;* — Histoire des institutions : *Mutterrecht*, *Recht*, *Staat*, *Stadt*, *Stände ;* — Histoire des religions : *Opfer*, *Priester*, *Religion*, *Tempel*, *Zauber ;* — Histoire des sciences : *Schrift*, *Woche*, *Zahlen ;* — Économie rurale : *Obstbau*, *Oel*, *Pflug*, *Viehzucht*; — Histoire des inventions industrielles : *Ofen*, *Salz*, *Schiff*, *Wagen*, *Weben*, etc. — Je passe donc sans transition aux observations de détail.

Sur la question de savoir comment les Indo-Européens fabriquaient leur poterie (p. xxi), ce n'est pas la préhistoire seule qui nous renseigne, mais aussi la liturgie hindoue [2] : le pot qui doit servir à faire bouillir le lait, dans la cérémonie très solennelle du pravargya, est fabriqué sur place par l'officiant, au moyen de trois boudins d'argile superposés à la main ; preuve évidente que, à l'époque lointaine où nous reporte ce rite primitif, le tour à potier était encore inconnu. — P. 581, lire ags. *seorthan* (et non *serdan*) « stuprare » et le cymr. *serth* est visiblement un emprunt. — J'ai exprimé le regret que M. Schr. ne marquât point partout la quantité latine, et je le renouvelle notamment à propos de *tégula* (p. 987), écrit à côté de *tego* sans aucun signe distinctif ; mais ce n'est pas une raison pour doter d'un circonflexe l'*u* de *lucerna* (p. 591). — Au sujet de la vieille rivalité des sacrifices animaux et des offrandes végétales (p. 601), pourquoi n'avoir pas rappelé en passant l'histoire de Caïn et d'Abel ? — Il existe, pour le nom grec du perroquet (p. 613), au moins un essai plausible d'explication [3]. — Aux noms de la zibeline (p. 616), ajouter le fr. *sable*,

---

1. L'ouvrage complet (donc environ 1,100 pages) coûte : broché, 27 mk. ; relié, 30 mk. Cf. *Revue Critique*, nouvelle série, I, p. 61.

2. Ceci n'est qu'un exemple des mille informations qu'elle est en mesure de nous fournir. On sait combien les ritualistes sont conservateurs : le couteau de pierre de la circoncision hébraïque, l'interdiction au flamine romain de toucher du fer, nous en sont garants. Or, la liturgie hindoue est, à beaucoup près, dans l'antiquité, celle que nous connaissons le mieux.

3, *Bull. Soc. Ling.*, vi, p. xcvj. — Ce n'est pas le seul tort que me fasse, par omission involontaire, M. Schrader : avant M. Lidén (p. 938), j'avais fait rentrer le br. *gwéa* « tisser » dans sa famille légitime. Quant à l'étymologie du lat. *têstis*, qu'il approuve sans réserve (p. 984), il l'attribue naturellement à M. Skutsch, qui l'a trouvée sans moi, il est vrai, mais dix ans après moi (*Bull. Soc. Ling.* vii,

important en ce qu'il a passé à un des émaux du blason. — Il me paraît phonétiquement peu aisé de tirer μαργαρίτης (p. 617) du sk. *mañjarî*, qui au surplus ne signifie que « bouton de fleur. Je songerais plutôt à un écourtement du sk. *márjáranayana* [1], en tant que le reflet irisé de la perle aurait été rapproché de celui de l'œil-de-chat ou « corindon *nacré* ». — P. 622 : à la descendance du germ. *chohhar*, ajouter fr. *cuevre*, qui vit encore dans l'anglais *quiver* « carquois ». — P. 647 : l'auteur définit fort pertinemment les énigmes et leur assigne une haute antiquité; mais il ne semble pas avoir saisi le rôle prépondérant de l'énigme naturaliste dans l'élaboration des mythes et, par suite, dans les origines de tous les mystères religieux [2]. — La préférence donnée par toutes les races humaines à la main droite (p. 664) est évidemment due à une cause physiologique, soit au développement plus précoce de l'hémisphère gauche du cerveau (Broca). Quant à l'emploi de mots de bon augure pour désigner la gauche, ἀριστερός, εὐώνυμος, etc., je ne saurais y voir autre chose qu'une antiphrase [3]. — Ce n'est qu'une faute de rédaction, mais assez grave pour induire en erreur même un linguiste non celtisant, que de tirer un composé *gaulois* de deux mots, l'un *cymrique*, l'autre *irlandais* (p. 687). — Le fr. *broder* (p. 717), d'origine celtique infiniment probable, n'a en tout cas aucun rapport avec *border*, dont le sens est tout différent. — P. 747, la nomenclature porcine n'est pas complète : lat. *verrês*, irl. *feis* = br. *gwîz*, etc., sont importants à divers titres. — Irl. *faigin* et cymr. *gwain* « gaîne » (p. 749) sont des emprunts sûrs au lat. ; lit. *laksztingala* « rossignol » (p. 769), un emprunt sûr à l'allemand, avec déformation par étymologie populaire. — La belle étymologie de *pâricîda* (p. 777) me paraît concilier parfaitement le sens ancien et très extensif du mot avec la valeur restreinte qu'il a prise par la suite. — P. 801, l. 20 sq., pourquoi accompagner le mot *tribus* d'un article masculin, puisqu'il est féminin en latin? — Le phrygien ξέμελεν (p. 813) est un fâcheux barbarisme pour le peu que nous savons de phrygien. — P. 846, lire sk. *madhyâhna*, ajouter *madhyandina*

---

p. ciij). Dès qu'il s'en est aperçu, M. Skutsch, avec une loyauté confraternelle dont je le remercie, s'est empressé de mettre les choses au point dans plusieurs articles successifs. Mais rien n'y a fait : la science allemande n'a pas voulu les connaître; il est partout cité comme premier inventeur; bonne ou mauvaise, l'étymologie de *têstis* est une tunique de Nessus qu'il ne dépouillera point.

1. C'est le surnom de la pierre dont le nom classique est *vaidûrya*. Cf. Finot, *les Lapidaires indiens*, p. 135 et 191.

2. Par exemple (p. 673), les mythes des jumeaux, du soleil et de la lune laissent deviner dans la transparence de leur trame toutes les énigmes naïves qui s'y sont confondues. Si j'insiste sur ce point, c'est que, à mon grand regret, ma théorie de la « devinette primitive » n'a été, que je sache, ni admise par personne, ni réfutée, ni même discutée.

3. Mais le sk. *vâma* (paroxyton!) « gauche » est-il bien le même mot que le védique très ancien *vâmá* « aimable » ?

« midi », et surtout ne pas s'imaginer que lat. *meridiês* ait pu sortir de * *medidiês* sans au moins un intermédiaire. — Parmi les attributions caractéristiques d'un grand nombre de divinités chthoniennes (p. 870), M. Schr. oublie de mentionner la garde des trésors (métaux précieux) enfouis en terre : gr. Πλούτων, lat. *Dîs*, etc. C'est pourtant un curieux exemple de mythologie par association d'idées. — Aux noms de vermine (p. 875), ajouter sk. *plúshi,* important puisqu'il est védique. — P. 885, on ne comprend pas pourquoi l'auteur passe entièrement sous silence la doctrine de M. d'Arbois de Jubainville suivant laquelle les Ligures auraient constitué une avant-garde indo-européenne. — Le lat. *carpentum* (p. 931) est sûrement emprunté au gaulois, et ce dernier, il faut en convenir, ressemble étrangement au sk. *çákata* « char », bien que l'équation phonétique n'en soit pas aisée à établir [1] : soit quelque chose comme * *karqnto-*, avec métathèse de l'*r* en sk. ? — Parmi les noms de cétacés, il fallait citer l'anglais *porpoise* (p. 933), ne fût-ce qu'à titre de curiosité : les Anglais ne comprennent plus que *porpoise*, qui est français, et les Français ne connaissent plus que *marsouin* qui est germanique. — P. 963-964, le fr. *dimanche* est * *dia dominica*, et non *diês dominicus*, et l'italien « mardi » est *martedí*. — P. 975 : je maintiens contre M. Osthoff mon étymologie de φάρμακον [2], et ne vois pas comment irl. *bricht* « charme » se prête à un rapprochement avec sk. *brahman*, où le lat. *flâmen* suppose un *l* primitif ; je ne renonce donc pas non plus à mon identité *brah* = *bhrâj*[3]. Lire lat. *venêficus*, et non *venificus*. — Sous la rubrique *Zeit*, on attendrait un exposé sommaire des divers procédés imaginés dans l'antiquité pour réaliser la péréquation de l'année lunaire et de l'année solaire. — L'étymologie de sk. *syâlá* « beau-frère » (*syáti* « il lie », p. 1024) est de pure fantaisie : la scansion *sia-* est fort rare pour le verbe, tandis que l'unique emploi du substantif dans le R. V. suppose *siâlá* (I. 109. 2) ; de plus, aucun des dérivés sûrs de la rac. *sâ si* « lier » n'offre la forme radicale *syâ-*. Il faut reléguer ce mot parmi les noms de parenté inintelligibles [4].

Il manque à cet excellent ouvrage un index des mots, qui, à vrai dire, à raison de son extrême richesse, l'eût démesurément grossi. La préface, écrite dans un rare esprit de conciliation et d'impartialité, fixe l'état actuel de la préhistoire indo-européenne : elle ne dissimule nullement le caractère conjectural de la plupart de ses inductions, mais fait bien augurer, par ses résultats acquis, des progrès que lui

---

1. Le rapprochement n'est pas de moi : il m'a été obligeamment communiqué par M. L. Havet après la publication de mon *Lexique Breton*.

2. *Mém. Soc. Ling.*, x, p. 144.

3. V. Henry, *Atharva-Véda*, x-xii, p. ix.

4. J'ai bien aussi mon idée là-dessus ; mais elle est si peu vraisemblable, que je préfère la garder par devers moi. Quant au rapprochement slave, il est, malgré l'autorité de M. Brugmann, à peu près désespéré.

réserve l'avenir. Quelques scepticismes qu'elle éveille encore, il est certain qu'elle a fait ses preuves : maint fantôme insidieux, tel que le matriarcat primitif (p. XXXII), s'est évanoui en fumée devant elle ; et, si l'on ne doit jamais connaître exactement l'habitat, la conformation, l'état de civilisation de nos premiers pères, c'est un devoir de piété de tâcher à s'en faire une idée de plus en plus approchée.

V. HENRY.

L. Annaei Senecae De beneficiis libri VII, De clementia libri II. Edidit Carolus Hosius. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri. MCM. XXV-267 pp. in-18.

Ces deux traités de Sénèque sont un exemple des confusions que présentent les manuscrits d'un ouvrage très répandu au moyen âge. Gertz, qui les avait publiés en 1876, avait cru pouvoir rapporter tous les mss. à un ms. de Lorsch (Vat. Pal. 1547, VIIIe-IXe s.), le *N(azarianus)*, comme à l'original direct ou indirect. Mais les belles recherches de M. O. Rossbach (1888), qui ont ouvert pour la critique et l'étude de Sénèque une ère nouvelle, ont eu, entre autres résultats, de prouver l'impossibilité de cette thèse. M. Rossbach a fait connaître notamment un ms. presque aussi ancien que celui de Lorsch, le *R(eginensis)* 1529 (IXe-Xe s.), qui s'oppose souvent à N et autour duquel se groupent parallèlement la plupart des autre mss. ; les plus importants sont un *G(udianus)* de Wolfenbüttel 274 (XIIe siècle), un *M(onacensis)* provenant d'Alderspach (n. 2544, XIIe-XIIIe s.) et un *P(arisinus)* (B. N. Lat. 6382, XIIIe s.).

Des indications données dans la préface, et encore plus nettement des variantes de l'apparat critique, il ressort que ces mss. forment deux familles, *N*, d'une part, *RGPM*, d'autre part. Dans la seconde famille, on distingue les deux groupes *R* et *GP; M* me paraît avoir une situation moins claire. On voit, par suite, que, en général, l'accord de *N* et de *R* représente l'archétype. M. Hosius a préféré tenir une conduite éclectique, tout en donnant la préférence aux leçons de *N*. Dans la pratique, les résultats obtenus par les deux méthodes ne sont pas très différents.

La comparaison de cette édition avec le fac-simile du fo 58b de *N* (dans Chatelain, *Paléographie*, CLXVIII *a*) prouve une fois de plus qu'il y a toujours à glaner dans les mss. les plus collationnés. *De benef.* IV, 22, 1 « Quare id agamus in omnem uitam nostram memoria *decurrente*, ne cuius officii uideamur obliti ». Tous les mss. ont, d'après M. H., p. 104, 17, *decernente*, sauf *N*, où on lit : *decorrente*. On n'a qu'à se reporter à la planche de la *Paléographie*, ll. 15-16, pour voir, très lisiblement écrit : *decernente*. Le texte : *decurrente*, manque donc complètement de base critique. *Ib.*, Hosius, p. 104, 20, *eremus* paraît

avoir été corrigé en *erebus* par le copiste même du ms. — Dans la description du Nazarianus, il n'eût pas été superflu de dire que plusieurs scribes y ont travaillé et que ce volume était primitivement divisé en deux. M. H. qualifie le copiste de « librarius socors... et linguae latinae scientia perexigua »; il relève de très nombreux lapsus, tous de même nature, dans les diverses parties du mss. (pp. VI sqq.) Le fait qu'il n'y a pas eu un, mais plusieurs copistes, doit modifier l'appréciation de ces lapsus. Il n'y a guère qu'une explication possible : ils sont imputables, non aux copistes de *N*, mais à celui de l'un des ancêtres du ms. Ce texte représente l'état dans lequel un auteur classique pouvait tomber avant la renaissance carolingienne.

L'introduction de M. H. est très soignée. Elle se termine par une bibliographie, où j'ai cherché en vain le nom de M. Paul Thomas. Cependant ses *Morceaux choisis* de Sénèque ne sont pas un travail purement scolaire. C'est une œuvre réfléchie et personnelle, qu'un philologue ne saurait négliger. On avait pourtant, ici même, mis en garde contre « l'apparence modeste du livre »[1]. Quelques conjectures méritaient de n'être pas passées tout à fait sous silence : *Clem.* I, 16, 3 : « tribunum centurionem*ue*,... quibus *strenuis*, qui ignoscit, *utitur* »; 19, 3 : « in minimas cogere »; *Ben.* VII, 32 : « perit mihi beneficium? iste omnibus ». Dans ce dernier passage, l'interrogation a le même sens que *si*, addition proposée par M. Hosius, et résoud la difficulté sans correction.

A la fin du volume, on trouvera les fragments du *De Clementia* découverts par M. Rossbach et un index des noms propres.

Paul Lejay.

Beiträge zur Kritik u. Erklärung der philosophischen Schriften Senecae, von Emil Badstübner. Hamburg, 1901, Gelehrtenschule des Johanneums. 28 pp. in-4.

La première partie de cette brochure est intitulée : *Ad Marciam de consolatione XXV u. XXVI, Die Lehre der Stoiker vom Leben der seligen Geister und ihre protreptische Verwendung.* C'est un essai de reconstruction des idées eschatologiques des stoïciens, principalement d'après les chapitres de la *Cons. ad Marciam* indiqués et le *Songe de Scipion* dans la *République* de Cicéron. M. Badstübner attribue ces idées à Posidonius, « le dernier grand génie scientifique de l'antiquité, qui se révéle à nous de plus en plus comme une personnalité profondément religieuse ». Les plus notables de ces idées sont : le séjour des âmes dans les hauteurs de l'éther, leur état de vie contemplative,

---

1. *Revue*, 1897, I, 364.

l'éducation des âmes moins parfaites par les plus avancées en sagesse (Tert. *De an.* 54); la nature divine des âmes humaines, parcelles de l'âme universelle et du souffle divin; la préexistence des âmes; la séparation par la mort de l'élément terrestre de l'âme d'avec l'élément céleste (Cic. *Tusc.* I, 43); la distinction entre les âmes pures, qui jouissent de la vie supérieure dans l'éther, et les âmes impures, qui restent dans les régions inférieures, les plus rapprochées de la terre (Lact. *Inst. diu.* VIII, 20, 8); la purification des âmes pures, qui les lave des souillures inévitables à la condition terrestre (Sen. *Marc.* 25, 1 : Plut. *De facie in orbe lunae*, 28, 6; Cic. dans Lact. III, 18, 18; Servius sur *Aen.* VI, 127); la béatitude suprême et la déification de l'esprit libéré dans la connaissance et la pleine lumière. De tels enseignements avaient pour conséquence d'inciter le sage à réaliser dès cette vie, dans la mesure possible, cette perfection idéale. D'ailleurs l'immortalité promise n'allait pas au-delà de la destruction universelle par le feu qui devait clore chaque année du monde. Mais elle était encore plus longue que l'immortalité que donne la gloire. Posidonius supposait en effet que toute année du monde était coupée par des cataclysmes, *eluuiones exustionesque* (Cic. *De r. p.* VI, 23), qui détruisaient chaque fois complètement la civilisation et, par suite, l'histoire, gardienne de la gloire (cf. *Marc.* 26, 4, sqq.; *Nat. Quaest.* III, praef. 4 sqq.; Lucr. V, 380-415).

Ces idées eurent une fortune extraordinaire. On les retrouve, plus ou moins modifiées suivant les circonstances, dans l'*Enéide* (VI, 724 sqq.), dans les hors-d'œuvre philosophiques du poème des *Astronomiques* (surtout I, 758; II, 115; IV, 886) dans les *Silves* de Stace (V, 3, 20), dans Origène (*De princ.* II, 11, 2), dans saint Augustin (*De ciu. Dei*, XXII, 29), et jusque dans saint Paul (I *Cor.* 13, 9). Elles témoignent d'un besoin de répondre aux inquiétudes religieuses par la transformation des doctrines matérialistes et scientifiques de l'ancienne Stoa [1].

La deuxième partie de la brochure de M. Badstübner est une série de remarques et de corrections. Je relève celles qui sont relatives au *De beneficiis* et au *De clementia*. *Ben.* IV, 20, 3 : « secundum *satam* (*datum* mss) uidet » : conjecture très ingénieuse, mais qui n'est peut-être pas utile. V, 9, 4 : « quod *toto sensu* (*toties* mss.) duos exigit ». Comme le fait remarquer M. B., cette correction est justifiée par le

1. Il ne faut pas cependant transporter ces idées dans des milieux qui leur restèrent toujours assez fermés. Ainsi je ne crois pas, quoi qu'en pense M. B., p. 5, que dans Hor. Od. I, 2, 45 : *serus in caelum redeas*, nous ayons une adaptation de ces doctrines eschatologiques. Il y a là tout autre chose, la vieille théophanie mythique, l'apparition providentielle d'un dieu prêté à la terre et qui retourne dans sa patrie céleste; voir dans le contexte ce qui précède. On ne doit pas d'ailleurs appliquer à Horace des procédés d'analyse et de critique qui peuvent paraître légitimes, s'il s'agit d'un poète, sinon savant, du moins curieux, comme Virgile.

rappel du c. 10, § 2 : « paulo ante dicebam... *tota significatio...* » M. B. ne s'est pas demandé si *sensus*, qui a cette acception dans Velleius, Quintilien, Tacite[1], et d'abord en poésie (Ov. *Fastes*, V, 483), l'a aussi dans Sénèque ; toute incertitude est levée par *Epist.* 7, 10 : « egregie dicta circa eundem fere sensum tria ». La correction a donc la plus grande vraisemblance. — V, 16, 4 : « dum ita *tripertito* (*dum ita dum tertio* mss.) rem publicam diuidit » est satisfaisant. — VI, 23, 1 : « Non externa cogunt deos, sed sua illis *sine lege* (*in legem* mss.) aeterna uoluntas est » ; mais le mot *lex* ne signifie pas précisément « contrainte ». On imprime d'ordinaire *in lege*. Je ne vois pas la nécessité de corriger. La volonté des dieux est leur loi et cette volonté est stable parce qu'elle est éternelle : voir la suite du développement. On a méconnu ici un sens de *in* fréquent chez certains auteurs (Properce, par exemple ; voir l'étude de M. K. P. Harrington, Transact. of the American philological association, t. XXVIII, 1897). *In legem esse* n'est peut-être pas très classique, mais n'est pas plus étonnant que *mirum in modum, excisum in antrum, iacens in mortuum*. — VI, 33, 3 : « rem *hominum aetatibus* tantum » est plat et trop éloigné du texte des mss. : « rem non *domibus* tantum » ; je préférerais : « rem non domibus tantum, sed *insulis* (*saeculis* mss.) raram », et dans cet ordre, qui me semble correspondre au sens naturel. Un ami est une chose rare, non seulement dans les palais (où il est naturel de ne pas en rencontrer), mais même dans les maisons de rapport. — *De clem.* I, 1, 6 : « principatus tuus ad *ius tuum* (*gustum* mss) exigitur », me paraît bon. — I, 8, 1 : « Quid ? tu non *expeteres* (*experiris* mss.) istud nobis esse, tibi seruitutem ? » Mais *istud*, pron. de la 2e pers., parait désigner *imperium*, non *arbitrium loquendi*. Dans ce qui précède, comme les interlocuteurs changent, *ista* désigne *eripi loquendi arbitrium regibus*. Peut-être l'idée est-elle : « Comment ? tu ne sens donc pas qu'à nous est l'empire, à toi l'esclavage. »

Ces exemples suffisent pour montrer que l'on ne saurait négliger cette partie de la brochure de M. Badstübner. Mais pourquoi écrit-il *coelum* et *quum ?* Ces graphies barbares détonnent dans un travail si bien informé.

P. L.

G. Brière et P. Caron. **Répertoire méthodique de l'histoire moderne et contemporaine de la France pour l'année 1899** (publié par la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*) 2me année. Paris, Société nouvelle de librairie... 1901, xxx-229 in-8°.

Voici la deuxième série de cette excellente publication qui paraît

1. Schmalz, *Antibarbarus*, ve, ne cite que ces auteurs.

destinée à compter bientôt parmi les entreprises bibliographiques les plus importantes de notre temps. Il serait déplacé de démontrer à des lecteurs de la *Revue critique* l'utilité incontestable de ces dépouillements périodiques de la « littérature » historique; il est peut-être même superflu de leur signaler les conditions spéciales de l'histoire moderne et contemporaine qui rendent cet instrument de travail particulièrement indispensable. Comment se retrouver dans ces amas de monographies et de micrographies où les spécialistes continuent à verser chaque année des milliers de fragments nouveaux? Seule une bibliographie méthodique rend possible d'utiliser tous ces efforts incohérents. On doit de la reconnaissance à tous ceux qui se soumettent à l'ingrate et indispensable besogne de cataloguer et de classer les matériaux historiques amoncelés en désordre. Et quand des auteurs apportent à leur travail autant de conscience, de précision et d'intelligence que MM. Brière et Caron, la reconnaissance se double d'une sincère estime scientifique. Une œuvre de ce genre continuée pendant des années, surtout si elle s'étend comme on doit l'espérer, à la période antérieure de l'histoire de France, fera faire aux études historiques un progrès plus sûr que les plus savantes monographies ou les plus brillants tableaux d'ensemble.

Le répertoire s'étend à toute l'histoire de France depuis Louis XII jusqu'à nos jours et indique tout ce qui a été publié en France et à l'étranger, livres ou articles de revue; pour les noms, l'indication est suivie de la mention des comptes rendus dont ils ont été l'objet. — Il est classé d'une façon méthodique d'après les rubriques suivantes: Histoire par époques. Histoire militaire. Histoire religieuse (divisée en catholiques et protestants). Histoire économique et sociale. Histoire de l'art. Histoire locale et généalogique. Chaque section (excepté l'histoire de l'art) outre les généralités, se divise en deux époques: 1° Moderne ou Ancien régime; 2° Contemporaine (de 1789 à nos jours); — l'histoire économique en Ancien régime, Révolution, XIXe siècle (l'histoire de la colonisation forme une 4e division). — Chaque époque est divisée en périodes (il y en a 6, XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles, Révolution, Napoléon, XIXe siècle), subdivisées en paragraphes les uns chronologiques, les autres consacrés à une catégorie spéciale, Biographie, Mouvement des idées, Mœurs. Ce cadre, sans répondre peut-être aux exigences de la philosophie de l'histoire, est pratiquement suffisant pour se reconnaître et a l'avantage d'être clair et simple. Il n'embrasse pas tous les phénomènes historiques possible; mais il permet de classer presque tous les travaux historiques. Le système des index est complet, il comprend trois tables, noms d'auteurs, noms de personnes, noms de lieux; et en tête une table des revues qui ont été dépouillées.

Le premier volume de ce répertoire était excellent; le second est en progrès sur le premier. La liste des revues dépouillées s'est accrue de

400 l'année dernière à 543 cette année; le chiffre total des numéros indiqués passe de 2017 à 3638. La période de 1871 à nos jours était restée en dehors du plan primitif, elle a été introduite cette année; c'est un perfectionnement important au point de vue pratique et qui a imposé aux auteurs un long travail de critique, car ils se sont — avec raison — restreints à choisir parmi les livres et les articles, écartant les écrits polémiques et ne conservant que les textes et les travaux d'un caractère objectif. Les titres obscurs ont été munis d'explications; le nombre des renvois a été considérablement accru. Toutes ces améliorations ont exigé un effort de discernement personnel. Ce n'est pas ici une compilation mécanique de fiches, c'est une véritable bibliographie faite par des hommes qui ont lu et compris ce qu'ils indiquent.

La première année, la disposition typographique était mal commode; les titres, imprimés à la suite par années, ne se détachaient pas assez nettement les uns des autres. Cette fois les auteurs ont fait la dépense de mettre à la ligne chaque numéro.

Tous ces progrès se traduisent par un accroissement matériel, le volume a presque doublé (229 pages au lieu de 119). Et il n'est pas trop long, pour les services qu'il rendra, — en attendant que MM. Caron et Brière soient mis en mesure de publier la bibliographie générale depuis 1870 qui est devenue si nécessaire et qu'eux seuls sont capables de nous donner.

Ch. Seignobos.

Franz Pomezny, **Grazie und Grazien in der deutschen Literatur des XVIII Jahrhunderts, hrsg. von B. Seuffert.** Hamburg, Voss. 1900, in-8°, VI et 247 p. 7 mark.

L'auteur de ce travail, M. Pomezny, est mort prématurément. Mais son maître, M. Seuffert, a fort bien fait de publier son travail, un peu long, un peu diffus et même un peu confus par instants, très consciencieux néanmoins et qui témoigne d'une vaste lecture, d'un grand soin, d'un esprit sagace. P. recherche d'abord comment l'idée de la Grâce et des Grâces—ce que, depuis Schiller, les Allemands nomment Anmut — est entrée dans la littérature allemande du XVIIe siècle par Anacréon et l'Anthologie. Puis il fait l'histoire de cette idée, de l'*Anmutsbegriff*, dans la théorie du XVIIIe siècle, et il étudie à ce point de vue non seulement les Allemands, Gottsched, Breitinger, Mendelssohn, Winckelmann, Kant, Lessing, Riedel et Sulzer, mais les Anglais, Shaftesbury, Hutcheson, Hogarth, Burke, Home, et les Français, Voltaire, Watelet, le Père André : diverses sont les opinions des critiques, mais tous mettent en relief deux « moments » : la beauté des mouvements du corps et son accord avec la beauté des mouve-

ments de l'âme (p. 92). Pomezny entre ensuite dans le vif de son sujet; il montre ce que furent les Grâces dans la poésie anacréontique du XVIIIe siècle, dans la poésie de Hagedorn, de Pyra, de Gleim, d'Uz, de Götz, de Wieland, de Gessner, de Jean-Georges Jacobi, et il distingue en elle deux « directions », deux tendances qui répondent aux deux grands courants littéraires du siècle et qui sont représentées l'une par Hagedorn, l'autre par Haller, la tendance française et la tendance anglaise. On remarquera dans cette partie du travail nombre de citations curieuses et d'aperçus intéressants : comment les anacréontiques se représentent les Grâces, quelles épithètes ils leur donnent, etc. Le chapitre le plus important — le quatrième — est consacré aux « Grâces de Wieland »; quiconque étudie Wieland et veut le connaître d'un peu près, devra lire ces pages de Pomezny, qui prouve, par exemple, que le poète allemand a tiré grand parti du recueil *les Grâces* publié en 1769 par Meusnier de Guerlon (il est bizarre toutefois que Pomezny n'ait pas reconnu dans M. L. C. D. B., Monsieur le comte de Bernis). Il y a dans cette étude d'autres points encore sur lesquels il faudrait insister. Pomezny caractérise fort bien le talent de Pyra qui s'attache entièrement aux Anglais, de Gleim qui se modèle sur les Français, d'Uz qui se laisse guider par Horace, de Götz qui subit l'influence des Anglais et de Pyra; il démontre que Götz a dans son *Attis* « fait les plus naïfs emprunts » à la *Lavinia* de Thomson traduite par Bodmer; il note dans l'*Evandre* de Gessner l'épithète *anmutsvoll* donnée à un paysage; il fait voir que J.-G. Jacobi est, de tous les anacréontiques, celui qui « poussa le plus loin le culte des Grâces »; mais il n'insiste pas suffisamment sur Herder.

A. C.

Th. K. Urdhal. **The fee system in the United States.** (Tirage à part des Transactions of the Wisconsin Academy...) Madison Democrat printing Cy, 1898. XII-193 p. in-8°.

Cette monographie sur le régime des *fee* [1] se divise en deux parties. I. Revue historique du système des droits; II. Système actuel des droits aux États-Unis. L'auteur suit l'évolution du régime depuis la période coloniale jusqu'à la fin du XIXe siècle. Il montre d'abord les droits anglais introduits dans les colonies au profit des fonctionnaires, puis les différents droits établis par le gouvernement anglais sous forme de droits d'autorisation (*license*), de péages, de droits d'école ou d'église, de droits d'inspections jusqu'au fameux droit du timbre qui a fait commencer la Révolution. Puis vient la période de 1787 à 1830, où en l'absence de toute direction commune se développent dans chaque État des régimes différents et confus. Dans la « période

---

1. Le français n'a pas d'équivalent exact et clair à l'anglais *fee* et à l'allemand *Gebühren*, qui désignent des droits payés en retour d'un service.

intermédiaire » de 1830 à 1865, l'énorme accroissement de l'industrie et des grandes villes amène une forte augmentation de la valeur et du nombre des droits. Mais dans la période contemporaine s'accuse une tendance générale à remplacer les droits perçus à l'occasion d'une fonction par un traitement payé au fonctionnaire.

La 2e partie est un essai de réunir en un tableau d'ensemble les systèmes des différents États en matière de droits d'inspection, d'autorisation, d'enregistrement (*incorporation*), d'examens, de justice. Ce rapprochement fait apercevoir une évolution commune qui tend à diminuer ou supprimer tous les droits perçus à l'occasion d'un service et à augmenter les droits d'autorisation en leur donnant le caractère de taxes. Deux chapitres sur le caractère juridique et la portée sociale des droits servent de conclusion à ce travail clair, précis et judicieux. L'auteur aurait pu se dispenser de l'exposé théorique et du sommaire historique où l'antiquité, le Moyen âge, l'Angleterre, la France sont passés en revue au moyen de manuels et de dictionnaires. Ces 40 pages encombrent et déparent son ouvrage.

Ch. Seignobos.

— La Société de Linguistique de Paris vient de décerner, pour la première fois, le prix fondé par le prince Alexandre Bibesco, en faveur du meilleur ouvrage relatif à l'histoire des langues romanes en général, et, préférablement, de la langue roumaine en particulier. Le lauréat, M. Lazare Saineanu, ancien professeur suppléant à l'Université de Bucarest, est l'auteur d'un important ouvrage, en trois volumes, ayant pour titre : *Influences orientales sur la langue et la civilisation roumaines*. Six autres ouvrages, tous d'un réel mérite et dont quelques-uns de très grande valeur, avaient été présentés au concours par cinq auteurs différents. La généreuse initiative du prince Alexandre Bibesco aura donc été, dès le début, couronnée d'un succès tel qu'on pouvait le souhaiter. Le lien nouveau ainsi créé entre la science roumaine et la science française se resserrera, nous l'espérons, toujours davantage, pour le plus grand profit de l'une et de l'autre.

— M. R.-S. Conway, professeur à Cardiff, vient de publier, avec introduction et notes, le livre II de Tite Live. C'est dans la collection des Pitt Press Series le premier ouvrage de l'auteur. L'édition contient avec une carte de l'ouest de l'Italie centrale et un plan de la Rome ancienne, une préface (3 p.), une très bonne introduction (10 p.), une note sur le texte avec liste des corrections ; entre le texte et les notes du commentaire, un résumé des principales difficultés du style de Tite Live (3 p.) ; après des notes (100 p.) deux appendices, l'un sur l'histoire de Coriolan, l'autre sur les irrégularités de concordance des temps dans l'*oratio obliqua*; enfin deux index, l'un se rapportant aux notes, l'autre aux mots ou aux noms mentionnés dans les notes. — M. C. s'inspire, comme il était naturel, des travaux de Madvig, H.-J. Müller et Moritz Müller. Passim sont intercalées de bonnes notes de M. Reid. — Le livre contient de sérieuses difficultés ; M. C. ne les résout pas toutes ; j'avoue avoir rouvert plus d'une fois Weissenborn-Müller (pourquoi rien ici sur *fossas Cluilias* (xxxix, 5) ; sur *Longula*, *Polusca;* sur *Vicæ Potæ*, à la fin

du chapitre VII, etc.?). Mais l'édition, très soignée, est au courant ; l'impression en est très correcte (mais écrire p. VII, l. 4 : pu*blic*) et je ne puis que la recommander. — É. T.

— M. Albert C. Clark aime à fouiller les collections de mss. et les « réserves » des grandes bibliothèques. Il voyage beaucoup; souvent il perd sa peine, mais, comme il est juste, souvent aussi il a la main heureuse. Une lettre, trouvée par lui à Madrid, a permis d'identifier une copie de Du Pogge et d'établir enfin sur une base sûre le texte des Silves de Stace. Dans l'article nouveau qu'il vient de publier (Philologus, 1901 : *Anecdota Parisiensia ad libros epistularum ad Atticum Tornaesianum et Crusellinum*, p. 195-216) il s'agit des lettres à Atticus et de la reconstitution de ce fameux ms. de Jean de Tournes (*Tornaesianus*) qui donne une recension distincte de celle du *Mediceus ;* c'est le ms. qu'a fait connaître, le premier, Siméon Dubois (*Bosius*) de Limoges. Il y a quelque cinquante ans,Haupt a traité cet éditeur comme se traitaient entre eux les savants du XVIe siècle : c'était, prétendait-il, un pur faussaire qui avait mis sous le couvert de ms. fictifs ses propres conjectures. Nous ne condamnons plus avec cette désinvolture ; on travaille, et c'est plus profitable, à reconstituer comme on peut les mss. perdus. En suivant une indication de Lehmann, M. Clark a étudié, à la Bibliothèque nationale, des notes inédites de Bosius qu'il a rapprochées de ses notes publiées. Il a retrouvé sur un exemplaire d'Estienne les notes de Turnèbe ; retrouvé encore et identifié un ms. que Turnèbe consultait en même temps que le *Tornaesianus* qu'il appelait *Memmianus* (ms. de Jean de Mesmes; c'est le cod. Lat. 8537, *olim Faurianus*). L'équivoque de la note *v. c.* ou *vet. cod.* se trouvait ainsi dissipée, ce que nous ne lisons pas dans le ms. que nous avons, ayant dû forcément se trouver dans l'autre (*Tornaesianus*). On peut ainsi contrôler les données de Bosius et, en rapprochant de ses notes les indications de Lambin et de Turnèbe, reconstituer d'une manière solide pour les livres XIV-XVI un apparat sommaire du ms. perdu (p. 201-207). Par lui on constate que le *Tornaesianus* avait beaucoup de fautes communes avec les mss. connus. Ses meilleures leçons avaient été relevées ou par Lambin ou par Bosius et nous étaient connues ; mais on a maintenant la preuve qu'ils avaient fait ce dépouillement avec soin et la perte du ms. nous devient par là moins sensible. Constatons toutefois qu'on ne trouve pas de traces du texte du *Tornaesianus* dans les treize premiers livres. — Dans un autre exemplaire de la même Bibliothèque (Z 617), M. Clark a retrouvé une copie, faite par Baluze, pour Grævius, des notés préparées par Bosius pour une seconde édition. Nous savons maintenant que Grævius les a reproduites avec soin. — Dans le même livre est une note de Baluze attestant qu'il a vu à Limoges parmi les livres de Bosius le *codex Crusellinus* (ou autrement ms. de Pierre Crouzeil). C'était encore un ms. qu'on prétendait imaginaire. En se reportant à la description de Bosius, au catalogue que nous avons de ses livres ou mss., pour la plupart acquis par Baluze pour la Bibliothèque du roi, M. Clark croit l'avoir identifié avec une édition de Lyon de 1545 qui portait des notes et corrections de Bosius. Mais cette édition il n'a pu jusqu'ici la retrouver à Paris ou ailleurs. Espérons qu'ici encore il réussira comme pour le reste. — É. Thomas.

— Les publications de la collection éditée par M. Max Herrmann s'étaient jusqu'ici à peu près bornées à la littérature néo-latine de l'Allemagne. Par une heureuse innovation dont l'initiative est dûe à M. Bolte, la France est maintenant représentée parmi ces *lateinische Litteratur-Denkmäler* si précieux pour l'histoire de l'humanisme. M. B. a publié ensemble une traduction de la farce de Patelin,

le *Veterator* de Connybertus (1512), et l'*Advocatus* d'un inconnu (1532). (*Veterator* (Maistre Patelin) *und Advocatus*. Zwei Pariser Studentenkomödien aus den Jahren 1512 und 1532. hrsg. v. J. Bolte. Berlin, Weidmann, 1901, in-88 pp. xxxiv, 122.) Le traducteur de Patelin a reproduit en somme fidèlement l'original, quoiqu'en l'abrégeant un peu; il a introduit le nouveau personnage du *Comicus*, avec assez de maladresse, mais dans le légitime scrupule de corriger l'immoralité de la fable. Le texte a été établi d'après trois éditions, dont les variantes se trouvent dans l'introduction jointes à de courtes notes. — La seconde pièce, l'*Advocatus*, imprimée d'après un manuscrit de Bâle passé jusqu'à présent inaperçu, est de valeur littéraire inférieure, mais elle est curieuse à bien des égards. Il semble que l'auteur anonyme ait eu une préoccupation de thèse, qu'il ait voulu plaider la défense de la femme abandonnée. et je regrette que M. B. qui a signalé les motifs dramatiques déjà connus empruntés par l'*Advocatus*, n'ait pas également recherché dans le théâtre contemporain les tendances analogues. Mais c'est peut-être trop demander à l'éditeur qui, bornant son introduction à l'indispensable, n'a voulu que nous donner un texte sûr, auquel il a apporté le soin et l'érudition dont il a déjà fourni tant de preuves. — L. R.

— L'édition de Henri V. donnée par M. A. W. Verity, dans la Pitt Press Series, (*with introduction, notes, glossary, appendix and indexes*. Cambridge, University Press, 1900. 1 vol. in-8° xxxvi et 256 p.) est, comme les autres pièces de Shakespeare que M. Verity a éditées pour cette collection, un modèle de science sûre et précise, mise à la portée des élèves auxquels elle est destinée. — L.

— Nous avons reçu deux nouveaux fascicules des publications de la Commission historique de Styrie (*Veroeffentlichungen der historischen Landes-Commission für Steyermark*, Gratz, 1900-1901) émanant tous deux de travailleurs bien connus dans le domaine de l'histoire autrichienne. Dans le n° xii, M. J. Loserth publie 145 documents relatifs à la contre réformation à Gratz, des années 1582-1585, sous le règne de l'archiduc Charles; ils sont empruntés à deux recueils manuscrits récemment découverts aux archives provinciales, et l'auteur nous les donne soit en in-extenso soit sous forme de régestes. On y trouvera quelques détails nouveaux sur les méthodes de conversion de ce prince, père de l'empereur Ferdinand II. Le n° xiii, dû à M. François de Krones, expose les résultats scientifiques d'un voyage d'exploration fait par l'auteur aux archives de Linz, en automne 1899. Il y donne le catalogue des pièces relatives à l'histoire de Styrie, qu'il a répertoriées soit au *Landesarchiv* soit au *Landesmuseum* de la Basse-Autriche. — R.

— Un nouveau fascicule des *Archives historiques de la Gascogne* (2° série) contient le recueil de documents inédits réunis par M. l'abbé J. Lestrade sur *Les Huguenots en Comminges* (Paris, Champion, 1900, xi, 428 p. in-8°). Il fait suite aux deux recueils analogues de la première série, *Les Huguenots en Bigorre*, de M. C. Durier, et *Les Huguenots dans le Béarn*, de M. A. Communay. La plupart des pièces de ce nouveau volume sont tirées des archives de la ville de Muret, où se trouvent actuellement les papiers des anciens États du Commingeois; elles sont au nombre de 131, avec un appendice, qui s'étend à une époque bien postérieure aux guerres de religion, et embrassent dans leur ensemble, les années 1555-1632. On y trouvera, répétés à l'infini, tous les faits bien connus de cette lamentable période des guerres civiles, incendies, meurtres, rançonnements, pillages, etc. Si l'auteur n'est pas toujours absolument impartial dans ses jugements sur les hommes et les choses du temps, il reconnaît pourtant que « les gens de

guerre sont les mêmes dans les deux camps » et que les paysans ont eu également à souffrir des protestants et des catholiques. Une bonne table analytique clôt le volume. — R.

— L'abbé Jacques Rangard, né en 1723; député aux États-Généraux et mort curé constitutionnel en 1797, avait publié dans *les Affiches d'Angers*, dès 1786, une notice assez insignifiante d'ailleurs, sur une visite du roi Henri IV, faite à cette ville en 1598. C'est cette relation que M. l'abbé Uzureau vient de faire réimprimer (Angers, Siraudeau, 1901, in-8°); elle intéressera surtout par le ton nettement hostile qu'y prend l'auteur contre les agissements de la Ligue et rien ne marque mieux quel chemin certains membres du clergé français ont fait en arrière, cent ans après la Révolution, que la note de l'éditeur mise au bas des jugements de Rangard sur cette association trop fameuse : « Inutile de dire que son opinion ne serait *plus adoptée aujourd'hui* ». — R.

— M. Félix Naef, ancien pasteur dans le canton de Genève, décédé en 1897, avait rédigé, en se servant des notes réunies par un collègue et ami, M. Théodore Claparède, une série de notices sur les paroisses protestantes de l'ancienne Bourgogne. C'est ce manuscrit, qualifié modestement de « simple ébauche » par l'auteur, que le fils de son ami, M. R. Claparède, vient de mettre au jour sous ce titre : *La Réforme en Bourgogne, notice sur les églises réformées de la Bourgogne avant la révocation de l'Edit de Nantes* (Paris, Fischbacher, 1901, 257 p. in-18). Le mot de Bourgogne est pris ici dans l'extension qu'il avait dans l'organisation ecclésiastique des huguenots, alors qu'il comprenait dans sa *province* les quatre *colloques* de Dijon, Châlon, Lyon et du pays de Gex. Seulement, M. Claparède père ayant écrit une *Histoire des Églises du pays de Gex*, et celle de Lyon méritant selon lui, une monographie spéciale, M. Naef ne s'est spécialement ici occupé que des églises des deux circonscriptions nommées en premier lieu, ainsi que d'un certain nombre de paroisses, assez arbitrairement rattachées au colloque de Lyon, quoique situées en provinces étrangères. Le récit, qui n'a aucunes prétentions érudites, est de proportions assez inégales, selon que l'auteur trouvait dans ses sources principalement imprimées, quelquefois manuscrites, des renseignements plus ou moins abondants sur la vie intérieure ou sur les vicissitudes extérieures des différentes localités qu'il passe successivement en revue. Aucune de ces communautés réformées ne survécut à 1685 et quelques unes avaient disparu auparavant déjà ; comme ailleurs aussi, ce fut en Bourgogne la petite et la moyenne bourgeoisie des villes qui se rallia surtout à la Réforme, tandis que les masses rurales furent relativement peu atteintes, quoique les adhérents n'eussent pas manqué, au début, dans les rangs de la noblesse. Un des appendices est consacré à l'état actuel des groupes de population réformée, tous d'origine assez récente, qui se rencontrent dans l'ancienne province de Bourgogne. — R.

— Dans sa *Scottish History from contemporary writers n° III. The Rising of 1745 with a Bibliography of Jacobite History 1689-1788*. London, David Nutt. 1900, 2 vol. in-8° XIII et 322 p.). M. Ch. Sanford Terry, professeur à l'Université d'Aberdeen, a voulu extraire d'un certain nombre d'écrivains contemporains une sorte de narration continue de la plupart des événements se rapportant aux soulèvements jacobites du XVIIIe siècle. Il a enrichi sa compilation d'appendix utiles où il a fait une bibliographie assez complète et commode de l'histoire de l'Ecosse pendant cette période. Un certain nombre d'illustrations tirées également de documents contemporains, portraits, plans de batailles, fac-simile, etc., contribuent à rendre le livre attrayant. Les extraits sont choisis avec discernement. Ce n'est pas

à proprement parler un livre d'érudition ; mais c'est un livre commode et bien fait et qui pourra donner à de jeunes étudiants, trop habitués à s'en tenir aux livres de seconde main et à se contenter de jugements tout faits, le goût des textes et des documents. — L.

— Le même M. Terry vient de donner une histoire du prétendant, Jacques III Stuart (*The chevalier de Saint-Georges and the Jacobite movements in his favour, 1701-1720* (London, Nutt. 1901, xxii, 510 p. in-18 ; prix : 7 fr. 50) qui est le complément ou plutôt l'introduction à son travail sur l'insurrection de 1745. Les morceaux réunis dans ce volume sont empruntés aux mémoires contemporains, à des plaquettes anonymes, à des rapports officiels, etc. et comprennent aussi quelques correspondances. Ce sont surtout les mémoires de Lockhart, de Sinclair et de Melfort, le rapport de Hooke à Chamillart et celui de Forbin qui ont été mis à contribution ; le texte est accompagné des notes nécessaires pour donner au lecteur une idée exacte et impartiale de ces tentatives, fort mal engagées dès l'abord, puis paralysées par les rivalités personnelles et locales, pour secouer le joug de la maison de Hanovre et rompre l'Union de 1701. Le pauvre *Chevalier* lui-même joue un rôle bien terne et bien insignifiant dans ces récits, dont la lecture ne réveillera guère l'enthousiasme suscité jadis par les romans de Walter Scott. On ne saurait reprocher à l'auteur de n'avoir pas donné un tableau plus complet de l'état de la Grande-Bretagne à ce moment critique de son histoire puisque le point de vue auquel se placent les compilateurs de cette collection spéciale, est celui d'un public principalement écossais. — R.

— M. E. Levasseur fait avec raison l'éloge de la méthode et du talent de M. Camille Bloch dans la préface qu'il a jointe aux *Etudes sur l'histoire économique de la France* (*1760-1789*) de l'archiviste du Loiret (Paris, A. Picard, 1900, ix, 269 p. in-8°). On y trouvera une série de mémoires publiés d'abord, pour la plupart, dans des recueils locaux et que l'auteur a bien fait de réunir en volume. Ils ne nous fournissent pas seulement des faits nombreux, tirés des dossiers administratifs, mais encore ils les éclairent par la comparaison avec les données antérieures et les théories systématiques du xviiie siècle, ouvrant ainsi des jours tout nouveaux sur certaines questions économiques, qui ont joué peut-être un rôle aussi considérable que les problèmes politiques, dans la période préparatoire au bouleversement révolutionnaire. Nous signalerons tout spécialement, à ce point de vue, l'étude sur la répartition de la propriété foncière, étude faite d'après les rôles du vingtième des biens-fonds, dans quelques paroisses de la généralité d'Orléans. Dans le mémoire *Les cahiers du bailliage d'Orléans au point de vue économique*, on trouve les protestations unanimes de toutes les classes de la société contre le régime fiscal en vigueur et ses abus, mais on constate aussi les divergences d'opinion profondes entre grands et petits propriétaires, bourgeois et paysans, sur ce qui doit le remplacer. Signalons enfin l'étude sur *le commerce des grains dans la généralité d'Orléans* (*1768*), qui nous expose, d'après la correspondance de l'intendant Perrin de Cypierre, les efforts sincères mais assez malencontreux, faits par l'ancien régime, pour nourrir les populations et empêcher les famines. Si le volume de M. Bloch n'est pas toujours d'une lecture très facile, il attirera le lecteur sérieux par la richesse de ses informations et par le soin qu'il a mis à motiver ses jugements. — R.

— M. Erich Wild a repris la question de la mission secrète de Mirabeau à la cour de Berlin. Son livre (*Mirabeaus geheime diplomatische Sendung nach Berlin*, Heidelberg, Winter, 1901, viii, 202 p. in-8° ; prix : 6 fr.) n'est, ainsi qu'il nous l'annonce,

que l'introduction à une étude critique du texte primitif et authentique des lettres de l'auteur de l'*Histoire secrète de la cour de Berlin*, besogne que le récent travail de M. Welschinger n'a nullement rendue inutile, si l'on en juge par les nombreuses preuves administrées par l'auteur dans l'appendice spécial (p.197-202), où il énumère les erreurs, les omissions et les confusions qui rendent, à son avis « *völlig unbrauchbar* » la recension donnée par l'auteur parisien. — R.

— Le dernier programme du Gymnase d'Osterode, dans la Prusse orientale, nous apporte un exemple curieux des collaborations effectives que peut provoquer, même au loin, et sur un point spécial, le hasard des événements. L'été dernier un professeur de cet établissement, M. le Dr E. Schnippel, vint, comme tant d'autres, à l'Exposition; en visitant le château de Versailles, il y remarqua dans une des salles un tableau représentant Napoléon à Osterode. Non seulement il le fit photographier pour ses concitoyens, mais, à son retour, il s'enquit avec soin des faits historiques qui avaient pu inspirer Nicolas Ponce-Camus, l'artiste assez obscur, auteur de cette toile. Il y a pleinement réussi, car ses *Miscellen zur Geschichte von Osterode* (1901, 14 p. in-4°) ne nous renseignent pas seulement sur le séjour de l'empereur dans cette petite localité, en mars 1807, avant Friedland, mais il a réussi à fournir au savant conservateur du musée de Versailles jusqu'aux noms de la plupart des personnages qui figurent au premier plan de ce tableau. — R.

— On ne lira pas sans intérêt les *Souvenirs de Wilhelm Liebknecht*, traduits par J.-G. Prodhomme et Ch.-A. Bertrand (Paris, Bellais, 1901, xiv, 188 p. in-18). Ce sont des souvenirs de sa jeunesse académique à Marbourg, avant 1848, des souvenirs d'exil en Suisse et en Angleterre, après 1849, assez insignifiants en eux-mêmes et qui n'apprennent pas grand chose, ni sur les mouvements insurrectionnels de l'Allemagne d'alors, ni surtout sur la genèse de ses propres convictions socialistes. Mais ils sont retracés avec un véritable entrain, une gaieté optimiste qu'on ne s'attendait pas à trouver sous la plume du vieux lutteur septuagénaire récemment disparu, lequel s'y peint franchement avec toutes ses antipathies profondes pour les simples radicaux, même républicains, de la Jeune Allemagne. Le ton du récit est fort populaire, car ces fragments ont paru dans des almanachs du parti démocratique socialiste. Malheureusement il y a plus d'une erreur dans l'introduction et les notes des traducteurs. On y raconte que Marbourg est « la capitale de la Hesse-Kassel » et que Victor Scheffel écrivit le libretto de l'opéra de Victor Nessler, *Der Trompeter von Saekkingen*; c'est comme si l'on disait que Gœthe a écrit le libretto de la *Damnation de Faust* de Berlioz! — R.

—On lit avec plaisir, et l'on peut recommander comme un modèle à suivre pour des travaux analogues, la petite *Histoire du Nivernais* de M. E. Colin, professeur d'histoire au lycée de Nevers (Nevers, Ropiteau. 1901, xvi, 268 p. in-18). Le récit en est simple, sans aucun appareil critique, car il a été composé à la demande de M. Ch. Dessez, inspecteur d'académie (que nous félicitons de son initiative) pour les instituteurs du département, qui, dans leur enseignement, pourront associer désormais aux récits empruntés à l'histoire nationale les détails les plus intéressants de l'histoire locale et inspirer de la sorte à leurs élèves des sympathies raisonnées pour le passé de leur terre natale. Le livre de M. Colin n'est pas une sèche nomenclature de dates, de faits historiques et de noms propres; l'histoire de la civilisation, la peinture des mœurs, les chefs-d'œuvre de l'art eux-mêmes occupent une large place dans ce petit volume orné de gravures. L'auteur a su parler du moyen âge et de l'ancien régime sans les glorifier outre mesure ni les travestir et il se montre équitable envers le passé sans renier les aspi-

rations légitimes de l'esprit moderne. Le jour où chacun de nos départements aurait ainsi le résumé sobre et impartial, mais pourtant vivant, de son histoire, non seulement ses habitants s'y intéresseraient davantage, mais de cet intérêt plus général naîtrait sans doute une abondante moisson d'études locales sur les traditions, les légendes, les monuments, les institutions, les citoyens marquants de chaque canton ou de chaque commune, qui viendrait enrichir, à son tour, les cadres de l'histoire générale de notre pays. — R.

— M. le commandant de Pimodan, ancien attaché militaire à la Légation française du Japon, a recueilli en un volume (*Promenades en Extrême-Orient 1895-98*. Paris, Champion, 1900. In-8° pp. VIII, 377), les souvenirs de son séjour dans l'Extrême-Orient. Un premier chapitre, *de Marseille à Yokohama*, ne fait que noter très rapidement les haltes du voyage, sans nous apprendre rien de bien nouveau. C'est le Japon qui dans le livre occupe la meilleure place (p. 87-248), et sans que l'auteur nous en ait donné une étude originale ou complète, il y aura du moins profit à écouter ce qu'il dit de la cour, du monde officiel et militaire, de la noblesse ancienne et nouvelle, des rapports entre Japonais et Européens. Il y a sur le caractère national des pages de fine observation; sur la vie sociale, les mœurs, les plaisirs, en particulier sur le théâtre, sur l'art, des renseignements curieux, personnels et assez abondants; sur les principales villes japonaises, leurs palais, leurs temples, leurs collections, d'attachantes descriptions. Les trois derniers chapitres sont consacrés à des excursions à Formose, au Tonkin, à Yeso, à Vladivostok, dans la Corée et à Pékin. Cette fin, d'aspect kaléidoscopique, est comme le début, trop rapide et s'arrête toujours à l'écorce. Il serait cependant injuste de ne pas signaler certains passages plus précis ou plus nouveaux, comme sur les indigènes Aïnos, les colonies militaires de Yeso, les troupes du général Yuan au camp de Siaotchang, et quelques autres. Mais partout le récit est preste, amusant, semé d'anecdotes, éclairé d'ingénieux rapprochements, et on quitte le volume avec l'impression d'une aimable causerie géographique. — L. R.

— Nous ne mentionnerons la brochure de M. E. Henrici sur l'attitude de la France pendant les trente dernières années vis à vis de ses vainqueurs de 1870 (*Dreissig Jahre nachher. Betrachtungen über das Verhältniss zwischen Deutschland und Frankreich*. Berlin. Klönne, 1901, in-8° p. 62) que pour en signaler l'insuffisance absolue et le parti-pris. Si l'auteur a la conviction que la France ne connaît de l'Allemagne qu'une caricature, sa patriotique *Kannengiesserei* est de nature à faire croire à la même erreur d'optique chez nos voisins. Mais nous nous garderons de généraliser et d'emprunter à M. H. son argumentation. — L. R.

Propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — **26 août** — **1901**

Rossi, Grammaire égyptienne. — Pollux, Onomasticon, p. Bethe. — Strehl, Histoire grecque, I. — Shuckburgh, Histoire des Grecs. — Malinin, Topographie athénienne. — Denys d'Halicarnasse, Les trois lettres littéraires, p. Rhys Roberts. — Radet, L'École française d'Athènes. — Vietor, Le coffret runique d'Auzon. — Mohl, La première personne du pluriel en gallo-roman. — H. Fischer, Dictionnaire souabe, I. — Ward, Le cardinal Wiseman, trad. Cardon. — Lettre de M. Victor Giraud. — Académie des inscriptions.

Francesco Rossi, **Grammatica Egizia nelle tre Scritture Geroglifica, Demotica e Copta,** Torino, Paravia, 1901 in-8°, 314 pages autographiées. — Prix : 6 fr.

La première édition avait paru en 1877, et elle était épuisée depuis quelque temps déjà. M. Rossi s'est remis au travail dans sa vieillesse, et il a remanié la rédaction de sa Grammaire, pour donner un guide aux étudiants italiens qui voudraient s'adonner à l'Égyptologie. Que le livre ait rendu des services et qu'il manifestât des qualités réelles de clarté et de précision, le succès qu'il a obtenu en est la preuve suffisante : je ne sais s'il sera aussi utile sous sa seconde forme qu'il l'a été sous la première.

On y remarque en effet une lacune considérable, l'absence de toute référence aux grands travaux qu'ont publiés depuis vingt ans et plus les savants groupés à Berlin autour d'Erman. Je suis loin d'adopter en ce qui me concerne tous les résultats auxquels ils sont parvenus. La réalité du pseudo-participe ne me paraît nullement démontrée, non plus que celle des orthographes défectives ou des artifices variés dont cette école s'est servi pour annexer l'Égyptien ancien et le copte aux langues vraiment sémitiques. Le traité de M. Sethe sur le verbe, qui contient tant d'idées neuves et de déductions ingénieuses, ne m'a convaincu ni de la trilitéralité de certaines racines hiéroglyphiques, ni du caractère consonantiques des signes réputés voyelles jusqu'alors, tels que l'*aigle* et le *poulet*, par exemple : la grande partie de ce qui s'y rapporte à la vocalisation et à la classification des formes me paraît être une construction sans solidité. Néanmoins l'élan imprimé aux études de Grammaire par les théories nouvelles, même par celles qui me répugnent le plus, est tel qu'on ne saurait les passer sous silence dans un Manuel destiné aux étudiants. Il fallait les exposer, aussi

brièvement que possible, mais avec assez de netteté pour que les lecteurs italiens les connussent point par point. Dans les cours que je faisais à l'École des Hautes-Études, je n'abordais aucun chapitre de la Grammaire que je n'indiquasse aussitôt ce qu'en disaient Erman et ses élèves. Je ne négligeais pas, bien entendu, de développer, chemin faisant, les objections que j'avais à accepter leur interprétation des faits, mais je voulais qu'au sortir du cours, chaque auditeur fût familier avec les principes de l'école berlinoise et pût, en connaissance de cause, choisir entre le système de cette école et celui des autres Égyptologues. Je crois que M. R. aurait rendu service aux jeunes gens pour lesquels il écrit en leur répétant ce qu'une portion importante de notre école pense sur les matières qu'il a traitées.

Une fois condamnation passée sur ce point, j'ai plaisir à ajouter que la Grammaire de M. R. mérite sous sa seconde forme les éloges que je lui ai donnés sous la première ici même, il y a longtemps déjà. Elle est bien divisée, rédigée d'une façon claire malgré sa brièveté, tout à fait propre à débrouiller les commençants et à leur enseigner les éléments de trois des formes principales que l'Égyptien a traversées, la langue du temps du deuxième empire thébain, celle de l'âge ptolémaique, celle de l'époque byzantine : pour la langue très ancienne des Pyramides, il faudra chercher ailleurs. Les étudiants italiens, auxquels elle s'adresse plus spécialement, gagneront beaucoup à la pratiquer jusqu'au moment où, devenus maîtres des principes de la Grammaire hiéroglyphique, ils devront aller chercher ailleurs l'exposé des doctrines berlinoises que M. Rossi ne leur a point donné.

G. Maspero.

Pollucis Onomasticon, e codicibus ab ipso collatis denuo edidit et adnotavit E. Bethe. Fasc. prior. (Lexicographi græci recogniti et apparatu critico instructi, vol. ix) Leipzig, Teubner, 1900, xx-305 p.

L'*Onomasticon* de Pollux nous est parvenu dans un grand nombre de manuscrits ; mais ils ne représentent pas l'ouvrage original ; celui-ci, composé entre 166 et 176 après J.-C., fut abrégé dès avant le ixe siècle, et c'est cet épitomé que nous avons, divisé primitivement en deux volumes de chacun cinq livres. Tous nos manuscrits dérivent d'un exemplaire de cet abrégé, autrefois en la possession de l'évêque de Césarée, Aréthas, qui l'avait enrichi de notes, ainsi d'ailleurs que d'autres ouvrages qu'il avait entre les mains. De cet archétype viennent quatre familles de manuscrits : 1) M, Ambrosianus D 34 sup. (x^e^ ou xie siècle), qui contient seulement le livre I à partir du § 21 et le tiers du livre II (1-78) ; 2) F, Parisinus 2646, et un manuscrit de Salamanque, S, tous deux du xve siècle et remontant à une source com-

mune, que M. Bethe désigne par II et estime antérieure au XIIe siècle; un troisième manuscrit de cette famille, aujourd'hui disparu, fut utilisé par Alde pour l'édition princeps de 1502; 3) A, Parisinus 2670 (XVe siècle pour les livres I-VII), et V, Marcianus 520 (XVe siècle), qui donne seulement les trois premiers cinquièmes du livre I (1-151); 4) la plus nombreuse famille, représentée par deux manuscrits principaux, C, Palatinus Heidelb. 375 (XIIe siècle), L, Laurentianus 56, 1 (XIVe siècle pour les trois derniers livres), et par de nombreux dérivés d'un compendium antérieur au XIIIe siècle, dont le plus ancien est le Parisinus 2647 (B, XIIIe siècle); à ce second abrégé se rattachent les autres livres (V et VI) contenus dans L, ainsi que les livres VIII-X dans A. Tous les autres manuscrits sont apparentés avec B ou représentent un texte dérivé de A et de B. M. B. a donc pris pour base de sa nouvelle recension de l'*Onomasticon*, en ce qui concerne la partie publiée dans ce premier volume (livres I-V), les manuscrits M, II = FS, AV, CB, dont M et V sont fragmentaires. Il espère ainsi nous rendre non le texte même de Pollux, ni même le texte du premier épitomé, mais au moins le texte probable de l'exemplaire d'Aréthas. Cette nouvelle édition, après celles de Venise, de Francfort et d'Amsterdam, après celles de Dindorf et de Bekker, rendra de grands services, et voici pourquoi. La meilleure édition, celle de Bekker (1846), laisse, il est vrai, peu à désirer; elle pèche cependant en ce qu'on n'y voit pas ce qui est dû à chaque manuscrit, et qu'elle laisse indécise, le plus souvent, l'origine du texte publié; les variantes y sont en trop petit nombre pour permettre le contrôle au lecteur. Or, M. B. a disposé son édition de la manière suivante. Le texte, qui donne les leçons de tous les manuscrits ci-dessus, est continu, et ce qui est omis par chacun d'eux est mis entre des crochets surmontés des sigles; on voit ainsi d'un coup d'œil ce qui provient de chaque source [1]. Une double annotation court au bas du texte : l'une renferme les variantes et les leçons non admises dans le texte, l'autre donne les comparaisons avec les autres grammairiens et lexicographes, Hésychius, Suidas, Phrynichus, etc., et les passages des auteurs où se rencontrent les mots rares ou importants cités par Pollux sans indication. Dans quelle mesure maintenant M. B. a-t-il donné un texte exact? Il est difficile de se prononcer, et dans nombre de cas, d'ailleurs, la question est secondaire, puisqu'il importe peu, en somme, que Pollux ait cité un mot au nominatif ou à l'accusatif, au singulier ou au pluriel, et qu'en outre nous avons toutes les variantes. M. B., sauf le cas de faute évidente, semble préférer les leçons de A, même seul, et au contraire accorder peu de valeur au groupe FS. P. 209, 8 ἀφθονία A seul (déjà deux lignes plus haut, d'après AFS); le contexte montre qu'ici le mot doit être supprimé, et indiqué seulement dans les notes, comme tant

1. Pour M et V les omissions sont indiquées en tête des notes critiques.

d'autres répétitions hors de propos. 74, 16 ἔμφυτον A, en note εὔφυτον FS ; c'est une épithète de χωρίον, et je ne vois pas pourquoi A est préféré à FS, dont la leçon me paraît supérieure. De même 162, 12 texte ὁμαίμονες A, note ὅμαιμοι FS, etc. Le plus souvent d'ailleurs, en pareil cas, c'est une affaire d'appréciation, et il n'est pas toujours facile de savoir pourquoi une leçon est admise plutôt qu'une autre. Lorsqu'il s'agit de corrections, au contraire, en quoi M. B. se montre avec raison très sobre, on est plus à son aise. 208, 15 ῥαγδαῖος est excellent, et confirmé par ῥαγδαιότης de FS 209, 9. Dans le même passage, 209, 10 εὐρημοσύνη doit être certainement corrigé en εὐθυρρημοσύνη, comme le prouvent l'adjectif et l'adverbe correspondants et la place occupée par ces mots dans leurs listes respectives. 193, 3 ἐγρήγορος codd. ; texte ἐγρηγορώς avec Bekker, et 13, 11 avec BC; j'en vois bien la raison, sans pourtant la trouver suffisante. 171, 14, cf. 172, 9 M. B. n'ose pas donner dans le texte δυοκαίδεκα des manuscrits; il écrit ιϐ' et dit en note « Pollux certe δώδεκα. » Je lis cependant δυοκαίδεκα 17, 4 et 9. On lit 146, 13 σχίζεται (ὁ βρόγχος) εἰς πλείους λεπτὰς ἀποφύσεις. αἳ καλοῦνται σήριγγες (FS) σίριγχες (C) σύριγγες (AB) etc. ; M. B. corrige σήραγγες d'après Rufus d'Éphèse. Platon parle bien de σήραγγες (οἷον σπόγγου) *Tim.* 70ᶜ, mais il s'agit du poumon; et σύριγγες (Aristote, *de Resp.* 478ᵃ 13, 480ᵇ 7) ne conviendrait-il pas mieux avec σχίζεται et ἀποφύσεις? 54, 2 la correction πυρὶ ἀπεπειράσαντο (ἀπεπείρασαν FS ; les autres donnent des leçons corrompues, mais toutes en ασαν) me semble inutile : Thucyd. VII, 43, 1 μηχαναῖς ἔδοξε... ἀποπειρᾶσαι τοῦ παρατειχίσματος. 245, 5 ἀποξυρᾶται A est bien insolite, pour ne rien dire de la forme ξυράω non classique, mais tolérable dans un passage où il ne s'agit pas des mots; FSC donnent ἀποξύρεται qui ne vaut pas mieux; mais les deux leçons peuvent conduire à ἀπεξύρηται. Dans la description des masques de théâtre, une remarque fréquente est ἀνατέταται τὰς ὀφρῦς ; l'accusatif dit de relation y est, selon l'usage, accompagné de l'article. On lit au contraire 241, 25 ὀφρῦς ἀνατέταται, codd. ἀνατέτανται ; 244, 12 ὀφρῦς ἀνατεταμένος, B om. ὀφρῦς, C -μένας, A -μέναι, FS ἐκτεταμένος om. ὀφρῦς; 224, 25 ὀφρῦς ἀνατέταται ABC, mais FS ἀνατεταμέναι. L'absence de l'article, coïncidant précisément avec ces variantes, donne à réfléchir; j'admettrais volontiers que la vraie leçon est fournie dans le premier cas par l'accord des manuscrits, dans le second par A, confirmé par la variante C, les leçons B et FS étant hors de cause, et dans le troisième par FS, à cause de l'ensemble de la phrase. Le passage n'est pas un recueil de formes attiques, et un nominatif ὀφρῦς ne peut surprendre dans les manuscrits, d'autant moins que FSBC donnent nomin. plur. ὀφρύς (sic) 97, 4 et FS βότρυς 75, 12. Je préférerais donc corriger ὀφρύες dans ces trois passages plutôt que d'y conserver une construction insolite, insuffisamment garantie par les manuscrits. Je mets fin à ces observations, qui pourraient être plus nombreuses, en remarquant que, à propos de 131, 3 γαλιάγκων κατὰ Ἀριστοτέλην, M. B. note que le

mot ne se trouve pas dans Aristote. Il est dans les *Physiognomonica* attribués au philosophe (*Script. physiogn.* Foerster I p. 36, 10 et p. 82, 10). Publier l'*Onomasticon* était une entreprise difficile, dont M. Bethe s'est tiré à son honneur, et d'une manière qui fait vivement désirer les derniers livres ; on voit néanmoins que beaucoup de détails encore méritent d'être approfondis, que la discussion peut s'établir sur plusieurs points, et que, par suite, des améliorations ne sont pas impossibles[1].

MY.

STREHL (W.), **Grundriss der alten Geschichte und Quellenkunde,** Ier Band, *Griechische Geschichte,* IIe Ausgabe, vermehrt durch ergänzende Vorbemerkungen und ein Namen-und Sachregister, von Paul Habel, Breslau, Marcus, 1901, 1 vol. de 261 pages, in-12. Prix : 4 mk. 40.

La première édition de cet ouvrage nous avait échappé : publié en 1891, à Breslau, loin du centre de la librairie allemande, il n'a été, que je sache, analysé, ni signalé même, lors de sa première apparition, par aucune des revues principales qui nous tiennent tant bien que mal au courant des travaux historiques et philologiques sur l'antiquité. Le livre de M. W. Strehl méritait cependant plus d'attention, et nous devons remercier le Dr Paul Habel, de Breslau, de nous en avoir donné une édition nouvelle. C'est déjà une heureuse idée, que d'avoir étroitement rattaché la Grèce aux civilisations antérieures de l'Orient : le volume s'ouvre par une cinquantaine de pages, nourries de faits, de textes et de renseignements bibliographiques, sur la domination égyptienne, phénicienne, assyrienne et perse. Ce résumé, tenu au courant des découvertes les plus récentes, même des fouilles de Cnossos, sera utile et commode à consulter pour tout le monde. Une ingénieuse disposition matérielle permet en outre de distinguer, dans ces pages et dans les suivantes, les grands faits, qui forment la trame générale de l'histoire, et les observations d'un caractère plus spécial, comme l'examen des sources littéraires et des documents archéologiques. Sans doute, en un si petit espace, M. Strehl a plutôt indiqué les problèmes, qu'il n'a pu les discuter et en proposer une solution personnelle. Mais il a vraiment bien réussi dans la double tâche qu'il avait entreprise, et qui se résume dans son titre : *Grundriss der alten Geschichte und Quellenkunde.*

AM. HAUVETTE.

---

1. Les citations ne sont pas toujours exactes ; p. 85 notes, *Homère* K 60, O 347, lire X 60, o 348 ; 87, 24 : λ 319, lire 320 ; 91, 15 : ω 248, l. 250 ; 91, 20 : o 331, l. 332 ; 247, 21 : θ 18, l. Θ 68. *Platon* 86, 20 : *Théét.* 119b, l. 149 ; 183 notes : *Euthyd.* 217b, l. 278c. *Thucyd.* 99, 2 : IV, 87, l. 86 ; 100, 20 : IV, 79, l. 29. — Nous demanderons, à la fin de l'édition, une table des auteurs et des passages cités.

SHUCKBURGH (Evelyn S.), **A short history of the Greeks,** from the earliest times to B. C. 146, Cambridge, University Press, 1901, XXIV-388 p. in-12.

Ce petit livre, dépourvu de tout caractère scientifique, mérite à peine d'être signalé aux lecteurs de la *Revue Critique*. L'auteur, qui pourtant parle dans sa préface « des recherches et des découvertes récentes », trouve moyen de raconter les origines du peuple grec sans laisser même soupçonner à ses lecteurs l'existence d'une civilisation mycénienne. Cet exemple suffit à caractériser la méthode : M. S., de parti pris, ne cite ni les textes des écrivains grecs ni les opinions ou jugements des historiens modernes ; il refait, assez agréablement, après tant d'autres, le récit traditionnel de l'histoire grecque, en insistant plus volontiers sur les expéditions militaires et sur les batailles que sur les institutions et les principaux traits de la civilisation hellénique. Il n'est pas jusqu'aux cartes, insérées par M. S. dans ce volume, qui ne semblent empruntées aux livres les plus vieillis et les plus justement oubliés. Signalons pourtant quelques bonnes planches photographiques, sans aucune originalité d'ailleurs.

AM. HAUVETTE.

MALININ (Alexander) **Zwei Streitfragen der Topographie von Athen,** Berlin, Reimer, 1901, 1 vol. in-8°, de 44 pages.

L'auteur de ce travail aborde, après beaucoup d'autres archéologues, l'examen d'un double problème topographique : la situation de l'Agora et l'emplacement de la fontaine Ἐννεάκρουνος. En d'autres termes, ce petit livre est le commentaire archéologique de deux passages, bien connus, de Pausanias. A chacun de ces problèmes M. Malinin apporte une solution personnelle, qui peut se résumer en quelques mots : l'Agora doit être cherchée au nord, et non à l'ouest de l'Acropole, et, quant à la fontaine Ἐννεάκρουνος, il ne faut pas, avec certains savants comme M. Dœrpfeld, la placer ailleurs qu'à l'endroit indiqué par tous les textes anciens, c'est-à-dire près de l'Ilissus ; mais il faut supposer dans le texte de Pausanias des remaniements et des transformations, que mettent bien en lumière deux tableaux dressés par M. Malinin à la fin de son volume (p. 42-43). Cette solution demeure, évidemment, hypothétique ; mais elle paraît préférable, en effet, aux dernières hypothèses émises à ce sujet.

AM. HAUVETTE.

Dionysius of Halicarnassus, **The three literary Letters** (Ep. ad Ammæum I, Ep. ad Pompeium, Ep. ad. Ammæum II), the greek text edited with english translation, facsimile, notes, etc..., by W. Rhys Roberts, Cambridge, University Press, 1901, 1 vol. de 232 p. in-8°.

M. Rhys Roberts continue, avec un zèle des plus louables, la tâche qu'il a entreprise avec l'assentiment et le concours de l'Université de Cambridge. Après le *Traité du sublime*, dont il a publié un bon texte en 1899 (*Revue critique*, 1900, I, p. 323), il nous donne aujourd'hui les trois lettres littéraires de Denys d'Halicarnasse, et annonce une édition prochaine du περὶ ἑρμηνείας faussement attribué à Démétrius de Phalère. Cette triple publication n'est d'ailleurs, dans la pensée de l'auteur, que la préface de travaux plus importants, tels qu'une édition annotée de la *Rhétorique* d'Aristote et une *Histoire de la critique littéraire en Grèce*. Pour mener à bonne fin une œuvre aussi vaste, M. R. a toutes les qualités requises de science et de conscience. Il connaît et utilise avec discrétion tous les ouvrages qui touchent à son sujet; il établit correctement le texte qu'il doit étudier ; il montre dans sa traduction une précision élégante et simple ; dans ses notes, une sobriété assez rare chez les éditeurs anglais ; dans sa préface enfin, un goût délicat et sûr. Son jugement sur Denys d'Halicarnasse, pour faire une large place à l'éloge, n'a pourtant rien d'aveugle ; c'est l'opinion raisonnée d'un esprit juste et pondéré. En outre, M. Roberts a le mérite d'offrir aux travailleurs, sous la forme d'un glossaire, un excellent exposé de la langue de la rhétorique et de la critique chez Denys d'Halicarnasse; trois index, sans parler d'une longue notice bibliographique, achèvent ce volume, qui sera bien accueilli de tous les hellénistes.

Am. Hauvette.

Radet (Georges), **L'histoire et l'œuvre de l'Ecole Française d'Athènes,** Paris, Fontemoing, 1901, 1 vol. de xiv-498 p. in-8°.

Je voudrais ne louer ici que la valeur scientifique et l'intérêt général de cette *Histoire de l'Ecole Française d'Athènes*. D'autres ont dit déjà, ou diront mieux que je ne saurais faire, le rare talent de M. Radet, la richesse et la sûreté de son information, la force vraiment créatrice de son imagination, la fermeté et l'indépendance de son jugement. Ces qualités, qui donnent à ce livre un accent et un charme si pénétrants, en font aussi une œuvre historique d'une singulière originalité. Dans l'histoire des relations diplomatiques de la France et de la Grèce renaissante, c'est une époque curieuse, et désormais bien connue, que celle où se prépare la création de l'Ecole d'Athènes : la politique ardente et passionnée du ministre de France Piscatory y apparaît avec

éclat, en même temps que le généreux enthousiasme de M. de Salvandy. A un autre point de vue, c'est aussi de l'histoire, que l'exposé méthodique des recherches archéologiques entreprises pendant cinquante ans par les générations successives de l'Ecole d'Athènes : M. Radet a rempli cette partie de sa tâche avec la conscience la plus scrupuleuse, dépouillant lui-même au besoin les carnets de voyage de ses devanciers et de ses successeurs, comparant et collationnant, pour ainsi dire, les témoignages quand il avait entre les mains la double relation d'une exploration faite en commun. Tout ce travail servira aux futurs archéologues de l'Ecole. Mais l'ouvrage de M. Radet aura, pour le grand public même, un intérêt d'une autre sorte. Dans l'histoire de notre enseignement supérieur, l'Ecole d'Athènes a joué un rôle honorable : si Albert Dumont, dans sa trop courte carrière, a résolument orienté le travail de nos Facultés des Lettres vers les recherches de la science historique et philologique, nul doute que son éducation *athénienne* n'ait été pour beaucoup dans cette conception féconde de notre haut enseignement. L'œuvre d'Albert Dumont se poursuit encore tous les jours, et les anciens membres de l'Ecole d'Athènes maintiennent avec une foi profonde, dans le domaine de l'histoire ancienne, des lettres et de l'archéologie grecques, le goût des études fortes et précises, de la science pure et désintéressée.

Am. Hauvette.

Das Angelsächsische Runenkästchen aus Auzon bei Clermond-Ferrand. Fünf Tafeln in Lichtdruck mit erklärendem Text, von Wilhelm Vietor. (Même titre en anglais.) Marburg, Elwert, 1901. Prix : 6 mk.

La pièce très remarquable connue en Angleterre sous le nom de « Franks Casket » et exposée — moins la face droite que supplée un fac-similé — dans la salle anglo-saxonne du British Museum, est un coffret en os de baleine, d'environ 23 centimètres sur 19 et 13, tout couvert de sujets gravés autour desquels court une bordure explicative de lettres runiques. Réservant l'opinion des archéologues, les linguistes, y compris M. Victor, sont à peu près d'accord pour le dater du commencement du VIIIe siècle. Il avait déjà été plusieurs fois étudié ; mais la face droite, qu'on croyait perdue et qui n'a été reconnue que fort récemment dans une pièce du Musée National de Florence, n'était pas encore publiée. Ce n'est pas la moins intéressante, mais c'est de beaucoup aussi la plus difficile à lire et à traduire. Toute l'ingéniosité déployée par les interprètes et, en dernier lieu, par le savant professeur de Marbourg, n'arrive point à établir un texte sûr ni surtout un sens bien cohérent. Et toutefois les germanistes ont de quoi se consoler : telle qu'elle se comporte, avec ses dessins frustes et ses caractères parfois énigmatiques, cette vénérable relique du passé

qu'ils explorent est infiniment plus claire que le pourtour du vase du Quirinal et mieux conservée que l'inscription du Forum. Il est vrai qu'elle est moins vieille de mille ans.

Les cinq planches en phototypie sont d'une netteté et d'une vigueur irréprochables (grandeur naturelle) : le couvercle porte une scène de combat, avec un seul mot (nom propre); la face antérieure raconte, par ses dessins, des légendes norroises, mais, par son épigraphe, l'histoire de la baleine échouée; de la face droite, autant ne rien dire ici (longue inscription); sur la face gauche, la louve des jumeaux romains avec légende; enfin, la face postérieure, prodigieusement fouillée, est censée représenter le sac de Jérusalem, et le latin y alterne avec l'anglo-saxon, l'onciale avec les runes. Le texte qui accompagne ces planches forme 12 pages de même format oblong, sur deux colonnes, l'une en allemand, l'autre en anglais. Cette publication fait le plus grand honneur à l'auteur, à l'éditeur et à tous les auxiliaires qui y ont collaboré [1].

V. Henry.

F.-G. Mohl, **Les Origines Romanes :** Études sur le Lexique du latin vulgaire. — La 1re personne du pluriel en gallo-roman. (Mémoires de la société royale des sciences de Bohême, classe des sciences philosophiques, historiques et philologiques, fascicules I et XVI). Prague, 1900.

I

Les lecteurs de la *Revue Critique* connaissent déjà la *Chronologie du Latin vulgaire* de M. Mohl. M. Bourciez a naguère à cette même place [2] longuement apprécié les mérites de cet ouvrage, où l'auteur, reprenant après tant d'autres le problème de la formation des langues romanes, avait le grand mérite d'aborder hardiment toutes les difficultés du sujet et apportait sur bien des points une conception nouvelle des choses, qui imposait conséquemment une nouvelle méthode.

Ce sont deux applications de cette méthode que présentent les deux fascicules qui portent le titre commun d'*Origines Romanes*. Le premier est consacré à des études lexicographiques. On sait combien le vocabulaire roman contient de formes et de mots dont les prototypes ne figurent pas sur les monuments du latin classique. Certains d'entre eux peuvent être des innovations de date récente, mais on peut croire

---

1. Pourquoi la notice reprend-elle les planches dans un ordre différent de celui où les a rangées le relieur? ou réciproquement. Il est fâcheux aussi que, p. 10, dans le texte anglais, on lise deux fois *in* pour *is*.

2. Voir le numéro de la *Revue critique* du 23 juillet 1900.

aussi que quelques uns remontent à la période préhistorique où le latin n'était encore qu'un dialecte indo-européen ou sortent des langues italiques. En tout cas, on n'a pas le droit de faire partir les origines romanes du latin seul, tel qu'il est connu par les textes. C'est ce principe, fort admissible a priori, que M. M. a voulu appuyer de quelques exemples. S'il n'a pas réussi pleinement dans son entreprise, la faute en est surtout au sujet; car il était difficile de déployer plus d'ingéniosité, plus de science, avec une compétence plus grande à la fois de romaniste et de linguiste. Mais on peut regretter aussi que l'auteur lui-même, par des affirmations un peu tranchantes, risque de compromettre l'excellence de son principe, qui devait rester avant tout négatif. Plusieurs des quinze chapitres de l'ouvrage méritent le reproche de subtilité, que M. M. lui-même est tenté d'appliquer au premier. Il est *possible* que le passage hypothétique de **commoinis* à **comoinis* soit dû à l'influence d'une prononciation *comonis*, attestée à ce qu'il semble dans le sud de l'Italie et qui aurait peut-être favorisé en outre le changement de l'osque **comno* en *comono*; mais d'ailleurs *commūnis* a pu devenir *comūnis* à toutes les époques de la langue, et de diverses façons. Il est *possible* que la forme *cusīre* pour *consuere* s'explique par une loi phonétique spéciale, d'après laquelle le latin dialectal aurait conservé la racine **siū* devenue **sū* en latin littéraire. Il est *possible* que le thème *cord-* de *cor*, *cordis* ait eu une forme jumelle dépourvue de *d* remontant à l'indo-européen ; *possible* que la préposition *de* ait eu des doublets *da*, *dat*, **dabei*, dont on trouverait la trace dans quelques dialectes romans : *possible* encore que le vieux latin d'Italie ait possédé un subjonctif *dīa dēa*, conservé en italien et dans plusieurs dialectes espagnols, etc. Mais toutes ces possibilités sont tellement vagues et fuyantes que, si l'on est souvent séduit par l'argumentation, on reste rarement convaincu. Sur plusieurs points cependant, M. M. paraît avoir raison. Ce qu'il dit des formes diverses du latin *pantex* constitue un chapitre intéressant de l'histoire de la dérivation romane. Mais le meilleur chapitre de l'ouvrage est sans contredit le dernier, où l'auteur, à propos de la forme vulgaire *uecino*, établit qu'en latin vulgaire *ei* se réduit à *e* devant *i* accentué.

Le second fascicule des Origines Romanes est consacré à une recherche morphologique; il traite de la désinence *-ons* de première personne du pluriel en français. On était généralement d'accord pour attribuer cette désinence à une formation analogique, et les diverses hypothèses proposées ne différaient entre elles que sur le point de départ et la nature même de l'analogie. M. M. adresse à ses devanciers de sérieuses objections d'ordre historique; selon lui, la désinence *-ons* est d'origine celtique et remonte à un gaulois *-omus* qui se serait conservé en gallo-roman. L'hypothèse se heurte à plusieurs difficultés que l'auteur a bien vues et qu'il réussit à écarter successivement, mais qui n'en forment pas moins un groupe impo-

sant. Toutefois, il en subsiste une dernière, et plus grave. On ne sait rien de la conjugaison gauloise ; et en fait, les formes citées appartiennent presque toutes au vieil irlandais, dont les plus anciens monuments sont du VIIIe siècle. Or, on n'a aucun droit de supposer que l'évolution du gaulois se soit faite comme celle de l'irlandais. Cette difficulté essentielle du sujet est le plus souvent dissimulée par l'emploi du mot « celtique » sous lequel sont donnés des paradigmes hypothétiques. Mais si ce mot peut servir à représenter vaguement un certain ensemble linguistique, il perd toute signification dans une étude précise qui a pour objet de déterminer la forme de telle désinence ou le timbre de telle voyelle intérieure dans le gaulois de l'« époque romaine ». Il plane donc sur toute la discussion une incertitude fâcheuse qui ne rend pas sans doute l'hypothèse impossible, mais qui l'affaiblit singulièrement [1].

On pourrait adresser d'autres critiques aux deux fascicules de M.M.; il serait possible d'y relever çà et là des appréciations inexactes, des raisonnements suspects, des allégations hasardées; mais on ne peut nier qu'ils n'apportent sur une foule de points des idées neuves, originales, parfois fécondes. Il était bon qu'une voix autorisée vînt secouer les savants, toujours enclins à céder au sommeil dogmatique, et leur rappelât combien de difficultés et de complexités cache l'apparente simplicité des théories. On trouvera toujours son profit à lire les livres de M. Mohl, quand bien même les hypothèses qu'il soutient devraient un jour être reconnues inexactes; car il est de ceux qui pensent, et qui font penser.

J. VENDRYES.

II

Les travaux de M. Mohl offrent toujours cet attrait singulier qu'à une grande hardiesse dans ses hypothèses leur auteur joint une surprenante variété de connaissances historiques et linguistiques. Et il se peut bien que ses conclusions ne soient encore en partie que provisoires, qu'elles aient besoin d'être passées au crible, ou même un peu coordonnées entre elles, il n'en est pas moins vrai qu'elles ne sauraient être indifférentes à quiconque se préoccupe de l'avenir de la philologie romane et des voies nouvelles qui lui sont ouvertes. Pro-

1. Il convient de faire de grandes réserves sur l'histoire de la conjugaison celtique, telle que la retrace M. Mohl, p. 39 et suiv., et sur ce qui est dit de l'accent, p. 52 et suiv. ; il y a là des hypothèses au moins contestables et des affirmations qui auraient besoin d'être démontrées. — P. 22, av. dernière ligne, lire *Truc.* au lieu de *Pseud.* — P. 47, la forme *tuthegot* se trouve dans le sermon de Cambrai (cf. Zimmer, *Glossae Hibernicae*, p. 216). — P. 77, note, on ne peut songer sérieusement à une leçon *attulimu* chez Plaute, *Bacch.*, 230; il est trop simple de corriger *Philippos* en *Philippum*, comme l'a déjà fait Bentley (cf. le v. 272).

cédant avec une force de déduction incontestable, M. M. ne va à rien moins qu'à renouveler peu à peu toute la morphologie des langues néo-latines et à lui donner un point de départ différent de celui qui avait été précédemment admis. Il traite dans le présent opuscule une question d'importance capitale — puisqu'il s'agit de nos premières personnes du pluriel françaises en *-ons* — mais, comme tout s'enchaîne et que, par goût, il ne hait pas la méthode discursive, il arrive à nous donner incidemment plus que le titre ne promettait : je suis loin de m'en plaindre. Sur le fond de la question, je n'ai pas besoin de rappeler qu'il a été agité dans une série brillante d'articles, parus il y a huit ou dix ans dans la *Romania* : après avoir rompu quelques lances, les maîtres de la philologie romane s'étaient en somme arrêtés à la solution depuis longtemps préconisée par Diez, et qui consiste à voir dans *chantons*, *vendons*, etc., une propagation analogique de la désinence de *sumus*, devenu en français *sons* à côté de *sommes*. Pour clore le débat, M. G. Paris avait même fait observer que *sons* se survivait ainsi dans toute notre conjugaison sous une forme qu'il avait perdue pour son propre compte : si ce ne sont pas là ses paroles textuelles, c'en est du moins le sens.

Contre cette solution, aujourd'hui généralement admise, M. Bréal avait cependant soulevé entre temps une objection considérable d'ordre sémantique, et fait observer qu'un auxiliaire marquant par essence l'état avait difficilement pu imposer ses formes à des verbes d'action. M. M. aujourd'hui fait naturellement valoir de nouveau cette objection, mais il y ajoute toutes sortes de considérations, déduites avec beaucoup de rigueur, sur la façon dont nous pouvons concevoir l'action analogique, et sur la puissance de propagation qui réside respectivement dans les diverses formes verbales. Tout ce premier chapitre, où l'auteur ne craint pas d'appeler à son aide des formules mathématiques empruntées à la terminologie de Herbart, est écrit avec force, intéressant à lire : c'est la partie critique, la *pars destruens*, pour nous servir de l'expression classique. Si bien qu'après l'avoir lu, nous sommes tentés d'acquiescer à la conclusion telle qu'elle est posée à la p. 34 : « On n'a pas le droit de bâtir sur les paradigmes plus ou moins artificiels du latin littéraire des théories à priori qui ne tiennent compte ni de l'histoire de la latinité vulgaire, ni de son évolution historique dans les provinces, ni même de la chronologie des formes romanes. » Maintenant, quelle est la solution que propose M. M., après avoir ainsi déblayé le terrain et ruiné l'explication qui prend son point de départ dans *sumus ?* C'est l'hypothèse d'une influence celtique, qui n'est pas en effet sans avoir pour elle certaines chances de probabilité. Ici une parenthèse : M. Settegast avait déjà dit quelque chose de cela, dans un article d'ailleurs assez bref, publié en 1895 par la *Zeitschrift* de Groeber (p. 266-70) ; il y était question aussi de l'influence possible d'un germanique *werfumês* sur la flexion *-omes* qui

se trouve au nord et à l'est de la France. Je ne crois pas que cet article ait été cité nulle part par M. M., non pas même en note, et je m'étonne qu'il ait échappé à son information toujours si étendue et si consciencieuse. C'est un oubli. Je m'empresse du reste d'ajouter qu'il a ici abordé pour son compte le problème avec une toute autre ampleur, et en le serrant d'aussi près, je crois, qu'on peut le faire actuellement. Il excelle notamment à prévoir et à résoudre d'avance les objections qui pourraient être faites : aucune ne reste sans réponse. Si le midi de la Gaule, par exemple, contrairement à ce qui s'est passé au nord, a conservé pour ses premières personnes du pluriel des terminaisons variées *-am*, *-em*, c'est que la romanisation y a été antérieure, plus intense, et que l'élément celtique y était d'ailleurs bien plus clairsemé. De même en ce qui concerne la Rhétie : je ne puis que signaler la très minutieuse enquête sur les conditions ethnologiques où se trouvait cette région. Massif par massif, vallée par vallée, s'arrêtant au moindre pli de terrain, M. M. cherche, pour mieux illustrer sa théorie, à établir une concordance entre la population primitive et les formes actuelles de la première personne du pluriel. Il y arrive, et, comme résultat, c'est presque trop beau, car on est tenté de se demander s'il n'a pas pu y avoir au cours des siècles certains mélanges, certains brassements de populations, qui nous échappent, et sur lesquels l'histoire ne nous a pas renseignés. On admire l'érudition de l'auteur — quoiqu'elle donne parfois un peu le vertige, à force de vouloir serrer dans le passé les données du problème — mais enfin on l'admire, et là du reste n'est pas le point essentiel de la question. Ce point, il est temps que j'y arrive, bien que je n'aie pas grand chose de neuf à en dire. Pour ma part, je ne répugne point à admettre l'existence ancienne d'un type **cantómus* dans le latin vulgaire du nord de la Gaule : il est évident que l'objection qu'on y a faite quelquefois (forme de *couchons* = colcamus, etc.) n'a guère de valeur, et peut être négligée à priori. Mais enfin à quoi serait dûe cette forme ? Est-ce à l'action prépondérante de types celtiques antérieurs, tels que **cánomes*, **carómes* (ou plus exactement sans doute **cánomos*, **carómos*, comme le faisait remarquer dernièrement M. d'Arbois de Jubainville dans la *Revue Celtique*) ? C'est la réponse que fait M. M., et elle a pour elle un assez grand degré de probabilité. Je vais lui dire cependant ce qui m'arrête un peu dans sa démonstration : il attribue, par une argumentation d'ailleurs très spécieuse, une influence qui me paraît excessive au type **cánomos*, étant donné que la flexion y est atone. En somme, c'est le type **carómos* qui seul a pu agir d'une façon décisive : mais n'oublions pas qu'en celtique aussi il faut partir d'une forme **carámos*, dont le changement s'explique par la nature spéciale de l'*a* devant *m*, par un processus analogue après tout à celui qui a fait sortir le rhétique *rom* du latin *ramus*. M. M. a très bien montré cela (p. 67, 68) : mais je me demande alors pourquoi, au début

de son opuscule (p. 4), il avait cru devoir signaler les graves défauts « de toute explication phonétique quelconque de *-ons* par *-ámus* ». Au fond, c'est cependant à une explication de ce genre qu'il aboutit en dernière analyse : car enfin que ce soit en celtique et non pas en latin vulgaire que **carámos* soit devenu **carómos*, cela importe peu, et c'est toujours la phonétique qui est en jeu. Voilà les points faibles de cette étude d'ailleurs si remarquable, ceux qu'il y aurait lieu de reviser, d'étayer peut-être d'un complément de discussion, pour lever tous les doutes et entraîner la conviction. — Je n'ai plus le temps de prouver ce que je disais au début, à savoir que M. Mohl nous donne souvent plus que son titre ne promet. On s'en convaincra facilement en lisant par exemple les pages consacrées à la répartition des troisièmes personnes de l'auxiliaire, *sunt* et **sent*. Il y a aussi, sur la fusion assez étonnante de *cantatis* et *cantate* en Gaule, une explication très ingénieuse tirée de la lutte entre des formes primaires et secondaires : si on l'admettait, le normand *cantum* (en face de *chantons*) se trouverait justifié du même coup. Tout cela vraiment mérite d'être pris en sérieuse considération.

E. Bourciez.

Schwäbisches Wörterbuch, auf Grund der von Adelbert v. Keller begonnenen Sammlungen, und mit Unterstützung des Württembergischen Staates, bearbeitet von Hermann Fischer. Erste Lieferung. A—Alter. — Tübingen, Laupp, 1901. In-4°, (80 pp. en) 160 colonnes. Prix : 2 mk. 50 [1].

L'aire géographique du dialecte souabe embrasse aujourd'hui le Würtemberg et le Hohenzollern tout entiers, avec la Souabe bavaroise ou province de Souabe et Neubourg à l'ouest de la Wörnitz et du Lech [2], et quelques insignifiants districts badois (Stokach) et tyroliens avoisinants ; soit une étendue totale de 30,000 kilomètres carrés, circonscrite par les domaines de l'alaman, de l'austro-bavarois et du franconien. Le monumental dictionnaire que lui consacre M. Fischer est tout à la fois sémantique, phonétique et historique, c'est-à-dire qu'il ne se borne point à indiquer, sous un mot donné, le ou les sens actuels, la ou les prononciations diverses d'aujourd'hui : il enregistre également les sens anciens et disparus, et collige, en les mar-

---

1. Voici les conditions de la publication : environ 30 livraisons, chacune de 10 feuilles d'impression in-4°, à raison de trois livraisons par an ; le prix de la première et de la deuxième sera de 2 mk. 50, mais l'éditeur se réserve la faculté d'élever le prix des suivantes jusqu'à 4 mk. (espérons qu'il trouvera assez de souscripteurs pour n'avoir pas besoin de recourir à cette ressource) ; enfin, le prix de chaque tome achevé subira une majoration d'environ 20 o/o sur le taux de souscription.

2. Cette limite enferme la commune, maintenant célèbre, d'Oberammergau.

quant d'un signe particulier, les mots maintenant sortis d'usage qui se rencontrent dans les anciens documents authentiques du dialecte; le tout dans l'ordre alphabétique ordinaire, ce qui nécessairement allonge un peu le texte, mais ne laisse pas de faciliter la recherche au lecteur. Chemin faisant, l'auteur rencontre maint dicton rural, mainte facétie locale [1], mainte expression frappée au coin de l'originalité populaire, et ne se fait point faute de la citer : quelques-uns de ses articles sont de véritables petits *folkloriana* dans le sens large du mot.

Nombreux aussi sont les rapprochements entre les divers dialectes de la Haute-Allemagne, notamment avec l'alaman suisse ou alsacien, avec lequel le souabe présente à la fois tant de points communs et des contrastes si frappants. Il ne serait pas malaisé de les multiplier, si ce travail ne dépassait la portée d'une simple recension. Parmi les faits les plus curieux, je me borne à relever : la quantité variable de *Acht* « attention » et *acht* « huit » suivant l'intensité de l'accent, particularité que j'ai également observée et signalée en colmarien; la conservation au moins sporadique du mot *Ach* « eau » avec le sens de nom commun « rivière » ; les emprunts au français, *Abundanz*, « prolixité, radotage », *Afär* « contrariété », *Akkuschör*, etc. La graphie de M. Fischer paraît très précise; mais il n'eût pas été hors de propos d'imprimer sur la couverture un tableau récapitulatif des principaux symboles et de leur valeur. Qu'est-ce, par exemple, que le *g* d'un mot comme *agr* « champ » ? Pour moi, en alaman, j'écris partout la sourde, tandis que l'auteur a partout une préférence marquée pour la sonore : simple nuance, mais sur laquelle il conviendrait de s'expliquer [2].

V. Henry.

Wilfrid Ward, **Le cardinal Wiseman, Sa Vie et son temps (1802-1865).** Traduit de l'anglais par l'abbé Joseph Cardon. Tome I, x-627 pp.; tome II, 602 pp. Paris, chez Lecoffre

Nicolas Wiseman, né à Séville, le 2 août 1802, d'une famille catholique, vint à l'âge de trois ans à Waterford (Irlande), pays de sa famille, fit ses études classiques au Collège catholique d'Ushaw, près de Durham, et ses études théologiques au Collège anglais de Rome ; soit comme élève, soit comme vice-recteur, puis recteur de ce Col-

---

1. Wo hat Adam den ersten Löffel genommen? — Beim Stiel (p. 102). — Une formulette citée p. 114 contient côte à côte les deux formes de participe *gedacht* et *gedenkt*.

2. Pourquoi aussi écrire *achal* (p. 89) le mot hébreu qui en réalité est *'ákal* « il mangea »? Dans plusieurs mots hébreux passés en judéo-allemand, le *k* est devenu *ch*, v. g. *chochme* « intelligence », etc. Mais ce n'est pas une raison pour altérer la forme hébraïque elle-même.

lège, il séjourna dix-huit ans à Rome. Ainsi les premières impressions de son enfance avaient été celles d'un Espagnol : jusqu'au retour de la famille à Waterford, il n'avait parlé que l'espagnol ; et il avait passé à Rome les années décisives de la vie, il y avait été même autre chose qu'un étudiant, une des personnalités de la ville pontificale. Ces origines doivent être présentes à l'esprit, si l'on veut comprendre la nuance du catholicisme de Wiseman. Bien que ses compatriotes anglais et protestants reconnussent plus tard en lui un véritable Anglais, l'Espagne et Rome l'ont marqué d'une empreinte ineffaçable.

Il a puisé dans cette éducation la passion des cérémonies liturgiques et l'ultramontanisme. Il a le goût de la représentation. Cardinal, il gardera dans l'Angleterre protestante l'allure d'un prince de la sainte Eglise romaine. Il est l'ami de plusieurs papes. Mais il est, avant tout, le serviteur zélé de la papauté. Il introduit en Angleterre les congrégations et fonde, seulement dans Londres, 15 couvents d'hommes, parce qu'il considère les religieux comme le soutien naturel du pontificat romain. Quand le pouvoir temporel est menacé, il cherche dans d'anciennes relations avec Napoléon III un point d'appui pour écarter l'orage. Son ultramontanisme tient du loyalisme chevaleresque et de la passion d'un artiste : ce n'est pas en vain qu'il est l'auteur de *Fabiola*.

Mais il a consacré sa jeunesse aux études désintéressées. Son nom est resté dans la science à cause des *Horae syriacae* et d'études bibliques qui ont gardé leur valeur. Il a donc l'esprit large. Il est presque seul parmi ses coreligionnaires à comprendre le mouvement d'Oxford. Il défend les convertis et leur fait dans l'Église d'Angleterre une place jalousée. Plus tard, quand l'ultramontanisme sera uni au libéralisme, Wiseman sera le représentant naturel de cette alliance ; ses dernières années seront assombries par la divergence des deux doctrines et par les menées de l'ultramontanisme français, c'est-à-dire absurdement logique, intransigeant, sectaire. Il se trouvera pris entre deux partis également inflexibles, celui des évêques anglais et du droit canonique pratiqué sans souplesse, parti dirigé par son coadjuteur Errington, et celui de l'ultramontanisme inconciliant et hostile aux idées comme aux ménagements, le parti que mène et représente presque uniquement son prévôt Manning. Devant la suite, l'habileté, la volonté froide et tenace de Manning, Wiseman ne saura pas résister. Il fonde l'Académie des catholiques anglais et lui assigne comme tâche d'adopter et de sanctifier par la religion tout ce qu'il y a de meilleur dans la civilisation moderne ; mais il laisse s'y produire des attaques contre le libéralisme catholique. Il encourage Newman dans son projet de rendre possible aux catholiques anglais le séjour à l'université d'Oxford par la fondation d'un Oratoire; mais il cède à la campagne menée par Manning dans la *Revue de Dublin* contre l'éducation « mixte ». Ces con-

tradictions se compliquent par l'inaptitude de Wiseman à régler les détails et à prévoir les difficultés. Et c'est une pitié de voir la fin d'une si belle vie s'user dans de misérables querelles ecclésiastiques.

Au surplus, il garde jusqu'à la fin son ascendant, aussi bien sur les protestants que sur les catholiques. Les causes de cet ascendant étaient sa bonté, sa parfaite sincérité, sa loyauté vis-à-vis des adversaires de son Église. Il a une confiance profonde et véritable dans l'esprit de justice et dans l'impartialité de ses compatriotes; il ne commence pas, comme d'autres, par mettre en doute leurs intentions. Il en est récompensé par l'autorité reconnue de sa parole et de sa personne. La tempête soulevée par le rétablissement de la hiérarchie catholique est calmée par son *Appel au peuple anglais*. Il a fait plus que personne pour rendre une place aux catholiques dans la vie nationale.

Le portrait tracé par M. Ward est fidèle. L'auteur n'a pas ménagé les ombres. Mais elles ne font pas de tort à l'original parce qu'il est sympathique. M. W. nous a peint aussi Wiseman dans son intimité, aimable et aimant, gai, enfant. Quelques-uns de ces traits rappellent à ceux qui peuvent en juger le caractère d'un prélat français avec lequel Wiseman a plus d'une ressemblance, Mgr d'Hulst.

M. W. n'a pas dissimulé davantage les défauts littéraires de son héros, l'emphase, le style trop fleuri, la surabondance. Wiseman avait une grande facilité et une riche imagination, et il en abusait. Un témoignage de sa promptitude à se représenter des tableaux et des scènes dramatiques se trouve dans les curieuses « méditations » citées dans l'appendice du premier volume. C'est une succession d'images vivantes dont Wiseman attribue la variété à « la divine bonté »: « chacun des points de la contemplation se présenta devant mon esprit ou mon imagination d'une façon si vive que, bien que considéré seulement en esprit, il semblait passer devant moi *comme dans une vision* ». I, 596. On s'explique ainsi le rêve-vision de 1840, rapporté I, 359, dans lequel il crut voir la Vierge répandre de l'huile sur les flots agités ; en lisant ce récit, il est bon de se rappeler la passion de Wiseman pour la mer.

M. Ward n'a pas hésité à dégager les idées qui sont au fond des actions. Son récit est entremêlé d'exposés à demi philosophiques; il résume longuement les doctrines de Wiseman et des catholiques. Cette partie de son œuvre n'est pas la moins intéressante. On peut citer : le chapitre sur *Les Papistes anglais*, où il montre comment les persécutions des catholiques ont préparé l'avènement de la tolérance et de la liberté de conscience (surtout I, 159); l'étude sur l'alliance du libéralisme et du catholicisme (I, 316 suiv.); l'exposé des idées de Wiseman sur le développement du dogme, que M. W. paraît avoir complété et précisé quelque peu (I, 313-4; 337-9, 351, surtout) ; les leçons à tirer de l'histoire des catholiques anglais par ceux qui ne

veulent pas séparer la politique de la religion (I, 175-179; voir aussi l'intéressante déclaration du clergé séculier; I, 181); la base logique de l'affection de Wiseman pour la liturgie, supérieure aux formules intellectuelles de la religion (I, 383); les plaintes de Wiseman sur l'inaptitude des congrégations à rendre service aux évêques (II, 135 suiv.[1]); les réflexions de Wiseman sur l'autorité que peut seule assurer une culture de l'esprit vraiment scientifique (II, 248-249; cp. I, 290-291). M. Ward n'a pas peur des idées, on doit l'en féliciter.

On doit aussi le féliciter de son impartialité et de son esprit compréhensif. En le lisant, on ne sait au juste à quel groupe il se rattache, bien que, fils d'un converti, il semble devoir sympathiser avec les tendances ultramontaines et néo-catholiques. L'erreur de Wiseman a été de chercher dans la papauté un principe actif et fécond, un moteur. Une institution ne peut sortir de ses données historiques. Le rôle interne de la papauté est celui d'un pouvoir régulateur, d'une institution de conservation. Dès le temps de Justin et d'Hippolyte, l'évêque de Rome était un gouvernement, et le progrès, intellectuel, mystique, procédait d'ailleurs, de simples laïcs, de clercs parfois suspectés. Wiseman applique à l'Église catholique l'image de l'aiguilleur qui rectifie la direction, mais ne donne pas l'impulsion. Cette image est plus juste encore, entendue de la papauté. Les généreuses aspirations qui ont toujours conduit Wiseman dans ses rapports avec « le siècle », pouvaient trouver leur satisfaction dans l'action individuelle; il était chimérique d'en attendre la réalisation, même partielle, du pontificat romain. Cette erreur explique les déceptions et les échecs de la carrière de Wiseman. Or, le lecteur s'en rend parfaitement compte. C'est tout à l'honneur du jugement et de l'équité de M. Ward, La biographie de Wiseman est écrite dans l'esprit de Wiseman lui-même, ou plutôt le biographe a subi, plus ou moins consciemment,

---

1. M. W. a publié la longue lettre au P. Faber, supérieur de l'Oratoire, où on lit notamment (II, 140-141) : « Après avoir cru, avoir prêché, avoir affirmé aux évêques et au clergé que, dans toutes les grandes villes, l'action limitée du clergé paroissial ne saurait procurer le salut des multitudes, et que seules des communautés religieuses sont capables d'entreprendre l'œuvre ardue de convertir et de prémunir les masses perverties, j'ai agi suivant cette conviction et procuré ou grandement encouragé l'établissement de *cinq* congrégations religieuses dans mon diocèse, et maintenant, pour la grande entreprise que je rêve, j'en suis exactement au point où j'en étais au commencement !... Les âmes périssent autour d'elles; mais il leur est interdit par les règles, données par des saints, d'essayer de les sauver, sinon d'après des procédés spéciaux et déterminés d'avance. Mais ce qui rend cette impuissance plus amère encore, c'est que souvent ces congrégations sont les premières à crier qu'on ne fait rien à Londres pour les pauvres. » Cette lacune ne fut comblée, en une certaine mesure, et le défaut inhérent à l'extension des congrégations, pallié, que par le successeur de Wiseman, Manning, dont l'ultramontanisme ne comportait pas une grande admiration pour les religieux; voir sa *Vie* par M. Purcell ou par M. Hemmer, et le *Mémoire* qui y est cité.

l'influence de Newman. Car, si étrangers qu'ils aient été l'un à l'autre, Newman et Wiseman ne sauraient être séparés. Ils avaient tous deux, l'un dans les idées, l'autre dans le caractère, une générosité accueillante qui n'a pas été départie au même degré à leurs successeurs[1].

La traduction de M. Cardon est bien faite et ne nuit pas à l'intérêt toujours renouvelé de ces 1,200 pages d'impression serrée[2]. On doit le remercier d'avoir acquis à M. Ward et à Wiseman le public catholique français. Plus que jamais il est nécessaire de lui faire entendre les voix du large.

Il manque un index et un portrait de Wiseman.

Léon SERVIEN.

LETTRE DE M. GIRAUD.

Fribourg (Suisse), 12 août 1901.

Monsieur le Directeur,

Dans l'article que M. F. Baldensperger a partiellement consacré (*Revue critique* du 29 juillet) à mon *Essai sur Taine, son œuvre et son influence*, je lis avec quelque surprise la note suivante : « On peut trouver que l'admiration légitime de M. Giraud pour les ouvrages qu'il cite est bien prodigue d'épithètes pour leurs auteurs *lorsqu'ils sont vivants :* cf. les notes des p. 16, 28, 44, 68, 75, 82, etc. » L'insinuation d'abord est désobligeante. Ceux qui ne m'ont pas lu et qui liront M. Baldensperger resteront convaincus que ma critique a deux poids et deux mesures, et que, féconde en sévérités pour les morts, elle est inépuisable en indulgences à l'égard de tous les écrivains vivants, de tous ceux, croira-t-on, dont je puis avoir quelque chose à craindre — ou à attendre. Mais surtout, — et c'est pourquoi je tiens à protester, — l'insinuation me paraît bien peu justifiée. Par exemple, pariant (p. 142) de M. Hanotaux et de son *Histoire du cardinal de Richelieu*, je dis que, dans ce livre, « la théorie de la race, du milieu et du moment

---

1. T. II, 346 : Wiseman fait sans doute allusion au système de Lamark ; p. 367, on eût pu insister sur le caractère de Talbot : voir la singulière lettre citée p. 376, où ce correspondant se félicite des erreurs de conduite commises par Errington, et aussi p. 381 ; p. 461 : les excès et les ridicules de l'ultramontanisme étaient plus anciens (cf. p. 233) et avaient pu déterminer de longue date un courant d'opinion en sens opposé.

2. M. Cardon a supprimé un certain nombre de documents ou d'analyses d'un intérêt trop exclusivement anglais. Il n'en est pas cependant ainsi des conférences sur le Concordat autrichien (II. 165, n.), qui auraient pu montrer comment Wiseman entendait les rapports de l'Église et de l'État. — Quelques fautes d'impression : p. 52, l. 3. « son *doctorat* », non « son *diaconat* »; p. 65, l. 2 du bas : Lac*h*mann ; p. 70, l. 7 : « le Dr T. Sarum » (l'évêque de Salisbury) prouve l'ignorance des usages de l'Église anglicane : *Sarum* est le nom médiéval du siège par lequel signe l'évêque ; p. 196, n., l. 1 : « Voir G. dans la Duessa de Spencer », est un contre sens fait sur l'abréviation *v(erbi) g(ratia)* ; p. 263, l. 1, lire probablement : « presque toujours », au lieu de : « à peu près jamais » ; II, 361, lire : « vous le feriez » ; 337, l. 7, lire : « protestantes »; 476, lire : « Federico ». La ponctuation est quelquefois insolite, et le peu de grec cité, maltraité.

est appliquée avec tant d'ampleur et de conscience qu'on est bien près, en le lisant, d'en oublier le principal auteur du drame qu'on nous a promis ». — Ailleurs (p. 14), à propos de l'étude de M. Faguet sur Taine, j'écris ceci : « Je me demande si Taine se serait bien reconnu dans ce portrait, et s'il n'y eût pas surtout reconnu..... M. Faguet lui-même. » Et puisque M. Faguet est l'un de ceux que M. Baldensperger semble me reprocher le plus d' « admirer », encore qu'il déclare mon admiration « légitime », je suis bien obligé de noter qu'à plusieurs autres reprises (p. 14, 75, 107), j'ai critiqué avec courtoisie, je l'espère, mais fort nettement, telles ou telles opinions de ce même M. Faguet. Cela ne m'empêche nullement d'ailleurs de reconnaître et d'aimer en M. Faguet, — le mot est de M. Jules Lemaître, — « un des cerveaux supérieurs de ce temps ». M. Baldensperger, par hasard, ne serait-il point de cet avis ? — Enfin, il m'arrive d'écrire (p. 139) : « On peut aisément imaginer l'effet que durent produire les livres du maître écrivain, je ne dis pas sur les inintelligents Goncourt, — car il n'est pas sûr qu'ils les aient lus,—mais sur l'épais et fumeux cerveau de M. Emile Zola.» Est-ce donc là l'admiration à jet continu qui a paru choquer M. F. Baldensperger ? Et, par hasard, est-ce que M. Hanotaux, M. Faguet, M. Zola ne seraient plus de ce monde ? Je pourrais multiplier les exemples. Ceux-là suffiront, je pense. Vous avez bien voulu, Monsieur le Directeur, après avoir lu mon livre sur Taine, — un livre que je ne défends pas, qui vaut ce qu'il vaut, et que j'abandonne avec tout ce que j'ai écrit à M. Baldensperger, — vous avez bien voulu, dis-je, me faire l'honneur de me demander ma collaboration pour la *Revue critique*. Vous ne trouverez pas mauvais, — la *Revue* même y est intéressée, — que je veuille me disculper publiquement d'un reproche qui laisse planer un doute fâcheux sur ma probité intellectuelle. Je n'aurais pas accepté d'être des vôtres si je ne m'étais pas fait — tout autant que M. Baldensperger lui-même — un devoir et une habitude de la liberté de la critique et de la franchise du langage.

Victor Giraud,
Professeur de littérature française, à l'Université de Fribourg (Suisse).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 août 1901.

M. Clermont-Ganneau commence la lecture d'un mémoire sur les grandes fêtes quinquennales nabatéennes.

M. Pottier lit un travail sur l'attitude de Phèdre dans la fresque de Polygnote à Delphes. Phèdre était représentée se balançant sur une corde. On y peut voir une allusion à un rite religieux qui consistait à balancer, au printemps, des jeunes filles ou des poupées ; c'était une purification que l'air, une des formes de la *lustratio* antique. On peut se demander aussi, avec plus de réserve, si Aristophane n'a pas fait une allusion du même genre en représentant Socrate sur la fameuse balançoire des *Nuées*. — MM. Reinach, Croiset, Weil et Saglio présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 2 septembre — 1901

Petrie, Diospolis. — Stumme, Contes berbères. — Motylinski, Itinéraire entre Tripoli et l'Égypte. — Gildersleeve, Syntaxe grecque. — Wilamowitz, Le texte des lyriques grecs. — Apulée, Apologie et Florida, p. Van der Vliet. — Paul Thomas, Remarques sur les œuvres philosophiques d'Apulée. — Les plus anciens monuments de la langue française, p. Stengel, 2e éd. — Greppi, Correspondance, I. — Le Breton, Le roman français au xixe siècle, I. — Holzhausen, Le consul Bonaparte et ses visiteurs allemands. — Les introducteurs des ambassadeurs. — La Revue des Recherches finno-ougriennes. — Chajes, Onomatologie sémitique. — Euripide, Alceste, p. Brugnola. — Toynbee, Benvenuto d'Imola et son commentaire de Dante. — A. Collignon, L'Euphormion de Barclay. — Vedel, Ville et châteaux au moyen âge. — Vreeland, Rapports littéraires entre Genève et l'Angleterre. — Tamm, Examen de mots suédois. — Emaré, p. Gough. — Menasci, De Ronsard à Rostand. — Chadourne, La poésie française au xixe siècle. — Egapel, Soixante ans de la vie d'un prolétaire. — Brun, Inventaire des archives de la guerre, II, 1. — Académie des inscriptions.

W. M. Flinders Petrie, **Diospolis Parva, the Cemeteries of Abadiyeh and Hu** (1898-1899), with Chapters by A.-C. Mace, Special Extra Publication of the Egypt Exploration Fund, Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner, Quaritch, Asher, 1901, in-4°, 62 pages et xlviii planches.

Ce volume est très pauvre en monuments des époques pharaoniques proprement dites. Tout ce qu'il contient en ce genre est condensé sur quelques planches des scarabées : dont l'un appartient à une princesse Tourasi, qui vivait aux débuts de la XVIIIe dynastie, et qui, déjà connue comme royale épouse, est désignée ici (pl. XXV, v 66 et pl. XLi, n° 17), comme fille de roi ; des stèles insignifiants ; les restes très mutilés d'un temple bâti sous les Césars. L'intérêt de l'ouvrage porte sur les objets qui sont sortis des tombes dites préhistoriques, et sur les conclusions que M. Petrie en a tirées.

Par malheur, il est à peu près impossible de les exposer clairement sans figures ou sans descriptions fort longues. Je ne puis qu'inviter les savants que ces questions intéressent à examiner minutieusement les planches où M. P. a essayé de retracer la généalogie des formes que revêtent les principaux objets recueillis au cours de ses fouilles, non seulement à Diospolis, mais à Ballas et à Neggadèh. Il a choisi, parmi les vases en terre et en pierre, les formes qui lui paraissaient les plus typiques à chaque époque, et il les a classées sur ses planches (pl. II, III), de manière à montrer comment elles s'engendrent l'une l'autre ou se modifient selon les temps, et comment les unes rempla-

cent les autres pour disparaître à leur tour sous l'influence de modes ou de techniques nouvelles. Il a tracé des diagrammes analogues pour les palettes en ardoise (pl. III), pour les ivoires, peignes, épingles à cheveux, pesons, anneaux, harpons, spatules (pl. III), pour les instruments en silex ou en cuivre (pl. IV), pour les amulettes (pl. IV), pour les étendards qu'on voit plantés sur les bateaux qui décorent certaines catégories de vases en terre cuite (pl. IV). En se référant au texte, le lecteur verra de quelle façon, parfois hardie, la séquence des formes est obtenue, et peut-être fera-t-il quelques réserves sur certaines des classifications qu'il rencontrera. Bien que les fouilles de Diospolis soient antérieures à celles d'Abydos (1899-1901), comme la rédaction du mémoire est postérieure à celles-ci, M. Petrie a utilisé les renseignements qu'elles lui fournissaient, et son volume de cette année est, pour la doctrine, la suite de celui de l'an dernier. Il me semble que, sur plusieurs points, les conclusions dépassent de beaucoup les prémisses, et que plusieurs classes des tombeaux décrits appartiennent non pas à la préhistoire, mais à l'histoire pharaonique. Toutefois, les fouilles sont loin de nous avoir donné encore la centième partie de ce que nous en attendons, et le plus sage, avant de porter un jugement définitif sur les idées de M. Petrie, c'est de patienter jusqu'à ce que ses travaux futurs nous aient fourni des monuments propres à assurer la solution du problème. Comme il publie ce qu'il découvre dans les mois mêmes qui suivent la découverte, il est probable que nous ne tarderons pas à être fixés sur bien des points qu'il a traités ici, et à savoir s'il a tort ou s'il a raison. Pour le moment, il faut constater que son mémoire est des plus instructifs, que les monuments mis au jour sont reproduits en photographie et en lithographie de manière très exacte, que les questions sont abordées avec une vigueur et une habileté remarquables : nous avons là matière à recherches sérieuses pour de longues années.

G. Maspero.

Hans Stumme, ausserord. Professor a. d. Universität zu Leipzig. **Märchen der Berbern von Tamezratt in Südtunisien.** Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung. 1900. 72 p. in-4.

De toutes les régions du nord de l'Afrique occidentale, la Tunisie est celle où les dialectes berbères se sont le moins conservés. Ils ont disparu au nord et au centre de ce pays ; il n'en est resté que de faibles débris dans les qçour du sud et dans l'île de Djerbah, et partant, ils ont été peu étudiés. M. Stumme a donc ajouté un nouveau service à ceux qu'il a déjà rendus aux études berbères en publiant cette collection. Comme il annonce une grammaire, il y aura lieu de revenir plus tard sur ce dialecte et ses rapports avec les autres. Je constate

seulement que, contrairement à ceux du Sahara, il a conservé les aspirées qu'on ne retrouve que dans les dialectes du Nord, à Djerbah et au Zénaga. Avec l'exactitude plus que minutieuse qu'on lui connaît, l'auteur a cherché à rendre le plus fidèlement possible les variétés de sons qu'il a cru reconnaître dans la prononciation de ses deux informateurs ; mais il ne faut pas oublier qu'ils ne sont que *deux, habitant Tunis*, *exerçant la profession de chanteurs arabes*, et qu'il n'est rien moins certain que les nuances très délicates, notées avec la conscience la plus scrupuleuse par M. Stumme, se retrouvent dans le parler des gens du qçar. La contamination a pu se produire aussi bien dans la prononciation que dans la rédaction et la source des contes, et il n'est pas contestable, au moins pour cette dernière partie, que ces deux informateurs aient subi l'influence du monde arabe où ils vivent. Ainsi, à côté des contes et des fables qui sont berbères, nous trouvons, au n° x, un épisode d'une version orale de la geste des Beni-Hilal, et bien mieux, au n° xi, un fragment du roman de 'Antar : les noms de 'Antir et du nègre du roi Zohir (Zohaïr), de Cheddâd, nous ramènent en pleine littérature arabe, à côté d'autres contes indigènes comme celui des *Sept filles et l'Ogresse* (variante féminine du *Petit Poucet*), de *'Ali ou Mas'oud et la sorcière*, des *Deux frères qui avaient beaucoup d'argent* etc. Comme dans ses précédentes publications, M. Stumme a eu soin de joindre une traduction à ses textes; aussi ce nouvel ouvrage ne profitera-t-il pas seulement aux berbérisants, mais aussi aux folk-loristes et à ce titre, l'auteur a doublement droit à nos remerciements.

René Basset.

A. de C. Motylinski, professeur à la chaire d'arabe et directeur de la medersa de Constantine. **Itinéraires entre Tripoli et l'Egypte,** Alger, imprimerie S. Léon, 1900, 74 p. in-8° et une carte.

Il semble qu'au point de vue scientifique, comme au point de vue politique, la Tripolitaine soit considérée comme en dehors de la zône d'influence française, à en juger par le petit nombre de publications dont cette région est l'objet en France. Aussi le travail de M. de C. Motylinski mérite d'être bien accueilli. Il a réuni et étudié les itinéraires de quatre voyageurs arabes d'époques différentes. Trois d'entre eux, El'Abderi, El'Ayachi, et Mouley Ahmed avaient déjà été l'objet d'études qui marquaient plus de bonne volonté que de compétence chez leurs auteurs ; en ce qui concerne les deux derniers, la traduction fautive qu'en avait donnée Berbrugger, il y a cinquante-cinq ans, ne pouvait être consultée qu'avec une extrême défiance. Avec l'aide de manuscrits nouveaux et de l'édition de la *Rihla* d'El'Ayachi publiée à Fâs, M. de M. a repris l'œuvre de ses devanciers et, grâce à ses

connaissances bien supérieures aux leurs, il a reconstitué, ainsi que pour El Ourthilani dont il est question ici pour la première fois, les itinéraires des voyageurs dont le premier date de la fin du XIIIe siècle, et le dernier de celle du XVIIIe siècle, dans un pays que les Européens ont rarement visité. Les archéologues feront leur profit des indications de ruines de monuments anciens que les voyageurs y signalent : leurs renseignements géographiques sont surtout précieux pour le pays de Barqah, traversé par eux, soit à l'aller, soit au retour par des chemins différents — depuis Adjdabya, non loin de la Grande Syrte, jusqu'à Et Temimi sur le golfe de Bomba. De Tripoli à Adjdabya et d'Et Temimi au Golfe des Arabes, ils suivent la même route au bord de la mer. M. de M. a consulté pour ses notes les relations européennes et ajouté à son travail une carte d'ensemble qui était indispensable. Il est regrettable que les épreuves n'aient pas été corrigées par lui, ce qui a laissé subsister un assez grand nombre de fautes d'impression. Quoi qu'il en soit, ce travail continue dignement celui que le même auteur a publié sur le Djebel Nefousa et qui a été l'objet d'un compte-rendu dans cette Revue. M. de Motylinski, par sa connaissance des populations arabes et berbères de la Tripolitaine, est le mieux préparé en France pour une exploration scientifique de cette région ; il est à désirer, dans l'intérêt de la science, qu'une mission lui permette de continuer sur le terrain des études si bien commencées.

René Basset.

Gildersleeve. **Syntax of classical greek from Homer to Demosthenes.** First part. New-York, Cincinnati, Chicago, American Book Company; 1900 au verso du titre. x-190 p.

La première partie de cette syntaxe grecque comprend l'accord du sujet et de l'attribut, les voix du verbe, les temps et les modes dans les propositions indépendantes. « Le professeur Miller, dit M. Gildersleeve de son collaborateur, est comme moi profondément pénétré de cette conviction, que l'étude de la syntaxe est de la dernière importance pour l'appréciation de la forme littéraire ». C'est bien ainsi en effet qu'il faut comprendre l'étude d'une langue, quand il s'agit surtout d'en interpréter les chefs-d'œuvre ; n'avoir qu'une idée approximative du sens est insuffisant, et la connaissance de la syntaxe est le seul moyen de saisir les nuances de la pensée, et par suite de goûter la pleine qualité de l'expression. En se plaçant uniquement à ce point de vue, M. G. s'est épargné, ou à peu près, toute théorie, toute explication des faits grammaticaux ; pour les modes, par exemple, nous avons simplement la série de leurs emplois ; il n'y a rien de moins compliqué. De nombreux exemples, pris dans les orateurs avant tout, puis

dans les autres prosateurs et dans les poètes antérieurs au IIIe siècle, éclairent l'énoncé des règles. Nous avons donc, en somme, bien plutôt une sorte de répertoire des faits de syntaxe grecque qu'une syntaxe théorique. M. G. sait très bien que ce plan n'échappe pas à la critique, et il le reconnaît dans sa préface. Mais il n'y a pas qu'une façon de faire une bonne grammaire, et l'on peut bien accorder à l'auteur d'une syntaxe, grecque ou autre, le droit de disposer son ouvrage selon le but qu'il se propose, et selon les lecteurs auxquels il le destine. Il y a des cas, cependant, où la simple constatation de l'usage, sans autre explication, peut induire en erreur [1]; et en grec, comme dans les autres langues, il est utile de se préoccuper d'autre chose que que de la forme. Pour le verbe, par exemple, il y a bien un emploi de l'indicatif, de l'aoriste, du participe, etc., abstraitement considérés en tant qu'indicatif, aoriste ou participe; mais cet emploi varie suivant la signification propre et intrinsèque du verbe, et c'est généralement sur cette signification que se règle l'usage des temps et des modes. Mais jusqu'à présent on se borne à étudier la forme et la fonction; l'étude des significations verbales n'intervient pas souvent dans les traités de grammaire, et le résultat le plus fréquent est que l'on attribue à des temps ou à des modes une valeur accessoire qui au fond est due exclusivement à la signification du verbe lui-même. M. Gildersleeve, à mon avis, est trop sobre d'explications de ce genre, qui pourtant seraient utiles, j'ajouterais volontiers indispensables, pour la compréhension de plusieurs règles, et pour faire saisir l'usage avec plus de précision et de rigueur; mais c'est là un simple desideratum, qui n'enlève rien aux qualités de cette syntaxe : la rédaction est claire, les énoncés simples et concis, les exemples bien choisis et abondants; c'est certainement un livre utile, et sans nul doute la pratique le démontrera.

MY.

U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF. **Die Textgeschichte der griechischen Lyriker** (Abhandl. d. Kön. Gesellsch. d. Wiss. zu. Göttingen, philol.-hist. Klasse, N. F. t. IV, 3) Berlin, Weidmann, 1900; 121 p.

Cette dissertation pourrait servir de préface à une édition des lyri-

---

1. Par exemple § 127 : « Le pronom démonstratif s'accorde ordinairement en genre, par attraction, avec l'attribut.» En tant que simple constatation, la règle est exacte; mais elle est insuffisante. Et le § 129 complique sans éclaircir : « L'attraction est quelquefois omise, spécialement dans les définitions où le pronom est attribut. » Si le pronom est attribut, il ne saurait être question d'attraction avec l'attribut. En réalité, l'attraction ou la non-attraction dépend essentiellement du rapport qui existe entre l'étendue de l'attribut et celle du démonstratif; si cette explication n'est pas donnée, la règle court grand risque d'être souvent mal appliquée.

ques grecs (M. v. Wilamowitz la prépare depuis plusieurs années), et détermine, pour l'ensemble du travail, comme aussi pour le texte de chacun des neuf lyriques classiques, la méthode générale à suivre. Etant une lecture académique, elle n'entre que rarement dans le détail ; mais cela ne veut pas dire qu'elle soit superficielle : le nom de l'auteur garantit le contraire, et l'on y trouvera, sous la forme d'un simple exposé, une foule d'excellents conseils à méditer. Après avoir montré comment le nombre des lyriques, vers le commencement du IIIe siècle, fut fixé à neuf, qui seuls attiraient l'attention des grammairiens, et comment la critique alexandrine, avec Aristophane, en établit le texte tant au point de vue de l'authenticité des morceaux recueillis qu'à celui de leur orthographe et de leur versification (plus tard seulement vint s'ajouter Corinne), M. W. conclut que le texte de cette première recension alexandrine est dès lors considéré comme le texte des poètes eux-mêmes, et ne subit plus aucun changement essentiel. Il ne faut pas se dissimuler cependant qu'il y eut là quelque chose d'artificiel ; les alexandrins comprenaient les études de grammaire, les études dialectales surtout, à leur façon, et quand fut fait ainsi le départ entre ce qui était classique et non, c'est-à-dire au IIIe siècle, on était déjà loin de l'époque où vivaient ces poètes, et nous avons le droit de nous demander non seulement jusqu'à quel point le texte nous est parvenu avec pureté, mais encore si l'attribution des morceaux a bien tous les caractères d'authenticité désirables. Certaines œuvres n'auraient-elles pas été mises sous le nom d'un poète, soit à cause du dialecte, soit à cause de l'identité des genres ? L'exemple ne serait pas isolé, et si la critique ancienne, les rôles une fois bien établis, n'y a pas, sauf exceptions, regardé de si près, la critique moderne, mieux armée et plus sceptique, a eu souvent à se prononcer sur de telles questions. Le recueil des épigrammes de Simonide est dû à un alexandrin qui n'a pas usé d'un grand discernement ; et si les anciens grammairiens eux-mêmes ont parfois confondu Stésichore et Ibycus, est-ce seulement parce que la personnalité des deux poètes était déjà fort effacée ? M. W. a bien senti la force de l'objection en ce qui touche l'édition primitive des lyriques ; il estime néanmoins qu'en général nous pouvons en toute sécurité ajouter foi à l'attribution faite par les alexandrins. Ils ayaient en tout cas des sources auxquelles ils pouvaient se fier, des recueils de poésies d'un même poète ou d'un même genre, les archives des temples ; mais si nous voyons bien ce qu'ils pouvaient avoir à leur disposition, nous ne sommes pas aussi sûrs de l'étendue de leurs recherches, pas plus d'ailleurs que nous ne démêlons avec certitude leur principe directeur dans la détermination des genres. En ceci pourtant, comme dans les autres questions relatives à la tradition du texte des lyriques, leur jugement ne peut pas être sans poids. Quant à la langue de ces poèmes, on comprend qu'elle ait pu facilement être troublée. M. W. montre très bien, à propos de chacun

des neuf lyriques, quel peut être notre degré de confiance à l'égard du texte de chacun d'eux, et cela en considérant à la fois les formes en elles-mêmes et l'idée qu'on se faisait alors des dialectes de ces poètes; c'est là une des parties les plus intéressantes de sa dissertation. Je dois dire cependant que je ne tiens pas pour démontré que les grammairiens n'aient rien modifié dans les formes dialectales, suivant leur façon de voir en cette matière. M. v. Wilamowitz dit, il est vrai, qu'ils n'ont ni innové ni régularisé arbitrairement; mais qu'ils n'aient rien fait de tel consciemment et selon des principes arrêtés, c'est ce qui ne me semble pas absolument certain. C'est l'histoire du texte qui doit en somme décider de son authenticité, aussi bien pour la forme que pour l'ensemble de la tradition. — La dissertation est suivie de dix *excursus*, qui développent plusieurs points de détail. Le dernier, sur Tyrtée, est particulièrement important et instructif; le lecteur y verra le Tyrtée spartiate, et comment la légende, ou le roman, en a fait l'Athénien Tyrtée. Dans le premier, M. v. Wilamowitz se prononce formellement, une fois de plus, contre cette hypothèse que le canon alexandrin, pour les lyriques, comme d'ailleurs pour les autres genres, est le résultat d'un choix. Voici les titres des autres, qui sont plus brefs : la division en livres des poèmes de Sapho; Kallias de Mytilène; Télésilla (à propos de l'oracle *Hérodote* VI, 19 et 77); Diagoras de Milo; l'hymne de Lamproklès; le *Deipnon* de Philoxenos (ne pas confondre le poète Philoxenos de Cythère avec Philoxenos de Leucade, l'auteur de ces fragments); les chœurs laconiens de *Lysistrata* (Aristophane y imite Alcman); les embatéria laconiens.

MY.

Lucii Apulei Madaurensis Apologia siue de Magia liber et Florida. Recensuit J. van der VLIET. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MCM. IX-202 pp.

Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée, par Paul THOMAS. Seconde Série, 1899, 17 pp.; Troisième Série, 1900, 25 pp.; Quatrième Série, 1900, 16 pp. Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, juin 1899, mars et juin 1900. Bruxelles, Hayez, in-8°.

Pour l'Apologie et les Florida, M. van der Vliet a suivi les mêmes principes que pour les Métamorphoses d'Apulée : il s'en tient presque exclusivement aux deux mss. qui lui paraissent les principaux, *F* et φ, les deux mss. de Florence. Comme je n'ai pas vu ces mss., il m'est impossible de juger des questions qu'il soulève ou que j'ai indiquées autrefois (1898, I, 286. Je ne puis non plus déterminer dans quelle mesure les indications de M. van der V. sont exactes [1].

A n'en raisonner que d'après la lecture de la nouvelle édition, il

---

1. Voir à ce sujet les rectifications de M. Helm, dans le *Wochenschrift für kl. Philologie*, 1900, n° 35, col. 944.

semble bien que le texte a fait des progrès. M. van der V. déclare dans la préface qu'il est revenu à la leçon des mss. en 164 passages de l'Apologie et 54 des Florida. Alors même que sur tous ces points, on ne lui donnerait pas complètement raison, il y a une amélioration à éliminer des conjectures inutiles. On pourrait peut-être encore réclamer ici ou là une variante rejetée dans l'apparat. Je ne suis pas sûr, p. 94, 6 (LXXV, p. 556 Oud.), qu'il y ait une correction à chercher. Apulée a pu écrire : *homo iustus et morum : mores*, absolument, au sens de *boni mores*, se rencontre, surtout dans un contexte qui l'explique, et c'est notre cas : cf. Manilius, IV, 18; Prop., IV, 11, 101 ; Sén. *Agam.* 112. D'autre part, le génitif de qualité, sans adjectif, n'est pas impossible dans Apulée ; cf. Draeger, I, § 200, 5 [1]. P. 151, 12 *adcognomen*, de *F* est à garder comme le voulait Rohde; l'emploi de *cognomentum* ou de *agnomentum* ne prouve rien. *Adcognoscere* se trouve peut-être déjà dans Varron, dans Sénèque, dans Valère-Maxime, et, en tout cas, ne saurait être écarté sans explication de Pétrone et des auteurs de la décadence ; cf. W. Heräus, *Philologus*, LIX, 1900, p. 428.

Dans les Florida, la division en livres est rejetée dans l'apparat. Une courte note avertit qu'on a suivi « les anciens éditeurs », en ajoutant aux Florida le « prologue » du *De deo Socratis*. Nous allons y revenir.

En marge se trouve indiquée la pagination d'Oudendorp, de Krüger et des deux Laurentiani.

M. van der V. a dressé un double index pour chaque ouvrage, mais celui de l'Apologie est placé immédiatement après le texte, c'est-à-dire au milieu du volume (pp. 127 sqq.), ce qui ne laisse pas d'être incommode. L'index *uerborum* est très court pour les deux ouvrages. Il ne saurait suffire pour donner une idée de la langue d'Apulée. Des mots caractéristiques, comme *cupitor*, y manquent : cf. P. Thomas, Deuxième série, 11. D'autres faits sont mal classés : *uertigine sui* (p. 59, 15), pour *u. suo*, n'est pas un emploi particulier de *sui*, mais un exemple de l'abus du génitif des pronoms possessifs : ep. *accusationem mei* (p. 3, 3), *facultas... probandi mei* (3, 9). P. 107, 3 *uxor ad prolem* n'a rien de remarquable (index, v° *ad*), puisqu'il y a *ducitur*. Evidemment M. van der Vliet a voulu donner quelques échantillons lexicographiques et grammaticaux, sans viser à l'extrême rigueur.

M. van der Vliet se rencontrait avec M. Paul Thomas dans l'étude du « prologue » du *De Deo Socratis*. S'il n'a pu profiter de la dissertation spéciale, publiée en mars 1900, sur ce morceau, en tout cas il eût pu tenir compte des deux mémoires précédents de M. Th. (juin 1898 et juin 1899). Ils eussent suffi à l'avertir de la valeur exceptionnelle du ms. de Bruxelles 10054-10056. Mais M. Paul Thomas n'est pas

1. M. van der V. dans l'index suggère la lecture *iustus morum* (sans *et*).

même nommé dans la bibliographie, et M. van der V. s'est contenté des renseignements de la médiocre édition Goldbacher.

La Troisième série de remarques contient en effet une dissertation sur le prologue. M. Th. arrive aux conclusions suivantes. Ce soi-disant prologue est un agglomérat de cinq fragments divers, sans rapport entre eux ; 1° *Qui me uoluistis dicere...*; 2° *At ego... fabularer ;* 3° *Verbo subito... et gratiam celeritatis ;* 4° *Praebui me quorumdam uoluntati... ;* 5° *Iamdudum suo... defectior ;* c'est-à-dire : §§ 1-2, 3, 4, 5-8, 9. Cette conclusion sera acceptée par tout lecteur non prévenu. Ce sont donc bien des morceaux à joindre aux *Florida*. Le dernier peut, à la rigueur, avoir servi d'introduction au discours latin sur le démon de Socrate, si l'on admet, ce qui n'est pas prouvé, qu'il y a eu sur ce sujet un discours grec et un discours latin [1].

En outre de cette étude, M. Th. corrige un grand nombre de passages des œuvres philosophiques. J'ai signalé déjà, à l'occasion de la Première Série, l'heureuse récolte qu'il fait dans le ms. de Bruxelles [2]. Il continue. Je cite au hasard : *D. d. S.*, 23 *<st>abit in senectute ; De Pl.* I, 15 *utilitatem sui ac censum ;* II, 2 *instinctae ad eius ardorem ;* 3 *quippe medietatis* ; *inter pudicitiam ;* 4 *malitiam uero deterrimi ;* 18 *quanto plurium cupitor est ;* 25 *non reclusa sit ianua ; De m.* 26 *diuisa officia ; D. d. S.* 2 *uicibus aeterno efficiunt ; Ascl.* 37 *Hacpropter bellis ; de m.* 9 *in aquam depluant ;* 12 *ad superna minari solent* ; 26 *quod erat scito opus*. Il remet en honneur des lectures de Vulcanius : *De Pl.* 2, 9 *quidem esse sed ; De m.* 32 *aptam et reuinctam sui numinis potestate ;* 21 *temperauit* : *namque uuidis ;* de Juste Lipse : *de m.* 25 *potestatem sui nominis*. Il attire l'attention sur l'utilité des traductions françaises, si profondément méprisées par les critiques trop savants (III, p. 25 etc.).

La Quatrième Série est exclusivement consacrée aux rapports d'Apulée avec Lucrèce. Là encore, l'explication et la correction du texte profitent ; ainsi *De deo S.*, prol. (p. 191, 12 Vl.), la correction *compta* de Wilamowitz, déjà défendue, est confirmée par Lucr. I, 950 ; M. van der Vliet ne l'a pas même mentionnée. *Ib.* 1, *candore pollens*, proposé antérieurement, est confirmé. Les formes *effigiae*, *priuus custos*, sont justifiées dans Apulée par les précédents de Lucrèce [3].

---

1. Récemment, M. R. Helm, *Phil.* LIX, 1900, 598, a défendu la dépendance établie par les mss. entre le pseudo-prologue et le *De Deo Socr.* Il ne connaît pas le travail du savant belge et n'aboutit qu'à rendre vraisemblable l'existence d'un discours grec sur le même sujet.

2. *Revue*, 1899, I, 43.

3. M. Paul Thomas a insisté sur la couleur archaïsante du style chez Apulée ; ajouter : *dicto, tacito opus est (Flor.*, p. 168, 8 et 9 Vliet), aux faits cités. M. van der Vliet aurait eu profit à tenir compte de l'indication qui n'est pas nouvelle. Sans la connaissance du vieux latin, on s'expose à méconnaître une expression fréquente dans cette langue, comme *factum uelle*, que M. van der V. qualifie de : « sine sensu » (*Flor.*, p. 78, 7) ; cf. Thomas, *Deuxième série*, p. 480.

En résumé, excellentes études, pleines d'enseignement et de résultats positifs, dont nous désirons vivement la continuation.

Paul Lejay.

Die aeltesten franzoesischen Sprachdenkmaeler, copie diplomatique, bibliographie et glossaire complet, par E. Stengel. Seconde édition, Marburg. N. G. Elwert, 1901 ; in-12 de 58 p.

Ce petit volume, qui forme le tome XI de la collection relative à la philologie romane publiée par M. Stengel, vient d'avoir une seconde édition, et c'est justice. Il est bien compris et exécuté d'une façon rigoureusement scientifique. Quoiqu'il ne soit pourvu d'aucun facsimilé, les textes y sont reproduits diplomatiquement et de façon à en donner une impression exacte. Rien à dire du choix de ces textes : c'est le choix traditionnel, comprenant les *Serments de 842,* la *Cantilène d'Eulalie*, le *Fragment de Valenciennes*, la *Passion*, le *Saint-Léger*, enfin le *Sponsus*. Et je sais bien — M. Stengel le sait aussi — que la *Passion* n'est pas strictement ce qu'on peut appeler un texte français : il éclaire cependant en tant de points la phase première de notre langue, qu'on s'étonnerait évidemment de ne pas le trouver ici, et qu'il était indispensable qu'il y fût. La grande innovation que l'on constate par rapport à des publications similaires, d'ailleurs fort bien faites — notamment celle de M. Koschwitz — c'est la présence d'un glossaire qui occupe à lui seul la moitié du volume, et qui contient le relevé explicatif de tous les mots et de toutes les formes des textes : je n'y ai remarqué aucune omission, et c'est évidemment là un auxiliaire des plus précieux pour l'interprétation des différents morceaux. La bibliographie, est elle aussi, complète, autant qu'on peut le désirer, et l'auteur a poussé le scrupule jusqu'à signaler dans les addenda la publication assez bizarre qu'a faite naguère M. A. Krafft, sous le titre de *Carlovingiennes*. On a donc, réunis là, tous les renvois pour étudier tout ce qui a été dit des textes en question depuis le moment de leur découverte. C'est beaucoup, et cependant on serait presque tenté de souhaiter un peu plus. Pendant qu'il y était, pourquoi M. Stengel n'aurait-il pas résumé ce qui lui paraissait, dans ces divers commentaires, essentiel et à peu près acquis à la science, notamment ce qui concerne la date probable et le lieu de composition des textes ? Je sais bien que procéder ainsi — et on pouvait le faire sans grossir le volume de plus de huit ou dix pages — c'eût été prendre parti en quelque sorte dans des débats qui sont loin d'être clos, et M. Stengel n'a voulu que fournir au lecteur les pièces à l'appui, irréprochablement éditées, dans un format commode et maniable. Mais, après tout, ne lui est-il pas arrivé — et plus d'une fois — de prendre précisément parti, en adoptant dans son glossaire telle coupure de mot, telle forme, dont

l'interprétation est encore contestée ? N'importe, son édition des plus anciens textes français est, sous sa forme actuelle, un guide précieux, qui a déjà rendu bien des services à l'enseignement en Allemagne, et qui devrait être appelé à nous en rendre aussi quelques-uns en France.

E. Bourciez.

La Rivoluzione Francese nel carteggio di un osservatore italiano (Paolo Greppi), raccolto e ordinato dal conte Giuseppe Greppi, senatore del regno; avec portrait (Tome 1er : Ulrico Hœpli, editore, Milano, 1900).

Le comte Paolo Greppi dont le petit-neveu, sénateur d'Italie, publie aujourd'hui les papiers, était l'un de ces grands seigneurs, bien différents de ceux de France, que n'effrayait pas la liberté, et dont l'esprit était ouvert à toutes les nobles aspirations. Esprit lettré, instruit, il avait au plus haut degré le don de l'observation. Aussi les notes qu'il recueillit en Espagne, en France qu'il traversa lors de la mort de Mirabeau, à Vienne où il séjourna ensuite, enfin en Italie où il entretint des relations étroites avec le marquis Manfredini, le ministre libéral de la Toscane, sont elles des plus précieuses et d'un vif intérêt. Elles montrent à quel point on faisait fausse route en allant prêcher aux Italiens d'alors l'abolition d'une noblesse et d'un clergé dont ils n'avaient pas eu à se plaindre et qui, plus vite et plus profondément peut-être que la bourgeoisie et surtout que le peuple, étaient entrés hardiment dans le courant des idées philosophiques et politiques modernes. La correspondance de Paolo Greppi est à cet égard pleine d'enseignements, et si on la rapproche de celle de tel grand esprit de l'Italie du XVIIIe siècle, comme Pietro Verri par exemple, on comprend plus facilement la conquête de l'Italie par les idées françaises avant qu'elle se fit par les armes. Perspicace et sagace, Greppi porte sur les hommes et les événements des jugements qui sont parfois des prédictions et qu'en raison de cela on est surpris de trouver sous la plume d'un étranger qui ne faisait que passer à Paris et qui savait si rapidement voir et bien voir. Nous espérons que la suite de la publication des archives familiales Greppi ne se fera pas longtemps attendre, car elles augmentent d'intérêt à mesure qu'elles avancent parmi les événements et nous avons hâte de connaître les appréciations de Paolo Greppi sur les procédés de Saliceti qui demeura chez lui à Milan et sur ceux de Bonaparte.

Félix Bouvier.

André Le Breton. **Le roman français au XIXe siècle.** Première partie, avant Balzac. Paris, Soc. fr. d'impr. et de librairie (ancienne libr. Lecène et Oudin). 1901. In-8°, 315 p. 3 fr. 50.

M. Le Breton poursuit son histoire du roman français et il étudie dans ce volume la période qui s'étend de 1789 à 1830. Un premier chapitre, un peu court, est consacré aux caractères généraux du roman dans cette période. Viennent ensuite, en quatorze chapitres, des études spéciales sur les romanciers. L'auteur montre dans Mme de Charrière l'élève très distinguée, la « fille » de Diderot et dans son roman de *Caliste* le point de départ des futures revendications féminines. Il analyse avec beaucoup d'agrément le *Voyage autour de ma chambre* et définit joliment le talent de Mme de Souza à qui il faut demander, non des caractères, mais des esquisses et des portraits au pastel. Il voit non sans raison dans Pigault-Lebrun et Ducray-Duminil les fondateurs du roman populaire, du roman-feuilleton, roman-bouffon d'une part, roman sinistre de l'autre (à noter p. 76-77 d'ingénieux rapprochements entre Pigault-Lebrun et son petit-fils Augier). Il apprécie finement la *Claire d'Albe* de Mme Cottin, la *Valérie* de Mme de Krüdener, et même après Albert Sorel « qu'il faut toujours citer à propos de Mme de Staël » (p. 144), il juge d'une façon piquante et originale *Delphine* et *Corinne* : on remarquera surtout les ressemblances qu'il note entre *Delphine* et les romans de Mme Cottin, entre *Corinne* et la *Caliste* de Mme de Charrière et l'on approuvera ses conclusions, que la thèse de *Delphine* c'est la femme victime, et celle de *Corinne*, la femme de génie victime (p. 147). Il fait un digne éloge de *René* qui rouvrit chez nous les sources de la poésie et qui, « debout à l'entrée du XIXe siècle, projette en nous tous un peu de son ombre ». Il est sévère et dur pour *Obermann*, mais quoi ? le génie manque à Sénancour, et le mal de René apparaît chez Obermann sans charme ni prestige. Il regarde *Adolphe* comme « une date importante » et le qualifie de chef d'œuvre, tout en ajoutant que c'est un chef d'œuvre presque odieux. Il loue l'aimable simplicité du *Lépreux de la cité d'Aoste*, le charme pur de la *Jeune Sibérienne* et le pittoresque des *Prisonniers du Caucase* qu'il se garde bien de comparer aux puissants paysages de Tolstoï. Il admire les vastes et grandioses tableaux d'*Atala*, « ce décor si jeune, si riant, où erre et pleure l'âme inquiète et désolée de René » et, en exposant ce qu'il y a de général dans les *Martyrs*, il n'oublie pas de rappeler que de cette œuvre date chez nous le sens historique. Deux chapitres terminent le volume : l'un traite de *Bug-Jargal* et de *Han d'Islande* qui « forment la transition entre Ducray-Duminil et Alexandre Dumas » et qui « ne sont que du roman-feuilleton violemment enluminé et coloré » ; l'autre, de *Cinq-Mars* qui, malgré ses anachronismes, ses erreurs, ses contre-sens, avait au moins l'apparence de la réalité. M. Le Breton a suivi, comme

on voit, l'ordre chronologique, et il a eu tort ; mieux valait étudier Xavier de Maistre et Chateaubriand en une seule fois. Evidemment le livre est une suite de conférences, et de là, par instants, des redites et des digressions. Mais l'auteur connaît très bien son sujet, et il joint à son érudition un jugement délicat. On ne peut que recommander cet utile et attachant volume qui nous montre le contre-coup de la Révolution dans le roman français, les influences qui transforment le roman lyrique de l'Empire en roman historique et comment après la grâce d'ancien régime qui brillait dans *Caliste* ou *Eugène de Rothelin*, l'exaltation romantique se peint déjà dans *Claire d'Albe* et *Delphine* et la mélancolie, la désespérance moderne dans *René* et *Obermann*.

A. C.

Der erste Konsul Bonaparte und seine deutschen Besucher von Paul Holzhausen. Bonn, chez l'auteur. 1900, in-8°, 130 p.

M. Holzhausen a voulu décrire l'impression que fit le premier consul sur les Allemands qui venaient à Paris de 1800 à 1804. Il a lu les mémoires et les relations de ces Allemands, et d'après ces documents il esquisse un tableau de Paris sous le Consulat, décrit les résidences de Bonaparte, ses parades et ses audiences, retrace l'idée que les Allemands se faisaient de lui et les sentiments que leur inspiraient ses principales mesures de gouvernement, montre enfin que les visiteurs d'Outre-Rhin ne trouvaient dans la littérature française de l'époque « que l'image d'un triste désert ». On lit avec intérêt cette suite de citations réparties entre six chapitres et adroitement reliées les unes aux autres.

M. Holzhausen a su exécuter heureusement l'heureuse idée qu'il a eue, de « représenter Bonaparte dans le miroir de l'esprit allemand ». Son travail est indispensable à quiconque désire étudier de près l'histoire du Consulat.

A. C.

Les introducteurs des ambassadeurs 1585-1900. Paris, Alcan, 1901. Gr. in-4°, 80 pages, avec planches. (Tiré à trois cents exemplaires numérotés.

Les auteurs que nous nous permettons de nommer, M. A. Boppe et M. Delavaud, tous deux secrétaires d'ambassade, ont fait un livre bien original, bien curieux, et qui nous montre l'utilité du protocole, la nécessité de l'étiquette. Ils nous apprennent que la charge d'introducteur des ambassadeurs fut créée par Henri III ;

ils nous disent ce qu'était cette charge sous l'ancien régime et combien elle était coûteuse, nous décrivent l' « entrée » de l'ambassadeur et sa réception. Nous voyons que, dès l'institution de l'emploi, il y fallut du caractère, du tact, de la dignité, que certains introducteurs durent imposer aux prétentions des étrangers, qu'on finit par écrire des mémoires qui furent conservés au ministère des affaires étrangères et qui fixèrent d'une façon précise et indiscutable les traditions. Avec la royauté disparut la charge d'introducteur des ambassadeurs : il n'y avait plus d'ambassadeurs. Mais quand les rapports diplomatiques furent rétablis, il fallut bien déterminer un cérémonial, et, sous l'Empire, Ségur, grand maître des cérémonies, eut tout le service du protocole. Sous la Restauration la charge reparut, et elle appartint comme durant le règne de Louis XVI à la famille La Live d'Epinay. Mais en même temps existait un bureau du protocole auquel était confiée toute la correspondance de cérémonial et de forme. Ce bureau fut attaqué à la Chambre en 1832 et en 1833, traité de niaiserie et de contre-sens, et Mignet le défendit : il fallait, disait Mignet, un bureau qui connût les règles, qui sût les usages et les traditions des divers pays, qui pût dégager les négociations des subtilités et des obstacles, qui pût lever les difficultés. Le bureau du protocole, sauvé par Mignet, devint un bureau autonome et son chef fut en 1852 appelé à exercer les fonctions d'introducteur des ambassadeurs. Cet historique que nous font MM. A. Boppe et Delavaud, est suivi d'une liste des introducteurs des ambassadeurs de 1585 à 1900 et de notices très précieuses, très pleines sur ces personnages, depuis le premier d'entre eux, Jérome de Gondi, jusqu'à Philippe Crozier. L'attrait de ce volume est singulièrement rehaussé par l'illustration. Les auteurs ont fait reproduire d'après des tableaux et des desssins du temps, des entrées et des audiences d'ambassadeurs. Ils ont donné les portraits de plusieurs introducteurs. A l'intérêt qu'inspire la lecture du texte se joint le plaisir des yeux[1]. A. C.

— MM. Setälä et K. Krohn viennent d'entreprendre la publication d'un nouveau périodique : *Finnisch-ugrische Forschungen, Zeitschrift für finnisch-ugrische Sprach-und Volkskunde, nebst Anzeiger* (à Helsingfors et à Leipzig, chez Harrassowitz; prix : 10 francs par volume). La revue qui, par le format et la disposition, rappelle de près les *Indo-germanische Forschungen,* comprendra, comme celle-ci, deux parties : des articles originaux et un *Anzeiger,* paginé à part, consacré à la bibliographie. Elle sera rédigée principalement en allemand, mais admet aussi des articles dans les principales langues de l'Europe *occidentale :* français, anglais, italien et de plus en latin. Elle a pour domaine propre la linguistique et l'ethnographie finno-ougriennes, à l'exclusion de toute étude sur les autres langues et les autres peuples du groupe dit ouralo-altaïque : le point de vue

---

1. P. 70, lire Vireux et non *Virieux*.

des directeurs de la revue est que les rapports du groupe finno-ougrien avec le grand groupe ouralo-altaïque ne sont pas encore scientifiquement établis; les articles portant sur ces rapports seront naturellement admis. — Le premier numéro, qui vient de paraître, comprend des articles de MM. Setälä, K. Krohn, Szinnyei, Wiklund, Y. Wichmann, Mikkola, Ekman, S. Simonyi, Donner; cette réunion de noms dispense d'insister sur le caractère scientifique et la haute valeur du nouveau périodique. Il n'est pas douteux que les études finno-ougriennes, déjà si florissantes (mais malheureusement si négligées en France), n'en reçoivent une vive impulsion. — A. Meillet.

— Nous recevons de Finlande les deux premiers fascicules d'un périodique dont la publication comble une véritable lacune et sera fort bien accueillie du monde linguistique : *Finnisch-Ugrische Forschungen, Zeitschrift für Finnisch-Ugrische Sprach-und Volkskunde, nebst Anzeiger, herausgegeben* von E.-N. Setälä *und* K. Krohn. Helsingfors et Leipzig (Harassowitz), 10 fr. par an d'abonnement pour trois fascicules formant un vol. de 20 à 24 feuilles d'impression. Ce ne sont pas les pionniers qui manquent à l'ouralo-altaïsme ; mais leurs efforts, faute de cohésion, ne donnent pas tous les résultats qu'on en pourrait attendre. Cette revue va leur offrir le centre et le point d'appui qu'ils réclament, et nul mieux que M. Setälä, formé aux meilleures méthodes d'où est sortie la linguistique indo-européenne, n'est capable de les orienter. Déjà son excellent article sur la transcription des langues finno-ougriennes (p. 15-52) introduira quelque unité à la surface au moins de cette capricieuse bigarrure. Surtout le bulletin bibliographique rédigé sur le modèle de celui des *Indogermanische Forschungen*, rendra les plus grands services aux travailleurs isolés, souvent en quête de documentation et si empêchés d'en trouver. —V. H.

— M. H.-P. Chajes a publié dans les rapports de l'Académie des Sciences de Vienne, vol. CXLIII, n° IV, (tirage à part : *Beiträge zur nordsemitischen Onomatologie*, Vienne; Carl Gerold's Sohn, 1900, in-8°, p. 1-50) une contribution à l'onomatologie sémitique du nord, qui a quelque utilité pour l'épigraphie sémitique, mais qui est totalement dépourvue de critique. L'auteur a laissé de côté la plupart des noms bibliques, qu'il trouve insignifiants pour son sujet, mais qui cependant ont leur intérêt pour fixer l'étymologie des noms propres. Les étymologies qu'il reproduit sont souvent inexactes et il eut été préférable, pour le bon renom de leurs auteurs, de les taire. Βαραββᾶς est expliqué par *bar Abba* « le fils d'Abba », et plus loin par *bar rabbi* « le fils du maître ». *Abahou* et *Abbai* figurent sous un seul article. Sous le mot *hgr'* est cité le Χαγείρας de Josèphe, mais il fallait ajouter l'étymologie exacte de Josèphe : « le boiteux » (syr. *hgîrâ*), surnom que son infirmité avait valu au personnage. On trouve sous un même article *tbi* « doreas » et *tâbâ* « bonus » ; *Taimâ* (arabe Taïm) et *Tâmâ* (syr. « jumeau » ; Θωμᾶς). Σάδα figure sous le *samech* et sous le *schin*. De « Méir » est rapproché le latin « major » ! Ces exemples que l'on pourrait multiplier suffisent pour juger le sens critique de l'auteur. Celui-ci a puisé dans l'*ancienne littérature juive* et il entend par ces mots : Josèphe, *le Nouveau Testament* (!), les livres rabbiniques et talmudiques. La liste des noms est incomplète (Akiba notamment n'y figure pas) et le commentaire est insuffisant (le dernier article sur la déesse *Tar'atha* est aussi nul qu'inexact ; on pourrait écrire deux pages sur les équivalents de ce nom dans les autres langues sémitiques). — R. D.

— M. Vittorio Brugnola vient de publier, dans la collection italienne E. Lœscher, une édition de l'*Alceste* d'Euripide (un vol. in-8° de XLIV-84 p. Milan, 1901).

Cette édition est destinée aux classes; nous pouvons ajouter qu'elle pourra être utile aux étudiants des universités. Le commentaire est très développé, il témoigne de la compétence de l'auteur. Dans la préface, M. B. examine la question si souvent débattue de savoir dans quel genre il faut classer la pièce d'Euripide; est-ce une tragédie, un drame satyrique, une tragi-comédie ? Il nous semble que dans sa discussion l'auteur s'en est trop tenu à la pièce elle-même; certains rapprochements avec d'autres pièces du même poète auraient pu être utiles. Ces rapprochements, cette vue d'ensemble sur cette partie de l'œuvre d'Euripide, nous les trouvons dans un ouvrage que nous sommes étonné de ne pas voir mentionné par l'auteur; nous voulons parler de l'ouvrage de M. P. Decharme sur *Euripide et l'esprit de son théâtre ;* tout un chapitre (p. 359-376) y est consacré à l'étude des éléments comiques dans le théâtre du grand tragique. — Albert Martin.

— Vient de paraître le fasc. VI de la : *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*; ediderunt Socii Bollandiani. (Bruxelles, 14, rue des Ursulines). Il comprend la fin de cette entreprise importante et dont nous avons signalé maintes fois l'intérêt. Le fasc. VI comprend les pp. 1121-1304 et les pièces nos 7744 à 9031. Uu supplément et la préface sont annoncés pour le mois d'octobre. — L.

— Sous le titre *Granskning av Svenska Ord* (Examen de mots suédois) *Etymologiska ock Formhistorika Studier*, M. Fr. Tamm publie, dans la collection de la Société des Sciences d'Upsal (vii, 4, Uppsala et Leipzig, Harassowitz), en un fascicule de 35 pp., une série de recherches et de considérations étymologiques sur une soixantaine de mots suédois modernes. Tous les germanistes connaissent au moins de réputation l'auteur de cette brochure, et il est superflu de leur dire qu'elle est aussi recommandable par l'étendue des connaissances que par la sûreté de la méthode. — V. H.

— La collection *Old and Middle English Texts* (Londres, New-York et Heidelberg), dirigée par MM. Morsbach et Holthausen et inaugurée l'an dernier par le *Havelok* de M. Holthausen, se poursuit par une publication de même genre, conçue dans le même esprit d'exactitude scrupuleuse et de sobre concision : *Emaré* edited by A. B. Gouch (in-8, xij-39 pp., 1 mk. 80, chez C. Winter à Heidelberg). C'est un petit poème anglais, d'un peu plus d'un millier de vers, en strophes régulières et rimées, composé vers le milieu du xive siècle, conservé en un unique manuscrit du siècle suivant, et une première fois édité en 1802 par J. Ritson. Le sujet est le thème de folklore bien connu de la méchante belle-mère et de la bru persécutée. Les variations n'en sont guère originales; mais le récit en est simple, aisé, point trop traînant, et la versification ne manque pas d'agrément. Ajouter qu'on regrette que M. G. n'ait pas multiplié ses notes, — avec une page de plus il aurait éclairci tous les passages difficiles,— n'est-ce pas dire tout le profit qu'on a tiré de celles qu'il nous donne ? —V. H.

— M. Paget Toynbee nous communique un extrait du mémoire qu'il a inséré dans un volume de Mélanges offert à M. Furnivall à l'occasion du 75e anniversaire de sa naissance (*An English Miscellany presented to Dr Furnivall*, etc... Oxford, Clarendon press, 1901). Le sujet qu'il y traite est *Benvenuto da Imola and his commentary on the Divina Commedia.* Dans les 23 pages substantielles qu'il consacre au célèbre commentateur de Dante. M. P. Toynbee résume ce que nous savons de sa vie. Il a eu aussi la bonne idée de recueillir et de signaler dans le commentaire de Benvenuto les renseignements relatifs à Pétrarque et à Boccace.

Dans ses proportions modestes, c'est un travail aussi solide et utile que tous ceux que nous a déjà donnés M. P. Toynbee sur Dante et son œuvre. — H. H.

— M. A. Collignon, professeur à l'Université de Nancy, a consacré une étude très approfondie au roman satirique, œuvre de jeunesse de l'humaniste Jean Barclay, l'*Euphormion*, moins connu et plus négligé par les critiques que l'*Argenis* du même auteur. Sa dissertation, publiée dans les *Annales de l'Est* (le tirage à part compte 77 pages. Nancy, Berger-Levrault, 1901), se divise en trois parties. Dans la première, M. C. étudie la question des *clefs*, et retrace la biographie de J. Barclay d'après les données mêmes de l'*Euphormion*, soigneusement contrôlées au moyen de documents authentiques ; comme la satire de Barclay est dirigée contre l'ordre des Jésuites, M. C. trouve dans cette étude l'occasion de faire un rapprochement inattendu et curieux entre l'œuvre écrite dans les premières années du xviie siècle et un roman tout récent, l'*Empreinte* de M. Estaunié. La seconde partie traite des emprunts de Barclay, dans l'*Euphormion*, au *Satiricon* de Pétrone ; ces emprunts portent surtout sur le cadre et sur quelques situations; l'imitation n'y est pas continue. Enfin M. C. examine « les portraits de contemporains et l'actualité » dans l'*Euphormion*, et annonce incidemment une étude sur le style latin de *Barclay*. — H. H.

— *By og Borger i Middeladeren* (Copenhague, det nordiske Forlag, 1901 ; in-8° de 450 p.) est la première d'une série d'études de « psychologie de la civilisation » que M. Valdemar Vedel se propose de consacrer à l'Europe de la fin du moyen âge. Il s'efforce de définir, dans ce volume consacré aux grandes villes du xiie au xve siècles, « l'empreinte nouvelle que la vie florissante des villes et l'existence impriment à l'homme, au terme de l'époque médiévale, et l'apport nouveau et particulier qui en résulte dans le développement de la civilisation » (p. 36). On pourrait contester à M. Vedel le plan de son ouvrage, regretter qu'il ait mis, par exemple, la *vie politique* des milieux qu'il étudie assez loin après les particularités domestiques ou intellectuelles, lui reprocher encore de se servir plus volontiers peut-être de documents littéraires ou artistiques que de témoignages purement économiques ; mais la variété de son information, l'ingénieuse abondance de ses points de vue, l'agrément de son érudition sont incontestables. Son enquête a aussi le mérite — sans être inattentive aux différences locales ou historiques — de s'inquiéter surtout des analogies qu'une forme similaire de vie sociale a déterminées sur des points fort divers de l'Europe médiévale. — F. B.

— M. Williamson Up Dike Vreeland, dans son *Etude sur les rapports littéraires entre Genève et l'Angleterre jusqu'à la publication de la Nouvelle Héloïse* (Genève, H. Kündig, 1901, in-8° de viii-198 p.) détermine, avec autant de précision qu'il est possible en pareille matière, et à l'aide de documents inédits en partie, la nature et la chronologie des relations — *intellectuelles* plutôt que spécialement *littéraires* — de Genève avec l'Angleterre jusque vers 1760. Sa conclusion, c'est que l'Angleterre n'a pu avoir par Genève aucune influence sur Rousseau : était-il bien nécessaire de donner à cette thèse l'allure de rectification que l'auteur lui confère dès le début, et d'en faire une sorte de réponse aux pages 105 à 108 du *J.-J. Rousseau* de J. Texte ? « Relations basées *sur une communauté de génie et de religion* » ; écrivait celui-ci : et s'il a antidaté, en quelque sorte, l'influence positive de l'Angleterre sur Genève, il n'en distinguait pas moins des affinités préalables, sociales et religieuses, que M. Vreeland met surtout en valeur. — F. B.

— Les morceaux dont se compose le volume de M. Guido Menasci, *Da Ronsard*

a Rostand (Florence, Le Monnier), sont trop courts pour qu'un lettré français y apprenne beaucoup; mais il serait discourtois et injuste de ne pas signaler en passant un livre qui atteste une étude sérieuse de notre littérature. M. G. M. connaît nos auteurs et l'histoire de leur réputation; il ne s'enferme pas, comme la plupart de ses compatriotes, dans la compagnie de nos écrivains contemporains; il remonte jusqu'au XVIe siècle et nous juge avec compétence et bienveillance. Il aurait mieux servi ses propres intérêts en consacrant à un seul de nos classiques le temps qu'il a distribué entre de nombreux écrivains d'inégale valeur; mais il a certainement mieux servi nos intérêts à nous en promenant le grand public de son pays à travers une galerie qu'en somme il n'a point trop mal composée. Ce n'est pas à nous à le blâmer du parti qu'il a pris. — Charles Dejob.

— Sous ce titre ambitieux, *La Poésie française au* XIXe *siècle*, (Paris, librairie de l'Athénée) M. André Chadourne nous donne cinquante médaillons versifiés de poètes contemporains. Son choix est arbitraire : grands seigneurs et goujats de lettres se coûdoient à notre stupéfaction, et M. C., dans son *Epilogue*, s'excuse « d'avoir laissé dans l'ombre » des génies tels que H. de Régnier et... Ch. Füster. Sa seule idée louable est d'avoir tenté de pasticher « le faire » de ses écrivains. Pourquoi faut-il qu'il ait particulièrement réussi le *Manuel* et le *Coppée?* Pourquoi surtout n'a-t-il pas « écrit en prose » ? En telle matière le conseil du vieux Boileau eût été bon à suivre. — Pierre Brun.

— La librairie Leroux vient de publier la *Mythologie Slave* de M. Louis Leger (un vol. in-8° d'environ 300 pages avec planches). La *Revue* aura l'occasion de revenir sur cet important ouvrage, le premier relatif à cet ordre d'études qui ait paru dans notre langue.

— Sous le titre d'*Etudes de langue française* (XVIe et XVIIe siècles) par Ch. Marty-Laveaux, ont été réunis en un beau volume gr. in-8°, publié par Lemerre, dix morceaux du regretté savant, qui sont devenus presque introuvables en librairie. *Corneille, Racine, La Fontaine*, la *Pléiade*, les *Précieuses* sont le sujet de quelques-unes de ces études. Signalons aussi des *Remarques sur l'argot* et une *Lettre sur la Sémantique*. Nous reviendrons prochainement, pour un compte-rendu plus détaillé, sur cet intéressant volume.

— X. Egapel. *Soixante ans de la vie d'un prolétaire*. Paris, Vanier, 1900. 703 p. in-12. C'est un livre étrange que cette autobiographie d'un fils de riche industriel qui après avoir essayé de plusieurs métiers, achève paisiblement sa carrière comme professeur de dessin dans un collège. On pourrait se demander s'il appartient à la *Revue critique* de rendre compte d'un ouvrage en forme de roman. Pourtant le récit est un document instructif pour l'histoire de la bourgeoisie française dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Il peut être donc signalé, au même titre qu'une publication de « Souvenirs ». C'est une sorte de Jérôme Paturot du deuxième Empire et de la troisième République, moins littéraire, plus sincère, plus exact que le Paturot de L. Reyband. On y trouve même insérés quelques documents, entre autres des lettres de Corot à l'auteur. M. Lepage (il s'est amusé à retourner son nom) est un bourgeois normand, resté très bourgeois même en devenant socialiste, un bourgeois de Flaubert. Il raconte avec des détails précis tous les épisodes d'une vie très précaire et très variée, la vie d'un travailleur qui n'a pas eu de chance et qui semble avoir eu un caractère difficile. Il a été ouvrier, engagé volontaire, contre-maître, commis, directeur d'usine, est retombé dans le prolétariat, redevenu ingénieur, puis graveur, peintre, photographe, et a fini par obtenir une petite place de professeur. Le récit, sans art,

sans aucune poésie, plein de détails précis sur les différents métiers, donne à la fois une connaissance nette des conditions pratiques de la vie et une impression profondément désolante de la misère matérielle et morale de la petite bourgeoisie française. Les doctrines personnelles de M. Lepage, amalgame hétérogène de socialisme, d'antisémitisme, d'anti-cléricalisme, sont exposées sous une forme qui indique un homme plus habitué à la pratique qu'à la réflexion sur des matières abstraites. Mais la courte préface de son « jeune ami » M. P. Melée, indique avec une remarquable lucidité la solution de la question sociale. « Celui qui raconte ici sa vie n'a été vraiment son maître, en dépit des apparences, que du jour où il a été fonctionnaire, que du moment où il a été nourri par tous en échange de sa consécration au service de tous. Jusque là il était esclave comme tous ceux qui attendent du caprice de passants leur pain quotidien. » — Ch. S.

— *Ministère de la guerre. Inventaire sommaire des Archives historiques. Tome deuxième. Premier fascicule, nos 1616 à 1915.* Ce premier fascicule du tome deuxième de l'Inventaire concerne la correspondance des années 1703, 1704 et 1705. On y trouvera donc l'indication des volumes du Dépôt qui contiennent les documents sur les deux batailles d'Hochstett, sur Spire et Landau, sur Cassano, Brescello, Chivasso et Verrue, sur Gibraltar et Barcelone, sur Nice et Turin, sur les Camisards. L'auteur de cet Inventaire dressé avec minutie et conscience, M. Félix Brun, n'a pas négligé d'y mentionner autre chose que les faits de guerre, que les batailles et les sièges : non seulement il s'attache à noter les pièces importantes relatives à l'organisation de l'armée, à l'entretien et à la discipline des troupes, aux régiments, mais il marque nombre de points intéressants pour l'histoire des négociations, de l'administration des provinces, du clergé, etc. — A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 août 1901.

M. Clermont-Ganneau continue la lecture de son mémoire sur les fêtes pentaétériques des Nabatéens. — M. Bouché-Leclercq présente quelques observations.

Séance du 16 août 1901.

M. Clermont-Ganneau communique la photographie d'une plaque en or qui vient de lui être envoyée de Syrie par M. Edmond Durighello. Elle aurait été trouvée auprès de Saïda (Sidon), sur l'emplacement d'un ancien temple phénicien qu'on croit avoir été consacré au dieu Echmoun et d'où seraient sorties aussi certaines inscriptions phéniciennes sur la valeur desquelles plane encore un certain mystère. Sur cette plaque d'or et de forme carrée, travaillée au repoussé, sont figurés trois personnages dans lesquels M. Clermont-Ganneau propose de reconnaître 1° le dieu Esculape, vu debout, de face, la tête ceinte d'une bandelette et entourée d'un nimbe circulaire, tenant de la main droite la bâton autour duquel s'enroule le serpent classique ; 2° la déesse Hygie, vue également debout, de face et nimbée, faisant boire un serpent dans une coupe ; 3° enfin, assis ou accroupi entre les deux divinités principales, et levant la tête vers Esculape, le petit Télesphore, génie présidant, croit-on, à la guérison ou à la convalescence, représenté sous son aspect habituel d'un jeune garçon enveloppé d'un manteau et coiffé d'un capuchon pointu. Le monument appartient à l'art purement hellénique ; il n'a

rien de phénicien. Le seul rapprochement qu'on pourrait faire, si la provenance était assurée, c'est le fait qu'il aurait été trouvé sur l'emplacement d'un temple d'Echmoun, dieu phénicien qu'on suppose avoir été, à une certaine époque, assimilé à Esculape.

M. Héron de Villefosse informe l'Académie que les fouilles du Puy-de-Dôme, subventionnées par le Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts ainsi que par la Société des Amis de l'Université de Clermont, sont devenues une réalité après une assez longue période d'attente. Elles sont dirigées par M. Ruprich-Robert, architecte en chef des Monuments historiques, et par M. Auguste Audollent, maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Clermont-Ferrand. On a dégagé, depuis le 26 juillet, deux murs d'une trentaine de mètres de longueur, construits en petit appareil, et un dallage en grand appareil. On a exhumé plusieurs colonnes brisées, un beau chapiteau corinthien presque intact, une quantité considérable de débris de marbres variés et de poteries, enfin beaucoup de monnaies impériales allant d'Auguste à Magnence. Toutes ces découvertes ont eu lieu à l'E. du temple, dans la direction de Clermont, sur le sommet de la montagne.

M. Paul Viollet commence la lecture d'un mémoire sur deux règles de droit public au XIVe et au XVe siècle.

M. Enlart communique la reproduction de l'effigie funéraire de l'archevêque de Chypre, Thierry, précédemment archidiacre de Troyes, qu'il a récemment découverte dans l'ancienne cathédrale de Nicosie. Ce personnage était inconnu des historiens; sa tombe, malheureusement sans date, est du meilleur style français du XIIIe siècle. M. Enlart a également trouvé quelques débris de trois mss. liturgiques des XIIIe et XIVe siècles découverts par M. le major Chamberlayne et lui dans une cachette de la méme église.

Séance du 24 août 1901

M. Salomon Reinach fait une communication sur Télesphore. Ce petit Dieu de la santé, qu'on trouve représenté, à côté d'Esculape et d'Hygie, sous les traits d'un enfant enveloppé d'un gros manteau avec capuchon, est un tard-venu dans l'art et dans la littérature de la Grèce. M. Reinach montre que son nom, hellénique en apparence, ne présente aucune signification raisonnable et conclut que la forme usuelle doit être l'altération d'un nom barbare que les Grecs voulaient rendre intelligible. Télesphore était probablement une divinité thrace, qui ne pénétra en Grèce qu'après l'époque des successeurs d'Alexandre, avec le costume convenant aux pays froids que les artistes se sont mis d'accord pour lui prêter.

M. Paul Viollet termine la lecture de son étude sur les Etats généraux et commence celle d'un travail sur les Etats provinciaux au moyen âge.

Léon Dorez.

Propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — **9 septembre** — **1901**

STEINDORFF, Les cercueils de Gébèleîn. — DUSSAUD, Les Nosairis. — PUCHSTEIN, La scène grecque. — Demetrius Cydonius, La crainte de la mort, p. DECKELMANN, — OMONT, Un manuscrit de l'Évangile. — Cicéron, Lettres, I, p. PURSER. — Properce, p. ROTHSTEIN. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Études sur la langue des Francs. — MICHAÉLIDÈS, Histoire romaïque. — HENNEBICQ, L'Orient grec. — TOURNEUX, Marie-Antoinette devant l'histoire.

G. STEINDORFF, **Grabfunde des Mittleren Reichs in den Königlichen Museen zu Berlin, II. Der Sarg des Sebk-o. — Ein Grabfund aus Gebelên** (forme le IXe fascicule des *Mittheilungen aus den Orientalischen Sammlungen*), Berlin, Spemann, 1901, in-4°, VII-34 p. et XXII pl.

C'est la suite naturelle du mémoire publié en 1896, et dont je rendis compte alors dans la *Revue critique*, mais M. Steindorff, absorbé tout entier par sa mission en Égypte, n'a pas eu le temps cette fois-ci de terminer lui-même son œuvre : il n'a pu que confier ses notes à ses amis de Berlin, et nous devons à ceux-ci le texte presque complet, les descriptions archéologiques à Erman et à Schæfer, la traduction des inscriptions à Sethe, l'étude et le tableau des formes de l'alphabet à Mœller. Le volume sorti de cette collaboration est remarquable par la perfection de l'exécution matérielle et par la bonne mise en œuvre des éléments rassemblés par Steindorff. On y voit reproduits, d'une part le sarcophage de Sobkou-âa, publié déjà par Visconti et en partie par Lepsius, d'autre part une collection de cercueils provenant de Gébéléîn. Le sarcophage de Sobkou-âa est probablement de la XIIe dynastie, et il a été découvert à Thèbes dans le premier tiers du XIXe siècle. Les cercueils de Gébèlèîn ont été trouvés en 1896 ou un peu auparavant, et ils appartiennent à cette catégorie de cercueils de style barbare dont des spécimens existaient au Musée de Boulaq, dès 1886, et ont été décrits par Bouriant. Mariette avait remarqué, au début de ses grandes fouilles, combien il est difficile de classer exactement les monuments de ce genre, et il hésitait pour beaucoup d'entre eux entre la XIe et la XVIIe dynastie, je dirais pour mon compte, entre la VIe et la XVIIe. Il s'agit en effet de ces productions provinciales, dont les procédés se conservent longtemps sans modifications sensibles dans les coins perdus de tous les pays. Les menuisiers ajustaient leurs bois, les dessinateurs et les peintres bâtissaient leurs figures ou éta-

laient leurs couleurs, les écrivains et les prêtres traçaient leurs légendes, de façon presque immuable d'une génération à l'autre, et les noms propres eux-mêmes variaient peu. Les traditions de ces corps de métier locaux se perpétuaient avec une ténacité telle qu'on peut discerner, par exemple, dans certains tombeaux hermopolitains, creusés à Méîr sous la VIe ou la XIIe dynasties, plusieurs des traits caractéristiques de l'art d'Amènôthès IV à El-Amarna. Je pense quant à moi, que les cercueils du Musée de Berlin appartiennent à la XIe ou à la XIIe dynasties, mais on viendrait à les abaisser jusqu'à la XVIIe ou à les relever jusqu'à la VIe que je n'en serais pas étonné autrement.

La plupart des détails proprement archéologiques qu'ils présentent ont été bien observés. En ce qui concerne les traductions, il y aurait lieu de soulever quelques objections. En premier lieu, les textes funéraires et les mots ainsi que les idées qu'ils comportent sont peut-être moins familiers à M. Sethe que les textes historiques ou littéraires. C'est ainsi qu'il rend l'épithète *akirou* par *vortrefflich*, quand elle désigne le mort *instruit* des formules qui doivent lui faciliter la seconde vie. La valeur pleine du mot *khou* lui échappe, et il le traduit par *herrlich* d'une façon générale, *herrlich sei das Grab;* mais *khou* marque, dans le langage de sacrifice, le résultat des actes et des paroles par lesquels un objet quelconque est rendu propre à être possédé par le mort, devient *khou* comme lui. Les paroles de la consécration *sakhouou*, faisaient *khou*, les pains, les viandes, les meubles, les objets mobiliers ou immobiliers, le tombeau lui même, et la phrase que M. Sethe avait devant lui demande au dieu de *faire khou la syringe du féal Hounouî :* le mot précis est difficile à trouver dans nos langues modernes pour une idée aussi différente des nôtres, mais on voit combien le concept qu'il exprime est loin du sens qu'indique le terme *herrlich*. La formule à laquelle j'emprunte ces deux mots est d'ailleurs l'embryon d'une prière qu'on rencontre très développée, surtout sur les stèles de la XVIIIe Dynastie, mais qui apparaît dès le premier empire thébain : elle promet au mort « que son tombeau soit *khou*, « que ses domaines viennent à lui avec des provisions, qu'il boive « l'eau de son puits, qu'il descende vers son bassin » de plaisance et de chasse afin de s'y promener en bateau, et cela à la «satisfaction de son cœur ». Ici les souhaits passent de ce monde-ci à l'autre ; le mort émettra sa parole sur son siège de « l'Hadès », ainsi qu'Osiris, et « il « sera juste de voix en ses oraisons par-devant les dieux de l'entou- « rage » d'Osiris, et Hathor, la bonne déesse de l'Occident qui accueille les défunts, exaucera tous les vœux qu'il exprimera. Dans d'autres endroits, la traduction se ressent d'une conception particulière des lois de la syntaxe égyptienne. Voici par exemple la traduction que M. Sethe propose d'un chapitre tracé vers la tête du cercueil : « Ich bin die Seele des Schu, die zu (oder aus?) Re geworden ist. Ich bin

zu (oder aus?) Re geworden. — Umgekehrt zu recitiren. — Ich mache mir den Himmel zu meiner Höhe. Ich mache fern meinen Sitz von denen, die vor mir gewesen sind [1]. Ich bin gross geworden, ich bin geworden ein Werden zum *Nb-r-dr* [2] und Oberhaupt des Rathes. Ich Tebe vom *Npr* [3] und (?) dem Rauche dieser Lebenden [4]. Nicht wird meine Seele von meinem Leichnam ferngehalten, Nicht werde ich verhindert, von dem Wasser des Nwy-Gewässers zu trinken. Ich bin ja der Sohn des « Will er, so thut ur » [5]; wenn er lebt, so lebe ich. » Le sens en gros de chaque membre de phrase est enregistré, mais je ne crois pas qu'un lecteur ordinaire, ni même un Égyptologue peu habitué aux mythes, puissent comprendre, d'après la traduction allemande, la signification générale et le mouvement du morceau. Le scribe avait employé dans sa rédaction les deux temps principaux du verbe, le temps simple (présent-futur) et le temps en NÎ (passé), mais M. Sethe, d'accord en cela avec les maîtres de l'école où il s'est instruit, n'a pas marqué assez la différence entre eux : il les a traduits de même *ich mache* + *ari*-NI-I, *ich mache fern* + *saharou*-I, etc, comme si tous les événements exprimés par eux étaient sur le même plan, et il obtient ainsi un développement haché menu par petites phrases, qui rappelle les traductions antérieures à celles de Rougé et de Chabas. En fait, le jeu des deux formes se moule ici sur le jeu de la pensée et en marque les nuances. L'âme du mort proclame qu'elle est l'âme de Shou, et, voulant le prouver, elle fait allusion aux actes principaux de l'existence de Shou dans leur ordre chronologique : elle constate de la sorte qu'elle jouit de tous les privilèges dont l'âme de Shou jouit, et son témoignage suffit à les lui assurer. Tous les membres de phrase où elle déclare sa condition et ses droits étant au temps simple (présent-futur), tous ceux où elle énonce les considérants qui justifient sa déclaration sont au passé. « Moi, je suis l'âme de Shou qui est produit du Soleil, [et par conséquent] j'ai été produit du Soleil et réciproquement. [Après que] j'ai fait le ciel à ma hauteur, j'éloigne ma résidence de ceux qui furent avant moi, [et, après qu'ainsi] je me suis fait très grand et [que] je suis devenu le devenir en Maître de tout, chef [des dieux] de l'entourage [osirien], je vis du [dieu] grain et de la fumée [que m'envoient] ces vivants, sans que mon âme soit [jamais]

1. Nämlich indem ich mich zum Himmel erhebe; d'une manière plus précise, « parce que je sépare Nouît de Sibou, le ciel de la terre et qu'en ce faisant je me sépare moi-même de la terre. »

2. Ein Name für den Sonnengott Re, den man vielleicht nicht unrichtig mit *Herrn des Alles* zu übersetzen pflegt. La traduction de Rougé, que M. Sethe admet avec doute, est la bonne : toutefois le titre s'applique à Osiris, roi des vivants puis des morts, plus souvent qu'à Râ.

3. Gott des Getreides, daher hier mit dem Zeichen für Korn determinirt.

4. Wohl dem Rauche, den die Menschen beim Räuchern zu dem Gott aufsteigen lassen.

5. Name für einen Gott, der nur nach seinem Belieben handelt.

arrachée à mon corps, ni que je sois empêché de boire l'eau du courant [divin], [mais, comme] moi, je suis le fils du Dieu *Il fait-ce qu'il veut,* [tant que celui-ci] il vit, je vis. » Pour mieux marquer l'enchaînement des idées j'ai mis entre parenthèses l'attirail de conjonctions dont nos langues ont besoin en pareil cas : tous ceux qui connaissent le thème mythologique sur lequel cette prière est bâtie saisiront la justesse de ma traduction. On sait par quel procédé bizarre Râ avait tiré Shou de lui-même et l'avait solitairement engendré : c'est donc à tort que M. Sethe applique le nombre de phrase à l'*âme* de Shou plutôt qu'à Shou, et hésite à traduire *aus Re* les mots *m-Râ.* Une fois créé, Shou s'était glissé entre Sibou et Nouît qui reposaient enlacés, et, soulevant le corps de Nouît à toute la hauteur de sa taille et de ses bras, il en avait fait notre ciel : il le soutenait, depuis lors, et, par suite, il demeurait séparé de tous ceux qui avaient été créés avant lui-même, c'est-à-dire de la terre et de ses habitants, hommes et dieux. L'âme du mort, identifiée à l'âme de Shou, est éloignée comme celle-ci du reste de la création, et comme celle-ci encore, elle finit par aboutir à la forme du dieu maître de tout qui est, le plus souvent Osiris : Osiris en effet était le petit-fils de Shou et de Tafnouît. Étant tout-puissante, elle se nourrit et elle vit de la même manière que le dieu qu'elle prétend être.

Ce sont là toutefois des questions de méthode à débattre entre gens du métier : le temps n'est pas loin où il faudra les aborder, et se demander si la nouvelle école ne gagnerait pas à moins s'écarter qu'elle ne le fait des voies frayées par l'ancienne. L'ouvrage dont je rends compte est, somme toute, peu atteint par ces critiques, les traductions n'y occupant qu'une place restreinte : les planches sont d'un ton délicat, meilleur que celui des planches de la livraison précédente, et la description des objets est souvent instructive dans sa brièveté. Il faut souhaiter que le Musée de Berlin ne tarde pas à nous donner une suite de ce bel ouvrage.

G. Maspero.

René Dussaud. **Histoire et religion des Nosairis**. Fasc. CXXIX de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*. Paris, Bouillon, 1900, gr. in-8°, p. xxxii et 211 p. Prix : 7 fr.

Les origines de la religion des Nosairis sont aussi obscures que celles de la plupart des sectes secrètes, mais nous possédons heureusement des documents qui laissent passer un peu de clarté. A l'aide de ces documents, M. Dussaud établit que cette religion n'est autre que l'ancien culte sidéral syro-phénicien qui s'est transformé sous l'influence de l'ismaélisme. « Les Nosairis, dit-il, p. 97, conservent sous les noms empruntés d'Ali, Mohammed et Salmân, la triade syro-

phénicienne : Ciel, Soleil, Lune, que nous connaissons à Palmyre sous les noms de Ba'alsamin, dieu suprême ; de Malakbel, dieu solaire ; et d'Aglibol, dieu lunaire. » Il ajoute, p. 51 : « Les Nosairis restés païens, livrés à eux-mêmes, sans organisation, durent accueillir avec empressement une foi nouvelle. Le seul fait certain, c'est que la religion nosairî [1] apparaît dès les premières années du ve siècle de l'Hégire, constituée à peu de choses près telle qu'elle existe encore aujourd'hui. Les Nosairîs présentent l'exemple remarquable d'une population passant directement du paganisme à l'ismaélisme. Cependant la transformation ne fut pas complète ; un compromis s'établit entre la doctrine ismaéli et les pratiques des Nosairîs. En réalité, une nouvelle religion fut créée. Sa caractéristique immédiate fut le progrès de la légende d'Ali. »

Mais comment expliquer la prédominance dans le Liban de la légende persane d'Ali ? L'explication est aisée si l'on admet avec les Nosairis eux-mêmes et les savants modernes (Stanislas Guyard, Clément Huart), que le fondateur de la religion nosairie fut Abou Cho-'aib Mohammed ibn Nosair, qui résidait à Sourmanra, près de Bagdad, en plein centre chi'ite. Mais ce rapprochement entre *nosairî* et Mohammed ibn *Nosair* est rejeté par M. D. Celui-ci voit les Nosairis dans les *Nazareni* de Pline, et il objecte, p. 11 : « que Mohammed ibn Nosair, partisan du onzième Imâm des Chi'ites, ne pouvait avoir institué un système religieux dérivé de la doctrine ismaélî qui arrêtait à sept le nombre des Imâms. » Il est bien certain aujourd'hui que les Nosairis du bas Euphrate dont parlent les géographes arabes, sont les Mandéens qui n'ont rien de commun avec les Nosairis du Liban. Nous ne prenons pas position dans la question, nous remarquons seulement que la prédominance de la légende d'Ali et des idées chi'ites dans la religion des Nosairis n'est pas suffisamment expliquée par M. D.

Le syncrétisme ou mélange confus d'idées empruntées aux religions environnantes, se constate chez la plupart des sectes fermées et secrètes, chez les Mandéens et les Yézidis par exemple. M. D. affranchit le nosairisme de toute contamination de ce genre. Le christianisme n'a exercé aucune influence ; les rites et pratiques analogues des Nosairis et des chrétiens s'expliquent par l'ismaélisme ou par le paganisme ; le judaïsme et l'islamisme n'ont pas eu, non plus, d'action directe. Sur ce chapitre, le système de M. D. nous paraît trop absolu.

M. D. est bien informé et ses sagaces dissertations sont pleines d'intérêt. On lit avec autant de plaisir que de profit son chapitre II sur les sectes nosairies : Haidaris, Chamâlis, Kalazis, Ghaibis. L'explication du nom du dieu Chamâl est tout à fait satisfaisante. Signalons aussi

---

1. M. D. écrit *nosairî*, *ismaélî*, adjectif sing. masc. et fém., mais *Nosairîs*, *Ismaélîs*, au pluriel.

le chapitre V sur Khodr, le Kihdr des Arabes et le Saint-Georges des chrétiens.

Des documents qui servent à l'étude du nosairisme, le plus complet est le *Kitâb al-bâkourah* composé par Soleimân-effendi d'Adhana, un Nosairi renégat, et imprimé à Beyrouth en 1863. C'est un recueil de différents textes commentés, dant le plus important, le *Kitâb al-madjmou'* a été réédité et traduit en appendice, p. 161 et suiv. [1].

R. D.

O. Puchstein. **Die griechische Bühne,** eine architektonische Untersuchung. Mit 43 in den Text gedruckten Abbildungen. Berlin, Weidmann, 1901 ; VI-144 pp.

La question de la scène grecque, et plus particulièrement du λογεῖον, qui divise les spécialistes en deux camps nettement opposés, a été traitée, depuis les premiers travaux de M. Dörpfeld, en de nombreux ouvrages et articles de revues, sans être arrivée jusqu'ici à une solution définitivement acceptée de tous. On sait que pour M. Dörpfeld et ses partisans les acteurs grecs jouaient dans l'orchestra, le proscénion formant le fond qui servait de décor. Pour ses adversaires, les partisans de l'ancienne théorie, les orthodoxes, comme les appelle M. Puchstein, la scène, au sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot, était la plate-forme horizontale appuyée en avant sur le proscénion, le λογεῖον ; c'est donc une scène élevée par rapport au niveau de l'orchestra. Selon M. P., il convient de s'abstenir, autant que possible, de construire des théories, qui auront toujours un caractère conjectural, sur les textes littéraires ; nos informations doivent être demandées aux monuments, et l'étude des ruines doit seule servir de base à nos raisonnements : c'est l'architecture, ou si l'on veut l'archéologie, et non la philologie, qui seule peut et doit nous donner la solution de la question. La méthode n'est peut-être pas nouvelle, en ce sens que les ruines ont été étudiées, naturellement, par tous les archéologues qui se sont occupés du théâtre grec ; mais je ne sache pas qu'elle ait été appliquée jusqu'ici avec autant de suite et de rigueur.

M. P. doit beaucoup à M. Dörpfeld, et il le reconnaît sans diffi-

---

1. P. 162, note 3, à propos de la phrase « Par les questions du *Sin*..... », M. D. dit : « Le sens du texte nous échappe sur ce point. » Il aurait dû ajouter que tous les mots de la ligne commencent par un *sin* et renferment les lettres S L K ; c'est donc une phrase mystique dont le sens réel importait peu. — P. 85, deuxième avant-dernière ligne, il fallait traduire : « et du cresson (*lepidium latifolium*) », au lieu de transcrire d'une manière barbare « des *chithareg* » le mot persan-arabe *schâhtaradj* ou *schitaradj ;* comp. Imm. Lœw, *Aram. Pflanzennamen*, p. 38 ; Lagarde, *Gesamm. Abhandlungen*, p. 82 ; *Ibn Baitar*, éd. Leclerc, n. 1264 ; et les dictionnaires persans et arabes.

culté; mais il insiste particulièrement, avec raison, sur ceci : que nous avons à demander aux monuments ce qu'ils nous fournissent, sans aller chercher ailleurs; il s'agit de savoir comment la scène était construite, et non comment l'acteur pouvait jouer ou le spectateur pouvait voir, à notre point de vue; les raisonnements ne peuvent prévaloir contre les faits. M. P. se range nettement dans le camp des orthodoxes; la scène proprement dite est pour lui la construction qui s'élève en avant de l'ensemble de l'édifice; le plancher horizontal qui la recouvre, à peu près à la hauteur du premier étage, est le λογεῖον; ses appuis antérieurs, dont les intervalles recevaient les πίνακες, forment le proscénion; par conséquent le fond de la scène est non pas le mur des πίνακες, mais la *scænæ frons*. C'est là ce qui est savamment commenté par M. P. dans la première partie de son ouvrage. La seconde partie est consacrée à l'étude des ruines, et à la reconstruction des scènes grecques connues. Elles appartiennent à trois types différents, suivant la disposition des deux portes connues sous les noms de porte de la ville et porte de la campagne, c'est-à-dire suivant la manière dont l'acteur arrivait à la scène ou en sortait, dans ces deux directions. Ce sont ou des portes véritables conduisant, comme dans les théâtres romains, aux salles qui s'étendent à droite et à gauche du λογεῖον en saillie sur le front de scène, ou des portes de côté où l'on accédait par une rampe extérieure sur le prolongement du λογεῖον, ou enfin de simples couloirs latéraux, de chaque côté du corps principal. M. P. distingue ces trois types par les noms de type ancien attique et occidental, qui comprend, avec les anciennes scènes d'Athènes et d'Erétrie, les théâtres de Sicile; type à rampe, comprenant la plupart des théâtres de la Grèce propre; et type oriental, auquel se rapportent les théâtres d'Asie Mineure et celui de Délos. Des plans très clairs permettent de suivre facilement les reconstructions et les analyses. Il serait long et difficile de discuter une à une les études de M. P.; mais, bien qu'elles n'aillent pas sans quelques incertitudes, le lecteur se convaincra rapidement de leur importance. L'ouvrage est en effet d'une haute portée archéologique; les adversaires de M. Dörpfeld y trouveront fréquemment la confirmation de leur théorie, qui me paraît être la vraie, et quand même elle devrait un jour être renversée, ce que je ne crois pas, M. Puchstein n'en aura pas moins fortifié et complété notre connaissance du théâtre grec.

MY.

Demetrii Cydonii de contemnenda morte oratio. Ex codicibus edidit H. DECKELMANN. Leipzig, Teubner, 1901; XII-47 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

On ne connaît guère aujourd'hui Démétrius Cydonius, ce théolo-

gien grec du XIVe siècle dont les écrits assez nombreux sont encore pour une bonne part inédits. On ne connaît sans doute pas beaucoup plus l'opuscule que publie actuellement M. Deckelmann, bien qu'il ait déjà été publié plusieurs fois ; il a pour titre *De contemnenda morte oratio,* ou mieux, conformément au grec, *Discours montrant que la crainte de la mort est déraisonnable*. L'auteur écrit dans une langue encore assez pure, ses raisonnements ne sont pas sans intérêt, et M. D. n'aura pas fait œuvre inutile, en ce sens qu'il donne un texte établi sur les manuscrits. La première édition, en effet, celle de Seiler (1553), à laquelle se rapportent toutes les autres, au nombre de cinq (la dernière est celle de la *Patrologie*, t. CLIV [1866]), fut faite sur un manuscrit défectueux et plein de lacunes. M. D. distingue deux recensions, dont l'une est notablement supérieure à l'autre, et par conséquent sert de fondement au texte, non cependant au point que la comparaison avec la seconde ne fournisse quelques bons résultats. Au bas des pages, et au-dessus des notes critiques, sont cités les passages importants de Platon, de saint Basile et d'autres écrivains imités par Démétrius. L'édition est bonne et faite avec soin; quelques fautes d'accentuation seront facilement corrigées par le lecteur.

MY.

H. OMONT, **Notice sur un très ancien manuscrit grec de l'Evangile de saint Matthieu en onciales d'or sur parchemin pourpré et orné de miniatures conservé à la Bibliothèque nationale (n° 1286 du supplément grec).** Tiré des *Notices et Extraits des manuscrits,* t. XXXVI. Paris, imprimerie nationale (librairie Klincksieck) MDCCCC, 81 pp. in-4 et 2 pl.

Ce manuscrit, provenant de Sinope, appartient à une série qui comprend peu de représentants : la *Genèse* de Vienne, le *Psautier* de Zurich, les *Evangiles* de Rossano, de Patmos et de Bérat. Les 43 feuillets acquis par la Bibliothèque nationale contiennent saint Mathieu, VII, 7-22 ; XI, 5-12 ; XIII, 7-47, 54 -XIV, 4; XIV, 13-20; XV, 11-XVI, 18; XVI, 2-24; XVIII, 4-9, 16-30; XIX, 3-10, 17-25; XX, 9-XXI, 5; XXI, 12-XXII, 7; XXII, 15-24; XXII, 32-XXIII, 35; XXIV, 3-12. Depuis, un feuillet a été retrouvé en Russie et comble la lacune du ms. de Paris qui est au chapitre XVIII [1]. M. O. décrit minutieusement ce ms., écrit à longues lignes, sans aucune séparation de mots et de versets. Le format est sensiblement le même que celui des autres mss. sur pourpre. Le texte, reproduit page par page en onciale, puis en texte courant, est très étroitement apparenté à celui des mss. de Patmos et de Rossano. On a là évidemment un type de livres écrits en vue de la vente et du commerce de luxe. Ce qui nous rend celui de Sinope très

1. *Académie des Inscriptions*, séances des 8 février et 29 mars 1901.

précieux, ce sont les miniatures, au nombre de cinq, placées à la marge inférieure du feuillet qui ne compte plus aussi que 15 lignes au lieu de 16. Cette disposition est la même que dans la Genèse de Vienne. Elles représentent : Hérodiade et la Décollation de saint Jean-Baptiste ; les deux miracles de la multiplication des pains; celui des deux aveugles de Jéricho ; celui du figuier desséché. De chaque côté de la scène, un prophète de l'Ancien Testament déploie le texte des prophéties accomplies par le Christ [2]. Il n'est pas inutile de faire remarquer que les lettres sont des onciales d'or, tandis que les autres mss. ont des lettres d'argent.

P. L.

Ciceronis Epistulae ; Vol. I, **Epistulae ad Familiares.** Recognouit breuique adnotatione critica instruxit L. C. Purser. Oxonii, e typographeo Clarendoniano; 3 ff. et 33 cahiers non paginés. Pet. in-8. Prix broché 5 sh.

Voici un nouveau volume de la *Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis*. Comme M. Wickham pour Horace, M. Purser était un éditeur désigné pour les lettres de Cicéron. On sait en effet qu'il a collaboré avec M. Tyrrell à la grande édition annotée de la correspondance de Cicéron. Ici, il s'agit seulement d'un choix de variantes et M. P. s'est fort bien acquitté de sa tâche. Dans la quantité de travaux qui se publient chaque jour sur les lettres de Cicéron, il a fait choix de ce qui peut être utile et de ce qui mérite d'être conservé. Même sobriété élégante dans ce volume que dans l'Horace; même précision et même sûreté d'indications. Quand il le faut, les divers mss. et les diverses leçons du Mediceus sont distinguées; çà et là aussi, les conjectures les moins incertaines qui ont été proposées ces derniers temps. Le texte est conservateur, comme il convient.

A la fin du volume, l'index des noms propres rendra de grands services. C'est une des lacunes de l'édition C. F. W. Müller (Teubner): on nous promet, il est vrai, un volume de tables ; mais en attendant, nous n'avons rien. Dans l'index de M. Purser, les noms des destinataires ou des correspondants autre que Cicéron sont relevés : attention précieuse pour qui n'a pas constamment à l'esprit la disposition du recueil.

P. L.

Die Elegien des Sextus Propertius. Erklärt von Max Rothstein. 2 vol. XLVIII-375; 384 pp. in-8o. Berlin, Weidmann. Prix : 12 mk.

On n'avait pas, à vrai dire, de commentaire de Properce. L'édition

---

1. Voir aussi *Journal des savants*, mai 1900.

donnée par Hertzberg en 1843 et 1845, très savante, très méritoire, digne encore d'être consultée, était faite d'après une méthode surannée. Les renseignements étaient dispersés entre d'innombrables *Quaestiones* formant un volume, le texte avec son apparat dans un autre volume, et le commentaire proprement dit dans un troisième. Quand on avait exploré péniblement ces doctes dédales, on revenait souvent sans être mieux renseigné ni plus assuré qu'avant. Properce est un poète difficile. Si le premier devoir d'un commentateur est d'expliquer son auteur, il s'impose encore plus impérieusement au commentateur de Properce.

C'est ce qu'a parfaitement compris M. Rothstein. On doit le louer d'avoir rompu résolument avec des errements dont le commentaire de Lucrèce par Lachmann est l'exemple représentatif. Il a renoncé à entasser à l'occasion de Properce, à propos du texte et hors de propos, de petites dissertations ingénieuses et érudites ; leur place n'est pas sous les vers d'un poète, mais dans les pages d'une revue. Et alors il a profité de l'espace laissé libre pour expliquer le texte. Ce n'est pas à dire que le commentaire de M. R. ne contienne pas autant que d'autres des recherches utiles, d'une valeur indépendante : il mérite d'être lu pour lui-même. Mais le lecteur de Properce pourra le lire aussi et il y trouvera l'aide nécessaire [1].

Une longue introduction, très complète, ouvre le premier volume. Sur la vie et l'art de Properce, M. R. a groupé tout ce qu'on sait. Il n'y a qu'une critique à faire. Ce morceau, fort bien composé d'ailleurs, est matériellement tout d'une venue. On regrettera que les 43 pages qu'il remplit ne soient pas coupées et éclairées par quelques divisions et quelques titres. Le deuxième volume est terminé par un appendice critique de près de soixante pages. M. R. y donne les variantes essentielles et discute les passages difficiles. Des suppléments aux notes et des indications bibliographiques se mêlent aux observations de critique verbale.

En résumé, l'édition due à M. Rothstein est une œuvre excellente, qui rendra de bons et durables services.

Paul Lejay.

---

1. Ce qui n'empêche, bien entendu, que l'on ne puisse différer d'avis ici ou là. III, 1, 14 *non datur ad Musas currere lata uia* aurait demandé une explication ; de même IV, 6, 55 : cp. Harrington, *Transactions of philological American association*, t. XXVIII, p. xxv. J'ai examiné de près les notes grammaticales ; elles sont très solides, et quelques-unes comme à III, 9, 60 (*esse in* avec l'accusatif), excellentes et débrouillant des difficultés que les professionnels n'entendent pas toujours. La note de M. R. sur IV, 1, 9-10, n'est pas très nette : *qua gradibus domus ista Remi se sustulit, olim | unus erat fratrum maxima regna focus*, le v. 9 vise la grandeur actuelle de Rome, comme le prouve *olim ; ista* est cette demeure d'aujourd'hui, « que tu vois » L'expression est à double entente.

Etudes sur la langue des Francs à l'époque mérovingienne par H. d'Arbois de Jubainville. Paris, Bouillon, 1900; xi-232-110 pp. petit in-8°. Prix : 6 fr.

Livre amusant, de science abondante et solide; livre d'historien et de philologue, plutôt que de linguiste. Car, si M. d'Arbois de Jubainville cherche à expliquer les noms propres franciques et à donner un aperçu des lois qui ont présidé à leur formation ou à l'évolution de leurs éléments, il emprunte ses renseignements à MM. Paul, Brugmann, Stark, surtout à M. O. Schade, le dédicataire de l'ouvrage. Mais, par l'étude raisonnée des textes historiques et juridiques et des chartes, éclairée des renseignements dus aux linguistes, l'auteur arrive à des conclusions intéressantes sur la vraie forme des noms propres. Ainsi, pp. 30-31, *Childebercthus*, *Dagobercthus*, sont les formes anciennes; p. 33, *Chlothacharius* est certainement la notation de Grégoire de Tours; « *Chlotarius* est une leçon populaire qui n'a pas pénétré à la chancellerie royale avant les dernières années du VIIe s. » Voir aussi, pp. 42 sqq., les rapports de parenté indiqués par les éléments du nom; pp. 74-76, la théorie du roi franc, prêtre, juge, chef de l'armée.

La matière du livre est fournie par les noms propres germaniques puisés dans Grégoire de Tours, les historiens postérieurs, les actes conciliaires, les diplômes et les chartes, etc. C'est comme la suite du livre sur les noms gaulois chez César [1]. Dans une première partie, M. d'A. de J. étudie quelques noms royaux, l'origine et la signification des noms propres de l'époque mérovingienne; les noms propres hypocoristiques, « ou, pour s'exprimer exactement et plus clairement, les noms propres familiers ou diminutifs chez les Francs à l'époque mérovingienne »; la phonétique mérovingienne; la déclinaison dans la langue des Francs. A noter, dans ces titres de chapitres, la désignation de « noms propres familiers » pour les hypocoristiques. Elle mérite de rester; le terme grec n'est ni exact ni simple.

La deuxième partie est intitulée : « Fragments d'un dictionnaire des noms propres francs de personnes à l'époque mérovingienne ». Ces fragments s'arrêtent au thème *Berctho*.

M. d'Arbois souhaite que son livre suscite un continuateur. « J'espère que cet essai d'un vieillard suggèrera à un jeune homme intelligent et laborieux l'idée d'écrire, sur la langue franque à l'époque mérovingienne, l'œuvre que j'ai rêvée et que je n'ai pu accomplir. » Ce « jeune homme » aura devant lui un excellent modèle et un dangereux concurrent : car il lui sera difficile d'être plus intéressant.

De précieuses tables alphabétiques rendent ce volume d'une consultation aisée et rapide [2]. P. L.

---

1. *Revue*, 1891, II, 417.

2. P. 9, n. 1 : comment le premier *u* de *Theudericus* est-il une consonne, si on prononce *théoudéricous* (p. 10, l. 12) et si cet *u* est marqué d'un signe de brève ?

Argyri Ephtalioti. Histoire rhomaïque, t. I, Athènes, 1901 (Ἀργύρη Ἐφταλιώτη Ἱστορία τῆς Ῥωμιοσύνης. Πρῶτος τόμος. Ἀθήνα. Τυπογραφεῖο Ἑστία); 8°, 326 p.

Voici — je ne puis plus exactement rendre mon impression — un livre à l'existence duquel j'ai peine à croire. M. Michaélidès — l'auteur qui se cache sous le pseudonyme joli, mais peu commode à rendre en français de Ἀργύρης Ἐφταλιώτης [1] — n'en est point à ses débuts. Nous avons de lui un recueil de nouvelles charmantes, — Νησιώτικες Ἱστορίες [2] — où se dessine si finement le profil bonhomme et songeur du Grec des îles —, un volume de souvenirs et d'impressions qui déjà peut-être annoncent l'historien [3], enfin la Μαζώχτρα [4], cette forte et pittoresque nouvelle dont la scène se passe en Crète, suivie d'un drame vigoureux — ὁ Βουρκόλακας, le *Vampyre*, — qui n'est autre chose que la célèbre chanson populaire du *Frère mort*, transportée au théâtre. Ces trois ouvrages sont en prose, bien que l'on connaisse de M. Michaélidès de très beaux vers publiés çà et là dans des Revues, à côté de bien des proses aussi, que nous avons regret de ne pas voir réunies en volumes, ce qui nous permettrait de mieux juger d'un seul coup et dans son ensemble l'œuvre de l'écrivain, ou du poète, car, en somme, jusqu'ici. c'est bien œuvre de poète qu'il avait fait. M. M. n'avait jamais abordé l'histoire, et l'on pouvait se demander si, dans les conditions actuelles de la langue littéraire en Grèce, l'histoire était, en effet, abordable.

Otfried Müller, dans le tableau qu'il trace du développement si rapide et si régulier à la fois de la tragédie chez les Grecs, fait observer que ces créateurs admirables, s'ils allaient vite d'une étape à l'autre, n'en brûlaient cependant pas une seule. On aime à se rappeler ces paroles, devant l'élan prodigieux que, dans l'espace de quelques années seulement, a pris la langue vraiment nationale de la Grèce, le grec *moderne* en un mot, hier encore flétri, méprisé, jamais écrit.

— P. 13, l. 11, lire : « qui n'offre *qu'*exceptionnellement ». — P. 15-16 ; pourquoi tant insister sur la prononciation *ou* de *v*, dans *Merouechus*, *Chlodouechus*, puisque la question est liée avec celle de l'orthographe latine ? — P. 46, *Gunt-chramnus* témoigne aussi de « la bonne entente du ménage royal », car le premier élément est emprunté au nom d'*Ingundis* et le nom a dû être choisi par le père. — P. 109 : *Pappolus* n'est-il pas un nom d'origine romane (plus ou moins francisé)? En tout cas, je suis heureux de voir M. d'A. de J. négliger l'extraordinaire rapprochement avec *Paulus*, proposé par M. Usener. Cf. *Revue de philologie*, XVIII, 1894, 53. — P. 118 : le *Nemes* énigmatique de Lucain, I, 419, pourrait être un nom familier, abrégé de *Arnemeticus*. — Il est regrettable que le papier de ce volume ne soit pas de même teinte et varie si souvent.

1. Ἐφταλοῦ est le nom d'un village de Mitylène, patrie de l'auteur ; Ἀργύρης est un nom propre usité en Grèce, que j'ai moi-même jadis francisé sous la forme de *Argence*. Il ne serait pas impossible de traduire le tout par Argence l'Ephtaliot, si tant est qu'il faille traduire.

2. Athènes 1894 Elles ont eu les honneurs d'une version anglaise.

3. Φυλλάδις τοῦ Γεροδήμου, Athènes, 1897.

4. Ἡ Μαζώχτρα κι ἄλλες ἱστορίες. Ὁ Βουρκόλακας, δρᾶμα. Athènes, 1900.

Avec M. Michaélidès, on se met à croire que cette langue, toute frémissante encore de son premier assouplissement, de son premier contact avec l'encre d'imprimerie, compte au moins cent ans d'existence littéraire, qu'elle est déjà classique. Chez lui, non seulement la grammaire est impeccable, — et ceux qui manient par eux-mêmes cette grammaire, ou la voient manier par autrui, savent à quel prix s'achète cette impeccabilité — mais il n'y a pas, dans ce volume de plus de trois cents pages, la moindre trace d'un effort, pas une douleur visible. La création est libre, spontanée, facile, toujours souriante. C'est ce sourire qui fait le charme du livre et, puisque le philologue doit tout analyser, j'essaierai de dire ce que ce sourire a de particulier.

Il ne signifie nullement qu'aux endroits austères, arides même, M. M. ne sait pas être sec et bref, comme les événements qu'il nous retrace, par instants. Cela, c'est la marque de tout ouvrage sérieux. Dans ce premier volume, après une substantielle introduction de soixante pages sur la Grèce conquise par les Romains, l'auteur entreprend de nous raconter l'histoire des Grecs depuis Constantin le Grand jusqu'à Justinien, en d'autres termes l'histoire byzantine; il y a bien, dans cette période, quelques trous noirs; M. M. ne cherche pas à les éclairer d'un fauve éclat. Disons tout de suite, à ce propos, que le livre n'est pas, ne voulait et ne pouvait pas être de première main; il ne faut donc pas lui demander ce que nous donne si abondamment le beau livre de M. Ch. Diehl sur Justinien. M. M. n'avait pas à remonter aux sources. Ce qu'il a fait, et ce qui doit suffire, pour le but qu'il s'est proposé, ç'a été de consulter, sur la matière, les bons ouvrages, les guides les plus sûrs et les plus récents. Il a eu surtout à repenser pour son compte, à recréer toute cette matière prise çà et là; il y a mis son âme et, dans une œuvre forte, voilà ce qui ne périt pas. Cette âme est apparente dans le style, à chaque page. Il faudrait citer, il faudrait aussi que les citations fussent comprises de tous les lecteurs, pour qu'il leur fût possible de sentir à quel point ce style, mesuré, plein de goût, est à la fois plein de saveur et plein de vie. Aisé, jamais emphatique, souple, familier, divers, il nous donne ce je ne sais quoi dont, pour ma part, je ne trouve l'équivalent dans aucune autre langue que le grec moderne — si ce n'est dans le grec de Platon : « un récit qui cause avec son lecteur. » C'est là ce que j'appelle le sourire. Les μέν et les δέ, les mille particules grâce auxquelles Platon semble marquer jusqu'aux jeux de physionomie de ses personnages en même temps que les mouvements de leur pensée, ont eu beau disparaître : on les retrouve dans l'air léger qui passe à travers toute cette prose. Elle n'a plus besoin de leur secours. Les paroles, les formes du discours qui sont restées, sont *ailées* par elles-mêmes.

M. M. possède à un très haut point le don de la *narration*. M. Taine avait tenu, un jour que je lui avais fait visite, à me recon-

duire jusque sur le palier, où il me parlait encore, pour bien me démontrer que, malgré les apparences, lui, il ne savait pas *narrer*. Je n'insistai pas, pour ne pas le contrarier. Il venait de me dire sur la narration de si belles choses ! Je me les suis rappelées en lisant ce livre. On a raconté mille fois — surtout en Grèce — l'amitié classique de saint Basile de Césarée et de saint Grégoire de Nazianze. Chez M. Michaélidès (p. 129), d'un mot évocateur, d'un geste, pourrait-on dire, le lecteur est appelé à prendre part à leurs conversations, il y assiste : il semble qu'il les connaisse comme personnes rencontrées de la veille. Dans les passages d'émotion, la vision de la réalité devient encore plus intense. Qu'on lise le premier chapitre : le siège d'Athènes par Sylla (pp. 15-20) ; c'est un morceau achevé. Cinq pages et tout y est : les personnages agissent sous vos yeux, le rôle d'Aristion est d'un relief saisissant ; on l'entend penser, on le voit au Céramique ; les murs mêmes s'animent, les pierres sont mêlées à l'action de tout le drame. M. Taine — dans la conversation que je rappelais tout à l'heure — me disait que le romancier, quand il crée, vit, se promène, cause avec des êtres qu'il renferme en lui et que bientôt il en retire, pour qu'ils marchent, gesticulent, pensent de leur mouvement propre dans le livre. M. Michaélidès a vécu, tout en dedans de lui, avec l'histoire ; il nous la sort toute vivante.

J'ignore si l'auteur lui-même se rend compte de ce tour particulier et rare de son esprit et de son style. J'en doute parfois [1]. Ce qui est certain, c'est qu'un public peu préparé n'a pu voir — loin de là ! — dans ce livre tout ce qu'il renfermait. On a fait à l'auteur les reproches les plus bizarres [2]. Les critiques, évidemment, appréciaient peu des

---

1. P. 89, je vois un titre de chapitre qui me surprend : Ἀρχίζει καὶ βράζει τὸ λεβέτι τῆς Ρωμιοσύνης. Je ne comprends pas trop ce que signifie là le mot impropre, incolore et insipide de λεβέτι. Ou plutôt, si, je comprends ! L'auteur a reculé devant le mot juste : il avait la chance d'en avoir un à sa disposition qui était à la fois familier et fort, pittoresque et exact et qui, de plus, avait une couleur morale, en ce sens qu'il répondait aux exigences même de tout ce livre où l'on sent que l'âme participe, où la causerie s'établit intense et vive avec le lecteur, où donc le mot propre est le seul dont l'*art* même s'accommode. Dans l'espèce, ce mot était le mot καζάνι, consacré dans cette locution. Ce mot là, c'est le vrai ; λεβέτι, c'est du mensonge. L'auteur n'a pas *osé* être lui-même. Il a jugé peut-être que c'était *trop* vulgaire ou *trop* étranger, si M. M. en est encore à croire à l'existence des mots étrangers, ce qui n'a pas grand sens, puisque nombre de mots *classiques* sont dans ce cas. L'essentiel est de savoir si un mot est ou n'est pas dans la conscience des sujets parlants. Or, celui-ci est à ce point entré dans l'usage et le sentiment linguistique qu'on l'a *lu*, à la place du mot λεβέτι, en tête du chapitre mentionné : on a même reproché à M. M. de l'avoir employé ! Voilà un juste châtiment.

2. Articles ou notices dans les journaux Καιροί, 8 et 11 juillet 1901 ; Σκρίπ, 9 et 10 juillet ; Ἑστία, 10 juillet 1901. Le plus amusant est un article paru dans le premier numéro du Διόνυσος, recueil consacré à la gloire de Nietzsche et de l'Allemagne, et qui fait, du reste, aussi peu d'honneur à l'un qu'à l'autre.

qualités qu'une séculaire culture rendait enviables à un écrivain comme Taine. Je sais bien que ces vaines paroles ne comptent pas. Mais que dire lorsque l'on voit un homme de talent s'en prendre à l'auteur pour une de ses trouvailles les plus heureuses ? M. M. intitule son livre : *Histoire du rhomaïsme*, Ἱστορία τῆς Ῥωμιοσύνης. On sait, en effet, que, depuis Constantin le Grand, les Grecs ont pris le nom de Ῥωμαῖοι, et c'est devenu un lieu commun aujourd'hui de rappeler la colère de l'empereur Nicéphore Phocas contre le pape qui s'était permis de l'appeler empereur des *Grecs* — et non pas empereur des *Romains* [1]. Or, M. M. ne fait pas seulement l'histoire de ces Grecs, qui sont les Ῥωμαῖοι ou, si l'on veut, les Byzantins ; mais il a voulu nous montrer encore les évolutions de l'âme grecque à travers cette époque — ce sur quoi, d'ailleurs, on lui a reproché de manquer de nouveauté dans le plan de son ouvrage. Il y a justement en grec moderne un mot — Ῥωμιοσύνη — qui dit à la fois histoire byzantine et histoire de *l'hellénisme rhomaïque*, comme nous serions obligés de paraphraser en français. C'est donc le seul terme historiquement exact et, du même coup, le seul large et compréhensif. Voici maintenant ce qu'on lit sous la plume d'un auteur qui passe, à bon droit, pour avoir quelque finesse dans le jugement et pas beaucoup de préjugés : « M. Ephtalioti — et nous n'apportons ici qu'un exemple élémentaire (cet exemple est destiné à nous montrer les *excès* où tombent les *vulgaristes*) — écrivant l'histoire de la Grèce (!), veut abolir jusqu'au nom même des Hellènes, ensevelir les pesants souvenirs de Périclès, de l'Académie de Platon, des tragédies de Sophocle et des marbres de Phidias, sous le nom amorphe (?), sans gloire (!) et humble (o Nicéphore !) de Ῥωμιοσύνη. Nous trouvons que c'est beaucoup. [2] »

Voilà bien des crimes à la charge de M. Michaélidès — et des Byzantins tout les premiers ! L'aimable critique, qui est volontiers — je n'ai pas dit volontairement — distrait, n'a pas dû, je le crains, parcourir d'un doigt assidu le livre dont il parle, car il y aurait, à maint passage, rencontré la justification historique du mot employé et, dès le premier chapitre (p. 15), le mot Ἑλληνισμός, qui là est à sa place [3].

M. Michaélidès n'a pas à se décourager. Il doit nous donner la

---

1. Liudpr. Leg. 51, p. 358. Cf. aussi Lyd. 220, 8 : περὶ δὲ τὴν Ῥωμαίων φωνὴν τὸ πλέον ἔχειν ἐσπούδαζον. Sous Constantin et pour Constantin tout le premier, le mot *grec* n'avait aucun sens précis, pas plus que celui d'hellénisme. Il était tout Romain. Voir également Ch. Diehl, *Justinien*. 256, 4. On est surpris après cela de lire, sous la plume d'un byzantiniste tel que M. G. Sotiriadès, une appréciation aussi courte de vue — et d'aussi méchante humeur — que celle qu'il vient de nous donner sur le livre de notre auteur (Ἀκρόπολις, août 1901).

2. Ἄστυ, 12 juillet 1901. Article de M. N. Episcopopoulo. Cet article est *favorable* aux vulgaristes et à l'auteur lui-même.

3. Sur le mot Ῥωμιός on peut lire, en Grèce même aujourd'hui, la traduction grecque de l'*Histoire de la littérature byzantine* de M. Krumbacher. p. 4-5.

suite de son œuvre, et j'entends par là qu'il en a le devoir. Ce premier volume, par son esprit, par son style, par la pensée qui l'anime et par la vie qui en soulève les pages, suscite les longs espoirs. C'est là un livre qui répond à son objet, en un mot — et ce mot, la *Revue critique* ne me reprochera pas d'en abuser — dans ce qu'il est, c'est un chef-d'œuvre.

Jean Psichari.

Léon Hennebicq. **L'Orient grec.** Éditions de l'Humanité Nouvelle, Paris, 1901. In 8°, 510 p.

Les marbres du Parthénon et les grands « paysages reposés » de l'Attique n'ont pas enseigné la simplicité à M. Hennebicq. Son style, souvent ingénieux et coloré, se complait parfois à des contorsions de derviche hurleur : « Fuite foudroyante de moi ! Des poignées de main, hâtives, saccadées d'au-revoirs, des remuements de valises, des calculations (*sic*) intimes... Paris, voici Paris ! Ah ! non ! ne mêlons pas à cette fuite vers l'heureux lointain des pays en friche la cauchemardante vision de cette culture hystérique !... Le soleil est monté au faîte du ciel. Sous ses rayons drus la plaine se métallise, des reflets bleus ourlent tous les reliefs en leur infligeant, hélas ! un faux aspect vaguement mercanti de zinc ou de carton... Les côtes de Calabre suspendent dans l'air miraculeusement léger l'entrelacement de leurs lignes. Rocs noueux, croupes musculaires. Elles s'étirent lentement du bain des flots, montent en traînées où des ravins se heurtent, grotesquement se boursouflent et se drapent d'un pisseux velours, végétation qui crève la trame rocheuse, avec un superbe orgueil de loqueteux manteau... Les genêts accrochés et grimpants rebroussent leurs jaunes empanachements, les bruyères langoureuses, à peine roses, glissent en pâmoisons de chairs de femme... Le printemps chante avec vigueur, ses bourgeonnements ponctuent d'un mouchètement tendre le marneux, rocheux, crayeux horizon... Il roule un peu dans la mer Ionienne. De cadavéreux visages blémissent dans l'affalement emmitouflé des fauteuils, etc. »

De ce style pantelant et désossé il n'y a pas loin au charabia simple, ou même triple; le pas est bientôt franchi : « Des mots, du texte, ce qui est écrit, le serment, la parole, c'est bon pour la médecine juridique, les emplâtres pénitentiaires, les détergements des clystères réclusoires, les amputations capitales » (p. 296). « Apollon prend sous sa croix gammée et solaire la magnifique efflorescence de l'Équité impériale » (p. 61). « Beaucoup de souverains, superposant leur tempérament et leur politique afin de s'assurer une constante logique, font de la galanterie un instrument occulte et personnel » (p. 304).

Le plus singulier, c'est que M. H., qui a fait une jolie tournée en paquebot, paraît n'avoir presque rien vu aux escales. A Delphes, il

nous régale d'une interminable dissertation sur Apollon; mais voici tout ce qu'il trouve à dire des plus belles œuvres d'art du nouveau musée : « Pour finir, un coup d'œil sur quelques bustes (?), une frise où des guerriers s'entrechoquent et des statues aux poings crispés et aux yeux assyriennement gonflés » (p. 81). A Athènes, il ne va pas au au Musée Central, ce sanctuaire par excellence de l'art grec, mais tire de quelques livres un long chapitre sur la banque grecque du ve siècle, qu'il a la naïveté de croire « phénicienne. » Quand il s'occupe d'œuvres d'art, c'est pour en dire des choses très étranges. Il trouve à la Niké de Paionios « des jambes absurdes de grosse danseuse d'opéra bourrées de coton auxquelles, je le soupçonne fortement, quelque archéologue allemand aura porté une main sacrilège de restaurateur obtus » (p. 119). L'Hermès de Praxitèle est encore plus maltraité : « J'ai vu l'Hermès, j'en ai assez... Ça, un Hermès en marbre, jamais ! en bougie, peut-être. Tout dans la figure a cet aspect inconsistant; les formes, féminines, sont molles; on pense au sucre, à la gélatine, au rahatloukoum, aux confitures, à tout ce qui est oriental, fade, écœurant, joli... Cela odore déjà la déliquescence alexandrine, le classique romain, toute la pourriture sculpturale... » (p. 120-121. A Syracuse, en présence de la belle Aphrodite de Landolina, M. H. ne trouve à écrire qu'une grossièreté : « Si on la plaçait dans la maison Tellier ? » Il est difficile de pousser plus loin le mauvais goût.

M. H. touche à mille questions; il est antiquaire, historien et surtout moraliste. Chaque chapitre de son volume se termine par une bibliographie, chose insolite dans un recueil d'impressions notées à bord d'un paquebot. Mais cette bibliographie témoigne d'une certaine inexpérience. Les titres des ouvrages sont tantôt cités, tantôt traduits; parfois le millésime et le lieu sont indiqués, tantôt il n'y a rien de tout cela. On trouve des indications comme celles-ci : « Pline, *Les 37 livres de l'Histoire du Monde*. » Est-ce que *Naturalis historia* se traduit ainsi ? Ou encore : « Bekker, *Corpus Scriptorum historiae Byzantinae* », alors qu'il n'y a pas d'ouvrage ainsi dénommé. Le titre d'un écrit de Diefenbach est transcrit : *De Volkstammen*, ce qui fait trois fautes en deux mots. M. H. ne sait pas comment on cite des articles de revues, témoin ceci (je respecte sa ponctuation) : « Fligier, *Die Urzeit*. XII, 443, Archiv. für, Anthrop. » Il indique qu'un ouvrage de Sathas est en 4 vol., alors qu'il y en avait déjà 7 en 1894. Un de ses renvois bibliographiques (p. 216) me fait penser qu'il ne comprend pas toujours ce qu'il transcrit : « Mor-Plut, I, 291. » Il s'agit naturellement de Plutarque, *Moralia*. Du reste, pour s'occuper d'érudition classique et avoir le droit, dont use largement l'auteur, d'injurier les savants de profession, il faudrait savoir le grec et l'allemand; M. H. paraît mal connaître ces langues. En effet, il emploie *genoi* comme pluriel de *genos* (p. 444), il qualifie les Tritons de *Trithônoi* (p. 467), il écrit deux fois (p. 188) Χρισθὸς (*sic*) ἔνεστι (*sic*) pour Χριστός ἀνέστη, il trans-

forme *Eleuthernae* en *Enlesthéré* (p. 346), *Parnopios* en *Parponiôn* (p. 58), il interprète *aisymnétès* (αἴσια νέμων?) par « Celui qui songe au destin ! » (p. 482). P. 197, en note, il écrit τοκογλύι et τυγκάνοντες, pour τοκογλύφοι et τυγχάνοντες ; p. 213, il imprime πιστώσασται, etc. P. 482, il parle de *proxénies* commerciales, en faisant de « proxénies » l'équivalent de « sociétés », ce qui prouve qu'il ignore le sens du mot grec πρόξενος. Sa connaissance imparfaite de l'allemand résulte, entre autres, de la prétendue traduction d'une phrase de Wernicke qu'il donne à la p. 56. J'ai dû me reporter au texte original (dans Pauly-Wissowa) pour comprendre ce qu'il avait voulu dire et me suis assuré qu'il ignore une des acceptions fréquentes du pronom *es* et traduit *das Rauschen* par « l'odeur. » P. 241, le titre du livre de Schuck (lire *Schück*) est transcrit : *Ueber* der *Sklaverei*. On ne peut accuser de cela les typographes.

Bien d'autres erreurs ou étourderies, notées au passage, témoignent de la légèreté de M. H. — P. 185, il dit que la Niké déliant ses sandales « décorait le petit temple de la Victoire Aptère », alors qu'elle faisait partie de la fameuse balustrade en dehors de ce temple. P. 146, il aperçoit à Délos le siège « des Héraclites de Tyr », alors que ces gens s'appelaient Héracliastes et qu'on n'a précisément pas encore retrouvé le siège de leur collège. P. 92, à Olympie, il revoit par la pensée « la statue de Phidias, les ex-voto en terre cuite de Myrrhina », ce qui n'a aucun sens, jamais une terre cuite de Myrina n'ayant, que nous sachions, pénétré à Olympie. P. 92, il veut que « un peu de cendre de momie est tout ce qui subsiste au Louvre du grand Sésostris », alors que la momie qu'on a désignée sous ce nom n'est pas au Louvre et qu'elle est fort bien conservée. Que dire d'étrangetés comme celle-ci (p. 53) : « Apollon est né dans l'île flottante de Délos, qui est située au soleil levant (pas de sens) et qui symbolise sans doute une immigration aryenne venue d'Asie Mineure. » Et peut-on prendre au sérieux un auteur qui écrit : « Zeus, Apollon, Thémis, préparent la Trinité catholique ! » La bourde est d'ailleurs amusante, car M. H., comme tant de nos contemporains même « cléricaux », ignore les éléments de la religion où il est né. Il croit sans doute que la Trinité chrétienne se compose de deux hommes et d'une femme (suivant la formule moderne *J. M. J.*) et mériterait, pour ce, d'être « abandonné » au bras séculier.

Où M. H. a-t-il lu ou cru lire que Théophano, au moment où l'empereur Romain l'épousa, était restée « païenne et polythéiste ? » Il ajoute qu' « elle sortait du bas peuple laconien de ces vallées magnotes qui, au XIXe siècle, sont encore restées hellènes », ce que je le défie d'autoriser d'aucun témoignage. Léon Diacre compare Théophano à la laconienne Hélène, voilà tout; le reste, y compris l'origine laconienne de l'impératrice, est pure invention.

La thèse (on pourrait dire le *Leitmotiv*) de tout ce volume, est aussi

vague que banale : c'est l'opposition perpétuelle de l'Aryen chevaleresque et du Sémite cupide, l'assertion cent fois répétée que villes aryennes, peuples aryens n'ont péri que par suite d'infiltrations sémitiques. Mais qu'est-ce au juste qu'un Aryen ou un Sémite ? M. H. déclare renoncer, pour les distinguer, au critérium de la langue, à celui de l'anthropologie et même à celui de la religion. La marque distinctive des races est leur moralité : l'esprit militaire est aryen, l'esprit mercantile est sémitique. A ce compte, les Anglais seraient les Sémites par excellence et l'idéal de l'Aryen serait le Touareg batailleur du Sahara. Une observation pour terminer : tout ce que M. H. et ses pareils répètent, à tort ou à raison, contre l'esprit de lucre, a été dit d'abord par les prophètes d'Israël ; mais M. Hennebicq a-t-il jamais lu les prophètes d'Israël ?

En somme, ce livre, où le travail de style est sensible, quoique souvent peu heureux, ne semble répondre qu'imparfaitement aux hautes ambitions de l'auteur. Comme les Phéniciens abhorrés, il n'a rapporté de son voyage, sur son vaisseau noir, qu'une pacotille brillante — ἀθύρματα νηῒ μελαίνῃ.

S. R.

Maurice Tourneux. **Marie-Antoinette devant l'histoire.** Essai bibliographique. Seconde édition, revue, très augmentée et ornée de gravures. Paris, Leclerc, 1901. Gr. in-8°, 164 p.

Cette seconde édition de l'*Essai bibliographique* de M. Tourneux sur Marie-Antoinette renferme à leur ordre logique et chronologique les articles relatifs aux grandes journées, à l'événement de Varennes, à l'emprisonnement, au procès et à la mort de la reine, articles qui ne figuraient dans la première édition que sous forme de renvois à la *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution.* L'*Essai* comprend quatre chapitres. Le premier chapitre est consacré aux écrits authentiques et apocryphes, et, M. T. très consciencieusement, y indique toutes les pièces du fameux procès soulevé en 1864 par l'apparition simultanée des deux recueils. Hunolstein et Feuillet de Conches. Le deuxième chapitre contient les particularités sur la personne et la vie privée de la reine (iconographie, résidences et distractions, bibliothèques, modes et mobilier). Le troisième chapitre concerne la vie publique : M. T. énumère dans l'ordre chronologique les mémoires des contemporains et, en passant, il nous dit ceux qui sont authentiques, ceux qui sont sûrement apocryphes, (Mme d'Adhémar et Léonard), ceux qui ont été désavoués par les ayants droit de leurs auteurs ou qui ont été judiciairement poursuivis. De même, quand il déroule la liste des pamphlets, il donne les rares renseignements qu'il a pu recueillir sur les origines de ces libelles. On remarquera du reste

les divisions nettes et tranchées de ce troisième chapitre. Après les mémoires et les satires, viennent les détails de la vie publique et du trône: arrivée et mariage, résidences officielles, visite à Chilly, séjour à Paris, avènement au trône, naissances des enfants, affaire du collier, des États-Généraux à Varennes, du 20 juin au 10 août, captivité, procès et supplice. Le quatrième chapitre passe en revue les historiens de la reine. M. T. a réuni ainsi 459 numéros. Il aurait pu en rassembler davantage. Mais il a su se borner, et c'est ainsi que l'affaire du collier n'est représentée que par les pièces où Marie-Antoinette est directement visée et par les travaux modernes qui ont repris l'instruction du procès. On retrouve dans cette publication le goût, la finesse, le savoir si étendu de M. T. et nous n'avons à lui reprocher que quelques fautes légères dans la transcription des titres allemands[1]. L'exécution du volume est d'ailleurs splendide, luxueuse. Il contient trois belles planches : le sceau de la reine aux armes accolées de France et d'Autriche, son soulier ramassé au 10 août dans les appartements privés des Tuileries et le croquis tracé par David à une fenêtre de la rue Saint-Honoré pendant le trajet de la fatale charrette.

A. C.

— Signalons la traduction française, par M. Jacques de Coussanges, des *Carolinerna* de Verner de Heidenstam sous le titre *L'épopée du roi* (Paris, Éditions de la *Revue*, 1901, in-8°, XI et 319 p.) Charles XII n'est pas le seul héros de ce roman d'aventures ; une foule de personnages y jouent leur rôle, et notamment ces *Carolins*, seigneurs et soldats, dont l'enthousiasme n'altère pas le jugement, et qui, — comme dit le traducteur dans sa préface — blâment et maudissent l'homme pour lequel ils se font tuer. On sait du reste que l'apparition des *Carolinerna* a été un événement et que l'auteur est « devenu une figure nationale ». — A. C.

— M. Albert Soubies a publié son *Almanach des spectacles* pour l'année 1900 (Paris. Flammarion, avec eau-forte de Lalauze. Petit in-12, 138 p.). Comme les volumes précédents, ce volume contient, outre les titres des pièces, les dates des représentations et les recettes des théâtres, un appendice de documents : bibliographie, concours et prix, critique, nécrologie. — C.

— Le volume de K. Baedeker consacré à la *Suisse* a atteint sa vingt-deuxième édition (Leipzig, Baedeker. 1901. In-8°, XXXII et 539 p. 8 mark). L'éloge de ce manuel du voyageur n'est plus à faire. Notons seulement (p. 41) qu'on ne dit plus *Carlovingiens*.

---

1. Notons, à propos des Mémoires de Lauzun, que le manuscrit fut communiqué à Castellane en février 1815.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 16 septembre — 1901

Spiegelberg, Les noms égyptiens et grecs. — Davis, Le mastabah de Khouïthatpou. — H. Schaefer, La stèle de Nastesen. — A. Springer, Manuel d'histoire de l'art, I. — Mme Roland, Lettres, I, p. Perroud. — Tourneux, Bibliographie de l'histoire de Paris, III. — Tuetey, Repertoire de l'histoire de Paris, V. — Prahl, Les chants populaires allemands. — Mülinen, Daniel Fallenberg. — Le comte de Castellane. — Corlieu, Fagon. — W. Mangold. Voltairiana inedita. — Société historique de Corse. — Coüard, Une cousine de Hoche; Hoche et l'abbé Merlière, — Villiers du Terrage, Les aérostiers militaires en Egypte. — Friedwagner, Mme de Staël et le romantisme. — Arnold, Les fragments dramatiques de Schiller. — L. Morel, Gœthe et les Français de passage en Allemagne. — Duchosal, Grillparzer. — Grouard, Comment quitter Metz en 1870. — Bartels, La littérature allemande contemporaine..

W. Spiegelberg, **Ægyptische und Griechische Eigennamen aus Mumienetiketten der Römischen Kaiserzeit,** auf Grund von grossenteils unveroffentlichtem Material gesammelt und erläutert, Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1901, in-4°, VII-72*-58 p. et XXXIII pl. de fac simile.

Ce volume forme la première partie d'un recueil d'*Études Démotiques* que M. Spiegelberg se propose de publier d'espace en espace. Il semble d'abord qu'une collection de noms propres égyptiens et grecs ne puisse présenter qu'une utilité restreinte, et pourtant peu d'ouvrages parus dans ces derniers temps offrent autant d'intérêt que celui-ci. Les matériaux qui y sont rassemblés et les sujets qui y sont traités touchent en effet à l'une des questions les plus graves, parmi celles qui préoccupent actuellement l'esprit des Égyptologues, la vocalisation de l'ancienne langue. J'ai été seul, ou peu s'en faut, pendant des années, à étudier les problèmes de cette prononciation, dont la solution aura une importance décisive sur la reconstitution de la Grammaire égyptienne antique : ce m'est un plaisir réel de voir un savant de la valeur de M. S. l'aborder résolument, quand même il me paraîtrait qu'il n'a pas raison sur tous les points. Son volume comprend, outre les fac simile qui sont excellents en général, deux parties qui se complètent l'une l'autre : 1° une liste par ordre alphabétique des noms de personnes et de lieux, en grec et en démotique; 2° une étude d'ensemble sur les faits généraux qu'on peut tirer de l'examen des documents, sur les formules diverses dont on couvrait

les étiquettes de momies, sur les transcriptions des noms égyptiens en lettres grecques et sur leur accentuation, sur leur formation, sur leur paléographie, sur la manière dont les généalogies sont indiquées, le tout traité très brièvement, mais de façon fort suggestive.

M. S. avait été précédé sur ce terrain par Brugsch, dont la brochure, publiée il y a cinquante ans, a été jusqu'à présent notre seul guide dans l'étude des noms propres démotiques comparés à leurs transcriptions grecques. Il va de soi que la liste de M. S. est beaucoup plus complète que celle de Brugsch. Les noms y sont d'ailleurs accompagnés, lorsqu'il est nécessaire, d'explications et de rapprochements ingénieux : tel d'entre eux constitue un véritable article de deux ou trois colonnes, très substantiel, très instructif, sur Termouthis (p. 12*-14*) et sur Petermouthis (p. 29*-30*) par exemple, sur Kalasiris (p. 17 *), sur Ourshénoufi (p. 20*), sur Pétéarbéskéinis (p. 28*), sur Pététriphis (p. 30*-31*), sur Saïpsis (p. 34*-35) et sur Psaïs (p. 57*-58*). Presque partout, je me rangerai volontiers de l'avis de M. S., et, dans les endroits où il ne me semble pas être dans le vrai, c'est pour avoir adopté, sans examen préalable, quelque théorie hasardée de l'école berlinoise. C'est ainsi qu'après avoir énoncé deux hypothèses différentes pour la prononciation et pour la traduction du nom démotique transcrit Ἁρεμῆφις en lettres grecques, il adopte une prononciation *Har-emhaf* et une traduction, *Horus remplit* (*favorise*), où le verbe n'a pas de régime (p. 3*). En fait, une transcription grecque Ἁρεμῆφις ne peut répondre à un original ayant un A à la tonique : si le scribe grec a écrit -μῆ-à cette place, c'est qu'il y entendait un son « η » et non pas un son « α ». De plus, la terminaison -ις montre que l'Égyptien possédait un ỉ à la fin du mot. Il faut donc lire HAREMEHFI et non HAR-EMHAF, le nom démotique dont Ἁρεμῆφις est l'image : dans ce cas, la traduction la plus probable serait *Horus est rempli*, par allusion au rôle d'Horus comme dieu-lune, dont l'œil MÈH-FI *est rempli*, à mesure que la lune devient *pleine*. De même, M. Spiegelberg, adoptant l'idée de M. Sethe, d'après laquelle la tonique des thèmes verbaux serait régulièrement un A, considère comme akhmimiques, c'est-à-dire uniquement dialectales, les formes assez nombreuses où les noms propres renferment un A au lieu de l'o qu'exige l'école (p. 21*, 51*-52*, etc.); une étude personnelle des faits lui aurait probablement montré comme à moi, que cet o, propre aux bas états de la langue, répond à un A antique, et par suite que les noms propres ainsi vocalisés en A Παλαουάθης, Παυάθις, Ταυάθις, ne sont pas seulement akhmimiques pour cela : ce sont des prononciations anciennes qui se sont immobilisées chez les noms propres, ainsi qu'il arrive souvent dans toutes les langues. Comme j'aurai l'occasion de revenir ailleurs sur ce point, je me borne à signaler le fait rapidement, sans y insister.

Je préfère attirer l'attention sur le trop court chapitre que M. S.

a consacré, dans la seconde partie de son ouvrage, à l'accentuation et à la vocalisation des noms propres. Il y arrive en effet, à se détacher souvent des idées qui prévalent dans l'école pour se rapprocher de celles que j'ai exposées. C'est ainsi qu'il commence par déclarer, en soulignant bien sa déclaration, que *les lois phonétiques du copte ne suffisent pas à expliquer les transcriptions grecques* (p. 34). Il constate que, dans ces dernières, les syllabes atones ne sont pas dépourvues de voyelles, mais qu'elles possèdent souvent une voyelle pleine, si bien qu'on est forcé d'admettre, pour les stages antérieurs de la langue, quantité de mots à deux accents. C'est faute de mieux qu'il se permet de transporter dans le vieil Égyptien le vocalisme d'une langue aussi déformée et aussi décolorée que l'était le copte. Tout en s'excusant de cette pratique défectueuse, il tient à rappeler que *les transcriptions grecques nous fournissent des matériaux plus vieux et supérieurs à beaucoup d'égard ; elles nous placent en effet sous les yeux un état moindre de décomposition du langage* (p. 25). Voici longtemps que, partant du copte et en comparant les formes à celles que nous ont livrées les transcriptions grecques puis assyriennes, j'ai essayé de déterminer la courbe phonétique que certaines flexions ou certains groupes de mots ont décrite de la κοινὴ διάλεκτος de l'âge Ramesside au copte de l'époque byzantine. Si donc, je voulais faire un reproche à M. Spiegelberg, ce serait de ne pas avoir toujours tenu un compte suffisant des idées que lui-même a si bien exposées, mais de s'être attardé quelquefois à des explications trop ingénieuses de l'école, quand la seule observation des transcriptions l'aurait conduit à des explications beaucoup plus simples [1]. Je me persuade qu'à mesure qu'il avancera dans ses études, il se dégagera davantage de l'influence des leçons qu'il a reçues ; tout en rendant justice, comme je le fais, aux grandes qualités et à la puissance d'analyse de l'école berlinoise, il rejettera ce qu'il y a d'artificiel et d'outré dans ses théories.

Le livre de M. S. est un instrument de travail excellent, pour tous ceux que l'étude de la grammaire égyptienne et de son histoire intéresse. Une bonne partie des questions qui y sont soulevées y ont été résolues aussitôt, et, là où la solution qu'il propose est douteuse, l'abondance des matériaux réunis est telle que nous le devrons encore à M. Spiegelberg si nous trouvons après lui la solution véritable.

G. Maspero.

---

1. Voir par exemple, la discussion relative au nom Θυσύτομ (p. 15*), où la théorie trop commode des voyelles auxiliaires a caché à M. S. une application de cette loi d'enharmonie que j'ai signalée depuis longtemps. Les dittologies de voyelles par assimilation répressive ou progressive sont fréquentes dans les mêmes noms propres : on a ainsi Montomès, Mentemès et Mentemes, Nectanebes, Nectenebès, Naktanabis, Naktonabô, Nectanébo, et bien d'autres.

N. de G. Davies. **The Mastaba of Ptahhetep and Akheteetep at Sakkarah, Part II. The Mastaba, the Sculptures of Akhethetep** (boing the 9th Memoir of the *Archæological Survey of Egypt*, edited by F. Ll. Griffith), with Notes by the Editor, Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner, Quaritch, Asher, 1901, in-4°, VIII-36 p. et XXXIV pl.

Le second volume ne s'est pas fait longtemps attendre : cette fois M. Davies, qui en avait dessiné les planches, a rédigé également le texte auquel M. Griffith a joint quelques notes. Il s'agissait du mastaba de Khouîthatpou, ou plutôt de la partie réservée à ce Khouîthatpou, dans le grand mastaba qui était appelé Mastaba de Phtahhatpou, depuis que Mariette le découvrit. MM. Davies et Griffith pensent que les deux personnages enterrés dans ce tombeau sont deux frères, fils d'un autre Phtahhatpou, dont le mastaba a été déblayé à Sakkarah par Mariette, et leur opinion est probable, sans être absolument certaine. Les chambres de Khouîthatpou ne sont guère moins richement décorées que celles de son camarade de tombe, et si le style des bas-reliefs ou des hiéroglyphes y paraît par places légèrement inférieur, l'ensemble en demeure toujours très satisfaisant. C'est le bon art de la Ve Dynastie, avec un peu de banalité dans le rendu des scènes et des hiéroglyphes. Les peintres et les sculpteurs qui ont travaillé là étaient des gens fort habiles, mais obligés qu'ils étaient de retracer sans cesse les mêmes tableaux, on sent que leur œuvre ne leur devait plus présenter que rarement l'attrait de la nouveauté. Ils avaient acquis une maîtrise de leurs sujets telle qu'ils pouvaient dessiner la plupart des motifs du premier coup, presque sans corrections, comme on le voit sur les parties que le ciseau n'avait pas encore attaquées et qui nous sont parvenues telles qu'elles étaient au sortir de la main du dessinateur, et cette facilité même devenait pour eux une cause d'infériorité. Le caractère personnel manque à la plupart de ces figures d'une silhouette si pure et d'un relief si délicat. Tous les bœufs se suivent et se ressemblent trop dans une perfection toujours la même ; tous les hommes et toutes les femmes sont jetés dans un moule trop uniforme, la composition est trop symétrique, la facture trop identique à elle-même d'un bout à l'autre des parois. La décoration n'est qu'un agencement de poncifs excellents, mis au point par des maîtres ouvriers, avec élégance, avec finesse, mais sans rien de cet accent personnel qu'on observe parfois ailleurs dans des tombeaux d'exécution moins soutenue, chez Sabou, chez Marîrouka, chez Tapoumânkhou, chez bien d'autres à Sakkarah même.

Les planches de M. D. sont très bonnes et elles reproduisent avec une grande exactitude le contour et le détail archéologique des figures ou des objets : les minuties du relief et le jeu du ciseau n'auraient pu être exprimés que par la photographie. Les scènes présentent fort peu de choses que nous ne connaissions déjà amplement par ailleurs. C'est le sacrifice ordinaire et ses apports d'offrandes avec tous leurs prépa-

ratifs et toutes les manipulations qu'elles supposent : la moisson, l'enlèvement des gerbes, le battage, la chasse aux oiseaux, la construction des barques, la vie des bestiaux avec ses épisodes accoutumés. On rencontre seulement, çà et là, quelques légendes inédites, celle-ci par exemple, qu'on lit au-dessus du troupeau de bœufs qui passe le gué, et dont le texte est légèrement endommagé en son milieu : « Quand son..... saute les brasiers, c'est beau à voir plus que tout! » C'est probablement un dicton ou un fragment de chant populaire (pl. XIV). Ailleurs une rubrique neuve nous apprend que ces pieds en pierre de tables ou d'autels auxquels les fouilleurs indigènes donnent le nom de *madfâ*, le canon, à cause de leur forme, et qui ne sont pas rares dans les musées, s'appelaient *satesît* (pl. XXII) [1]. Une ou deux erreurs me semblent s'être glissées dans l'interprétation des titres. Je crois que la première fonction de la p. 28 est celle de *Mir* Aperou. Le chacal est rendu *juge*. Il y a longtemps qu'étudiant ce signe j'ai montré qu'il n'a rien à voir avec la justice et qu'il n'est qu'une sorte d'épithète honorable marquant, pour ainsi dire, le grade supérieur des titres réels que le personnage avait : le scribe, en montant en grade, devenaient *Sabou nâ*, de *nâ* qu'il était, l'archiviste *Sabou ri â* de *ri â*, et ainsi de suite. Ce ne sont là que des critiques de très petit détail : la description du monument par M. Davies, l'étude que M. Griffith a faite des noms des nomes énumérés dans le tombeau [2], la table des titres, l'ensemble du volume sont excellents, et seront bien accueillis de tous les savants.

G. Maspero.

H. Schæfer, **Die Athiopische Kœnigsinschrift des Berliner Museums,** *Regierungsbericht des Kœnigs Nastesen, des Gegners des Kambyses, neu herausgegeben und erklært* (mit 4 Lichtdrucktafeln und einer Textabbildung), Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1901, in-4°, 136 p.

Les monuments du royaume égyptien d'Éthiopie n'ont guère été étudiés dans leur ensemble que par moi, et il y a presque un quart de siècle de cela [3]. M. Schäfer semble vouloir les reprendre, et je ne puis

---

1. M. Davies et M. Griffith appliquent ce nom soit au traîneau sur lequel l'objet est posé, soit à l'objet lui-même où ils reconnaissent avec doute une sorte de tabernacle en bois couronné de plumes. Les plumes ne sont ici qu'un ornement sans influence sur la signification du mot, et quand à l'objet on le verra dans Mariette, *Mastabas*, p. 229; cf. p. 97, 98. où il a été dit *support d'offrandes*.

2. Je dois dire pourtant que je ne vois pas pourquoi M. Griffith place la pyramide de Meidoum et le territoire voisin dans le XXIIe nome de la Haute-Égypte : autant que j'ai pu le voir par les monuments, le nome Aphroditopolite était situé tout entier sur la rive droite du Nil.

3. Ces fragments ont été réunis dans les *Mélanges de Mythologie et d'Archéologie égyptienne*, t. III, p. 217-286.

que nous en féliciter : les progrès du déchiffrement ont été tels dans ces derniers temps qu'une revision des traductions anciennes doit nécessairement apporter des corrections importantes. J'ai eu le plaisir de constater que la plupart des modifications que M. S. a apportées dans l'interprétation de la stèle du roi de Nastosenen, ou comme il l'appelle Nastesen, proviennent d'une revision du texte sur le monument lui-même. Je n'avais eu pour me sortir d'affaire que la copie publiée par Lepsius [1], copie très suffisante dans l'ensemble, mais qui était incorrecte par endroits et qui laissait plus d'un passage douteux. L'original a été transporté depuis lors au Musée de Berlin, et M. S., en l'examinant de près, a pu rectifier les erreurs de la copie de Lepsius, ou en compléter les lacunes. Le sens général du document était bien établi par les travaux antérieurs, mais un fait nouveau est venu se joindre aux faits déjà connus, la présence d'un nom où M. S. pense reconnaître le nom de Cambyse : Nastosenen serait le roi d'Éthiopie auquel Cambyse aurait eu à faire, celui qui figure dans la curieuse tradition recueillie et si joliment racontée par Hérodote [2].

Le passage en question est gravé au revers de la stèle et va de la ligne 39 à la ligne 44. Le voici, selon la traduction allemande de M. Schäfer : « K-m-b-s-w-d-n ? vint. Je fis partir l'armée de D-r. Un « grand carnage. [Je pris] tous ses..... Je m'emparai de tous les « bateaux du prince. Je lui infligeai une défaite. Je pris toutes ses « terres, toutes ses bêtes, tous ses bœufs, tout son menu bétail, toutes « ses provisions de bouche, depuis K-r-d (?) jusqu'à T-r-d-ph. Je livrai « aux vers ce qui était blessé ; ce dont les hommes pouvaient vivre, je « le laissai en vie... Je donnai à la ville de T-r-m-n, 12 taureaux sacrés « de ceux d'Amon de Napata, qui avaient été amenés de Napata. — « Le 26 Khoiakh, jour anniversaire de la naissance du roi Nastesen. « Je donnai à la ville de S-k-s-k-d six taureaux..... de ceux d'Amon « de Napata, qui avaient été amenés de Napata. — Le dernier de « Khoiakh, jour anniversaire du couronnement du roi Nastesen. Je te « consacrai, Amon de Napata, 12 colliers (?) et les produits du sol « [du pays] de K-r-d (?) jusqu'à T-r-r-k. Je te consacrai, Amon de « Napata, mon bon père, une lampe dans T-k-t-t. Je t'amenai en « butin : 300 taureaux, 300 pièces de menu bétail, 200 hommes. — O « Amon de Napata, ce sont tes bras qui ont fait cela, et ta force est « excellente. Je te donnai, o Amon de Napata, tous..... ; ton..... « c'est : hommes et femmes, ensemble, 110. » Le nom d'homme par lequel le développement commence était illisible dans la copie de Lepsius. M. S. l'a déchiffré sur l'original, et des huit signes qui le composent un seul, le dernier, est incertain. La première idée qui vient à l'esprit c'est qu'il représente *le vase* et qu'il est par conséquent

1. Lepsius, *Denkmäler*, V, 16.
2. Hérodote, III, XVII-XXVI.

le signe *nou*, complément naturel d'un groupe *donou*, *tonou* en égyptien; mais cette lecture est si naturelle que, si M. S. ne la propose pas, c'est que l'original ne la comporte point. Resteraient alors des restitutions telles que celle du *disque solaire*, qui ne modifierait en rien la lecture, non plus que celle du signe de la *ville* ou du *pain*, ce dernier très bien à sa place derrière un groupe *oudnou;* par contre celle du *crible* ajouterait une lettre sonnante au mot, et nous forcerait à transcrire le squelette consonantique *K-m-b-s-w-d-n-kh*. Le tout vocalisé sonnerait quelque chose comme *Kambaï*[*bî*]*saoudenkh* ou *Kambaî*[*bî*]*saouden*.

C'est dans ce nom que M. S. propose de reconnaître celui de Cambyse. Le groupe, dit-il, contient tous les éléments de *Kambouzia*, et en plus, un appendice *denkh* ou *den*, qui peut nous suggérer quelque doute, mais ne doit pas pourtant nous troubler par trop. Ce peut être une épithète, qui était souvent ajoutée au nom, mais qui n'a pas été reconnue par les scribes nubiens; par exemple le *t-ânkh, vivificateur*, qu'on rencontre derrière les cartouches royaux. M. S. convient de plus que le son persan du Z qui était dans *Kambouzia* est rendu en égyptien, dans le nom même de Cambyse, par deux caractères différents qui n'ont pas la valeur S de celui que le texte éthiopien nous fournit, mais il fait observer que le grec a transcrit *Kambysès* par un *sigma*, et il croit que l'éthiopien a pu faire ce que faisait le grec. En résumé, ni l'annexe *den-denkh*, ni la substitution du S au Z ne lui paraissent des motifs suffisants pour repousser l'identification de *Kambaîsaoudenkh* avec Cambyse, roi des Perses et conquérant de l'Égypte. J'avoue que ces différences m'inquiètent davantage. Les Grecs ont pris le nom de Cambyse directement dans la bouche des Iraniens, et s'ils ont remplacé le Z du perse par leur S, c'est qu'évidemment cet S était l'approximation la meilleure qu'ils eussent au Z du persan. Les Éthiopiens, au contraire, n'ont pas été d'abord en contact avec les envahisseurs, mais ils n'y sont parvenus qu'après coup et à travers les Égyptiens : employant l'écriture égyptienne, on ne voit pas trop pourquoi ils auraient changé l'orthographe adoptée en Égypte pour le nom du souverain. D'autre part, pour qu'une épithète pût être considérée comme une partie intégrante du mot, il fallait qu'elle n'appartînt pas à la langue que l'on comprenait à la cour de Napata, c'est-à-dire à l'Égyptien, mais qu'elle fût courante dans la langue de l'envahisseur, c'est-à-dire dans l'une des principales langues qu'on parlait dans l'armée de Cambyse, dans le persan, dans l'idiome anarien ou dans le babylonien : or, aucune des versions connues des inscriptions cunéiformes où il est question de Cambyse ne nous y montre son nom suivi d'aucun terme qui rappelle la finale *denkh* ou *den* de notre texte. En fait, il y a assez de différences entre l'orthographe *Kambaîsaoudenkh* ou *Kambaîsaouden* et l'orthographe *Kambouzia*, pour que l'identité des deux personnages qui portent ces noms ne s'impose pas du premier coup.

Si l'on passe de l'examen des noms à celui des faits, on remarquera des difficultés non moins grandes. Et d'abord, l'absence d'un nom de pays ou de peuple nous apprenant où régnait ce Kambaîsaoudenkh. Certes, ce ne doit pas être considéré comme un mince succès que d'avoir vaincu ou repoussé Cambyse, et avec Cambyse d'avoir bravé cet immense empire dont les armées venaient de conquérir l'Égypte : il semble que, s'agissant d'un si renommé personnage et si puissant, la mention de sa nationalité ou de son peuple dût ajouter beaucoup au mérite de la victoire. Le roi des Mèdes ou des Perses, le roi des rois, le Pharaon Cambyse sonnaient mieux à l'oreille d'un vainqueur que le simple nom, même élargi sous sa forme de Kambaîsaoudenkh. L'absence de l'un de ces titres me paraît être plutôt opposée que favorable à l'identité des deux personnages. Quant au récit même de la campagne, il donne l'idée d'une razzia contre des barbares, analogue à celles qui sont racontées plus bas, et non d'une lutte contre un envahisseur aussi bien organisé que les Perses l'étaient. Même si l'on admet que la famine et le désert firent leur œuvre efficacement ainsi que le raconte Hérodote, l'effort de Cambyse avait été assez considérable pour que le roi d'Éthiopie eût le droit de concevoir quelque fierté de son succès. Il me semble que si Nastosenen avait voulu raconnter en cet endroit l'invasion persane, sa vanité satisfaite aurait inspiré à ses scribes un développement moins sec et des phrases plus pompeuses que celles dont j'ai donné la traduction. Même en admettant avec M. S. que les historiographes de cour éthiopiens fussent d'assez méchants clercs, les inscriptions des Pharaons thébains étaient assez nombreuses autour d'eux, ne fût-ce qu'à Napata, pour leur fournir d'excellents modèles de rhétorique : ils n'avaient qu'à copier les phrases et à les coudre tant bien que mal les unes aux autres pour faire un panégyrique acceptable des victoires de leur maître sur la Perse. Tout ce que Nastosenen dit de Kambaîsaoudenkh, il le dit à peu près sur le même ton des roitelets nègres ou nubiens auxquels il enlève leurs bestiaux : on dirait que c'est pour lui un ennemi comme les autres, quelque chef révolté qu'il châtie sans effort en un tour de main.

En résumé, l'identification de Kambaîsaoudenkh repose surtout sur une assonance, l'assonance imparfaite de la première moitié du nom avec le nom complet de Kambouzia ; accessoirement, il faut ajouter que la guerre avec ce personnage eut lieu en effet au voisinage ou au-delà de la seconde cataracte, dans les régions d'où vint Cambyse, et que Nastosenen est certainement contemporain des derniers temps de la XXVIe Dynastie ou des premiers temps de la conquête persane. Il se pourrait donc, après tout, que nous eussions, quand même, une version éthiopienne de la guerre racontée par Hérodote : je tiendrai donc la thèse de M. S. comme une hypothèse possible à la rigueur, et j'attendrai la découverte de documents nouveaux pour

l'admettre ou pour la rejeter définitivement. J'ajouterai que, même au cas où elle viendrait à être reconnue inexacte, le mémoire de M. Schäfer conserverait la plus grande partie de sa valeur, et qu'il nous fournirait encore un bon modèle de la manière dont il faut traiter ces inscriptions difficiles [1].

G. MASPERO.

Anton SPRINGER. **Handbuch der Kunstgeschichte**. I. **Das Alterthum.** Sechste Auflage, neübearbeitet von A. Michaelis. Leipzig, Seemann, 1901. Gr. in-8° de XII-378 p., avec 652 gravures et 8 planches en couleurs.

Cette sixième édition de l'excellent manuel d'A. Springer est la seconde où la révision de la partie relative à l'antiquité a été confiée à M. Michaelis; la cinquième avait paru en 1898, la première en 1879. Ceux qui connaissent la conscience scrupuleuse de M. Michaelis et la sûreté presque sans pareille de son information ne s'étonneront pas de voir ici tout autre chose qu'une réimpression « revue et corrigée ». Non seulement près de la moitié des illustrations sont nouvelles, mais le texte qui les accompagne a subi des changements nombreux et considérables. C'est naturellement l'art grec qui revendique dans ce volume la plus grande part; mais, contrairement à ce que l'on regrette dans presque tous les ouvrages analogues, l'art hellénistique et l'art gréco-romain ne sont nullement sacrifiés. On ne trouverait pas ailleurs un exposé aussi détaillé de l'architecture hellénistique, de la sculpture de la fin de la République romaine et des premiers temps de l'Empire, de l'architecture et de la peinture décorative à la même époque. M. Michaelis a rompu, l'un des premiers, avec le préjugé néo-classique qui ne voit dans l'art romain qu'une décadence ou une dilution de l'art grec; après tout, l'art de cette époque, sous toutes ses formes, est le seul qui soit devenu une langue universelle, que le moyen âge a balbutiée, que la Renaissance a parlée de nouveau et qu'elle a transmise aux temps modernes. Il était sans doute nécessaire que l'art grec subît cette transformation pour conquérir le monde, comme il était nécessaire que la sagesse antique se popularisât et se rendît accessible par le christianisme. Nous sommes loin, du reste, de ce temps où l'on méconnaissait les éléments pittoresques et pathétiques — sans parler des conquêtes de l'architecture — que l'hellénisme du haut Empire a ajoutés même à l'hellénisme alexandrin. M. Michaelis, comme

---

1. Dans la partie grammaticale, il se rencontre plusieurs affirmations qui me paraissent pouvoir être contestées. Tout en admettant, par exemple, que le dialecte éthiopien a remplacé quelquefois par une sifflante la chuintante de l'Égyptien, il ne me semble pas évident que le verbe SA est de doublet assibilé de SHE, *aller*: La forme SA, S, existe dans l'Égyptien même et dans le copte, à côté de la forme SHE.

M. Wickhoff, admet un *style augustéen*, style surtout décoratif qu'il étudie particulièrement à Pompéï; il fait aussi la place qui convient à cette belle école de sculpture historique dont les plus anciens monuments connus datent du règne de Claude et qui atteignit son apogée une première fois sous Titus, une seconde fois sous Trajan.

Parmi les illustrations, il en est un bon nombre qui n'avaient jamais encore paru dans un ouvrage élémentaire et dont le choix suffit à marquer la haute compétence du réviseur. Ainsi, je trouve ici pour la première fois le beau bas-relief archaïque de la collection Jacobsen, *Meurtre d'Égisthe par Oreste* (p. 192), l'intéressante restitution du groupe des Tyrannicides avec la tête barbue de Madrid (p. 196), l'Eros Soranzo de l'Ermitage (p. 201), la stèle du pancratiaste Agaklès (p. 202), le Diadumène de Délos (p. 210), le Zeus de Dresde restitué par M. Treu (p. 215), l'Alexandre du prince de Nelidoff (p. 256), etc. Ce n'est pas sans regret, cependant, que je vois, comme dans l'ouvrage de M. Woermann, la *Vénus de Milo* reléguée à côté du groupe de Dircé et du Laocoon (p. 284). M. Michaelis continue à dire que « suivant toute apparence » elle est l'œuvre d'un sculpteur du IIe siècle, alors qu'une chose seulement est certaine aujourd'hui : c'est que le sculpteur en question est l'auteur d'un hermès découvert à Milo *avec* la Vénus. Depuis qu'on sait cela (et je ne vois vraiment pas qu'on puisse le contester), les partisans de la manière de voir de M. Furtwaengler, adoptée par M. Michaelis, sont obligés, bon gré mal gré, de grouper la Vénus avec cet hermès; il en résulte quelque chose d'horrible et de ridicule, qui est la condamnation de tout le système [1]. M. Michaelis, après beaucoup d'autres, signale l'analogie de la tête de la Vénus de Milo avec une tête de femme découverte à Pergame. Cette analogie est beaucoup plus frappante quand on compare des moulages que lorsque l'on essaie de la vérifier en présence des originaux. Récemment, à Berlin, voyant pour la première fois la tête de Pergame, je sentais qu'il y a un abîme entre ce bon morceau d'école, mou et *rondouillard*, et l'incomparable fraîcheur, j'allais dire l'élasticité d'épiderme de la Vénus. Entre ces deux œuvres, il y a plus qu'un siècle : il y a la naissance de l'art hellénistique. Je persiste à croire que le vieux Visconti et ses contemporains avaient bien raison quand ils reconnaissaient que les frontons du Parthénon et la Vénus de Milo parlent la même langue; si, depuis, on s'est presque partout écarté de leur opinion, c'est sous l'influence de cette malheureuse inscription perdue d'Alexandros ou d'Agesandros d'Antioche du Méandre, dont M. Hiller veut aujourd'hui, pour comble, faire un artiste dionysiaque, qu'un événement ignoré aurait transformé en sculpteur de la décadence. Mais « la vérité est en marche » et les publications des der-

1. M. Geskel Saloman groupe la Vénus avec les trois hermès, ce qui est encore, si possible, plus affreux.

nières années n'ont pas encore produit toutes leurs conséquences; j'attends avec confiance la conversion de M. Furtwaengler et je voudrais parier que dans la prochaine édition du *Springer* par M. Michaelis la Vénus de Milo, aujourd'hui fig. 507, remontera aux environs du n° 417, tout près de l'*Eirèné* de Céphisodote.

Salomon Reinach.

Lettres de Mme Roland, publiées par Claude Perroud, recteur de l'Académie de Toulouse. Tome premier, 1780-1787. Paris, Imprimerie Nationale, 1900. In-4°, 720 p. (se trouve à Paris, à la librairie Leroux).

Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française par Maurice Tourneux. Tome troisième. Monuments, mœurs et institutions. Paris, Imprimerie nouvelle (association ouvrière); 11 rue Cadet, 1900. In-4°; LX et 990 pages.

Répertoire général des sources manuscrites de l'Histoire de Paris pendant la Révolution française par Alexandre Tuetey. Tome cinquième, Assemblée législative, deuxième partie. Paris, imprimerie nouvelle (association ouvrière), 11, rue Cadet, 1900. In-4°, LXV et 718 p.

M. Perroud a été chargé de publier les lettres de Mme Roland dans la collection des documents inédits. Il a rassemblé toutes les lettres actuellement connues que Mme Roland a écrites depuis son mariage. Elles sont au nombre de 563, dont 323 entièrement inédites, 36 à moitié connues, et 204 déjà imprimées. M. P. reproduit ces dernières parce qu'elles sont dispersées et peu accessibles, parce que les recueils où elles se trouvent ne sont plus depuis longtemps dans le commerce et aussi parce qu'il vaut mieux avoir toute la correspondance sous la main; il les intercale donc à leur date avec les lettres inédites, mais en ayant soin de les imprimer en plus petits caractères. Il énumère dans son introduction les sources où il a puisé : recueils, lettres dispersées, lettres demi inédites, lettres inédites. Sa source principale, c'est les papiers Roland de la Bibliothèque nationale (198 lettres) et, avec ces papiers Roland dont ils font partie, les papiers de Faugère (44 lettres). Il ne se borne pas à publier le texte des lettres; il en a facilité la lecture par des éclaircissements de toute sorte qu'il a puisés soit dans les lieux où ont vécu les Roland et leurs amis, soit dans les ouvrages imprimés, soit dans les papiers Roland et les papiers Bosc. Des *Tables* placées à la suite de l'introduction présentent la nomenclature chronologique des lettres avec l'indication des destinataires et l'origine; M. P. a même classé dans ces Tables les lettres antérieures à 1780. Vient ensuite un index bibliographique contenant les titres des sources auxquelles M. P. a eu recours avec les abréviations dont il use. Chaque année de la correspondance — il y a en moyenne 35 lettres par année — est précédée d'un avertissement qui résume la vie des Roland pendant cette année-là. Des notes, au bas des pages, indiquent

d'où la lettre est tirée, rectifient ou rétablissent la date, renseignent brièvement sur les personnages secondaires ou sur les circonstances insuffisamment connues. Telle est cette publication qui comptera plusieurs volumes. Le dernier renfermera des appendices qui réuniront tous les renseignements généraux sur les Roland et leurs amis ainsi qu'un index des noms. Le premier, que nous annonçons, est consacré aux lettres de 1780 à 1787. Le soin extrême qu'y a mis l'éditeur, sa conscience scrupuleuse, sa connaissance des hommes et des choses de la fin du XVIIIe siècle et de la Révolution méritent les plus grands éloges — qu'il nous faudra sûrement renouveler par la suite.

Le troisième volume de la *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française* vaudra à son auteur, M. Tourneux, les mêmes éloges et les mêmes remerciements que les deux tomes précédents. Après avoir groupé dans le premier volume les séries chronologiques des préliminaires et des événements, après avoir consacré le deuxième volume aux actes et délibérations de la municipalité, des districts, des sections, des clubs, à la garde nationale et à la presse politique, M. Tourneux traite dans ce troisième volume, sous le titre générique *monuments, mœurs et institutions*, de la vie intellectuelle, sociale et religieuse de Paris qui, durant la Révolution, ne s'interrompit pas un seul jour. Il a réparti sa matière en cinq divisions : histoire physique, histoire administrative, histoire religieuse, histoire des lettres, des sciences et des arts, histoire des mœurs, et ces divisions se subdivisent naturellement en chapitres et en paragraphes. L'histoire physique de Paris s'ouvre par un chapitre sur la topographie et l'hydrographie ; viennent ensuite les descriptions et les mentions de voyageurs de 1779 à la fin du consulat, les projets d'embellissement, les écrits dont les monuments civils, palais, hôtels, collèges, prisons, cimetières, ont été l'objet. — L'histoire administrative remplit dix chapitres : maison du roi et apanages des princes ; annuaires administratifs et pièces relatives aux ministères ; administration financière (où l'on remarquera les affiches sur la police et la salubrité, les articles sur l'histoire générale de l'armée, sur des industries diverses, sur l'assistance publique). — L'histoire religieuse nous présente une foule d'écrits, de pamphlets et de discours, une foule de documents concernant les paroisses et les congrégations monastiques des deux sexes, etc. — L'histoire des lettres, des sciences et des arts comprend huit chapitres : histoire de l'instruction publique ; enseignement primaire, secondaire et supérieur ; créations et réformes scientifiques ; établissements scientifiques ; académies et sociétés savantes ; histoire littéraire ; histoire du théâtre ; histoire des beaux-arts. Notons au milieu de tant d'importantes indications un chapitre qui a demandé de patients efforts à M. T. et qui lui a causé de vifs soucis, le chapitre consacré aux *vingt-sept* sociétés littéraires et scientifiques dont il a pu constater l'existence. Louons surtout le chapitre sur le théâtre où les his-

toriens trouveront des renseignements de la plus haute valeur : dans les très nombreuses subdivisions qu'il a dû adopter, M. T. a accumulé un précieux butin ; il nous renseigne sur les scènes les plus infimes et il nous décrit toutes les pièces du temps qui furent représentées et imprimées. Faut-il ajouter que les historiens de l'art trouveront dans le chapitre « histoire des beaux-arts » d'utiles informations sur les salons, les expositions, les musées ? — La cinquième division du livre, dévolue à l'histoire des mœurs, reprend ou condense dans le chapitre des généralités (tableaux de la société parisienne) les notes de la bibliographie des *Tableaux de mœurs*, donnée en 1887 par M. Paul Lacombe ; mais M. T. nous a rendu un grand service en cataloguant tout ce qui a rapport aux institutions civiles (divorce et succession) et aux mœurs et usages (civilité, domesticité, modes, armoiries, emblèmes, divertissements publics, restaurants, cafés, bals, courses, duels, jeux, loteries, prostitution, inhumation et funérailles). Il ne nous reste qu'à féliciter M. Tourneux de ce troisième volume composé après tant de longues et laborieuses recherches. Dans sa notice préliminaire, fort intéressante d'ailleurs et très nette, très instructive, il loue hautement de son zèle, de son savoir et de ses remarquables aptitudes bibliographiques un bibliothécaire qui l'a aidé. On lui appliquera le même éloge. Il aura du reste sa récompense : tous ceux qui se serviront des matériaux qu'il a rassemblés, qui tireront parti des richesses qu'il a révélées, le regarderont, le remercieront comme leur collaborateur.

Le tome cinquième de l'admirable *Répertoire* de M. Alexandre Tuetey est, comme le quatrième, consacré au Paris de l'Assemblée législative. (Cf. *Revue critique* ; 1891, n° 9 ; 1892, n° 46 ; 1895, n° 27 ; 1899, n° 45). Nous ne reviendrons pas sur les mérites de cette publication et sur les services qu'elle rend et rendra aux travailleurs. Disons seulement qu'elle renferme, en 4230 numéros, cinq chapitres : 1° journées historiques et événements politiques (captivité de Louis XVI et de la famille royale au Temple), journées de septembre, massacre des prisonniers d'Orléans, vol des diamants de la couronne au garde-meuble) ; 2° élections et assemblées électorales (département et district de Paris, Convention) ; 3° subsistances et approvisionnements (opérations de la municipalité) ; 4° organisation et administration municipales ; 5° actes et délibérations des sections. N'oublions pas non plus la table alphabétique si exacte, si complète, et qui compte deux cents pages en deux colonnes. Dans l'introduction, M. Alex. T. a selon sa coutume, traité particulièrement certains points qui se rapportent à la matière de son tome. Il rappelle, ce que nul n'avait fait encore, les tentatives de justification essayées vers le milieu de l'an III par tous ceux qui, à un titre quelconque, avaient trempé dans le massacre des prisons et qui, sous le coup des poursuites, cherchaient à se disculper (Duplain, Cally, Duffort, Leclerc, Lenfant, etc.). Mais ce qui,

dans cette introduction, nous paraît le plus neuf, le plus intéressant, c'est « l'état de Paris en 1792 » : M. Alex. T. interroge les procès-verbaux des commissaires de police des sections et à l'aide de ces rapports, il nous fait parcourir les rues et les ruelles du vieux Paris. On remarquera à quel degré inimaginable était alors poussé le mépris de la salubrité publique, même à deux pas de l'Hôtel-de-ville ; il faut avouer que les Parisiens avaient à cette époque de singulières habitudes ; tous les jours, dans tous les quartiers, les passants se plaignent de recevoir sur la tête le contenu de certains vases intimes que l'on jetait par les fenêtres sans même crier *gare l'eau*. Comme dans le deuxième volume, M. Alex. Tuetey s'est attaché surtout à décrire la section du Palais-Royal ; on trouvera dans cet endroit de son introduction de curieux renseignements sur les maisons de prostitution, les tripots et les spectacles [1].

A. C.

Unsere volkstümlichen Lieder, von Hoffmann von Fallersleben. 4e Auflage von K. H. Prahl. Leipzig, Engelmann, 1900. In-8°, VIII et 348 p. 7 marks.

M. Prahl a fort bien fait de publier cette quatrième édition des *Chants populaires* d'Hoffmann de Fallersleben. Le livre d'Hoffmann était vieilli, et depuis sa publication de nouveaux *Volkslieder* ont volé sur les lèvres du peuple allemand. M. P. a consulté, outre les papiers d'Hoffmann et l'article de Heine dans l'*Archiv* de Schnorr, une foule de recueils et d'ouvrages, Reisert, Friedlaender, Spitta, Wustmann, Meier, K. Koehler, Lewalter, les manuscrits de Kestner, le *Liederhort* et les *Lieder* de Böhme, etc. et il dresse, par ordre alphabétique, en citant le premier vers de la chanson, à l'exemple de Hoffmann, 1350 *Volkslieder*. On remarquera que l'éditeur, le créateur du recueil, Hoffmann, y figure pour 52 numéros. Gœthe vient ensuite avec 51 numéros ; mais il est évident que les chants de Gœthe cités par M. P. ne sont pas tous populaires et qu'ils doivent leur réputation au grand nom du poète. Wilhelm Müller est représenté par 23 chants, Uhland par 22, Körner par 20, Schiller par 19, Claudius par 17, Heine par 16, Bürger par 15 : ces chiffres correspondent, ce semble, à leur renommée populaire. On peut reprocher à M. P. de mentionner trop de chansons d'étudiants. Quelques-unes ne sont pas populaires dans le vrai sens du mot, et parce qu'elles sont imprimées dans le *Kommersbuch*, ce n'est pas une raison pour qu'elles soient *volkstümlich*. Les chants qui partent d'un cercle particulier, d'une classe spéciale de la nation pour devenir ensuite populaires, ce sont avant tout les chants

---

1. Le *Répertoire* de M. Tuetey vient d'obtenir à l'Académie des sciences morales et politiques la moitié du prix Berger.

de soldats (voir p. 202 la chant *O Strassburg* que M. P. qualifie de « Soldaten = und Volkslied »). Mais le recueil est fait avec goût, avec méthode, et on ne le feuillette pas sans plaisir, sans envie de répéter ou plutôt de savoir la suite de la chanson. Selon l'exemple d'Hoffmann, M. Prahl ajoute à chaque mention le nom de l'auteur et du compositeur ainsi que le titre, la date et le lieu d'impression de la publication qui contient le chant et sa musique. Il a mis à la fin du volume une liste alphabétique des poètes et des musiciens, *Wort = und Tondichter* (p. 283-322) en indiquant leurs prénoms, et la date de leur naissance et de leur mort. Une autre liste instructive et utile est celle des chants populaires selon l'ordre de leur origine (p. 323-348). Sûrement, la gent critique que M. P. semble redouter, lui sera favorable, et elle lui dira, comme il le désire, *laudanda voluntas*.

A. C.

W. F. von Mülinen. **Daniel Fellenberg und die patriotische Gesellschaft in Bern** (Neujahrsblatt hrsg von dem histor. Verein des Kantons Bern für 1901). Bern, Wyss. 1901, gr. in-8°, 57 p.

Composé d'après les papiers de Fellenberg, cet écrit est consacré à la Société patriotique de Berne ; mais il y est question du plusieurs autres sociétés dont le nom revient assez souvent, et il faut parfois une extrême attention pour savoir de laquelle il s'agit. M. de Mülinen aurait aisément remédié à cet inconvénient s'il avait, malgré les difficultés de la tâche (p. 48) distingué très nettement dans un préambule ces diverses sociétés, Société helvétique, Société économique, Société typographique, Société patriotique, et s'il avait divisé son étude en plusieurs chapitres au lieu de l'écrire d'une seule teneur ; son récit y eût gagné en clarté. Il appelle d'abord notre attention sur un curieux personnage de cette époque, l'Italien Felice, qui fonda en 1758 à Berne la revue trimestrielle latino-italienne *Excerptum totius Italicae nec non Helveticae literaturae* ou *Estratto della litteratura europea* et deux ans plus tard le *Café littéraire* (lequel avait une petite bibliothèque, recevait vingt journaux et comptait 84 membres). Daniel Fellenberg était le plus assidu rédacteur de l'*Excerptum* et il avait l'ardent désir de « répandre les lumières » dans sa patrie. A son tour, il fonda avec quatre autres, Tscharner, Stapfer, Wilhelmi et Iselin, une société qu'il nomma la Société patriotique ou Société des citoyens et qui se proposait de répandre les vérités les plus importantes, les plus propres à faire le bonheur des hommes. Les adhésions furent nombreuses : M. de Mülinen nous communique à ce sujet des lettres de Zimmermann, de Sulzer, de Michaelis, de Mendelssohn, de Rousseau (cell-ci déjà parue, ainsi qu'nne autre de Tscharner, mais avec cette fausse mention qu'elle était adressée à la Société économique), et il

nous raconte que Fellenberg et Tscharner allèrent rendre visite à Jean-Jacques, mais que la visite « ne servit pas à grand chose ». La Société patriotique, accrue de plusieurs hommes distingués, eut de grandes visées. Elle voulait « récompenser les belles actions ». Elle décerna un prix à Mably pour ses *Entretiens de Phocion* et un autre prix à Beccaria pour son traité *des délits et des peines*. Elle couronna un mémoire de Herder sur la façon de rendre la philosophie utile aux peuples. Mais elle ne put, malgré les efforts de Fellenberg, se fondre avec la Société helvétique. Peu à peu ses réunions qui avaient lieu à Schinznach, devinrent plus rares. Fellenberg fit un voyage à Paris où il vit Diderot (p. 38) et Mably, et, peu après son retour, la Société fut dissoute : « j'étais le seul, dit-il, qui y prit quelque intérêt » (p. 45). Mais Fellenberg ne se rebuta pas, et nous voyons dans les dernières pages de l'étude de M. de Mülinen qu'il fonda plus tard une Société morale et qu'il eut dans cette entreprise l'aide et le concours du duc Louis-Eugène de Wurtemberg. Concluons, avec M. de Mülinen, qu'il y eut alors à Berne des hommes bien doués et épris de la science, que le Berne du XVIIIe siècle n'a pas été le « saeculum obscurum qu'on nous a souvent représenté. »[1]

A. C.

Boniface-Louis-André de Castellane. 1578-1837 ouvrage orné de 18 gravures et 5 portraits. Paris, Plon, 1900. In-8°, 378 p. 7 fr. 50.

Mme la comtesse de Beaulaincourt publie dans ce nouveau volume des lettres de son grand-père, le comte de Castellane. Membre de la Constituante et maréchal de camp, le comte de Castellane fut emprisonné sous la Terreur, et sauvé par les protestations et certificats de la commune d'Aubergenville (où est situé le château d'Acosta), par l'activité d'une certaine Clémentine Courcelles qui le nomme son « petit frère » et surtout par l'intervention de son ami, le marquis de Saisseval, dont Legendre était l'obligé. Aussi est-ce à Legendre qu'il écrit pour démontrer qu'il n'a pris aucune part à la journée de vendémiaire. Bonaparte le nomma préfet des Basses-Pyrénées, et il devint si populaire, il sut si bien se faire obéir que l'empereur le qualifiait de pacha (p. 158) et l'appela au conseil d'état. Sous la Restauration il fut pair de France. Il accepta le gouvernement de juillet. Ses lettres n'offrent pas le même intérêt que le Journal de son fils. Il craignait assez de se compromettre. On notera pourtant quelques anecdotes sur l'abbé de Pradt, « drôle de corps, dans quelque sens qu'on le retourne » et « le plus incohérent des hommes spirituels » (p. 141 et 219-220), sur

---

1. P. 7 lire « sent » et non *sente ;* p. 11 Saint-Just et non *St-Juste*; p. 31 on ne peut dire que Mably ait été « diplomate ».

Talleyrand, sur Chateaubriand, sur Montlosier qui tient des « raisonnements féodaux-démocrates » (p. 231) et qui écrit au comte une lettre curieuse sur le séjour de la duchesse de Berry au Mont-Dore (p. 238), sur Sémonville qui a un « goût effréné pour les mensonges et n'a pas d'opinions, pourvu qu'il conserve ses honneurs et son argent » (p. 357-358). On lit aussi avec plaisir le récit de deux voyages en Italie (en passant à Parme, le comte rend visite à Marie-Louise) et d'un séjour à Genève.

A. C.

— Les livraisons 19-21 du tome IV du *Recueil d'Archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux; elles contiennent : § 58 *Inscription romaine de Niha* — § 59, *Le droit des pauvres et le cycle pentaétérique chez les Nabatéens*. — § 60, *Les cerfs mangeurs de serpents*. — § 61, *Notes de mythologie sémitique*. — § 62, *La stèle phénicienne d'Amrith*.

—Notre collaborateur, M. Émile Thomas, publie chez Fontemoing une édition très augmentée du *Pétrone* qui avait paru chez Hachette en 1892. Les principales additions consistent en un index des noms propres et points de repère du *Satiricon;* un sommaire détaillé du *Satiricon*, et cinq chapitres nouveaux : *travaux récents sur Pétrone; les clausules métriques dans Pétrone; notre texte de Pétrone, l'Abréviateur; Pétrone et le roman grec*; *le Pétrone du Quo Vadis*.

— On lit avec intérêt la brochure (tirée à part de la » France médicale ». Paris, 1901. In-8°, 23 p.) que M. A. Corlieu a consacrée à *Guy-Crescent Fagon*, neveu de Guy de la Brosse et médecin de Louis XIV. Il nous renseigne sur les examens de Fagon, sur ses emplois, sur ses portraits, sur sa thérapeutique, qui ne consistait qu'en purgatifs et vomitifs, puisque le roi était gros mangeur. Si Fagon avait tout le savoir d'un médecin de cette époque, conclut M. Corlieu, il « avait beaucoup de savoir-faire »; mais « il a un titre recommandable, son dévouement à la corporation médicale ». — A. C.

— M. W. Mangold a publié sous le titre de *Voltairiana inedita* (Berlin, Wiegandt et Grieben, 1901. In-8°, vi et 91 p.), des poésies, variantes, lettres et pièces sur Voltaire qu'il a trouvées dans différentes archives de Berlin. Ce ne sont, dit-il, que des bagatelles, mais lorsqu'il s'agit de Voltaire, les moindres choses sont intéressantes. Il publie : 1° des poésies de Voltaire (*La douce vengeance*, conte en vers; *Le procès du fard*, pièce allégorique; Onze épigrammes de 1743; *Vers à la margrave de Bareith*); deux madrigaux à la princesse Ulrique; vers à d'Argenson et à Frédéric; 2° des variantes à des poésies de Voltaire; 3° trois poésies attribuées à Voltaire (une chanson, une pièce de vers sur l'invasion de la Saxe, et une satire de huit vers contre Frédéric qui serait peut-être l' « infamie » transmise par Catt au roi le 27 avril 1760); 4° sept lettres (de Voltaire à la duchesse de Brunswick, à Finckenstein, à la margrave de Baireuth, à un jeune homme, à lord Keith, de Frédéric à Voltaire, de Thiériot au prince royal); 5° trois pièces relatives à l'affaire Akakia. Le commentaire que M. Mangold a mis en tête de ses textes, prouve qu'il n'est pas, comme il le dit modestement, un novice en science voltairienne. Malgré ses recherches dans Moland, Bengesco, Grimm et autres, il a peut-être donné dans ce recueil une ou deux pièces déjà imprimées ailleurs. Mais on lui saura gré de sa publication et des remarques préliminaires dont il l'accompagne.

P. 79, il trouve un passage difficile à comprendre, et il a raison («dérober le père d'un nouveau Archilochus des Lacédémoniens »); à notre avis, quelques mots manquent entre *Archilochus* et *des Lacédémoniens*, par exemple *chassé du territoire*. P. 62, strophe 3, lire plutôt « Je pense » que *Je passe*. — A. C.

— La Société des sciences historiques et naturelles de la Corse a publié de nouveaux fascicules de son *Bulletin* (Bastia, Ollagnier). Dans les fascicules 237-240, l'infatigable abbé Letteron publie, d'après le manuscrit 849 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, le livre dixième des précieuses *Osservazioni storiche sopra la Corsica* de l'abbé Ambroise Rossi; ce livre comprend les années 1752-1760 (arrestation de Cursay et départ des Français, assassinat de Gaffori, politique du chanoine Orticoni, arrivée de Pascal Paoli et sa proclamation comme général de la nation, sa rupture avec Matra, mort de Matra, lutte du gouvernement national contre les Génois). Les fascicules 235-236, publiés par M. François de Morati-Gentile, contiennent des *Lettres diverses à Paoli*, entre autres des lettres écrites par Saliceti du 30 avril au 20 août 1791, et dont nous avions eu connaissance avant de publier notre *Jeunesse de Napoléon;* cette correspondance n'apporte pas de nouveaux détails sur l'histoire révolutionnaire, mais elle fournit de précieux renseignements sur l'histoire de la Corse, et prouve l'accord complet qui, à cette époque, existait entre Saliceti et Paoli; ce dernier, ainsi que nous l'avons montré, jouit alors de la confiance universelle, possède toute l'influence et, comme dit Saliceti, son crédit est sans limites. — A. C.

— M. E. Coüard poursuit ses recherches dans les archives de Versailles et continue à débrouiller l'enfance de Hoche. Dans une nouvelle brochure *Une cousine-germaine de Lazare Hoche* (Versailles, Aubert, in-8°, 16 p.), il nous révèle une cousine germaine du général, Marie-Victoire-Françoise Merlière, religieuse à Versailles, au monastère de la Congrégation de Notre-Dame. Elle s'appelait, en religion, Marie-Emélie. En 1792, à la suite des décrets, elle quitte le couvent des Augustines. En 1801, après avair habité Versailles pendant toute la Révolution, elle rentre pour toujours dans la communauté à laquelle elle était attachée de cœur et, à la Maison de Grandchamp, réformée par les religieuses de la congrégation de Notre-Dame, elle est successivement maîtresse de classe, infirmière, zélatrice, maîtresse des novices, supérieure et assistante. Elle était née le 20 juin 1769 et mourut le 18 juillet 1845. — A. C.

— Une autre brochure de M. E. Coüard, *Hoche et l'abbé Merlière, genèse d'une légende* (Versailles, Aubert, in-8°, 8 p. (Extrait du « Carnet historique et littéraire », mai 1901), nous explique comment le nom de l'abbé Merlière s'est introduit dans la biographie de Hoche. L'oncle du général, Christophe Merlière, avait écrit que le curé de Saint-Germain « mit Lazare Hoche enfant de chœur ». En 1852 Bergounioux déclara que Hoche avait reçu les soins d'un oncle, curé d'une paroisse des environs de Versailles; mais il ne nommait pas cet oncle. En 1867, Émile de Bonnechose affirma que cet oncle, curé à Saint-Germain, se nommait Merlière. Or, il y avait bien un abbé Merlière, oncle maternel de Hoche, mais il ne fut jamais curé ou vicaire de Saint-Germain, et il n'eut aucune influence sur la formation intellectuelle et morale de Hoche, puisqu'il se fit prêtre plusieurs années après la mort de son neveu. — A. C.

— Dans une plaquette *Les aérostiers militaires en Egypte* (Paris, impr. Camproger, 1901, in-8°, 18 p.), M. le baron Marc de Villiers du Terrage donne quelques détails curieux sur la composition et l'organisation de ce corps militaire et scientifique. On sait que le matériel du ballon que les aérostiers avaient apporté

de Meudon sombra près d'Aboukir. Ils durent se transformer en constructeurs et en mécaniciens. Pourtant ils lancèrent au Caire, à trois reprises, des montgolfières perdues, et, il faut le dire, au milieu de l'insouciance absolue des indigènes. L'auteur de la brochure a donné, chemin faisant, d'intéressantes notes biographiques sur les principaux aérostiers, Conté, Coutelle, Lhomond, Plazanet, etc. — A. C.

— M. Mathias Friedwagner n'a pas eu l'intention — et il le dit — d'épuiser le sujet dans la conférence qu'il a faite l'an dernier au congrès de philologie moderne sur « la part de Mme de Staël au romantisme français » (*Frau von Stael's Anteil an der romantischen Bewegung in Frankreich.* Hanovre et Berlin, L. Meyer. 1901, in-8°, 14 p.). Mais il traite ce sujet avec compétence, et il est au courant des plus récentes études publiées sur Mme de Staël. Il insiste notamment sur le livre *de l'Allemagne* et il montre que l'auteur a, malgré sa finesse, « pris souvent l'apparence pour la réalité ». On ne peut du reste que l'approuver lorsqu'il traite d' « exagération » l'opinion des critiques qui « voudraient ramener presque exclusivement à ce livre le mouvement romantique », et il a raison de dire que l'impulsion est venue surtout d'Angleterre, des romans de Walter Scott. — A. C.

— Dans une conférence qu'il a faite à l'Hôtel-de-ville de Vienne (*Schillers dramatischer Nachlass.* Prague, Deutscher Verein, 1901, in-8°, 20 p.) M. Robert Arnold étudie attentivement les plans et fragments dramatiques de Schiller et montre combien cette étude est instructive : Schiller ne se met à versifier que lorsqu'il a ramassé tous ses matériaux et médité, digéré sa pièce d'un bout à l'autre et souvent jusque dans les moindres détails : un labeur assidu, voilà le secret de son art. — A. C.

— M. L. Morel entreprend dans un petit écrit de 35 pages (Zurich, Schulthess, 1901, in-8°, 35 p.) de caractériser les rapports de *Gœthe et des Français de passage en Allemagne.* Tour à tour défilent devant nous Grimm, que le poète vit en 1792 à Düsseldorf, Villers qui fut avec Gœthe en commerce de lettres par l'intermédiaire de Reinhard et que le grand écrivain qualifie justement de « Janus bifrons » et d'esprit confus, Benjamin Constant, Victor Cousin, Ampère et Stapfer, Mm d'Agoult et Napoléon. L'opuscule vaut surtout par les citations, et en ce qui concerne Gœthe et Napoléon, M. Morel a fait de nombreux emprunts au récent travail d'André Fischer. Il a commis, au passage, quelques erreurs. Le *sic* qu'il met entre parenthèse après le mot *Ahndung* (p. 12) prouve qu'il ignore que *ahnden* et *Ahndung* étaient aussi usités au XVIIIe siècle que *ahnen* et *Ahnung*. P. 5, lire Mlle de Rathsamhausen et non *Mme de Gérando* et p. 4, le duc Charles-Auguste et non le *grand-duc*. P. 27, lire au lieu des *généraux Daru et Lefèvre* l'intendant Daru et le maréchal Lefebvre. P. 17, « Cousin reçut autant de Gœthe que Gœthe lui-même lui emprunta » ; qu'est-ce que Gœthe peut avoir emprunté à Cousin ? M. Morel aurait dû traiter plus complètement le sujet. Il a bien fait de ne pas insister sur le séjour de Mme de Staël à Weimar — matière tant rebattue — mais il aurait pu citer, d'après Jouin, les souvenirs de David d'Angers, citer Saint-Marc Girardin (*Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*, p. 134) et d'autres encore. Il aurait pu montrer qu'avant le romantisme, les Français ne voyaient dans Gœthe que l'auteur de *Werther* et qu'ils connaissaient Wieland presque autant que Gœthe, qu'au temps du romantisme, des traductions de Stapfer et des articles d'Ampère dans le *Globe*, ils ont une idée différente de celui que Saint-Marc Girardin appelle en 1830 le roi de la littérature allemande. Stendhal passe en 1812 par Weimar et ne pense qu'à Mounier et à Victorine Mounier, pas du tout à

Gœthe, et en 1829 il s'avise que les Allemands ont fait de Gœthe leur grand homme. — A. C.

— L'*Essai sur Grillparzer* de M. Henri Duchosal (Paris, Delagrave, 1901, in-8°, 63 p.) est, comme le reconnaît l'auteur, un « mémoire d'étendue restreinte », et M. D. ne se flatte pas de « faire connaître Grillparzer d'une manière approfondie.» Ce qu'on blâmera surtout dans cette étude, c'est le style parfois un peu gauche et lourd; mais elle est bien divisée et M. Duchosal a consciencieusement analysé les pièces du dramatiste viennois; il note chez Grillparzer le souci de la forme et il ose lui reprocher de « ciseler froidement et sans passion des personnages de marbre aux traits purs et au regard éteint. » — A. C.

— Le commandant Grouard a déjà montré dans une brochure *Fallait-il quitter Metz en 1870?* tous les avantages que l'armée française aurait recueillis en abandonnant Metz. Il se demande aujourd'hui dans une autre brochure *Comment quitter Metz en 1870* ? (Paris, Chapelot, 1901, in-8°, 158 p.) comment les Français devaient s'y prendre pour exécuter leur retraite et jusqu'à quel instant ce mouvement fut possible. Il est certain que dès le 13 août Bazaine aurait, s'il l'avait voulu, atteint l'Argonne sans trop se presser. Après Borny, il ne pouvait reprendre sa marche sur Verdun que le 16 août au matin; mais en partant dès la pointe du jour et en ne perdant pas de temps, il eût encore devancé les Allemands : une partie de l'armée se serait dirigée par le nord pour passer la Meuse à Consenvoye et à Dun pendant que le gros eût gagné l'Argonne et fait jonction avec les corps qui formèrent l'armée de Châlons. Après le 16, la retraite était difficile, mais possible encore : si l'on n'avait plus la route de Mars-la-Tour, on avait les routes de Conflans et de Briey, et l'on pouvait, à condition de marcher dès le 17, atteindre Etain et Briey, Damvillers et Mangiennes, Dun et Stenay, puis Grandpré. Il fallait en effet réunir toutes les forces françaises et les acheminer vers Paris en défendant le terrain pied à pied jusqu'à ce qu'on fût en mesure, grâce aux nouvelles levées, de prendre une énergique offensive. Mais Bazaine se méprit sur le rôle de Metz (on tenait alors les camps retranchés pour le salut des États) et il se replia sur la place. La brochure de M. Grouard est pleine de considérations intéressantes et souvent neuves. On la lit avec le plus vif intérêt ainsi qu'une *Note* qui lui sert d'appendice et qui traite « du rôle de la fortification dans les opérations militaires ». — A. C.

— La deuxième édition de l'ouvrage d'Adolphe Bartels, *Die deutsche Dichtung der Gegenwart, Die Alten und die Jungen.* Leipzig, Avenarius, in-8°, VIII et 272 p., 3 mark 60) diffère considérablement de la première édition, et, comme l'indique le sous-titre, elle a été fortement augmentée, *stark vermehrt.* Le livre est d'ailleurs bien composé ; il renferme des jugements sains, sévères parfois, (notamment envers les Munichois), mais toujours motivés, et il témoigne non seulement d'une lecture étendue, mais d'un esprit sérieux, ferme, vigoureux, qui sait reconnaître les tendances générales d'une époque et caractériser les écrivains en quelques lignes aussi impartialement que possible. Il est, par instants, *tendenziös*, et il s'irrite hors de propos contre les « femmes émancipées » et les « Ménades modernes » (p. 158-159). Mais c'est le meilleur guide qu'on puisse avoir pour s'orienter rapidement dans la littérature allemande contemporaine. — A. C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — **23 septembre** — **1901**

Steindorff, L'oasis de Siouah. — Bücheler et Ihm, Poèmes épigraphiques. — Ehwald, Un commentaire des Héroïdes. — Blanchet, Les trésors de monnaies romaines. — Röhricht, La première croisade. — Mention, L'armée de l'ancien régime. — V. de Marolles, Lettres d'une mère. — Hamy, Lettres de Geoffroy Saint-Hilaire, écrites d'Égypte. — Conway, Thomas Paine. — L. Pingaud, Bernadotte. — Kléber et Menou, Lettres, p. F. Rousseau. — Comte de Salaberry, Souvenirs politiques. — Mme Reinhardt, Lettres à sa mère, p. Mme de Wimpffen.

G. Steindorff, **Vorlæufiger Bericht über seine im Winter 1899-1900 nach der Oase Siwe und nach Nubien unternommenen Reisen.** (Extrait des *Berichte* de l'Académie de Saxe, 1900, p. 209-239.) Leipzig, in-8°, 30 p. et 3 pl.

Bien que cette brochure ne contienne qu'un rapport sommaire sur les travaux de l'expédition dirigée par M. Steindorff, je tiens à en signaler ici l'apparition. C'est la première fois, en effet, qu'un Égyptologue visite l'Oasis de Siouah, l'ancienne Oasis d'Amon, pour en copier les inscriptions, et il n'était que temps de le faire. Une bonne moitié des édifices ou débris d'édifices qui étaient visibles encore dans la première moitié du xixe siècle ont disparu, sans qu'il en subsiste rien que les croquis informes de Minutoli et les dessins de Cailliaud. M. S. et ses compagnons ont recueilli les textes et les tableaux qui n'ont pas été supprimés encore, et ce qu'ils nous en disent dès à présent fait regretter vivement la destruction du reste. M. S. incline à croire que les ruines visibles près d'Oumm-Béda, à dix minutes d'Aghourmi, sont celles du grand sanctuaire d'Amon visité par Alexandre. La chose est possible, mais un fait qu'il rapporte lui-même semble indiquer qu'une partie au moins des chambres bâties en cet endroit avait une destination funéraire. Les textes conservés sur une des parois appartiennent, en effet, aux livres des Pyramides, et ils ont l'intention d'assurer à un mort les offrandes et la vie dans l'autre monde. Ce n'est pas, quoi qu'en pense M. S., la première fois que ces documents se rencontrent ainsi gravés sur une paroi du temple. On en lit des extraits à Deîr el-Baharî, pour la reine Hatshopsouîtou, à Médinet-Habou, pour la reine Amenertas, mais la nature même de ces deux temples nous explique ce qu'était le monument

d'Oumm-Bédâ : c'est une chapelle demi-funéraire, un Memnonium, où le culte d'Amon s'unit à celui d'un prince défunt. Et de fait, les inscriptions associent à Amon-*paouîti*, Amon *le neuvainier*, Amon *qui est la neuvaine des dieux,* — car, si la copie de Steindorff est exacte, c'est ainsi, et non pas Amon-*râ*, qu'il faut lire le titre hiéroglyphique reproduit à la p. 220, — et à Maout, quelques seigneurs de l'Oasis, dont l'un surtout, Ounamounou, fils de Nakhouîtou-atou et de la dame Ronpît-nofrî, occupe une place prépondérante sur les tableaux. C'était là sans doute leur temple mortuaire : leurs tombeaux mêmes devaient s'élever dans la nécropole qui s'étend non loin de là.

M. S. a recueilli les noms de plusieurs de ces princes, non seulement à l'Oasis d'Amon, mais à l'Oasis Thébaine. Il place ceux qu'il connaît jusqu'à présent de l'Oasis d'Amon vers la XXIXe ou vers la XXXe dynasties, et, comme il a vu les documents, nous devons accepter son témoignage avec confiance. On peut se demander pourtant si, au lieu de rétablir sur l'un d'eux le cartouche-prénom d'Hakoris, il n'y devrait pas déchiffrer celui d'Ahmasis qui en diffère peu par l'apparence : en ce cas, le plus ancien de ces personnages aurait fleuri vers le milieu du VIe siècle, au lieu de vivre au commencement du IVe. Dans l'Oasis Thébaine, certains des princes sont contemporains de la XVIIIe Dynastie, tandis qu'un autre au moins dépendait d'Apriès. On voit quelle lumière inattendue les découvertes de M. Steindorff vont jeter probablement sur l'histoire de ces régions si mal connues, et l'on s'associera au souhait que je forme, de lui voir publier *in extenso* les résultats de ce voyage intéressant, aussitôt qu'il lui sera possible.

G. Maspero.

Carmina epigraphica; conlegit Franciscus Bücheler (Anthologia latina, pars posterior); Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCLXXXXV-MDCCCLXXXXVII; 921 pp. in-18 en 2 vol. Prix : 9 Mk. 20.

Anthologiae latinae Supplementum, Vol. I, **Damasi Epigrammata;** accedunt Pseudo-damasiana aliaque ad Damasiana inlustranda idonea. Recensuit Maximilianus Ihm. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCLXXXXV; LII-147 pp. in-18. Prix : 2 Mk. 40.

Les publications de MM. Bücheler et Ihm marqueront une date dans l'étude des poèmes épigraphiques. En entrant dans la collection Teubner, ces textes tombent dans le domaine commun de la philologie, après être restés longtemps sous la tutelle de l'archéologie. Sans doute, quelques-uns étaient connus depuis fort longtemps et avaient pris place dans les recueils antérieurs de Burmann et de Meyer ; mais il suffit de parcourir les volumes de M. Bücheler pour voir qu'ils sont bien peu nombreux en regard de la quantité de ceux qui ont été découverts ou signalés depuis, et recueillis dans le *Corpus Inscriptio-*

num latinarum. Aussi, dès le lendemain de la publication, ces textes, si soigneusement édités, si sobrement et si exactement commentés par M. Bücheler, ont été étudiés sous tous les aspects. Sources et réminiscences [1], parallèles grecs [2], idées et croyances [3], langue [4], métrique [5], ont été l'objet de travaux solides, trop nombreux déjà pour qu'on puisse les énumérer tous.

Il n'y a guère eu qu'un point négligé : il eût été autrefois le principal. Quelle est la valeur littéraire de ces petites pièces ? Malgré ses prétentions, notre époque est insoucieuse de la beauté. Si, par hasard, un critique a eu la pensée de ce qu'ils appellent l'esthétique, il a résumé son jugement d'un mot sec et injuste : poésie de Trimalchion. Sans doute, il y a du Trimalchion dans ces inscriptions ; tout n'y est pas également bon. Cependant leurs défauts ordinaires paraissent être la gaucherie et la naïveté, et Trimalchion ne saurait passer pour simple ni pour naïf. Je crois que si l'on veut bien glisser sur les platitudes inévitables [6], un lettré trouvera de jolies surprises dans ce recueil un peu mêlé.

Telle épigramme a dans l'expression de la douleur une discrétion et une brièveté d'une pureté classique. « Le père dédie à Pompéia cette Junon et la place sur un socle élevé : soulagement à sa douleur, fin de ses larmes, croyait-il. Mais maintenant la vue continuelle de ce monument le plonge de nouveau dans les pleurs et dans les gémissements [7]. » Cette épigramme d'une sobriété élégante et presque plastique, a été trouvée en Afrique et elle est acrostiche : il ne faut donc pas se fier aux apparences. D'autres morceaux sont intéressants par les détails, comme le portrait d'enfant, n° 562, ou par les sentiments, comme le n° 1432, qui montre un curieux mélange d'amour et d'élévation religieuse. On pourrait encore citer les n°s 1165, que Fabretti déclarait digne de Catulle ; 904, épitaphe chrétienne, un peu recherchée et convenue, mais non sans grandeur et sans caractère ; 430, épitaphe païenne d'Asiatica, une petite fille qui n'avait pas dix ans, où la tristesse attendrie est soutenue et relevée par une pensée d'immorta-

---

1. Manitius, *Rh. Museum*, L, 286 ; C. Weyman, *Bay. Blaetter*, XXXI, n° 9, et *Rev. d'histoire et de Littérature religieuses*, I (1896), 58 ; Hosius, *Rh. Museum*, L (1895), n° 2 ; etc.

2. G. Kaibel, *Hermes*, XXXV (1900), 569.

3. A. G. Harkness, *The scepticism and fatalism of the Common People*, etc., *American Philol. Assoc.*, XXX (1899), 56 (très exagéré) ; Harrington, *Conceptions of death and immortality*, etc., *ib.*, p. XXVIII.

4. James Curch, *Zur Phraseologie*, etc., *Archiv f. lat. Lexikogr.*, XII (1901), 215.

5. A. W. Hodgman, *The versification ...except Saturnians and Dactylies*, *Harvard Studies*, IX (1898), 133.

6. Les fautes de goût prétentieuses sont rares. Noter l'équivoque du n° 226 : *obstetrix hic iacet nulli grauis*, qui suggère l'idée de *Grauida*.

7. N° 220.

lité; 1434, épitaphe de Manlia Daedalia, qui reposait à Milan *martyris ad frontem*, dans le sanctuaire de saint Satyre, *uirgo sacrata Deo... qui mortale nihil mortali in pectore uoluens*, *quo peteret caelum semper amauit iter* (ingénieux et éloquent rappel de l'histoire de Dédale); 1512, la jolie épigraphe de la chienne Myia, dont la grâce soutient la comparaison avec le modèle Catulle; 1184, épitaphe de Flavia Nicopolis, qui, par sa grâce touchante, bien qu'incorrecte, est littéraire au sens vrai du mot.

Un lettré d'autrefois aurait encore goûté vivement certains morceaux plus savants, où des souvenirs classiques se mêlent à l'expression personnelle des émotions. Ainsi, les nos 423, 1109 (Horace, Virgile, Catulle et Properce), 1553 (Lucrèce, Catulle, Ovide, peut-être Ennius). Aujourd'hui on n'a que du dédain pour ces « imitations »; on répète le perpétuel sophisme du mérite de l'originalité. L'originalité ne consiste cependant pas à ne rien dire de ce qui a été dit une fois. Les souvenirs littéraires rattachent le présent au passé; ils donnent à une œuvre la solidité et la profondeur. Enfin il faut considérer l'usage qu'on en fait. Toutes les imitations d'Homère n'empêcheront pas Virgile d'être un des trois ou quatre grands poètes de l'humanité. Dans une sphère plus humble, les imitations ne vont pas sans la connaissance du métier, et, dans l'anthologie, on distingue bien vite le versificateur improvisé de l'homme cultivé qui sait composer une pièce. D'ailleurs, on ne comprendra jamais rien aux littératures anciennes, qui sont des littératures de tradition, si l'on s'obstine à prendre pour mesure un genre d'originalité parfaitement indifférent aux écrivains classiques [1].

A côté des imitations, fruit de la culture individuelle, il y a les clichés et les formules. La plupart de ces textes sont des épitaphes. Il est donc inévitable d'y retrouver les mêmes idées et les mêmes expressions. Pour les imaginations pauvres, on avait des épitaphes toutes faites, que l'on adaptait plus ou moins bien aux circonstances. Nous rencontrons donc à côté d'œuvres qui sont, en une certaine mesure, de l'art, d'autres morceaux qui ne sont que de l'industrie. Le recueil de M. B., en classant les textes par mètres, puis par analogie d'expression, permet de reconstituer et de reconnaître ces types clichés [2].

Le recueil de M. Ihm est un peu différent d'aspect de celui de M. Bücheler. Chaque texte y est accompagné d'une bibliographie détaillée et d'un apparat complet. Très judicieusement, M. B. s'est

---

1. On peut aussi rapprocher de phrases célèbres quelques-uns de ces vers. 216, 6 : *rosa semel floriuit et statim periit,* contient en germe les vers de Malherbe. Le mot de Louis XIV : « Voilà le seul chagrin qu'elle m'ait donné », se retrouve très souvent; cf. 162 : *de qua nihil unquam doluî nisi cum mortua est*, et les inscriptions citées dans le commentaire.

2. Voir, par exemple, 145, 169, 194 et 195, 1452 sqq., etc. M. Bücheler a groupé dans ses commentaires les formules semblables.

borné à une référence aux grands recueils : *Corpus*, Anthologies de Burmann et de Meyer, ou, le cas échant, à un renvoi à la publication spéciale qui a donné le texte, quand celui-ci n'est pas encore dans le *Corpus*.

Voici quelques observations.

Bücheler, 19 : sur Pomponius Victor, cf. *Bulletin de la Soc. nat. des antiquaires de France*, 1898, 136. — 151 : l'insertion inutile de *tua*, qui interrompt la série des iambes, dans *C. I. L.* XII, 4938, est un exemple intéressant d'un gallicisme. — 218 : noter l'allitération des finales. — 231, 2 : la méprise dans cette phrase négative est à ranger parmi les faits étudiés récemment, l'addition à faux sens d'une négation, dans Tite Live et d'autres auteurs. Voir, entre autres, Polle, *Philologus*, t. L (1892), n° 4; W. Heraeus, *Neue Jahrbücher*, t. 143 (1891), n° 7. — 245, 2 : cette épigramme est attribuée à Florus pour diverses raisons, on ne peut s'empêcher de noter aussi la division des âges de la vie que l'historien applique au peuple romain : *mox exorta est, sensim uigescit, deinde sensim deficit.* Dans l'*Epitoma* (préf. 4), la division est différente. Mais il est curieux de retrouver de part et d'autre la même préoccupation. Dans l'épigramme, *mox* me paraît signifier « en un moment ». — 248, 3 *suo*, *tua*, abl., n'ont-ils pas leur finale abrégée comme mots iambiques ? Cet abrègement peut étonner dans des dactyles; mais, outre que ces vers ne se conforment sans doute pas strictement à l'étalon des œuvres littéraires, il ne fera pas de difficulté pour qui croit à la nature phonétique de cet abrègement. — 260 : sur cette inscription d'Hasparren (maintenant *C. I. L.* XIII, 412), qui a fait couler beaucoup d'encre, voir encore *Bul. de la Soc. des Antiq.*, 1899, 254. — 277 : cf. le commentaire de M. Haverfield, dans *Roman inscriptions in Britain*, III, Exeter, 1894 (extrait de l'*Archaeological Journal*). — 335 : *Siliqua frequens foueas mea membra lauacro. Siliqua* a été l'objet de plusieurs hypothèses. C'est probablement un nom propre. Cf. : *Silique, sis in* |*pace fidelis; uix*(*it*) *annis*, etc. (Inscr. de Maktar, *Bul. Archéol. du comité*, 1894, 255); M. Gauckler lit, sans vraisemblance : *Siliquesis* en un seul mot. Dans les autres inscriptions du même lieu, la formule offre les variantes : *fidelis in pace, pia fidelis in pace* (*Ibid.*, 256), sans verbe. — 351 : *Barbara barbaribus barbabant barbara barbis.* Ce vers énigmatique, « nugatorium carmen » d'après M. B., pourrait-être rapproché de formules déprécatoires qui se trouvent sur des amulettes grecques : Βάρβαρος βαρβαριζοῦσα, etc. Cf. *Bul. des Antiq.*, 1900, 213 et les références données, *ib.*, par M. Adrien Blanchet. — 859 : une variante intéressante a été publiée récemment et confirme l'une des restitutions proposées par M. B. pour le second vers : *Viuite felices et nostris profundite Manis* | *et memores estis* (cf. n° 90, 5) *uos nobiscum esse futuros* (*Bul. des Antiq.*, 1899, 379 ; provient de Baalbeck). On peut comparer Augustin, *Epist.*, xcv, 9 (p. 513, 22 Goldbacher) : *Memores nostri felices uiuite, magna*

gaudia et solatia nostra, sancti Dei. — 877, voir le commentaire de M. Marucchi, *Bul. della com. arch. com. di Roma,* 1897. — 935, 19, *es, bibe, lude* : cp. l'inscription d'une *tabula lusoria* trouvée en Afrique : *uenari, lauari, ludere, ridere, occ est uiuere*[1]; et le n° 1500. — 938 : Le Blant (*Bul. du comité*, 1897 ; d'après la *Revue des revues*, XXII, 185, 46) entendait ces vers d'un poudrier (*arenarium*). — 970, 971, 982, 991, 992, 1068, 1152, 1192 ont été l'objet de commentaires ou de corrections dans l'article cité de M. Kaibel. — 1585 : sur ces formules, cf. Cagnat, *Revue de philologie*, XIII (1889), 58; Havet, *ib.*, XX (1896), 101 ; cp. : *Non fui et fu(i) ; non su(m) ; quid ad me ?* (*Bul. arch. du comité*, 1891, 236; inscr. provenant de la région de Souk el Arba).

En négligeant les textes connus depuis l'achèvement du recueil, je mentionnerai le seul que j'aie cherché en vain dans M. B. Sur une cuillère d'argent, au musée de Smyrne, on lit : *Balnea uina Venus faciunt properantia fata* (S. Reinach, *B. C. H.*, 1882, 353 ; cf. Michon, *Bul. des Antiq.*, 1894, 222). On peut comparer le n° 1499, qui se trouve ainsi une fois de plus défendu contre les soupçons de Scaliger[2].

Ihm 12, 1 *quaeris si* forment une parenthèse ; cp. 34, 1 *uitam si quaeris operti.* — 46, 13 : l'omission du nom du martyr n'est pas plus étonnante que dans 41, 52, etc. — 63. Le commencement de cette pièce est évidemment altéré, surtout si l'on admet qu'elle est de saint Jérôme. Il s'agit du *psalterium decachordum* (cf. Paul. Nol. *Carm.* XXI, 274 *decachorda sonant pulsis psalteria neruis*). L'auteur énumère les analogies divines et humaines du décachorde. D'abord les dix commandements : *Psallere qui docuit dulci modulamine sanctos nouerat iste decem legis qui uerba dedisset.* Peut-être faut-il lire : *quis.* Vient ensuite une nouvelle phrase et une seconde analogie : *Quot digitis, citharam chordis totidemque dicauit.* L'emploi de *que* avec un corrélatif est indû, mais il est dans l'esprit de la langue de la décadence, et, si je n'ai pas d'exemple identique à ma disposition, on peut cependant comparer l'addition superflue d'une conjonction dans l'anaphore. Le vers suivant n'est pas intelligible dans sa forme actuelle : *Nomina uel signum numerum crux ipsa notaret.* Le sens se devine cependant : le nombre dix (*decachordus*) a été sanctifié par la croix : X. Je proposerais un texte comme celui-ci : *Nomina uel signum* : « Même le nom (du décachorde) est un signe sacré » ; cp. 0, 8 *signaris isto nomine*; 73, 2 *pastoris summi dextera signat oues ;* puis : *numerum <ut> crux ipsa notaret*, ou : *numerum crux*

---

1. Cagnat, Bœswillwald et Ballu, *Timgad,* p. 20.

2. Ajouter peut-être aussi *C. I. L.* VI, 10052 ; je ne crois pas que ce soit par hasard que le commencement donne un hémistiche dactylique : *Vicit Scorpus equis his...*

ipsa notauit. La suite est plus claire. Notons seulement l'image du Christ, *qui uarias iunxit uno sub carmine linguas | ut pecudes uolucresque Deum cognoscere possint;* elle pourrait-être illustrée par l'Orphée des catacombes.

Comme on le pense, les deux recueils sont accompagnés de tables multiples. Il est regrettable que celui de M. Bücheler ne contienne pas une concordance avec les numéros du *Corpus*. Ces deux volumes prendront place dans bien des bibliothèques privées qui ne possèdent pas le *Corpus*, et il eût été libéral de faciliter les recherches.

Paul Lejay.

R. Ehwald, **Exegetischer Kommentar zur XIV. Heroide Ovids.** Gotha, 1900 (progr. nr. 755), 26 pp. in-4.

Cé programme du gymnase grand ducal pour le 2e semestre de 1900 est, je crois, un échantillon d'un commentaire des Héroïdes. Il est à peine besoin de dire qu'il est le bienvenu. M. P. Ehwald apporte, dans ce travail, le résultat d'études approfondies sur Ovide, et sa compétence en la matière est trop connue pour qu'on insiste.

Dans une partie générale, il traite l'authenticité, qui lui paraît incontestable ; le caractère, nullement érotique, de la pièce qui tourne autour de l'idée de *pietas* (v. 4) ; la méthode, qui est celle d'une *controuersia*, non celle d'une *suasoria*, comme dans d'autres Héroïdes ; les sources, qu'il ramène à Eschyle (discussion des vv. 23-24).

La deuxième partie présente le commentaire, vers par vers. Suivant la mode actuelle, M. E. recherche les divisions et les règles de composition préconisées par les rhéteurs ; il distingue le *prologus* avec son exorde, sa *propositio*, sa *praemunitio* (éventuellement *confessio*); puis la *narratio*, avec *deductio*, ἔκφρασις χρόνου, etc. ; puis l'*epilogus cum cohortatione*. J'aime mieux les nombreuses observations de style, dispersées dans ce commentaire, et que l'on pourrait réunir en une analyse des procédés caractéristiques d'Ovide. Il y a là aussi d'excellentes remarques de grammaire, des rapprochements, des discussions sur les imitations ou sur les variantes de la tradition, des interprétations. Dans la discussion du v. 42, *uina soporis erant*, « le vin était une boisson de sommeil », les passages cités de Cicéron, *Tusc.* I, 60, *De diu.* II, 111, sont assez différents ; nous traduirions, dans les deux, le génitif par : « le fait de ».

Cette brochure est, en somme, tout à fait digne des travaux antérieurs de M. Ehwald sur Ovide.

Paul Lejay.

Les Trésors de monnaies romaines et les invasions germaniques en Gaule, par Adrien Blanchet. Paris, Leroux, 1900. IX-332 pp. in-8.

M. Blanchet a eu une idée ingénieuse. Il croit qu'il y a un rapport entre le nombre des cachettes monétaires et la fréquence des invasions barbares. Dès lors, par la situation topographique des trouvailles, on pourrait déterminer la marche des invasions et suivre, pour ainsi dire, les barbares à la trace. Tout au moins, en combinant ce genre de renseignements avec ceux des historiens, on peut arriver, sur bien des détails, à des conclusions précises et intéressantes. D'autre part, la date de ces cachettes, déterminée approximativement par celle des monnaies les plus récentes, coïncide avec celle des périodes troublées. On tire donc de ces trouvailles, de prime abord dispersées et isolées, un ensemble concordant de faits qui se classent chronologiquement et géographiquement.

L'ouvrage de M. B. est divisé en deux livres. Le premier est l'exposé des conclusions. Il commence par une introduction nécessaire, le précis chronologique des faits de guerre survenus en Gaule et en Germanie depuis le commencement de l'Empire romain jusqu'au ve s. Ce travail est solide et utile. On n'a rien d'équivalent, à ma connaissance. M. B. a dressé la série chronologique de ces événements, en donnant l'indication des principales sources et des travaux les plus récents. Sur beaucoup de points obscurs, comme l'invasion de Chrocus (p. 10), le siège d'Autun par Tetricus (p. 12), le soulèvement des Bagaudes (p. 15), on sera heureux de trouver un résumé fidèle de l'état des questions.

Dans le deuxième chapitre du premier livre, M. B. groupe les renseignements fournis par l'étude des trésors monétaires et par l'exploration des ruines romaines. « Passant le Rhin, probablement au-dessous de Cologne, les Barbares se répandaient dans les pays formant le grand-duché de Luxembourg et les provinces de Liège, de Namur et du Hainaut, et de là pénétraient dans la vallée de l'Escaut, puis dans celles de la Seine, de la Marne, de la Saône et du Rhône. Beaucoup de trésors enfouis dans l'Ouest de la Gaule et la plupart des ruines reconnues non loin des rivages de l'Océan, peuvent être expliqués par les actes de piraterie des Francs et des Saxons. » Pp. 52-53. « Les invasions avaient surtout pénétré par le nord de la Gaule... parce que le *limes* et la ligne des *castella* du moyen Rhin et de ses affluents formaient un obstacle suffisant pour arrêter les Germains... C'est probablement la constatation de ces faits qui amena Constantin à abandonner les *castella* des frontières et à placer les troupes en garnison dans les villes de l'intérieur. A cette occasion, les murailles de ces villes furent réparées ou construites. » P. 104. D'autre part, on peut déduire, avec probabilité, certaines conclusions chronologiques : la destruction de Mandeure sous Commode, d'*Aquae* (Baden, Suisse)

par les Alamans sous Septime Sévère, de Lezoux sous Gallien, etc. Mais c'est surtout depuis le commencement du IIIe s., que les invasions, et par suite les cachettes, se multiplient. A partir du IVe s., les trésors deviennent plus rares : la population n'est plus disséminée dans la campagne et se rassemble autour des cités et dans des bourgs fortifiés [1].

Le troisième chapitre a pour sujet les fortifications élevées par les Romains en Germanie et en Gaule. On y trouvera notamment un exposé des dernières recherches sur le *limes* germanique qui a suscité tant de travaux de détail. Un bon résumé dans notre langue est le bienvenu.

C'est au reste le grand mérite du livre de M. Blanchet d'avoir utilisé une quantité de notices fragmentaires dispersées dans les recueils les plus variés et de les avoir coordonnées et éclairées les unes par les autres. Les observations des archéologues de sous-préfecture, insignifiantes aux yeux de leurs confrères historiens, trouvent un but et une portée quand on prend la peine de les rapprocher. Dans ce domaine des trouvailles monétaires, se renouvelle ce qui s'est passé pour les inscriptions ; car il est fort rare qu'une inscription soit, toute seule, de grand intérêt. Quand le livre de M. B. n'aurait que ce mérite, il suffirait pour justifier l'auteur de l'avoir écrit.

La deuxième partie est la liste des cachettes monétaires, classées par régions et par départements. Cette liste n'embrasse pas seulement la France, mais aussi les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne et la Suisse. Elle est accompagnée de la bibliographie de toutes les trouvailles. Elle assure au livre une valeur durable et positive, indépendante de toute théorie.

La théorie peut, sur un point ou un autre, inspirer des doutes. Ainsi, p. 52, les trouvailles sont rares ou nulles dans la forêt des Ardennes et les massifs des Vosges, probablement non pas parce que les envahisseurs les ont évités, mais parce qu'ils étaient peu habités. Il est vrai que, pour cette même raison, les envahisseurs les ont évités. Il y a donc toujours un rapport plus ou moins direct entre les invasions et les cachettes et il est bien peu croyable que la théorie, surtout avec les ménagements que M. B. y introduit, soit fausse sur tous les points [2].

---

1. L'extrême dispersion de la population à une certaine date est un des faits qui frappent le plus, quand on parcourt les nombreux recueils locaux d'inscriptions parus en ces dernières années.

2. P. 102-103, ce que dit M. B. de la part prise par les chrétiens dans la destruction de l'Empire romain est tout à fait insuffisant. La question est complexe et n'a pas encore été bien étudiée. Les textes littéraires, auxquels M. B. se réfère surtout, devraient être soumis à une discussion serrée; voir, du moins pour Prudence, les articles de P. Chavannes, *Revue d'hist. et de littérature religieuses*, IV, 1899, 332 et 385, et sur la destruction ou la transformation des cultes païens

Quoi que l'on pense de l'hypothèse proposée, le livre de M. Blanchet a un intérêt documentaire. Il ne saurait être négligé par aucun de ceux qu'intéresse l'histoire de l'ancienne Gaule.

S.

R. Röhricht. **Geschichte des ersten Kreuzzuges.** Innsbruck, Wagner, 1901, XII-267 pp. in-8.

Il était depuis longtemps nécessaire d'avoir une histoire de la première croisade au courant des recherches. Les sources avaient été publiées de nouveau ; elles avaient été en partie étudiées avec soin dans des monographies littéraires ; leur filiation et leur importance relative, sur laquelle on s'était pendant longtemps trompé, avaient été déterminées enfin. Tel personnage qui avait joué un rôle principal dans l'expédition sainte apparaissait enfin sous un aspect plus vrai, dégagé par une critique sûre des nuages de la légende. De nombreux renseignements sur les autres combattants se trouvaient maintenant à la disposition des chercheurs, et on pouvait se former une idée plus nette de ce que furent ces pèlerins armés, barbares autant que pieux. Grâce au biographe laborieux de Pierre l'Ermite, M. H. Hagenmeyer, la chronologie de la guerre pour la délivrance du Saint-Sépulcre avait été fixée dans ses moindres détails.

Mais il restait néanmoins tant de choses à établir par soi-même qu'il aurait été difficile pour tout autre que M. Röhricht de donner la nouvelle histoire de la première croisade. Dans son histoire du royaume de Jérusalem, le grand érudit allemand s'était nécessairement occupé aussi de presque tous les faits qui composent l'expédition destinée à établir ce royaume. Il fallait seulement raconter ces mêmes choses dans d'autres proportions et sous un autre point de vue.

C'est ce que M. R. vient d'accomplir avec succès dans sa dernière publication. Dans ces deux cents pages, on a un récit qui, pour être très sobre, sans considérations philosophiques et sans ornements littéraires, est tout à fait complet et ne néglige rien de ce qui touche même d'assez loin au sujet. L'information est d'une incomparable richesse. Et ceux qui pourraient trouver trop grande la place occupée par les notes et références doivent penser aux grands services qu'elles rendront aux spécialistes. Ces derniers y trouveront tout ce qu'il faut pour développer les points de détail. Pour la première croisade ce sera enfin certainement sur cette base que travaillera celui qui aura assez de force et de talent pour donner la grande histoire définitive

---

locaux, Dufourcq, *ibid.*, 239. Les données archéologiques groupées par M. B. sur la même question, p. 66 et n. 4, sont très maigres.

des longues luttes contre l'Islam pour la possession par les chrétiens de Jérusalem et de la Terre-Sainte.

N. JORGA.

Léon MENTION, **L'armée de l'ancien régime,** Paris, May 1900. In-8°, 312 p. 4 fr.

M. Mention, l'auteur bien connu d'un travail sur le ministre Saint-Germain, étudie dans ce volume les transformations de nos institutions militaires depuis Louvois jusqu'à la Révolution. Il passe en revue tous les services : recrutement, armement, discipline, artillerie, génie, fortifications, arsenaux, etc. Toutes ces questions, qui jusqu'ici avaient été examinées à part et traitées exclusivement par des spécialistes, M. Mention les aborde en leur ensemble. Il dresse ainsi un complet tableau de *l'armée de l'ancien régime*, et il n'y a rien ou presque rien à reprendre dans chacun des seize chapitres que le savant auteur a consacrés à ce vaste et difficile sujet. L'exposition est rapide, animée, soutenue par des exemples et des anecdotes, accompagnée de vignettes empruntées aux monuments de l'époque. On ne peut mettre un ouvrage plus instructif et plus intéressant dans les mains de nos futurs officiers, voire de nos officiers [1].

A. C.

Victor de MAROLLES. **Les lettres d'une mère, épisode de la Terreur, 1791-1793,** Paris, Perrin. In-8°, XIX et 375 p.

L'auteur a tort de nous dire dans sa préface (p. XVII) que « chacun de nous, en regardant autour de soi, peut reconnaître les éléments d'un comité de salut public tout prêt à entrer en fonctions », que « l'ère des lâches délations n'est pas close », que « de la prison à l'échafaud il n'y a qu'un pas à franchir ». En sommes-nous là, vraiment? Dans tous les cas, M. de Marolles — et nous l'en félicitons — n'est pas prêt « à subir la loi des suspects » et « à se laisser imposer une nouvelle Terreur ». On comprend d'ailleurs ses sentiments lorsqu'on lit son livre.

Ce livre commence par un intéressant chapitre sur les Quatre-Solz de Marolles et sur Coulommiers en 1789 (voir notamment l'état de fortune des principales familles de la ville au moment de la Révolu-

---

1. Le d'Hautpoul de Brienne n'est pas le célèbre d'Hautpoul et Marmont a été à l'École de Châlons, et non à l'École de Metz (p.94).

tion, pp. 15-19). Les Marolles se retirent dans leurs terres. Mais ils ont un ennemi, Le Roy de Montflobert, — auquel M. Victor de M. a raison de consacrer tout un chapitre — Le Roy qui devient maire de Coulommiers et membre des Jacobins de Paris, qui prend plus tard le nom de *Dix-Août*, qui siège au tribunal révolutionnaire et qui, sans qu'on plaigne son sort, monte sur l'échafaud après la chute de Robespierre. Le Roy ne put empêcher l'élection de M. de Marolles à la Législative. Mais, en octobre 1793, il sut faire arrêter M. de Marolles, sa femme et son fils aîné.

M. de Marolles fut mis en liberté au bout de quelques jours. Aucune charge n'avait été relevée contre lui. Mais sa femme et son fils aîné restèrent en prison. On les accusait de complot contre la République : les lettres que Mme de Marolles avait écrites en 1791 et en 1792 à son fils Charles, alors officier au régiment de Béarn à Saint-Domingue, manifestaient des principes contre-révolutionnaires.

Ces lettres, M. Victor de Marolles les publie intégralement. Elles ne sont pas très attachantes, et l'histoire en tirera peu de profit. Mais, si Mme de Marolles n'aime pas les jacobins, si elle assure que les émigrés dans leur rage écraseront les Parisiens, si elle applaudit au courage que le roi a montré au 20 juin, était-ce une raison pour lui couper la tête ainsi qu'à son fils ?

M. de Marolles obtint de plaider la cause de son fils et de sa femme, et l'auteur du livre nous communique le brouillon du discours qu'il dut prononcer. On trouve également dans le volume d'autres documents et détails curieux, notamment sur les otages du roi et sur la « petite Vendée » ou « conspiration de Coulommiers ». Bref, le volume se lit avec intérêt [1].

A. C.

Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, **Lettres écrites d'Égypte à Cuvier. Jussieu Lacépède, Desgenettes, Redouté jeune, Norry,** etc., aux professeurs du Muséum et à sa famille, recueillies et publiées avec une préface et des notes par E.-T. Hamy. Paris, Hachette, 1901. In-8°, xxviii et 300 p. 3 f. 50.

Ces lettres écrites par Geoffroy Saint-Hilaire aux professeurs du Muséum et surtout à Cuvier, son intime ami, nous renseignent sur les travaux de la Commission d'Égypte et de l'Institut national du Caire et particulièrement sur les travaux du jeune savant qui fit alors de curieuses observations et lut à l'Institut des mémoires de la plus haute valeur. On sait qu'il fit partie d'une des deux commissions qui

---

1. P. 101, il fallait mettre en note que *Detré* est Descrots d'Estrées; p. 119 ligne 5 lire sans doute Luckner au lieu de *Custine;* p. 150 lire Polverel et non *Polvéride.*

remontèrent le Nil jusqu'aux cataractes ; malheureusement, ses lettres relatives à la Haute Égypte ont disparu. Il nous apprend qu'à Suez il a fait des constatations très intéressantes pour la géographie zoologique et durant les derniers mois de son séjour, dans ses recherches sur les poissons de la Méditerranée, il découvre des nouveautés inattendues. Nous le voyons alors miné par la dysenterie et atteint d'une grave ophtalmie qui le rend aveugle pendant vingt-neuf jours ; mais une fois guéri, il fait à l'Institut du Caire des lectures sur les sujets les plus divers et c'est justement lorsqu'il est sur le point de quitter l'Égypte qu'il trouve les deux poissons électriques, les deux tonnerres, comme les appellent les Arabes, que nourrissent les eaux de l'Égypte. Ces lettres de Geoffroy Saint-Hilaire n'ont pas seulement un intérêt scientifique. L'historien en fera son profit. Geoffroy assiste des terrasses de Rosette à la destruction de la flotte de Brueys, et il accuse l'amiral du désastre : « il était difficile de plus mal embosser. » Il retrace les commencements de la conquête, les Français pleins de confiance naïve, la population indifférente, les femmes qui s'apprivoisent et qui, après avoir pleuré, osent maintenant regarder de leurs jalousies l'étranger qui passe. Bientôt il « décompte » : on jure après Savary qui peignait l'Égypte comme un pays enchanteur ; on trouve Volney « véridique en tout » ; on juge que le séjour pourra, s'il dure longtemps, devenir « insupportable ». Soudain éclate l'insurrection du Caire : les savants sont assiégés et ils ont la douleur de voir détruits leur cabinet de physique, leurs instruments et nombre d'outils de précision amassés à grands frais. Mais au milieu de l'émeute Geoffroy « garde toute la tranquillité de son âme » et il assure que les périls, les fatigues, le désert, les Arabes ne l'ont jamais étonné. Bonaparte l'apprécie, l'invite à sa table, et Geoffroy, sous le charme, appelle Bonaparte son « illustre chef », l' « homme du siècle », le « meilleur des hommes » (p. 87). Il rapporte les derniers instants que Bonaparte passa dans son palais du Caire, son entretien avec Monge et Berthollet, ses paroles devant son état major sur la « dignité des sciences ». Il montre qu'après le départ du général, le découragement s'empare de tout le monde. « Il ne nous reste plus, écrit Geoffroy à Cuvier, qu'à nous envelopper dans nos manteaux », et il ajoute que sa santé est délabrée, son corps usé, qu'il a « trouvé le terme de son courage », qu'il se rappelle avec douleur tout ce qu'il a quitté, qu'il désespère de revoir jamais ses parents et ses amis. L'évacuation s'avance. Pourvu que les collections soient sauvées, pourvu que les matériaux recueillis, ces « matériaux du plus bel ouvrage qu'une nation ait pu faire entreprendre », soient heureusement rapportés en France ! Car c'est l'ouvrage de la commission des arts qui « excusera aux yeux de la postérité la légèreté avec laquelle notre nation s'est précipitée en Orient ; en déplorant le sort de tant de braves guerriers qui ont succombé en Égypte, on se

consolera par l'existence d'un ouvrage aussi précieux ! » On remarquera que Geoffroy connaissait Menou (p. 66) et qu'il ne lui est pas hostile ; il vante, au contraire de ses camarades, la justice et l'intelligence du général. Geoffroy sut profiter de son crédit pour imposer aux Anglais le respect de la « propriété intellectuelle », et obtenir que les collections de la commission qui tenaient à peine dans cinquante-cinq caisses, seraient exceptées de la capitulation ; mais le modeste savant se tait sur le rôle important qu'il joua dans cette négociation. Le recueil que nous offre M. Hamy, mérite, comme on voit, d'être accueilli avec reconnaissance. Les lettres qui le composent ont été tirées de différentes archives, de la correspondance de Cuvier donnée récemment à l'Institut, des lettres à Jussieu et aux professeurs du Muséum d'histoire naturelle, des papiers de la famille de Geoffroy. L'éditeur s'est parfaitement acquitté de sa tâche. Sa préface est écrite avec goût et compétence. L'annotation copieuse, exacte, puisée aux sources et fort utile, est irréprochable. M. Hamy a mis dans cette publication tout le soin et toute l'érudition qu'on lui connaît [1].

A. C.

Moncure-Daniel Conway. **Thomas Paine, 1737-1809 et la Révolution dans les Deux-Mondes,** traduit de l'anglais par Félix Rabbe, avec portrait. Paris, Plon. 1900. In-8, xl et 460 p., 7 fr. 50.

On regrettera que la traduction de M. Rabbe offre quelques défauts : il traduit *Hessians* ou Hessois par « Hessiens », *resignation* ou démission par « résignation », *injury* ou tort par « injure », *a species of jockeyship* par « une espèce de l'art de courses ». Mais telle quelle, cette traduction fera connaître au public français un personnage d'une grande importance historique, et elle contient beaucoup plus que l'ouvrage anglais (qui, j'en demande pardon à l'auteur, a paru en 1892, et non en 1893) : depuis l'apparition du *Life of Paine*, M. Conway a trouvé de nouveaux documents et cette version française est, nous dit-il, le résumé complet de ses travaux sur l'époque révolutionnaire telle qu'elle apparaît dans la carrière du grand citoyen qui fut renié par l'Angleterre et adopté par les États-Unis et par la France. Nous n'analyserons pas ce gros volume qui comprend vingt-sept chapitres et qui offre une lecture très intéressante. Peut-être M. C. aurait-il pu serrer, condenser son récit en certains endroits. Peut-être est-il trop favorable à son héros. Mais il aura le mérite d'avoir, comme il dit, arraché Paine au pilori, d'avoir écarté la boue que tous les passants lui jetaient pieusement, d'avoir raclé la couche de goudron qui l'avait noirci pen-

---

1. P. viii et 109 lire Dommartin et non *Dammartin* ; p. 71 le *Zullkousky* ou *Zulkowsky* cité est le *Sulkowsky* de la p. 85 et *Sulkowski* de la p. 108.

dant un siècle (p. XIX), et il raconte avec une sorte d'enthousiasme comment une fois convaincu que Paine avait grandement contribué à l'histoire du temps, il se laissa saisir et entraîner à travers les archives de Washington et de New-York, de la Virginie, du Pensylvanie, de la Nouvelle-Angleterre, de l'Angleterre et de la France. On peut dire que jamais biographie ne fut préparée et composée avec tant d'amour, tant de patience et de conscience. L'auteur a suivi partout les traces de Paine et c'est à Paris qu'il a terminé son travail, tout près du passage des Petits-Pères, où Paine vivait entouré d'amis dans l'automne de 1792, où il fut arrêté dans l'hiver de 1793, où il fut, au sortir de prison, recueilli par Monroe (p. XL). Il retrace d'une façon très intéressante les premières influences que subit Paine et ses premières luttes, ses relations avec Franklin, son départ pour le Nouveau-Monde, l'ardeur avec laquelle il soutint par ses écrits politiques les États-Unis dans leur guerre de huit années contre l'Angleterre, l'impression profonde que firent ses articles et notamment le célèbre *Common Sense* « dont la popularité n'a pas d'exemples dans l'histoire de la presse », sa nomination au poste de premier secrétaire des affaires étrangères, sa controverse avec Deane dont seul il connaissait la vénalité, son voyage en Europe. Une nouvelle Révolution éclate alors où Paine joue son rôle : la Révolution française. Il ne se borne pas à envoyer à Washington, de la part de Lafayette, la clef de la Bastille ; il répond à Burke par son livre des *Droits de l'homme* ; il plaide à Paris en 1791 la cause de la République ; il reçoit en 1792 de la Législative le titre de citoyen français et il est élu à la Convention par quatre départements (Oise, Puy-de-Dôme, Somme, Pas-de-Calais). Mais il essaie de sauver Louis XVI parce que tuer un monarque n'est pas tuer la monarchie, parce qu'il faut tuer le roi, mais épargner l'homme, et pendant qu'il est proscrit en Angleterre, le voilà suspecté en France, regardé comme girondin, épargné encore par les jacobins, mais voyant tous ses amis fugitifs ou décapités, désespéré que » le tribunal révolutionnaire prenne la place de l'Inquisition et la guillotine, celle du bûcher ». Il se retire dans une vieille maison du faubourg Saint-Denis où il reçoit ses amis d'Angleterre et d'Amérique. Bientôt il est arrêté à son tour, et M. Conway nous révèle que ce fut à l'instigation de Gouverneur Morris qui craignait d'être remplacé et dénoncé par Paine : « Morris, dit un espion, est trop fin pour laisser un pareil poisson s'échapper et nager dans ses eaux et il a dit à Robespierre qu'il n'a aucune connaissance de droits de naturalisation que puisse réclamer Paine ». Le comble, c'est que Morris écrivit en Amérique qu'il avait réclamé Paine comme Américain ! L'excellent livre de M. Conway se termine par le récit de la délivance de Paine, des derniers jours qu'il passe en Europe, de son retour à New-Rochelle et de sa mort. On remarquera dans ces dernières pages des extraits de la correspondance de Paine sur sa captivité, l'analyse du *Siècle de la*

raison et de curieux détails sur les rapports de Paine avec la famille de Nicolas Bonneville (cf. préface, p. xxxii-xxxv). L'appendice renferme un instructif passage d'un Mémoire de Genet sur le jugement et l'exécution du roi (communiqué à M. Conway par le fils de Genet, avocat à New-York). Mais ce qu'il faut surtout louer dans ce volume, c'est la masse de renseignements qu'il contient et que l'auteur a rassemblés avec tant de labeur et de soin, après tant de voyages et de démarches, c'est la conviction sincère et ardente qui l'inspire, c'est le zèle admirable avec lequel il a cherché, trouvé, comme il dit, une strate Paine dans la formation politique et religieuse des deux mondes. L'ouvrage est une des biographies les plus documentées, les plus fouillées et les meilleures qui soient [1].

A. C.

Bernadotte, Napoléon et les Bourbons, 1797-1844 par Léonce Pingaud, Paris, Plon, 1801. In-8, 452 p.

Le livre de M. Léonce Pingaud sur Bernadotte est fort attachant, plus attachant que celui de M. Schefer puisqu'il nous présente Bernadotte maréchal d'Empire, et plus tard, comme prince et roi de Suède, dans ses rapports avec « Napoléon et les Bourbons ». M. P. nous montre surtout l' « incroyable ambition » (comme disait Ségur) du personnage, la pensée de la France qui le hantait, ses sentiments hostiles envers ceux qui dans sa première patrie occupaient à son détriment la première place. D'un bout à l'autre du livre nous voyons Bernadotte jaloux de Bonaparte et se croyant son égal. Au 18 brumaire, sans trop se compromettre, il guette vainement l'occasion de saisir le pouvoir, et dès lors commence son vilain rôle : époux de Désirée Clary qui fut aimée de Napoléon, toujours protégé par son beau-frère Joseph, il peut impunément garder une attitude équivoque, tantôt servant, tantôt trahissant, regardé aujourd'hui comme un ennemi déguisé, et traité demain comme un parent, sûr d'être favorisé ou pardonné. Car Bonaparte lui pardonne tout, et son opposition dans le conseil d'Etat, et ses relations jacobines, et le complot de Rennes, et sa conduite en 1805, et son immobilité calculée à Iéna, et son

---

1. P. 254, Miranda n'était par Mexicain puisqu'il est né à Caracas. Peut-on dire p. 209 que Paine était *député pour Calais* (dire plutôt « du Pas-de-Calais), p. 290, que Mme Roland était *mystical*, et p. 303 que Barère était le chef du Comité de salut public ? P. 443, lire La Haye et non *La Hague*. Voici un passage de Forster que M. Conway n'a pas connu (*Schriften* IX, 25) : « Je n'ai pas trouvé beaucoup en Thomas Paine, il vaut mieux jouir de lui dans ses écrits. Il a à un haut degré l'humeur et l'égoïsme de maint Anglais. Tout son visage est rouge de feu et plein de boutons pourprés qui le rendent très laid ; du reste il a des traits spirituels et un œil de flamme ».

absence du champ de bataille d'Eylau, et sa lenteur à Wagram, etc., etc. (voir p. 91). Déjà maréchal et prince de Ponte-Corvo, Bernadotte devient prince royal de Suède, et son premier mot en débarquant à Gotheborg, c'est qu'il ne veut être ni le préfet ni le douanier en chef de Napoléon. Il se venge dès lors; sa jalousie contre Napoléon s'est transformée en haine; toute sa ruse et sa patience se déploient pour pousser la Suède, malgré elle, vers la Russie. Il ne se détache pas aussitôt ni formellement, et il a des instants d'hésitation naturelle; mais dès qu'il sait la Poméranie suédoise occupée par les Français, il s'allie avec Alexandre qui lui promet la Norvège et à qui il promet de faire une diversion en Allemagne contre Napoléon. A l'entrevue d'Abo avec le tsar et l'anglais Cathcart, il propose de descendre en Bretagne, de soulever la France, et Alexandre lui réplique qu'il verra volontiers les destinées de la France entre les mains du prince royal de Suède. Là-dessus le Gascon s'enflamme, et il songe à revenir en France, à remplacer Napoléon, à ceindre la couronne par excellence, celle du Béarnais. « De même que le révolutionnaire perçait sous le prince, le prétendant au trône de France subsista sous le roi éventuel de Norvège. Voir son fils recueillir l'héritage de la péninsule scandinave et rentrer lui-même en souverain à Paris, tel fut le rêve qui traversa fréquemment sa pensée de 1812 à 1815. Il entendait reconstituer l'Etat suédois selon ses vues, mais trouver sa récompense ailleurs; il pensait fonder en France, sous le patronage de l'autocrate russe et selon les idées de Mme de Staël, une monarchie militaire par ses origines, sincèrement constitutionnelle au sens de 1789 par son esprit » (p. 173). Il aborde en Poméranie; il voit Alexandre et Frédéric-Guillaume à Trachenberg et leur révèle la tactique qui les fera vaincre: refuser la bataille à Napoléon, mais attaquer ses lieutenants. S'il n'a pas le titre de généralissime réservé à Schwarzenberg, il commande l'armée du Nord, et le voilà de nouveau un personnage double : Suédois et Français, mais plus Français que Suédois, pensant à régner sur la France sans perdre son futur trône de Stockholm, assez incertain de sa destinée, et, pour ne rien compromettre, restant presque toujours à l'arrière-garde. A Grossbeeren, il ne fait donner qu'une batterie et se soucie plus de tenir ses Suédois hors de portée que de les mener au secours de Bülow. A Dennewitz, même indécision, mêmes retards, et Pozzo di Borgo qui l'accompagne, dénonce son inertie avec indignation. Néanmoins, malgré sa lenteur, c'est son intervention qui, à Leipzig, assure la victoire des alliés. Il ne paraît pas le 16 octobre, et il se tient encore à distance le 18; pourtant, il se décide à midi, et c'est lui qui recueille les Saxons déserteurs, qui tourne leur artillerie contre Delmas et Friant. Après Leipzig, son armée se disloque; ses contingents russes et prussiens se dispersent; lui, avec ses Suédois qu'il ménage, occupe le Hanovre, puis guerroie contre le Danemark qui lui cède la

Norvège ; puis, lorsqu'il sait la succession de France ouverte, s'efforce comme il dit à Thornton, d'être au moins l'intermédiaire de la nation française, et, s'il peut, de devenir son protecteur ou son roi. Mais il n'ose aller franchement à son but, et, malgré l'appui d'Alexandre, malgré les lettres de Mme de Staël qui voit en lui un Guillaume III, il est trop éloigné des uns, trop oublié des autres pour supplanter les Bourbons. Il se perd dans des intrigues, et quand il arrive à Paris, il est relégué, contre son attente, au second rang des vainqueurs. Et cependant, même roi de Suède, sous le nom de Charles XIV, il reste Français au fond de l'âme, il ne cesse d'évoquer ses aventures de jadis, de rappeler les impressions du passé, et l'opinion française est la seule divinité de sa jeunesse à laquelle il demeure fidèle : il travaille sans bruit à conquérir l'indulgence de la France, il veut mourir en paix avec son pays d'origine, et il cherche, il paie des avocats pour le réhabiliter auprès du peuple dont il est sorti. L'étude de M. Pingaud, composée d'après une foule de documents inédits, offre une lecture très agréable. L'auteur n'est pas seulement un érudit et un chercheur — (que de choses il a trouvées, par exemple, sur les mystérieuses démarches de Bernadotte et de ses agents à la fin de 1813 et dans les premiers mois de 1814 !) c'est encore un psychologue, et il a très bien peint, sans indulgence et avec beaucoup de finesse, d'esprit et de malicieuse ironie, sous tous ses aspects et dans tous ses contrastes, dans son astuce, dans ses prétentions vivaces, dans ses exagérations de langage, le caractère de celui qu'il nomme le plus hardi, le plus extraordinaire, le plus heureux des cadets de Gascogne [1].

A. C.

Documents publiés par la Société d'histoire contemporaine. Paris, Picard. 1900-1901.

Kléber et Menou en Egypte, publié par Fr. Rousseau, avec une carte. In-8, LIX et 455 p.

Souvenirs politiques du comte de Salaberry sur la Restauration, 1821-1830, publiés par le comte de Salaberry son petit-fils, 2 vol. In-8, XIX et 285 p., 325 p.

Une femme de diplomate, Lettres de Mme Reinhard à sa mère, 1798-1815, publiées par Mme la baronne de Wimpffen, née Reinhard. In-8, XXVII et 450 p.

La Société d'histoire contemporaine poursuit avez un zèle et une vaillance dignes de tout éloge ses publications de documents historiques.

On trouvera dans *Kléber et Menou* les lettres écrites par ces deux gé-

---

1. P. 214 lire Dufresse et non *Defresse* ; p. 237 pourquoi parler d' « invincibles remords » chez Bernadotte ?

néraux depuis le départ de Bonaparte, d'août 1799 à septembre 1801. M. François Rousseau les a tirées du dépôt historique de la guerre et d'ouvrages imprimés, comme les *Mémoires* de Berthier et de Reynier, le *Kléber* de Pajol, les *Pièces relatives à l'armée d'Orient* publiées en l'an IX par ordre du Tribunat, le *Moniteur*, la *Gazette de Leyde*. Il indique d'ailleurs la provenance de chacun des documents qu'il publie et il a réimprimé les pièces après les avoir collationnées autant que possible sur l'original. On sera aise de trouver réuni en un volume tout ce qui concerne cette période bien tranchée des commandements de Kléber et de Menou. Dans une très solide introduction, M. Rousseau apprécie les deux successeurs de Bonaparte qu'il trouve « singuliers » : l'un voulait, malgré ses instructions, retourner en Europe et faisait bon marché de cet établissement français d'Afrique qu'il avait immortalisé, presque malgré lui, par la victoire d'Héliopolis ; l'autre paraissait comprendre les desseins de Bonaparte et même, dans son activité brouillonne et impatiente, il les outrepassait, sans être capable de les mener à bonne fin. L'annotation, souvent instructive, puisée aux sources, rehausse la valeur de cet important volume [1].

Le comte de Salaberry, député sous la Restauration, était loyal, droit, probe, mais un homme d'extrême-droite, un royaliste intransigeant, un « chevau-léger », et avec cela, agressif, entraîné volontiers aux vivacités et aux outrances de la polémique, et que Timon décrit marchant le pistolet au poing contre les libéraux et, du haut de la tribune, répandant sur eux les bouillantes imprécations de sa colère. Tel il paraît dans les *Souvenirs politiques* que publie son petit-fils. Il déclare dès le début qu'il veut « repousser les mensonges systématiques avec lesquels le Bertin de Vaux, ma commère Michaud et autres fourbes ou insensés calomnient tous les matins ». Il traite le duc de Richelieu d' « eunuque en politique, en administration, en moralité ». Il applaudit à la chute du ministère Martignac « ministère à concessions » et à l'avènement du ministère Polignac, « ministère religieux, monarchique, consciencieux » ; il qualifie les 221 de « majorité factieuse » ; il ne voit en France qu' « audace », « démence de l'impiété » et « esprit de révolte ». Ces citations suffisent. Mais le comte de Salaberry n'avait pas seulement du caractère ; il avait de l'esprit, de la sagacité et de l'humour ; il critique Chateaubriand de la façon la plus

---

1. Il y a pourtant des critiques à faire : p. 17, Jullien n'est pas le fils de Jullien de la Drome, c'est Jullien de Bidon qui devint préfet du Morbihan ; p. 62, lire Veaux et non *Vaux* ; p. 308, le général Faultrier cité est François-Claude-Joachim Faulrer de l'Orme, né à Metz le 15 août 1760 et mort à Nordlingen le 7 novembre 1805 ; on l'a confondu avec Simon, son frère, qui d'ailleurs ne fut général qu'en 1806 ; p. 442, erratum à l'erratum : il faut écrire Phélipeaux et non *Phélippeaux* ou *Phélypeaux*. Certains personnages n'ont pas de note : Sartelon, Delzons, Duranteau, Fugière, Marc Aurel, et mieux valait une note sur ces personnages que sur Desaix, Friant et autres généraux connus.

mordante et il fait de piquants portraits d'un grand nombre de ses contemporains. Dans son décousu et sa partialité, cet ouvrage est une source que les historiens de la Restauration ne devront pas négliger.

Les lettres de Mme Reinhard (Christine Reimarus) à sa mère ont été traduites de l'allemand par sa petite fille Mme de Wimpffen. On les lit avec intérêt. Mme de Wimpffen les a réparties sous sept rubriques : Toscane, le ministère, Helvétie, Moldavie, Russie, Retour, Invasion, Restauration. L'historien trouve à glaner dans ces sept chapitres. A Florence, Mme Reinhard voit Pauline Leclerc qui « aime à s'amuser, à parler toilette », Macdonald qui va se faire battre à la Trébie, Serurier qui lui raconte gaiement comment on change une constitution, et elle assiste avec horreur aux excès de nos commissaires, aux « rapines » de ces « barbares » qui veulent fondre des pièces d'orfévrerie de Benvenuto Cellini. Elle nous montre la situation difficile de Reinhard au ministère et c'est avec joie qu'elle quitte Paris pour Berne. La mission de Moldavie est la moins heureuse des missions de Reinhard : le trajet a été pénible, et lorsque les Russes envahissent la principauté, ils déportent le diplomate et sa femme à Krementschuk. L'internement cesse au bout de quelques semaines, mais après combien de traverses et d'angoisses ! Reinhard est alors nommé ministre à Cassel près la cour de Westphalie ; mais cinq ans plus tard, il faut fuir devant les Cosaques. En 1814, Mme Reinhard assiste à la rentrée des Bourbons. Elle meurt l'année suivante. Ses impressions de voyage sont fort attachantes. Mais on notera surtout dans ses lettres ce qu'elle dit des généraux, de l'incapable Gaultier, par exemple, de Talleyrand, de Bonaparte qu'elle admire, qui lui semble avoir « toutes les audaces et tous les courages », qui a fait le 18 brumaire à la satisfaction de la France entière et, ce faisant, « s'est montré ce qu'il est toujours, d'une immense supériorité. » Remarquons aussi le jugement sévère et juste qu'elle porte sur Joséphine. Citons enfin les pages de ces *Lettres* que les amis de la littérature allemande liront volontiers, celles qui concernent Kerner [1] (à recommander à M. Ad. Wohlwill), Gœthe que Reinhard connut à Carlsbad et que Mme Reinhard apprécie plusieurs fois (à recommander au *Gœthe-Jahrbuch*) et Lavater [2].

A. C.

1. Pourquoi ne pas nous dire qu'il se prénomme George ?

2. P. 18, lire Mangourit et non *Mangouri* (à la table *Mangoune*) ; p. 55 (et table) Montrichard et non *Monichard* ; p. 179 Lacy et non *Lassi* (manque à la table) ; p. 392 (et table) Pougens et non *Pongens*. Relevons encore p. 3 *Trent* pour Trente et *Dehm* pour Dohm, p. 26 *Hugon de Basseville* pour Hugou de Bassville ; p. 326 *Froman* pour Frommann. La faute la plus grave peut-être est les rochers de la *Meilleraie* (p. 124 et 127) pour Meillerie, et il eût fallu p. 360, rectifier l'erreur de Mme Reinhard qui écrit *Laplanta* pour « Kirgener de Planta ».

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — **30 septembre** — **1901**

Delafosse, Théorie de l'ordre. — Dalman, Divan palestinien. — Kan, Jupiter Dolichenus. — H. Meyer, La langue des Boers. — Bonnefoux, Mémoires, p. Jobbé-Duval. — Fabry, Campagne de l'armée d'Italie, III. — De la Jonquière, L'expédition d'Égypte, II. — De Cugnac, Marengo. — Desbrière, Projets et tentatives de débarquement aux Iles Britanniques. — Colin, Campagnes du maréchal de Saxe, I; Un projet de débarquement en 1743. — Bonnal, Sadowa. — Swelberch de Lovenjoul, La genèse des Paysans de Balzac. — Brun-Durand, Dictionnaire de la Drôme, II. — Le Sar Peladan, La terre du Christ. — W. de Landau, Les Phéniciens. — Littmann, Scènes arabes. — Inscriptions grecques sur l'histoire romaine, I, 1, p. R. Cagnat et Toutain. — Wirth, L'Asie. — Palmer, La vie russe.

Théorie de l'Ordre, par Jules Delafossè. 1 vol. in-8, I. xix. 399. Plon et Nourrit, édit., 1900.

Les lecteurs qui s'attendraient à trouver traité dans le livre de M. Delafosse le sujet qu'annonce son titre, seraient déçus. Il contient une critique bien plus qu'une théorie, et l'analyse de ce qui est aux yeux de l'auteur un profond état de désordre social, plutôt que le tableau méthodique d'un régime ordonné. Ce volume sera, surtout d'ici à quelques années, utile à consulter pour qui voudra connaître la psychologie d'un réactionnaire plébiscitaire de l'an 1900. M. D. ne se fait pas d'illusions sur la monarchie héréditaire. Tout en la regrettant, il constate qu'elle est morte ou mourante, morte en France, et mourante partout (je ne sais si c'est bien exact), partout sauf en Russie. Il n'a pas non plus d'illusions sur le suffrage universel, qui lui apparaît l'absurdité des absurdités : mais persuadé que le suffrage universel est indestructible et irremplaçable, il cherche un régime politique qui s'en accommode.

Est-il besoin de dire que M. D. le voudrait aussi loin que possible de notre république parlementaire, pour laquelle il n'a pas assez de sévérités et dont il détaille tout au long les défectuosités? Est-il besoin de dire aussi que cette partie critique de son ouvrage est la plus considérable, étant la plus aisée à rédiger? La critique du parlementarisme tel que nous le pratiquons est devenu un lieu commun. Il est difficile d'y innover. L'un y met plus d'esprit, l'autre

plus de passion : le fond des arguments reste le même. M. D., incisif dans certaines pages, banal dans d'autres, n'y ajoute pas grand chose. Il pêche souvent par exagération, — due à l'esprit de parti,— et par supposition que les institutions parlementaires marchent mieux ailleurs qu'en France, ce qui me paraît contraire à la vérité.

La constitution qu'il voudrait se rapproche de celle de 1852 — avec un président au lieu d'un empereur, issu du suffrage universel — un Sénat nommé par les représentants des grands intérêts du pays au lieu d'être désigné par le souverain — et le parlementarisme réduit à sa plus simple expression. Il oublie que le deuxième empire lui-même a été obligé d'en arriver au parlementarisme à peu près complet, dans ses dernières années. Un régime représentatif appuyé sur le suffrage universel finira toujours par accorder la véritable prédominance à ceux qui sont les élus de la nation : ou bien, le président qui se considèrera comme le véritable représentant du pays voudra gouverner sans députés. Il y a là un antagonisme fatal, et c'est ce qui fait reculer les esprits réfléchis devant une modification constitutionnelle du système de nomination du président. Le remède aux maux du parlementarisme viendra plutôt des mœurs que d'un changement de la constitution.

Dans la critique de notre enseignement public, M. D. tombe quelquefois juste, et souvent à côté. Il ne tient pas compte de la marche fatale des idées et des méthodes. Regretter le passé c'est bien ; mais vouloir qu'il revive quand il est mort, et surtout maudire ceux qui le sentant mort ont cherché à faire autre chose, c'est puérilité. La neutralité de l'école l'indigne : c'est là cependant où tendent toutes les nations. L'insuffisance de la morale civique l'exaspère : il faudra bien cependant qu'elle se complète et s'impose, sans nuire à l'influence des morales confessionnelles pour les parents qui voudront y recourir. Les reproches de M. D. au caractère encyclopédique et anti-pratique de notre enseignement sont plus justes : mais là encore tout a été dit, et M. D. ne peut guère que répéter — avec talent du reste — ses prédécesseurs en censure scolaire.

Il serait trop long de suivre M. D. dans son étude des conditions où la république parlementaire a placé l'armée, la magistrature, la presse, l'Eglise, ou plutôt de la façon dont elle a, suivant lui, tout désorganisé et démoralisé. Nous tomberions d'ailleurs en pleine politique, et ce n'est pas ici le lieu d'en faire, ni même d'en écrire. M. D. n'a pas su se dégager assez des passions qu'elle inspire pour que son livre puisse avoir la valeur d'un jugement impartial. Il restera comme un document intéressant par le talent de l'auteur, par le nombre de choses et d'hommes qu'il a vus et coudoyés, par l'incarnation qu'il est des opinions et des sentiments d'un groupe de Français plus important par leur situation sociale que par leur nombre : il ne peut pas passer pour une constatation définitive des effets et des causes de notre situation

politique. Aussi bien, sommes-nous peut-être trop près des événements d'où celle-ci est issue, pour qu'une pareille analyse puisse être tentée et réalisée avec les garanties qu'elle exige. En tout cas, M. Delafosse n'a pas les qualités d'esprit qui correspondent à ces garanties. Il dit quelque part dans son livre : « L'exagération n'est pas un mensonge : ce n'est qu'un grossissement de la vérité » (p. 282). Une telle déclaration d'un auteur indique ses tendances et fournit la meilleure critique de sa méthode.

Eugène d'Eichthal.

G. H. Dalman, **Palæstinischer Diwan** etc. Leipzig. Hinrichs, 1901- xxxiv-369 pp. in-8°.

C'est un recueil de chansons populaires recueillies avec soin par l'auteur, pendant un séjour de quinze mois en Palestine ; transcription phonétique, traduction et même spécimens assez nombreux avec notation musicale. L'objectif primitif de l'auteur était de trouver, si possible, des points de comparaison pour l'exégèse du Cantique des Cantiques. Il a dû s'apercevoir bien vite que c'était là une illusion. Sans doute, dans la série des chansons d'amour qu'on peut entendre chez les fellâhs et les bédouins, il y a plus d'un trait qui rappelle les façons de sentir et de dire de l'auteur inconnu du joli épithalame biblique ; mais on en trouverait tout autant dans les produits de la Muse populaire de pays autres que la Palestine.

La tentative de l'auteur n'en est pas moins intéressante pour la philologie arabe et la psychologie ethnique. Toutefois, elle n'est pas aussi nouvelle qu'il se l'imagine. Il ne paraît pas savoir qu'il a eu, dans cet ordre de recherches, des précurseurs qui ne sont pas sans mérite ; je citerai, entre autres, les excellents travaux de M. Baldensperger et de Mme Lydia Einszler sur les usages des indigènes de Palestine.

De nombreuses notes donnent des éclaircissements sur les points douteux ; elles sont, en général, exactes, bien qu'un peu sèches. Un index eût été très désirable.

P. 82, Dalman explique l'expression *dhimmi*, désignant les juifs et les chrétiens, par « tadelnswerter » ; ce ne peut être là qu'une étymologie populaire (visant *dhamm* « blâme ») ; on s'étonne de la voir prise pour argent comptant par un arabisant sérieux ; le *dhimmi*, les *ahl dhimmé* sont proprement ceux qui jouissent de la garantie accordée par l'islam aux deux religions tolérées ; en l'espèce, dans la chanson en jeu, il s'agit d'un orfèvre, métier dont justement les chrétiens et les juifs ont le monopole en Syrie.

Dans le récitatif nuptial à développements divers, qui commence

invariablement par le vers : *yâ haláli, yâ máli*, je n'ai pas trouvé le motif très fréquent :

yâ haláli, yâ máli (bis)
yâ 'khouâni rouddoûh aleyi.
(« ô mes frères, faites-moi le répons »).

P. 158. La chanson des pèlerins de Nebi Moûsa. — Il est exact que par le *tehlîl* les Musulmans entendent la profession de foi fondamentale : « il n'y a de dieu que Dieu »; toutefois, je crois bien que le mot est apparenté au *hillel* hébreu, et particulièrement au dérivé liturgique de ce verbe : *hallelou yah*, « alleluiah » louez Dieu ! Je ne connais pas dans le dialecte syrien *déraqé* au sens de « hampe de drapeau » [1]. La lépreuse, sur les lèvres de laquelle M. D. a recueilli ce mot, est une source pathologiquement suspecte, pour peu qu'on songe aux horribles lésions de l'appareil vocal chez les misérables de son espèce ; ne faudrait-il pas, par hasard, rétablir une labiale au lieu de la dentale : *beräqé* (*beîráq*), mot turco-persan signifiant « étendard » ? Je ne comprends pas, non plus, dans le même passage : *yâ cha 'rak, yâ Moûsa, sábil 'al ouaraqè*, traduit par : « dein Haar, O Mose, fällt herab auf das Blatt » ; M. D. suppose qu'il s'agit du « livre de la loi » de Moïse ; mais, franchement, ce « cheveu » vient là un peu comme sur la soupe. M. Dalman est-il bien sûr de son texte [2] et, là encore, sa lépreuse à l'articulation suspecte ne lui aurait-elle pas joué quelque tour de sa façon ?

CLERMONT-GANNEAU.

A. H. KAN. **De Jovis Dolicheni cultu.** Groningue, Wolters, 1901, in-8°, pp. 1-115.

Kan, en prenant pour sujet de sa thèse Jupiter Dolichenus, n'a pas caché ce qu'il devait à ses devanciers, surtout à la dissertation d'Hettner. Comme il apporte peu de documents nouveaux, il n'a guère pu que préciser et rectifier des points de détail : le culte du dieu de Comagène, dont la fortune fut singulière aux IIe et IIIe siècles de notre ère, reste l'une des plus mal connues des religions orientales. Dans le premier chapitre, K. a tenté d'expliquer les origines du dieu. Il veut les retrouver dans deux reliefs hittites et sur les monnaies de

---

1. Y aurait-il quelque confusion avec le mot turc *direk, direk*, « mât, mât de pavillon » ? Mais le mot comporte un *k* et non un *q*.

2. Par exemple, on pourrait songer à rétablir : *yâ cha'rak*, en : *yâ ch''árak* = *chî'ár*, « signe distinctif du pèlerinage » (cf. *chi'âr el-hajj*) ? quant à *ouaraqè*, si, au deuxième vers du quatrain, *deraqè* est à rétablir en *derakè*, on serait autorisé par l'exigence de la rime à corriger *ouarakè* = *ouarâk(è)*, « derrière toi » ? *Sábil* serait peut-être alors à comprendre : « cheminant » (cf. *sábila*) ?? Le tout pourrait s'appliquer à la grande procession se rendant au sanctuaire, bannière au vent.

Tarse. Mais dans le premier cas l'hiatus chronologique est formidable, dans le second le rapport de forme est tout extérieur. J'aurais préféré que K. prît pour point de départ les deux attributs caractéristiques de Dolichenus, la hache et le taureau, qu'il en montrât le sens, la diffusion en Asie Mineure et dans le monde antique, et qu'il tentât ainsi d'expliquer la nature du dieu. Il aurait bien fait aussi de rapprocher les représentations connues de D. et d'en discuter, avec plus de précision qu'il n'a fait, les ressemblances et les différences. Les questions archéologiques sont traitées trop rapidement et un peu superficiellement dans cet opuscule. Je préfère de beaucoup les deux chapitres suivants sur la dispersion dans l'empire de la religion de D. (pp. 11-19) et sur l'organisation du culte (pp. 20-33). J'y relève (p. 26) une intéressante hypothèse sur la formule énigmatique « ubi ferrum nascitur » et une explication, très probante, du nom de Marinus que portent souvent les adorateurs du dieu. Comme dans les thèses de ce genre, la liste des *Testimonia* (pp. 35-109) forme la partie de beaucoup la plus longue et la plus utile de tout l'ouvrage. Kan y discute (pp. 76-82) les inscriptions suspectes de Ligori.

A. DE RIDDER.

Heinrich MEYER. **Die Sprache der Buren.** Einleitung, Sprachlehre und Sprachproben, in-8° XVI-105 p. Göttingen 1901.

La langue officielle des républiques de l'Orange et du Transvaal est le néerlandais ; mais la langue des Afrikaanders, soit de la colonie du Cap, soit des républiques, est devenue très différente de la langue parlée en Hollande et il convient dès lors de l'enseigner pour elle-même. Le manuel que publie M. H. Meyer est le premier qui paraisse en Europe; il s'adresse à la fois aux savants et à ceux qui voudraient étudier pratiquement la langue des Boers, et paraît bien fait pour le double public auquel il est destiné; car il est à la fois clair et plein de faits puisés aux sources. Une introduction expose comment s'est développé le néerlandais dans le sud de l'Afrique; puis viennent un exposé de la langue et des textes, choisis en partie pour leur intérêt documentaire; ces textes sont accompagnés d'une traduction et de notes. En vérité, nulle grammaire n'est plus simple : en Afrique le néerlandais a perdu presque toute flexion; le nom n'est plus décliné, le verbe n'a plus de distinction de personnes; c'est cette simplification extrême de la grammaire qui donne à la langue son caractère propre et qui en fait l'intérêt; il est curieux, en effet, de voir ce qu'a été le développement spontané d'une langue indo-européenne sur un terrain nouveau. Les influences littéraires tendaient uniquement à conserver les formes classiques du néerlandais; car, jusqu'en 1861,

la langue des Boers n'a jamais été écrite et c'est seulement en 1873 qu'un mouvement en faveur de cette langue s'est produit et qu'il y a une série de publications. D'autre part, M. Hesseling a démontré et M. H. Meyer admet après lui que, malgré l'importance de l'élément allemand et de l'élément français dans la colonisation, ni l'allemand ni le français n'ont laissé dans la langue de traces importantes. M. Meyer suppose, avec beaucoup de raison, que les mutilations subies par la grammaire néerlandaise ne tiennent pas à l'influence de telle ou telle langue, mais au fait même que le néerlandais a été parlé par des étrangers de toutes sortes; il n'insiste seulement pas assez sur ceci que, si des Allemands ou des Français étaient en état de s'assimiler la grammaire néerlandaise, il n'en était pas de même des indigènes qui entouraient les colons et qui ont accepté leur langue; noyés dans une population indigène nombreuse, isolés les uns des autres dans des fermes où ils étaient entourés de serviteurs noirs ou métis auxquels ils devaient plus ou moins confier leurs enfants, séparés d'ailleurs de leur ancienne patrie et échappant à toute influence politique ou littéraire, les Boers n'ont pu maintenir la pureté de leur langue et en sont venus à parler une sorte de créole. Le cas est instructif et mérite d'attirer l'attention des linguistes.

A. Meillet.

Mémoires du baron de Bonnefoux, capitaine de vaisseau, 1782-1855, publiés par E. Jobbé-Duval. Paris, Plon. 1900. In-8, xxxv et 483 p. 7 fr. 50.

Né à Béziers en 1782, élevé comme boursier au collège de Pontlevoy, renvoyé en 1793 de cet établissement avec son linge plié dans un mouchoir bleu, un assignat de trois cents francs, un passeport et un certificat de civisme, Joseph de Bonnefoux termina ses études à Béziers et à Marmande et entra en 1798 dans la marine en qualité de novice à bord de la *Fouine*. Promu aspirant de première classe à la suite d'un brillant examen, il servit sur le *Jean-Bart*, sur la *Société populaire*, sur le *Poisson Volant*, sur le *Dix-Août* et fit deux campagnes, l'une avec Bruix, l'autre avec Ganteaume. Enseigne en 1802, il partit sur la *Belle-Poule* en 1803 avec l'escadre de Linois qui allait reconquérir les établissements français de l'Inde. Les *Mémoires* sont ici très utiles à l'historien : on y lira avec intérêt le récit de l'arrivée de l'escadre à Pondichéry, de ses opérations contre Bencoolen, de ses croisières qui firent un grand mal au commerce anglais. La campagne de Linois fut de trois années; en mars 1806, il n'avait plus que deux vaisseaux, le *Marengo* et la *Belle-Poule*. Il eut alors l'imprudence, à la hauteur des Açores, d'attaquer, malgré les conseils du commandant Bruillac, une escadre qu'il prenait pour un

convoi de la Compagnie des Indes et qui se trouva être l'escadre de Warren. Il succomba après une lutte dramatique que nous raconte l'auteur des *Mémoires*. Bonnefoux, prisonnier, alla languir pendant cinq ans en Angleterre, dans ces petites villes qu'on nommait *cautionnements*, Thames, Odiham, Lichtfield et sur le ponton le *Bahama*, en rade de Chatham. Il s'évada plusieurs fois, et plusieurs fois fut repris, puni de dix jours du cachot noir. Enfin, en 1811, il réussit, non sans périls, à gagner Boulogne. Nommé lieutenant de vaisseau, il fut attaché comme aide de camp à son cousin Casimir de Bonnefoux, préfet maritime. Il allait obtenir le brevet de capitaine de frégate lorsque Napoléon vint s'embarquer à Rochefort, et la Restauration réforma ou destitua tous les officiers de marine qui avaient assisté au passage de l'empereur. Pourtant, il reprit du service, mais il dut renoncer à la vie active du marin. Il devint un éducateur maritime incomparable. Chef de brigade à la 3e compagnie des élèves de la marine au port de Rochefort, et après un commandement à la station de la Guyane, sous-gouverneur du Collège royal de la marine à Angoulême, examinateur des futurs capitaines de la marine marchande, il eut de 1831 à 1835 le commandement du vaisseau-école l'*Orion* en rade de Brest. Il prit sa retraite en 1845 comme capitaine de vaisseau, et c'est lui qui avec son gendre Pâris (plus tard amiral et membre de l'Institut) a publié en 1848 le *Dictionnaire de la marine à voile et de la marine à vapeur*. Ses Mémoires méritent d'être consultés par les studieux de notre histoire maritime : ils renferment nombre de détails nouveaux sur nos guerres navales du commencement du XIXe siècle et sur le personnel de nos flottes d'alors. M. Jobbé-Duval les a édités avec grand soin en les accompagnant de notes dont il a puisé les éléments aux archives de la marine. Il les a fait suivre d'une *Notice* de Bonnefoux sur son cousin le préfet maritime, notice intéressante où l'on remarquera particulièrement quelques pages sur le séjour de Napoléon à Rochefort en 1815. On y voit que Napoléon pouvait s'échapper comme fit son frère Joseph, mais qu'il eut mal à propos des « idées de dignité ». Une étude sur Victor Hugues à la Guyane et une note sur l'Ecole navale terminent le volume.

A. C.

Publications de la Section historique de l'Etat-Major de l'armée.

Campagne de l'armée d'Italie 1796-1797, par le lieutenant Gabriel Fabry. Tome troisième. Paris, Chapelot, 1901. In-8, XLVII et 676 p.

L'expédition d'Egypte 1789-1801, Tome II, par C. de La Jonquière, capitaine d'artillerie breveté. Paris, Charles-Lavauzelle. 1901. In-8°, 632 p. (10 cartes et croquis).

Campagne de l'armée de réserve en 1800. Deuxième partie. Marengo, par le

capitaine de Cugnac. Paris, Chapelot, 1901. In-8, vi et 592 p. (3 cartes, 3 croquis, 6 autographes).

1793-1805. Projets et tentatives de débarquement aux Iles Britanniques, par Ed. Desbrière, capitaine breveté au 1er cuirassiers. Paris, Chapelot, 2 vol. in-8, 1900 et 1901. ix et 394 p., 418 p.

Les campagnes du maréchal de Saxe. Première partie. **L'armée au printemps de 1744,** par J. Colin, capitaine d'artillerie breveté. Paris, Chapelot, 1901. in-8, 347 p.

Louis XV et les jacobites. Le projet de débarquement en Angleterre de 1743-1744, par J. Colin. Paris, Chapelot. In-8, viii et 187 p.

Tout en faisant paraître sa *Revue d'histoire* qui contient d'excellents articles et une bibliographie bien fournie, la section historique de l'Etat-Major de l'armée, énergiquement dirigée par le lieutenant-colonel Coutanceau, poursuit les publications que nous avons récemment annoncées. Ces publications ont toujours le même caractère et l'on nous pardonnera d'insister sur ce point que certaines personnes ne veulent pas comprendre. La section historique s'est donné pour tâche de répandre autant que possible dans le monde militaire les documents des archives de la Guerre et d'éviter des recherches aux officiers qui étudient les luttes d'autrefois. Elle laisse à d'autres le soin de composer des relations raisonnées et de chercher la philosophie des événements. Son but, c'est de préparer des éléments de travail : dans ses ouvrages, elle reproduit toutes les pièces qui ont une valeur sérieuse pour l'histoire, et le récit ou plutôt l'esquisse du récit n'est là que pour encadrer les lettres, dépêches, relations et mémoires. Bref, elle nous donne le dossier complet, très clairement disposé ; à nous, de juger, et, en tout cas, à nous d'accepter avec la plus vive gratitude ces recueils précieux, et de remercier, de féliciter les officiers qui s'acquittent avec science et conscience de la tâche qu'ils se sont fixée ; à nous de louer la patience de leurs recherches qu'ils portent de tous côtés, dans toutes les archives, et à Paris, et en France, et à l'étranger, de louer l'exactitude et l'étendue de leur savoir, la précision de leurs annotations et appréciations, le calme, la pondération, l'impartialité qu'ils mettent dans ces considérables travaux.

M. le lieutenant Fabry, l'auteur du volume cité en tête de cet article, n'appartenait pas à la section historique. Mais cet infatigable chercheur a trouvé trop de documents inédits d'un réel intérêt pour que la section n'ait pas accepté le troisième volume de sa *campagne d'Italie* dans la collection de ses publications. Les deux premiers tomes, parus chez Champion, retraçaient la situation de l'armée d'Italie de Loano à février 1796. Ce troisième volume nous présente l'armée, de février 1796 à l'arrivée de Bonaparte (26 mars). M. F. y reproduit des pièces tirées non seulement des archives de la guerre et des archives nationales, mais des archives de Vienne et de la collection du prince d'Essling. Nous voyons d'abord le dénuement des troupes et le manque d'effets de toute sorte. Le mal s'accroît par suite

de l'amalgame, du second amalgame qu'a déterminé l'arrêté du 18 nivôse : toutes les opérations relatives à la réorganisation des demi-brigades ont été réunies dans un chapitre spécial où l'on trouve les circulaires contre les déserteurs, les plaintes que soulève le travail du général Fontbonne, les doléances des corps supprimés et les réponses consolantes de Schérer. On constate toutefois que, malgré son état de détresse et les difficultés de l'embrigadement, l'armée ne cesse pas de s'instruire : elle aime ses généraux parce que ses généraux vivent avec elle, parce qu'ils connaissent leurs officiers et savent ce que chacun vaut, parce qu'ils font toujours droit aux justes réclamations. Qu'on lise la lettre où Augereau annonce à la 105e demi-brigade qu'elle reste sous ses ordres, cette 105e qui est le modèle de toute l'armée et qui comprend le régiment ci-devant Alsace ; « j'ai lu la lettre à ces braves officiers, je la leur ai expliquée en allemand et ils m'ont paru très satisfaits » (p. 120). Qu'on lise aussi l'instruction préparée par Schérer pour ses divisionnaires à cause du « genre de guerre qui va tout-à coup changer » (p. 61). Il y a d'ailleurs dans ce volume une foule de détails intéressants. Schérer, Kellermann, Berthier exposent tour à tour leurs plans, et le projet de Berthier, qui souhaite une puissante diversion de l'armée des Alpes, méritait d'être connu. Mais Schérer demande trop pour une guerre offensive. Pouvait-on réunir 60,000 hommes et 16,000 mulets ? Aussi Saliceti, envoyé par le Directoire, est-il d'avis qu'écouter Schérer, c'est condamner l'armée à l'inaction, et qu'il vaut mieux, sans nul retard, attaquer les Piémontais et vivre sur leur pays. De là, le remplacement de Schérer : puisque Schérer se déclare incapable d'ouvrir la campagne, le Directoire accepte sa démission et le remplace par Bonaparte. Cependant Saliceti se rend à Gênes pour conclure un emprunt : sur une réponse dilatoire, il se décide, ainsi que Cacault, à faire marcher des troupes sur Saint-Pierre-d'Arena et Schérer met 6,000 hommes à sa disposition. On convient même, en outre, d'occuper la forteresse de Gavi que les Autrichiens ont demandée aux Gênois : « il faut, dit Cacault, avec les Italiens le langage des Spartiates et l'épée des Romains ». Mais à cet instant arrive la nouvelle du changement du général en chef, et Saliceti, tout en persistant dans son dessein de terrifier les Gênois, limite et réduit l'opération. Une seule demi-brigade, la 70e, s'ébranle et se saisit de Voltri. Gênes proteste et bien qu'effrayée, refuse tout argent [1]. — Le chef de la section historique, M. le lieutenant-colonel Coutanceau, a mis en tête du volume une excellente préface : il y montre, entre autres points notables,

1. P. 237 lire Laubadère et non *Laubardère;* p. 541 M. Fabry dit que l'influence de Clarke est « bien faite pour surprendre », mais Clarke était attaché au Comité topographique. En général, M. Fabry ferait bien de soigner davantage la transcription des noms propres; on a peine à comprendre que le nom de Gaultier qui revient si souvent, soit toujours écrit *Gauthier*. De même pour Serurier qui ne s'écrit pas *Sérurier* et Denniée qui ne s'écrit pas *Dennié*.

ce que le plan de Bonaparte avait de génial, comparé aux plans de Kellermann et de Schérer, et il insiste sur le mouvement dont Voltri fut l'objet : ce mouvement, dit-il fort bien, remit tout en question et força Bonaparte à modeler sa combinaison sur de nouvelles données.

Les préliminaires et préparatifs de l'expédition d'Egypte, la prise et l'organisation de Malte, tel était le sujet du premier volume de M. de la Jonquière. Dans le second il étudie les débuts de la conquête, la marche des Français dans le désert, Chobrakhit, les Pyramides, Salheyeh, Aboukir, les mesures de gouvernement. Grâce aux documents qu'il a consultés de tous côtés et qu'il reproduit pour la plupart, M. de la J. fait la lumière sur nombre d'événements. Il parle, par exemple, d'un plan que Bonaparte avait primitivement arrêté pour prendre pied en Egypte ; à la nouvelle que la flotte anglaise l'avait précédé, le général dut abandonner son premier projet et débarquer toute l'armée le plus tôt possible en vue d'Alexandrie. Pour mieux montrer la portée des instructions données par Bonaparte à Brueys, M. de la J. groupe tous les ordres et comptes-rendus qui concernent la marine, et nous voyons par là que Bonaparte voulait garder la flotte à sa disposition pour quitter l'Egypte quand il le voudrait et qu'il décida de concert avec Brueys qu'elle mouillerait à Aboukir. De même, M. de la Jonquière reconstitue complètement à l'aide des lettres, des mémoires et des journaux de marche tout ce qu'a fait et souffert l'armée, les fatigues et les privations qu'elle subit avant d'atteindre le Caire. La bataille des Pyramides nous est retracée d'après la relation de Berthier, la version arabe d'Abdurrhaman et les rapports des divisions françaises, comme le combat de Salheyeh d'après le journal circonstancié de Detroye. D'importants chapitres sont consacrés au commandement de Kléber à Alexandrie et surtout aux décisions promptes et vigoureuses qu'il prit après le désastre d'Aboukir pour réorganiser les marins et garantir la sûreté des ports et de la presqu'île, à la situation de Menou qui rencontrait à Rosette de grandes difficultés, aux premières mesures administratives et militaires qui suivirent l'occupation du Caire, aux dispositions de Bonaparte après l'écrasement de sa flotte et aux ordres qu'il donna pour la défense des côtes et la protection des communications de l'armée, à la mission dont le chef d'escadron Beauvoisins fut chargé auprès de Djezzar [1]. Mais le chapitre le plus intéressant peut-être est celui qui porte le titre de *la bataille d'Aboukir*. L'auteur publie des pièces qui prouvent que Brueys avait une position désavantageuse et pouvait placer son escadre dans de meilleures conditions ; il remarque toutefois que les équipages étaient médiocres et très inférieurs en nombre. Des annexes qui ne sont nullement négligeables, terminent le volume. On y notera l'ex-

1. On aurait pu laisser de côté l'Institut d'Egypte.

posé complet et fort instructif des négociations de la France avec la Porte en 1798.

Le deuxième volume de M. de Cugnac, aussi solide et consciencieux que le précédent, nous montre les Français débouchant dans les plaines du Piémont et de la Lombardie. Le premier consul quitte la vallée d'Aoste, mais il n'a pu faire passer que six canons sous le feu du fort de Bard et c'est une des raisons qui le déterminent sans doute à marcher sur Milan sans assaillir Mélas. De la sorte il revient à son idée de prédilection, de couper les communications des ennemis, et l'occasion est propice puisqu'ils sont tenus en échec par Turreau dans la vallée de Suze, par Masséna devant Gênes et par Suchet sur le Var. Tandis que Duhesme rejette sur l'autre bord de l'Adda les bataillons de Vukassovich, Murat, Lannes, Loison, passent le Po à Belgiojoso, à Plaisance, à Crémone. Le défilé de Stradella est occupé, et tout chemin de retraite barré à l'adversaire. Bonaparte appelle à lui le gros de ses troupes et attend l'attaque des Autrichiens à ce défilé de Stradella, sur la route qui lie Mélas à la base des opérations autrichiennes, L'attaque ne se produit pas. Mais un corps qui marche sur Plaisance est rencontré par Lannes et Chambarlhac, délogé des hauteurs au sud de Casteggio et poursuivi au délà de Montebello. Le premier consul comprend que les Autrichiens se concentrent à Alexandrie ; il se dirige au devant d'eux ; sa force principale suit la rive droite du Pô, pendant que la division Lapoype tient la rive de la Sesia au Tessin. Puis, croyant que la bataille aura lieu dans la plaine de Tortone, il fait venir sur la rive droite Lapoype ainsi que toutes les forces disponibles, et il se porte sur la Scrivia. Mais les Autrichiens évitent le combat et se retirent dans la direction d'Alexandrie. Le premier consul craint qu'ils ne s'échappent par la rive gauche ou par l'Apennin, et dans son incertitude, et, à ce qu'affirment les relations ennemies, sous l'impression d'un faux rapport transmis par un espion dévoué aux Autrichiens, il envoie Desaix avec la division Boudet au sud pour intercepter à Mélas la route de Gênes. On est au 13 juin : Victor et Lannes poussent toujours sur Alexandrie ; Gardanne qui forme l'avant-garde, enlève très facilement le village de Marengo ; les Autrichiens font retraite sur la rive gauche de la Bormida, et Bonaparte continue à penser que Mélas se dérobe par une marche de flanc pour gagner soit Valenza soit Gênes. Le 14, à neuf heures du matin, il dépêche sur la rive gauche du Pô vers Valenza la division Lapoype, et il donne ordre à Desaix de s'acheminer toujours vers le sud. Soudain, Mélas passe la Bormida et attaque l'armée française dégarnie de deux divisions. Victor, avec Gardanne et Chambarlhac, résiste longtemps à Marengo et sur le Fontanone ; Lannes avec Watrin le soutient ; la garde à pied des consuls appuie la droite de Watrin ; Monnier prolonge la ligne et occupe Castel-Ceriolo. Mais Victor, manquant de munitions, recule et sa reculade entraîne celle de l'armée entière qui se retire sur San-

Giuliano en perdant une partie de sa faible artillerie (elle n'eut que quinze canons jusqu'à cinq heures du soir !). Lapoype et Desaix ont été rappelés : Lapoype ne peut arriver à temps ; Desaix accourt à la fin de la journée, arrête par son artillerie les Autrichiens, les attaque ensuite avec vigueur, et lorsque Kellermann profite d'un instant favorable pour les charger avec une poignée de cavalerie, voilà que la panique s'empare des vainqueurs qui fuient jusqu'au pont de la Bormida. M. de Cugnac reproduit ici les rapports des généraux français écrits le lendemain ou le surlendemain du 14 juin, les rapports d'ensemble faits à l'état-major de l'armée de réserve, et les relations autrichiennes. Il discute en note trois points controversés : le rôle 1° de Desaix, 2° de Kellermann, 3° de la droite française et il prouve : 1° que Desaix a été rappelé par Bonaparte et ne revint pas de son chef; 2° que Kellermann avait reçu l'ordre de Bonaparte d'appuyer Desaix, qu'il attaqua au bon moment, qu'il eut l'initiative de la charge décisive ; 3° que la droite française n'a pas formé pivot à Castel-Ceriolo, qu'elle a dû, elle aussi, battre en retraite sur San-Giuliano. On sait que le lendemain de Marengo Mélas, désireux de conserver son armée qui, à vrai dire, était plus découragée que vaincue, signa la convention d'Alexandrie, et Bonaparte fut heureux de cette capitulation, car il n'avait plus qu'une vingtaine de pièces [1].

M. Desbrière, quoique capitaine de cavalerie, a été chargé « en raison de ses études antérieures, d'une certaine expérience des choses de la mer et de sa connaissance approfondie de la langue anglaise », de réunir tous les documents qui se rapportent à des projets de descente et à des tentatives de débarquement en Angleterre. Il analyse dans son premier volume les principaux projets de 1792 à 1797 et les entreprises, celle de l'an II contre les îles normandes, celle d'août 1797 contre les îles Saint-Marcouf, et les expéditions d'Irlande, celle de Muskeyn et Quantin, qui échoua, pour ainsi dire, au sortir du port, celle de Tate et Castagnier, celle de l'amiral hollandais De Winter qui fut battu et pris à Camperdown par l'amiral Duncan, celle de Hoche. L'expédition de Hoche a été traitée plusieurs fois ; mais M. D. nous communique de copieux extraits de pièces inédites ou peu connues sur le sujet; mémoires de Wolf Tone, de Lewins, de Williams, lettres de Morard de Galles, journal de Bouvet, de Nielly, et il examine l'expédition au point du vue météorologique. L'*armée d'Angleterre* forme la dernière partie de ce premier volume : M. D. y retrace les préparatifs faits à Brest et les « efforts remarquables » de l'ordonnateur Sané et de l'amiral Lelarge, la mission de Caffarelli, celle de Forfait et d'Andréossy, celle de Kléber, les mouvements des troupes, et le rôle que

1. Il y a 22 annexes : situations, tableaux de marche, inventaires, et, entre autres, pièces intéressantes, la liste des militaires cités pour action d'éclat et l'âge des officiers de l'armée de réserve avec la date de leur entrée au service.

dans ce court commandement joua Bonaparte. — Le deuxième volume traite des années 1798 à 1801. M. D. jette un coup d'œil sur l'état militaire de l'Angleterre et il montre tant par l'échec misérable d'Ostende que par des témoignages contemporains qu'elle n'avait alors que des forces insuffisantes. Il raconte la campagne de Humbert qui manqua de moyens d'action, mais qui « utilisa toutes ses bonnes chances avec art et vigueur » et les six expéditions qui devaient se combiner avec la sienne et qui échouèrent par leur lenteur et leurs retards, celle de Hardy et de Bompard, celle de Savary, etc. Ces mésaventures successives, toutes de 1798, firent abandonner durant deux ans les projets d'offensive contre l'Angleterre. Au commencement de 1801 Latouche-Tréville, recommandé par le ministre Forfait, reçut de Napoléon l'ordre de former une flottille sur la Manche. Napoléon projetait-il une descente ? Il semblait y songer sérieusement ; mais lorsque les préliminaires de la paix furent signés, il n'avait rassemblé que 150 bâtiments capables de transporter immédiatement 15,000 hommes ; en réalité, il voulait par l'éclat de ses préparatifs intimider l'Angleterre, lui faire craindre une attaque directe, l'obliger à poser les armes, et il y réussit : l'Angleterre, fatiguée et comme énervée par l'attente d'une invasion, souhaitait ardemment la paix et l'accueillit avec joie [1].

M. J. Colin commence la publication d'un considérable travail sur les campagnes du maréchal de Saxe. La première partie qu'il fait paraître, est consacrée à l'armée française au printemps de 1744. Elle comprend six chapitres : effectif et recrutement, armement et tactique, organisation et discipline, administration, service des renseignements, instruction pour les généraux. Ce préliminaire nous fait mieux comprendre les mouvements des armées de cette époque et l'évolution des méthodes de guerre : on voit déjà en ce temps-là une foule de détails pratiques du service d'état-major et de procédés administratifs qu'on croirait plus récents ; on voit la tactique perdre de sa lenteur et de sa rigidité, les opérations prendre plus d'ampleur. Bien qu'une année puisse s'écouler sans bataille, que les batailles n'aient d'autre but que de couvrir l'investissement des villes et que les sièges soient l'occupation principale des troupes, le progrès s'annonce : fusil à baguette de fer avec cartouche à balle, canon de 4 qui peut tirer jusqu'à dix coups à la minute, obusier aux projectiles creux, mouvements tournants, combat de tirailleurs, combat de postes, etc. L'aperçu que donne M. Colin des institutions et des habitudes militaires du XVIIIe siècle

1. Quelques taches dans le premier volume. Lire p. 32, Prieur et non *Rieser*, p. 51, Klingler et non *Klimpfer*. L'auteur écrit toujours *Thureau* pour Turreau (p. 43-44), *Clarcke* pour Clarke, *Rheinhard* et *Rheinhardt* pour Reinhard (p. 106, 252-253), et il dédouble Caffarelli-Dufalga, envoie Caffarelli à Boulogne et Dufalga à Dunkerque (p. 319 et 384), erreur qu'il n'eût pas commise s'il avait lu attentivement l'ordre du 12 février 1798 (p. 320).

sera donc accueilli avec reconnaissance et il a eu raison de commencer son histoire des campagnes du maréchal de Saxe par ce tableau de l'organisation de l'armée, d'autant que le sujet, s'il n'est pas épuisé, n'avait pas été encore tracé d'une façon aussi claire. L'auteur a consulté non seulement les ordonnances et les livres imprimés, mais des mémoires manuscrits.

Au cours de ce travail, M. Colin a trouvé et rassemblé des documents sur un projet de débarquement en Angleterre et la réunion d'un corps de troupes à Dunkerque. Ce plan de restauration jacobite de 1744 n'était pas ignoré des historiens; mais on n'avait pas encore étudié ses origines et ses préparatifs; on pensait même que cette tentative avait été improvisée et que le gouvernement français ne voulait pas suivre l'aventure, ne songeait qu'à inquiéter l'Angleterre. M. Colin montre que l'idée fut adoptée après la mort de Fleury surtout depuis le mois de juin 1743, et qu'elle fut adoptée sincèrement, sérieusement. Ce n'est pas du reste, comme on l'avait cru, le cardinal de Tencin qui a servi d'intermédiaire entre Louis XV et le prétendant. L'âme du complot fut un lord Sempill dont les nombreux papiers se trouvent aux archives des affaires étrangères. Ce Sempill a tout mené, mais il avait des collaborateurs au cœur léger, comme le naïf M. Carte et la marquise de Mézières, comme ces gentilshommes campagnards qui refusent de quitter leur maison par les temps froids et qui ne veulent conspirer et monter à cheval que dans la belle saison (p. 49), comme cet invraisemblable Red qui semble un mythe — car il paraît à Dunkerque et s'évanouit aussitôt; on le croit enlevé par les Anglais, noyé; non, il n'est venu qu'en tremblant, et à peine débarqué, toujours épeuré, il est reparti à l'instant (p. 107). Aussi les Français n'avaient-ils pas confiance dans les jacobites. Pourtant, les préparatifs avaient été poussés très loin; si la cour de Versailles inclinait peu à peu à renoncer à l'expédition, le comte de Saxe, Bart, Ségent commençaient l'embarquement à la fin de février. Mais dans la nuit du 6 au 7 mars une effroyable tempête d'équinoxe jetait à la côte presque tous les navires de transport; les ministres ajournèrent l'entreprise, puis l'abandonnèrent définitivement.

A. C.

Général H. Bonnal. Sadowa. **Études de stratégie et de tactique générale.** Paris, Chapelot, 1901. In-8°, VI et 192 p. (25 cartes et croquis en couleurs) 6 francs.

Après avoir retracé les causes de la guerre et les grandes lignes de la mobilisation prussienne, l'auteur de ce livre nous expose les « rassemblements ». A la fin de mai 1866, il y a trois grandes armées prussiennes : 1re armée (Frédéric-Charles); 2e armée (prince royal); 3e armée (armée de l'Elbe, Herwarth de Bittenfeld), et, en outre, une réserve

stratégique, constituée à Berlin et formée de la garde et d'un corps de réserve, qui comprend deux divisions de landwehr. Les trois armées sont réparties sur un arc commun qui mesure 450 kilomètres, de Halle à Neisse par Torgau et Gœrlitz.

Du 1er au 10 juin s'opèrent des mouvements de resserrement, et les trois armées, réunies sur la frontière austro-saxonne, offrent un front stratégique de 260 kilomètres.

Mais le 11 juin, le service des renseignements reçoit une copie exacte de l'ordre de bataille de l'armée autrichienne ; une trahison fait connaître à l'état-major prussien non seulement les zones de rassemblement des Austro-Saxons, mais la composition de l'effectif de chacun de leurs huit corps. On renforce aussitôt l'armée de l'Elbe (qui eût été trop inférieure en nombre à l'ennemi) par le corps de réserve mobilisé à Berlin. Puis, comme on sait désormais que six corps autrichiens se réunissent autour d'Olmütz et comme on croit qu'ils se jetteront sur la Silésie, on envoie la garde à la 2me armée, ou armée du prince royal, qu'on autorise à marcher sur la Neisse pour couvrir directement la Silésie menacée. C'était une faute et elle fut commise malgré les avis de Moltke. La 2me armée, grossie à tort de la garde, puisqu'elle ne devait être qu'une force de couverture, a désormais quatre corps, un corps de plus que la 1re armée et elle devient l'armée principale; bien plus, en marchant vers la Neisse, elle met entre elle et la 1re armée une distance de huit jours de marche ! Évidemment, le premier plan était le meilleur : la 1re armée, la plus forte, marchait à la rencontre de la masse principale des Austro-Saxons, et les deux autres armées l'escortaient, l'armée de l'Elbe à droite en échelon offensif, la 2me armée à gauche, en échelon défensif ; l'armée de l'Elbe « accrochait » les ennemis, la 1re armée les immobilisait, la 2me armée venait tomber sur leur flanc droit : ce plan, mûrement étudié, s'écroulait par la faute du prince royal qui voulait à tout prix border la Neisse.

Mais Moltke allait reprendre sa combinaison. Un nouvel et heureux avis fit savoir que les six corps autrichiens réunis autour d'Olmütz commençaient à marcher, non vers la Silésie, mais vers la Bohême. Moltke ordonna — le 22 juin — que les armées entreraient en Bohême et tâcheraient de se rencontrer à Gitschin : manœuvre dangereuse puisque c'était se réunir à la barbe de l'ennemi, mais qui réussit.

Après quelques escarmouches, la 1re armée (à laquelle l'armée de l'Elbe avait été rattachée) atteignit Gitschin. La 2me armée subit un échec à Trautenau ; mais le général autrichien de Gablenz n'osa pousser son avantage en passant l'Aupa, et l'insuccès de Trautenau fut compensé par la brillante affaire de Nachod qui eut lieu le même jour (27 juin). Les jours suivants, les Autrichiens ne cessèrent de reculer : à Soor et à Skalitz (28 juin), à Koeniginhof et à Schweinschaedel (29 juin). Le 30 juin, les opérations des deux armées prussiennes étaient liées, et Moltke — qui ne quitta Berlin que ce jour-là — avait

une confiance absolue dans le succès : les soldats prussiens avaient, même à Trautenau, déployé des qualités supérieures à celles des Autrichiens, bravoure, élan, habileté à utiliser comme abris et postes de combat les couverts et les accidents du sol. D'autre part, Benedek se montrait timide : il pouvait encore contenir la 1re armée et avec le gros de ses forces battre la 2me armée et la rejeter dans les montagnes; il vint simplement prendre une position défensive en avant de l'Elbe.

La bataille décisive allait avoir lieu. Le soir du 2 juillet, Frédéric Charles, se substituant à Moltke, dictait les instructions de la 1re armée et traçait même son rôle à la 2me armée; il voulait battre à lui seul les Autrichiens pourvu que sa gauche fût assurée par le prince royal, et il eût été, au contraire, battu par les Autrichiens, si la 2me armée avait rempli la mission qu'il lui réservait, d'observer Josephstadt et de venir à Gross-Burglitz. Mais Moltke n'avait pas l'ardeur et la fougue de Frédéric Charles; il était froid, méthodique, réfléchi. S'il accepta l'opinion du prince; s'il crut, malgré l'attitude défensive que les ennemis avaient eue précédemment, qu'ils s'étaient avancés jusqu'à la Bistritz pour livrer bataille; s'il prit l'arrière-garde des Autrichiens pour l'avant-garde d'une armée prête à l'attaque; s'il consentit à faire assaillir par la 1re armée la position de la Bistritz aux environs de Sadowa, afin d'écraser cette prétendue avant-garde avant qu'elle reçût des renforts, il eut le mérite de prescrire à la 2me armée de venir au secours de la 1re armée *avec toutes ses forces* et de se diriger sur le flanc droit des ennemis qu'elle attaquerait *immédiatement*. Cette décision devait sauver Frédéric-Charles et changer la défaite en victoire.

L'auteur raconte alors la bataille du 3 juillet. Nous ne reviendrons pas après lui sur les quatre « moments » de la journée et nous ne marquons que les points essentiels :

1° La division, commandée par Fransecky, est poussée avec une imprudente témérité par Frédéric-Charles à Cezekwitz sur la rive gauche de la Bistritz; elle doit être écrasée, anéantie; elle lutte désespérément dans le bois de Maslowed contre des forces sept fois supérieures; elle ne reçoit d'autre secours que deux bataillons; mais son arrivée dans ce bois, sa résistance qui dure de neuf heures du matin à deux heures de l'après-midi, ôte à l'aile droite de Benedek le temps de s'établir solidement sur sa position et par suite facilite la tâche de la 2me armée;

2° Pendant ce temps, trois autres divisions de la 1re armée, 3e, 4e. 8e, ne peuvent déboucher du bois de Sadowa sous le feu de l'artillerie de deux corps autrichiens;

3° L'armée de l'Elbe qui défile toute entière par l'unique pont de Nechanitz, ne parvient à déloger l'adversaire de Nieder-Prim, de Problus et du bois de Bor qu'à la fin de l'après-midi, et la lenteur d'une de ses divisions fait perdre à Herwarth de Bittenfeld l'occasion

d'attaquer en flanc l'aile gauche autrichienne et de lui couper la retraite sur Pardubitz ;

4° La 2me armée arrive à temps. A midi, son avant-garde débouche à portée de canon des Autrichiens sans avoir rencontré personne. A une heure, elle s'empare de Horenowes, de Sendrasitz, de Trotina ; à deux heures elle dégage Fransecky dans le bois de Maslowed ; à trois heures, Hiller de Gaertringen, à la tête de la 1re division de la garde, enlève hardiment le village de Chlum et, de là, pénétrant comme un coin dans le centre autrichien, il emporte Rosberitz, tandis qu'un bataillon de la 11e division s'empare de Nedelist. La ligne principale de retraite des Autrichiens, la grande route de Sadowa à Koeniggrätz, est désormais sous le feu des Prussiens. Cinq brigades d'infanterie ont refoulé l'aile droite autrichienne par la supériorité de leur fusil et surtout par « la magie d'une attaque de flanc imprévue ».

C'est ainsi, conclut l'auteur, que Sadowa « démontre une fois de plus la supériorité du concept napoléonien qui procure la victoire décisive par l'arrivée soudaine d'une armée entière sur un flanc ou sur les derrières d'un ennemi déjà usé par une longue lutte de front. » On ne peut que recommander à nos officiers et à tous les amateurs de l'histoire militaire ce clair et excellent livre où rien n'est superflu, où abondent les discussions fécondes, les commentaires instructifs, les renseignements utiles.

A. C.

Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, **La genèse d'un roman de Balzac, Les Paysans. Lettres et fragments inédits.** Paris, Ollendorf. 1901. In-8°, 324 p. 7 fr. 50.

Comme l'indique le sous-titre, ce livre, divisé en trois parties qui portent des titres romanesques *avant*, *pendant*, *après*, contient des lettres et des fragments inédits. Les fragments sont précieux : ce sont la première version du début des *Paysans* (ce texte est intitulé *Le grand propriétaire* et diffère entièrement de l'étude postérieure par les noms, les personnages, les circonstances), une variante des deux premiers chapitres des *Paysans* (alors que le roman destiné à un journal, s'appelait *Qui a terre, a guerre* et d'après une de ces versions imprimées pour Balzac seul en têtes de clous), un très intéressant fragment écrit en 1844, imprimé pareillement en épreuves, et qui devait être joint au chapitre III de la deuxième partie. Quant aux lettres, ce sont surtout des lettres échangées par Balzac avec Emile et Mme de Girardin. Les relations entre le romancier et le directeur de la *Presse* sont d'abord affectueuses et intimes, puis aigres, hostiles ; jamais ils ne s'accordent réellement, et c'est en vain que Mme de Girardin tente

de les radoucir, de les réconcilier. Balzac reste l'ami de la belle Delphine, mais il garde rancune à Emile de Girardin et emploie à l'occasion contre lui des procédés agressifs. Il y avait évidemment antipathie de nature entre le grand écrivain et le potentat de la *Presse*. A ces lettres — qui figurent dans la deuxième partie du volume, — M. de Spoelberch de Lovenjoul ajoute quelques documents de la même époque, la protestation du *Moniteur de l'Armée* sottement irrité du rôle de Montcornet et la réplique de Balzac, une lettre d'un abonné de la *Presse* sur le même sujet, un article du *Charivari (L'exil d'un grand homme)*. Dans la troisième partie de l'ouvrage, reparaissent les Girardin : après la mort de Dujarier, Emile de Girardin est redevenu l'intermédiaire entre Balzac et la *Presse* ; nouveaux tiraillements, nouveaux efforts de Delphine pour apaiser les deux hommes que des intérêts opposés mettent sans cesse aux prises, Girardin toujours raide et cassant, Balzac, obligé de terminer ses *Paysans* et n'y arrivant pas, désespéré, quittant Paris pour plusieurs mois, menacé de procès. Le volume se termine par une correspondance entre Mme Hanska, devenue Mme de Balzac, Champfleury et Dutacq : Mme de Balzac obtient la résiliation d'un contrat passé avec le *Pays* et elle termine non sans tact ni mesure les *Paysans*. Tous les amis de Balzac saurons le gré le plus vif à M. de Spoelberch de Lovenjoul de cette publication curieuse et attachante sur « l'épopée en prose de la malfaisance campagnarde ».

A. C.

J. Brun-Durand. **Dictionnaire biographique et biblio-iconographique de la Drôme.** Tome II. H à Z. Grenoble, Falque et Perrin. 1901. Gr. in-8, 471 p.

Le second tome de cette publication a suivi rapidement le premier, et il mérite les mêmes éloges. Les articles sont excellents, composés avec beaucoup de minutie et de conscience, et ils renferment souvent des détails inédits tirés des archives. Chacun d'eux est suivi d'une bibliographie aussi complète que possible. On ne peut que féliciter M. Brun-Durand d'avoir mené à bonne fin un ouvrage qui contient tant d'utiles renseignements et qui lui a coûté sûrement de très longues et pénibles recherches. C'est un des meilleurs dictionnaires de ce genre ou, comme dit l'auteur en parlant de Rochas (p. 313), une des meilleures biographies provinciales que nous ayons, et il serait à souhaiter que chaque département trouve son Brun-Durand [1].

A. C.

---

1. Ce n'est point parce que Dumouriez raconta le joli mot de *Menuret* que le médecin prit la fuite, puisque les *Mémoires* du général ont paru deux ans après sa défection ; mais Menuret, de son propre mouvement, passa la frontière avec

— Si j'avais sous les yeux un ouvrage destiné à prouver que Notre-Dame-de-Paris a été bâtie par Louis XIV, que le Temple se trouvait à Montmartre et la Bastille à Auteuil, je croirais faire injure aux lecteurs en essayant de leur montrer qu'il n'en est rien. C'est à peu près l'exactitude chronologique et topographique qu'on rencontre dans l'ouvrage *La Terre du Christ* par le Sar Peladan (Paris, Flammarion, 1901 ; in-12, pp. 465). Il est destiné surtout à prouver que l'église bâtie par Constantin sur le S. Sépulcre (en 335) et dont Eusèbe a laissé une description minutieuse, n'est autre chose que la mosquée d'Omar actuelle (bâtie par 'Abd-el-Melik en 692), et qui plus est, de le prouver par la description même d'Eusèbe. Le reste est à l'avenant. Le volume est rempli d'anecdotes invraisemblables, de descriptions fantaisistes, d'idées saugrenues, d'hallucinations telles que peut en avoir « un métaphysicien » infatué de lui-même qui poursuit ses recherches « enfiévré par l'idée fixe, dans un état à demi-somnambulique « (p. 40). Que serait-ce donc s'il ne l'était pas qu'à demi ? — F. B. Ch.

— Le quatrième fasc. de la deuxième année de la collection *Der alte Orient* est intitulé : *Die Phönizier* par Wilhelm von Landau. (Hinrichs, Leipzig ; prix : 60 pf.). Faire tenir en 28 pages la géographie ancienne de la Phénicie et l'histoire des Phéniciens n'est pas chose facile et on aurait tort de reprocher à l'auteur sa trop grande concision. Mais puisqu'il restait une page blanche pour la « littérature », pourquoi n'avoir composé celle-ci que de quatre publications récentes ? Pourquoi surtout avoir oublié Movers ? — J.-B. Ch.

— Dans les *Arabische Schattenspiele*, M. Enno Littmann a édité la transcription et la traduction de quelques scènes dont il a recueilli les textes pendant qu'il faisait partie de l'expédition Américaine de Syrie (1899-1900). Naturellement l'intérêt de ces sortes de dialogues n'est pas dans la manière dont sont traités les sujets (*Die Bettler* ; *Afrenzûn, der fränkische Doctor* ; *Afyûni* ; *das Bad* ; *die Abendunterhaltung* ; *die Holzstücke*), mais dans l'étude de la langue vulgaire. Une Bibliographie étendue de cette matière, rédigée par M. G. Jacob, termine l'opuscule. (Berlin, Mayer et Müller, 1901 ; in-8, pp. 83 ; prix : 2 m. 80). — C. T.

— Sous le titre très explicite de : *Al Burdatân* ovvero *I due poemi arabi del « Mantello » in lode di Mahometto, contributo storico-critico allo studio della legenda di Mahometto nell'oriente musulmano,* M. G. Gabrielli a réuni en tirage à part les articles qu'il vient de publier dans les *Studi Religiosi,* revue critique et historique pour l'avancement des études religieuses en Italie. (Firenze, Bibiotheca scientifico-religiosa, via Ricasoli, 21 ; in-8°, pp. 124). — C. T.

— M. P. Perdrizet publie dans la *Revue des Etudes anciennes* (juillet-sept. 1901)

Dumouriez — *Mésangère* sortit de Châlons, non au bout de deux ans, mais l'année même de son entrée, il n'eut pas d'emploi au Conseil d'état, il ne redevint pas officier d'artillerie (cf. *Jeunesse de Napoléon,* II, 317) — N'eût-il pas fallu mettre Montluc à *Monluc* ? — Pourquoi ne pas parler du séjour de *Narbonne-Fritzlar* en Corse ? — Peut-être eût-il été utile de signaler à l'art *Servan* les pages consacrées à ce ministre dans *Valmy* et surtout dans la *Retraite de Brunswick.* — Sur *Sucy,* qu'on me permette encore de renvoyer à la *Jeunesse de Napoléon,* II, 317 où M. Brun-Durand trouvera quelques détails sur ce personnage. — Art. Taponier, lire Jaegerthal et non *Yégredal*, le régiment de Huff, et non de *Hoffen,* et il eût fallu dire que Taponier avait été garde-française (cf. notre *Hoche*, p. 79, etc.). — Art. *Chancel* (additions), les chiffres des assiégés et des assiégeants de Huningue en 1815 sont inexacts.

un article fort intéressant intitulé : *Les dossiers de P.-J. Mariette sur Ba'albek et Palmyre.* Ces dossiers sont principalement formés d'extraits de relations des divers voyageurs français qui ont exploré la Syrie au XVIIIe siècle. Actuellement nous avons abandonné, semble-t-il, ce domaine aux Allemands. — C. T.

— L'Académie des inscriptions commence la publication d'une sorte de *Corpus* des inscriptions grecques qui intéressent l'histoire romaine. (*Inscriptiones græcæ ad res romanas pertinentes* Tome I, 1er fascicule. Paris, Leroux, 1891, gr. in-8. Prix : 2 fr. 75). Le premier fascicule, qui vient de paraître, contient celles de Bretagne (nos 1-4), de Germanie (5-7), de Gaule (8-25), d'Espagne (26-27), de Rome (28-370), et entame celles du Latium (371-390). Il est l'œuvre de MM. Cagnat et Toutain. Tous ces textes sont reproduits d'après les *Inscriptiones græcæ Siciliæ et Italiæ* de Kaibel, sauf dix-sept qui ont été empruntés à d'autres recueils. Le commentaire, rédigé en latin, est sobre, mais suffisant. L'impression est excellente et le prix très modeste. L'ouvrage complet formera six volumes. Il faut souhaiter que l'entreprise ne subisse aucune interruption et se poursuive rapidement. Elle fournira aux historiens un instrument de travail que nul n'avait encore songé à leur donner et qui leur rendra à tous de grands services. — P. G.

— M. Albert Wirth a, dans une plaquette, *Die Entwickelung Asiens von den aeltesten Zeiten bis zur Gegenwart.* (Francfort, Diesterweg, 1901, in-8° de 76 p. 3 mark) tracé un tableau très succinct, mais commode à consulter, dans lequel se trouvent réunis les renseignements principaux sur les races, peuples ou peuplades qui ont joué un rôle dans l'histoire de l'Asie, depuis les Touraniens et les Sémites jusqu'aux Russes et aux Anglais. La carte jointe à la brochure cote pour la Bièloukha, dans l'Altaï, l'altitude à 3,350 m.; c'est 4,540 m. qu'il faut dire désormais. — J. L.

— Le livre de M. Francis H.-E. Palmer, (*Russian life in town and country*, Londres, Hewnes, in-18, illustré de 267 p. 3 sh. 6 p.) fait partie de la collection *Our Neighbours* qui a pour but de vulgariser en Angleterre la connaissance des nations continentales. M. F. Palmer connaît bien la Russie où il a vécu assez longtemps, et il en donne un tableau attachant, semé d'agréables anecdotes, et en somme assez juste, malgré une certaine prévention aristocratique. Il abuse un peu d'un rapprochement longuement expliqué au sujet de ce qu'il appelle *the strada* p. 28 sq. En outre, à lire son chapitre : *The « odnodvortsy »*, on est tenté de croire que la Russie actuelle possède encore comme classe déterminée des gens répondant à cette appellation, ce qui est radicalement faux. Notons comme intéressante nouveauté les deux chapitres intitulés : *Jewish town life* et *The Jewish trader*. — J. L.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — **7 octobre** — **1901**

Le Mânava, p. Knauer. — Bacher, Un lexique hébreu-persan. — Cheyne et Black, Encyclopédie biblique, I-II. — Holtzmann, Les Synoptiques. — Soltau, Nos Évangiles. — Zapletal, Le totémisme. — Schwally, La guerre sainte d'Israël. — Chatelain, Lecture des notes tironiennes. — Ch. de Lasteyrie, L'abbaye de Saint-Martial de Limoges. — Gouverneur Morris, Journal, p. E. Pariset. — Frémeaux, Mémoires de Stokoe sur Napoléon prisonnier. — Y. K. La sortie de la Marne. — Cresson, Cent jours de siège. — Sazerac de Forge, Tableaux synoptiques.

Das Mânava-Çrauta-Sûtra, herausgegeben von Dr Friedrich Knauer, Professor an der St. Wladimir Universität zu Kiew. Buch I-II. — St. Pétersbourg, 1900-1901. Gr. in-4°, xvj-xiij-131 pp., formant 2 fascicules à 80 kop. = 2 mk. chacun (publiés par l'Académie Impériale des sciences).

Des quatre grandes divisions du rituel sacerdotal de l'Inde antique, c'est décidément l'âdhvaryava qu'il importe le plus de connaître à fond, si l'on veut pénétrer l'esprit du sacrifice védique. Cette vérité si simple nous fut longtemps voilée par nos préjugés occidentaux : voyant les adhvaryus voués uniquement à la partie matérielle du culte, nous les comparions à des servants, voire à des bedeaux, et nous ne songions pas que ce qui nous semblait la plus humble des besognes devait être aux temps primitifs la seule essentielle. En fait, opération magique, ou oblation matérielle à la divinité, et probablement l'un et l'autre à la fois, ou bien encore, — ce que je ne crois pas, mais tout est possible, — absolution d'un tabou imaginaire ou réel, — le sacrifice, sous tous ces aspects, était un acte. A ce titre, donc, c'est l'acteur qui le conduit, et non pas le chantre ou le récitant, simple comparse à l'origine ; et, plus on lit de sûtras de l'école du Yajur-Véda, plus s'en dégage cette irrésistible impression, que l'adhvaryu, tandis qu'il faisait bouillir son lait, tirait son sôma, rinçait ses pots, dépeçait la bête, fut véritablement à un moment donné le roi du sacrifice. *Anubrûhi* « récite », disait-il au hôtar, et c'était sans aucun doute un ordre qu'il lui donnait, ordre dont le progrès des temps fit dans la suite une invitation polie, un respectueux avertissement [1].

1. C'est au point que je me demande si le solennel âhâva du hôtar n'a pas été à l'origine une requête à fin d'autorisation : « Adhvaryu, [veux-tu bien] que nous récitions tous deux ? » — Remarquons que lorsque les célébrants se partagent le « saint brouet », c'est l'adhvaryu qui prend la place d'honneur : I. 5. 1. 21, *purastât*.

S'ensuit-il que nous devions faire descendre le Rig-Véda du rang éminent où l'a placé notre piété âryenne ? Il reste, littérairement, le document le plus précieux de la préhistoire de note race : rituellement, passe-t-il au second plan ? Je ne le crois pas ; car, à l'époque où nous reportent les diverses compilations védiques, il est manifeste que la situation était déjà intervertie et que les prêtres récitants avaient depuis longtemps assumé la haute direction du service divin. Il ne s'ensuit même point, comme on a été et pourrait être encore parfois tenté de le soutenir, que le Rig-Véda, en tant que postérieur à la liturgie, ait été composé exclusivement pour les besoins de celle-ci : compilé, oui ; composé, non ; je ne saurais trop le redire [1]. Tout au contraire : c'est parce que les familles de hôtars ont compté dans leur sein des poètes et des penseurs, qui ont vu plus loin et plus haut que la liturgie, qui ont confusément agité les grands problèmes ou dignement loué le dieu qu'ils invoquaient, c'est par là, dis-je, que ces familles ont mérité de prendre le pas, sur celles des manipulateurs qui n'étaient habiles que des doigts. Là comme partout, l'esprit a vaincu la chair : ceux qui avaient à leur disposition « beaucoup de vers », c'est-à-dire beaucoup d'idées — peu en importe la valeur à nos propres yeux — revêtues d'une forme brillante et cadencée, tiennent à présent la tête du sacrifice, et les adhvaryus déchus ne sont plus en effet, que leurs servants. Mais c'est de ceux-ci qu'est émané le grand œuvre, c'est à eux de nous l'expliquer.

Ces réflexions et bien d'autres me sont venues à la lecture des textes liturgiques que publie M. Knauer avec sa diligence accoutumée. Le Mânava-Çrauta-Sûtra appartient au cycle du Yajur-Véda, plus précisément à celui du Y.-V.-Noir et à l'école de la Maitrâya*n*î-Sa*m*hitâ, à laquelle se rattachent aussi le sûtra d'Âpastamba, publié par M. Garbe, et celui de Baudhâyana, que nous donnera bientôt M. Caland. Ainsi se serrent les travaux d'approche, et la place finira par céder : c'est peu de chose peut-être, dans la science universelle, de savoir comment les brâhmanes disaient leurs offices ; mais il n'est pas indifférent à l'histoire de la pensée humaine d'apprendre comment ils en ont conçu les premiers rudiments.

Le livre Ier du Sûtra comprend le Prâksôma, c'est-à-dire tous les rites relativement simples du culte public, jusques et non compris la cérémonie des divers sacrifices accompagnés de pressurage : lunaisons et oblation mortuaire (chapitres I-III) ; obligations du laïque sacrifiant (IV) ; allumage des feux rituels (V) ; agnihôtra, âgrâya*n*a et réallumage (VI) ; câturmâsyâni (VII) ; le sacrifice sanglant (VIII). Comme la publication de ces 73 pages remonte à plus d'un an, que M. Caland les a déjà minutieusement recensées, que l'auteur lui-même a eu le temps

1. Cf. V. Henry, *l'Antithèse védique*, p. 10 = *Revue de linguistique*, XXXI (1898), p. 86.

d'y ajouter des errata dans la préface de son livre II, je ne m'y arrêterai pas davantage, n'ayant guère de chance d'y trouver matière à observation utile [1].

Le centre et l'élément constant du bréviaire védique, c'est toujours et partout le sacrifice sômique, dont le prototype, en ce qui concerne la partie du hôtar, a été magistralement analysé par M. Sabbathier [2]. L'agni*st*oma, avec ses dérivés, occupe tout entier le livre II de M. Knauer. Le texte du Sûtra ne comportant point de table détaillée, je crois bon d'en donner ici un rapide sommaire. — Ch. Ier : préliminaires; délimitation de l'enclos sacrificiel et consécration du sacrifiant : achat et amenée solennelle du sôma brut ; âtithyê*st*i. — Ch. II : les préparatifs (disposition du pressoir, du poteau, des foyers, etc.) ; la procession du bouc ; le puisement des eaux ; la mahârâtrî (veillée du sôma). — Ch. III : le pressurage du matin, règles générales et premières libations ; début du sacrifice sanglant (jusqu'à la vapâ) ; hommage du sacrifiant aux accessoires du sacrifice. — Ch. IV : suite du pressurage du matin (depuis les çukrâmanthinau); pressurage de midi, avec remise aux officiants des dak*sin*âs (honoraires personnels). — Ch. V : pressurage du soir, mixtion des marcs, fin du sacrifice sanglant, saumya-caru, etc.; ici l'exposition s'interrompt, pour faire place à l'énumération des variantes rituelles de l'agni*st*ôma (ukthya, *sôd*a-çin, etc.) ; puis elle reprend au hâriyôjana-graha et se termine avec les cérémonies finales de l'agni*st*ôma (avabh*r*tha, sacrifice de la vache anûbandhyâ, dêvikâhavî*m*si) [3].

Ainsi que je l'ai dit, ce n'est pas d'un sûtra en particulier, mais du collationnement futur de tous les sûtras connus, que nous pouvons attendre de sérieuses lumières. Aussi bien l'auteur nous est-il garant que les prescriptions de Mânava diffèrent à peine de celles d'Âpastamba. Les variantes sont insignifiantes : ainsi, ailleurs, c'est le hôtar (Âçv. Çr. S. V,19, 4-5) ou l'ugâtar, qui se mire dans le beurre fondu à la surface de la bouillie ; ici il semble que ce soit le sacrifiant (M. Çr. S. II, 5. 2. 6-7). Mais le rite reste le même : il s'agit toujours de chercher

---

1. Toutefois, à titre de confirmation des justes plaintes de M. Kn. sur la ténacité des « coquilles » (II, p. xj), j'en ai encore trouvé deux : il manque — mais peut-être sont-ce seulement des traits mal venus sur mon exemplaire — l'anusvâra de am*h*asah I. 8. 3. 34, et le signe diacritique de l'*ê* dans *rêtô* I .4. 3. 1, où l'on lit *ratô*. — I. 8. 5. 8, le passage obscur et altéré ne pourrait-il pas se lire simplement *mrdy abhighârayati* « il fait chauffer sur [un plat de] terre » ? La faute dans ce cas, serait si faible (*á* pour *a*) qu'elle eût pu atteindre même un mot aussi usuel.

2. *L'Agnish*toma *d'après le Çr. S. d'Âçvalâyana*, Paris, Imp. Nat., 1890 (extr. du *Journ, Asiatique*).

3. Il va de soi que les douze chants et récitations de la journée viennent s'intercaler dans cet ensemble : si je n'en marque pas la place, c'est qu'elle est bien connue ; mais c'est aussi pour mieux rendre la physionomie du Sûtra, où, comme il convient à un manuel d'âdhvaryava, le rôle des récitants et chantres est si peu indiqué qu'un lecteur quelque peu distrait risquerait de ne pas s'en apercevoir.

à apercevoir son image reflétée dans le liquide ; et, par conséquent, le symbolisme, lui non plus, quel qu'il soit, ne varie point. Qu'il serait intéressant de savoir d'où sont sortis tous ces raffinements de manipulations et de pratiques ! Peut-être ici, tout bonnement, d'un sage précepte de *Cuisinière bourgeoise*.

La langue du M. Çr. S. n'est pas dépourvue d'intérêt : elle offre même quelques particularités exceptionnelles [1] ; mais M. Knauer nous en promet un index, et il ne sied pas d'entreprendre sur sa tâche. Il nous promet aussi, pour la fin de l'ouvrage, une table alphabétique de toutes les formules (I, p. xiij), qui sera un complément indispensable, non seulement au Sûtra lui-même, mais aussi à la Maitrâya*n*î-Sa*m*hitâ, puisque l'édition, d'ailleurs si parfaite, de M. v. Schröder ne donne que la liste des pratîkas de stances. Allons, cette génération ne passera pas sans avoir su quelque peu de la liturgie védique.

V. Henry.

Dr. Wilhelm Bacher. **Ein hebräisch-persisches Wörterbuch aus dem vierzehnten Jahrhundert.** Strasbourg, Karl Trübner, 1900, in-8, p. 135 et 76. Prix : 4 marks.

Au mois de juillet 1339, Salomon ben Samuel achevait son lexique hébreu-persan à Gourgâng, aujourd'hui Ourgendsch, ville du Khanat de Chiwa dans le Turkestan russe. C'est un fait nouveau et important pour l'histoire juive que la constatation dans cette contrée éloignée d'une colonie juive où la culture intellectuelle était si florissante au xive siècle. Dans la magistrale étude que M. Bacher publie, ce savant hébraïsant met en relief l'intérêt multiple que présente le lexique de Salomon qui, outre le persan, sa langue maternelle, possédait l'hébreu, le judéo-araméen et l'arabe. L'érudit juif rapporte aussi, mais probablement de seconde main, des mots grecs, latins, italiens et syriaques. L'idiome des Mongols était familier à Salomon, mais, comme cet idiome n'avait pas l'autorité d'une langue littéraire, il est rarement cité.

Le chapitre v de cette étude, p. 46-57, contient un exposé de la méthode de Salomon : préface en tête du lexique ; les premiers mots du lexique commencent par deux *alef*, et les derniers mots par deux *taw* ; articles distincts pour les différentes formes des verbes ; répétition d'un même mot avec des explications différentes ; défaut de cri-

---

1. Par exemple, le curieux absolutif-intensif *samplavamplávam* « en les baignant complètement » II. 5. 4. 20. Il en est même d'inintelligibles : on ne voit pas pourquoi M. Kn. a préféré à la leçon *sammrjyá-* (II. 2. 1. 22) une forme telle que *sammrddhyá-*, qu'on cherche en vain à analyser ; il nous l'expliquera probablement plus tard. — II. 2. 2. 7, *pravidhyánta*, lire *pravidhyanti*.

tique dans l'utilisation des sources; insertion de mots altérés. Ajoutons les articles sur les synonymes, et remarquons que les mêmes traits distinguent les travaux antérieurs de la lexicographie syriaque et rappellent les lexiques amplifiés de Bar Ali et de Bar Bahloul qui nous sont parvenus. Nous sommes ainsi conduits à l'hypothèse que le lexique syriaque de Bar Bahloul, répandu dans toute la Syrie et l'Arménie (M. Margoliouth a fait connaître la version arménienne), a dû pénétrer chez les juifs orientaux, mi-partie dans une transcription en caractères hébreux et mi-partie dans une version hébraïque, et qu'il a dû servir de modèle à ces juifs pour leurs travaux de lexicographie. Il semble bien que le lexique de Bar Bahloul a fourni, en passant par un ou deux intermédiaires, la plus grande partie des mots syriaques et grecs recueillis par Salomon, notamment les noms de plantes, sur lesquels Bar Bahloul avait porté toute son attention.

Le lexique de Salomon est trop volumineux pour être édité intégralement et peut-être ne mérite-t-il pas cet honneur. En tous cas les extraits que M. B. a imprimés suffisent à le faire juger. Ces extraits font l'objet de quatre chapitres qui contiennent : 1° des spécimens des lettres *dalet*, *kaf*, *lamed*, *noun* et *qof;* 2° des mots bibliques; 3° des mots mischniques et talmudiques; et 4° une liste de 1089 vocables qui ne se trouvent pas dans les lexiques connus et auxquels M. B. a consacré le chapitre VIII de son étude. M. B. a porté ses recherches, avec plus ou moins de succès, sur la plupart de ces mots, quarante-six seulement ont résisté à ses efforts. Nous croyons que, pour ce chapitre, le lexique de Bar Bahloul aurait été utilement consulté. Nous nous permettrons aussi de recommander ce lexique à M. Bacher pour sa future publication des mots persans chez Salomon.

R. D.

Encyclopædia Biblica. A Dictionary of the Bible, edited by the Rev. T. K. Cheyne M. A. D, D., and J. Sutherland Black, M. A. LL. D. Vol. I et II, (A-K). London, Adam et Ch. Black; 1899-1901, in-8, coll. 2688. (Prix de l'ouvrage complet en 4 vol. : L. 4).

L'ouvrage ne laisse rien à désirer au point de vue de l'exécution matérielle; la commodité du format, la netteté des caractères, des sommaires et des manchettes habilement distribués dans les articles un peu long, facilitent l'emploi de ce Dictionnaire, auquel les éditeurs ont apporté un soin qui en ferait presque chez nous un ouvrage de luxe. Il ne se recommande pas moins par le nom des collaborateurs : Budde, Driver, L. Gautier, Guthe, Kautzsch, Nœldeke, Moore, feu Robertson Smith, pour n'en citer que quelques uns. — Bien que l'Encyclopédie soit surtout, comme disent très bien les éditeurs, un dictionnaire des « choses » et non des mots, on appréciera le soin parti-

culier avec lequel ont été traités les noms propres. Un certain nombre de figures, empruntées aux monuments de l'Égypte ou de l'Assyrie, sont jointes assez à propos à plusieurs articles. On a aussi compris la nécessité de cartes géographiques. Toutefois celle de la Palestine (en 4 parties) n'est point satisfaisante. L'excellente carte de Guthe est bien préférable à celle qu'on a confectionnée pour l'Encyclopédie, sans doute en vue d'obtenir l'uniformité d'orthographe dans les noms propres. Disons encore, à propos de la géographie, que les plus récentes découvertes paraissent avoir été judicieusement utilisées pour les identifications. Un dictionnaire qui est l'œuvre de nombreux auteurs ne prête guère à la critique de détail; il ne serait pas équitable d'incriminer les éditeurs d'avoir laissé passer telle ou telle opinion personnelle, erronée ou contestable. Ce qu'on pourrait plutôt leur reprocher, c'est peut-être d'avoir donné une place trop grande à la théologie. Certains articles, comme *Eschatology* (56 colonnes), présentent des développements plus théologiques que bibliques qui paraissent disproportionnés. A part cela, les articles généraux, par exemple ceux consacrés à chacun des livres de l'Ancien ou du Nouveau Testament, les articles *Hexateuch*, *Gospels* [1], etc., ont l'avantage d'exposer les diverses opinions des critiques, et se terminent par une copieuse bibliographie. Les opinions dites avancées ne sont point exclues, et au besoin une note atténuante est ajoutée par les éditeurs [2].

En somme cet ouvrage est appelé à rendre de grands services aux étudiants, théologiens et exégètes. Il sera consulté avec fruit même par ceux qui ne partagent point toutes les vues qui y sont exposées.

J.-B. Chabot.

Hand-Commentar zum Neuen Testament. I Band, I Abtheilung, I Hälfte : Die Synoptiker, Einleitung und Marcus, von H.-J. Holtzmann. Leipzig, Mohr, 1901 ; in-8, 184 p.

Unsere Evangelien, ihre Quellen und ihr Quellenwert, von W. Soltau. Leipzig, Dieterich, 1901, in-8, vi-149 pages.

L'important commentaire de M. Holtzmann sur les Évangiles synoptiques paraît en troisième édition. La disposition générale de l'ouvrage a été modifiée. Au lieu de commenter ensemble les trois Évangiles, on donne d'abord la discussion et l'explication des morceaux parallèles, que suit, dans le présent fascicule, le commentaire de Marc. Cet arrangement est plus avantageux peut-être pour la clarté, les remarques touchant le rapport des parties communes servant d'in-

---

1. Article de M. Schmiedel, très méthodique et clairement exposé (138 colonnes); mais avec une bibliographie trop sommaire.

2. Comp. l'addition de M. Cheyne à l'article *Hexateuch* de M. Wellhausen.

troduction aux trois Évangiles, et les questions spéciales venant à leur place dans le commentaire particulier. On pourrait trouver cependant que l'ancienne disposition était plus commode pour les recherches, et qu'il aurait suffi d'en améliorer le cadre en brisant un peu moins l'ordre de Luc. La nouvelle édition rectifie en quelques détails les conclusions et indications des précédentes, et elle contient sur beaucoup de points des additions notables. M. H. pense que Marc se terminait à XVI, 8 ; la singularité de la finale s'expliquerait par la conscience qu'avait l'évangéliste de raconter quelque chose de nouveau dans la visite des femmes au sépulcre (hypothèse de Brandt). Mais n'est-ce pas une raison de plus pour que l'on attende, après cette preuve négative de la résurrection, un argument positif tiré des apparitions du Christ en Galilée?

Il est temps, dit M. Soltau, que le grand nombre des chrétiens qui pensent soient initiés aux résultats de la critique des Évangiles. Ce temps peut-être venu en effet ; mais toutes les conclusions que M. S. présente comme des résultats de la critique sont loin d'être également certaines. Marc, et non un proto-Marc, a servi de source à Matthieu et à Luc ; ces deux Évangiles dépendent pareillement d'une autre source pour les discours du Seigneur. Que cette seconde source se soit présentée à Luc sous une forme plus développée, en sorte que le rédacteur du troisième Évangile doive aux *Logia* tout ce qu'il n'a pas pris dans Marc, sauf les récits de l'enfance et un petit nombre de traits légendaires, c'est une hypothèse beaucoup moins solide que l'assertion des deux sources principales, et l'on ne devrait pas la donner pour démontrée sans en avoir fourni quelques preuves. Il est à peu près sûr que Luc avait une source écrite pour ses récits de l'enfance ; mais c'est par simple conjecture qu'on y rattache IV, 16-30 ; et puisque l'on admet que cette source contenait une anecdote relative au ministère de Jésus, on est assez mal fondé à soutenir que Luc, dans la suite de l'Évangile, se sert uniquement de Marc et des *Logia*. Ne va-t-on pas chercher bien loin une hypothèse gratuite, en supposant que la comparution du Christ devant Hérode serait imitée de celle de saint Paul devant Agrippa ? L'idée d'un double Matthieu grec, le premier, composé vers l'an 75, et source de Luc, le second, édition développée du premier, vers 110, peut n'être pas entièrement dépourvue de vraisemblance ; mais est-ce un résultat certain de la critique ? Après avoir écarté, sans motif apparent, l'hypothèse d'une source particulière à Luc, on octroie maintenant, sans grande nécessité, à cet évangéliste, une source supplémentaire. Les faits que l'on allègue en faveur d'une double édition de Matthieu s'expliquent aussi bien dans l'hypothèse d'un rédacteur unique travaillant sur deux sources. Quant au quatrième Évangile, ce serait l'œuvre de Jean le Presbytre, qui écrivait au temps d'Hadrien ; mais ce livre contiendrait des *Logia* authentiques de l'apôtre Jean. Les découpages de ce genre ont eu jusqu'à présent

un médiocre succès; celui que pratique M. Soltau a le même défaut que les autres; il méconnaît la profonde unité de conception doctrinale et de méthode littéraire qui règne dans tout le quatrième Évangile, abstraction faite de la péricope de l'adultère et du chapitre XXI.

Alfred Loisy.

Der Totemismus und die Religion Israels, von Fr. V. Zapletal. O. P. Fribourg (Suisse), Veith, 1901; gr. in-8, XII-176 p.
Semitische Kriegsaltertümer. I. Der heilige Krieg im alten Israel, von F. Schwally. Leipzig, Dieterich, 1901; in 8, VIII-111 pages.

Depuis quelque temps, il est beaucoup question du totémisme et de son importance dans l'histoire de l'évolution religieuse, même dans les origines de la religion israélite. Le P. Zapletal a pensé que la science des religions s'engageait dans une voie dangereuse; il écrit pour démontrer qu'il n'y a pas le moindre rapport entre les idées et coutumes, désignée sous le nom de totémisme et les anciens usages d'Israël. Son travail apologétique a toutes les apparences d'une œuvre de pure érudition; mais comme il soutient que la légende du mariage des fils de Dieu avec les filles de l'homme concerne simplement l'union d'hommes séthites avec des femmes caïnites; que le serpent, dans le récit de la chute, n'agit pas de lui-même; que la fille de Jephté pourrait bien n'avoir pas été immolée; que l'hygiène et la pédagogie ont quelque chose à voir dans les prescriptions relatives aux bêtes pures et impures, etc., il paraît évident que plusieurs conclusions particulières et la thèse générale du livre sont inspirées par des considérations étrangères à la critique historique. La thèse du P. Z. pourrait être vraie, sans que l'on dût reconnaître à son étude une valeur positive. Le savant auteur a montré que beaucoup de rapprochements signalés par les critiques étaient mal fondés ou ne prouvaient rien, et que le totémisme n'est pas la seule explication possible des faits allégués; mais lui-même n'a pas réellement fourni l'explication historique de ces faits, qui, s'ils ne procèdent pas du totémisme, résultent de conceptions religieuses analogues et tout aussi rudimentaires. Le P. Z. réfute une hypothèse critique comme s'il s'agissait d'une théorie dogmatique. La vraie manière de combattre une hypothèse de ce genre est d'en proposer une meilleure. On n'en lira pas moins avec profit le chapitre d'introduction sur le totémisme, qui est bien documenté. Le chapitre sur les noms d'animaux que l'on trouve employés comme noms de personnes, de familles ou de localités est aussi très instructif : l'usage de ces noms pourrait s'expliquer indépendamment de l'hypothèse totémistique; mais les cas sont bien nombreux, et le fait n'est pas dépourvu de

signification. Des assertions discutables se mêlent aux renseignements donnés sur le culte de la nature chez les Sémites : on nous dit que les pierres sacrées n'avaient pas pour les Israélites le même sens que pour les Cananéens, qu'elles étaient l'image sensible de la présence de Dieu, et que les sources sacrées n'étaient pas vénérées de la même manière par les deux peuples. Mais peut-on voir autre chose qu'une définition de théologie abstraite et un subterfuge apologétique dans cette façon d'envisager le culte des pierres et des sources ? La présence de la divinité n'était-elle pas censée réelle dans la pierre, et comment la source était-elle sacrée, sinon pour un motif semblable ? Le chêne de Sichem est cité, *Gen.* XII, 6, comme mémorial d'une apparition de Iahvé à Abraham, et il est assez téméraire de dire que cet arbre n'a peut-être jamais été pour les Israélites l'objet d'un culte religieux. On ne voit pas que les Israélites aient rendu les honneurs divins à des animaux vivants, et le culte du serpent d'airain, celui du veau d'or, peuvent s'expliquer sans que l'on recoure au totémisme ; mais la distinction des bêtes pures et impures, qui a gardé dans les temps historiques un caractère religieux, ne peut se fonder que sur une façon religieuse, ou superstitieuse, d'envisager la nature animale et le rapport de l'esprit animal avec l'esprit humain et l'esprit divin. L'origine des sacrifices peut être plus complexe que ne l'a supposé Robertson Smith ; mais ce n'est pas raison pour trouver dans la réserve du sang la reconnaissance du souverain domaine de Dieu, et expliquer les sacrifices d'animaux par une substitution symbolique de la bête à l'homme. En toute hypothèse, l'institution des sacrifices n'a pu s'établir que sur une conception assez grossière de la divinité. Les considérations du P. Zapletal sur le tatouage, les esprits, le matriarchat, offrent le même mélange d'érudition solide, de critiques relativement justes et de parti pris théologique.

L'étude de M. Schwally sur la guerre sainte dans l'ancien Israël est très complète et bien ordonnée, quoiqu'elle ressemble un peu trop à une série de notes sur Iahvé dieu guerrier, les idoles guerrières, le culte à la guerre, la consécration des guerriers, le rituel de l'alliance entre membres d'une même expédition, la pureté cultuelle du guerrier, la possession guerrière, le retour du guerrier à la vie commune, la signification de la guerre sainte dans la religion d'Israël. Dès l'abord se présente une hypothèse indémontrable, mais non invraisemblable, touchant l'origine du iahvéisme. Iahvé aurait été un dieu des Madianites ou des Kénites ; une alliance aurait été contractée par Kaïn et Israël en face d'un péril commun ; le sanctuaire de cette fédération était à Cadès ; Massa et Meriba sont d'autres noms du même endroit ; avec le temps, l'alliance d'Israël et de Madian, garantie par le nom de Iahvé, serait devenue l'alliance de Iahvé avec Israël. Iahvé était un dieu guerrier. Le nom de Sebaoth aurait désigné primitivement les démons de la guerre, subordonnés à Iahvé depuis que celui-ci fut

devenu dieu d'Israël. La coutume d'emmener les dieux à la guerre se rencontre partout : Iahvé aussi, dans l'arche, prenait part aux expéditions et aux combats de son peuple; dans les anciens temps l'arche était logée sous une tente, et par ce côté la description du Code sacerdotal a un fondemént historique. M. S. relève avec soin toutes les anciennes coutumes religieuses qui ont rapport à la guerre. Peut-être va-t-il un peu loin en voyant dans l'apostrophe de Josué au soleil (*Jos*. x, 12) une formule d'incantation, ou en supposant que les paroles de malédiction comme celles que Balaam était invité à prononcer contre Israël étaient dirigées expressément contre le dieu des ennemis, et que le cri de guerre, dans une campagne israélite contre Moab, devait être : Béni Iahvé ! Maudit Camos! Mais il doit avoir raison de voir des rites sacrificiels dans l'acte de Saül envoyant les morceaux de ses bœufs aux chefs des clans israélites pour les inviter à secourir la ville de Iabès, et dans celui du lévite d'Ephraïm coupant le cadavre de sa femme en douze morceaux qu'il adresse aux tribus pour demander vengeance. Les tabous particuliers auxquels étaient soumis les guerriers sont très bien décrits et expliqués. La prescription bizarre de *Deut*. XXIII, 13-14, est judicieusement commentée, sans qu'on invoque les raisons de propreté ou d'hygiène. L'interprétation des lois deutéronomiques prescrivant de ne pas emmener à la guerre le nouveau marié, celui qui vient de planter une vigne ou de bâtir une maison, ou celui qui a peur (*Deut*. xx, 5-8) est plus sujette à caution. D'après M. S., ces règlements s'appuieraient sur des motifs superstitieux, et les formules : « de peur qu'il ne meure et qu'un autre n'épouse (sa femme), etc., ne signifieraient pas simplement le danger de mort dans les combats, mais le péril, résultant de leur situation personnelle, auquel exposeraient leurs compagnons et s'exposeraient eux-mêmes les hommes de ces différentes catégories, en provoquant la colère des esprits ou introduisant dans l'armée leur influence funeste. Il est possible et même probable qu'une partie au moins de ces prescriptions, qui peut représenter d'anciens usages, soit fondée sur de tels motifs; mais ce n'est pas cela que signifie maintenant le texte. Comme exemples de possession guerrière, on cite les juges Gédéon et Jephté, Saül, le berserker Samson; on y joint sans doute mal à propos les prophètes extravagants qui figurent dans la légende de Samuel.

A. L.

Introduction à la lecture des Notes tironiennes par Emile CHATELAIN, avec 18 planches. Paris, chez l'auteur, 71, avenue d'Orléans ; 1900. XVI-234 pp. (208 pp. autographiées) in-8 et Atlas in-4 (phototypie et autographie).

Pour s'initier à la lecture des notes, on n'avait jusqu'ici que les deux gros volumes du lexique de Kopp ou les planches des *Commen-*

tarii de Schmitz [1]. Mais les *Commentarii* sont une édition du lexique tel qu'il se trouvait constitué à l'époque carolingienne ; les mots y sont rangés par ordre de matières [2], et, à s'en servir pour déchiffrer les mss., on éprouve le même embarras qu'on aurait à traduire un texte latin avec la seule aide des glossaires. Le lexique de Kopp reste la base du déchiffrement, mais il a besoin lui-même d'une clé. En d'autres termes, il manquait un manuel didactique, contenant les éléments de la science des notes, une grammaire à côté du lexique. C'est l'ouvrage de M. Chatelain.

Le plan est analogue à celui d'une grammaire. Après une bibliographie très soignée, M. Ch. formule les règles générales, c'est-à-dire indique de quels éléments une note est constituée et comment ils sont groupés. Puis il donne l'alphabet tironien, les radicaux usuels (mots invariables, nominatifs usuels, verbes usuels à la 3e pers. du présent de l'indic.), les terminaisons suivant qu'elles commencent par une voyelle ou une consonne. Vient ensuite la grammaire proprement dite. Une liste de variantes, des conseils pratiques pour le déchiffrement, une série d'exemples complètent cette première partie.

La deuxième partie traite de la tachygraphie syllabique. La tachygraphie syllabique s'est superposée au système de notes élaboré par l'antiquité. Ce système était fondé sur le principe romain des abréviations latines par l'expression de quelques lettres et la suppression des autres ; mais il contenait en germe la tachygraphie syllabique, puisque, en bien des cas, notamment dans les terminaisons, le signe tironien, formé d'une ou de deux lettres, représentait une syllabe. La tachygraphie syllabique, qui est une création des siècles d'invasion, n'est donc pas absolument une nouveauté, bien qu'elle repose sur un principe différent. Elle n'est d'ailleurs qu'un supplément des notes tironiennes et les suppose. M. Ch. publie un syllabaire tachygraphique, et passe en revue les systèmes particuliers qui relèvent du syllabisme : le système italien, le système français ou tourangeau, le système espagnol ou wisigothique.

M. Ch. termine par un chapitre sur l'emploi des notes dans les diplômes mérovingiens et carolingiens. Pour ce sujet ardu, où la combinaison des notes classiques avec le syllabisme est encore compliquée de difficultés spéciales, M. Ch. commente une cinquantaine d'exemples caractéristiques.

Un appendice donne l'explication des planches de l'atlas avec la lecture de tous les passages écrits en notes tironniennes.

Mais ce livre n'est pas seulement une mise en œuvre des résultats acquis. En bien des cas, il a fallu coordonner des conclusions obte-

---

1. *Revue*, 1894, II, 250.

2. Sur cet ordre, voir maintenant W. Heraeus, *Archiv für lat. Lexicographie*, XII, 27-38.

nues séparément et constituer de véritables familles de textes. Ainsi, dans la première partie, les mss. sont classés d'après leur provenance ou leurs attaches d'origine : Vérone, Bobbio, Gellone, Tours, Limoges, Orléans, Paris, Beauvais, Corbie, Saint-Amand, Laon, Reims, Autun, Cologne. Ce simple groupement est en lui-même déjà un gain qui n'importe pas seulement à la paléographie pratique, mais qui est une donnée pour l'historien de la civilisation dans le passage de l'antiquité au moyen âge. Il permet de voir plus clair, en un point, sur la survivance et la transmission de la culture antique. Du même coup, on aboutit à certains résultats particuliers intéressant chacun des centres littéraires. Les notes de Vérone nous font toucher à une époque où le lexique tironien n'avait pas encore reçu sa forme dernière. Bobbio montre un système assez différent du système général. Enfin, la place exceptionnelle que Tours occupe sous les Carolingiens par son école calligraphique, se trouve une fois de plus confirmée par l'étude des notes. De même, M. Ch. arrive à constituer des groupes nationaux avec les documents de la tachygraphie syllabique. A côté de la tachygraphie italienne, découverte par Julien Havet, M. Ch. propose de reconnaître un système français dans un ms. de Marmoutier (livre des grands prophètes, B. N. nouv. acq. lat. 1586) et un système espagnol dans le lexique tironien du ms. de Madrid, bibl. nat. F. 58.

Enfin la lecture des planches, dans l'appendice, apporte un supplément à l'établissement du texte de Priscien et de Possidius (vie de saint Augustin). Mais surtout M. Ch. nous donne un déchiffrement du *Carmen* anonyme du ms. de Paris B. N. 10756 (VIIIe s.); *Cantemus Domino*, *Christo cantemus honorem*. La planche XII en est d'ailleurs un bon fac-similé. Parmi les autres textes édités par M. Ch., il faut encore mentionner de longs fragments du lectionnaire de Tours, B. N. 9603, et une page d'extraits d'un sacramentaire, provenant de Bobbio (Ambrosienne O 210 sup.).

Le livre de M. Chatelain n'est donc pas seulement un manuel pratique. Il apporte des faits et des textes bien établis.

Paul Lejay.

Charles de Lasteyrie. **L'abbaye de Saint-Martial de Limoges,** étude historique, économique et archéologique, précédée de recherches nouvelles sur la vie du saint. Paris, Picard, 1901; in-8, XVIII-510 pages.

L'abbaye de Saint-Martial de Limoges, longtemps célèbre par les légendes qui se rattachent à son origine, par la faveur des grands, par l'importance de ses domaines, n'avait pas eu jusqu'à présent de véritable historien, à moins qu'on ne donne ce nom à des compilateurs également incapables de choisir entre les documents et de porter sur des faits, si anciens qu'ils soient, un jugement impartial. Son histoire

présentait cependant tout ce qui peut tenter un critique ami du passé; les fables étranges qui entourent sa naissance ont été répandues pendant le moyen âge avec tant de persistance et de passion, que jusqu'à notre époque elles ont conservé des partisans. L'histoire de sa fondation, les épreuves et les bouleversements qu'elle a subis au début de l'époque féodale, aboutissent à une prospérité longtemps maintenue malgré l'opposition du pouvoir épiscopal et les entreprises d'une commune remuante. Même aux jours de sa décadence, elle offre un intéressant spectacle, celui d'institutions qui se transforment et de mœurs qui se modifient au milieu des incidents les plus curieux. Les questions que devaient soulever des faits aussi variés n'avaient jamais été bien traitées, ni même posées comme il convient; trouvant avec raison que les in-folios publiés au XVIIe siècle par le carme déchaussé Bonaventure de Saint-Amable ne constituent pas une histoire de Saint-Martial, M. Ch. de Lasteyrie a résolument abordé ce grand sujet; il l'a traité dans toutes ses parties, en joignant à l'exposé chronologique des faits, à la description de monuments aujourd'hui détruits, l'étude des institutions, depuis les premiers jours de la grande abbaye jusqu'à sa disparition à la fin du XVIIIe siècle.

La première question qu'il avait à se poser était celle des origines. Quand a vécu saint Martial? Si l'on s'en tient à l'autorité de Grégoire de Tours, il ne serait venu en Gaule qu'au IIIe siècle, au temps de Decius. D'autres, se fondant sur des documents hagiographiques dont la valeur a été diversement appréciée, voient en lui un des disciples de Jésus-Christ. M. de L. examine et discute les opinions relatives à l'apostolicité de saint Martial; il fait l'historique de cette légende, accréditée d'assez bonne heure dans le Limousin, officiellement admise au XIe siècle, et si bien implantée dans les esprits que, de nos jours encore, elle a parmi ses défenseurs des hommes instruits et sincères. Si respectables que soient de pareilles doctrines, on doit bien reconnaître qu'elles ne supportent pas la discussion, surtout depuis que Mgr Duchesne en a fait justice. M. de L., après un examen complet de tous les témoignages, nie absolument l'apostolicité, et pour justifier son jugement, il classe et date autant qu'on peut le faire les textes d'où est sortie une légende plus respectable par la sincérité de ses défenseurs actuels que par l'honnêteté de ses premiers auteurs.

Longtemps avant la fondation de l'abbaye, la sépulture de saint Martial, située en dehors de Limoges, devint l'objet d'un culte régulier et fut un lieu de pèlerinage. Le domaine de cette première église, dès l'époque mérovingienne, s'enrichit de diverses donations, comme celle qui nous est connue par le testament de saint Yrieix; M. de L. défend contre les attaques de Lecointe l'authenticité de ce testament, mais quand il se trouve en présence d'allégations fausses ou suspectes, trop facilement acceptées par les moines de Saint-Martial ou les

héritiers de leurs opinions, il n'hésite pas à les combattre. Il n'admet pas que le duc d'Aquitaine Waiffre ou d'autres princes appartenant à sa famille aient jamais eu leurs tombeaux à Saint-Martial : les princes aquitains n'ont certainement pas choisi pour lieu de leur sépulture la basilique du Sauveur, située aux portes de Limoges, à la lisière de leurs états, exposée à tous les dangers ; d'ailleurs cette basilique n'est pas antérieure à la fin du règne de Louis le Pieux ; enfin les libéralités de Pépin le Bref envers l'église de Saint-Martial ne permettent pas de supposer qu'elle ait donné asile aux restes de ses ennemis les plus redoutables.

Quant au monastère lui-même, il n'a pas été fondé en 814, et par Louis le Pieux, mais seulement en 848. D'autre part on s'est trompé en affirmant que les Clunisiens se sont établis à Saint-Martial dès la première moitié du xe siècle ; l'abbaye était encore entre les mains des Bénédictins quand l'apostolicité du saint a été discutée et finalement admise par le concile de Limoges, en 1031. Nous sommes ici au cœur même du sujet ; Adémar de Chabannes défend l'apostolicité de son patron avec une virulence dont ses écrits nous offrent la preuve, et cette doctrine insoutenable finit par triompher et devenir un article de foi, parce que l'évêque de Limoges, son principal adversaire, a renoncé à la lutte pour augmenter ses chances d'être reconnu primat ; d'après M. de L., l'abbé de Saint-Martial a dû se prêter, en vertu d'un compromis, à cette exorbitante fantaisie.

La longue période qui s'étend de l'établissement des Clunisiens à Saint-Martial, en 1063, à la fin du xiiie siècle, a été pour l'abbaye une époque de prospérité réelle, chèrement achetée par des tribulations de toutes sortes. C'est un singulier spectacle que celui de ce grand établissement, gagnant en richesse, en puissance, au milieu des calamités ; ses fautes mêmes lui profitent. L'abbaye de Saint-Martial doit une bonne part de son accroissement aux moines de Cluni, or c'est par un coup de force tout à fait inexcusable que ces réformateurs intéressés s'en sont rendus maîtres ; mais les institutions monastiques sont si fortes que cet acte, indigne en lui-même, au lieu d'amener la ruine ou le discrédit, est le point de départ de progrès immédiats, étonnants. A trente ans de là, un évêque de Limoges, Humbaud, s'établit dans les fonctions pastorales en fabriquant une fausse bulle ; Urbain II survient, découvre la fraude, dépose l'intrus et met l'abbaye sous la protection du Saint-Siège. A côté de Limoges une deuxième ville, le Château, s'est fondée autour de l'abbaye, et bientôt à toutes les autres causes de troubles viennent se joindre les entreprises de la nouvelle commune. En 1105, les gens du Château envahissent la cité de Limoges, et y mettent le feu. En 1552, ils se prennent de querelle avec la suite de Henri Plantagenêt, devenu duc d'Aquitaine, qui fait raser les murs de leur ville, et pendant les dernières années du xiie siècle le Château et l'abbaye sont constamment mêlés aux luttes de Henri II et

de ses fils. Au cours de cette période réputée glorieuse, l'abbaye est plusieurs fois dévastée par le pillage et par le feu; on la reconstruit toujours, et elle ne cesse pas de s'enrichir.

L'abbaye de Saint-Martial, qui a grandi au milieu des guerres et des incendies, et dont la vitalité s'est affirmée en raison directe des calamités qui l'ont atteinte, commence à décheoir à la fin du XIIIe siècle; c'est précisément alors que l'établissement d'un gouvernement fort semblerait devoir assurer à ceux qui ont de grands biens et de beaux revenus la tranquille jouissance de ce qu'ils possèdent. Mais si les ressources des établissements religieux se sont accrues, les mœurs monastiques ont baissé; en 1294, l'abbaye, abandonnée par son chef, est si peu gouvernée que les moines en arrivent à ne plus recevoir de nourriture. De tels incidents, quand ils se produisent, sont des symptômes non équivoques de décadence. Nous ne suivrons pas les étapes successives par lesquelles l'abbaye est descendue de la grandeur à la misère, à travers les souffrances des guerres anglaises : à Saint-Martial, comme partout ailleurs, la « désolation des églises de France » a été autre chose qu'un terme de convention. Au XVe siècle, et jusqu'à sa sécularisation, l'abbaye ne nous présente plus, en guise d'histoire, que des éphémérides dont la sécheresse présente un intérêt sans cesse décroissant. En 1535, Paul III la supprime, pour ériger en sa place une collégiale; il faut lire les pages que M. de L. consacre à cette transformation devenue nécessaire, si l'on veut se rendre compte des raisons pour lesquelles beaucoup de monastères ont été sécularisés au XVIe siècle. Ici, la déchéance s'explique par l'intrusion des clercs séculiers dans les fonctions monastiques, par le mépris de la discipline, par le népotisme; la collégiale érigée par Paul III est encore bien pourvue, mais on n'y travaille plus; on se borne à manger des revenus qui vont en décroissant. Les luttes d'autrefois ont cédé la place à de misérables querelles entre l'évêque et l'abbé, entre les gens de l'abbé et les chanoines; le chapitre où sont mises sous nos yeux ces scènes burlesques fait penser au *Lutrin*.

La place nous manque pour rendre compte des pages que l'auteur a consacrées à l'organisation de l'abbaye et de la collégiale, de son étude archéologique sur la basilique et le monastère. La cinquième partie nous apporte l'énumération des prévôtés et prieurés dépendants de l'abbaye; il y en avait une centaine. Les pièces justificatives et les appendices représentent à eux seuls la valeur d'un volume.

Si nous apprenons avec intérêt que l'abbaye de Saint-Martial est descendue par degrés jusqu'à la désorganisation, nous tenons surtout à savoir pourquoi sa décadence fut irrémédiable. Dans son *étude économique*, M. de L. explique ce fait par un appauvrissement graduel et constant; la richesse de l'abbaye, à partir du XIIIe siècle, provint surtout des cens qu'elle avait achetés sur un grand nombre de terres; la quotité de ces cens a pu, en certains endroits, s'affaiblir ou même

disparaître, mais la diminution du pouvoir de l'argent a eu pour Saint-Martial des conséquences bien autrement graves. Le prix des objets ne cessait de s'élever, à mesure que baissait la valeur de la livre tournois, et ce changement, qui ne faisait pas grand tort aux classes laborieuses ou commerçantes, pour lesquelles les salaires augmentaient naturellement dans une certaine proportion, devait être fatal aux grandes abbayes, assimilables à des rentiers dont les revenus diminueraient sans cesse. L'opinion émise en cette matière par M. de L. nous paraît justifiée par les faits, seulement il aurait pu, à notre avis, se dispenser de prendre à la lettre certaines évaluations qu'on donne couramment sur la valeur relative de l'argent ; les affirmations qu'on relève, à cet égard, chez des auteurs d'ailleurs estimables, nous inspirent une certaine méfiance. Au reste, ce n'est là qu'une critique d'ordre secondaire, et l'on doit recommander la lecture de ce chapitre à ceux qu'intéresse l'étude des questions économiques sous l'ancien régime ; il donne un caractère très original à un livre qui se recommande, d'ailleurs, par une quantité de faits nouveaux et de déductions intéressantes.

Elie Berger.

Journal de Gouverneur Morris, 1789-1792, traduit de l'anglais par E. Pariset. Paris, Plon, 1901. In-8°, VII et 388 p.

La préface de cette traduction laisse à désirer. Elle est parfois inexacte. Nous ne trouvons pas, comme dit M. E. Pariset, que Morris ait « pris souvent une part active au grand drame » révolutionnaire ; il n'a pas de si grandes sympathies pour la famille royale puisqu'il s'écrie un jour en apprenant la cruauté de Louis XVI enfant qu'« il n'est pas étonnant qu'un pareil animal soit détrôné » ; chaque fois qu'il parle de la reine, il ne le fait pas « en termes attendris » puisqu'il dit à Mme de Flahaut que la reine est « faible, orgueilleuse et débauchée sans être très attachée à ses amants », sur quoi Mme de Flahaut répond qu'elle aurait soin de pourvoir toujours la reine d'amoureux et d'aumôniers. M. P. a raison de dire que les notes de Morris n'étaient pas destinées à la publication ; l'américain y met tout, et un menu de dîner y côtoie une critique de la Constitution de 1791. Mais il aurait dû étudier le caractère de Morris et le montrer pratique et voluptueux, mêlant les spéculations aux plaisirs, brassant des affaires, cherchant les occasions de s'enrichir, aimant la bonne chère et buvant gaîment sa bouteille de bordeaux, courtisant les dames coquettes et leur tenant des propos égrillards, tournant autour de Mme Flahaut, de Mme de Staël, d'autres encore, et guettant l'heure propice, faisant oublier sa jambe de bois par son esprit, son humour et son originalité américaine. M. P. aurait dû également rectifier quelques noms

propres [1]. Toutefois, la transcription est en générale exacte, et M. P. a bien fait de ne pas annoter son texte pour ne pas l'alourdir, d'autant que la plupart des personnages sont connus. On le remerciera surtout d'avoir publié cette nouvelle traduction. Celle que Gandais avait donnée dans l'année 1842 en deux volumes est introuvable et incomplète puisqu'elle est faite d'après les extraits du *Journal* publiés en 1832 par Sparks. Celle de M. P. reproduit le texte entier du *Journal*, tel qu'il a été publié en 1888 par la petite-fille de Morris qui possède l'original. M. Pariset a d'ailleurs joint à son travail quelques lettres de Morris relatives à la même période. Ces lettres et le *Journal* fourniront des matériaux importants à l'historien des quatre premières années de la Révolution. Non que Morris ait compris autant qu'on l'a dit le caractère et la portée du mouvement; aujourd'hui que nous le connaissons mieux, il vaut peut-être moins par les vues sagaces et les considérations profondes que par les anecdotes, par les détails de mœurs, par les peintures de la société, par le tableau des plaisirs et des intrigues de Paris, par le portrait de quelques personnages du temps comme Mme de Flahaut et Mme de Staël, La Fayette, Talleyrand, Narbonne, Maury. Songez qu'il court les salons, qu'il entend l'abbé Delille débiter des vers, qu'il voie de près et étudie le jeu de Mme de Flahaut et de Mme de Staël se disputant l'heureux Talleyrand, et qu'il s'entretient plusieurs fois chez les Trudaine avec un Saint-André qui est évidemment André Chénier.

A. C.

Paul Frémeaux, **Napoléon prisonnier, Mémoires d'un médecin de l'empereur à Sainte-Hélène.** Paris, Flammarion, 1901. In-8°, XXI et 259 p. 3 fr. 50.

Ce médecin de Napoléon à Sainte-Hélène se nommait John Stokoe. M. Frémeaux a trouvé ses Mémoires à Londres, chez une de ses arrières petites-filles, Mlle Édith Stokoe, et il a eu l'idée de les traduire. Mais, nous dit-il, Stokoe, prolixe et obscur tout ensemble, est un trop inhabile prosateur, et une traduction accompagnée de notes qui tiendraient presque autant de place que le texte, eût été rebutante pour le lecteur. Il a donc « pris en main le récit pour l'éclairer, le

---

1. P. 5 et ailleurs, lire Pusignieu et non *Puisignieux* (il était colonel du régiment des chasseurs de Lorraine); p. 118, Vandermonde et non *Vandermont;* p. 124, Schlieffen et non *Schliefer;* p. 125, d'Alton et non *Dalton;* p. 157, 166, 301 Grave et non *Graave* (les deux premiers passages nous expliquent pourquoi ce chevalier devint ministre de la guerre); p. 202 et 203 *Van Hertzberg*, pourquoi *Van*? ne serait-ce pas plutôt *von*?; p. 223, lire Schweitzer et non *Schurtzer;* p. 235 et 238, Limon et non *Limou ;* p. 252, 263 et ailleurs, Pellenc et non *Pellier;* p. 283, Rayneval et non *Renneval;* p. 288, Bourru et non *Bourreau.*

compléter au cours même des pages, et non au bas » : il « évite ainsi les renvois continuels, tout en laissant aussi souvent que possible la parole à l'auteur des Mémoires. » Stokoe a vécu de juin 1817 à septembre 1819 dans l'île Sainte-Hélène. Il était chirurgien du vaisseau le *Conqueror*, monté par l'amiral sir Robert Plampin lequel avait amené avec lui sa maîtresse et l'installa aux Briars. Dans la situation fausse où il se trouvait, sir Robert Plampin laissa toute autorité à Hudson Lowe : « L'amiral, disait ce dernier, me paraît décidé à n'intervenir en aucune façon, et, s'il le faisait, ce serait pour me prêter assistance » (p. 46-48). Sir Robert Plampin se fit en effet le serviteur dévoué d'Hudson Lowe. Il défendit à ses officiers de visiter Longwood et de communiquer avec les étrangers détenus dans l'île à moins d'avoir obtenu sa permission. Lorsque Stokoe vint voir O'Meara et rencontra Napoléon qui lui parla, « vous pouviez, lui dit l'amiral, refuser de causer avec Bonaparte » (p. 61). Pourtant, après le départ d'O'Meara, il fallut donner un médecin à l'empereur qui demandait Stokoe. Mais Hudson Lowe ne pardonna pas à Stokoe d'avoir supplanté le docteur Verling qu'il proposait et de prendre au sérieux la maladie de Napoléon ; Stokoe osait dire que les symptômes étaient très alarmants et qu'il fallait s'attendre « dans un climat si propice à l'affection dont il s'agit » à un assez prompt dénouement (p. 107). Le chirurgien ne put aller à Longwood sans une passe et lorsqu'il revenait de sa visite, sir Robert Plampin lui reprochait d'être resté trop longtemps auprès du malade. Il n'alla du reste à Longwood que du 17 au 21 janvier 1819. Le 22, Hudson Lowe l'accusait de faciliter la correspondance des « gens de Longwood » avec l'Europe. Stokoe se sentit menacé, et quand il apprit que sir Robert Plampin avait résolu de le traduire devant un conseil de guerre, il demanda un congé, l'obtint aussitôt, et dès le 30 janvier, il s'embarquait pour l'Angleterre. A peine arrivé, il fut renvoyé par l'amirauté à Sainte-Hélène. Il arriva dans l'île le 21 août et reprit son service à bord du *Conqueror*. Mais le lendemain il était arrêté et traduit devant un conseil de guerre. M. F. reproduit l'acte d'accusation et en discute tous les chefs ; le dernier chef, comme il le remarque très bien, résume les précédents : le docteur a voulu « contrecarrer les intentions et prescriptions du gouverneur et de l'amiral et favoriser les vues des prisonniers français en leur fournissant de spécieux prétextes de plainte. » Stokoe fut rayé des rôles de la marine. Il eut toutefois une pension civile de deux mille cinq cents francs et les Bonaparte lui témoignèrent leur gratitude. La publication de M. Frémeaux est donc intéressante, et des lettres de Las Cases, de Montholon, de Bertrand, du roi Joseph, de la reine Julie, reproduites en fac-similé, ajoutent à l'ouvrage une valeur documentaire.

A. C.

La sortie de la Marne, 30 novembre 1870, par Y. K. (trois croquis et deux graphiques). Paris, Chapelot, 1901. In-18°, VI et 205 p. 3 fr. 50.

L'auteur a pris part à la sortie du 30 novembre 1870 et il aime, il admire Ducrot et veut lui rendre pleine justice : son livre est autant un panégyrique de Ducrot qu'une étude d'histoire militaire. Il montre d'abord par des extraits de la correspondance de Ducrot et d'autres documents que le général a prévu les désastres de 1870, conseillé justement à Mac-Mahon d'abandonner Frœschwiller et à Wimpffen de reculer sur Mézières, conçu durant le siège de Paris un plan de sortie vers l'ouest qui pouvait réussir. On sait comment ce dernier projet dut être abandonné : Ducrot résolut de passer la Marne pour porter ses efforts sur Villiers et Cœuilly. Il livra la bataille du 30 novembre que l'auteur nous raconte d'une façon très intéressante, aussi vive qu'exacte. A ce récit succède une réfutation des critiques dont Ducrot a été l'objet. La dissertation sur la crue de la Marne et les préparatifs de passage est un peu longue ; mais quelle que soit l'opinion qu'on adopte, Ducrot n'a pas été imprévoyant et le retard de vingt-quatre heures ne lui est pas imputable. On ne peut au reste qu'approuver l'auteur sur tous les points. Ducrot a juré de mourir ou de rentrer victorieux, mais sa proclamation était superbe, accommodée à la situation, et Napoléon ne jurait-il pas à la veille de Waterloo que le moment était venu de vaincre ou de périr? Ducrot n'a pu rester sur les hauteurs de la rive droite pour diriger le combat parce qu'il devait maintenir ses jeunes soldats par son exemple, et il a su d'ailleurs, tout en se jetant dans la mêlée, faire acte de général en chef. Il n'a pas méconnu l'emploi de l'artillerie en masse. Il avait bien compris l'avantage que son armée devait tirer de l'enlèvement de Noisy-le-Grand, et le 3e corps, débouchant du plateau d'Avron et de Neuilly, sous la protection d'une puissante artillerie, aurait sans doute emporté ce village, puis, de là, pris Villiers de flanc et à revers. L'auteur insiste avec raison sur ce mouvement tournant du 3e corps, et il fait très bien voir que la responsabilité de l'insuccès revient en entier aux généraux d'Exéa et Carrey de Bellemare : d'Exéa n'a franchi la Marne qu'à deux heures, contrairement aux instructions de Ducrot; il n'a envoyé qu'une division, et cette division, commandée par Belmare, a contre l'ordre de Ducrot, marché sur Villiers au lieu de marcher sur Noisy. Le livre est sincère et il sera utile.

A. C.

E. Cresson, **Cent jours de siège à la préfecture de police (2 novembre 1870-11 février 1871).** Paris, Plon, 1901. In-8°, X et 389 p. 7 fr. 50.

Encore un document très intéressant sur l'histoire du siège de

Paris. M. Cresson nous raconte comment il accepta la succession d'Édouard Adam, et comment il s'acquitta de sa tâche. On ne peut que le féliciter de la fermeté, de la vigueur qu'il a montrée ; il a toujours fait son devoir. Il comprenait qu'il fallait rappeler les maires au rôle municipal, exercer réellement le pouvoir exécutif, donner à la justice des chefs de parquet capables d'action, établir l'état de siège, ne s'occuper que de l'ennemi. Mais la *gloire* imposait au gouvernement de la défense nationale le respect de toutes les libertés et le devoir de contenir les passions populaires par le prestige de la force morale (p. 132). M. C. cite de curieux exemples de son impuissance et du mauvais vouloir qu'il rencontrait autour de lui. Il eut, du moins à la fin du siège, la douloureuse satisfaction de fermer les clubs, de supprimer le *Réveil* et le *Combat*, de faire écrouer Brunel et Piazza qui proclamaient l'insurrection. Mêlé aux négociations de Jules Favre et de Bismarck, il fit trois voyages à Versailles, et on ne lit pas sans intérêt le récit de ses conversations avec le chancelier. Citons encore les pages consacrées à l'héroïque Casimir Deschamps et à l'ensevelissement nocturne de la Vénus de Milo et d'une partie des archives de la préfecture.

A. C.

— Un lieutenant d'infanterie, M. L. Sazerac de Forge, a voulu rendre service aux professeurs et aux élèves en publiant des *Tableaux synoptiques d'histoire militaire contemporaine de Louis XIV à nos jours* (Paris, Chapelot, 1901, in-8°, xi et 106 p.). Il y aurait quelques critiques à faire au texte. P. 2, « campagne de Turenne, Mulhouse, Colmar, Turkheim » ; il faudrait supprimer Colmar qui ne fait qu'un avec Turkheim et mettre Brunstatt au lieu de Mulhouse. P. 13, ajouter à Valmy, le nom de Kellermann à celui de Dumouriez. *Id.* C'est une erreur de dire que Houchard « reprend les villes perdues après Neerwinden ». *Id.* (et p. 77), lire Reichshoffen et non *Reischoffen*. P. 77, il n'y avait pas 150.000 hommes à Wissembourg. P. 83, fit-on la sortie de Buzenval « pour se joindre à Chanzy » ?, etc. etc. Ce sont là des taches à effacer dans une prochaine édition. Quoi que dise l'auteur, il aurait dû « s'inquiéter du style » : quand il écrit que Chanzy se retire sur le Mans « qu'il organise », que signifient ces mots « organiser le Mans » ? Il faudrait aussi être moins avare de dates ; on nous donne les mois, mais non les jours d'une foule de batailles. Il faudrait enfin chasser sans pitié les fautes d'impression (comme *Pragues*, p. 7). Pourtant, le livre sera utile ; c'est un résumé clair, précis et qui frappe l'œil. Les croquis auxquels l'auteur a fait une part très grande aident le lecteur à comprendre la marche des armées et le caractère des campagnes. — A. C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 14 octobre — 1901

ROTHSTEIN, Moïse. — HOLTZMANN, La vie de Jésus. — LE CAMUS, Vie de Jésus-Christ. — DELBRÜCK, Questions de linguistique. — CALLAWAY, Le participe appositif en anglo-saxon. — LAUER, Le règne de Louis IV d'Outre-Mer. — HOECK, Les plantes de l'Allemagne du Nord.—Historiques des corps de troupe de l'armée française. — Un siècle, mouvement du monde de 1800 à 1900. — COOK, Grammaire du vieil anglais et la Défense de Sidney. — SCHAER, Maîtres d'armes et musiciens dans la vieille Allemagne. — SCHULZE, Calvin et la méditation de la vie future. — Chronique de Morosini, III, p. DOREZ. — Moreau, Souvenirs, II, p. HERMELIN. — PINEYRO, Zenea. — TARGIONI-TOZETTI, Le Ranaldo d'Arioste.

Bilder aus der Geschichte des alten Bundes; erstes Heft, Der Mensch und der Prophet Moses; von J. W. ROTHSTEIN. Erlangen, Junge, 1901; in-8°, XII-298 pages.

Le caractère de cette publication n'est pas purement scientifique. L'auteur, qui est d'ailleurs très au courant de la critique biblique, veut montrer que cette critique n'est pas destructive de la religion : il y a une critique dont les hommes de foi ont raison de se défier; mais ses erreurs mêmes servent au progrès de la vérité, quand on les a reconnues. Et M. Rothstein nous avoue que l'application du concept d'évolution à l'histoire de la religion ne lui semble pas sans péril : ne tend-elle pas à empêcher de voir l'action du Dieu vivant dans la religion d'Israël ? Le remède à ce mal serait peut-être de reconnaître l'action divine dans l'évolution. Mais M. R. veut voir la divinité face à face; il réserve dans l'histoire biblique des moments où Dieu agit seul, par lui-même, sensiblement; il réserve aussi dans l'Écriture certains morceaux qui sont proprement des paroles de Dieu, quoique leur rédaction soit d'origine humaine. Ainsi le décalogue. Cette façon de tailler la part de Dieu et la part de l'homme dans l'histoire de la religion et dans la Bible n'est pas de nature à faciliter le travail de l'historien. M. Rothstein accepte les conclusions générales de la critique en ce qui regarde la composition de l'Hexateuque; mais, bien qu'il admette, en principe, l'existence du développement légendaire, il croit pouvoir reconstituer avec les textes bibliques, et un peu d'imagination, la biographie de Moïse. Celui-ci serait né vers 1500, aurait été contemporain du roi d'Égypte Aménophis IV, dont

la réforme religieuse a pu avoir quelque influence sur son esprit. La scène du buisson ardent est commentée suivant une méthode qui rappelle un peu trop Philon et Origène. On a oublié d'expliquer par ce moyen le duel de Iahvé avec Moïse (*Ex.* III, 23-24). La théophanie du Sinaï est un peu corrigée. Le décalogue est interprété de telle sorte qu'il puisse convenir à l'âge mosaïque. Dans l'ensemble, ce livre, qui est loin d'être sans valeur historique, donne l'impression d'une légende à demi rectifiée, déconcertante pour la critique par la hardiesse de certaines affirmations, et qui ne sera pas moins déconcertante pour les théologiens sans critique par les restrictions et les doutes qui interviennent dans le récit.

A. L.

Leben Jesu von Oscar Holtzmann. Tübingen, Mohr, 1901, in-8°, xvi-428 pages.
Vie de N.-S. Jésus-Christ, 6e édition, par E. Le Camus. Paris, Oudin, 1901 ; trois in-12, de xxxiii-482, 518 et 533 pages.

La Vie de Jésus, par M.O. Holtzmann, est une œuvre bien ordonnée et de lecture facile. Le point de vue de l'auteur est celui d'une critique modérée. En tête du livre se trouve la discussion générale des sources, et en tête de chaque chapitre la discussion particulière des textes relatifs au sujet traité. Le problème synoptique est résolu par l'hypothèse des deux sources, Marc et les *Logia ;* Marc lui-même aurait connu les *Logia;* Luc aurait connu Matthieu. Dans l'ensemble, le quatrième Évangile ne serait pas un livre historique ; on pourrait néanmoins s'en servir pour compléter et corriger la tradition synoptique sur certains points : par exemple, en ce qui regarde la date du 14 nisan pour la mort du Christ. M. H. ne semble pas tenir suffisamment compte du caractère symbolique de cette date. Il doit se tromper aussi en voyant dans le récit du lavement des pieds l'institution du baptême substituée à celle de l'eucharistie. Si étrange que la chose puisse paraître, le lavement des pieds figure l'eucharistie, l'évangéliste ayant soin de le présenter comme une seconde purification, qui suppose l'ablution totale du baptême, et comme un symbole de la charité chrétienne, de l'*agápé,* qui a son sacrement dans l'agape-eucharistie ; la pensée de l'eucharistie est au fond du discours après la cène, où Jésus explique le mystère de sa mort, et la prière du chap. xvii est imitée de la primitive liturgie chrétienne ; c'est un archétype de prière eucharistique. N'est-ce pas accorder aussi une confiance exagérée à l'Évangile des Hébreux, que de le regarder comme une source indépendante, non moins autorisée que les Synoptiques ? La naissance de Jésus se placerait vers 14-4 avant notre ère. L'an 14 est donné comme limite à raison de la tradition johannique sur l'âge du Christ. Mais cette tradition a-t-elle quelque valeur historique ? Si on

veut la suivre jusqu'au bout, il faut mettre la naissance du Sauveur en l'an 20, de façon qu'il vive sept semaines d'années, et qu'il entre dans sa gloire au jubilé ; le symbole sera parfait ; mais il y a toute chance pour que ce soit seulement un symbole. Beaucoup d'autres opinions, formulées au cours de ce savant ouvrage, pourraient prêter à contestation. Bornons-nous à signaler l'interprétation des récits concernant la résurrection du Christ ; les témoignages les plus recevables sont ceux de Paul et de Marc ; les trois femmes qui avaient assisté à la mort et à la sépulture de Jésus, étant venues deux jours après pour embaumer son corps, trouvèrent le tombeau vide, et, comme elles attendaient (?) la résurrection, elles eurent une « vision d'anges » qui leur révéla ce que signifiait l'absence du cadavre ; il est probable, d'ailleurs, que le corps avait été enlevé, le samedi soir, par Joseph d'Arimathie ; les apôtres ne connurent que plus tard la découverte du tombeau vide ; leur foi s'appuyait sur les apparitions du Sauveur ; les apôtres et Paul croyaient que Jésus était vivant, mais ils ne pensaient pas que la vie fût rentrée dans son corps ; les premières apparitions eurent lieu en Galilée, où les apôtres étaient retournés après la passion ; Pierre vit le Christ ; il fit part de cette vision et de sa foi à ses dix compagnons ; alors eut lieu l'apparition aux onze ; la prédication de l'Évangile recommence en Galilée, et l'apparition aux cinq cents frères se produit ; puis l'apparition à Jacques, par laquelle est converti ce « frère du Seigneur » ; une dernière apparition du Christ aux apôtres détermine le retour de ceux-ci à Jérusalem ; à quelque temps de là vient l'apparition qui a fait de Paul un disciple et un prédicateur de l'Évangile. Du point de vue critique, la préférence accordée au témoignage de Paul et à la tradition galiléenne est facile à justifier, et l'idée que la tradition hiérosolymitaine serait comme une transposition de la première, est digne de considération. Mais la distinction que l'on veut faire entre la résurrection à la vie spirituelle et le retour à la vie naturelle, si fondée qu'elle soit dans la théologie de Paul, ne semble pas avoir existé nettement, surtout pour ce qui regarde le Christ, dans la pensée de l'Apôtre ni dans celle des premiers prédicateurs chrétiens. On n'a pas cru que le tombeau était vide parce que le corps de Jésus avait été mis dans un autre endroit, mais parce que ce corps était revenu à la vie, quoique sa vie nouvelle ressemblât à celle des esprits ; et c'est précisément parce que les Juifs se représentaient l'immortalité sous forme de résurrection corporelle, que la distinction de M. Holtzmann, très légitime en soi, se trouve ne pas correspondre à la pensée du christianisme primitif. Personne, pas même Paul, ne se figurait le corps de Jésus se consumant en un lieu ignoré, pendant que son être spirituel jouissait de l'immortalité. On alléguait, en preuve de son existence suprasensible les phénomènes d'apparition et le tombeau vide ; depuis lors, l'apologétique chrétienne n'a pas cessé de vouloir démontrer comme un fait d'ordre

physique et historique ce que la tradition a toujours regardé néanmoins comme une réalité surnaturelle, qui devait, par conséquent, échapper à l'expérience vulgaire et à la vérification matérielle. Cette espèce de contradiction était inévitable ; elle a existé dès le premier jour, et l'historien n'a pas le droit de la supprimer.

M. Le Camus, maintenant évêque de La Rochelle, a fait un effort très sérieux et méritoire pour traiter en historien un sujet que la théologie, sans s'en apercevoir, a transformé en théorie abstraite. Son ouvrage est remarquable par l'abondance de l'érudition, une connaissance de la Palestine qui contribue à la précision des récits, une manière franche d'aborder les questions difficiles. La théologie (car il en reste beaucoup), l'apologétique, les discussions de critique historique et littéraire, les réflexions morales s'y mêlent sans qu'il y ait confusion. Disons cependant que si M. Le Camus a bien montré l'impossibilité d'interpréter les Évangiles en histoire autrement que par la méthode critique, il n'a fait l'application rigoureuse de cette méthode qu'à un assez grand nombre de points secondaires. Quelques-uns de ses lecteurs trouveront peut-être qu'il leur a révélé des difficultés qu'ils ne soupçonnaient pas et lui demanderont des solutions plus conformes à ses propres principes, aussi bien qu'à la nature des problèmes dont il s'agit.

Alfred Loisy.

B. Delbrück, **Grundfragen der Sprachforschung** mit Rücksicht auf W. Wundts Sprachpsychologie erörtert. Strasbourg, Trübner, 1901, in-8°, VII-180 p.

Les personnes que les deux volumes gros et compacts de la *Sprache* de M. Wundt effraieraient trouveront dans le petit livre de M. Delbrück un résumé bref, mais clair et exact, des principales vues de M. Wundt qui ont un intérêt pour le linguiste et en même temps une critique de ces vues aussi éclairée et judicieuse qu'on devait l'attendre du savant auteur de la *Syntaxe comparée des langues indo-européennes*. M. D. ne s'est pas proposé d'émettre, à propos du livre qu'il examine, des idées nouvelles et il se contente de le suivre chapitre par chapitre, — avec une omission caractéristique, celle du dernier chapitre de M. Wundt qui a pour objet l'origine du langage : on sait que cette question n'est pas du ressort de la linguistique. Critiquer en détail la critique de M. D. reviendrait donc à rendre compte une seconde fois d'un ouvrage déjà étudié ici.

Le trait le plus curieux des observations présentées par M. D. est le souci constant de montrer que la linguistique, qui jusqu'à présent s'est servie en Allemagne des idées de Herbart, ne subit du fait de l'introduction d'une psychologie nouvelle aucune modification essentielle : « *für den Praktiker* lässt sich mit beiden Theorieen leben »

(p. 44). Il serait sans doute plus juste de dire que l'introduction de la psychologie nouvelle fait réaliser à la linguistique un sérieux progrès, car il n'est pas indifférent que le linguiste opère avec des « représentations » ou avec des activités psychiques et il est maintenant possible de concevoir le substratum psychique des faits linguistiques d'une manière beaucoup plus réelle qu'on ne le pouvait avec la psychologie de Herbart. Mais il est exact que ce progrès ne constitue en linguistique aucune révolution : car les faits linguistiques s'expliquent par d'autres faits linguistiques ; la psychologie ne fournit au linguiste qu'une manière de se représenter les choses, à peu près comme les fluides ou les vibrations de l'éther fournissent au physicien le moyen de se représenter les phénomènes électriques ; il importe que ces manières de se représenter les faits soient le moins éloignées de la vérité qu'il est possible, mais un changement à cet égard ne transforme nullement la science.

Les critiques qu'adresse par ailleurs M. D. à M. Wundt sont pour la plupart celles que devait faire un linguiste de profession. Beaucoup sont excellentes et touchent le fond même des choses, ainsi ce qui est dit p. 135 du pronom relatif. D'autres sont plus superficielles, par exemple ce qui est dit des racines, où il semble bien que M. D. et M. Wundt ne parlent pas exactement de la même chose ; M. Wundt s'est imaginé que, pour les linguistes, les racines représentent des éléments premiers du langage, alors que les linguistes n'ont jamais affaire à des « éléments premiers » ; M. D. n'a pas assez mis en relief que la racine indo-européenne et la racine sémitique sont de simples éléments morphologiques. Surtout on ne devra pas s'imaginer que les vues de M. D. représentent sur tous les points la pensée commune des linguistes ; la manière naïvement rationaliste dont M. D. se représente l'évolution phonétique est sans doute tout à fait inexacte et l'on trouve par exemple dans l'étude de M. Wechsler sur les lois phonétiques des notions plus conformes à la réalité. Dans l'ensemble, l'ouvrage de M. Delbrück oriente bien sur les idées de M. Wundt et les critique en général à propos ; il fera sans doute beaucoup pour la diffusion de ce qu'il y a de plus utile dans le livre de l'éminent philosophe de Leipzig.

A. Meillet.

The Appositive Participle in Anglo-Saxon, by Morgan Callaway, Jr., Professor of English in the University of Texas. (Reprinted from the *Publications of the Modern Language Association of America*, xvi, 2.) Baltimore, 1901. In-8, iv-220 pp. cotées 140-360.

L'auteur appelle « participe appositif », présent ou passé, le type syntactique « Taillefer allait chantant » ou « Roland tomba percé de

coups ». Ce type, à son tour, suivant des distinctions subtiles, mais ici nécessaires parce qu'elles servent de repères à une statistique minutieuse, se rencontre en triple fonction, avec une inégale fréquence, dans les langues germaniques : d'adjectif, lorsqu'il qualifie spécifiquement le substantif de la proposition; d'adverbe, si la modification porte sur le verbe ; coordonnée, enfin, quand il tient lieu d'une autre proposition construite en parataxe. De la rareté de cette dernière fonction et de la plupart des emplois adverbiaux dans les plus anciens textes anglo-saxons, de la tendance marquée d'Alfred et autres auteurs à remplacer le participe appositif du texte latin qu'ils traduisent par une parataxe ou une hypotaxe ou quelque expédient équivalent, M. Callaway conclut que ces constructions, étrangères au vieux fonds germanique, ne se sont implantées que plus tard sous une influence monastique et littéraire, et que la fonction d'adjectif était primitivement à peu près la seule connue. Confirmée par le témoignage des langues-sœurs, puisque aujourd'hui encore l'allemand (p. 336) déploie dans l'usage des participes beaucoup moins de liberté et de souplesse que l'anglais, cette induction générale semble pleinement satisfaisante. Certains résultats accessoires provoquent, sinon la méfiance, du moins la surprise : par exemple, l'impuissance du participe appositif anglo-saxon à régir un complément (p. 351). Ce trait est absolument contradictoire à ce que nous savons de la syntaxe indo-européenne, où tout nom verbal était apte à gouverner un nom d'objet comme l'eût fait le verbe lui-même. Or, plus on avance dans l'histoire de la langue, plus le participe, simple nom à l'origine et entièrement distinct du verbe, s'incorpore à la conjugaison et en devient partie intégrante : partageant les attributs du verbe au début même, à plus forte raison les devrait-il conserver et développer alors qu'il est devenu, dans le concept du sujet parlant, un mode du verbe, et l'on ne s'explique pas la régression qui l'atteint à ce point de vue dans le domaine du germanisme. Mais on y regardera à deux fois à partir d'un pur *a priori* pour discuter des données aussi solidement établies que celles de M. Callaway : il n'a pas dépouillé moins de dix-neuf ouvrages anglo-saxons, dont quelques uns fort volumineux, sans compter les originaux latins et les textes d'autres langues ; il en a extrait tous les exemples de participes appositifs, les a classés dans ses catégories théoriques, et transcrits, pour ceux dont j'ai vérifié l'exactitude, avec une impeccable correction. Encore un travail qui fait heureusement augurer de la jeune et robuste philologie du Nouveau-Monde.

V. H.

Ph. Lauer. **Le règne de Louis IV d'Outre-Mer** (forme le 127e fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes). 1 vol. in-8° de xxxviii-375 pages. Paris, Bouillon, 1900.

Le *Charles le Simple* de M. Eckel n'aura précédé que de quelques mois le *Louis IV d'Outre-Mer* de M. Lauer, dont nous avons à nous occuper aujourd'hui. Il y a donc maintenant quatre volumes de publiés dans la collection des *Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne* [1].

Dans l'introduction, M. L. examine et critique les sources où il a puisé pour écrire son livre. La plus importante sans contredit est la *Chronique* de Flodoard. Ce clerc de l'église de Reims a été mêlé de près aux événements qu'il raconte; il a connu, fréquenté même les personnages dont il parle : les renseignements qu'il fournit sont par conséquent de première main. Toutefois, et cette observation aurait pu être faite par M. L., la prudence de Flodoard l'a peut-être en plus d'une circonstance entraîné, non pas à mentir, mais à taire une partie de la vérité.

Deux autres sources paraissent au premier abord — par l'abondance des renseignements qu'elles fournissent — à peine moins précieuses que la *Chronique* de Flodoard : nous voulons parler des *Historiae* de Richer (de Reims), et du *de Moribus Normannorum* de Dudon de Saint-Quentin. Mais, comme le fait observer avec raison M. L. pour Richer, — et la remarque peut s'appliquer à Dudon — ces deux auteurs n'aident pas en réalité à faire connaître le règne de Louis IV : tout au contraire, ils ont plutôt induit en erreur ceux des historiens modernes qui ont cru un peu à la légère pouvoir les utiliser. C'est que Richer et Dudon ont reproduit des traditions orales, des légendes épiques, qui s'étaient formées autour de quelques-uns des principaux événements du xe siècle : l'on n'a donc pas le droit d'attacher une valeur historique aux détails, en apparence précis, que contiennent les chapitres de Richer et de Dudon consacrés à Louis IV. Tout n'est peut-être pas de pure invention dans les traditions, dans les légendes que ces deux chroniqueurs ont recueillies : mais le moyen de découvrir la part de vérité qu'elles contiennent [2]? M. L. ne s'est en conséquence servi qu'avec d'infinies précautions de Richer et de Dudon, se bornant le plus souvent à indiquer en note quelle physionomie ils prêtaient aux événements. C'est dans Flodoard, c'est dans les sources narratives ou

1. A l'exemple de M. Eckel, M. Lauer a dédié son livre à la mémoire de son maître regretté, M. Arthur Giry.

2. M. Lauer a eu l'idée de rechercher les allusions à Louis IV ou aux contemporains de ce prince que renferment les *chansons de gestes*. En pareille matière on ne peut faire que des hypothèses plus ou moins probables. Nous ne nous étonnerons donc pas qu'un érudit d'un sens critique aussi avisé que M. Lauer se soit gardé de donner comme certains les résultats auxquels il était parvenu.

diplomatiques dont on ne peut suspecter le témoignage, que le biographe de Louis IV a puisé les éléments de son récit. M. L. a connu — outre les diplômes de Louis IV — la plupart des chartes, imprimées ou manuscrites, qui ont été rendues sous le règne de ce prince. Quelques-unes pourtant de celles qui concernaient la Lorraine lui ont échappé.

Grâce à sa connaissance des sources, à son esprit critique, M. L. n'a édifié son monument qu'avec de bons matériaux. On doit en outre lui reconnaître le mérite d'avoir bien compris et l'époque dont il parle, et le caractère des personnages qu'il met en scène, et les mobiles de leur conduite.

Comme la plupart des descendants de Charlemagne, Louis d'Outremer avait eu beaucoup à souffrir des jugements de l'histoire. M. L. a rappelé (pages 243-246) les appréciations peu flatteuses dont ce prince avait été l'objet au XIXe siècle. L'étude approfondie et impartiale des documents lui a permis de voir et de prouver combien était injuste l'opinion que l'on se faisait de Louis IV [1]. Par son activité, par son courage, le fils de Charles le Simple mérite une place d'honneur parmi les derniers Carolingiens. Malheureusement les moyens d'action lui faisaient défaut ; il ne trouvait auprès des grands que mauvais vouloir ou insubordination ; quoi qu'il entreprît, les obstacles naissaient pour ainsi dire sous ses pas. Aussi, quand il mourut après un règne de dix-huit années, n'était-il guère plus avancé que le jour de son avènement.

Les tentatives de Louis sur la Lorraine et la Normandie sont considérées — avec raison d'ailleurs — par M. L. comme les événements les plus importants du règne de ce prince. En 939, il profita de la révolte des ducs de Lorraine et de Franconie contre Otton I pour tenter de reprendre ces contrées franques de la Meuse et de la Moselle, qu'il pouvait considérer à bon droit comme le patrimoine de la famille carolingienne. Trois ans plus tard, à la mort de Guillaume Longue-Epée, duc ou comte de Normandie, qui ne laissait comme héritier qu'un bâtard encore enfant, Louis sut habilement profiter des circonstances pour replacer les territoires de la Basse-Seine sous son autorité directe.

Aucune des deux entreprises ne réussit. Mais la responsabilité de ce double échec ne doit pas retomber sur le roi lui-même : c'est aux grands vassaux, plus spécialement au duc de France, Hugues l'Abbé, qu'il convient de l'imputer. Capturé en 945 par les Normands révoltés, devenu un peu plus tard le prisonnier de Hugues, Louis dut céder au duc de France, pour recouvrer sa liberté, la forteresse de Laon, la seule ville de son royaume dont il fût vraiment le maître. Découragé par tant d'insuccès, à bout de ressources, le jeune roi se tourna vers

1. Pages 245 à 246.

son ancien adversaire, Otton I, dont il était depuis 939 devenu le beau-frère, et renonçant à lui disputer la Lorraine, il vécut désormais avec ce prince en bonne intelligence. M. Lauer (p. 48) attribue à l'influence de Gerberge, femme de Louis IV, l'abandon par le Carolingien de ses prétentions sur la Lorraine. Assurément Gerberge a dû jouer le rôle de médiatrice entre son frère et son mari ; mais il nous semble que le découragement dans lequel l'hostilité persévérante de Hugues le Grand avait jeté le jeune souverain fut la cause principale du rapprochement qui s'opéra entre Louis et le roi d'Allemagne.

M. L. a bien mis en lumière les résultats décisifs qu'avait produits en deux circonstances l'intervention pontificale. En 942 Etienne VIII, en 948-949 Agapit prirent parti pour le roi contre ses grand vassaux, et l'excommunication dont ces derniers furent frappés ou tout au moins menacés les contraignit à se réconcilier avec leur souverain. Déjà en 922 Jean X avait rendu à Charles le Simple un important service dans l'affaire de l'évêché de Liège. Cette intervention de la papauté prouve d'abord que celle-ci n'avait pas oublié les bienfaits dont l'avaient comblée les premiers Carolingiens. De plus, on en peut conclure que les souverains pontifes de l'époque, malgré la situation précaire où ils se trouvaient réduits, malgré le discrédit qu'auraient dû leur valoir soit les irrégularités de leur élection, soit les scandales de leur vie privée, conservaient encore assez de prestige et d'autorité pour faire reculer le puissant duc de France, et l'obliger d'abandonner ses projets à l'égard de la royauté carolingienne.

Les rôles des principaux personnages, de ceux qui figurent au premier plan pendant le règne de Louis IV, sont aussi bien compris et exposés que celui du souverain lui-même. M. L. a percé à jour Hugues le Grand, et vu clair dans les projets de cet ambitieux vassal. Ruiner la dynastie carolingienne, et s'emparer du trône, tel est le but poursuivi par le fils de l'usurpateur Robert. Si en 936 il consent et coopère même à la restauration de Louis IV, au lieu de briguer pour lui la couronne, ce n'est pas de sa part désintéressement ni respect du principe de la légitimité : non, mais il sait à n'en pas douter que les autres grands du royaume ne veulent pas de lui pour souverain, et en homme avisé il préfère s'épargner l'humiliation d'un échec. M. L. a fait en outre bonne justice de la légende qui représente Hugues comme le champion de l'idée nationale française en face du roi, trahissant sa mission pour s'allier au roi d'Allemagne. Singulier patriote en vérité que le duc de France, qui en 939 ne craint pas de donner son appui et même de rendre hommage à Otton I, paralysant ainsi Louis IV, son suzerain légitime, et le mettant dans l'impossibilité de conserver la Lorraine !

La politique française du roi d'Allemagne n'a pas été appréciée avec moins de justesse. Otton ne songe aucunement à conquérir le royaume de l'ouest. Mais Louis IV essaie de lui enlever la Lorraine, sur

laquelle il a, en tant que Carolingien, des droits incontestables : dans le but de paralyser son adversaire, Otton s'appuiera sur les grands vassaux français révoltés contre l'autorité de leur souverain. Pourtant, s'il désire tenir Louis en échec, il ne va pas jusqu'à souhaiter qu'il soit renversé du trône et remplacé par le duc de France. Aussi, à un moment donné viendra-t-il en aide à Louis pour combattre Hugues le Grand. L'intérêt bien entendu d'Otton, il faut le reconnaître, lui commandait d'adopter cette politique de bascule entre ses deux beaux-frères.

De ces considérations générales passons à quelques observations de détail.

M. L. suppose (p. 7 n. 1) que le surnom d'*Albus*, donné à Hugues le Grand par Flodoard dans ses *Annales* à la date de 941, est le résultat d'une erreur paléographique : au lieu d'*Abbas*, que portait le manuscrit original, un copiste aura lu à tort *Albus*. Cette conjecture ingénieuse mérite d'être adoptée, le surnom d'*Albus* n'étant donné au duc de France que par Flodoard, et seulement en 941.

Il y a un point sur lequel nous ne pouvons partager l'opinion de M. L. D'après lui, Herbert II, comte de Vermandois, aurait épousé une de ses nièces, née du mariage de sa sœur Béatrice avec l'usurpateur Robert [1]. Est-il admissible que l'Église ait toléré, ait béni cette union incestueuse ? M. d'Arbois de Jubainville a essayé d'expliquer ce fait invraisemblable, en rappelant qu'au xe siècle l'Eglise était impuissante à faire respecter ses lois aussi bien que ses domaines par les seigneurs laïcs. On connaît d'ailleurs, ajoute-t-il, d'autres exemples d'unions illégales et pourtant acceptées : ainsi le comte d'Anjou Foulques Nerra épousa une de ses cousines germaines [2].

Malgré la part de vérité que renferment les observations de M. d'Arbois, nous avouons qu'elles ne parviennent pas à nous convaincre. Le temps nous manque pour examiner en détail les textes desquels il semble résulter au premier abord — d'une part que Béatrice, femme de Robert, avait Herbert I pour père — d'autre part qu'une fille de Béatrice et de Robert avait épousé Herbert II. Faisons seulement remarquer que si le comte de Vermandois s'était marié avec une de ses nièces, les chroniqueurs du temps, tous gens d'église et mal disposés à son égard, ce double point est à noter, n'auraient pas manqué de mentionner ce méfait à côté de ceux qu'à tort ou à raison ils ont cru devoir lui imputer. Leur silence constitue à nos yeux un argument d'un grand poids contre l'opinion défendue par M. d'Arbois et admise sans discussion par M. L.

Flodoard mentionne en 938 le mariage de Hugues le Grand avec

---

1. Page 8 et notes 1 et 4, p. 303 (Généalogie de Hugues le Grand avec tableau généalogique).

2. *Histoire des ducs et comtes de Champagne*, t. I, p. 76 à 78.

Hathuis (Avoie), sœur d'Otton I. Or, dans une charte pour Saint-Martin de Tours, datée du 14 septembre, deuxième année du règne de Louis, c'est-à-dire du 14 septembre 937, Hugues le Grand parle à plusieurs reprises de sa femme Haduis. M. L. croit en conséquence (p. 27 et n. 4) devoir faire remonter à 937 le troisième mariage du duc de France. Ainsi Flodoard, par négligence, par oubli, aurait attendu toute une année pour relater un fait de cette importance ! Voilà qui nous semble bien difficile à croire. Assurément une erreur provenant de Hugues lui-même ne peut être un instant admise. Mais la charte est-elle bien de la deuxième année du règne de Louis ? Le scribe qui a écrit l'acte ou celui qui l'a copié ne se seraient-ils pas trompés ?

A propos de l'entente conclue en 950 entre Louis IV et Arnoul I, M. L. rappelle (p. 210, n. 2) que la mère du comte de Flandre, Ælfrytha, était la tante d'Eadgyfu (Ogive), mère du roi de France. Il existait entre le roi et son vassal d'autres liens de parenté, que M. L. avait lui-même signalés précédemment (p. 9). Par sa grand-mère Judith, fille de Charles-le-Chauve, Arnoul avait du sang carolingien dans les veines ; il était le cousin issu de germain de Louis IV.

Contrairement à ce que semble croire M. L. (p. 171), l'évêque d'Arras se trouvait à Ingelheim en 948, puisqu'il ne faisait qu'un avec celui de Cambrai, Fulbert (Foubert), dont M. L. relate la présence (p. 170) au concile mentionné plus haut. C'est là d'ailleurs une simple inadvertance de la part de l'auteur, qui avait précédemment qualifié (p. 16) Fulbert d'évêque de Cambrai et d'Arras.

Une dernière critique que nous ferons à M. L. porte sur la forme qu'il a cru devoir donner à certains noms de personnes. Oubliant la règle qu'avait posée son maître, le regretté M. Giry [1], il s'est trop souvent, dans la traduction des noms propres, écarté des formes consacrées par l'usage. Ainsi, nous trouvons à plusieurs reprises mentionné dans son livre un évêque de Toul, contemporain de Louis IV, qui se serait appelé Josselin, saint Josselin. Saint Josselin ?? Après quelques instants de réflexion, nous finîmes par comprendre qu'il s'agissait de saint Gauzlin. C'est sous ce dernier nom qu'a toujours été et que sera toujours vénéré en Lorraine le prédécesseur de saint Gérard. On ne connaît point de « Josselin » dans le diocèse de Nancy et de Toul [2]. D'autre part, le nom de Ferry, par lequel M. L. désigne le premier duc de la Haute-Lorraine, est généralement réservé aux princes de la maison d'Alsace. Le mari de Béatrice et son petit-fils sont d'habitude appelés Frédéric. Enfin, l'on nomme toujours Adalbéron l'évêque de Metz, frère de Frédéric I : la forme Auberon a cessé d'être en usage pour désigner ce prélat.

---

1. *Manuel de diplomatique*, p. 371.

2. M. Giry, *op. cit*, p. 291, col. 2 (liste des saints), traduit *Gauzelinus* par « Gozlin ».

Louis IV n'a-t-il pas à la suite de son expédition de 939 conservé quelques-uns des *pagi* occidentaux de la Lorraine ? M. L. a tranché cette question par l'affirmative. D'après lui, le *pagus Mosomensis* et le *p. Barrensis* (celui de Bar-le-Duc) seraient demeurés au Carolingien. Nous estimons très probable l'attribution à Louis du *p. Mosomensis*, et absolument certaine celle du Barrois de l'Ornain. Une charte inédite de 943 pour l'abbaye de Saint-Mihiel, charte que M. L. n'a pas connue, fournit la preuve qu'à cette date l'autorité de Louis était reconnue dans le *p. Barrensis*. Il n'a d'ailleurs pas échappé à M. L. qu'un peu plus tard ce même *pagus* dépendait d'Otton I. Notre auteur admet (p. 215 n. 1) que Gerberge abandonna ses droits sur le Barrois à Otton I, ou les lui laissa usurper sans protestation. Peut-être la renonciation de la reine est-elle de 959. A cette date, nous dit Flodoard, Gerberge et Lothaire, voulant s'assurer l'appui de leur frère et oncle Brunon, donnèrent à ce dernier des garanties relativement à la Lorraine, qu'il gouvernait alors en qualité de duc. N'est-ce pas au cours de cette entrevue que Brunon aurait exigé de sa sœur et de son neveu l'abandon du Barrois et des autres territoires lorrains dont Louis IV avait gardé la jouissance ?

Les critiques de détail que nous avons pu adresser à M. L. n'enlèvent rien d'ailleurs aux mérites de son livre, qui se recommande autant par la connaissance exacte et le judicieux emploi des sources que par l'intelligence des hommes et des évènements du xe siècle.

R. Parisot.

Dr. F. Höck, **Pflanzen der Kunstbestände Norddeutschlands als Zeugen für die Verkehrsgeschichte unserer Heimat.** Eine Pflanzengeographische Untersuchung. Stuttgart, Verlag von J. Engelhorn, 1900, in-8, 62 pp. Pr. 2 m. 40. (Forschungen zur deutschen Landes-und Volkskunde hergg. von Dr. A. Kirchhoff, XIII Band. Heft 2.)

L'histoire des plantes est dans le rapport le plus étroit avec l'histoire de la civilisation ; chaque progrès fait par l'agriculture ou l'horticulture d'une contrée, ainsi que par son commerce, est marqué par l'apparition d'espèces végétales nouvelles, qui en sont comme les témoins et la preuve irréfragable. Et, cela est vrai, non seulement des plantes cultivées, mais encore des sarcles ou mauvaises herbes, qui les accompagnent, ou sont importées avec les matières premières destinées à l'industrie et à l'alimentation.

M. F. Höck a contribué à mettre en évidence ces vérités, dans l'étude qu'il vient de publier sur la flore des lieux cultivés de l'Allemagne du Nord, et où il passe successivement en revue les mauvaises herbes des champs, puis celles des jardins, et enfin, la flore rudérale, — flore des décombres, — bords des chemins, etc., — en recherchant

l'origine des diverses espèces qu'on y trouvait il y a un demi-siècle, et de celles qui y ont pénétré en ces cinquante dernières années. La statistique rigoureuse qu'il en a dressée montre que tous les pays ont successivement contribué à enrichir la flore sauvage de cette contrée : d'abord la région méditerranéenne, qui lui a envoyé ses premières espèces exotiques, à travers la Gaule, après la conquête de Charlemagne, puis l'Afrique septentrionale et l'Asie antérieure, ensuite l'Asie centrale et méridionale et l'Amérique, depuis la fin du moyen âge, enfin, l'Asie orientale, l'Afrique méridionale et l'Australie. Peu de plantes sont venues directement de l'Est, aucune presque du Nord de l'Europe. L'Amérique, ce qu'explique sans peine l'importance des relations de cette vaste contrée avec l'Allemagne, lui a envoyé le plus grand nombre d'espèces. Ainsi, partout se reconnaît l'influence exercée par les rapports commerciaux et autres sur la composition de la flore d'un pays; plus les rapports de ce pays avec l'étranger sont nombreux, plus la flore s'enrichit d'espèces exotiques. Si les plantes, en effet, peuvent émigrer d'elles-mêmes ou sous l'influence des éléments, l'homme est l'agent le plus actif de leur diffusion. C'est ainsi que la géographie des plantes est intimement liée à la marche de la civilisation. Et c'est ainsi également qu'une étude exclusivement botanique en apparence, comme celle de M. F. Höck, offre un véritable intérêt historique, et méritait d'être signalée aux lecteurs de la *Revue critique* [1].

Ch. J.

MINISTÈRE DE LA GUERRE, **Historiques des corps de troupe de l'armée française (1569-1900)**, avec 35 planches hors texte et 75 gravures dans le texte. Paris, Berger-Levrault, 1900. In-4°, XXXVII et 783 p.

Ce gros volume, superbement exécuté et orné de nombreuses planches et gravures, a été composé à l'occasion de l'Exposition rétrospective des armées de terre et de mer en 1900 [2]. L'histoire des

---

1. Le plus souvent M. F. H. se sert des noms latins de plantes seuls ou joints aux noms vulgaires; parfois aussi il n'emploie que ces derniers, ce qui est un tort, car tous ne sont pas suffisamment connus; il y en a comme *Ackerspark*, qui ne se trouvent pas dans Pritzel-Jessen; d'autres comme *Quecke*, désignent des plantes fort différentes, entre lesquelles il est difficile de se reconnaître ou de choisir.

2. On nous informe dans une longue page, au verso du titre, que l'idée de la publication est due au bureau du Comité du groupe XVIII et que ce bureau est composé d'un général, président du groupe, et d'un sous-chef de bureau au cabinet du ministre de la guerre, secrétaire dudit groupe; on nous informe aussi dans le même avis que l'Exposition rétrospective des armées de terre et de mer appartient au groupe XVIII, qu'elle est organisée par une commission qui a pour président un membre de l'Institut et pour secrétaire-rapporteur un contrôleur de l'administration de l'armée; on nous informe enfin que le programme de la publication

corps de l'armée française à la fin du XIXe siècle y est résumée brièvement. On nous donne l'origine et les transformations de ces corps, les noms de leurs chefs, leurs campagnes et les principales affaires auxquelles ils ont assisté, les batailles inscrites sur leur drapeau, les traits historiques qui les honorent, le tout tenant, pour chaque corps, en une ou deux pages. La page est fort bien disposée, elle comprend trois colonnes ; on trouve dans la première colonne la filiation, dans la seconde, les noms des chefs, dans la troisième, les campagnes, batailles, actions d'éclats et faits d'armes individuels. Il y a certainement des lapsus, des erreurs, des lacunes, et certaines prouesses mériteraient un mûr examen; mais il y a dans ces 780 pages tant de noms propres et de dates, tant d'événements, tant d'anecdotes qu'on ne peut s'étonner de quelques fautes inévitables. Toutes les armes sont représentées dans le volume : même la gendarmerie et les sapeurs-pompiers, même les sections de secrétaires d'état-major et de recrutement, de commis et ouvriers militaires d'administration, d'infirmiers militaires. Les historiens sauront en profiter. Toutefois, il eût fallu, pour le rendre plus utile, dresser plusieurs tables : table des dénominations anciennes des régiments, table des colonels, table des batailles. La préface, agréable et instructive, renferme quelques détails intéressants sur les historiques régimentaires qui sont plus anciens que l'on ne croit, car bien avant Roussel qui voulait « réunir en corps d'histoire les faits de guerre de chaque régiment », le P. Daniel avait publié son *Histoire de la milice française*, et l'abbé de Nœufville, faisant paraître en 1734 un historique de la maison du roi, disait qu'il fallait montrer la succession des principaux officiers qui ont commandé les corps et « tirer des ténèbres de l'oubli une infinité d'actions éclatantes où ces corps se sont signalés ».

A. C.

---

a été élaboré de concert par le bureau du groupe XVIII, assisté du membre de l'Institut et du contrôleur, et par la section historique de l'État-Major de l'armée ; que cette section, primitivement dirigée par un lieutenant-colonel, l'a été dans la suite du travail par un commandant ; que des tableaux historiques ont été établis par les corps de troupe et revisés par la section historique. Ainsi, dans cette page. on nomme le général et le secrétaire qui forment le bureau du groupe XVIII, le membre de l'Institut et le contrôleur qui forment le bureau de l'Exposition rétrospective, les deux chefs successifs de la section historique... et les vrais arrangeurs des *historiques*, ceux qui les ont revus, qui les ont corrigés et redressés à force de temps et de peine, ne sont pas nommés ! Nous n'avons, nous, aucun motif de ne pas les nommer ; nous nous faisons, au contraire, un plaisir de les citer, de les présenter aux lecteurs ; ce sont M. le capitaine de La Jonquière (qui est sans doute le préfacier), M. Louis Tuetey et M. Aristide Martinien.

Un siècle — Mouvement du monde de 1800 à 1900, publié par les soins d'un comité sous la présidence de Mgr Péchenard. Paris, Oudin, 1 vol. gr. in-8 914 p.

Mgr Péchenard et ses collaborateurs se sont placés à un point de vue assez particulier, pour dresser le bilan de l'œuvre accomplie par le XIXe siècle. Soutenus par leurs fortes convictions personnelles, ils se sont sentis plus à l'aise pour discerner ce qui, dans cette œuvre, était digne de louange ou de blâme. Ils nous préviennent fort loyalement du reste des principes qui les ont guidés : la magistrale préface de M. de Voguë, comme la conclusion donnée au volume par le cardinal Richard, conclusion si fortement inspirée par les encycliques de Léon XIII, ne laissent rien à désirer à cet égard. Au lecteur d'accepter ou de répudier, si bon lui semble, cette manière de voir. La critique doit se borner à examiner si quelques auteurs ne se sont pas laissé quelque peu aveugler par l'ardeur de leurs amitiés ou la vivacité de leur antipathie. Or, ne serait-ce pas l'objection que l'on pourrait adresser aux auteurs des deux chapitres intitulés, l'un, la Presse au XIXe siècle, l'autre, la Philosophie au XIXe siècle ? Pourquoi celui-ci, par exemple, après avoir complaisamment énuméré des revues comme le *Cosmos*, le *Mois*, la *Revue Mame*, etc., passe-t-il sous silence la *Revue de Paris* ou la *Revue historique ?* La *Revue critique* elle-même serait-elle indigne d'être citée à côté du *Bulletin critique* et du *Polybiblion?* De même bien des lecteurs seront sans doute fâchés de confesser leur ignorance, en lisant une longue liste de philosophes contemporains, dont l'œuvre et même le nom leur étaient jusqu'alors totalement inconnus. Ce ne sont là, à vrai dire, dans l'ensemble du livre, que des exceptions : en général les collaborateurs de Mgr P. ont su rendre hommage même à leurs adversaires : il n'est que juste, à cet égard, de féliciter M. le baron Carra de Vaux de la sereine impartialité avec laquelle il a su parler des religions non chrétiennes, surtout du judaïsme. De même M. le chanoine Pisani s'est exprimé en termes fort modérés et fort sages sur l'église russe et l'église anglicane.

Pour en venir aux détails d'exécution de l'ouvrage, ce qui frappe avant tout le lecteur, c'est le défaut d'unité. Le Comité directeur a fait appel au concours des littérateurs, des savants et des artistes les plus distingués. Il suffit de citer les noms de MM. de Voguë, de Mun, Brunetière, d'Haussonville, de Lapparent, Goyau, Fonsegrive, Chénon, H. Joly, R. Pinon, Brunhes, Allard, A. Pératé, des vicomtes de Meaux et d'Avenel, de Mgr Duchesne enfin, pour indiquer la valeur et l'intérêt des études qu'on peut lire dans ce volume. Mais même ces remarquables écrivains, et à plus forte raison, d'autres plus humbles, ont compris, chacun d'une façon différente, le sujet qui leur était proposé. Tel a voulu résumer en quelques pages l'œuvre entière du siècle dans la science qu'il étudiait, et n'a donné finalement qu'une

énumération assez aride de faits et de noms. D'autres, reculant devant une tâche qui leur a semblé un peu ingrate, se sont contentés d'exposer les résultats acquis à la date de 1900, sans se préoccuper de savoir quel était au juste la part propre au XIXe siècle dans cette élaboration finale. C'est le cas notamment de M. Allard qui a consacré à l'archéologie des pages si vivantes et si agréables : on regrette seulement qu'il ait un peu sacrifié l'histoire des remarquables travaux consacrés au XIXe siècle à l'art du moyen âge. Quelques-uns ont plutôt tracé un programme que donné une étude du passé : ainsi M. d'Haussonville, en des pages d'une très haute inspiration morale, s'est préoccupé surtout d'exposer la tâche qui incombait au XXe siècle pour l'organisation de la charité. Ils sont trop rares, à notre gré, les auteurs qui, comme M. Brunetière, dans son chapitre sur la littérature, ont su dégager les quelques traits caractéristiques qui font l'originalité du XIXe siècle. Citons cependant, parmi ceux qui ont compris leur travail de cette façon, Mgr Duchesne, dont l'étude, si personnelle, fait regretter qu'elle soit si courte. L'histoire, que le XIXe siècle a créée à nouveau, peut-on dire, méritait assurément plus de neuf pages, si pleines d'idées qu'elles soient. S'inspirant de la même méthode que ces derniers auteurs, M. René Pinon a écrit un chapitre qu'il faut lire et méditer sur le Partage du monde ; M. Jean Brunhes, sous ce titre « L'homme et la terre cultivée », a su montrer, en termes simples et élevés, les transformations de l'agriculture dans le courant du dernier siècle. M. Pératé a également fort bien étudié le développement des beaux arts durant cette période.

Assurément, il ne convient pas d'exagérer les inconvénients de ce manque de direction générale, que nous venons de signaler. Il en résulte seulement qu'on arrive au bout de ce livre, sans avoir une idée suffisamment nette du « mouvement du siècle ». De là viennent aussi certaines lacunes regrettables : que penser de ce fait que, dans le chapitre sur la guerre au XIXe siècle, le nom de Napoléon n'est même pas prononcé ? Nous ne pouvons successivement passer en revue les trente-cinq articles qui constituent cet ouvrage. Comme dans toute œuvre collective, il y a, à côté d'excellentes pages, des chapitres superficiels, confus ou franchement ennuyeux : tel auteur, en voulant prendre un ton badin pour traiter une question fort sérieuse, est d'une lecture des plus pénibles. Toutefois, à part les deux ou trois articles, auxquels nous faisons allusion, l'ensemble du volume se lit avec plaisir et profit. On ne regrette pas les heures passées à l'étudier, et, si parfois on est d'un avis différent de celui de l'auteur, on doit rendre hommage à son talent et respecter des idées qui trouvent un tel interprète. L'ouvrage est incomplet sans doute ; il ne pouvait pas ne pas l'être, car il est impossible de juger d'une façon définitive des faits si rapprochés de nous. Tel qu'il est, il n'en rendra pas moins les plus grands services à ceux qui, plus tard, voudront savoir ce que fut le

XIXe siècle et quelle place considérable il doit tenir dans l'histoire de l'humanité.

Georges GAZIER.

— De toutes les grammaires anglo-saxonnes publiées en ces vingt dernières années, celle de M. Sievers reste incontestablement la meilleure ou tout au moins la plus complète. M. A. S. COOK, professeur de langue et littérature anglaise à Yale University (New Haven Conn.), l'avait traduite peu de temps après son apparition, et aujourd'hui il nous donne de son irréprochable traduction une nouvelle édition, où il a pris pour base la seconde édition allemande. C'est un travail qu'on ne saurait assez recommander à nos étudiants et à nos jeunes professeurs d'anglais : *Grammar of Old English.* Boston, Ginn, 1899. M. Cook a fort bien fait — et il en a conscience — de substituer *Old English* à *Angelsächsisch.* Mais, pendant qu'il y était, pourquoi a-t-il maintenu *Umlaut*, qui n'est pas, que je sache, un mot anglais. — V. H.

— La thèse de docteur de M. Alfred SCHAER, *Die altdeutschen Fechter und Spielleute. Ein Beitrag zur deutschen Culturgeschichte* (Strasbourg, Trübner, 1901, in-8°, 208 p.), dépasse par ses proportions et par l'ampleur de son sujet les travaux de ce genre. M. Schaer s'est proposé d'étudier les relations qui ont existé depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'époque moderne entre deux classes sociales dont le rôle a été assez important dans la société allemande : les maîtres d'armes et les musiciens. Comparant la destinée des champions, belluaires et maîtres d'armes avec celle des *minnesinger*, mattres-chanteurs et musiciens, il découvre entre les gens d'épée et les chanteurs ou instrumentistes d'étroits rapports qui se manifestent surtout dans la situation légale, la condition sociale et l'influence sur le langage. Il est évident que dans une étude aussi étendue M. Schaer a dû répéter des choses connues soit par des ouvrages généraux tels que celui de M. A. Schultz, soit par des traités particuliers comme ceux de M. Wassmannsdorff. Il va de soi également que M. Schaer, comme il le reconnaît de bonne grâce, n'a pu épuiser son sujet. Mais il a l'intention de poursuivre son intéressant travail. Il a fait preuve dans sa thèse d'assez de savoir et de méthode pour qu'on attende avec confiance ses contributions futures à l'histoire des vagants. — F. PIQUET.

— L'ouvrage de sir Philip Sidney, *The Defense of Poesy* (fin du XVIe siècle) a été pour la littérature anglaise un manifeste à peu près équivalent à celui de Joachim Du Bellay pour la nôtre. M. COOK, de Yale University, qui a déjà édité la *Défense* de Shelley, la *Critique* d'Addison, les traductions anglaises des *Arts poétiques* d'Horace, de Vida et de Boileau, etc., publie en orthographe modernisée cet important traité, qu'il accompagne d'une longue introduction et de notes copieuses et savantes (Boston, Ginn, XLV-103 pp., 80 cents). M. Cook, il est à peine besoin de le dire, connaît admirablement la littérature critique de l'Angleterre, et ses rapprochements pleins de goût attestent une compétence à peine moindre quant à l'histoire des lettres françaises et allemandes. — V. H.

— M. Martin SCHULZE, professeur à la faculté de théologie de Breslau, vient de publier dans la collection des *Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche* de Bonwetsch et Seeberg, une monographie sur un des points de la théologie de Calvin, qu'il croit être fondamentaux pour la pensée du réformateur

français (*Meditatio futurae vitae, ihr Begriff und ihre herrschende Stellung im System Calvin's. Ein Beitrag zum Verstaendniss von dessen Institutio*. Leipzig, Dieterich, 1901, 89 p., in-8°; prix : 2 fr. 50 c.). M. Schulze prétend que l'aspiration vers une vie plus haute, le mépris de la vie présente et de ses vanités, déterminent toute la conception du christianisme dans l'œuvre de Calvin et lui donnent une tendance ascétique, si différente de celle de Luther ; il reproche aux interprètes les plus récents de la pensée de l'auteur de l'*Institution chrestienne* (Schweizer, Lobstein, etc.) de n'avoir pas assez tenu compte de cette tendance qui fait de Calvin, en quelque sorte, un précurseur du pessimisme moderne, en même temps que sa conception de la vie (le corps, cachot de l'âme) se rencontre d'une façon surprenante avec certaines doctrines du *Phédon*. Ces déductions peuvent être logiquement très correctes, encore qu'elles n'aient été guère présentées au public jusqu'ici. Mais il est bien singulier tout de même que la prétendue *Weltabgewandtheit* de la morale calvinienne ait créé ces réformés si remuants et virils des Pays-Bas, de France et d'Écosse, et que l'auteur lui-même de ces principes théologiques — du moins si l'on en croyait M. Schulze — ait été l'un des esprits les plus dominateurs, les plus appliqués aux choses présentes que son siècle ait connus. — S.

— Nous recevons le troisième et dernier volume de la chronique d'Antonio Morosini, ou plntôt des extraits de cette chronique relatifs à l'histoire de France ; le texte en a été établi, puis traduit par M. Léon Dorez et les notes historiques et critiques ont été fournies par M. Germain Lefèvre-Pontalis, pour la collection de la *Société de l'histoire de France* (Paris, Renouard, 1901, 392 pp. in-8°). Ce dernier tome embrasse les années 1429 à 1433, et nous donne principalement des passages où sont racontés, le plus souvent d'après des correspondances de négociants ou de diplomates vénitiens, alors déjà supérieurement informés, les faits et gestes de la guerre anglo-française. On y lira surtout de bien intéressants morceaux sur Jeanne d'Arc, « la damixela clamada per nome Zanis ». M. Léon Dorez a établi, avec le plus grand soin, sur un manuscrit des plus difficiles à déchiffrer, le texte du récit de Morosini et y a joint une traduction qui se lit avec plaisir et conserve à la narration presque toute sa naïveté originale. — R.

— Le second volume des *Souvenirs* de J. N. Moreau publiés et annotés par M. C. Hermelin (Paris, Plon. 1901, I vol. in-8°, 628 p.) se compose de deux parties bien distinctes. L'une s'étend de l'avènement de Louis XVI à la mort de Maurepas : l'auteur était alors historiographe de France, vivait à la cour et était parfaitement renseigné sur ce qui s'y passait. La seconde partie raconte les événements qui se sont déroulés depuis le premier renvoi de Necker en 1781 jusqu'au 9 thermidor. Mais, quand Moreau composa ces derniers chapitres, il était aveugle, âgé de près de 80 ans, et ses papiers avaient été brûlés pendant la Terreur. On conçoit que, dans ces conditions, ses souvenirs restent un peu vagues, que le vieillard soit souvent un peu diffus dans ses récits, qu'il s'égare dans des considérarions mystiques, que ses jugements soient parfois dictés par la haine qu'il porte à une Révolution dont il ne voit que les erreurs. Cependant, même dans cette partie, il y a çà et là quelques renseignements, quelques opinions utiles à glaner pour l'histoire. On comprend mieux la Révolution et ses excès, quand on lit l'opinion qu'un écrivain, aussi sincèrement dévoué à la monarchie que l'était Moreau, avait du gouvernement de son temps. Il n'a pas assez de mots pour déplorer l'incurable faiblesse, la nullité politique de Louis XVI, de ce « pauvre roi tiraillé de tous les côtés » et qui dès l'enfance, était « si pétri de mauvaises grâces qu'il ne plaisait à personne ». Il

estime qu'un tel monarque peut être un saint, mais qu'il n'en fait pas moins « le malheur de ses peuples ». Moreau est également très sévère pour la reine, blâme son irréligion et parle avec amertume de « ses erreurs, ses folies et ses inconséquences ». Et pourtant, l'honnête Moreau a gardé au fond du cœur un tel respect et un tel amour pour la royauté, qu'il ne comprend pas qu'on veuille même essayer de la réformer. Tous les ministres qui ont tenté d'enrayer le mal qui rongeait la vieille monarchie, comme Choiseul, Turgot, Malesherbes et Necker, sont pour lui des « philosophes » dignes de mépris. Il est vrai qu'il juge l'abbé Terray « un des meilleurs contrôleurs généraux du règne de Louis XV ». Necker surtout est l'objet de ses plus violentes invectives. C'est « un farouche républicain qui veut la démocratie »; il a « l'atroce projet de vouloir rendre le roi de France chef d'une république bien dirigée». Moreau voit encore en lui « l'assassin d'un million de Français», le « fléau de Dieu ». C'est que, s'il a des intentions très pures, notre auteur n'en est pas moins un esprit à vues assez étroites. Cette impression, qu'avait déjà laissée le premier volume de ces souvenirs, est encore plus profonde après la lecture de celui-ci. Même dans la première partie de ce second tome, écrite par Moreau avant la Révolution, et dans les meilleures conditions, on s'aperçoit qu'on a affaire à un homme à projets vagues, bavard et quelque peu suffisant. Il ne sait pas ordonner un récit, présenter une scène ou tracer un portrait. Toutefois M. Hermelin a eu raison de publier ces Mémoires, car Moreau était un homme sincère et loyal. Il raconte simplement, sincèrement ce qu'il a vu et entendu, et ne cherche pas à dissimuler la vérité. On trouvera dans le second volume des détails curieux et inédits sur la lutte des Parlements et de la royauté au XVIIIe siècle. Il convient cependant d'exprimer encore ici le regret que l'éditeur ait pris la liberté de fondre ensemble divers morceaux différents des œuvres de Moreau, et si l'on peut admettre la division en chapitres qu'il imagine, on ne comprend pas pourquoi il a cru devoir faire quelques « coupures indispensables ». M. H. parle de passages « trop délicats ou trop personnels. » On ne voit guère cependant Moreau, le vertueux Moreau, prendre un ton trop léger. Et de quelles personnalités peut-il s'agir pour des événements déjà si lointains? M. H. aurait dû penser que son œuvre s'adressait plus aux historiens et aux érudits qu'aux gens du monde, que Moreau lasserait vite. Or ces premiers lecteurs ouvrent toujours avec quelque méfiance un ouvrage qu'on ne leur présente que comme incomplet. Cela est d'autant plus regrettable que M. H. montre par ses notes abondantes et précises qu'il ne manque pas d'esprit critique : on n'en a que plus de peine à comprendre ses raisons. — Georges Gazier.

— Le petit livre de M. Eurique Pineyro, *Vida y escritos de Juan Clemente Zenea* (Paris, Garnier, 1901, in-12, IX-298 p.) est intéressant au double point de vue littéraire et historique. Né en 1832, Zenea appartient à ce petit groupe de poètes qui fleurirent à Cuba, vers le milieu du XIXe siècle, et si son romantisme, très inspiré de celui d'Alfred de Musset, exagère le ton élégiaque et larmoyant du maître français, il faut reconnaître que trop souvent pour Zenea ce fut aux tragiques réalités de sa destinée qu'il dut l'inspiration de ses chants douloureux. L'étude biographique que lui consacre M. Piñeyro, non seulement nous initie à la genèse de l'œuvre de Zenea, en nous donnant quelques citations — trop brèves peut-être — de ses poésies, mais elle nous ouvre un jour curieux sur la vie littéraire à Cuba dans cette période troublée, et aussi elle nous apporte des renseignements intéressants, et de première main, sur l'insurrection cubaine de 1868. Zenea en effet n'a pas été seulement un littérateur et un contemplatif. « De très bonne heure, écrit M. P., il prit part à quelques-unes des conspirations qui ger-

maient et pullulaient, sortant comme des générations spontanées, du sol de la patrie ; émigré aux États-Unis, il avait à peine vingt et un ans quand il fut condamné à mort à la Havane comme journaliste hostile à l'Espagne. Amnistié depuis, il émigra volontairement au Mexique et il ne revint aux États-Unis, qu'à la nouvelle de la grande insurrection dont Céspedes donna le signal en octobre 1868. A la fin de 1870, il pénétra seul et par ses propres efforts, rompant un blocus étroit, jusqu'au siège de la république cubainé, eut de longues conférences avec Céspedes et son cabinet, et tomba ensuite de la façon la plus inattendue, et après des incidents extraordinaires, aux mains des Espagnols. Conduit à la Havane, enseveli vivant dans un cachot, il fut jugé militairement, condamné une seconde fois à mort et enfin exécuté après huit mois de secret absolu. » Ce qui fit l'horreur de cette exécution, consommée le 25 août 1871, c'est que Zenea, chargé d'une mission secrète auprès de Céspedes par un agent espagnol, D. Nicolás Azcárate, était porteur d'un sauf-conduit de l'ambassade d'Espagne à Washington, et que ce sauf-conduit ne fut pas respecté. En racontant cette brève existence et cette fin terrible, M. P. a été naturellement amené à nous parler quelque peu des événements politiques de cette époque, dont lui-même a été témoin. Les historiens liront avec intérêt ce qu'il rapporte de l'intervention des États-Unis dans les affaires cubaines et aussi le chapitre relatif à la petite colonie de révoltés réfugiés à New-York, et aux dissentiments qui divisaient ces hommes, champions cependant et victimes d'une même cause. Ce chapitre n'est pas un des moins instructifs de son œuvre. — H. Léonardon.

— M. Giov. Targioni-Tozzetti nous adresse sous le titre de *Canti di popolo* (Livourne, Meucci, 1901, in-8°, 40 p.), quelques poésies sur des légendes slaves et sous le titre de *La corona ferrea* (Livourne, Belforte, 1901, in-4°, 4 p.), une ode à Victor Emmanuel III ; nous ne pouvons que les signaler. Mais nous nous arrêterons un instant sur la réédition revue et augmentée de son étude, *Sul Ranaldo Ardito di Lod. Ariosto* (Livourne, Meucci, 1901, in-8°, 79 p.). Quand ce travail parut pour la première fois (1887), on admit généralement que M.T.T. avait réussi à démontrer que cette ébauche était bien du même auteur que le *Roland Furieux*. M. T. T. fait remarquer que si elle était de Gabr. Ariosto, le frère du poète, le fils de Gabriele l'eût certainement dit en publiant les poésies latines de son père ; que, le poème faisant allusion à la bataille de Pavie et le manuscrit étant de la main d'Arioste, il faut qu'il lui appartienne ; car, après 1525, Arioste n'eût pas eu le loisir de transcrire une œuvre soit de son frère soit de son fils Virginio, ou du moins y eût corrigé des fautes de diction et de versification qu'à cette époque il ne commettait plus ; d'ailleurs le manuscrit en question n'est point du tout une copie, mais un brouillon où l'on retrouve les cacophonies, les dures apocopes, les formes dialectales qui caractérisent sa première manière. Certains des rapprochements que fait M. T.T. entre le *Ranaldo* et le *Furioso* ne concluent peut-être pas; mais l'ensemble est convaincant. — Charles Dejob.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — **21 octobre** — **1901**

Le Tedzkiret en nisian, p. Houdas. — Diels, Héraclite d'Éphèse. — Jean Réville, Le quatrième Évangile. — Bertholet, Lévitique. — Benzinger, La Chronique. — Diehn, Les pronoms en moyen-anglais. — Chalandon, Alexis Comnène. — Lenôtre, Tournebut. — Lazar, Études critiques. — Janosi, Histoire de l'esthétique, II. — Grimme, Un manuscrit de l'Ecclésiastique. — Mariage Citoleux-Dejob. — Wundt, Fechner. — Nouvelles d'Athènes.

Tedzkiret en nisian fi akhbar molouk es Soudan (Livre qui rappelle de l'oubli l'histoire des princes du Soudan).

I. Texte arabe édité par O. Houdas, professeur à l'Ecole des Langues orientales vivantes, avec la collaboration de Edm. Benoist, élève diplômé de l'École des Langues orientales vivantes; grand in-8° de 233 pp., 1899.

II. Traduction française par O. Houdas; grand in-8° de xiv-415 pp., 1901. Ernest Leroux, éditeur, Paris, rue Bonaparte, 28.

Le *Tedzkiret en nisian*, œuvre d'un Soudanais qui a gardé l'anonyme, n'est pas un ouvrage historique au sens où nous entendons cette expression. C'est le recueil des notices biographiques des cent cinquante pachas qui pendant cent soixante années de l'occupation marocaine (1590-1750) ont commandé à Tombouctou, ce qui, soit dit en passant, peut contribuer à donner une idée de l'effroyable anarchie qui sévit sur ce malheureux pays pendant plus d'un siècle, si l'on tient compte que les premiers pachas restaient relativement longtemps en fonctions et que dans plusieurs circonstances, le commandement demeura vacant jusqu'à trois années consécutives et même davantage.

L'auteur, ainsi qu'il le dit lui-même et qu'il est d'ailleurs facile de s'en rendre compte, a largement puisé dans le *Tarikh es Soudan* pour toute la période marocaine qu'embrasse ce livre (1590-1656); pour les cent ans environ qui suivent, il a eu recours à diverses sources qu'il ne fait pas explicitement connaître.

Une particularité qu'on n'a, je crois, jamais relevée ailleurs et qui nous montre au naturel le résultat de l'effort d'un cerveau soudanais soucieux d'ordre et de méthode, est la manière dont l'auteur a classé ses notices. « Nous avons, dit-il, disposé ci-dessous les noms des pachas en suivant l'ordre des caractères de l'alphabet dont la première lettre est l'*alif* et la dernière le *ya*. Mais dans cette énumé-

ration, il se trouve qu'il n'y a que onze séries de noms commençant par des lettres différentes. »

Voilà le projet ; voyons comment il l'a réalisé. Je ne puis mieux faire pour l'expliquer que de laisser la parole à M. Houdas, l'éditeur du texte, à qui son esprit d'européen ne permit pas de se rendre compte de prime abord du plan adopté par le biographe : « Toutes les biographies sont rangées dans l'ordre alphabétique ; mais le classement des lettres est des plus singuliers. Il commence par la 5e lettre de l'alphabet suivant l'ordre oriental, puis il passe successivement à la 24e, à la 18e, à la 12e, à la 6e, à la 28e, à la 2e, à la 1re, à la 25e, à la 9e et enfin à la 11e. Cet ordonnancement bizarre est expliqué assez vaguement par l'auteur. Il a dressé une liste par ordre d'importance des principaux pachas, puis il a pris la première lettre de chacun de ceux qui n'avaient pas la même initiale et c'est d'après les lettres obtenues ainsi qu'il a opéré son classement. Le pacha Djouder, le conquérant du Soudan, se trouvant naturellement en première ligne, c'est par la lettre arabe *dj* que le dictionnaire a commencé ; Mahmoud ben Zergoun venant ensuite dans l'ordre d'importance, la lettre *m* a suivi, et ainsi de suite. » Les tables alphabétique et chronologique dont M. H. a fait suivre sa traduction font disparaître les inconvénients de ce système que je ne signale qu'à titre de curiosité. Tel qu'il est, le travail de ce lettré reste cependant un document de premier ordre pour l'histoire de ces régions qu'il conduit jusqu'à la fin de 1750.

A la suite du dictionnaire biographique des pachas, M. Houdas a inséré une courte notice d'un certain Hadj Saïd, originaire du Masina, consacrée à trois princes du Sokoto qui ont régné de 1817 à 1849.

Il exprime, en terminant sa préface, le souhait que nos administrateurs au Soudan profitent de toutes les occasions pour se procurer les ouvrages historiques qui ont trait au pays. Il est désirable et il n'est pas douteux que cet appel soit entendu. De tous ces travaux, d'importance variable, il sera facile de dégager dans quelques années les éléments d'une Histoire générale du Soudan que nous devons au monde civilisé et que nous nous devons à nous-mêmes d'écrire.

C. Sonneck.

Herakleitos von Ephesos, griechisch und deutsch, von H. Diels. Berlin, Weidmann, 1901, xii et 56 pages. 2 mk. 40.

Il y a quelques années, Héraclite était le mieux partagé des philosophes présocratiques. Tandis que les fragments de Xénophane, de Parménide, d'Empédocle, en étaient restés depuis un demi-siècle aux

reconstructions hâtives et fantaisistes de Karsten, de Stein, de Mullach, dès 1877, les aphorismes du penseur d'Éphèse furent repris et remaniés par un éditeur méthodique et étonnamment bien informé. Les *Heracliti Ephesii reliquiæ* de M. I. Bywater passèrent longtemps pour un modèle. On pouvait donc attendre l'édition nouvelle du professeur de l'université de Berlin avec une certaine curiosité. M. Diels allait-il se borner à ajouter quelques numéros à la collection des fragments et à la liste des *testimonia*, si savamment colligés et classés par son devancier, ou bien devait-il, pour Héraclite comme pour Parménide, bouleverser l'arrangement traditionnel du texte et renouveler le sujet? Plus d'un sera surpris sans doute d'apprendre qu'en réalité l'*Héraclite* de M. D. ressemble aussi peu à celui de M. Bywater que son *Parménide*, récemment paru, ne ressemble à celui de Mullach.

Déjà la disposition du texte grec sur les pages du volume, fait voir que l'éditeur se représente sa tâche d'une manière toute nouvelle. M. Bywater donnait « un texte », celui d'Héraclite, placé au-dessus de deux étages de notes, les *testimonia* et les variantes. M. D. ne donne « le texte » d'Héraclite que lorsqu'il le trouve dans une vraie citation, avec des guillemets pour ainsi dire; sinon il se contente de reproduire le passage de l'auteur ancien où figure l'extrait, et il imprime en caractères plus espacés les expressions qui sont probablement d'Héraclite lui-même. Si le fragment nous est conservé dans les formes du discours indirect, M. D. l'édite tel quel. On ne peut qu'approuver cette réserve. A quoi bon refaire un texte qui, neuf fois sur dix, sera à côté de la vérité? Peu d'œuvres d'ailleurs ont dû donner lieu à la paraphrase et à l'altération autant que ces pensées, écrites dans une prose obscure, transmises souvent par des citations de deuxième ou de troisième main, parfois même par des réminiscences de reproductions qui étaient elles-mêmes déjà fort libres [1].

Dans sa *praefatio* (p. XI-XII), M. Bywater avait caractérisé le dialecte d'Héraclite, et il avait mis à cet égard les fragments d'accord entre eux. Pour ceci encore, M. D. est plus circonspect. Il a respecté le texte de la meilleure tradition manuscrite, sans toucher aux formes de la κοινή, ni aux « hypérionismes ». Si l'on veut fournir des matériaux utilisables à ceux qui étudient l'histoire des dialectes, il faut en effet éditer le texte des fragments sans le laisser altérer par l'intervention d'aucune théorie moderne.

Enfin, M. Bywater avait placé les fragments dans un ordre qui était censé reproduire plus ou moins exactement la disposition primitive [2], et qui rapprochait les morceaux traitant des mêmes sujets. M. D. suit l'ordre alphabétique des auteurs anciens par qui les fragments sont conservés. Le livre d'Héraclite, en effet, n'était pas, à ce

1. Voir ce que M. Bywater dit lui-même, pp. IX-X,
2. Voir Diogène Laërce IX, 5 et M. Diels, p. 36.

qu'il semble, composé suivant un plan préconçu. C'était un recueil de pensées, notées au jour le jour, d'après les impressions ou les observations du moment, rarement rattachées l'une à l'autre par un lien logique, et ne formant pas du tout par leur enchaînement l'exposé systématique d'un corps de doctrines. Si l'on hésitait à admettre cette thèse, déjà fort vraisemblable par elle-même, la forme du *De Victu*, écrit hippocratique qui est une imitation du livre d'Héraclite, suffirait à la rendre extrêmement acceptable. Nous aurions donc, dans le recueil des pensées d'Héraclite, la production la plus ancienne d'un genre qui doit son nom au fameux recueil des aphorismes hippocratiques. — Quoi qu'il en soit, vu l'insuffisance de ce qui nous a été conservé, celui qui voudrait rétablir dans les fragments un ordre logique, s'exposerait à plus de dangers qu'il n'aurait de chances de succès : bien des fois sans doute il lui arriverait d'imaginer un enchaînement là où Héraclite n'en avait pas mis.

On pourrait croire que la méthode de M. D. ne donne que des résultats négatifs. Ce serait une erreur. Renonçant à tout ce qui est au-delà de notre portée, il a vu ses efforts réussir à merveille, là où il les a appliqués. Une étude approfondie de la tradition manuscrite lui a permis de nous donner un texte meilleur dans beaucoup d'endroits, et presque toujours, plus solidement établi. La restitution du fr. 10 (συνάψειας vulg. : συνάψιες les meilleurs mss. : συνάψιαις Apulée : συνάψιες Diels); celle du fr. 90 (πυρὸς ἀνταμείβεται πάντα vulg. : πυρός τε ἀνταμοίβητα πάντα les meilleurs mss. : πυρός τε ἀνταμοιβὴ τὰ πάντα Diels), pour en citer deux, prises au hasard, sont dues à un examen attentif des différentes leçons reproduites dans les manuscrits des *testimonia*. Après cette *recensio*, l'aspect des fragments est transformé d'un bout à l'autre. Par exemple, des douze spécimens cités, d'après Bywater, dans l'histoire de la prose littéraire de Norden (p. 18-19), cinq seulement pourraient être reproduits tels quels dans une seconde édition.

Un rapprochement se fait naturellement ici. Les textes littéraires, et spécialement les poèmes homériques, ont vu leurs éditeurs améliorer de même la technique de leur métier. Là aussi, la *recensio* a plus à faire aujourd'hui que l'*emendatio;* on renonce à remettre les divers chants dans le dialecte primitif, et quand un critique prétend disséquer l'Iliade de manière à refaire le poème de la colère d'Achille, puis à ranger dans l'ordre chronologique les diverses additions qu'il a reçues successivement, on ne peut s'empêcher de penser que ce travail, s'il n'est pas perdu tout à fait, ne donnera pas à coup sûr les résultats rêvés. Tout récemment encore, M. de Wilamowitz a montré que la prochaine édition des *Poetae lyrici graeci* aura à profiter des mêmes progrès de la méthode [1].

---

1. *Die Textgeschichte der griechischen Lyriker*, Weidmann, 1900.

M. D. n'a pas prétendu remplacer complètement le travail de Bywater; il n'a pas refait le recueil des *testimonia*. Par contre, il donne en regard des fragments une traduction allemande, et en dessous, quelques notes justificatives et les éléments d'un commentaire approfondi. Mais le tout n'est qu'indiqué avec une extrême concision. Beaucoup regretteront que M. D. n'ait pas cru devoir communiquer plus abondamment des explications souvent si nécessaires. M. D. a voulu mettre à la portée de tous — autre signe des temps — le plus important des philosophes grecs après Platon. Son commentaire semble être fait, cependant, comme s'il ne devait être lu que par Zeller, Gomperz, et quelques autres spécialistes.

Outre les fragments d'Héraclite, le volume contient une édition critique de la vie de ce philosophe par Diogène Laërce, sa doxographie, les passages du *De Victu* qui renferment les imitations d'Héraclite les plus intéressantes, et, en note, pour plusieurs de ces passages, une traduction allemande de Gœthe, débarrassée des contresens flagrants; enfin, un *index* des mots grecs importants. Il faut recommander aussi la lecture de l'introduction. Elle débute par une page d'histoire littéraire qu'on ne peut laisser passer inaperçue. M. D. y examine entre autres la question de l'obscurité du style d'Héraclite. Est-elle voulue? oui et non. H. donne lui-même l'oracle d'Apollon et les voix de la Sibylle pour ses modèles. Mais quel écrivain ne s'est pas fait d'illusions sur sa façon d'écrire? Héraclite se figure qu'il a une manière toute personnelle, et pourtant il porte très visiblement la marque de son temps. Il vivait à une époque de luttes passionnantes. Jamais génération n'eut autant que la sienne le sentiment de sa responsabilité; jamais on n'a compris avec autant de netteté de quelle importance était la marche des événements contemporains pour l'avenir de la civilisation. L'époque de la Réforme et celle de la Révolution ont seules connu d'aussi fortes émotions. On s'explique que, à ces moments troublés, les penseurs s'expriment comme des prophètes. On croit les voir s'élever aux plus grandes hauteurs de la spéculation, comme pour scruter l'horizon, et de là parler aux foules avec un ton de voyants. On s'explique aussi que chez Anaximandre, chez Pythagore, chez Xénophane, la recherche scientifique et la contemplation mystique aient formé des combinaisons à peine compréhensibles pour nous. Au temps d'Héraclite encore, on retrouve le même langage, mystérieux et sacré. Pindare, Héraclite, Eschyle se ressemblent par leur ton hiératique. Toutefois, il y a déjà chez eux de l'artificiel et du voulu. Le prophète tombe facilement dans la rhétorique. M. Norden a fort bien montré, dans les fragments d'Héraclite, des exemples qui auraient pu servir à illustrer l'enseignement de Gorgias.

Je m'arrête, bien que ce résumé soit fort loin d'épuiser tout ce que renferme l'introduction de l'*Héraclite* de M. Diels. Je ne puis qu'y renvoyer le lecteur; sinon, il faudrait la traduire d'un bout à l'autre.

Elle est trop pleine d'idées pour se laisser réduire aux limites d'un compte rendu [1].

J. Bidez.

Le quatrième Évangile, son origine et sa valeur historique, par Jean Réville. *Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences religieuses,* XIV. Paris, Leroux, 1901; in-8, viii-344 pages.

M. J. Réville aborde franchement un des problèmes les plus difficiles et les plus importants que présente l'exégèse du Nouveau Testament; il l'a nettement défini, examiné sous toutes ses faces; il formule touchant l'origine et le caractère du quatrième Évangile des conclusions qui méritent l'attention de tous les critiques et même des théologiens. M. R. fait très bien voir d'abord l'insuffisance et l'incertitude du témoignage traditionnel : l'apostolat de l'apôtre Jean en Asie a été ignoré des plus anciens auteurs chétiens, notamment de Clément Romain et d'Ignace d'Antioche. Peut-être eut-on pu analyser avec plus de précision la juste portée du témoignage d'Irénée; et dans tous les cas, il était opportun de ne pas trop malmener ce Père, qui « gobe avec béatitude les traditions les plus stupides ». On irait loin s'il fallait regarder comme des imbéciles tous ceux qui ont nourri des espérances apocalyptiques. Et quant au dire des presbytres sur l'âge du Christ, il y avait sans doute mieux à faire que de s'en étonner, car il paraît être réellement de tradition johannique et se rattacher légitimement à l'Évangile; les presbytres et Irénée n'ont eu qu'un sort, celui de considérer les cinquante années du Sauveur comme une donnée historique. Il paraît certain, d'ailleurs, qu'Irénée ne savait pas dans quelles circonstances le quatrième Évangile avait été composé, et que ses contemporains ne le savaient pas mieux que lui.

On ne poura lire qu'avec profit tout le chapitre concernant le Logos, la provenance judéo-alexandrine de l'idée, son application originale dans l'Évangile, le rapport du prologue avec le corps du livre. M. R. me reproche d'avoir subordonné, dans les articles qu'a publiés la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* (t. II, 1897, nos 1-3) l'interprétation du texte à une combinaison rythmique. Il est vrai que cela a été écrit déjà dans la *Revue biblique*; mais j'ai le droit d'observer que rien n'est moins exact. Les personnes qui m'accusent d'avoir appauvri le préambule de l'Évangile en n'y retrouvant pas toutes les belles choses qu'elles y mettent, n'ont pas vu qu'elles les découvri-

---

1. Il y a peu de fautes d'impression dans ce volume : p. 9, n. 31, l. 1 *scheint*] *erscheint* — p. 12, fr. 15] 51 — p. 14, fr. 58, l. 3 ἄξιοι] ἄξιον — *ibid.*, fr. 59, l. 2, καλουμένον] καλουμένου — p. 15, n. 59, l. 8 γναφέων] γραφέων — p. 19, n. 76, l. 3 il faut lire ὕδωρ ζῆι τὸν πυρὸς θάνατον et non τὸν γῆς θάνατον.

raient tout aussi facilement en rapportant les mots ὃ γέγονεν au commencement du v. 3, et en traduisant : « En ce qui a été fait (dans le monde) fut la vie ». La restitution du rythme ne va pas sans un meilleur équilibre de la pensée; mais le sens principal de Jean 1, 4-5, ne dépend pas de ce détail; il dépend de la façon dont on conçoit le rapport de ces versets avec la suite du prologue et le livre entier. Je ne suis pas le premier à penser que les cinq premiers versets du quatrième Évangile constituent, à proprement parler, la préface générale du livre, qu'ils résument en termes symboliques l'œuvre du Verbe incarné, identifié d'abord au Verbe créateur, et que l'entrée en scène de Jean-Baptiste, au v. 6, marque le commencement du récit évangélique, quoique la façon dont l'auteur établit un parallèle entre le Christ et Jean introduise comme une seconde préface, d'apparence historique; il me semble aussi que l'on n'a pas le droit, sous prétexte d'enrichissement doctrinal, de négliger le sens le plus naturel du texte et le développement logique du discours, à seule fin de retrouver dans l'ensemble des vv. 1-18 une histoire complète du Verbe depuis la création du monde jusqu'à l'incarnation; d'autres commentateurs ont reconnu que l'application des vv. 10-13 aux manifestations du Verbe dans l'Ancien Testament produit une grande confusion, non dans le rythme littéraire, mais bien dans le rythme de la pensée. Ce qui a égaré les interprètes, c'est la mention de l'incarnation au v. 14, parce qu'on l'a reportée instinctivement à la conception du Christ, tandis que, dans la perspective du quatrième Évangile, elle coïncide avec la descente de l'Esprit et le témoignage de Jean. Chose curieuse, M. R. ne semble avoir vu la portée de cette coïncidence qu'en arrivant à la discussion des passages concernant le Paraclet, dans le discours après la cène. S'il avait fait cette remarque plus tôt (elle était toute faite dans la *Revue d'hist. et de litt. religieuses*, III, 243-249), il aurait peut-être été amené à voir dans les vv. 6-18 une définition générale du témoignage de Jean, préparant la relation plus particulière et plus précise des vv. 17-34. L'incarnation n'est pas le terme de la longue histoire qu'on croit trouver dans les vv. 11-13, elle est l'objet du témoignage annoncé dans les vv. 6-8; elle est le fait initial de l'Évangile, et l'on peut presque dire que le v. 14 remplace le récit du baptême dans les Synoptiques. Supposer que l'évangéliste, entre les vv. 10 et 14, raconterait l'histoire ancienne de la révélation, alors que pas un mot n'indique ce recul de la pensée, est une sorte de témérité que l'habitude empêche de sentir. Et le texte ne répugne-t-il pas positivement à cette interprétation? Est-il donc si naturel de dire que le Verbe n'a pas été reçu chez les siens dans l'Ancien Testament, et que la révélation du Verbe a fait des enfants de Dieu avant l'incarnation, quand il n'est pas clair du tout que le Verbe lui-même ait été Fils avant de s'incarner? Il ne me semble pas non plus qu'on puisse écarter si lestement, au v. 13, la leçon ὅς... ἐγεννήθη, en disant qu'elle est condamnée par cela seul

qu'elle implique la conception virginale : cette leçon vise tout simplement l'incarnation du Verbe en tant que naissance du Christ *ex spiritu*, à l'exclusion de toute filiation humaine, et maternelle aussi bien que paternelle; elle vient on ne peut mieux devant le v. 14. Ajoutons qu'on ne doit pas oublier, lorsqu'on cite les témoins de cette leçon, Tertullien, qui la présente comme la seule orthodoxe et attribue la leçon traditionnelle aux valentiniens. Les témoignages de Justin et d'Irénée relatifs au même texte se trouvent ainsi garantis.

L'analyse critique de l'Évangile est très soignée, très instructive en ce qui regarde le caractère symbolique et non historique de la composition. Le chapitre concernant l'auteur résume les conclusions fournies par l'examen du livre. Le quatrième Évangile ne contient aucune donnée proprement historique; le plan du récit est tout didactique ; les personnages sont symboliques ; le langage du Christ exprime la théologie de l'auteur ; le cadre réel de la vie de Jésus est bouleversée au profit d'une théorie théologique (on ne voit pas que M. R. ait cherché le secret du schéma chronologique, qui doit être en rapport avec les indications touchant l'âge du Christ : cet âge paraît être un nombre parfait, sept semaines d'années, d'après Jean, ii, 20-21, et viii, 57; le ministère du Sauveur occupant la moitié de la dernière semaine) ; l'évangéliste n'avait pas l'intention de se faire passer pour l'apôtre Jean; le chapitre xxi a été ajouté après coup, pour attribuer l'Évangile au disciple préféré, mais l'auteur de ce chapitre ne savait rien du disciple, si ce n'est qu'il était mort ; or le disciple n'a jamais existé, il est le type des fidèles de la nouvelle alliance, et il se distingue tout à fait de l'auteur; celui-ci, qui a écrit dans le premier quart du second siècle voulait rester inconnu; son livre d'abord ne satisfit personne et ne parvint que lentement à se faire reconnaître, après qu'on l'eut attribué à l'apôtre Jean; les écrits johanniques sont des œuvres de « l'esprit », ils sont sortis des groupes de prophètes chrétiens qui existaient en Asie Mineure, les uns de tendance plutôt apocalyptique, les autres de tendance plutôt idéaliste; le quatrième Évangile est une sorte d'apocalypse spirituelle, qui a dégagé l'Évangile historique de « son accoutrement juif ».

Dans cette restauration hypothétique d'une histoire très obscure, un point important semble contestable. Il est bien difficile d'admettre que le chapitre xxi ait été écrit pour attribuer la composition de l'Évangile au disciple bien aimé, sans que l'on ait identifié celui-ci à un individu déterminé, à un disciple mort depuis peu, et dont on avait cru qu'il vivrait jusqu'à la parousie. Si l'on avait connu un tel disciple, objecte M. Réville, on l'aurait nommé. Mais n'avait-on pas la meilleure des raisons pour ne pas le nommer, si l'on n'était pas sûr que le disciple en question fût l'auteur du livre, et si l'on pouvait redouter la contradiction de quelques personnes ayant vécu auprès de lui? Un peu de mystère était utile pour que l'identification proposée fît son

chemin; elle devait s'insinuer, non s'imposer. Il y a aussi quelque abus de logique à vouloir prouver que le disciple bien aimé se distingue tout à fait de l'évangéliste dans le corps du livre : en tant que témoin réel et historique, le disciple ne s'identifierait pas avec l'auteur; mais, dans l'hypothèse, le disciple n'est qu'un témoin spirituel sous apparence d'historicité, c'est-à-dire qu'il est le type idéal conçu par l'écrivain, ou l'écrivain lui-même contemplant la vérité évangélique; la distinction du disciple et de l'écrivain n'existe que pour la forme, et on le sent très bien dans Jean xix, 35. Comment l'auteur pourrait-il affirmer que « celui-là (le disciple) sait qu'il dit vrai », si le disciple n'était un dédoublement de sa propre personne? La distinction absolue entre l'évangéliste et le disciple, fournirait un argument contre deux autres thèses de M. Réville, car elle tend à rendre au disciple une personnalité historique, et à retirer à l'auteur, qui n'aurait pas *vu* ce qu'il décrit, son caractère de prophète. Si l'attribution à Jean d'Éphèse était indiquée dans le chapitre xxi, l'Évangile même invitait à faire de ce Jean un apôtre, à l'identifier au fils de Zébédée, et l'hypothèse, assez fragile, de l'intervention des gnostiques en cette affaire devient superflue.

Alfred Loisy.

Leviticus erklaert von A. Bertholet. *Hand-Commentar zum A. T.*, III, Tübingen, Mohr, 1901, in-8, xx-104 pages.

Die Bücher der Chronik erklaert von J. Benzinger. *Hand-Commentar zum A. T.*, XX. Tübingen, Mohr, 1901, in-8, xviii-141 pages.

On peut voir dans la substantielle introduction que M. Bertholet a écrite pour son commentaire du Lévitique les progrès qu'a réalisés depuis quelque temps la critique de ce livre. Le Lévitique appartient tout entier au document sacerdotal de l'Hexateuque (P); mais ce document lui-même est un recueil. L'auteur de l'histoire sainte (Pg) n'a écrit que la moindre partie du Lévitique, à savoir le chapitre ix, et une partie des chapitres x et xvi. Les chapitres xvii-xxvi contiennent la Loi de Sainteté (H). Si l'on écarte les additions du rédacteur qui a incorporé H dans P, H est déjà une compilation dont les éléments constitutifs peuvent se discerner avec plus ou moins de probabilité; la compilation a été faite dans les derniers temps de l'exil, et la rédaction des différentes parties qui la composent s'est opérée graduellement depuis les premières années de la captivité. Les chapitres i-vii (Po) ont aussi formé d'abord un recueil à part, dont l'analyse fournit des résultats analogues à celles de la Loi de Sainteté : ils représentent des coutumes rituelles que l'on a consignées par écrit à une époque où l'on pouvait craindre de les oublier, parce que les sacrifices étaient interrompus. Une autre collection est formée par les préceptes de

pureté (Pr), chapitres XI-XV, également postérieurs, comme ensemble, à Pg. La partie du chapitre XVI qui n'appartient pas à Pg constitue une sorte de décrétale particulière concernant le jour de l'Expiation. Les principales étapes de la compilation générale sont la compilation de H, la combinaison de ce recueil avec Pg, antérieure à la promulgation de la Loi par Esdras, enfin l'intercalation de Po et de Pr. Le Lévitique a une grande importance au point de vue de l'histoire religieuse. La Loi de sainteté, outre qu'elle révèle une conception particulière de morale cultuelle, permet d'entrevoir le développement du culte dit mosaïque. Les prescriptions concernant les animaux purs et impurs, les états de pureté et d'impureté touchent à des problèmes d'histoire générale. Inutile de dire que M. B. ne fait pas intervenir ici des considérations d'hygiène; mais il se contente d'indiquer la possibilité d'une relation originelle entre ces pratiques et le totémisme. Le régime des sacrifices est devenu un grand système d'expiation dont le caractère tout extérieur ne laisse pas d'être en rapport avec les conceptions lévitiques de pureté et de sainteté. Plusieurs éléments de ce rituel se rencontrent dans les cultes païens. Indépendamment de cette correspondance générale, faudrait-il admettre une influence particulière, babylonienne, sur la constitution du culte israélite? M. B. juge que la question n'est pas mûre, bien qu'il semble disposé à répondre affirmativement. Une telle influence n'a rien d'invraisemblable en soi; mais il convient d'y regarder à deux fois avant d'affirmer qu'elle a été immédiate et récente, et surtout qu'elle s'est exercée sur la rédaction même du Lévitique. Dans l'ensemble, et pour l'explication du texte, le nouveau commentaire présente les qualités d'information sûre, de critique judicieuse et de précision qui se remarquent dans les précédents écrits du même auteur.

M. Benzinger qui a publié, dans le *Hand-Commentar*, l'explication des Rois, nous donne maintenant celle de la Chronique. On sait que ce livre est une sorte d'histoire ecclésiastique, l'histoire du temple et de son culte : c'est ce qui a déterminé le choix des matériaux, et le point de vue est tel que le temple de Jérusalem paraît avoir été le centre, non seulement de toute l'histoire israélite, mais de l'histoire universelle. L'hagiographe prouve que la piété est récompensée par le bonheur, et l'impiété punie par l'adversité; il accommode les faits au besoin de sa démonstration, et il n'a pas eu scrupule de montrer la législation lévitique en vigueur dès le temps de David. Cette manière de traiter l'histoire était celle de l'époque; le chroniqueur n'était pas un faussaire; il raconte les choses comme elles ont dû se passer, et la transposition théologique de l'histoire réelle était accomplie déjà dans les *midrashim* où il a puisé une partie de ses descriptions. Certaines données, qui ne proviennent pas de Samuel ni des Rois, et qui ne sont pas non plus un produit de la légende théologique, à expliquer par les tendances de la tradition religieuse que représente la Chro-

nique, ont dû être puisées à bonne source. Mais, pris en masse, les écrits que le Chroniqueur a exploités, en dehors de Samuel et des Rois, avaient le caractère de *midrash*, de légende édifiante et merveilleuse. Tous ces écrits avaient le même esprit ; mais il est peu probable qu'ils aient formé un seul corps d'ouvrage. L'auteur de la Chronique est un compilateur et un rédacteur ; on peut se faire une idée de ses procédés littéraires par la comparaison de Samuel et des Rois, pour les récits qu'il leur emprunte. Esdras-Néhémie formait primitivement la conclusion de cette histoire ; le tout a été composé vers l'an 300, quoique des additions diverses y aient été faites postérieurement à cette date. Le texte est en assez mauvais état dans les généalogies ; il est mieux conservé dans les parties narratives ; et l'on peut même s'en servir utilement pour la correction des récits parallèles dans les livres plus anciens. On a tiré bon parti de ces rapprochements dans le commentaire.

Alfred Loisy.

Die Pronomina im Frühmittelenglischen. Laut- und Flexionslehre. Von Otto Diehn. (Kieler Studien zur englischen Philologie, herausgegeben von Dr. F. Holthausen. I). Heidelberg, Winter. 1901. In-8, 100 pp. Prix : 2 mk. 80.

Les époques de transition sont en linguistique les plus intéressantes, parce qu'il n'y en a pas. Ceci n'est point un paradoxe. Il n'y en a pas, mais c'est nous qui les créons : quand nous parlons *ex cathedra* de « latin » et « vieux français », d'anglo-saxon » et de « moyen anglais », nous creusons sans le vouloir entre les deux termes opposés un fossé artificiel, et il faut savoir gré aux travailleurs qui s'ingénient à en adoucir les pentes. L'étude de M. Diehn, largement documentée, précise les nuances phonétiques et grammaticales qui marquent le passage de l'anglo-saxon au moyen anglais dans le domaine de la déclinaison pronominale, et inaugure dignement la série de publications dirigée par le savant professeur de Kiel.

V. H.

Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène (1081-1118) par Ferdinand Chalandon, in-8°, LII-343 pp. Paris, Picard et fils, 1900.

Si le nom d'Alexis Comnène est plus connu que celui de beaucoup d'autres empereurs byzantins, c'est qu'il a joué un rôle dans la première croisade. Mais ses démêlés avec les chefs des croisés, et notamment avec Bohémond, lui ont fait en Occident une réputation fâcheuse : l'opinion qu'on s'est faite d'Alexis Comnène, d'après le

témoignage très partial des Latins, nous montre par un frappant exemple, comment ont pris naissance certains jugements d'une banalité courante sur la perfidie des Grecs et sur la « corruption du Bas-Empire ». Il était nécessaire de remettre dans son vrai jour l'originale figure de ce prince, fondateur d'une dynastie nouvelle, qui exerce une profonde influence sur les destinées de l'Empire grec au XIIe siècle. C'est le travail qu'a entrepris M. Ferd. Chalandon, et qu'il a présenté comme thèse à l'École des Chartes : l'importance du sujet, les qualités sérieuses de critique et d'historien dont témoigne ce mémoire, en justifient pleinement la publication.

Un court résumé de l'histoire de Byzance depuis la mort de Basile II jusqu'à l'avènement d'Alexis (1025-1081) nous montre quels graves dangers menaçaient la sécurité, l'existence même de l'Empire, au moment où le nouveau basileus s'emparait du pouvoir : rarement l'Empire grec a paru si près de sa chute que vers le milieu du XIe siècle. A l'ouest les Normands, à l'est les Turks lui enlèvent plusieurs provinces ; dans la péninsule des Balkans, l'œuvre de Basile II est détruite ; les Serbes se soulèvent, les descendants du peuple bulgare résistent à l'assimilation byzantine, les plaines de Thrace et de Macédoine sont à plusieurs reprises submergées par une nouvelle invasion, celle des Petchénègues. Comment l'Empire résiste-t-il à ces dangers multiples ? Affaibli par des révolutions de palais continuelles, par la lutte entre l'aristocratie militaire et la bureaucratie, sans argent, sans armée, le pouvoir central, même avec des chefs énergiques, comme Romain Diogène, semble réduit à la plus désolante impuissance. Les hommes de guerre les plus remarquables n'arrivent pas plus à vaincre qu'à régner d'une manière durable. Isaac Comnène, l'oncle d'Alexis, proclamé basileus par ses troupes en 1057, abdique, découragé, deux ans plus tard ; Romain Diogène est fait prisonnier ; Nicéphore Botaniatès, porté au pouvoir dans les mêmes circonstances qu'Isaac Comnène, se rend bientôt assez impopulaire pour amener une révolution nouvelle : Alexis Comnène, qui s'est déjà signalé par de hautes qualités militaires, profite habilement des circonstances ; il se pose en défenseur de la légitimité, se fait adopter par la veuve de Michel Doukas, et groupe autour de lui les différents partis. En dépit des apparences, c'est toujours par le même procédé, l'émeute militaire, qu'il arrive au pouvoir. Mais ce pouvoir, il réussit à le garder, à lui donner même une stabilité et une force, qu'on ne connaissait plus à Byzance depuis plus d'un demi-siècle : il règne pendant trente-sept ans, et maître absolu jusqu'à sa mort, réussit à fonder une dynastie. L'éclat des services rendus justifie cette fortune : c'est Alexis Comnène qui arrête l'Empire sur la pente fatale, où il était entraîné, et lui rend une vigueur nouvelle. Mais pour tenir tête à des dangers si nombreux et si graves, il a fallu au nouveau basileus une énergie, une opiniâtreté, une souplesse d'esprit peu communes.

Comme les plus illustres de ses prédécesseurs, Alexis Ier est d'abord un homme de guerre infatigable, qui dirige en personne l'armée byzantine sur les points où l'Empire est le plus menacé : quelques mois après son avènement, il fait campagne contre les Normands, sur les côtes de l'Adriatique, autour de Durazzo ; un peu plus tard, il entraîne ses troupes au nord du Balkan contre les Petehénègues ; à plusieurs reprises, il bataille en Asie Mineure contre les Turks. Moins heureux, comme général, que Nicéphore Phocas ou Basile II, il ne se laisse décourager par aucun échec : souvent aussi, il abandonne à ses lieutenants la direction de la campagne, pressé de rentrer à Constantinople, pour surveiller les intrigues des partis et assurer sur des fondements solides l'autorité monarchique. Au reste, le diplomate est chez lui plus remarquable encore que l'homme de guerre. Qu'il s'agisse des barbares Petchénègues ou des croisés d'Occident, c'est à l'habileté de ses négociations qu'Alexis a dû ses succès les plus durables.

L'histoire militaire et diplomatique tient naturellement la plus grande place dans le livre de M. Ch. Les guerres contre les Normands, les Petchénègues, les Serbes rebelles, les Turks, ont rempli presque tout le règne. Quand les croisés arrivent à Constantinople en 1095, c'est la première année, depuis l'avènement d'Alexis, où l'Empire jouit d'une paix relative. Mais bientôt la brouille avec Bohémond amène des difficultés nouvelles : à partir de 1103, le basileus retrouve en face de lui le même adversaire qu'au début de son règne. Le fils de Robert Guiscard reprend l'œuvre de son père, et cherche à ruiner la puissance byzantine sur les côtes de l'Adriatique, comme au fond de la Méditerranée. Alexis réussit à l'arrêter, en lui imposant le traité de 1108 ; mais ce traité reste sans exécution, et la principauté latine d'Antioche n'est pas sérieusement entamée. Débarrassé de nouveau du péril normand, Alexis reprend la lutte incessante contre les Turks, et réussit à reculer, en Asie Mineure, la frontière de l'Empire : mais cette dernière guerre ne prend fin que trois ans à peine avant sa mort.

C'est surtout pour les relations d'Alexis avec les croisés que l'étude de M. Ch. offre des résultats intéressants et en partie nouveaux. Il fait justice de la légende, suivant laquelle Alexis, en 1095, aurait adressé un appel désespéré à l'Occident. Il montre comment l'attitude des croisés, leurs pillages et leurs violences justifient les précautions prises contre eux par le basileus. Très justement il définit ainsi son attitude : « Alexis Comnène n'a jamais regardé les croisés comme ses égaux ; il n'a pas fait de différence entre les princes latins et les Francs venus d'Italie, à diverses époques, pour s'enrôler dans les rangs de l'armée grecque ; il a seulement pensé que les croisés étaient plus dangereux, plus difficiles à soumettre, parce qu'ils étaient plus nombreux » (p. 164). Au reste, il n'est pas exact de représenter Alexis

comme ayant trahi les croisés : il cherche à vivre en bons termes avec eux, et, jusqu'en 1098, exécute fidèlement les conditions du traité, qu'il a conclu. C'est l'ambition de Bohémond qui brouille les affaires. Le fils de Robert Guiscard agit en rival et en ennemi de l'Empire, et c'est contre lui surtout que se tourne le ressentiment du basileus. Une étude plus attentive des textes, en même temps qu'elle nous aide à mieux comprendre la conduite d'Alexis, nous fait voir les héros de la première croisade sous un jour évidemment moins favorable ; on voit clairement, dès le début de la campagne, à la veille même de la prise de Jérusalem, combien le sentiment religieux, si vivace chez les petites gens, est étranger aux discussions des chefs.

La haute culture byzantine, et les prétentions théologiques, qui en sont inséparables, se retrouvent à un degré éminent chez Alexis : le procès d'hérésie, intenté par l'empereur au philosophe Jean Italos, est fort important à connaître, pour l'histoire intellectuelle de Byzance. Mais si le théologien, maintenant l'œuvre de Michel Cérulaire, se montre très hostile aux doctrines des Latins, le politique poursuit avec ténacité, au début comme à la fin de son règne, le rétablissement de l'union avec Rome.

M. Ch. a résumé dans un dernier chapitre tout ce que nous savons sur l'administration d'Alexis Comnène, ses réformes militaires et financières, son attitude à l'égard des monastères, enfin sur le procès de Jean Italos. Il s'est beaucoup servi des plus récents travaux de la science russe ; et l'on doit lui savoir gré de nous avoir fait connaître ces études, peu accessibles au public français. Peut-être ce dernier chapitre aurait-il gagné à recevoir quelques développements plus larges : la part faite dans le livre à l'histoire intérieure du règne paraîtra sans doute un peu trop réduite. Mais il importait avant tout de débrouiller l'écheveau confus des faits militaires et diplomatiques : l'auteur s'est acquitté de cette tâche avec beaucoup de patience, de pénétration et de finesse. Les solutions qu'il propose sont très plausibles et présentées avec clarté. J'oubliais de dire qu'une étude approfondie sur les sources de l'histoire du règne forme l'introduction. Deux portraits du basileus sont reproduits en héliogravure, d'après les miniatures d'un manuscrit du Vatican [1].

M. Chalandon nous promet des études analogues sur les règnes de Jean et de Manuel Comnène. Ce premier volume nous fait bien augurer de ceux qui doivent suivre.

Jules Gay.

---

1. P. 8, c'est en 1024 et non en 1057 que se place l'expédition du stratège — ou plus exactement — du catépan de Bari sur les côtes de Dalmatie. Enfin pourquoi M. Ch. (pp. 247-249) traduit-il la *Loggibardia* des Byzantins par le mot « Lombardie » qui désigne une tout autre région? Quand on nous dit que Bohémond meurt en « Lombardie » il serait utile d'indiquer qu'il s'agit en réalité de l'Italie méridionale lombarde, ou plus précisément de la Pouille.

La Chouannerie normande au temps de l'Empire — Tournebut — (1804-1809) par G. Lenôtre avec une préface de Victorien Sardou. 1 volume in-18. Perrin.

Sur un simple fait divers comme il y en eut tant d'autres à l'époque (1807), l'affaire du Quesnay, qui avait consisté dans le pillage d'un charriot transportant les fonds publics, par une bande de chouans, M. G. Lenôtre a écrit un gros volume de 378 pages où les historiens trouveront à glaner et que les gens du monde — à qui l'auteur a surtout songé — liront comme un roman d'aventures.

Les historiens regretteront de ne pas trouver dans ce livre, malgré les promesses du titre, une véritable histoire de la chouannerie normande au temps de l'Empire. Sans doute l'auteur a groupé dans un tableau, qu'il a voulu pittoresque, bon nombre de « brigands » normands, nobles ou roturiers, tous ceux qui étaient en rapports plus ou moins directs avec la famille des Combray et trouvaient asile dans son manoir de Tournebut (d'où le sous-titre) — Georges Cadoudal, d'Aché, Le Chevalier, David l'Intrépide, etc., — mais une série de portraits, même tracés avec habileté, et une suite d'anecdotes, même ingénieusement raccordées, ne sauraient passer pour une œuvre historique. Pour écrire cette histoire de la chouannerie normande, il ne suffira pas de s'en tenir, comme l'a fait M. L., aux documents d'un seul procès, fût-il aussi important que l'affaire du Quesnay, aux dossiers de police conservés dans la série F^7 des Archives Nationales, aux renseignements plus ou moins vagues et plus ou moins partiaux que fournissent les papiers de famille et les mémoires; il faudra dépouiller patiemment et méthodiquement les dossiers de tous les autres procès du même genre qui ont eu lieu dans la région, et surtout il faudra consulter dans les dépôts d'archives des départements la correspondance si détaillée, si précieuse et si peu utilisée jusqu'ici, des commissaires du Directoire et des préfets avec les autorités locales, et avec le pouvoir central. Ainsi, M. L. me permettra de lui signaler, aux Archives de la Seine-Inférieure, dans la correspondance du commissaire central, à la date du 16 pluviôse an VII, une pièce intéressante concernant l'un de ses héros, David l'Intrépide. C'est une lettre du commissaire central du Calvados à son collègue de la Seine-Inférieure pour l'inviter à faire arrêter ce brigand, prévenu d'être l'auteur d'attentats contre un juge de paix et contre un adjoint municipal. Un signalement très minutieux du bandit accompagne la lettre. — Pour déterminer quels furent au juste les rapports des chouans avec les prétendants et avec l'Angleterre, il me paraît indispensable aussi d'interroger les Archives de Londres et les papiers des princes. M. L. s'en est-il préoccupé ?

Mais il est manifeste qu'il n'a pas pensé écrire une histoire de la chouannerie normande, mais seulement quelques épisodes de cette

histoire. Si telle a bien été son intention, on pourra être surpris de rencontrer au cours de son récit des jugements dont la généralité dépasse singulièrement les conclusions d'une étude de détail. Parce qu'il a fait une enquête sur quelques petits faits qui se sont passés dans une seule province de France, M. L. se croit autorisé à porter sur l'ensemble du régime Napoléonien cette sentence catégorique (p. 192), que *de fait* dans l'esprit des populations, la croyance était bien ancrée que l'Empire était fragile et à la merci d'une bataille rangée [1]. Pour savoir en toute connaissance de cause ce que pensaient de l'Empire les populations, il faudrait, sans doute, d'autres et d'autres enquêtes. N'est-ce pas aussi un paradoxe un peu facile que de considérer la Restauration comme une suite des projets avortés aussitôt que conçus (s'ils ont été clairement conçus ?) d'un D'Aché ou d'un Le Chevalier ? « Toute l'histoire de la Restauration n'était-elle pas en germe dans la profession de foi de Le Chevalier ? » (p. 192). — On pourrait citer dans ce livre plus d'une opinion aussi accentuée.

Pour établir les faits eux-mêmes et pour les interpréter, il m'a semblé que M. L. ne suit pas toujours les règles d'une méthode critique rigoureuse, qu'il adopte trop facilement des versions contestables [2] et qu'il fait la part trop grande aux hypothèses. Je dois ajouter que sa bienveillante indulgence pour les chouans — surtout pour les chouans titrés — s'accorde parfois assez mal avec l'impartialité complète dont il fait profession. Il ressort de son récit que ces prétendus fanatiques de la royauté dont les crimes seraient par là excusables, n'étaient pour la plupart que des malfaiteurs assez vulgaires.

A noter dans la préface de V. Sardou une remarque très juste dont l'historien des lettres doit faire son profit : Les romans et les mélodrames de Ducray-Duminil, de Guilbert de Pixérécourt, *Alexis ou la Maison dans les bois ; Victor ou l'Enfant dans la forêt*, toutes ces histoires de brigands qui nous paraissent aujourd'hui si romanesques, étaient très vraisemblables en ce temps « où une attaque de diligence par des malandrins à figure noircie était chose aussi naturelle que l'est pour nous un accident de chemin de fer ».

Albert Mathiez.

---

1. Ailleurs, M. L. va jusqu'à écrire en parlant de l'enquête menée par le policier Licquet sur l'affaire du Quesnay : « Il était en train de découvrir qu'il n'y avait en France que Bonaparte qui fût partisan de l'Empire » (p. 285).

2. Par ex. que le notaire Lefebvre, un assez triste sire, pour éviter le châtiment qui le menace, révèle que Bernadotte et Masséna sont affiliés à la conspiration royaliste; sur ce seul témoignage. M. L. n'hésite pas à trouver la chose vraisemblable (p. 285). Voir aussi le récit de la mort de D'Aché (p. 334 et suiv.).

A tegnap, a ma és a holnap (Hier, aujourd'hui et demain). Études critiques. Deuxième série, par Béla Lazar. — Budapest, Grill, 1900. — VII et 329 pages.

M. Lázár, critique littéraire du *Magyar Nemzet*, nouvelliste à ses heures, critique d'art quand il le veut, vient de donner sous ce titre un peu bizarre la seconde série de ses travaux esthétiques. Outre des études sur Ruskin, sur Petöfi et sur le poète lyrique, Jean Vajda, ce volume nous donne en raccourci toute l'histoire de la poésie lyrique et du roman hongrois de ces dix dernières années. Il est toujours difficile d'établir des groupements bien nets parmi les écrivains, la plupart fort jeunes, et qui n'ont pas encore donné toute leur mesure. Mais M. L. a le coup-d'œil fort perspicace; à peine un écrivain sort-il de la foule et s'impose-t-il au public qu'il lui assigne sa place dans un groupe, marque d'un trait, le plus souvent fort juste, sa physionomie littéraire et démontre ce qu'il doit, soit à ses prédécesseurs, soit aux écrivains étrangers.

Le volume nous donne ainsi les portraits des écrivains qu'on a l'habitude de nommer la *Jeune Hongrie*. En poésie ce sont Jakab, Kozma, le poète des *Satires*, le disciple le plus éminent de Jean Arany, Endrödi qui nous semble le mieux doué de ce groupe, Pósa et Szabolcska. Puis viennent Émile Abrányi sur lequel Victor Hugo et Baudelaire ont exercé une grande influence, le maître incontesté du rythme hongrois et des images chatoyantes; Joseph Kiss dont les débuts furent si brillants mais qui semble peu à peu se détourner du Parnasse; le jeune socialiste Palágyi et encore d'autres moins connus.

Le roman et la nouvelle ont subi dans ces dernières années un changement profond. Tandis que les imitateurs de Jókai, c'est-à-dire du roman romanesque, se font de plus en plus rares — M. L. ne cite que trois noms — la peinture réaliste de la vie quotidienne, le croquis pris sur le vif dominent. Parmi ces réalistes on distingue ceux qui conservent les qualités du terroir et qui se groupent autour de Coloman Mikszáth — après Jókai le nom le plus illustre parmi les romanciers magyars — dont les *Scènes de la vie hongroise* ont été traduites dans les principales langues de l'Europe. Ce sont l'humoriste Victor Rákosi, puis les peintres de la vie de province et de la vie intime : Benedek, Jakab, Gárdonyi et Bársony. A côté de ceux-là il y a les *Cosmopolites*, c'est-à-dire ceux que la dernière évolution du roman français effectuée par Zola, Maupassant et Bourget, pour ne nommer que les chefs, attire et qui cherchent leurs modèles en France. Et c'est la majorité des écrivains. Dix-sept noms défilent ainsi devant nous auxquels M. L. n'en peut opposer que cinq qui soient des « individualités littéraires », c'est-à-dire qui suivent leur chemin à eux. Encore peut-on se demander si parmi ces cinq, Ambrus ne doit rien à Anatole France, Herczeg à Maupassant, Brody à Zola et à Bourget, Petelei aux chroniqueurs des journaux parisiens. — Ce qui ressort, en somme,

de cette évolution du roman et de la nouvelle en Hongrie, c'est que la France continue à y exercer sa domination.

On se plaint souvent que les historiens de la littérature hongroise arrêtent leur exposé avec l'année du dualisme (1867), et cela avec raison. Voilà plus de trente ans qu'une génération a renouvelé la poésie lyrique, le roman et le théâtre et on n'a pas encore de guide autorisé permettant d'apprécier l'apport de la *Jeune Hongrie* au développement de la littérature nationale. A en juger d'après ces *Études critiques*, M. Lázár nous semble tout désigné pour donner enfin ce complément nécessaire aux travaux de Beöthy et d'Endrödi. C'est le meilleur éloge que nous puissions faire de ce volume plein d'aperçus nouveaux et écrit d'un style clair et incisif.

J. Kont.

Az aesthetika tœrténete (Histoire de l'esthétique) par Béla Janosi. Tome II. Du moyen âge jusqu'à Baumgarten. Budapest, Académie, 1900. 553 pages.

M. Jánosi a fait suivre rapidement le premier volume de son intéressant ouvrage du second (Voy. *Revue*, 1900, n° 34). Après les théories esthétiques des Anciens, il nous donne l'exposé de tout ce que les philosophes et les penseurs depuis le moyen âge jusqu'à Baumgarten ont écrit sur le beau, sur les arts et sur les différents genres littéraires. M. J. a eu raison de consacrer au moins quelques pages (1-52) au moyen âge que la plupart des historiens de l'esthétique passent sous silence. Des idées de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin sur cette matière, l'auteur nous conduit aux humanistes et après avoir esquissé en traits rapides les efforts de la Renaissance pour se rendre compte des conditions d'une œuvre artistique, il arrive (p. 104) au classicisme français. L'auteur magyar a très bien compris que chez aucun peuple la spéculation philosophique sur l'art, sur l'essence du beau n'a été poursuivie avec autant de méthode, autant de continuité que chez les Français. Son livre est ainsi un essai fort estimable sur les doctrines littéraires et esthétiques élaborées pendant trois siècles (XVIe-XVIIIe) en France. Sans doute, c'est un obscur philosophe allemand, Baumgarten, qui a donné le nom à cette science, mais ce sont les écrivains français depuis d'Aubignac jusqu'à Diderot, en passant par Boileau, Saint-Évremont, Perrault, Fontenelle, Crousaz, Batteux, Marmontel, Voltaire, les Encyclopédistes, Buffon, La Harpe, Roger de Piles, Watelet et surtout Du Bos et le P. André qui en ont posé les assises. Tout le volume de M. J. en est une preuve vivante et nous montre que ces écrivains dont il analyse finement les idées esthétiques et littéraires furent des « esthéticiens » avant que Baumgarten eût inventé le mot. Sans négliger les efforts louables des penseurs anglais, tels que Shaftesbury, Hutcheson, Harris, Reid,

Hogarth, Burke, Webb, les travaux du hollandais Hemsterhuis et les bégaiements des théoriciens allemands, Gottsched, Breitinger et Bodmer, le volume de M. Jánosi s'étend surtout sur les Français; il fera ainsi connaître, pour la première fois en Hongrie, ce que la recherche esthétique doit à l'esprit français.

Comme dans tous les volumes hongrois destinés au public lettré, les *Notes* sont rejetées à la fin (pp. 489-553) et montrent que l'auteur est fort au courant; il ne cite pas seulement des ouvrages allemands, mais aussi les principaux travaux français et anglais sur son sujet. Il semble cependant qu'il ne connaît les deux volumes de M. Brunetière sur l'*Évolution de la Critique en France* que par un compte rendu de M. Haraszti, et il n'a consulté ni l'ouvrage classique de Rigault sur la *Querelle des Anciens et des Modernes*, ni le livre de M. Grucker sur les Doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne avant Lessing (qu'il pouvait citer au même titre que celui de Braitmaier), ni quelques thèses de doctorat soutenues en Sorbonne et signalées dans la *Revue philologique hongroise.*

J. Kont.

La publication du dictionnaire assyrien de M. Muss-Arnolt (*Assyrisch-english-deutsches Handwörterbuch*; Berlin, Reuther) se poursuit lentement; trois fascicules (pp. 449-640) ont paru en 1899 et 1900; ils vont du mot *kushshudû* au mot *Nabatai.* — A. L.

Sous le titre : *Mètres et strophes dans les fragments hébreux du ms. A de l'Ecclésiastique* (Leipzig, Harrassowitz, 1901; in-8, 63 pages), M. H. Grimme publie un travail de forme algébrique, et dont les conclusions ressortent d'autant moins nettement qu'on n'a pas toujours sous les yeux le texte mesuré. M. G. veut prouver par la métrique l'authenticité du texte hébreu récemment découvert; mais sa métrique paraît bien souple pour un tel usage. — A. L.

— A l'occasion du mariage de Mlle S. Dejob avec M. Citoleux, M. A. d'Ancona a publié (Pise, Mariotti, 1901) de curieuses lettres adressées par Mme de Staël, Sismondi, La Mennais, Ozanam, Michelet, G. Sand, Renan à des amis italiens. On y verra que La Mennais écrivait fort convenablement l'italien, on goûtera l'affectueuse candeur d'Ozanam et l'on sourira de la désinvolture avec laquelle Pellegr. Rossi et Fauriel quittèrent coup sur coup l'université de Genève dès qu'ils eurent la perspective d'une place à Paris. A la même occasion M. Em. Chatelain a transcrit en caractères ordinaires une messe entièrement rédigée en caractères tironiens par un bénédictin de Saint-Remy de Reims au IXe ou au Xe siècle (Paris, Delalain, 1901). Cette messe occupe le folio 56 du manuscrit latin 191 dans le fonds Regina du Vatican. La transcription est un de ces tours de force dont M. Châtelain est coutumier. Me sera-t-il permis de remercier MM. d'A. et Ch. des dédicaces affectueuses dont ils ont accompagné ces deux publications? — Ch. D.

— Le centenaire de Fechner a ramené l'attention du public sur ce penseur si original. Et l'on a considéré en lui — c'est là un signe du temps — peut-être moins le physicien, le créateur de la psycho-physique qui est universellement

estimé et depuis longtemps célèbre, que le métaphysicien et le théosophe, l'auteur de *Das Büchlein vom Leben nach dem Tode*, de *Nanna oder über das Seelenleben der Pflanzen* ou du *Zendavesta* dont on parlait jusqu'à présent peu et assez dédaigneusement. Je ne voudrais pas affirmer que notre temps soit très disposé à se convertir aux idées de Fechner ni à croire avec lui à l'âme des plantes, de la terre et du monde ; mais il est certain que nous avons pour des spéculations de cet ordre tout au moins plus de curiosité et d'indulgence qu'on n'en montrait à l'époque où triomphait le matérialisme. L'intérêt de la brochure de M. W. Wundt, *G. Th. Fechner. Rede zur Feier seines hundertjährigen Geburtstages* (Leipzig, Engelmann, 1901, in-8°, 92 p.), c'est qu'il met en lumière les rapports étroits qui existent entre l'œuvre scientifique de Fechner et son œuvre de philosophe. Ses travaux sur la psycho-physique ou sur l'esthétique n'ont à ses yeux d'autre valeur que celle d'être un commencement de démonstration expérimentale et scientifique de ses théories philosophiques. C'est dans sa conception générale de l'univers, écartée unanimement et sans discussion par l'opinion du monde savant au moment où il la produisit au jour, qu'il a puisé les idées directrices des travaux qui lui ont valu la gloire. Fechner, conclut M. Wundt, nous apparaît ainsi comme l'héritier des romantiques, de Schelling en particulier. Il a repris, avec une méthode plus rigoureuse et une connaissance plus sérieuse des faits, les rêveries de la philosophie de la nature. « Initié de la manière la plus approfondie à la science de la nature, devenue plus complète, de son époque, il a conçu une image du monde qui est restée, à vrai dire, un poème philosophique, mais où les idées confuses de cette philosophie de la nature étaient reprises sous une forme clarifiée et plus scientifique ; et en même temps il a, tout en accomplissant sa mission de philosophe, enrichi la science positive d'une masse de notions et d'aperçus nouveaux » (p. 69). — H. L.

— Un correspondant nous écrit d'Athènes : La bibliothèque Marasli marche à grands pas. La *Littérature byzantine* de Krumbacher est presque terminée (trad. Sotiriadis). Deux ouvrages italiens, la *Storia di trent'anni* (1848-1878) de César Cantu, traduite par S. Pervanoglou, et la *Storia del Risorgimento Italiano* de François Bertolini, traduite par Ch. Anninos, sont également achevés. Quelques livres sur la littérature grecque moderne ont aussi pris rang dans la Bibliothèque : les *Analecta* de Ange Vlachos ; le *Stratis Calopichiros*, poème à moitié inédit de Coumanoudis ; la biographie de *Capodistria* par Hidroménos. Le troisième volume des *Proverbes* de Politis est sous presse. Sakellaropoulos traduit l'*Histoire romaine* de Mommsen, et le premier volume paraîtra dans quelques mois. Le *Journal international d'Archéologie numismatique* dirigé par J. N. Svoronos se publie régulièrement et devient de jour en jour plus intéressant. Signalons encore les Mémoires (Ἀπομνημονεύματα) de Photakos et les Ἀρκαδικὰ de Komninos (qui a déjà publié des Λακωνικά). Mentionnons enfin le premier volume des œuvres de Xénophon de la Bibliothèque Zographos. Ce premier volume est une excellente Ἀνάβασις, ἐκ διορθώσεως καὶ ἑρμηνείας de Pantazidis (Athènes, Sakellarios). Le regretté professeur de notre université est mort quelque temps après cette publication.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — **28 octobre** — **1901**

Hollmann, La mort de Jésus. — Dziatzko, Le livre. — Whittaker, Le platonisme. — Hastings, Le théâtre français et anglais. — Piolet, La France hors de France. — Coen, La question coloniale. — Cordier, La Chine et les puissances occidentales. — Chéradame, La question d'Autriche. — Cultru, Dupleix, — Wolfart, La Réforme à Augsbourg. — Reh, L'Université de Francfort. — Savary, Mémoires, p. D. Lacroix. — Lecoy de la Marche, Au Transvaal. — Les propos de Félix Faure.

Die Bedeutung des Todes Jesu, von G. Hollmann. Leipzig, Mohr, 1901, in-8, vii-160 pages.

Examen méthodique d'une question qui a son importance dans la théologie du Nouveau Testament. Jésus lui-même a-t-il envisagé sa mort comme une expiation? M. H. se demande d'abord si l'on peut savoir ce que le Christ en a pensé. Il répond affirmativement. L'on tomberait dans un scepticisme exagéré en jugeant impossible de savoir si les paroles de Jésus, rapportées dans les Synoptiques, sont authentiques ou si elles ont été bien comprises. Il paraît certain que le Christ, s'il n'a pas annoncé sa mort dans les termes précis de la tradition évangélique, l'a néanmoins prévue, et qu'il y a attaché un sens en rapport avec le sens général qu'il donnait à sa mission. Ceux qui pensent que l'idée de mort expiatoire appartient à l'enseignement de Jésus, allèguent l'emploi qu'il a fait du chapitre liii d'Isaïe, le passage de Marc (x, 35) où Jésus dit qu'il donne sa vie pour le salut de plusieurs (λύτρον ἀντὶ πολλῶν), et les paroles de la cène eucharistique. Mais M. H. fait très bien voir que l'application du chapitre d'Isaïe s'est développée dans la tradition chrétienne, que Jésus lui-même cite seulement le v. 12, et qu'il ne semble pas avoir eu d'attention particulière pour le reste. Le passage de Marc, sans parallèle dans les deux autres Synoptiques, pourrait avoir été influencé par la doctrine de Paul. M. H. écarte cette explication « radicale »; il montre que λύτρον n'est pas l'équivalent de l'hébreu כפר, mais de l'araméen פורקנא; Jésus aurait parlé de rédemption dans le sens général du mot, sa mort étant censée la condition providentielle de la conversion de plusieurs; il aurait donné sa vie (temporelle) pour que plusieurs échappassent à la mort (éternelle). L'interprétation est ingénieuse,

peut-être trop, et il paraît difficile de nier la couleur paulinienne de la pensée. Dans *Marc*, XIV, 24, l'évangéliste aurait ajouté : « de l'alliance », d'après Paul, et il resterait comme parole du Christ : « Ceci est mon sang répandu pour plusieurs », ce qui devrait s'entendre au sens de la formule précédemment citée. Mais si l'on admet l'influence de Paul, pour « l'alliance », il est peu croyable que la formule : « répandu pour plusieurs », n'ait pas aussi un sens paulinien. En refusant de voir la coupe eucharistique dans *Luc*, XXII, 17, et considérant les vers 19*b*-20 comme primitifs, M. H. s'est privé du seul témoignage qui, avec les prières de la *Didaché*, laisse entrevoir une conception de l'eucharistie que la théologie de Paul n'a pas marquée de son empreinte.

A. L.

Untersuchungen über ausgewählte Kapitel des antiken Buchwesens, mit Text, Uebersetzung und Erklärung von Plinius, *Nat. Hist.*, XIII, 68-89, von Karl Dziatzko. Leipzig, Teubner, 1900. Un vol. in-8° de 206 p.

Ce livre est un complément aux excellents articles que M. Dziatzko a publiés dans l'Encyclopédie Pauly-Wissowa [1]. L'auteur reprend quelques-unes des questions qu'il a traitées et leur consacre une discussion approfondie. De ces questions, il étudie plus particulièrement celle qui concerne la matière employée pour recevoir l'écriture. Il passe un peu rapidement sur ce qui a rapport au métal, le plomb, le fer, l'airain, l'or, etc. ; peut-être considère-t-il que les écritures gravées relèvent plutôt de l'épigraphie ; il se hâte d'arriver à ce qui est plus particulièrement le domaine de la paléographie, les peaux, le bois, le papyrus, le parchemin. Depuis une dizaine d'années, nos richesses en papyrus se sont singulièrement accrues ; c'est naturellement du papyrus que M. D. s'occupe le plus longuement. Il consacre, en particulier, tout un chapitre de 66 pages, près du tiers du volume, au célèbre passage de Pline l'Ancien sur le papyrus, *Hist. nat.*, XIII, 68-89 ; il donne de ce passage le texte latin et une traduction allemande ; le texte latin a été établi à l'aide de collations nouvelles des meilleurs manuscrits ; l'auteur a aussi proposé quelques conjectures ; la plus jolie est au § 71 ; il s'appuie sur une de ces leçons franchement inexplicables, absurdes même parfois, qui sont données par un bon manuscrit, et qui permettent de retrouver le texte primitif plus facilement que les leçons, en apparence plus raisonnables, que les copistes ont introduites dans le texte : le ms. M donne : IN PALVSTRI A AEGYPTI, ce qui ne signifie rien ; les autres manuscrits ont : in palustribus Aegypti. M. D. suppose que sous cet A, inexplicable

1. Par exemple, *Bibliothek*, *Buch*.

dans M, se cache la véritable leçon, que cette lettre a été mal lue, qu'elle tient la place d'un Δ, et il écrit : « in palustri delta Aegypti ». M. D. pense que c'est seulement à l'époque des Ptolémées qu'a commencé le commerce de la librairie, qu'auparavant, l'écriture était très peu répandue, au moins pour les œuvres littéraires, et que les bibliothèques étaient très rares ; il se défend cependant d'admettre les théories si connues de Paley ; mais faudrait-il beaucoup pousser son système pour le rapprocher de celui du philologue anglais ? M. D. nous semble plus heureux dans sa polémique contre les idées exposées par Th. Birt dans son livre *Das antike Buchwesen Verhältniss zur Litteratur*. Il montre avec beaucoup de netteté l'exagération de cette théorie de Birt, affirmant que la forme du livre a exercé une influence capitale sur le livre lui-même, sur son étendue, ses divisions, ce qui veut dire que le format a déterminé la forme même du livre.

Albert Martin.

The Neo-Platonists, a study in the history of Hellenism by Th. Whittaker. Cambridge, University Press; 1901 ; xiv-232 pp. in-8.

Le sous-titre de l'ouvrage en indique le but : contribution à l'histoire de l'hellénisme, et l'intention de l'auteur est précisée par une épigraphe française empruntée à Matter : montrer que le platonisme est l'élément essentiel de l'histoire morale dans les premiers siècles de notre ère. Ce n'est pas ici un ouvrage de philosophie didactique, et les philosophes de profession n'y trouveront pas la solution de telles ou telles difficultés spéciales dont l'histoire de l'École Alexandrine abonde. Par exemple, l'auteur signale l'hiatus apparent qui existe entre l'école de Jamblique et celle de Plutarque sans essayer de déterminer les infiltrations possibles d'Alexandrie à Athènes par l'influence de Théodore d'Asine ou de Chrysanthe ; il indique l'indécision où l'on est sur l'auteur véritable du Livre des Mystères, sans chercher d'ailleurs la solution ; il passe rapidement sur Théodore d'Asine, dont l'interprétation est peut-être la clef de la philosophie de Proclus ; il ne donne pas la bibliographie ex-professo des auteurs alexandrins, bibliographie particulièrement nécessaire pour des auteurs dont les publications sont encore très fragmentaires et pourtant mal connues ; en un mot un certain appareil critique est absent. Cela ne doit pas nous faire illusion sur la valeur de l'ouvrage qui est exactement ce qu'il voulait être, la mise en relief de la pensée alexandrine et du rôle qu'elle a joué dans le développement de la civilisation gréco-romaine. Pour cela, l'auteur se documente auprès des meilleurs et des plus récents interprètes : Vacherot, Zeller, Chaignet, Benn, Bigg ; il consacre plusieurs chapitres au développement politique de la civilisation

antérieure, de la philosophie grecque et de la religion antique ; il accorde une importance plus égale, à côté des purs philosophes, aux penseurs qui furent des publicistes et des hommes d'action comme Julien et les sophistes de son entourage; il expose avec clarté et netteté non seulement les œuvres diverses d'ordre purement théorique comme les Ennéades, mais les faits d'ordre social et pratique, et l'un de ses chapitres a pour objet la polémique contre les chrétiens ; il tire des vies confuses d'Eunape, et notamment de celle d'Edésius, un tableau intéressant et vif des divers mouvements de la société du IVe siècle et des impressions différentes avec lesquelles les païens eux-mêmes voyaient la tentative de Julien. Enfin, tous les exposés d'ouvrages sont faits de première main et justifiés par les renvois aux textes. C'est donc à la fois un livre de lecture courante, qui n'embarrasse pas le lecteur dans les subtilités critiques, et un livre réellement savant, au courant des textes anciens et des commentaires modernes, le livre d'étude d'un gentleman qui va droit aux résultats acquis. L'auteur se rallie à la théorie générale de Zeller de plus en plus corroborée, dit-il, par les auteurs récents, à savoir que la philosophie alexandrine s'explique moins qu'on ne l'a cru jadis par des influences orientales, et beaucoup plus par le génie grec. Cette thèse est peut-être vraie surtout quant à la forme, la forme grecque étant par excellence celle qui a pu donner un corps à cette philosophie, mais il serait dangereux d'exagérer une doctrine qui ne tendrait à rien moins qu'à nier le rôle extraordinaire d'Alexandrie dès les Ptolémées, et l'étonnante fusion de races et d'idées desquelles est sortie en somme l'exégèse de Philon et la pénétration religieuse du génie européen par le judaïsme.

E. Thouverez.

Charles Hastings, maître de conférences. — **Le Théâtre français et anglais, ses origines grecques et latines (drame, comédie, scène et acteurs), précédé d'une lettre de M. Victorien Sardou, de l'Académie française,** Paris, Didot, un vol. in-8° s. d. (mais avertissement daté du 1er sept. 1900), de XX et 381 pages. Prix : 7 fr. 50.

M. Hastings, maître de conférences à University College, Bristol, s'est proposé de présenter dans ce volume « l'histoire ou plutôt le tracé historique du Théâtre... en tenant très minutieusement compte de l'ordre chronologique, depuis Thespis jusqu'à nos jours, du moins en France ou en Angleterre ». Il commence en effet à Thespis et vient jusqu'à M. Pinero et M. Maurice Donnay.

Six chapitres sont d'abord consacrés au théâtre en Grèce et cinq au théâtre latin, occupant le premier quart du livre ; puis vient une double série de chapitres consacrés alternativement, l'un au théâtre

français, l'autre au théâtre anglais, époque par époque, jusqu'à Shakespeare. Un long chapitre est consacré à Shakespeare et ses successeurs; une dernière section contient « un aperçu général sur le théâtre français et anglais entre 1640 et 1900 ».

La tâche était immense et très belle. Un défaut de méthode et de précision critique empêche malheureusement que ce livre ait l'utilité qu'attendait son auteur. Devant un pareil sujet, il est, en effet, indispensable de choisir et de savoir ce qu'on veut faire : ou bien écrire une vraie histoire, avec la réflexion, le soin de la composition et le talent de style que comporte une œuvre d'art; ou bien rechercher un autre genre d'utilité, se rapprocher davantage du répertoire et du catalogue, écrire un livre à consulter qui facilitera la tâche de ceux qu'attirent les études dramatiques; ceux qui ne savent pas et désirent savoir, ou qui ont oublié et veulent vérifier. Dans les deux cas, une consciencieuse indication des sources est nécessaire; mais dans le second elle est particulièrement indispensable; c'est la vraie raison d'être du livre; il ne faut pas se borner a dire à l'élève, à l'apprenti : derrière cette porte il y a des merveilles; il faut lui mettre en main la clef de la porte.

Il est évident que M. H. s'est assigné cette seconde tâche; il n'a nulle prétention au style et a voulu surtout faire une œuvre « pratique ». Il est, dans ces conditions, difficile de comprendre comment il a pu juger que l'objet de son livre pouvait être atteint sans qu'il fournît à ses lecteurs le moindre renseignement bibliographique. Jamais il ne donne le titre des anciennes éditions originales [1] et jamais il ne cite, non plus, les éditions modernes avec commentaires et éclaircissements qui se sont multipliées de nos jours, aux fins précisément de faciliter la tâche des travailleurs. Dans plus d'un cas même, il laisse le lecteur sous l'impression que le drame dont il parle ne subsiste qu'en « un manuscrit » dont il ne donne jamais la cote, alors qu'il en existe de bonnes éditions imprimées, accessibles à tout le monde. C'est ainsi qu'il écrit, p. 167 : « Enfin la bibliothèque Bodléienne d'Oxford possède une sixième collection de mystères dont le manuscrit remonte au commencement du XVIe siècle. Ces mystères roulent sur le sujet de la conversion de saint Paul », etc. Ceux qui savent devineront, mais les autres ignoreront qu'il s'agit des mystères généralement connus sous le nom de *Digby Mysteries*, contenus dans le

1. Les pièces sont désignées parfois d'une façon tellement sommaire qu'elles sont presque méconnaissables. Si on nous cite, sans plus de détails, une pièce intitulée : *Un Miroir*, le lecteur aura peine à se douter, qu'il s'agit d'un drame satirico-religieux offrant, comme avertissement aux frivoles contemporains, l'histoire de Jonas et des Ninivites, laquelle est, dans l'idée des auteurs : « Un Miroir présenté à Londres et à l'Angleterre » ; et tel est le vrai titre de la pièce. Rien qu'à lire le titre au complet, M. H. aurait évité en outre d'attribuer à Lodge seul, ce drame qui est de Lodge et de Greene.

ms. Digby 133, et qui n'existent pas seulement en manuscrit, mais ont été édités par l'Abbotsford Club en 1835 et par M. Furnivall en 1882. En lisant que, « en outre du Jeu de saint Nicolas, il ne reste du XIIIe siècle, en fait de manuscrit, qu'un miracle de saint Théophile écrit par Rutebeuf », quel étudiant se doutera qu'il n'a que l'embarras du choix et qu'il en existe quatre éditions?

Une liste des « principaux auteurs consultés » figure, il est vrai, en tête de l'ouvrage; mais elle est si incomplète et les choix sont tellement singuliers que son utilité est, en vérité, des plus minces. « L'*Histoire de France* par Duruy, 2 vol., Paris, 1854 », y est comprise, mais la littérature de Taine et les trois volumes de M. Mézières sur Shakespeare, ses prédécessseurs et successeurs n'y sont pas; le *Dictionnaire historique* de « Lachenaye-Desbois, Paris, MDCCLXVII » (*sic*) est cité, mais non pas le *Drame chrétien* de Sepet, 1877, ni le *Théâtre au moyen âge* de Clédat, 1896. On y trouve l'*Histoire du moyen âge* de Desmichels, 1835; mais non pas la grande *Histoire de la langue et de la littérature française*, dirigée par Petit de Julleville (1896 et s.). Quelques éditions d'anciens drames ou mystères sont signalées, en petit nombre et au hasard; la plupart des vieux monuments de la littérature dramatique des deux pays manquent. Des éditions aussi connues que celles données par la *Société des Anciens textes français* sont omises. Les mystères anglais sont uniquement représentés par les *English Miracle plays, Moralities and Interludes*, de M. Pollard, sans que rien indique qu'il s'agit seulement d'extraits, ni que le texte complet de ces séries a été publié de nos jours. Des articles de critique dramatique absolument vieillis sont cités dans cette brève liste des « principaux auteurs », mais ni l'*Anglia*, ni les publications d'aucune des sociétés shakespeariennes n'y figurent; omises aussi des communications aussi importantes que celles de M. Émile Picot sur la sottie et le monologue dramatique (*Romania*, tomes VII, XV, XVI et XVII). Beaucoup d'ouvrages, d'autre part, sont cités en des éditions vieillies, au lieu des nouvelles, remaniées et corrigées, que les élèves auraient intérêt à connaître : Warton dans l'édition de 1824, Ward dans l'édition de 1875. Il n'importe qu'assez peu à l'étudiant de savoir que le dictionnaire de La Chesnaye des Bois parut en « MDCCLXVII », mais beaucoup que la bonne édition de Dodsley est celle de 1874 et non pas celle de 1780 à laquelle le renvoie M. H.

Ce défaut de méthode est très regrettable, d'abord parce qu'on voit combien il réduit l'utilité du livre; ensuite parce que l'ignorance de beaucoup de ces sources a donné à M. H. lui-même une idée peu exacte de l'état des études en France sur le sujet qu'il examine. Il estime qu' « en France les jeunes gens croient assez facilement que Shakespeare est à peu près le seul génie dramatique et même le seul grand dramaturge anglais »; ce qu'il attribue à une lacune dans les études publiées chez nous sur le théâtre anglais. Si M. H connaissait

mieux la bibliographie de son sujet, il se serait rendu compte que ni l'ignorance, ni bien certainement la lacune, ne sont aussi grandes qu'il croit. Taine a suffisamment montré que Shakspeare n'est pas le seul grand dramaturge anglais, et comme son ouvrage en est à la 8e édition, il est certain qu'il ne manque pas de lecteurs parmi nous. M. Mézières et d'autres encore ont également contribué à combler cette lacune.

A un autre point de vue, l'ouvrage de M. H. demande la plus sérieuse révision, c'est-à-dire au point de vue des faits, dates et assertions. Je n'insisterai pas sur la correction typographique, qui laisse fort à désirer ; je mettrai volontiers au compte de l'imprimeur l'attribution à « Brando » d'œuvres que les étudiants auront peine à reconnaître et qui sont celles de Bandello ; à « Player », celles de Phaer, etc. (pp. 212, 226). Mais des notions inexactes leur resteront dans l'esprit, je le crains, quand ils liront (p. 212), que le *James IV* de Greene est tiré d' « un roman de Cinthio » et le *Promos* de Whetstone (et non Whestone) d' « un roman de Géraldi » Ils seront excusables de ne pas se douter que la source des deux pièces est un même ouvrage d'un même auteur, les *Hecatommithi*, recueil de nouvelles, de J.-B. Giraldi Cinthio, de Ferrare.

Des erreurs plus fâcheuses que celles-ci ne sont malheureusement pas rares. En voici quelques exemples :

P. 115, à propos de la fête des fous : « M. Francis Douce, la plus haute autorité en cette matière... a établi, le 10 mai 1804, devant la Société des Antiquaires, que la fête des fous avait existé en Angleterre. La seule chose qu'il ait cependant pu prouver, c'est qu'elle fut célébrée sous le règne d'Henry IV, vers 1399. » Sans chicaner sur cette étrange formule à propos d'un règne qui commença le 30 septembre 1399, il convient de rappeler que la célébration en Angleterre de la fête des fous, avec tous les désordres qui s'en suivaient, est certaine à une époque bien antérieure, quoi qu'ait pu dire n'importe quelle autorité le 10 mai 1804. Il suffit pour le montrer, des lettres de Robert Grosseteste, évêque de Lincoln, interdisant, au XIIIe siècle (vers 1236), « festum stultorum, cum sit vanitate plenum et voluptatibus spurcum ». (J'ai donné tout le passage dans mon *Hist. Littéraire*, p. 469.)

P. 125. « La première composition dramatique écrite en langue anglaise est un poème-dialogue, d'un caractère religieux, intitulé *The Harrowing of Hell* (les Tortures de l'Enfer); il a été écrit sous le règne d'Edouard II, entre 1307 et 1327 ». Ou bien cette date est fausse, ou bien ce drame n'est pas le premier et *Dame Siriz* est antérieur. *Harrowing of Hell* ne signifie pas les Tortures de l'Enfer; la pièce (estrif) n'a pas pour sujet les souffrances des damnés, mais la délivrance, à la venue du Christ, des âmes d'Adam, Ève, Abraham, Moïse, David, etc., qui l'attendaient pour monter au ciel. Cette venue

a causé la défaite de l'enfer, dont le mur est déchiré, battu en brèche (*harrowing*); si bien que le portier du lieu, voyant la résistance impossible, laisse échapper ses prisonniers et s'écrie : « Je viens d'entendre de puissantes paroles ; je n'ose plus rester à mon poste. Garde les portes qui voudra, je les laisse là et décampe ! »

P. 170. « Dans la catégorie des mystères déguisés, il faut placer des pièces religieuses imprimées qui ..... sont : *The three lands of nature* (les trois mondes de la nature), *God's promises..... John the Baptist...* Ce sont les premières pièces imprimées, elles datent du commencement du règne d'Élisabeth (vers 1560) ». Qui pourrait se douter, en lisant ce passage, qu'il existe quantité de pièces anglaises imprimées sous Henri VIII, Édouard VI et Marie, que ces trois-ci sont elles-mêmes du nombre, qu'elles ont été publiées toutes les trois en 1538, qu'elles ne sont pas anonymes, comme M. H. paraît le croire, mais bien l'œuvre du fameux John Bale, évêque d'Ossory. Si l'on demande ce que peut signifier le titre de la première, la réponse est : rien du tout. Aussi ne s'appelle-t-elle pas ainsi ; son titre est : *Thre Lawes*, et non pas *lands;* il n'y est pas plus question des *trois* lois de la nature que de ses trois mondes car le drame a pour sujet les trois « Lois de : Nature, Moïse et le Christ » qui, selon Bale, ont été corrompues par les sodomites, les pharisiens et les papistes ; tandis que la loi de Dieu est, à la fin, restaurée par les protestants. Cette pièce, écrite dans le style le plus violent et où fourmillent les allusions contemporaines, est une des plus curieuses de l'ancien théâtre anglais. Elle méritait mieux que d'être simplement mentionnée et encore sans nom d'auteur, sous un titre faux. Elle a, d'ailleurs, joué de malheur auprès des critiques modernes ; elle est parfois omise, parfois désignée comme n'existant qu'en ms., sans que rien de plus soit dit, ni du manuscrit ni de la pièce. Mais l'édition de 1538 existe fort bien, et même ce n'est pas la seule ; elle offre cette particularité de contenir un très caractéristique portrait de l'auteur, gravé sur bois[1].

P. 190. « La moralité *Ludy Juventus* composée en 1550... paraît être la première écrite en faveur de la Réforme ». C'est oublier en tous cas John Bale. Lire *lusty*.

P. 191, il est question d'une moralité qui « a pour titre *Nature of the four Elements* (Nature des quatre éléments) ». Il n'existe aucune pièce de ce nom, mais il en existe deux qui ont droit chacune à la moitié du titre forgé par M. H. Ce sont deux pièces indépendantes : *A goodly enterlude of Nature*, 1538, par Medwall, chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, et *The Interlude of the four Elements*, anonyme, s. d. (contient une allusion à la récente découverte de l'Amérique, par « Americus »).

---

1. J'ai donné une analyse de la pièce et signalé tous ces détails dès 1878 (*Théâtre en Anglet.*, p. 202).

P. 208. « *Gammer Gurton's needle...* est l'œuvre de John Still. » Il y a les plus sérieuses raisons de croire le contraire. Je l'ai montré il y a plus de vingt ans et plusieurs preuves supplémentaires ont été produites depuis.

P. 210. « N'avoir point observé l'unité de lieu ... est le seul reproche que fit à cette pièce (*Gorboduc*), l'éminent critique de l'époque, Philip Sydney (lire Sidney) qui, à part ce défaut, la considérait comme absolument parfaite. » Sur trois unités, auxquelles il tient autant que critique en France, Sidney constate, au contraire, qu'une seule est observée, et que l'auteur pêche contre celle de temps tout aussi bien que contre celle de lieu, alors que, dit-il, « the uttermost time presupposed in it should be, both by Aristotle's precept and common reason, but one day. »

P. 212. « Le premier essai [de pièce empruntée aux Italiens] fut, sans doute, la tragédie de *Roméo et Juliette*, dont le sujet a été emprunté par Arthur Brooke à l'histoire de Roméo et Juliette de Brando. Cette œuvre de Brooke qui parut en 1562 ne nous est malheureusement pas parvenue. » Il est difficile de mettre plus d'erreurs en moins de mots; Brooke emprunta sa donnée à l'adaptation française de la nouvelle de Bandello contenue dans les *Histoires tragiques* de Boaistuau et Belleforest. Son œuvre n'est pas une tragédie, mais un conte en vers; elle n'est pas perdue, et même il en a été publié naguère une réimpression à 30 centimes (qui n'a pas, à ce qu'il semble, autant vulgarisé l'œuvre qu'on eût pu croire). Ce qui est perdu, c'est une pièce que Brooke dit, dans sa préface, « avoir vue naguère au théâtre », et qui était, par suite, antérieure à celle de Shakespeare.

P. 213. « En 1590, la comtesse de Pembroke traduisit *une* « Antonie » et *la* mit en vers blancs. » Je crains que M. H. n'ait pas lu avec beaucoup de soin cette pièce, consacrée au rival de César, lequel rival, pour efféminé qu'il fût, était cependant un homme. Antonie n'est que la forme ancienne du nom propre Anthony, et ne signifie pas Antoinette.

P. 225. M. H. voit les origines de la tragédie historique anglaise dans « une composition poétique d'un caractère très original, intitulée : *The Mirror for Magistrates*, commencée en 1557 par Thomas Sackville, comte de Dorset..... L'ouvrage fut continué par un ecclésiastique du nom de Richard Baldwin », et par d'autres. « La lecture de cet ouvrage fut un trait de lumière pour lord Dorset » qui écrivit, en conséquence, *Gorboduc*. On peut se demander comment la lecture d'un livre dont il aurait eu lui-même l'idée aurait pu être pour Sackville une révélation. La vérité est qu'il est très douteux que l'idée soit de lui; il est certain que le poème n'est guère original; qu'au lieu d'être continué par Baldwin, il fut commencé par celui-ci, préparé pour l'impression en 1555, laissé en suspens par ordre du lord chancelier, enfin publié en 1559. Tous ces détails sont donnés par Balwdin

lui-même dans sa préface et il ajoute, ce qui touche la question « d'originalité », qu'il ne fait que prolonger la *Falle of Princes*, compilée en anglais par Lydgate d'après Boccace [1]. Quant à Sackville, il fut l'un des nombreux auteurs à qui Baldwin s'adressa (avec grand profit du reste) pour accroître son recueil, dont il donnait, de temps en temps, de nouvelles éditions augmentées. La principale contribution de Sackville, l'*induction*, étant d'une forme différente des autres, des protestations s'élèvent dans le groupe des lettrés censés réunis autour de Baldwin, mais celui-ci prend la défense de son collaborateur.

Vers la fin de son livre, M. H. consacre un chapitre à « Shakespeare en France », sans paraître se douter que le sujet ayant été traité avant lui, il était nécessaire, ou de profiter des recherches déjà faites, ou d'y suppléer par les siennes propres. Comme il n'a fait ni l'un ni l'autre, le résultat est un aperçu singulièrement insuffisant, où François Victor Hugo est cité, mais non pas Émile Montégut, où la traduction de Le Tourneur est mentionnée, mais non pas le premier essai tenté par La Place, indispensable à citer parce que ce fut le premier, qu'il précéda Le Tourneur de trente et un ans (1745) et que, malgré toutes ses fautes, il eut un succès et une influence considérables : le *Journal de Trévoux* ne consacra pas moins de sept articles à une œuvre qui fut, à sa date, et demeure au point de vue historique, un événement littéraire. Le chapitre de M. H. débute par cette remarque : « Cyrano de Bergerac est le premier écrivain qui se soit attaché à l'étude des œuvres de Shakespeare. » (p. 294). La fausseté de cette légende et la manière dont elle s'est peu à peu formée (elle date de 1855) ont été exposées dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 15 juillet 1899.

Il est clair que le livre de M. Hastings est déparé par un défaut de méthode et un manque d'exactitude des plus regrettables. Il est clair aussi qu'il aime sa tâche ; il annonce qu'il va la poursuivre. Il n'y a jamais assez de travailleurs ; ni, dans l'immense champ des recherches, assez d'hommes de bonne volonté. Aussi, malgré les fautes relevées plus haut et dont il n'aurait été que trop facile d'accroître la liste, je me garderai de conclure : renoncez, abstenez-vous désormais et à jamais. Je dirai au contraire : poursuivez, mais moyennant que, instruit par l'expérience, vous changiez totalement de méthode, que vous regardiez de vos yeux, vérifiez par vous-même les dates et les faits ; et multipliez les études préalables avant d'écrire. Sans cela, tout le zèle dont vous pouvez être animé sera dépensé en vain, et même vous

1. « Whan the Printer had purposed with hym selfe to printe Lidgates booke of the fall of Princes, and had made privye thereto many both honourable and worshipfull, he was counsailed by dyvers of theim to procure to have the storye contynewed from where as Bochas lefte ». *Baldwin to the Reader*, 1re édition, 1559. Un détail matériel montre encore l'étroitesse de cette filiation ; quelques feuillets de l'édition supprimée subsistent ; on les a trouvés reliés par erreur avec des exemplaires de la *Falle of Princes* de Lydgate.

donnerez un mauvais exemple à ceux que vous voulez aider. Vous devez cette rectification de procédés à vos lecteurs, aux membres de l'Académie française qui, au nombre de cinq, vous ont donné leurs encouragements ; *last not least*, à ce personnage que vous avez vu figurer dans les vieilles moralités du XVIe siècle, « Dame Science. »

J. J. JUSSERAND.

J. B. PIOLET S. J. **La France hors de France. Notre émigration, sa nécessité, ses conditions** (Paris, Alcan, 1900, 659 p. avec table alphabétique).

Gustavo COEN, **La questione coloniale e i popoli di razza latina** (Livourne, Giusti, 1901, XIV-367 p.).

Sur ce thème : « que nous devons émigrer, que nous pouvons émigrer », le P. Piolet a développé des variations et des idées qui n'ont aucune prétention à l'originalité. N'y a-t-il point d'ailleurs quelque ironie à prêcher le devoir d'expatriation à un peuple qui emplit à peine son cadre naturel et qui ne s'accroît qu'artificiellement? à un peuple qui — l'auteur le rappelle lui-même— répugna de tout temps à quitter la terre natale? Les raisons que le P. P. donne de cette répugnance atavique paraîtront assez contestables : dangers de la traversée, horreur de l'exil perpétuel, bien être chez soi. « Les 21 millions de Français du temps de Richelieu et de Colbert trouvaient facilement à vivre là où les 38 millions d'aujourd'hui ont tant de difficultés à subsister », (p. 23). Quant au Français d'aujourd'hui, s'il est indéracinable, c'est que — et le grief, s'il est fondé, est assez piquant sous la plume d'un Jésuite — « il manque d'initiative, de hardiesse, de largeur de vues, de personnalité » (p. 30). Cette dépression est un résultat du despotisme administratif et de l'enseignement de l'État qui « seul jusqu'en 1851... *pétrit* l'âme française » (p. 35). Il serait impertinent de demander, si depuis 1851, l'âme française, pétrie par d'autres mains plus expertes, a recouvré l'initiative, la hardiesse, etc. Outre le régime politique, le P. P. incrimine non sans justesse l'état social, les lois successorales surtout et l'obligation du service militaire.

La matière émigrante ne manque pas en France, au dire du P. P., en dépit de la faible natalité. On la trouvera « en particulier dans les hautes classes de la société, dans notre noblesse terrienne, dans notre bourgeoisie conservatrice, dans ces familles dont les enfants entraient autrefois dans la magistrature, dans l'administration, dans les finances, au Conseil d'État, etc., pour y servir leur pays à leurs frais (*sic*) » (p. 393). Or ces carrières sont encombrées et usurpées, et d'ailleurs, le P. Piolet, passant en revue le nombre des fonctionnaires, avocats, médecins, etc., et le taux des traitements ou salaires estime que le premier est trop élevé, et le second (ce sera sans doute l'avis des intéressés) trop bas. Il ne restera donc d'autre ressource aux déshérités ou

expropriés « par le plus regrettable et le plus inexplicable des ostracismes » qu'à imiter « ce fils d'un riche négociant en soieries de Lyon, à qui sa famille a formé un capital de douze cent mille francs et qui est allé le faire valoir à Madagascar », ou tel autre jeune homme « parti pour l'Argentine avec cent mille francs, le montant de sa dot » (p. 267), ou tel autre vaillant qui a obtenu en Algérie une étude d'avoué d'un rapport de cinquante mille francs, « a deux chevaux, une voiture quatre chiens, un valet, une cuisinière et ne dépense pas douze mille francs » (p. 125). Voilà qui est bien tentant pour les rejetons de « notre bourgeoisie conservatrice »! Mais ceux-ci ne manieront pas l'outil ni ne fatigueront la terre; aussi sollicitera-t-on les prolétaires de l'industrie et les paysans des régions pauvres du Plateau central; on s'adressera « surtout aux départements du Nord et du Pas-de-Calais, à ceux de la Franche-Comté ou de la Savoie », partout où il y une population saine, vigoureuse, entreprenante, qui mène sur place une vie dure et remplie de privations » (p. 406). Où écoulera-t-on ces émigrants? A la fois sur les pays étrangers et sur nos colonies. Parmi les pays étrangers le P. P. recommande, avec une ferveur spéciale, la Syrie que, paraît-il, « nous aurions pu acquérir il y a quelque temps (p. 474). « Ce serait bien là une véritable *colonie de peuplement*, d'autant plus précieuse qu'elle se continuerait pour ainsi dire indéfiniment à l'est vers des contrées encore plus fertiles, vers ces plaines immenses de la Mésopotamie, le berceau du genre humain ou l'emplacement du paradis terrestre (*sic*). Et quel bonheur pour une nation chrétienne comme la France de la posséder puisque c'est dans son sein (*sic*), en pleine Palestine, que se trouve la ville sainte de Jérusalem et que s'est accompli, il y a dix-neuf siècles, le grand mystère de la Rédemption » (p. 479). Parmi nos colonies le P. Piolet signale avec une autorité particulière, Madagascar, la Tunisie, le Tonkin, la Nouvelle-Calédonie, à condition qu'on la débarrasse du gouverneur actuel, M. Feillet, lequel, entre autres méfaits (p. 525), a persécuté l'évêque, « et introduit sur la grande terre des *teachers anglophiles* » (lisez protestants).

Nous nous sommes borné à présenter les arguments les plus caractéristiques et les idées générales : assurément beaucoup des propos du P. Piolet sont sages, de bonne foi et de bonne intention; mais ce sont des lieux communs dont les coloniaux ont rebattu nos oreilles; les statistiques commerciales, démographiques et autres dont l'auteur a gonflé son volume n'ajouteront rien à la vertu de la thèse. Celle-ci a vieilli, sinon mûri; dans l'histoire de la question coloniale, l'ère des théories et des discussions académiques est close.

Si le P. Piolet est le médecin *Tant mieux*, M. Coen est le médecin *Tant pis*. Il affirme comme un dogme l'impuissance colonisatrice des peuples latins; il en administre pour preuves l'école que firent ses compatriotes en Érythrée et l'avortement des vastes ambitions et entreprises coloniales de la France. Assurément la France — puisque c'est

là le criterium décisif, d'après M. Coen, — n'est point le fournisseur exclusif de tout ce que consomment ses colonies ; mais outre qu'elle évince de jour en jour la concurrence étrangère, est-ce donc aux seuls rapports mercantiles que se mesure la valeur de la colonisation? Est-il vrai aussi que l'inaptitude des races latines (notez que M. C. n'a point défini ce terme) soit due à leur promptitude à s'enthousiasmer et à s'abattre (p. 49) ? Il y aurait sans doute profità discuter les idées personnelles de M. C. si l'on était sûr de pouvoir les atteindre et de ne point se tromper de partenaire. M. Coen, en effet, se couvre toujours d'un auteur qu'il cite et analyse ; sa pensée est en quelque sorte constamment entre guillemets. Le livre de M. C. est un répertoire bibliographique ou un résumé de lectures. Cette méthode livresque se trahit par un singulier exemple : il suffit, au gré de M. Coen, de comparer le catalogue de Brose (*Die deutsche Koloniallitteratur von 1884 zu 1894*) et celui de Fumagalli (*Bibliografia etiopica*) pour se convaincre que les Allemands ont le sens et l'esprit colonial plus développé que les Italiens. Est-il besoin d'ajouter que M. Coen exalte les Anglo-Saxons et Germains au détriment des Latins? Les chapitres les plus intéressants de son volume sont consacrés à la polémique sur l'Érythée : ils jettent un jour sur la politique coloniale de l'Italie.

B. A.

H. Cordier. **Histoire des relations de la Chine avec les Puissances occidentales, 1860-1900. — L'Empereur T'oung Tché 1861-1875.** Paris, Alcan, 1901 (Biblioth. d'Hist. contemp. 570 p.).

Cette histoire est présentée en une suite de narrations détachées, de notices individuelles, de pièces diplomatiques qui défilent dans l'ordre chronologique. Rien n'est sacrifié à l'ordre logique : les événements sont groupés non d'après leurs rapports, mais suivant leur date, si bien, par exemple, que le début de la rébellion musulmane est raconté p. 237 et la fin p. 553. Quant à la politique des puissances occidentales — et sous cette rubrique figurent aussi les États-Unis et le Japon — on n'en perçoit, dans l'exposé de M. Cordier, que les gestes extérieurs : l'auteur ne semble s'inquiéter ni des intérêts, ni des idées qui la commandent. L'ouvrage s'ouvre par une analyse des conventions de Pékin, de 1860 : on aurait attendu comme introduction une revue de la situation de la Chine à cette époque. Quant aux visées et à la tactique des alliés, M. C. ne s'en met pas en peine, non plus que d'expliquer pourquoi les Européens ont soutenu la Chine contre les Taïping et autres révolutionnaires. Le mouvement musulman éclata, d'après le dire de M. Cordier, par une querelle de mineurs : on aurait préféré apprendre le caractère et les aspirations de l'islam chinois. M. C. est avare de commentaires et de jugements ; cependant il a manié assez les gens et les choses de Chine pour ne pas prôner à leur égard la

manière forte. « La triste maxime : « la force prime le droit », doit être appliquée dans toute sa rigueur en Chine; sinon plions bagages ». M. C. réclame en faveur des missions une protection énergique, bien qu'il signale à plusieurs reprises et reconnaisse (p. 345, 429) les abus dont elles se sont rendues coupables : ce qui justifie partiellement les griefs du gouvernement chinois énumérés dans le fameux *Memorandum* de 1871, griefs qui n'ont depuis rien perdu de leur vérité.

Ce volume offre surtout une valeur documentaire; d'abord pour les personnes : il n'est pas un agent en Chine dont M. C. ne donne le *cnrriculum vitæ* ; les moindres mutations dans le corps diplomatique, sont enregistrées et forment souvent à elles seules la subdivision d'un chapitre. Les pièces diplomatiques ou officielles sont reproduites souvent *in extenso,* et parfois de fort insignifiantes. Pourquoi M. C. recourt-il de préférence aux sources anglaises; pourquoi l'auteur de la *Bibliotheca sinica*, sinologue lui-même, interroge-t-il si rarement les publications chinoises?

Le futur historien des *Relations de la Chine avec les Puissances occidentales* trouvera dans ce répertoire des renseignements sûrs et précis, entre autres, sur l'institution du Tsong li Yamen, sur l'organisation des douanes impériales, sur l'émigration chinoise, etc. Pourquoi M. C. n'a-t-il pas fait lui-même œuvre d'historien et s'est-il réduit au rôle d'annaliste?

B. A.

André Chéradame, **L'Europe et la question d'Autriche au seuil du XXe siècle.** Ouvrage accompagné de six cartes en noir, de huit en couleurs et de quatre fac-similés de documents (Paris, Plon, 1901, xvi-452 p.).

M. Chéradame dédie son ouvrage — est-ce naïveté, est-ce ironie! — « aux membres du Parlement français ». Comme il n'est pas à redouter que ces hommes d'Etat consacrent quelques-uns de leurs précieux instants à parcourir ou méditer ce livre, c'est un soin superflu que de leur en déconseiller la lecture. Ils gagneraient davantage à se pénétrer des arguments exposés dans l'article de W. Baumont (*Y a-t-il une question d'Autriche*, Rev. de Paris, 1er juillet 1901), qui a le double mérite d'être plus court et plus complet et de signaler ce que la thèse de M. Ch. a d'étroit et de hasardé.

M. Ch. a l'ambition de présenter au public français « l'Autriche vraie ». Pour ce public, l'Autriche est un « pays polyglotte de majorité allemande ». Cette conception erronée est « le résultat des efforts depuis longtemps poursuivis par les agences télégraphiques en vue d'égarer les esprits » (*sic* p. xi). Mais il est des esprits que les agences n'ont pas égarés; de ceux-là, parmi lesquels Edouard Hervé, Louis Leger, Marbeau. M. Ch. se réclame comme de « précurseurs ». M. Ch. s'en fait accroire.

« L'Autriche vraie » est l'Autriche ethnographique. La carte que l'auteur en a dressée d'après le recensement linguistique ne se distingue par aucune précision nouvelle, aucune correction particulière des images connues. Il y a beau jour que l'on n'affirme plus la majorité allemande en Autriche. Mais — ce que M. Ch. oublie — les Allemands tirent leur force moins de leur nombre que de leur groupement compact au cœur de la monarchie, tandis que les Slaves se dispersent en essaims plus ou moins étrangers les uns aux autres. M. Ch. ne s'est point suffisamment enquis de la répartition géographique des nationalités.

Cette « Autriche vraie » tend au fédéralisme. Mais l'auteur néglige de définir ce fédéralisme. Se consommera-t-il dans les cadres des provinces actuelles par une extension de l'autonomie? Mais ces provinces continueront à servir de champ clos aux nationalités ennemies qu'elles enferment, aux Polonais et aux Ruthènes en Galicie, aux Italiens et aux Slaves dans le pays du Littoral. Ou bien se constituera-t-il des provinces ethniques, une Ruthénie, une Slovénie, une Slovaquie, un Trentin? M. Ch. n'apporte pas de solution : il se contente d'indiquer dans une note (p. 154) que ce dernier type d'autonomie « est fort difficile à déterminer », et cela est vrai, non seulement de la Galicie, mais des autres *Kronländer* à peuplement mixte.

Un seul phénomène l'inquiète : l'action du pangermanisme, c'est-à-dire de la Prusse. Cela est d'une vue un peu courte : le pangermanisme est autre chose qu'une propagande spécifiquement prussienne. Même appliquée aux Schönerer et consorts, l'épithète de *prussophile* que M. Ch. prodigue est injuste et calomnieuse. D'ailleurs, un autre parti, loyaliste celui-là, et foncièrement catholique, combat non moins ardemment pour l'idée et la culture allemande : parti pour lequel M. Ch. a plus de tendresse parce que M. Lueger en doit être — au prix de quelques concessions aux Slaves — le digne et respecté chef (p. 42, 143). Le pangermanisme prussophile gagne-t-il du terrain en Autriche? M. Ch. n'interroge pas les faits, quoi qu'il en dise, mais la littérature; il a dépouillé toutes les brochures et feuilles volantes, les *Alldeutsche Blätter* et autres écrits polémiques que répand l'*Alldeutscher Verband;* il a réimprimé de copieux échantillons de cette prose, dans le texte original; il a fait l'honneur d'une discussion aux billevésées de folliculaires sans autorité; il reproduit à grands frais, en couleurs, la carte du démembrement éventuel de l'Autriche, et celle de la grande Confédération germanique de 1950, et l'image de l'Allemagne agrandie de l'Autriche. M. Ch. dénonce le pangermanisme partout : voici un manuel de géographie en usage dans les écoles de filles de Berlin, où la bordure montagneuse qui ferme la Bohême au nord est appelée : *die nördliche Umwallung Böhmens*. « Cette désignation frappe par son étrangeté » (p. 247); elle semble un empiètement sur la Bohême. Or, elle est employée couramment et sans malice

par les géographes, dans le *Länderkunde Europas*, par exemple, par Penck qui professe à l'Université de Vienne. — M. Ch. suspecte aussi comme une manœuvre pangermaniste le projet d'un canal de jonction du Danube à l'Elbe. Or les Tchèques en souhaitent l'exécution avec autant de ferveur que les Allemands, et parmi les plus zélés promoteurs de l'entreprise figurent plusieurs politiciens tchèques. Enfin, M. Ch. flétrit comme pangermaniste François-Joseph lui-même; voici en quels termes il s'exprime sur le vieux monarque. En mai 1900, « le chef des Habsbourg fait le port de foi et hommage au descendant des électeurs de Brandebourg » (p.37); il est venu à Berlin « excuser la digne attitude du comte Thurn, et il a poussé la faiblesse jusqu'à confier à l'empereur allemand le grade le plus élevé de toute l'armée autrichienne », M. Ch. prend bien au tragique une simple politesse de souverain.

L'emprise de l'Allemagne sur l'Autriche est fatale, si la France et la Russie alliées n'y mettent obstacle. Mais l'éventualité intéresse l'ordre européen. Aussi M. Ch. passe en revue sous cette rubrique bizarre et qui rappelle la définition du sabre de M. Prudhomme, les « États ne pouvant qu'accéder à une coalition contre l'Autriche ou en sa faveur ». La France, la Russie, l'Angleterre sont les étais les plus solides du vacillant édifice autrichien. Mais par malheur la France, selon une invincible aberration, se laisse « endormir » par Guillaume II, héritier de la tactique des Hohenzollerm. Et — autre sujet d'alarme — le service des renseignements, le haut commandement sont désorganisés, l'armée est atteinte dans ses œuvres vives — surtout depuis l'avènement au ministère du général André (p. 293).

Ces allusions et attaques trahissent chez M. Ch. d'autres préoccupations que celles de l'historien. Il a sans doute rassemblé beaucoup de faits, remué beaucoup d'idées banales ou curieuses. A-t-il compris toute la complexité de la question autrichienne? Il n'a traité qu'une des formes du problème et il l'a exagéré; *einseitig*, peut-on dire, puisqu'aussi bien l'allemand n'effarouche pas M. Chéradame. On a déjà beaucoup disserté sur la question d'Autriche. Le volume de M. Chéradame grossit un dossier suffisamment lourd; il ne sera pas une pièce à conviction.

B. Auerbach.

Prosper Cultru, **Dupleix; ses plans politiques, sa disgrâce.** Etude d'histoire coloniale (Paris, Hachette, 1901, xvi-376 p.).

Ce livre est une thèse, dans le sens précis du mot. M. Cultru a soumis à une revision sévère l'œuvre de Dupleix. Les historiens anglais et français ont prêté à Dupleix un plan de conquête et d'organisation de l'Indoustan, plan qui aurait échoué par la mauvaise volonté, voire

la trahison de la Compagnie des Indes. M. C. s'élève contre cette opinion, jusqu'à ce jour indiscutée : son jugement est établi sur des documents de première main, pour la plupart inédits et que ses devanciers, par une étonnante insouciance, avaient négligés; aussi son récit est-il « une réfutation perpétuelle, une contradiction à ses prédécesseurs ».

La Compagnie n'imposait à ses agents aucune politique, par la raison qu'elle n'en eut jamais, qu'elle n'eut ni les moyens matériels ni la liberté d'en avoir. Au lieu de se borner, comme M. Bonassieux, à l'étude des cadres et des statuts, M. C. a interrogé les archives et mis à nu les misères et les vices. La Compagnie ne fut en tant que raison sociale qu'une façade ; en réalité, elle fonctionna comme une institution gouvernementale avec des directeurs, des commissaires à la nomination du Roi, à la dévotion des ministres et contrôleurs généraux. avec des actionnaires se désintéressant des affaires, puisque leur revenu fixe était gagé sur la ferme des tabacs. Les administrateurs et le personnel, tant des bureaux que de la navigation, manquaient de compétence et de probité. Mais ce n'était là que le moindre mal ; la Compagnie vivait de crédit, un capital de roulement lui faisait défaut, elle était réduiteà emprunter pour acheter les marchandises dont elle commerçait. Comment, dans des conditions aussi précaires, nourrir de longs espoirs et de vastes pensées? Aussi travaillait-on au jour le jour. Les officiers, tarés pour la plupart, trafiquaient pour leur compte avec la *pacotille*, vendaient les articles qu'ils s'étaient procurés à des prix plus bas que ceux de la Compagnie. C'est dans ce milieu que Dupleix débuta vers l'âge de 24 ans. M. C. donne sur sa biographie avant 1746 des détails nouveaux. Il ne semble pas que dans ses premières fonctions, conseiller, puis directeur de Chandernagor, Dupleix se distinguât de son entourage. Il fit des affaires pour son compte, s'enrichit, mena grand train et continua de la sorte, quand il fut nommé gouverneur de Pondichéry, intrigant, cupide à l'excès, ne songeant qu' « à faire de bons coups », exigeant des princes indigènes des « serpeaux » ou cadeaux exorbitants. Ces opérations ne pouvaient que pâtir de la guerre; aussi Dupleix ne s'y engagea-t-il qu'à contre-cœur, et pour se débarrasser de la concurrence des Anglais.

La lutte, qui avait éclaté entre les Européens, déchaîna les uns contre les autres les princes indiens; Dupleix vit d'abord dans ces querelles locales l'occasion d'agrandir le domaine de la Compagnie et de réaliser des bénéfices particuliers : il loua des troupes à Chanda-Sahib pour s'emparer de la nababie de Carnate. « Cette première expédition, déclare M. C., a tout à fait le caractère d'une expédition de mercenaires... Ce n'est pas là de la grande politique, c'est avant tout une affaire » (p. 243).

Ce jeu lucratif mit Dupleix en goût : aussi un corps de blancs et de Cafres fut prêté à Mouzaffer-Sing, prétendant au soubah du Dekhan. Cette intervention sollicitée par les princes indous donna en quelque sorte à Dupleix la révélation de sa force : il ne rêva pas d'en user pour

se poser en arbitre des destinées de l'Inde, mais pour un objectif plus immédiat et plus positif, la constitution d'une puissance territoriale, source d'un revenu fixe pour la Compagnie. Dans son remarquable mémoire du 16 octobre 1753 (p. 280), il affirmait cette nécessité pour toute Compagnie de commerce. Mais pour garder les possessions territoriales il importait de maintenir une armée près du nabab du Dekhan. Telle fut la conception de Dupleix, qui n'eut rien d'un programme prémédité, puisque, déclarait-il, « les occurrences de la dernière guerre ont fait voir des objets auxquels on n'aurait jamais pensé auparavant ».

Ainsi nul plan d'ensemble ne germa dans le cerveau de Dupleix, encore moins dans celui de la personne que l'on a vantée comme son inspiratrice et son ministre des affaires étrangères, c'est-à-dire sa femme. M. C. a tracé un portrait peu flatté de Mme Dupleix, que les historiens ont idéalisée comme une figure romanesque sous le nom de Jan Begum. Toute la diplomatie de Mme Dupleix « paraît tournée vers les petits côtés de la politique et surtout vers le lucre ».

Mais l'essai même de Dupleix — essai tardif et provoqué par les circonstances — pour créer une puissance territoriale et militaire fut incompris et désavoué par la Compagnie, que Dupleix s'était gardé d'initier à sa pensée et à ses desseins. Cette action répugnait aux principes et aux traditions de la Compagnie, tels que les formulait le contrôleur général Silhouette (p. 363). La Compagnie « doit se borner aux objets de commerce ». Dupleix ne sut pas l'entraîner dans des voies nouvelles. C'est que lui-même, dit M. C., « n'a rien prévu, n'a rien dirigé : la fortune lui a fourni des occasions dont il a su profiter. Un hasard lui a fait comprendre qu'il pouvait conquérir un monde : il ne l'a pas conquis lui-même parce qu'il n'a pas eu assez tôt la claire vision du but vers lequel l'entraînait la course inéluctable des faits, parce que ceux dont il dépendait n'avaient pas reçu plus que lui le don de la divination ». Mais l'idée de Dupleix ne périt pas : elle fut réalisée, amplifiée par les Anglais ; et, singulière ironie du sort, les conquérants et hommes d'Etat anglais de l'Inde sont les héritiers et successeurs de Dupleix.

L'argumentation de M. Cultru est si nourrie et serrée qu'elle force la conviction. Mais l'histoire aura-t-elle raison de la légende, et la vérité, de l'amour-propre national [1] ?

B. A.

---

1. On regrettera l'absence d'une carte dans ce volume, car il n'est pas toujours facile de retrouver ou d'identifier les noms géographiques tels qu'ils sont orthographiés dans le livre de M. C., par exemple Karcangéry, Cassimbazar, Meliapour, Cotiate, etc. etc. — M. C. écrit tantôt Faussedar, p. 91, tantôt Fossedar, p. 183, 191. — De quelle *Mme la duchesse* s'agit-il p. 13?

— La dissertation de M. Karl Wolfart, *Die Augsburger Reformation in den Jahren 1533-1534* (Leipzig, Dietrich, 1901, 158 p. in-8° 4 fr. 40), qui forme un des cahiers des *Studien zur Geschichte der Theologie und Kirche*, publiées par Bonwetsch et Seeberg, expose d'après les dossiers des archives d'Augsbourg et de Stuttgart, et en empruntant certaines correspondances contemporaines aux fonds des bibliothèques de Saint-Gall, de Gotha et de l'Université de Strasbourg, les phases principales du mouvement religieux qui se produisit dans la ville libre impériale d'Augsbourg, après que les novateurs y eurent formulé leurs doctrines à la diète de 1530. On verra dans le travail de M. Wolfart avec quelles précautions infinies et n'avançant, pour ainsi dire, que pas à pas, les membres du Magistrat, jurisconsultes émérites plutôt qu'ardents néophytes, ont modifié la foi et le culte officiel de leur petite république, s'efforçant de ne pas choquer ou de choquer le plus tard possible l'empereur Charles-Quint et faisant face à la fois contre l'église établie, l'évêque et le chapitre et tout autant contre les sectaires mystiques et révolutionnaires assez nombreux dans le bas peuple. Ils finirent par organiser un ordre de choses ecclésiastique, entièrement soumis au gouvernement civil de la cité. Si l'ensemble des faits était connu, l'auteur a tiré de ses sources plus d'un détail inédit curieux et il a fait ressortir à bon droit l'habileté politique des chefs qui surent préparer l'entrée d'Augsbourg dans l'alliance évangélique, malgré l'inimitié menaçante des maisons d'Autriche et de Bavière. — R.

— Le troisième fascicule des *Akten und Urkunden der Universitæt Frankfurt a. O.*, publiés par M. Reh (Breslau, 1900, in-8° de IV-100 pages), renferme d'abord une édition qui paraît soignée des statuts des facultés de l'Université de Francfort. Les rédactions les plus anciennes de ces textes, sauf ceux de la faculté de médecine (entre 1524 et 1550), ne se sont pas conservées sous la forme où ils nous sont parvenus. Les statuts de la faculté de philosophie datent de 1640 à 1648; ceux de la faculté de droit, de 1606; ceux de la faculté de théologie, de 1599. Comme annexe aux statuts de la faculté de philosophie M. Reh donne ceux (rédigés entre 1506 et 1534) du grand collège, lequel se composait exclusivement de membres de ladite faculté (à noter l'analogie avec les statuts de la faculté de philosophie et du grand collège de l'Université de Leipzig). — La deuxième partie du fascicule contient les *réformations* des statuts généraux de l'Université, de 1572 à 1611, ainsi que des mesures complémentaires prises à diverses époques. — J.

— La librairie Garnier vient d'achever dans sa Bibliothèque de mémoires historiques et militaires la publication des *Mémoires du duc de Rovigo*. Ces Mémoires avaient paru dans l'année 1828, en huit volumes, chez Bossange. Ils eurent une seconde édition l'année suivante, également en huit volumes, et cette fois avec des notes explicatives qui répondaient aux protestations et aux brochures des personnages que Savary avait mécontentés. M. Désiré Lacroix réimprime une seconde édition en cinq volumes (1900-1901), « sans en altérer le texte original et sans supprimer un seul mot ». On aurait voulu qu'il corrige de ci de là des noms propres estropiés. Dès la première page est-il permis de laisser *des Isles* pour Desilles? Lire au même tome I, p. 4 Carlenc pour *Carlin*, Tauzia pour *Tosia*, p. 5 Hochfeld pour *Hofeld*, p. 6 Berstheim pour *Bechteim*, p. 8 Illkirch pour *Illkirck*, p. 13 et 14 Wurtemberg pour *Wittenberg*, p. 19 Rastatt pour *Radstadt*. Les fautes sont plus rares dans les volumes suivants, et elles étaient inévitables en une réimpression de plus de 2,000 pages de texte. M. Désiré Lacroix a annoté de temps en temps cette édition pour fixer des dates oubliées ou pour rappeler des faits que Savary se contente de citer sans les expliquer (tome I, p. 316, pourquoi ne dit-il pas que

le général D..... est le général Delmas et le colonel F... le colonel Fournier ?). On accueillera volontiers, sous son format commode, la réimpression de ces curieux mémoires. — A. C.

— M. H. Lecoy de la Marche, ancien officier d'artillerie, a commandé un détachement français au Transvaal (*Souvenirs de la guerre du Transvaal, journal d'un volontaire, mars-septembre 1900*. Paris, Colin. 1901, in-8°, 11 et 288 p.) Il n'a pas eu grande chance, ce nous semble, et nous comprenons qu'il ait un instant subi le découragement qui succéda chez beaucoup de volontaires au noble enthousiasme du départ : il n'a pu s'échapper de Prétoria et il a dû rentrer à Paris par un itinéraire fantastique après avoir juré aux Anglais de ne plus prendre part à la guerre. Mais il a marché au secours de Villebois-Mareuil ; il était avec le commando Blignaut au combat de Taba N'Cho ou du Thobas-Beg où Botha arrêta Halmiton et l'empêcha de poursuivre Dewet; il a, après cette rude journée, été entraîné dans la débâcle. Son récit est sincère et attachant. Il nous présente quelques chefs : les deux Delarey, les deux Blignaut, F. Botha, et il juge que les Boërs ont d'admirables qualités : si les uns ont fui honteusement dans une panique folle, les autres ont lutté héroïquement, et l'auteur voudrait se retrouver à côté de ceux-ci dans le veldt désolé, entendre de nouveau le bruit de la fusillade sur les kopjes rocheux, et, le soir, au campement, le chant mélancolique des psaumes qui appellent le Seigneur à l'aide du droit et de la liberté. Mais les Boërs ont accueilli les volontaires étrangers avec trop de méfiance; ils les ont tenus à l'écart; ils n'ont pas su les utiliser. En outre, ils ont une singulière façon de faire la guerre : ils ne peuvent demeurer longtemps hors de leurs fermes et il faut, au milieu des opérations, leur accorder des congés réguliers. — A. C.

— On relit avec intérêt les *Propos de Félix Faure*, réunis en un volume (Paris, Ollendorff. 1902. In 8°, 389 p.). Ce n'est pas que ces « propos » soient toujours conformes à la vérité. Faure se trompe évidemment dans son récit de l'affaire Schnaebelé, et il paraît certain que la lettre de rendez-vous écrite par Gautsch à Schnaebelé n'a pas été remise à M. de Münster. De même, dans le « propos » sur Fashoda, Faure atténue la vérité et veut persuader aux autres et se persuader à lui-même que l'incident n'a pas eu la gravité que lui prêtait le public. Mais il se montre tel qu'il était, vaniteux, convaincu de son mérite, croyant qu'il « a le don pour présider à la chimie de la politique française » (p. 91), s'imaginant qu'en une crise nationale ou sociale son intervention directe aurait fait le salut public (p. 51). La publication (nous n'avons ici qu'un « premier volume de mémoires anecdotiques ») sera donc utile à l'histoire, d'autant que l'éditeur ajoute à la fin les principaux articles dont les *Propos* ont été l'objet au fur et à mesure de leur apparition. Il y a dans ces appendices nombre de vérifications et d'appréciations intéressantes. Mais pourquoi, à quatre ou cinq reprises (p. 96-102), estropier le nom du « Prussien conciliant » qui donna dans la crise Schnaebelé un utile renseignement ? On écrit Henckel de Donnersmark et non *Haenkel de Donnesmarck*. — A. C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — **4 novembre** — **1901**

WOLFGANG-HEINZE, Le siège des ambassades de Pékin. — Esdras-Néhémie, p. GUTHE et BATTEN. — L'Évangile de Matthieu, p. BLASS. — Antilegomènes, p. PREUSCHEN. — H. MAIER, La logique d'Aristote. — Le Musée archéologique de Reims. — THUMB, Le grec au temps de l'hellénisme. — AULARD, Histoire politique de la Révolution. — Études critiques dédiées à M. d'Ancona. — BOROVSZKY, — L'époque de la migration des peuples- — GOLDZIHER, L'Islam. — Académie des inscriptions.

Dr Jur. WOLFGANG-HEINZE : **Die Belagerung der Pekinger Gesandtschaften ;** Heidelberg, 1901 ; in-8° de 278 pp.

Le siège des Légations à Péking a été raconté par plusieurs de ceux qui le subirent et nous pouvons nous faire, d'après ces récits, une idée assez exacte des événements qui se passèrent pendant les semaines d'anxiété où toute l'Europe avait les yeux tournés vers la capitale chinoise. Le livre de M. Wolfgang-Heinze, quoique n'étant pas celui d'un témoin oculaire, a son importance parce qu'il dégage nettement les faits qui prouvent la complicité et surtout la duplicité du gouvernement impérial. On s'est un peu trop apitoyé en France sur le sort de ces pauvres Chinois si méchamment mis à mort par les Européens; on a semblé oublier par moments, que le ministre d'Allemagne a été assassiné sur des ordres exprès venus d'en haut et que c'est pur hasard si tous les autres ministres n'ont pas partagé son sort; il n'était donc pas inutile de mettre en lumière, au point de vue du droit des gens, la gravité de l'outrage et la responsabilité de ceux qui le laissèrent commettre. Si trop d'innocents ont payé pour les vrais coupables, on peut le déplorer, mais il en est ainsi depuis qu'il y a des hommes et qu'ils se font la guerre : *Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.* Dans la seconde partie de son livre, M. W. trace un historique des relations diplomatiques de la Chine avec les puissances étrangères et montre que ce pays n'a jamais su reconnaître franchement le principe de l'inviolabilité des ambassadeurs qui est une des pierres angulaires de notre droit international.

Certains détails révèlent que l'auteur n'est pas très familier avec les choses de Chine ; c'est ainsi qu'à la p. 12 il est parlé de « l'opposition exaspérée de fonctionnaires mandchous influents, surtout de ce *Li*

Hong-tchang si souvent nommé »; M. W. prendrait-il *Li Hong-tchang* pour un mandchou ? Aux p. 14-15, on lit : « les diables étrangers, ces diables du second degré », comme si les deux expressions étaient synonymes ; en réalité, les diables étrangers sont les étrangers eux-mêmes, tandis que les diables du second degré sont les chrétiens chinois qui font cause commune avec les étrangers. Enfin, il est fâcheux que le livre de M. Wolfgang-Heinze soit déparé par des fautes d'impression innombrables [1].

Ed. Chavannes.

The Books of Ezra and Nehemiah, with notes by H. Guthe and L. W. Batten. Leipzig, Hinrichs, 1901 ; in-4, 72 pages.

Evangelium secundum Matthaeum cum variae lectionis delectu edidit F. Blass, Leipzig, Teubner 1901 ; in-8, xviii-110 pages.

Antilegomena, Die Reste der ausserkanonischen Evangelien und urchristlichen Ueberlieferungen, herausgegeben und übersetzt von E. Preuschen. Giessen, Ricker, 1901 ; in-8, viii-175 pages.

La publication de la Bible polychrome, que dirige M. P. Haupt, se poursuit lentement. Comme les éditeurs des volumes précédents, M. Guthe sectionne le texte d'Esdras-Néhémie et distribue les couleurs, sans donner ses raisons, que l'on trouvera dans la version anglaise du livre. On lit sur la couverture, dans l'explication des couleurs, que le compilateur a écrit vers l'an 300 ; *Esdr.* iii, 5 et iv, 6-8, 11-24 auraient été ajoutés au cours du iiie siècle ; iv, 9-10 serait plus récent encore; vii, 27-viii, 34 et ix, 1-15 représenteraient les mémoires authentiques d'Esdras, et viii, 35-36, x, 1-44, une rédaction secondaire; de même, les mémoires de Néhémie, rédigés vers 425, comme ceux d'Esdras, seraient conservés dans *Néh.* i, 1-vii, 5, xiii, 4-31, tandis que xi, 1-24, xii, 27-44, seraient des passages retouchés par le compilateur; *Esdr.* ii, 1-65, 68-iii, 1, *Néh.* vii, 6-67, 70-viii, 6, 9-ix, 1, 29-40, seraient empruntés à une source contemporaine d'Esdras et de Néhémie, x, 2-28 y étant surajouté; le document araméen concernant l'achèvement du temple, *Esdr.* v, 3-vi, 15 aurait été écrit vers l'an 450, et la fin (vi, 6-15) retouchée par le compilateur. On a tiré bon parti du premier livre d'Esdras (grec) pour la correction du texte. L'œuvre de M. Guthe était terminée en 1896 ; une série de notes

---

1. P. 30 *Lia-li-dschang*, au lieu de *Lieou-li tch'ang; Heitang*, au lieu de *Pei-t'ang;* — p. 33 : « Les ministres *étrangeres* doivent demander en outre des moyens de transport, *charettes, cateaux* (= chevaux) et provisions » ; — p. 51 *Beitaux*, au lieu de *Berteaux ;* — p. 54 *Yung-li* au lieu de *Yong-lo ;* — p. 222 sans excuse *pénible* (= possible) ; — p. 228 *Armhurst* au lieu de *Amherst ;* — p. 237 *Neiptchon* au lieu de *Niptchou;* — p. 238 les plénipotentiaires moscovites *vinrent* (= mirent) les premiers pied à terre ; — etc., etc.

complémentaires, se référant principalement aux plus récents travaux sur Esdras-Néhémie, est due à M. Batten; et partout M. Haupt a inséré ses propres remarques. Rien de tout cela n'est inutile; mais le lecteur s'accommoderait volontiers d'un peu plus d'unité dans la rédaction, si la personnalité des savants éditeurs n'en doit pas trop souffrir.

M. Blass, bien connu par ses travaux sur le texte de Luc et des Actes, a voulu donner une édition nouvelle de Matthieu, en s'aidant spécialement de la version syriaque du Sinaï et des homélies de Chrysostome. L'autorité de ces deux témoins serait à discuter d'abord. M. B. ne les emploie pas sans discernement; mais sa critique, très érudite, laisse à désirer au point de vue de la méthode. Il introduit sans hésiter le nom de Joachim dans la généalogie du Christ, entre Josias et Jéchonias, bien que le motif de cette insertion dans un petit nombre de témoins soit trop facile à deviner. Si l'évangéliste donne seulement quarante noms pour les trois séries de quatorze générations qui font la chaîne depuis Abraham jusqu'à Jésus (celui-ci n'étant pas lui-même compté pour une génération) c'est que le dernier membre de la première série, David, est le premier de la seconde, et que le dernier membre de la seconde série, Josias, est aussi le premier de la troisième. Il ne s'agit pas d'histoire, mais de combinaison arithmétique et symbolique. L'attention est attirée sur les trois chefs de file, Abraham, David, Josias, et le total est un nombre parfait. La version syriaque ne mentionne pas Joachim : c'était le cas de la suivre. A la fin de la généalogie, M. B. conserve le texte ordinaire, quoique la version syriaque lise : « Jacob engendra Joseph; Joseph, à qui était fiancée la vierge Marie, engendra Jésus. » Cette leçon a bien l'air d'être une première tentative pour accorder la généalogie, où Marie n'a pas figuré d'abord, avec le récit de la conception virginale. Il aurait été beaucoup moins téméraire de l'adopter que de compléter la généalogie. Le doute sur la formule : « en songe », dans *Matth.* II, 19, sur : « au baptême », dans III, 7, sur la mention du feu, dans III, 11, sur le mot « disciples » dans VIII, 21, semble peu fondé. Est-ce par hasard que, dans beaucoup de cas, le doute va au devant d'une difficulté théologique? Bien que Matthieu n'emploie pas d'ordinaire le verbe ἀνιστάναι, on croira difficilement que le mot ἀνάστασις doive être remplacé par ζωή dans XXII, 23-33. Le v. 30 surtout s'arrange assez mal de la substitution : « Car dans *la vie des morts* ni on n'épouse ni on n'est épousé. » L'emploi de la formule « vie des morts » dans la version syriaque du Sinaï, qui garde le mot « résurrection » au v. 31, peut résulter d'une traduction libre. Et la formule ne signifie-t-elle pas plutôt, dans ce récit, la « vivification » que la « vie des morts »? Ces exemples suffisent pour montrer que l'édition de M. Blass peut être utile à consulter, mais qu'on ne saurait la recommander comme livre d'initiation à la critique textuelle du Nouveau Testament.

On trouvera réunis dans l'ouvrage de M. Preuschen tous les fragments connus des évangiles apocryphes, les citations évangéliques de Justin, les allusions de Celse à l'histoire évangélique, les fragments de Papias, d'Hégésippe, les dires des Anciens dans Irénée, etc. Les textes sont édités avec soin; ils sont suivis d'une traduction allemande. Ce recueil a son utilité. La traduction, nous dit-on, est destinée à ceux qui ne connaîtraient pas les langues originales. Il eût été bon d'ajouter quelques notes, les références bibliographiques n'étant pas d'un grand usage pour les personnes de cette catégorie. Le fragment évangélique du Fayoum ne leur dit rien, si on ne le compare avec *Marc*, XIV, 27-30, en faisant observer que le v. 28 où est annoncée la manifestation galliléenne du Christ ressuscité, n'est pas représenté dans ce texte non canonique. Une seule note est jointe aux dires des Anciens cités par Irénée, et c'est pour affirmer que le témoignage de Jean et des autres apôtres n'est pas allégué en faveur de la donnée concernant l'âge avancé du Christ, mais regarde la durée de son ministère. Le texte contredit la note. On aurait dû reproduire le contexte immédiat du passage, afin de mettre le lecteur à même de se former une opinion. Cette opinion pourrait bien n'être pas celle que suggère M. Preuschen.

Alfred Loisy.

Die Syllogistik des Aristoteles IIer Teil, IIe Hälfte : **Die Entstehung der Aristotelischen Logik,** von Dr. H. Maier (Tübingen, Laupp, 1900; VIII-708 p. in-8; 10 m. 60 pf.)

Nous avons vu (*Rev. Crit.* 1901, n° 6), dans l'ouvrage précédent de M. Maier, l'analyse et la décomposition pièce par pièce du syllogisme aristotélicien ; voici la synthèse divisée en trois chapitres généraux : I. La genèse de la syllogistique (la situation philosophique au IVe siècle ; la méthode de Platon; l'invention du syllogisme; les formes et les règles). II. Le principe fondamental du syllogisme (démonstration des formes syllogistiques ; le principe logique des raisonnements concluants; fondement métaphysique de ce principe ; de la cohérence et de la nécessité dans le syllogisme). III. Formation du syllogisme conformément au principe fondamental (les diverses formes du syllogisme ; le syllogisme et les modalités de l'être ; le syllogisme et la théorie logique du jugement). — L'ouvrage a donc un double but, montrer comment la syllogistique est issue historiquement des doctrines précédentes, et montrer comment les divers détails du mécanisme syllogistique et ses applications au jugement et à l'être se déduisent du principe fondamental posé par Aristote, principe qui est celui de l'enveloppement des parties dans le tout. — Nous signalerons dans la première partie l'interprétation de l'école Mégarique ; l'auteur, s'appuyant sur Simplicius, représente les mégariques

comme découpant l'être en autant d'atomes métaphysiques qu'il y a d'affirmations possibles au sujet de l'être ; c'est la doctrine des « réels » de Herbart, doctrine dans laquelle Herbart fait consister précisément l'esssence du platonisme ; certainement Herbart a tort, comme historien, mais il n'est pas démontré que l'école de Mégare ait, sous sa première forme, professé une telle doctrine, qui est plus semblable à celle de Cratyle qu'à celle de Parménide. Il y a lieu d'approuver tout à fait, nous semble-t-il, le reproche fait par M. M. aux commentateurs contemporains du platonisme, tels que Lutoslawski, de voir beaucoup trop Platon à travers les formes du kantisme et d'attribuer à la théorie platonicienne des nombres une prépondérance qui fait de la philosophie une mathématique, et de Platon un étranger à son propre système. De même, M. M. montre avec raison les rapports qu'il y a entre les théories de la philosophie et de la rhétorique chez Platon et chez Aristote, rapports qui ne sont peut être pas assez précisés parce que ces deux sortes de théories sont étudiées souvent par des spécialistes distincts, et nous avons indiqué déjà, dans notre dernier compte-rendu, ce qui est explicitement exposé dans le présent volume, comment Aristote poursuivait, dans la formation du syllogisme, un double but, théorique pour fonder la science, et pratique pour fournir des armes aux orateurs. — Dans la partie dogmatique de l'ouvrage, nous relèverons particulièrement la réponse au problème, dont nous avions parlé, de la IVe figure. M. M., auquel on ne reprochera pas d'ignorer le texte d'Aristote, se sépare d'Aristote sur ce point, et croit qu'il y a lieu de compléter sa doctrine par l'admission d'une IVe figure. Cette figure est fondée sur un raisonnement qui est une sorte de passage à la limite. Si la mineure est affirmative, le moyen terme est extérieur aux extrêmes et comme tel n'enveloppe pas le petit, mais le petit l'enveloppe ; tous deux coïncident et l'on peut dire que, pour cette surface de coïncidence, le moyen enveloppe le petit. De même si la majeure est en E, le moyen et le grand extrême peuvent échanger leur rôle et leur place, sans altération quantitative, en sorte que le grand terme peut devenir sans inconvénient attribut enveloppant par rapport au moyen enveloppé. Il y a donc syllogisme dans la IVe figure lorsque le moyen positif est enveloppé dans l'extension du petit terme et qu'il enveloppe négativement le grand terme, c'est-à-dire dans les deux modes *Fépasmo* et *Frésison*. La distinction que M. M. fait entre ces deux modes, et les trois autres indirects de la Ire figure, est conforme à une différence, signalée par Lachelier et par Prantl, différence qui se remarque surtout dans la réduction différente de ces deux groupes de modes à la IVe figure. Mais, si l'on considère la IVe figure en elle-même, il est bien difficile d'admettre certains modes sans admettre les autres ; en fait, le raisonnement par la IVe figure réussit pour tous, et en droit, on ne voit pas nettement pour quel motif M. M. exclut les trois premiers, surtout pour le mode *Caménès* où il avoue lui-même

son hésitation. Les modes négatifs ont cet avantage de ne pas paraître réclamer la quantification du prédicat dont les autres manifestent avoir besoin, mais c'est là une illusion due à la tradition scolastique, qui quantifie le prédicat des universelles négatives sans avouer qu'elle le quantifie. En réalité il semble qu'on doive ou accepter ou rejeter, avec la quantification du prédicat, l'ensemble de la IVe figure. Quoi qu'il en soit de la solution définitive à intervenir, on voit, par cet exemple, avec quelle réflexion et quelle connaissance des textes, M. Maier a discuté tous les problèmes qui se rapportent à son sujet. Il nous annonce qu'il différera pour un temps indéterminé la composition de la troisième partie de son ouvrage (Apodictique) et c'est dommage.

E. Thouverez.

Ville de Reims. — Catalogue du Musée Archéologique fondé par M. Théophile Habert. Avec 5 planches hors textes et 110 figures. Troyes, Nouel, 1901. 8, pp. 1-392. Prix 2 francs.

La municipalité de Reims donne un exemple qui mérite d'être suivi en éditant à bas prix le catalogue d'une partie de ses collections. Le Musée Archéologique n'appartient à la ville que depuis 1893 : il lui fut donné à cette date par M. Habert, qui avait formé la collection à Troyes et la continua, après 1893, et jusqu'à sa mort, en 1899, par des fouilles dans la région de Reims. Quelques dons particuliers accrurent ce fonds déjà très riche, mais l'ensemble est l'œuvre de M. H. et une fondation perpétuelle du donateur assure l'enrichissement progressif de sa collection. Ce catalogue, qui comprend 8860 numéros est imprimé d'après ses fiches et, nous dit-on dans la préface, achevé « selon son plan ». Comme l'auteur n'a pu lui donner la dernière main, il serait sans doute injuste d'en rejeter sur lui tous les défauts, mais l'ignorance archéologique dont il témoigne n'a d'égale que le désordre des matières et l'absence de toute division logique. Il serait cruel de multiplier les exemples. Il suffira de noter que les vers gallo-romains de la planche I, p. 22 sont donnés comme de style grec et que deux bustes en terre cuite, représentant des empereurs romains et datant de Louis XV, sont rapprochés des ossuaires rémois à cause de « leur style d'exécution » (3542-3, p. 109). Une table alphabétique des matières aurait seule permis des recherches dans ce fouillis incohérent : elle fait malheureusement défaut et l'on doit se résigner à glaner au hasard les objets de quelque valeur. J'ajoute que l'auteur abuse de la permission qu'ont les archéologues d'écrire mal sa langue. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que les figures forment la partie la plus utile, peut-être la seule utile, du catalogue.

Je crois rendre service en signalant quelques numéros particulièrement intéressants. P. 2, 9-11, trois statuettes en porcelaine égyptienne

qui auraient été trouvées près de Langres. P. 3, 59, *chous* attique. P. 14, 824, pendeloque, grelot en forme de couteau. P. 31, 1160, autel à représentation tricéphale surmonté d'une tête de bélier. P. 53, 1827, manche de patère en bronze avec animaux en relief. P. 57, 1925, peson. P. 67, et passim, plusieurs descriptions de mobiliers funéraires. P. 72, 2281. pl. II, coupe en verre, incisée, trouvée à Reims en 1896, curieux sujet dans le champ, lutte d'Ἀταλάντη et d'Ἱππομέδων (H., au lieu d'Hippomène, déjà connu par Apollonius de Rhodes, *schol.*, I, 769). P. 82, 2549, marque de verrier. P. 84-5, 2635-2651, bractées de cuir avec ornements incrustés en fil de laiton. P. 128, 3814, pot en terre blanche (dépôt calcaire ayant formé des radicelles). P. 130, 3840, vase à terre rouge et à relief. P. 145, 3985, gobelet avec l'inscription *Valeas*. P. 165, 4627, intaille (jeune chasseur). P. 170, 4720 vase en verre incisé, trouvé à Reims, avec chien et lièvre courant, portant l'inscription *a me, dulcis amica, bibe*. P. 173, 4756. P. 4189, 924 marques de verrier. P. 178, 4816, statuette en terre cuite de Dispater. P. 183, 4848-4863, pl. IV, seize miroirs, tous en verre, avec préparation stannifère au revers, découverts à Reims et signalés par M. Berthelot dans les *Comptes rendus* de l'Académie des Sciences (6 oct. 1897). P. 192, 4961-4990, pl. V, dés et boutons en os. P. 197, 5140, miroir étrusque. P. 198, 5149, peson avec inscription. P. 200, 5184, singe de bronze, servant de chandelier. P. 207, 5272, Minerve en terre cuite. P. 211, 5335, curieuse statuette de Vénus, la main posée sur un enfant au maillot. P. 214-5, cachets d'oculistes. P. 219, 6997, stèles funéraires. P. 220-224, autres semblables, dont plusieurs avec inscriptions. P. 228, 7105, fibule arquée gallo-romaine. P. 235, 7262-3, breloque et collier. P. 237, 244, 245, chandeliers médiévaux. P. 240-1, 7382-4, custodes avec émaux cloisonnés. P. 258, 7653, épi de toiture. P. 261, 7666, gargouille de plomb. P. 267, 7782, gourde en terre rouge. P. 267, 7783, marteaux d'horloge en bois colorié. P. 274-5, carreaux de terre cuite. P. 295, 296, 303, faïences de Fontainebleau, de Lunéville, de Rouen. P. 304-351, intéressants détails sur les faïenceries de la région champenoise.

En dehors de ces pièces de choix, la collection Habert est surtout importante par ses nombreuses poteries gallo-romaines, dont plusieurs portent des marques de fabrique. Un spécialiste devrait en entreprendre l'étude et refaire au moins cette partie du catalogue.

A. de Ridder.

Albert Thumb, **Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus.** Beiträge zur Geschichte und Beurteilung der Κοινή. Strasbourg, Trübner, 1901, VIII-275 p. in-8°. Prix : 7 marks.

« Das vorliegende Buch, dit M. Thumb, dans sa préface, stellt sich die Aufgabe, die Probleme und Desiderata der Κοινή-Forschung zu

skizzieren und einige wichtige Kapitel aus der Geschichte der hellenistischen Sprache teils auf Grund des bisher geleisteten zusammenfassend darzustellen, teils durch eigene Untersuchungen weiterzuführen oder in Angriff zu nehmen. » Le volume contient six chapitres : I. Définition et délimitation de la κοινή. Questions de méthode. — II. Disparition des anciens dialectes. — III. Restes des anciens dialectes dans la κοινή. — IV. Influence des peuples étrangers sur le développement de la κοινή.— V. Différenciation dialectale de la κοινή. Position de la grécité biblique. — VI. Origine et nature de la κοινή.

L'auteur désigne, sous le nom de κοινή, l'évolution de la langue parlée en Grèce, depuis Alexandre jusqu'au sixième siècle de notre ère environ. Il y distingue deux périodes, l'une avant, l'autre après Jésus-Christ. Cette subdivision était-elle bien nécessaire ? C'est douteux. On divise d'abord sous prétexte de commodité, puis un jour vient, où on cesse de donner aux divisions qu'on a faites une valeur purement théorique, et on tombe dans des subtilités comme celle-ci : « Da die κοινή weniger ein Abschluss als der Anfang einer neuen Entwicklung, d. h. die Mutter des Mittel-und Neugriechischen ist... » (p. 10). M. T. tire de cette dernière constatation un argument en faveur d'une excellente théorie, à savoir que la connaissance du néo-grec est indispensable à tous ceux qui s'occupent du grec post-classique, mais cette théorie n'aurait rien perdu à s'appuyer simplement sur le principe largement posé de la continuité du grec, abstraction faite de toute idée de commencement et de fin.

Combien de corrections et combien de *sic* auraient pu être évités, en effet, dans les inscriptions comme dans les textes, si on s'était plus préoccupé des destinées ultérieures de la langue parlée en Grèce. La κοινή présente, il est vrai, des phénomènes, qui lui sont propres, mais souvent aussi les dialectes modernes viennent confirmer ou même révéler l'existence de certaines formes communes. M. T. en donne plusieurs exemples. Je ne suis pas, pour tous, d'accord avec lui. Celui des consonnes doubles surtout me paraît sujet à caution. Mais le principe n'en reste pas moins vrai, et il n'était pas inutile de l'énoncer une fois de plus. Trop d'hellénistes l'ignorent encore : à côté des Hollandais, qui corrigent Polybe d'après la recette attique, l'auteur aurait pu citer ce fait, que de Boor, le savant professeur de l'Université de Breslau, n'a pas hésité à rétablir, dans le texte de Théophane (VIIIe-IXe s. p. C.) τῇ αἰδῷ et ἀπὸ avec le génitif, là où tous les manuscrits donnent τῇ αἰδοῖ et ἀπὸ avec l'accusatif [1].

Après avoir examiné dans quelles conditions se trouvaient les anciens dialectes, par rapport à la κοινή, combien de temps ils ont vécu à côté d'elle, et après avoir suivi, dans les inscriptions, l'extinction graduelle du rhodien, M. T. s'est efforcé de déterminer quelles traces

1. J. Psichari, Annuaire de l'Ec. des H. Et., 1899, p, 38-40.

ces dialectes ont laissées dans la κοινή. Les inscriptions, les papyrus et les grammairiens offrent, à ce sujet, des renseignements concordants : les importations doriennes paraissent avoir été purement lexicologiques ; en revanche, l'influence ionienne a été plus profonde et s'est fait sentir jusque dans la grammaire. Des données complémentaires sur cette question nous sont fournies par les patois modernes. Les néogrécisants admettent aujourd'hui que ces patois, dans leur ensemble, dérivent de la κοινή, et ce résultat est dû, en grande partie, aux travaux de Hadzidakis. Mais ce savant, depuis une dizaine d'années, a cru devoir s'écarter fréquemment du principe qu'il avait admis : des formes comme σαμαιά = σημαία, ἐφίλασα = ἐφίλησα, φορή = φορά, qu'il considère comme des dialectismes anciens, se seraient, suivant lui, conservées dans les patois modernes, sans passer par la κοινή [1]. M.T., si je le comprends bien, se sépare de Hadzidakis en ce que, d'après lui (p. 81 et suiv.), les formes de cette nature remontent à la κοινή elle-même, celles du tsakonien seul présentant un développement particulier.

Une connaissance plus complète du système phonétique et morphologique des patois modernes — nous savons si peu de chose sur eux aujourd'hui ! — fera, je crois, disparaître beaucoup de ces prétendus vestiges dialectaux, et je serais étonné s'il restait grand chose des soi-disants dorismes du tsakonien lui-même, le jour où on sera en état de dresser la carte linguistique des pays de langue grecque. Le mieux, dans cette question, est donc de laisser faire le temps. Cependant on pourrait, ce me semble, retrancher dès maintenant de la liste des dialectismes donnée par M. T. les deux formes τέτταρες et οὔλος. Τέτταρες, signalé par Krumbacher [2] comme appartenant au village de Saint-Georges (Chio), a toutes les apparences d'une forme recueillie de la bouche d'un maître d'école, aussi bien à cause de l'α que de la désinence -ες. La forme courante, en Grèce, est τέσσερεις, celle de Saint-Georges est τέτσερεις, car, dans le dialecte de ce village, le σ intervocalique aboutit à τσ : ἀσήμι = ἀτσήμι, θάλασσα = θάλατσα. Si, dans le mot τέτσερεις, le groupe ττ a réellement existé à Saint-Georges, c'est qu'il provenait de τσ. Nous sommes donc loin de l'attique. Quant à la forme οὔλος = ὅλος, que M. T., avec Dieterich [3] et Kretschmer [4], est porté à considérer comme ionienne, elle s'explique, je crois, par un changement tout moderne de *o* en *ou*. Ce phénomène est courant en Tsakonie. Une femme de Lénidi, qui me disait οὔλος, me disait aussi προύατα = πρόβατα. Le tsakonien connaît également οὔθι = ὄφις, τ'ούμα = στόμα, πούα = πόδας, σκούντι = σκόρδο, γούνα = γόνα, etc. (Je cite à dessein des exemples de ο accentué). Hadzidakis [5] attribue ce changement à l'influence

1. Hadzidakis, *Einleit*, p. 8 et suiv., 167 et suiv., 437.
2. Dieterich, *Untersuchungen*. p. 297.
3. Dieterich, *Untersuchungen*, p. 298.
4. Kretschmer, Die Entstehung der Koine, Wien 1900, p. 25.
5. KZ. 34 (1895), p. 90.

d'une labiale ou d'une gutturale ; οὖλος, vu la nature de λ, rentre parfaitement dans ce cadre. Et, puisqu'il est ici question du tsakonien, on aimerait savoir comment M. T. explique la disparition de l'ο dans *ἀφίορ = ἀθί (p. 36). Une forme *ἀφίορ, en tsakonien, ne pouvait aboutir qu'à ἀθίε [1].

Outre les influences dialectales qui l'ont formée, la κοινή a subi, durant toute son évolution, l'influence des langues étrangères, avec lesquelles elle s'est trouvée en contact. Au point de vue lexicologique, cette influence a été la même qu'à l'époque classique. C'est dire qu'elle fut minime ; les mots empruntés par la κοινή ne sauraient être comparés pour le nombre à ceux que le grec moderne a pris au turc ou à l'italien. En ce qui concerne la phonétique, l'influence étrangère ne s'est fait sentir que dans très peu de cas : ainsi s'expliquent, par exemple, la confusion des sourdes et des sonores, dans le grec d'Égypte, le développement d'une nasale devant une momentanée, en Égypte et en Asie Mineure, et la prothèse de l'*i*, dans des mots comme ἱστήλη, εἰστρατιώτης, en Phrygie. Les travaux de Deissmann ont nettement établi, d'autre part, que la langue elle-même de la Bible et du Nouveau Testament n'occupait pas, à cet égard, une place particulière dans la κοινή, l'influence hébraïque, dans les Ecritures, se manifestant plutôt dans la tournure générale des pensées que dans le lexique ou dans la grammaire. C'est également l'avis de M.T. qui, une fois de plus, va chercher ses arguments dans le néo-grec, ce qui l'amène à écarter bon nombre des hébraïsmes signalés par Viteau, dans ses deux études sur le grec du Nouveau Testament. L'influence latine ne modifie pas les lignes générales du tableau précédent. Les rapports entre Grecs et Romains ayant été particulièrement intimes, il était naturel que les échanges de mots fussent plus fréquents. Des suffixes latins pénétrèrent même en grec (-άτος, -ίνα, -ούλα, etc.), mais par voie lexicologique seulement, et on peut dire que la langue latine, comme toutes les autres, n'a exercé aucune influence directe sur la phonétique, la morphologie ou la syntaxe du grec.

Avec le cinquième chapitre, nous retombons dans les dialectes modernes et dans la grécité biblique. Ce chapitre eût pu être avantageusement fondu dans les deux précédents; l'auteur aurait ainsi évité quelques redites. Le troisième chapitre du livre (Restes des anciens dialectes dans la κοινή) laissait déjà entrevoir quelles seraient les conclusions de M. T., sur l'origine et la nature de la κοινή. Pour lui, cette langue est de l'attique fortement imprégné d'ionien. C'est l'opinion la plus répandue. Kretschmer l'a combattue récemment, en essayant d'établir que la κοινή était « un mélange surprenant des dialectes les plus divers »[2], mais l'ensemble de son argumentation est peu convain-

1. Vollmöller, *Roman. Jahresber.* pour 1895-1896, p. 361.
2. Kretschmer, *Die Entstehung der Koine. p. 6.*

cant. Ainsi, il constate (p. 11-12), dans certains dialectes anciens, l'existence de datifs en -οις, tels que ἀρχόντοις, ἄνδροις. Il en rapproche θηλείοις, γυναίκοις, etc., dans la κοινή, et γειτόνοι, γειτόνους, etc., en grec moderne. Ces différentes formes ont, en effet, un point commun : elles sont toutes analogiques, et le point de départ de l'analogie a été la coïncidence des génitifs en -ων de la 2e et de la 3e déclinaison. Mais rien ne prouve qu'il y ait une filiation entre elles; cette analogie était assez naturelle pour se produire dans des régions et à des époques diverses, d'une façon indépendante. J'ai pris ici un cas, où le rapprochement entre le grec moderne et le grec ancien était fondé, mais combien y en a-t-il d'autres, dans le livre de Kretschmer, où il ne paraît pas qu'il en soit ainsi, depuis οὖλος (p. 25), dont il a été question plus haut, jusquà *èton* = ἧτον des dialectes du Pont (p. 9), qui nous garderait soi-disant une ancienne prononciation de l'η!

La faute n'en est pas à Kreschmer, mais à la méthode qu'on a suivie jusqu'à ce jour, dans les recherches relatives à la κοινή. La nouveauté du sujet et l'intérêt qu'il offre ont excité les esprits, éveillé les impatiences, et on ne s'est pas assez défié des hypothèses risquées, ni des conclusions hâtives. L'ouvrage de M. T. lui-même n'est pas toujours exempt de ce genre de défauts. On sait, par exemple, que, dans certaines régions de la Grèce, le son *i* devient *é*; voir notamment Hadzidakis, *Einleit.*, p. 350 et suiv. Le phénomène est en train de se produire en ce moment à Mesta, le village le plus méridional de l'île de Chio, où j'ai recueilli des formes comme *tchéris* = κύρης, *kalé* = καλή, *kalétsa*,=καλίτσα (*l* mouillé). C'est là un changement phonétique naturel ; il n'y a donc pas lieu de s'étonner, si on trouve πεγάδ=πηγάδι, πελός= πηλός, σέπουμαι = σήπομαι, dans les dialectes du Pont. Kretschmer n'en a pas moins fait remonter ces formes à une époque où l'η n'était pas encore devenu *é*. Elles nous conserveraient, d'après lui, une prononciation ionienne et ouverte de l'η, qui coëxistait, au temps de la κοινή, avec une prononciation fermée, d'origine béotienne et thessalienne. M. T. va plus loin encore. Il observe (p. 149) qu'un *i* quelconque (η, ι, υ, οι) peut devenir *é*, dans les dialectes du Pont, et il attribue ce fait à une lutte, qui aurait eu lieu, anciennement, dans ces régions, non seulement entre l'η ionien et l'η commun, mais aussi entre une prononciation fermée de *i* ou de *ü*, propre au grec commun, et une prononciation ouverte de ces mêmes voyelles, propre à l'Asie Mineure. Voilà une conclusion bien hardie.

Il est naturel d'ailleurs qu'un ouvrage, où sont traités côte à côte des questions aussi générales et d'aussi menus détails, prête à discussion sur plus d'un point. On peut d'autant moins en blâmer l'auteur, que les études sur la κοινή en sont, en somme, à leur début. Je souhaite, pour ces études, que le livre de M. Thumb ait un grand nombre de lecteurs. Il le mérite à tous égards.

Hubert Pernot.

Histoire politique de la Révolution française, origines et développement de la démocratie et de la République (1789-1804), par A. Aulard, professeur à la faculté des lettres de l'Université de Paris, Paris (Armand Colin), 1 vol. gr. in-8° de xii-805 pages (table des noms de personnes; *erratum*).

L'auteur s'est proposé « de montrer comment les principes de la Déclaration des droits furent, de 1789 à 1804, mis en œuvre dans les institutions, on interprétés dans les discours, dans la presse, dans les actes des partis, dans les diverses manifestations de l'opinion publique. » Les deux objets essentiels de la Révolution, l'égalité des droits et la souveraineté nationale, furent en effet conçus et poursuivis différemment selon les époques. « La conséquence logique du principe de l'égalité, c'est la démocratie. La conséquence logique du principe de la souveraineté nationale, c'est la république. Ces deux conséquences ne furent pas tirées tout de suite. Au lieu de la démocratie, les hommes de 1789 établirent un régime censitaire, bourgeois. Au lieu de la république, ils organisèrent une monarchie limitée. C'est seulement le 10 août 1792 que les Français se formèrent en démocratie par l'institution du suffrage universel. C'est seulement le 22 septembre 1792 qu'après avoir aboli la monarchie ils se formèrent en république. On peut dire que la forme républicaine dura jusqu'en 1804. Mais la démocratie fut supprimée en 1795, par la Constitution de l'an III, ou du moins altérée profondément par une combinaison du suffrage universel et du suffrage censitaire. On demanda d'abord à tout le peuple d'abdiquer ses droits en faveur d'une classe, la classe bourgeoise, et ce régime bourgeois, c'est la période du Directoire. Puis on demanda à tout le peuple d'abdiquer ses droits en faveur d'un homme, Napoléon Bonaparte : c'est la république plébiscitaire, c'est la période du Consulat » (pp. v-vi).

S'il est vrai qu' « il n'est pas, en histoire, de livre qui se suffise à lui-même » (p. viii), il en est quelques-uns, du moins, qui répondent entièrement à leur titre, qui représentent avec exactitude l'état de la science sur leur objet, qui même, à l'occasion, indiquent les lacunes de nos connaissances, les recherches à continuer, les dépouillements à effectuer. L'ouvrage de M. A. est au nombre de ces livres rares : anonyme, il inspirerait au lecteur la même confiance, la même sécurité que si celui-ci ignorait les grandes publications documentaires, les travaux d'ensemble et de détail, les « *Études et leçons* », les innombrables articles dont nous avons aujourd'hui la substance et la moëlle. Point de système, point de théorie préconçue, point d'engouement pour tel héros ou telle victime de la Révolution, nulle idéalisation du peuple pris en bloc, qui dispense d'examiner par quels organes, par quels modes spontanés d'association et d'action, par quelles institutions souvent aussi éphémères qu'indispensables, s'est manifestée la renaissance politique de la France.

Il existe des procédés propres à émouvoir l'imagination et à provoquer l'indignation ou l'enthousiasme, soit que l'historien s'attache de préférence à un personnage ou à un parti, soit qu'il insiste sur les scènes les plus tragiques, soit que dans des cadres arbitrairement disposés, il lui plaise d'accumuler des faits divers aussi insignifiants qu'inédits, sans contrôle ni critique possibles. Ceux qui demandent à l'histoire, tout simplement, des lumières, sauront gré à M. A. d'avoir nettement dégagé « les faits qui ont exercé une influence évidente et directe sur l'évolution politique ». Il n'avait pas à retracer l'histoire militaire, diplomatique, financière. Il était inutile en effet de suivre par le menu les opérations de Dumouriez pour savoir que la victoire de Valmy, connue au moment de l'établissement de la République, facilita cet établissement. De même on conçoit les conséquences politiques de la paix de Bâle, celles du discrédit des assignats, sans être obligé de pénétrer dans le détail des négociations ou des finances de la Révolution. Cette méthode d'abstraction est parfaitement légitime; ce n'est pas tronquer l'histoire, c'est « diviser pour mieux comprendre »; c'est se placer en un point central, d'où l'œil découvre sinon tous les sentiers, du moins les grandes avenues de la perspective historique.

L'ouvrage comporte naturellement quatre parties :

1° de 1789 à 1792, les origines de la démocratie et de la république, c'est-à-dire la formation des partis démocratique et républicain sous le régime censitaire, sous la monarchie constitutionnelle (ch. 1 : *l'idée* républicaine et démocratique avant la Révolution ; ch. 2 : *l'idée* républicaine et démocratique au début de la Révolution ; ch. 3 : bourgeoisie et démocratie ; ch. 4 : formation du *parti* démocratique et naissance du *parti* républicain; ch. 5 : la fuite à Varennes et le *mouvement* républicain, 21 juin-17 juillet 1791 ; ch. 6 : les républicains et les démocrates après l'affaire du Champ-de-Mars; ch. 7 : depuis la réunion de la Législative jusqu'à la journée du 20 juin 1792 ; ch. 8 : les prépa-ratifs du détrônement de Louis XVI).

2° de 1792 à 1795, la république démocratique (ch. 1 : chute du trône et établissement de la démocratie; ch. 2 : évolution des idées politiques entre le 10 août et le 22 septembre 1792 ; ch. 3 : établissement de la république ; ch. 4 : la constitution de 1793 ; ch. 5 : le gouvernement révolutionnaire avant le 9 thermidor ; ch. 6 et 7 : les opinions et les partis, Royalistes, Girondins, Montagnards, Dantonistes; ch. 8 : La Montagne victorieuse, Robespierre, Hébert, Danton; ch. 9 : la politique religieuse avant le 9 thermidor ; ch. 10 : la révolution du 9 thermidor; ch. 11 : la décadence du gouvernement révolutionnaire après le 9 thermidor ; ch. 12 : les opinions, les partis, la politique religieuse après le 9 thermidor).

3° de 1795 à 1799, la République bourgeoise (ch. 1 ; la Constitu-

tion de l'an III ; chapitre 2 : l'application de la Constitution de l'an III ; ch. 3 : les opinions, les partis, la politique religieuse jusqu'au 18 fructidor an V ; ch. 4 ...après le 18 fructidor ; ch. 5 : chute du Directoire exécutif.)

4° de 1799 à 1804, la République plébiscitaire (ch. 1 : le Consulat provisoire et la Constitution de l'an VIII ; ch. 2 : le Consulat décennal ; ch. 3 : la politique religieuse ; ch. 4 : le Consulat à vie).

Daprès cet aperçu, l'on voit que l'auteur a suivi strictement dans la première partie, et autant que possible dans les trois autres, l'ordre chronologique. Lorsque, pour plus de clarté, il a dû s'en écarter, il n'hésite à se répéter, afin que le lecteur ne perde jamais de vue la connexité des séries chronologiques parallèles (institutions politiques et institutions religieuses, par exemple). Les esprits exclusivement littéraires qui prendraient ces répétitions méthodiques pour des redites et des fautes de composition, se tromperaient du tout au tout. Les sciences d'observation — physique, physiologie, géographie, par exemple — ne procèdent pas autrement. Plus l'objet de la connaissance humaine est complexe, plus ce mode d'investigation et d'exposition est nécessaire.

C'est en vertu de la même rigueur scientifique que l'auteur a réservé tout à fait pour la fin « quelques idées trop générales pour avoir pu trouver place à un moment quelconque du récit et qui ne se dégagent que de l'ensemble des faits » : Aucun individu n'a mené les événements de la Révolution : si le peuple français fut le véritable héros révolutionnaire, c'est à condition de le voir, non à l'état de multitude, mais à l'état de groupes organisés (communes, sections, fédérés, sociétés jacobines, etc.) par les individus ou autour des individus les plus énergiques et les plus capables. — La Révolution ne fut réalisée que partiellement et pour un temps, parce que le peuple français n'était pas assez instruit pour exercer sa souveraineté. — La génération révolutionnaire (1789-1799), n'est pas une génération de géants ; elle n'est ni supérieure, ni inférieure à la précédente ou à la suivante ; entre deux génies, Mirabeau et Bonaparte, elle ne présente que des hommes moyens. — L'histoire révolutionnaire comprend des tentatives et des actes, soit conformes, soit contradictoires (vu les circonstances) aux principes de la Révolution : de là le sens équivoque de ce mot, et la nécessité de séparer l'idéal et le concret, la fin et les moyens, sans prétendre que la fin ait toujours été conçue de même façon, ni surtout qu'elle puisse justifier tous les moyens employés. — Si Napoléon abolit la liberté, et partiellement l'égalité, il a maintenu, codifié et propagé les résultats sociaux de la Révolution.

Un ouvrage aussi considérable, aussi condensé, est naturellement susceptible d'un certain nombre de remarques de détail, qui n'en sauraient diminer la haute portée. Nous les épargnerions volontiers au lecteur, s'il ne devait les considérer avant tout comme une preuve

de notre attention, et si l'auteur n'avait lui-même terminé par un *Erratum* [1].

---

1. P. 19, l. 25, se conserver, lire : se contenter. — P. 20, note 3, Pb, lire : Qb. — Même page, n. 1. A propos du rôle de T. Paine, que M. Aulard voit tel qu'il est (p. 138 et 551) on peut lire de récents articles de M. Desjardins (*Revue Bleue*) qui exagère l'importance du personnage jusqu'à en faire le principal inspirateur de l'idée républicaine en France. — P. 63, dernière ligne. Le « *Enrichissez-vous* de Guizot » résume peut-être la politique censitaire du régime de juillet, mais ce n'est pas un mot authentique. — P. 75. L'abolition, en fait ou en principe, des impôts indirects de consommation, donc l'extension et la majoration des contributions directes, n'ont-elles pas atténué la politique censitaire de la Constituante en augmentant le nombre des citoyens actifs ? — P. 84, l. 11. Sur l'exclusion des vainqueurs de la Bastille, voir les observations de Dusaulx, *De l'insurrection parisienne,... anecdotes et citations*, VIII P.—91, n. 1. La campagne de Rutledge contre les moulins de Corbeil datait déjà de loin, et son « socialisme », (s'il est avéré) me paraît tout de circonstance en 1791. — P. 116. Il est possible que Louis XVI ne soit pas « né fourbe », mais ses rapports avec le Parlement de Paris et la façon dont il disgrâcia ses ministres les plus précieux, nous le montrent constamment tel avant 1789. — P. 174, alin. 3, l. 6. L'auteur est bien bon de critiquer en passant une phrase d'une *Histoire contemporaine* à l'usage des lycées et collèges. Dans ces sortes d'ouvrages, faits pour ménager toutes les opinions, les erreurs pullulent, et les à peu près, volontaires ou non, sont de règle. — P. 239. L'auteur signale le fait, inconnu jusqu'à présent et « très grave », que l'Assemblée électorale de Paris, en 1792, proclama par avance la République que la Convention devait organiser. — P. 241, l. 2 elle les engagea; lire : ils les engagèrent. — P. 259, l. 18, casuels; lire : censuels. — P. 256 et 273. Il me semble que l'expression « ère de l'égalité » doit se rapporter, non seulement à l'établissement de l'égalité électorale, mais aussi et surtout à l'abolition de la royauté et de tout ce qui subsistait encore du régime féodal. — P. 282 et p. 283, n. 2. Sur le rôle de Danton en 1793, quant à l'élaboration de la Constitution, il faut noter : que seul il fit partie et du Comité conventionnel, et du Comité auxiliaire élu aux Jacobins sur sa proposition; que, de ce dernier comité, il fut le seul éliminé avec Chabot (très antifédéraliste aux Jacobins). Il s'y était donc vu isolé. Cet échec ne rend-il pas compte du fait qu'il n'ait pas signé le projet de Condorcet, et convient-il, ici, d'invoquer sa répugnance pour le travail de bureau ? — P. 321, note 2. La noblesse du conventionnel Rovère n'est pas authentique. — P. 376. Il n'est pas aisé de prouver que les Vendéens n'aient pas été, dès le début, aussi royalistes que catholiques : le pape et le roi sont pour eux « les deux moitiés de Dieu », voilà, il me semble, leur véritable foi. — P. 386, l. 16, rester; lire : résulter. — P. 390, l. 13, un parti; lire : d'un parti. — P. 399, l. 5, le partage ; lire : le partager. — P. 408, alinéa 3, l. 6. Entre « la condamnation » et « universelle », suppléer : de la République. — P. 417, signalons, sur les massacres de septembre, une lettre vraisemblablement inédite, en tout cas inconnue, du Comité de correspondance des Jacobins.—P. 426, alin. 6, l. 18. Si l'on peut très bien admettre le mot *socialisme* pour définir certaines doctrines sociales de l'époque révolutionnaire, l'expression rurale « partageux » n'appartient qu'à la langue de 1848. — P. 466. La foi catholique et la foi monarchique sont si intimement associées que, si le projet de séparation de l'église et de l'état déposé par Cambon le 13 nov. 1792 est repoussé violemment, c'est surtout sans doute parce qu'il coïncide avec le procès de Louis XVI et qu'il faut, suivant le mot de Danton, rassurer le peuple au sujet de la religion. — P. 496, Au lieu de dire : « cette Cécile Renault qui avait voulu le tuer », il serait plus juste d'écrire : « qui passait pour avoir voulu » (cf. p. 492). — P. 502. Si la véritable réaction fut bien celle qui avait pour but « d'empêcher l'homme de

Nul doute que l'ouvrage de M. Aulard ne fasse époque. Il est grandement à désirer que tant de résultats définitivement acquis passent dans l'enseignement, non seulement des universités, mais des lycées, des collèges, des écoles. Les formules de l'éducation civique ne disent rien sans cette expérience rétrospective que, jusqu'à un certain point, confère l'histoire sainement comprise.

Ce n'est pas que la période des recherches soit close, pour avoir une base d'opérations mieux assurée. Comme nous l'avons indiqué, l'auteur est le premier à signaler chemin faisant les terrains inexplorés ou insuffisamment reconnus : l'histoire locale (p. 241, alin. 8), le dépouillement méthodique des cartons des archives relatifs au plébiscite de l'an III (p. 531, note), la statistique des fonctionnaires élus et des fonctionnaires non élus dans les places que rendait électives (en principe) la Constitution de l'An III (p. 595), la statistique des ex-conventionnels qui, après la formation des deux Conseils en l'an IV, en sortirent ou y entrèrent par la suite (p. 597), etc. Assez de gens affectent de ne pas tenir compte de ce qu'ils ignorent ou de le supposer connu : et les travailleurs seront reconnaissants de ces précieuses indications à l'homme auquel l'histoire politique, religieuse, morale, sociale de la Révolution doit tant, qu'il pouvait leur sembler en avoir épuisé la matière.

H. Monin.

Raccolta di studi critici dedicata ad Aless, D'Ancona. Florence. Barbèra. 1901. gr. in 8 de XLVIII-791 p. 20 fr.

Après quarante ans de travail, M. A. D'Ancona a pris la résolution, non pas de se reposer (il serait incapable d'un pareil sacrifice), mais de se décharger de la plus lourde partie de sa tâche. Il a abandonné la direction de l'École normale supérieure et ne conserve plus de sa chaire que le cours sur Dante. L'Italie a considéré justement cette

---

penser librement, » et sans doute aussi de parler, d'écrire, on peut la faire dater aussi bien du décret du 4 nov. 1792 punissant de mort quiconque proposerait d'établir en France la royauté, ce qui enlevait à l'opinion royaliste « tout moyen légal de s'exprimer » (p. 370) que des condamnations pour athéisme, etc. de germinal an II. — P. 520, l. 23. lire : « Tout se prépara *pour* une vie. » — P. 521, l. 6 : La loi du 21 nivôse an III qui régla la fête nationale du 21 janvier ne fit qu'appliquer le décret du 18 floréal an II (art. 6), non abrogé. Ce n'est donc pas précisément un élément nouveau ajouté au gouvernement révolutionnaire. — P. 582, l. I, au lieu de « quart », lire : tiers. — P. 696, l. 10. On peut présumer que le projet primitif de Sieyès était connu aux Anciens, au moins des principaux meneurs, et que Daunou n'en fut pas l'unique confident. — P. 740 l. 24. Il est en effet bien invraisemblable que Bonaparte ait connu seulement par l'indiscrétion des journaux — alors domestiqués ou peu s'en faut — la circulaire anti-papiste de Fouché : dès lors l'explication suggérée entre parenthèses est la seule plausible...

détermination comme un événement. M. D'A. est encore autre chose qu'un savant de premier ordre ; c'est un maître de premier ordre, parce qu'il n'a pas seulement la science, l'expérience, le goût ; c'est une âme fortement trempée, franche, indépendante, énergique et qui ne réduit pas les devoirs de l'homme à l'amour et à l'intelligence du beau ; il a plus que personne contribué à bannir de l'enseignement et de la critique les tirades patriotiques, mais son éruditon sévère cherche dans les textes les signes de l'état moral de l'Italie aux divers âges. Dans sa jeunesse, il menait de front les polémiques de presse et les recherches philologiques : il ne s'est jamais bien corrigé de ce vieux péché. Ajoutez qu'il n'a jamais voulu quitter la chaire où il eut l'honneur de monter presque au sortir des bancs, et vous comprendrez l'influence considérable qu'il a exercée sur une notable partie des plus célèbres maîtres qui remplissent aujourd'hui les universités italiennes. Le présent volume atteste cette influence et la gratitude des hommes qui l'ont ressentie. Il s'ouvre par un beau portrait du maître, par une dédicace en style lapidaire qui rappelle les principaux titres de M. D'Ancona sans oublier la dignité de sa vie domestique, et par une liste chronologique de ses écrits. Puis viennent 53 monographies composées par d'anciens élèves ou par des amis. Nous ne pouvons les résumer ni même les énumérer toutes. C'est en faire assez l'éloge que de dire qu'elles sont signées entre autres par MM. Rajna, D'Ovidio, Del Lungo, Novati, Gnoli, Pitrè, Renier, Zumbini, Cian, Flamini, Croce, Farinelli, Gorra, Vitt. Rossi, Crescini, Biadene, etc... L'Allemagne y est représentée par un article, et la France (soi-disant indifférente) par trois. M. Gaston Paris y traite *De la source italienne de la courtisane de La Fontaine*, M. Emile Picot des *Poésies italiennes de Pierre Bricard*, et l'auteur du présent article, sous le titre de « *Un bel libro da fare* », esquisse le rôle efficace joué en France par les réfugiés Italiens de 1814 à 1859. Le volume a été édité avec autant d'élégance que de soin par un libraire lettré qui est pour l'auteur un ami, et dont les habitués de la Société d'Études Italiennes ont pu dernièrement apprécier la spirituelle finesse, M. Piero Barbèra.

Charles Dejob.

A népvandorlas kora. (L'époque de la migration des peuples), par S. Borovszky, — *Az Iszlam*, par J. Goldziher (tome IV de la *Grande histoire universelle illustrée*. publiée sous la direction de H. Marczali. Budapest, 1900. — xvi et 692 p.

Deux grandes librairies de Budapest, la *Société Franklin* et les *Frères Révai* ont lancé, il y a quelques années, une publication destinée à donner à la Hongrie la première Histoire générale qui soit au courant des recherches scientifiques. On sait que l'historiographie magyare, jusque dans ces derniers temps, était éminemment natio-

nale; elle s'occupe, depuis cinquante ans, de recueillir tous les matériaux de l'histoire de Hongrie et a pu donner quelques travaux qui lui font grand honneur. L'*Histoire nationale* de l'Athenaeum, en dix volumes, doit être considérée comme le couronnement de ces études. Mais on ne compte, jusqu'ici, que fort peu d'études de longue haleine sur l'histoire des autres peuples. Il manquait surtout un guide pour les jeunes historiens; ceux-ci, comme le public lettré, devaient forcément avoir recours aux ouvrages allemands ou français. L'entreprise que nous signalons doit combler cette lacune. — Nous n'avons rien de particulier à dire des trois premiers volumes. Tome I (*Histoire des peuples de l'Orient*) est une traduction de l'ouvrage classique de M. Maspéro; tome II (*Histoire grecque*) et tome III (*Histoire romaine*) sont des compilations fort adroites des meilleurs ouvrages parus en Allemagne et en France. Avec le tome IV, l'entreprise devient plus sérieuse. En effet, pendant la migration des peuples, depuis le IVe jusqu'au Xe siècle, l'ancienne Pannonie fut le théâtre d'événements forts importants. Or, les archéologues et les historiens magyars qui se sont occupés de cette époque, ont fait des découvertes qui ont singulièrement élargi le cadre des recherches. M. Borovszky qui, dès ses débuts, s'est occupé de l'histoire des Huns et des Avares et a publié des monographies très précieuses sur certaines villes hongroises, a pu donner dans ce volume dont les neuf chapitres traitent des Celtes, des Thraces, des Germains, des Huns, des Avares, des Slaves, des Magyars et des Byzantins, un exposé qui ne ressemble nullement à ceux qu'on trouve dans les ouvrages allemands ou français sur la même époque. C'est là le principal mérite de son livre auquel il faut ajouter une exposition très claire et un choix judicieux dans l'illustration. On louera surtout ce que l'auteur dit des Huns, des Avares et de l'arrivée des Magyars en Europe. La bibliographie est très complète.

Ce volume contient outre le travail de M. Borovszky un chapitre sur l'Islam jusqu'à la chute des Omaïades (pp. 581-679). Il y a peu d'arabisants en Europe qui soient plus compétents que M. Goldziher pour cette époque. Le distingué orientaliste de l'Université de Budapest en prêtant sa collaboration à ce volume en a singulièrement rehaussé la valeur. J. Kont.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 août 1901.

M. Salomon Reinach entretient l'Académie des fouilles importantes conduites par M. Vassits, conservateur du musée de Belgrade, dans une station de l'époque

de la pierre polie découverte à Jablanica. Bien que l'exploration soit encore à ses débuts, elle a donné des résultats considérables, entre autres une collection de plus de 80 figurines primitives en terre cuite qui ressemblent à celles qu'on a recueillies, dans des milieux de la même époque, en Bosnie, en Roumanie, en Bulgarie et en Asie-Mineure. La vaste diffusion de l'industrie découverte par Schliemann dans les couches profondes d'Hissarlik reçoit ainsi une confirmation nouvelle.

Le R. P. Lagrange rend compte de la mission qu'il avait reçue de l'Académie pour l'exécution d'un estampage de la mosaïque géographique de Mâdaba.

M. Salomon Reinach lit un mémoire sur le sens du mot *orbis* chez les écrivains de l'époque impériale.— MM. Bouché-Leclercq et Weil présentent quelques observations.

Séance du 6 septembre 1901.

M. Eugène Müntz entreprend de démontrer que l'Académie de Léonard de Vinci a réellement existé. Après avoir constaté qu'une telle fondation n'est nullement en désaccord avec ce que nous savons, soit des mœurs du temps, soit des tendances du maître, il insiste sur l'importance de l'inscription *Academia Leonardi Vinci* répétée par Léonard lui-même sur sept gravures différentes.

M. Joret, dans une communication sur les jardins de l'Inde ancienne, montre le caractère particulier qu'offraient les parterres des contemporains de Kâlidâsa. Il donne ensuite une énumération curieuse des principales espèces que nous font connaître les poètes indigènes. On est frappé de leur nombre et de leur variété; mais, à part le lotus, on n'y rencontre aucune fleur herbacée. Les Hindous ne les cultivaient pas plus que les anciens habitants de l'Asie intérieure ou de l'Egypte. M. Joret continue en faisant remarquer le rôle considérable que les jardins jouaient dans la poésie épique et souvent dramatique de l'Inde. Kâlidâsa, Bavabhuti, Cri-Harsha, et tous les auteurs dramatiques obéissent à cette loi, grâce à laquelle M. Joret a pu, à l'aide de leurs descriptions, reconstituer la flore jusqu'ici à peu près inconnue des anciens jardins hindous.

M. Philippe Berger fait, au nom de M. Cartailhac, de Toulouse, une communication relative à l'exploration scientifique et archéologique que ce correspondant de l'Académie vient de faire en Sicile. Dans la collection d'antiquités réunies par M. le chevalier Efisio Pischedda, inspecteur royal des monuments et des fouilles archéologiques à Orestano, M. Cartailhac a relevé une belle inscription phénicienne qui était restée ignorée jusqu'à présent. Jugeant qu'il serait prématuré de tenter aujourd'hui une traduction complète de cette inscription, M. Berger appelle seulement l'attention de l'Académie sur deux points essentiels. Le premier de ces points a trait au vocable du dieu qui occupe la première ligne et qu'il traduit ainsi : « Au Seigneur, au dieu saint (ou du sanctuaire) Melgal, maître de Tyr et d'Arapha ». Le second point a trait aux fêtes éponymes. En résumé, l'inscription de M. Pischedda établit, d'une part, l'existence de liens religieux directs entre Tharros et Tyr, sa métropole asiatique, et, d'autre part, l'existence de liens politiques avec Carthage. Ces différents points et beaucoup d'autres que soulève cette inscription demandent néanmoins à être confirmés par une étude très minutieuse du texte.

Séance du 13 septembre 1901.

M. Salomon Reinach communique une étude qu'il a faite de la crise qui pesa sur la viticulture vers l'an 90 après Jésus-Christ, sous le règne de Domitien, par suite de la multiplication inconsidérée, sous le règne des premiers Césars, des vignobles en Italie, en Gaule et en Asie-Mineure. Dans l'*Apocalypse de saint Jean*, qui fut rédigée en 93, il est fait allusion à cette crise à laquelle Domitien crut porter remède en ordonnant la destruction de la moitié des vignobles provinciaux et en défendant d'en planter d'autres. Avec une hypocrisie qui a trouvé des imitateurs. Domitien alléguait des motifs de « moralité » pour proscrire et restreindre la production du vin dans l'empire. L'Asie-Mineure protesta par la bouche d'un rhéteur de Smyrne, Scopelianos, et obtint, en ce qui la concernait, le retrait de l'ordonnance. M. Reinach croit que cette ordonnance fut partiellement appliquée à la Gaule et que la création de nouveaux vignobles resta interdite pendant deux siècles, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de l'empereur Probus. Ainsi, les Romains protégèrent la viticulture italienne en restreignant la production concurrente, mais ils n'eurent jamais l'idée, restée d'ailleurs étrangère à toute l'antiquité, de recourir aux droits de douane en vue du même résultat.

M. Héron de Villefosse analyse un rapport du R. P. Delattre, correspondant de l'Académie, sur les dernières fouilles faites à Carthage, dans la nécropole punique voisine de Sainte-Monique.

Comme les précédentes, ces fouilles ont été très fructueuses. Au rapport sont joints des dessins et des photographies reproduisant les principaux monuments découverts : stèles, figurines en terre cuite, objets en bronze, parmi lesquels se trouve un vase très élégant, muni d'une anse formée par un groupe de deux hommes nus. Plusieurs rasoirs, en forme de hachette, présentent une décoration gravée, toujours fort intéressante. Un certain nombre de monnaies puniques sont sorties de ces tombes, ainsi que quelques épitaphes fournissant des noms de métiers.

Séance du 20 septembre 1901.

M. Gauckler, correspondant de l'Académie, présente les plans et photographies de plusieurs baptistères byzantins, ornés de mosaïques, récemment découverts en Tunisie, dans les fouilles entreprises par le Service des antiquités, dont il est le directeur. Le plus important et le mieux conservé de ces monuments a été trouvé, en 1899, à Carthage, à peu de distance des thermes d'Antonin. Il fait partie d'une luxueuse basilique qui a été méthodiquement déblayée et qui comprend, en outre, une église à cinq nefs, avec cathèdre réservée à l'évêque dans l'abside et autel au milieu du chœur, des sacristies et les diverses pièces qui constituent le *secretarium*, enfin un *atrium* central. Le baptistère proprement dit se compose d'un oratoire et des fonts baptismaux. La cuve, hexagonale comme celle de la cathédrale de Damous-el-Karita, est plaquée de marbre blanc. Tout l'édifice est pavé de belles mosaïques décoratives et très richement décoré. Les fragments architecturaux recueillis permettent de le reconstituer dans son entier. La basilique, qu'il est impossible d'identifier d'une manière précise, semble avoir été construite sous le règne de Justinien. Elle a été incendiée par les Arabes, au moment de la destruction de Carthage par Hassan en 698. Après avoir donné la description des baptistères de Siagu, de l'Oued Ramel et d'autres moins bien conservés, M. Gauckler conclut qu'en somme, sur onze baptistères relevés jusqu'ici en Tunisie, quatre seulement, dont trois à Carthage même, reproduisent fidèlement les types classiques de l'époque byzantine. Les autres s'en éloignent plus ou moins et présentent des particularités caractéristiques qui prouvent que les architectes africains ne s'astreignaient pas à l'imitation servile des grands maîtres grecs ou romains et réussissaient au contraire, en modifiant les modèles dont ils s'inspiraient, à créer de nouveaux types d'une réelle originalité.

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, ne présente pour le moment qu'un simple résumé des travaux qui ont été exécutés par cette École, partie en Asie, partie en Grèce. — M. Homolle communique ensuite une inscription métrique provenant des fouilles de Delphes et ayant servi de dédicace à une statue de Lysandre.

Séance du 27 septembre 1901.

M. Louis Leger communique à l'Académie la lecture qu'il doit faire, le vendredi 25 octobre prochain, à la séance publique annuelle des cinq Académies composant l'Institut. Cette lecture a pour titre : *La bataille de Crécy, d'après les écrivains bohémiens contemporains.*

L'Académie fixe au vendredi 15 novembre prochain la date de sa séance publique annuelle.

M. Clermont-Ganneau étudie un important monument phénicien dont l'original n'a malheureusement fait que traverser Paris ces temps derniers. Il a échappé à nos collections nationales et est entré dans celle de M. Jacobsen, de Copenhague, la fameuse glyptothèque de Ny Carlsberg, qui vaut plus d'un musée d'Etat. Le monument en question est une grande stèle découverte dans les environs de Tyr et représentant, sculpté en bas-relief, un personnage debout, qui fait le geste rituel de l'adoration. La tête est d'un modelé remarquable. Une inscription phénicienne de plusieurs lignes nous apprend que c'est le cippe commémoratif d'un haut dignitaire phénicien, un *rab*, nommé Baalyathon, fils de Baalyathon. Ce cippe est, en quelque sorte, le frère cadet de la stèle d'Amrith, appartenant à M. de Clercq, dont il a été question à l'Académie il y a quelques semaines.

M. Marcel Dieulafoy, poursuivant ses travaux sur les rapports de l'Orient musulman et de l'Espagne chrétienne, s'attache à définir les origines de la jalousie et du point d'honneur qui firent en Espagne tant de victimes et sont restés les grands mobiles de la littérature dramatique de ce pays.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — **11 novembre** — **1901**

ZIMMERN, Rituel des exorcistes et chantres babyloniens. — LUCHAIRE, Les Capétiens. — GAUTHIEZ, Jean des Bandes Noires. — Études sur Bodmer. — HÜFFER, Sources pour l'histoire des guerres de 1799 à 1800. — GEIGER, La Jeune Allemagne et la censure prussienne; Thèrèse Huber; Annuaire de Gœthe. — A. SOREL, Études de littérature et d'histoire. — Fr. FUNCK-BRENTANO, La mort de la reine. — MARCKS, Guillaume I. — VON DER PFORDTEN, Le drame historique. — ADICKES, Kant contre Haeckel. — BENEDEK, Le peuple hongrois. — Académie des inscriptions.

Beitræge zur Kenntnis der Babylonischen Religion von Dr Heinrich ZIMMERN, Helt 3, pp. 129-226, pl. XL-LXXIX in-4, Leipzig, Hinrichs, 1901.

Le nouveau fascicule des *Beiträge zur Kenntnis der Babylonischen Religion* complète la seconde et dernière partie de cet important ouvrage commencé il y a cinq ans environ. M. Zimmern, qui dans le précédent fascicule avait publié et interprété les rituels pour la classe des devins, étudie dans celui-ci les rituels pour la classe des exorcistes et celle des chantres.

Les exorcistes jouaient en Babylonie un rôle dont l'importance est attestée par le nombre si considérable d'incantations parvenues jusqu'à nous. Les textes publiés par M. Z. fournissent les détails les plus précis sur les multiples cérémonies qui accompagnaient la récitation des incantations. D'après l'un des rituels l'exorciste doit à un certain moment enduire avec le sang de la victime le linteau et le seuil des portes : cette pratique magique est particulièrement intéressante par le rapport étroit qu'elle présente, ainsi que M. Z. le remarque fort justement, avec le rite pascal décrit dans l'Exode.

Les chantres paraissent avoir tenu une place beaucoup moins importante que les exorcistes. Les textes publiés par M. Z. nous montrent pour la première fois dans les *zammaru* [1] ou chantres une classe spéciale de prêtres. Le rôle de cette classe sacerdotale (en dehors de la récitation psalmodiée des hymnes) ne ressort pas clairement des fragments de rituel conservés.

Le fascicule se termine par un appendice qui comprend des textes

1. Cette lecture de l'idéogramme *amel* LUL n'est pas certaine ; pour la lecture *nâru* cf. Reisner, *Hymnen*, n° 58, Rev. 71-72 et surtout 83-1-18,1866, Rev. I (PBSA Déc. 1896, pl. III).

se rattachant aux rituels pour la classe des devins. Ces textes sont des recueil de prières adressées aux dieux Shamash et Hadad, patrons de la divination, et destinées à être récitées par les devins pendant les divers actes de leur ministère.

L'œuvre de M. Z. est une contibution très importante à la connaissance de la magie et de la religion babylonienne. Elle constituera l'une des bases les plus sûres pour les recherches d'ensemble sur cette matière si vaste et encore si imparfaitement connue. M. Z., qui est certainement l'un des deux ou trois hommes qui aujourd'hui connaissent le mieux les documents religieux de la littérature cunéiforme, a apporté à ce travail tout ce qu'on pouvait attendre de sa rare science. Les spécialistes trouveront un grand intérêt à la partie lexicographique de son livre et particulièrement à l'interprétation qui y est donnée des termes techniques du rituel magique. Voici, à ce sujet, quelques observations de détail que M. Z. nous permettra de lui présenter en terminant.

L'un des ustensiles sacrés usités par les exorcistes est désigné par BA-AN-GAB-GAB (ou GAB-GAB), groupe de signes que M. Z. estime correspondre à *mupaṭṭiru* et qu'il traduit avec une grande vraisemblance par « Sühnegefäss ». La lecture et le sens de cet idéogramme peuvent être précisés à l'aide du vocabulaire K 4200 [1] dont les cinq premières lignes donnent pour [BA-]AN-GAB les équivalents *na-ah-bu-u, pat-tu-u, šad-lu-u* et pour [BA-AN-]GAB-GAB les équivalents *šad-lu-u* et *šu-u* (c'est-à-dire *bangabgabbû*). — L'idéogramme désignant, n° 67 l. 4, une espèce de laine, est-il bien SIG-GAN-BAD? Ne serait-ce pas plutôt SIG-GAN-NA. Cf. Sch, 9 (ZA. X pp. 215-216) où SIG-GAN-NA est mentionné parmi divers idéogrammes débutant par SIG-GAN? — Le groupe GI-KIT-MAH doit bien être lu, avec Meissner, *b(p)u-ru-u* et non *she-ru-u* ainsi que M. Zimmern (p. 140, note γ) le suggère d'après Br. n° 2491. Cf. en effet Reisner, hymnen n° 1 Obv. 21-22 où la lecture *b(p)urû* ne peut faire aucun doute.

F. Thureau-Dangin.

Histoire de France, depuis les origines jusqu'à la Révolution, T. II et III. Hachette.

Collaborateur à la grande publication sur l'*Histoire de France* que dirige M. Ernest Lavisse, M. Luchaire a consacré deux volumes à la période d'environ deux siècles et demi qui s'étend de l'avènement de Hugues Capet à la fin du règne de Louis VIII. L'histoire de cette période ne pouvait être tracée par un écrivain plus maître de son sujet. Le premier volume, intitulé *Les premiers Capétiens*, s'arrête à la mort

1. Cf. ZA IV, p. 159.

de Louis le Gros en 1137. M. L. commence avec raison par présenter un tableau de l'état général de la France avant Hugues Capet. Il décrit le régime féodal qui, en dépit de la théorie et du droit, constitue en fait une véritable anarchie ; il énumère les grandes seigneuries qui se sont formées autour de la royauté affaiblie et l'emprisonnent ; il montre enfin l'Eglise engagée dans la féodalité et viciée par elle ; et ce n'est qu'après avoir décrit tous les divers aspects sous lesquels apparaît alors la France, qu'il aborde le règne des quatre premiers Capétiens. On conçoit qu'il ne s'agit pas ici de chercher de l'inédit. Tout a été publié sur ces temps éloignés. L'œuvre de l'historien consiste à relier entre eux les documents connus, à en pénétrer le sens, à en faire ressortir les traits caractéristiques. C'est en quoi excelle M. Luchaire. Il sait, en quelques mots, définir le caractère d'une institution, préciser les tendances générales et l'esprit d'une époque. Des citations, toujours choisies avec soin, aident à la clarté de ses aperçus. Par exemple, quand il parle de la condition des serfs, quoi de plus significatif et aussi de plus saisissant que l'extrait qu'il nous donne d'une charte de 1087, où les moines de Marmoutiers et un nommé Gauthier Renaud procèdent « au partage d'enfants mâles et femelles » appartenant à plusieurs parents ? « Fut exceptée du partage, est-il ajouté, une toute petite fille qui resta dans son berceau ; si elle vit, elle sera notre propriété commune jusqu'à conclusion d'un accord qui l'attribuera à l'une ou l'autre seigneurie. »

A ce régime d'oppression et de barbarie succède enfin un mouvement de rénovation qui, commençant dans la seconde moitié du onzième siècle, embrasse à peu de chose près la première moitié du douzième. Michelet et Renan sont les premiers, si je ne me trompe, qui ont désigné ce mouvement du nom de « renaissance ». Ce terme n'est pas exagéré, et M. L. n'a pas hésité à se servir de la même dénomination. Avant d'entrer dans l'exposé des faits qui marquent cette nouvelle phase de notre histoire, il en indique brièvement les grandes lignes. « Un violent effort de l'Église pour se régénérer et rejeter les éléments féodaux ; la constitution définitive de la monarchie des papes, dont la réforme et la croisade inaugurent le pouvoir universel ; les tentatives de la grande féodalité pour fonder des gouvernements ; la résurrection de la royauté en la personne de Louis VI ; le premier essai d'émancipation du peuple dans les campagnes et dans les villes ; l'éveil de la raison indépendante qui donne un caractère nouveau aux études théologiques et un regain de vigueur à l'hérésie ; les progrès décisifs de l'art manifestés par les premiers chefs-d'œuvre de la littérature en langue vulgaire, par le prodigieux épanouissement de l'architecture romane et par la création de l'architecture ogivale : tel est le spectacle auquel ont assisté les contemporains de Grégoire VII, de saint Bernard et de Louis le Gros. » On ne peut ni mieux résumer, ni mieux dire. Grégoire VII n'appartenant qu'indirectement à son sujet, M. L. a dû

laisser dans la pénombre la grande figure de ce pape qui domine toute la seconde moitié du XIe siècle. Amené au contraire par le cadre qu'il s'était tracé à étudier de près saint Bernard et Louis le Gros, il a su rendre vivantes la physionomie du moine et celle du roi. Le portrait de Louis VI, en particulier, est remarquablement dessiné. M. L. n'a pas manqué, comme on le pense, de préciser le véritable rôle de ce prince, si longtemps faussé par la légende. Dans le chapitre intitulé *Le réveil de la royauté*, il nous fait assister, en quelque sorte, aux premiers pas de cette royauté capétienne, dont les progrès se continueront, à travers les siècles, jusqu'au temps de Louis XIV. Ici encore des textes invoqués à propos et heureusement choisis viennent appuyer les considérations de l'auteur. Tel ce fragment de Suger, où l'on voit qu'en 1124, pour repousser l'invasion d'une armée allemande qui se porte sur Reims, toutes les forces militaires de la féodalité et de l'Église accourent se grouper autour de Louis le Gros. C'est là un phénomène caractéristique, et M. L. dit très justement que, durant quelques jours au moins, le seigneur de l'Ile-de-France a été vraiment le roi de France.

Le second volume comprend les règnes de Louis VII, de Philippe-Auguste et de Louis VIII. C'est dire que la plus grande partie de ce volume est remplie par le règne de Philippe-Auguste. Les documents étant beaucoup plus nombreux que pour la période étudiée dans le premier volume, M. L. entre plus avant dans les faits. C'est ainsi qu'il nous donne le récit détaillé de la bataille de Bouvines. A la vérité, on ne saurait trop s'arrêter sur un fait d'une importance aussi capitale. C'est le premier événement national de notre histoire, et l'on peut dire, avec M. Luchaire, que ce jour-là « une nation est née ». Après plusieurs chapitres consacrés aux rapports de Philippe-Auguste avec la grande féodalité et avec le pape et un chapitre spécial sur son gouvernement, l'auteur considère la société française de la fin du XIIe siècle et des commencements du XIIIe. Il examine tour à tour l'Église, la noblesse, les bourgeois, les paysans. Je ne sache pas qu'on ait encore observé d'aussi près la société française de cette époque. Il y a là des parties neuves et du plus vif intérêt. Il est d'ailleurs inutile de dire qu'on rencontre dans ce second volume les mêmes qualités qui distinguent le premier, j'entends l'heureuse disposition du plan, la clarté dans l'exposition, le choix judicieux des sources, la netteté dans les considérations, et, avec cela, un style ferme et sobre, en un mot les diverses qualités qui font à la fois l'historien et l'écrivain.

Félix Rocquain.

L'Italie du XVIe siècle. Jean des Bandes Noires, 1498-1526, par Pierre GAUTHIEZ. Paris, Ollendorff, 1901. 1 vol. in-8° de 439 pages.

Voici un livre qui n'est pas sans défauts. Le principal est que M. Pierre Gauthiez s'est si bien identifié à son sujet, il connaît si bien ses personnages, le temps et le pays au milieu duquel ils ont vécu, qu'il en arrive à supposer chez son lecteur une science égale à la sienne. Dans cette œuvre touffue, luxuriante, où toute une époque est ramassée et concentrée en six longs chapitres, le lecteur désirerait parfois un fil conducteur. Lui qui n'a pas, comme M. Pierre Gauthiez, vécu, fouillé, rampé,

... par ces fonds
Où le passé s'empoudre aux pesantes armoires,

est parfois obligé de revenir en arrière pour saisir le sens d'une allusion ou retrouver une filiation, et cela lui gâte un peu son plaisir.

Ce plaisir n'en est pas moins très vif, car ce livre a une qualité qui devient de plus en plus rare; il est vivant. Chaque personnage y a sa physionomie propre et que l'on sent ressemblante. Jean des Bandes Noires n'y revit pas seulement par le portrait placé en tête de l'œuvre avec son front de romain, ce « front court, solidement étroit », son nez puissant et hardi, sa bouche dure et serrée, son œil perçant de rapace, sa mâchoire énorme et grasse de jouisseur; par le récit de ses actes, par ses courts billets, d'une netteté si égoïstement volontaire, il est sans cesse en action devant nous. Nous le voyons tel qu'il fut, brave et licencieux, magnifique et cruel, juste et passionné, avec, au fond d'une âme enivrée de la force et de ses jeux sanglants, des lueurs de désintéressement, d'équité et même d'affection. Un beau fauve en un mot, superbe, souple et fort, fait pour plaire à cette Italie de la Renaissance qui admirait toutes les formes de la beauté et où il mourut à vingt-huit ans, ayant usé et abusé de toutes les joies de la guerre et de la volupté, adoré de toutes les femmes, même de la sienne pourtant si délaissée, envié de tous ses compagnons de lutte, admiré des artistes et des poètes et pleuré par ses soldats.

Autour de cette figure, l'auteur en a groupé d'autres non moins vivantes, depuis la mère, cette Catherine Sforza qui répondait : « Tuez-les, j'en ai plein le ventre ! » à ceux qui la menaçaient de massacrer ses fils, jusqu'à la femme, cette douce et délicate Marie Salviati; depuis l'Arétin cynique jusqu'au bon curé Fortunati, si occupé à remplir l'escarcelle toujours vide du héros.

Je me résume. Ce livre gagnerait à être élagué et éclairci, mais en l'écrivant M. Pierre Gauthiez a fait une œuvre que tous les professionnels trouveront profit à consulter, que tous ceux que séduit l'Italie tragique et passionnée du XVIe siècle auront grand plaisir à lire.

Louis FARGES.

Johann Jakob Bodmer. **Denkschrift zum CC. Geburtstag, 19 Juli 1898,** veranlasst vom Lesezirkel Hottingen und hrsg. von der Stiftung von Schnyder von Wartensee. Zurich, Alb. Müller, 1900, in-4°, XII et 418 p.

Ce beau livre, joliment imprimé, accompagné de nombreux portraits (dont un du jeune Gœthe qui n'était pas connu jusqu'ici, p. 69) a été publié à l'occasion du deux centième anniversaire de la naissance de Bodmer et, comme on lit dans l'avant-propos, c'est un livre qui « sur une base scientifique, peut être important pour les amis de la littérature comme pour les critiques de métier ». Hans et Hermann Bodmer retracent la vie de Bodmer et énumèrent ses œuvres; cette biographie exacte et complète sera la bienvenue. Mlle Hedwige Waser décrit avec charme la maison de Bodmer, ses entours et ses hôtes. Hunziker nous représente Bodmer dans son principal rôle, celui de « père des jeunes gens » et de directeur, d'excitateur de la Société historique-politique. Gustave Tobler analyse et apprécie les pièces politiques de Bodmer; son travail est intéressant, très fouillé, rempli de citations; il insiste notamment sur le *Guillaume Tell* qu'il n'hésite pas à traiter de bousillage, mais il remarque que le bon vieux Bodmer a été des premiers à admirer Shakspeare et les Grecs, à traiter des sujets nationaux. Louis Betz étudie Bodmer dans ses rapports avec la littérature française : il montre d'abord l'influence de la France sur le jeune homme, donne des exemples de son style semé de mots allemands (« ein Potpourri Stil »), assure que Bodmer était « plongé jusqu'au cou dans les idées françaises » et n'a jamais pu s'arracher aux règles du classicisme français; il suit ensuite, comme il dit, les traces des grands écrivains de la France dans les œuvres de Bodmer, et résume ses jugements sur notre littérature; il conclut enfin que Bodmer n'a été nullement « gallophage » et n'a nullement introduit l'influence anglaise aux dépens de l'influence française. Faut-il donc dire dorénavant avec Louis Betz que Bodmer était un « Popularisator » efficace du goût français, qu'il s'incline comme Gottsched devant le catéchisme de Boileau et de Fontenelle, mais que pour Bodmer le génie français est un ami et pour Gottsched, un maître? Sans doute, mais en atténuant la thèse de M. Betz et après avoir lu ce que dit Th. Vetter, dans ce même volume, des rapports de Bodmer avec la littérature anglaise. Ce n'est pas, d'ailleurs, la première fois que Th. Vetter traite ce sujet; il l'avait abordé dans son étude sur Henri Waser et dans son travail sur Zurich et les Anglais. Il étudie les sources anglaises des écrits de Bodmer qu'il passe successivement en revue, il examine ses traductions de l'anglais, il cite nombre de passages que Bodmer imita des Anglais ou leur emprunta, et, ainsi qu'il s'exprime, il fait ainsi contre-poids à l'assaut livré par Betz. Une étude, placée entre celle de Betz et celle de Th. Vetter, concerne Bodmer et la littérature italienne. L. Donati y expose les relations du Zurichois

avec le comte bergamasque Calepio et ses jugements sur Dante. Il nous apprend que Bodmer publia le *Paragone* de Calepio accompagné d'une préface latine, ainsi qu'une traduction de ses lettres sur le goût, et il a trouvé dans un journal zurichois de 1763 une longue appréciation de Dante qu'il attribue avec raison à Bodmer et que les « Danteforscher » lui sauront gré d'avoir reproduite.

A. C.

Quellen zur Geschichte des Zeitalters der franzœsischen Revolution, hrsg. von Hermann Hueffer. 1er volume, Guerres de 1799 et 1800. XVII et 556 p. 1re moitié du 2e volume. 190 p. avec carte. Leipzig, Teubner, 1900.

Cette nouvelle publication de l'éminent professeur ne peut manquer de trouver un accueil empressé. Il l'avait entreprise depuis plus de trente ans; mais il n'a pas voulu « retenir plus longtemps la provision amassée ».

Il suffit de mentionner le contenu des volumes déjà parus pour montrer l'importance de la publication. Le premier volume contient : 1° une introduction fort instructive tant sur les archives d'où M. Hüffer a tiré ses documents que sur la guerre de 1799; 2° une relation du feld-maréchal lieutenant Auffenberg sur l'invasion des Français dans les Grisons en 1799; 2° un *Journal* de la marche des Russes; 3° une seconde relation d'Auffenberg sur les opérations de Souvorov; 4° une relation raisonnée de la marche de Souvorov (en français); 5° remarques sur la constitution de l'armée russe et les événements de 1799 avec deux annexes (sur Souvorov et Journal de Denisov); 6° le jugement de Kosciusko sur les troupes russes; 7° 341 lettres sur la campagne de 1799. Le *Journal* de la marche des Russes (n° 2) qui doit être de Weyrother, nous semble le document le plus important du recueil. Mais, parmi les 341 lettres que M. H. a extraites des archives viennoises (correspondance de l'archiduc Charles avec l'empereur, ses généraux et Souvorov, lettres de Mélas au conseil aulique, rapports du comte Dietrichstein sur les événements du mois d'août, lettres de Bellegarde sur les conférences de Prague, documents autrichiens sur la reddition d'Ancône), il y a aussi nombre de pièces intéressantes. On ne peut que signaler ici tout ce qui a trait aux ravages de l'armée russe, presque aussi terrible pour ses amis que pour ses ennemis, et à Souvorov. Le général russe est sévèrement jugé par ses alliés qui l'accusent de faiblesse, de perfidie, de démence; il reste à table de neuf heures du matin à midi, puis dort jusqu'au soir; il ne parle qu'avec mépris des Autrichiens et, malgré ces bravades, ne veut rien entreprendre sans leur appui. L'appréciation la plus terrible peut-être est celle de lord Minto qui le regarde comme le fou le plus dangereux qu'on ait laissé jamais en

liberté, comme le plus ignorant et le plus incapable des officiers, mais, ajoute Minto, « il n'est pas assez fou pour ignorer qu'il doit ses succès aux Autrichiens et il refuse de marcher sans eux ».

Le premier fascicule du deuxième volume qui a pour titre *La bataille de Marengo et la campagne italienne de l'année 1800*, renferme quatre relations de Marengo, dont trois inédites : 1° celle de Stutterheim, vive, ardente, propre à faire sur le lecteur une impression profonde ; aussi fut-elle la principale source du capitaine Mras, auteur d'une étude qui parut dans la *Revue militaire autrichienne* et qui, traduite en français dans le *Mémorial de la guerre*, a été mise à profit par nos historiens [1] ; 2° celle de Neipperg, fort habilement faite et qui donne de très intéressants détails sur les incidents et les pourparlers qui suivirent la bataille ; 3° une autre relation de Neipperg qui raconte sa mission à Paris où il accompagna, au mois de juillet 1800, le comte de Saint-Julien, mais il conclut avec mélancolie (car sa mission lui valut trois mois de prison) qu'un militaire ne doit pas se mêler de diplomatie, que « les bases des deux métiers diffèrent totalement », que « la droiture de l'un sied mal à la tortuosité de l'autre » ; 4° un récit des événements militaires qui se passèrent en Italie dans les années 1800 et 1801 par Hohenzollern. De ces relations, notamment des deux premières, et pour ne prendre que ce qui concerne Marengo, il résulte que la défaite des Autrichiens doit être attribuée à leur cavalerie qui resta inactive ou qui se sauva sans combattre devant Kellermann ; aussi le régiment qui donna le signal de la fuite (dragons de Liechtenstein) fut-il plus tard rayé de l'armée. On peut même croire avec Stutterheim que la bataille fut un instant perdue pour Bonaparte et si bien perdue que la garde consulaire était, pour la plus grande partie, avec ses quatre canons, prisonnière de guerre (p. 82). De là l'inexacte relation de Marengo, rédigée exprès sur l'ordre du premier consul.

On ne saurait trop louer le soin et le savoir de M. Hüffer. Ici, comme toujours, il s'est acquitté de sa tâche avec une extrême conscience et une scrupuleuse minutie. Il ne se borne pas à nous faire connaître les personnages dans de précieuses notices et à rectifier au passage des dates, des chiffres et des noms. Il étudie complètement chacune des relations qu'il publie. Dans ces deux volumes, de même que dans ses précédentes publications, il se montre impartial, toujours préoccupé de trouver la vérité, exact jusque dans le moindre détail. On accueillera avec la plus vive reconnaissance ces sources autrichiennes qui jusqu'ici étaient moins connues, moins utilisées que les sources russes et françaises, et l'on souhaitera que l'infatigable historien conserve longtemps encore sa verdeur et sa force,

1. Il y a deux rédactions de la relation de Stutterheim ; M. Hüffer les donne toutes deux, la rédaction postérieure dans le texte, la première en note.

qu'il puisse, malgré la faiblesse de sa vue, mener à bonne fin l'entreprise si bien commencée.

A. C.

Ludwig Geiger, **Das junge Deutschland und die preussische Censur.** Berlin Paetel, 1900, in-8°, 250 p.

— **Therese Huber.** 1764 bis 1829. Leben und Briefe einer deutschen Frau. Stuttgart, Cotta, 1901. In-8°, 436 p.

— **Gœthe-Jahrbuch,** 22e vol. Francfort-sur-le-Main, Rütten et Lœning. 1901. In-8°, VI et 312 pp.

On trouvera dans le premier de ces ouvrages nombre de renseignements inédits, tirés surtout des archives de Berlin, sur la Jeune Allemagne. C'est ainsi que M. Geiger éclaire d'une lumière nouvelle les rapports de Heine, de Gutzkow, de Wienbarg, de Mundt avec la censure prussienne. La censure défendit la vente de plusieurs ouvrage de Heine, de la *Wally* de Gutzkow, des *Aesthetische Feldzüge* de Wienbarg, de la *Madonna* de Mundt. Mais celui qui eut le plus à souffrir de la censure prussienne, ce fut Henri Laube; il passait non seulement pour un libéral, mais pour un criminel politique, et il avait été de la *Burschenschaft;* aussi est-il le seul de la jeune Allemagne qui ait fait connaissance avec les juges d'instruction et les geôliers de la Prusse. M. G. reproduit les renseignements que Laube donna sur lui-même dans ses interrogatoires et les contrôle avec ses *Souvenirs.* Laube a évidemment, devant le juge, omis tout ce qui pouvait avoir pour lui de fâcheuses conséquences et représenté mainte chose sous un jour avantageux; mais, malgré ses efforts, il fut condamné à la prison, et bientôt, le 10 décembre 1835, parut la décision fédérale par laquelle tous les gouvernements s'engageaient à empêcher la propagation des écrits de Heine, de Gutzkow, de Wienbarg, de Mundt et de Laube. La Prusse alla plus loin : elle les interdit par un édit en alléguant qu'il fallait agir avec vigueur contre cette jeune littérature qui combattait la religion révélée et provoquait au plaisir des sens. Mais elle revint de sa sévérité; peu de mois après elle ne défendit que les écrits qui auraient échappé à sa censure, et elle nomma deux censeurs chargés spécialement de surveiller la Jeune Allemagne, John et le suppléant de John, Grano. Que firent alors nos écrivains? Heine était en France, et Wienbarg ne produisit presque plus; les trois autres, Laube, Mundt et Gutzkow, s'efforcèrent par tous les moyens de se soustraire à l'excommunication prononcée contre eux; ils déclarèrent qu'ils étaient revenus de leurs opinions, Laube en reniant ses amis avec mépris, (et ici encore, M. G. le prend en flagrant délit de mensonge dans ses *Souvenirs*), Mundt en protestant de sa soumission — et M. G. le traite de lâche — Gutzkow avec assez de fierté, mais non sans verbiage. L'avènement de Frédéric-

Guillaume IV en 1840 leur rendit espoir et confiance; ils firent de nouvelles démarches, et à la fin de 1843 les mesures d'exception prises contre la Jeune Allemagne étaient abolies. Treitschke a donc eu tort de dire qu'il n'y avait pas eu de persécution sérieuse. Deux de nos jeunes écrivains firent de la prison; tous durent changer un instant de direction, durent accepter de la vile besogne, durent s'humilier, s'abaisser. M. G. a bien fait de retracer complètement ce triste épisode » de la littérature allemande, et son récit se lit avec grand intérêt.

On lit pareillement avec intérêt et profit l'étude de psychologie et d'histoire littéraire que M. G. a fait paraître sur Thérèse Heyne, la femme de Georges Forster et de Huber. Il a consulté sur elle une foule de documents inédits qu'il énumère dans sa préface, et il nous donne la première biographie complète de cette Thérèse si intelligente, si vaillante, si remarquable à tant d'égards, et souvent si méconnue. Il a divisé son ouvrage en dix chapitres. Il retrace d'abord l'enfance de Thérèse qui fut négligée et assez malheureuse (voir le témoignage terrible qu'elle porte contre sa mère, qui eut pour amants Gotter et Forkel, pp. 3-4), puis sa jeunesse, ses années de pension, ses lectures, ses relations avec les professeurs et les étudiants de Goettingue, ses amourettes avec Schulenburg-Wolfsberg, Stadion et autres *Bübchen*, ses fiançailles avec Forster, son voyage à Gotha qu'elle entreprend pour fuir un jeune Wrede qu'elle craignait de trop aimer, l'amitié singulière qu'elle noue avec Meyer, ce beau et séduisant Meyer dont les femmes ne pouvaient se passer. Vient ensuite le récit de l'existence de Thérèse, devenue Mme Forster, à Vilna et à Mayence, de la sourde mésintelligence qui survient entre les deux époux, de la passion que Huber fait naître dans le cœur de Thérèse. Pendant que Forster devient citoyen français, sa femme vit à Strasbourg, puis à Neuchâtel; après la mort de Forster, elle épouse Huber, le seul homme qu'elle ait vraiment aimé, et dont elle parle comme d'un ange, et dès lors elle est heureuse jusqu'à ce qu'à la fin de 1804 elle perde son second mari. M. G. analyse avec de très copieuses et intéressantes citations la correspondance de Mme Huber. Il reproduit les curieux portraits qu'elle a faits de Benjamin Constant et de Mme de Charrière, d'Iffland, de Mme de Staël, et un grand nombre de ses jugements littéraires qui ne sont nullement à dédaigner. Il apprécie ses romans et ses travaux littéraires. Peut-être la dernière partie de l'ouvrage est-elle moins attachante que la première; les enfants de Thérèse ne nous sont pas aussi sympathiques que leur mère, et leur destin nous laisse assez froids. Mais M. G. nous montre combien Thérèse fut dans son veuvage courageuse et digne, et il a très finement jugé dans ce volume Forster, Huber et son héroïne. Sa conclusion est excellente, et son livre — accompagné d'une liasse de références et d'un index — est un des meilleurs qu'il nous ait donnés.

M. Geiger dirige toujours l'*Annuaire de Gœthe* et nous pouvons ajouter au compte rendu de ses deux livres sur la Jeune Allemagne et sur Thérèse Huber l'analyse du vingt-deuxième volume du *Gœthe-Jahrbuch*. Ce tome contient, entre autres « inédits » de Gœthe, une traduction d'un passage du chant VII de l'Odyssée, des pensées sur la liberté et l'égalité, une correspondance avec Conta et des lettres à Zelter, un long passage du *Journal* de la belle et naïve Lili Parthey qui raconte son « extase » après avoir vu Gœthe et reçu de lui deux baisers — et, de fait, la conversation du poète avec Mlle Parthey a été infiniment variée et intéressante, et l'on comprend l'enthousiasme de la jeune fille. — Parmi les articles de fond, citons des conférences de Th. Creizenach (*Gœthe als Befreier*), de Veit Valentin (*Gœthe franc-maçon*), de Max Morris (*Méphistophélès*), d'E. Kilian (*Une représentation du Goetz d'après l'édition de 1773*), de Rod. Hildebrand (*les lieds de Gœthe*), d'Ad. Stern (*Gœthe et Dresde*), de W. Stieda (*Gœthe et la manufacture de porcelaines d'Ilmenau*). On trouvera dans les Mélanges plusieurs notes curieuses, sur *Clavigo* à Vienne, sur le *Roi des aulnes*, sur la critique que Senckenberg fit de *Werther*, et des notices nécrologiques sur Martin Schubart, Nietzsche (et ses rapports avec Gœthe), Veit Valentin. A la fin du volume, après l'index, a été reproduit le discours prononcé par R. M. Meyer dans l'assemblée générale du 1er juin et qui avait pour sujet *Gœthe psychologue*.

A. C.

Étude de littérature et d'histoire par Albert Sorel, de l'Académie francaise. Paris, Plon. 1901. In-8°, 278 p. 3 fr. 50.

Ce n'est pas le premier recueil d'études que publie M. Sorel. Il a déjà fait paraître des *Lectures historiques* et deux volumes d'*Essais d'histoire et de critique*. Le recueil qu'il nous donne aujourd'hui, porte le titre d'*Essais de littérature* et la littérature y est, en effet, largement représentée. M. S. montre que Guillaume Guizot a eu tort, dans son *Montaigne*, de regarder comme pernicieuse l'influence de l'auteur des *Essais ;* il loue le *Pascal* de M. Boutroux et, parlant à son tour des *Pensées*, il assure qu'il n'y a « nulle part tant d'ouvertures sur l'homme qu'en ce pays-là »; il compare Taine et Sainte-Beuve, Taine « grand constructeur », Sainte-Beuve « admirable collectionneur »; il analyse avec finesse les causes de la mauvaise humeur qu'avait Sainte-Beuve contre les historiens philosophes; il fait voir ce que Maupassant doit à la terre normande. L'histoire a naturellement la plus grande part : M. S. apprécie le *Basile* de M. Schlumberger, le *Nointel* de M. Vandal, le *Drame des poisons* de M. Frantz Funck-Brentano, la *Comtesse Potocka* de M. C. Stryienski, le *Napoléon* de M. Frédéric Masson, le *Waterloo* de M. Houssaye, le *Blosseville* de M. Louis Passy; il expose

de la façon la plus vive et la plus intéressante l'impression qu'il a gardée de la lecture de la campagne de Russie « où l'homme n'a jamais paru plus grand et plus misérable à la fois, plus douloureux et plus héroïque »; il étudie le maréchal de Castellane, militaire par dessus tout, parlant des hommes avec une parfaite liberté d'esprit, prenant sur son carnet des notes très précieuses pour l'histoire de la société française; il conclut des *Souvenirs* de M. d'Haussez que la Restauration était vouée à une chute inévitable, mais qu'il faut corriger cette lecture par celle du sage et véridique Viel-Castel; il juge les *Mémoires* de Bismarck « où s'étale le maigre canevas sur lequel se brodent les grandes actions de l'histoire », où l'on voit « par quels motifs subalternes se décident les affaires que les peuples ne trouvent peut-être si magnifiques que parce qu'ils les payent de leur sang, tout ce qu'il y a de gauche et de boiteux dans la marche des souverains et de leurs ministres, de combien de misères est faite l'œuvre de l'homme d'état, misères du métier à apprendre parmi les petites affaires et les petites gens, misères du métier à exercer au milieu des jalousies, des intrigues de la cour, de la résistance sourde des rivaux, des incertitudes du maître ». Tous les lecteurs et admirateurs de M. S. accueilleront avec joie ce nouveau volume d'un contenu si varié. Ils y trouveront de l'excellente critique littéraire, de jolis croquis normands — comme l'étude sur le Honfleurais Eugène Boudin — des vues perçantes sur l'histoire, et une foule d'idées, de pensées suggestives, car M. Sorel, comme il le dit (p. 212), se laisse aller à méditer, et tout cela exprimé dans une langue originale, vigoureuse et vivante.

A. C.

Frantz Funck-Brentano. **La mort de la Reine (Les suites de l'affaire du Collier)**, d'après de nouveaux documents recueillis en partie par A. Bégis. Paris, Hachette, 1901. In-8°, 262 p.

Les lecteurs de l'*Affaire du Collier* ne pouvaient manquer de désirer connaître « la destinée ultérieure des personnages mêlés à l'intrigue ». Ils ne reprocheront pas à M. Frantz Funck-Brentano de les avoir fait languir. Trois mois ne se sont pas écoulés depuis que j'ai rendu compte à cette place du premier volume, et j'ai déjà l'agréable mission d'annoncer le second.

Sans assurer à ceux qui l'attendaient qu'ils y trouveront l'exceptionnel attrait qu'offrait le récit d'un drame si mouvementé, je puis leur prédire qu'ils s'intéresseront vivement aux *suites* de l'aventure. L'écrivain a mis tous ses soins à atteindre ce but. Information judicieusement puisée parmi de multiples sources, mise en œuvre experte, style imagé et haut en couleur, tour à tour ferme, ironique ou ému suivant les situations, toutes les qualités apportées dans le développement de l'intrigue se retrouvent dans l'exposé de l'épilogue.

C'est qu'elle est de conséquence, aux yeux de l'historien, cette suite de l'Affaire du Collier. M. F.-B. pense, comme Napoléon, Mirabeau, Gœthe et les mieux renseignés des érudits contemporains, que l'impopularité de Marie-Antoinette pendant les dernières années de son règne et la haine implacable dont elle fut poursuivie par les révolutionnaires, ont leur origine dans cette affaire. Dès lors, les fausses accusations de tout genre redoublèrent contre cette malheureuse victime et la calomnie réussit si complètement à la rendre odieuse qu'un peuple entier, inconnu d'elle et sans la connaître, s'accorda pour faire de sa mort le plus affreux des martyres. Il y a sans doute peu d'inédit dans le chapitre où M. F.-B. redit, lui centième, la réunion de tortures physiques et morales qui accablèrent à la fois la femme, la reine, l'épouse et la mère, mais tout ce qui, dans ce déchirant événement, est fait pour instruire, édifier et attendrir, y est éloquemment résumé, et l'on est remué par ces accents auxquels ne font pas tort les pages superbement indignées d'écrivains antérieurs. Aussi, lorsqu'après avoir lu ce poignant supplice, on resonge aux autres personnages de l'Affaire du Collier, dont M. F.-B. achève de retracer la carrière et de peindre l'âme dans le même volume, on a le cœur soulevé de mépris et de dégoût. Comment s'apitoyer sur la fin pourtant si lamentable de Jeanne de Valois de Lamotte, l'abjecte coquine qui s'y reprend à deux fois pour amonceler dans des livres écœurants de perversité, les plus orduriers mensonges sur la vie de Marie-Antoinette ? Leçon pour tous les temps : le même peuple qui devait martyriser la reine, considérait Jeanne de La Motte comme la victime d'une erreur judiciaire dans le procès du collier ! Bien plus, des gens de cour, Marie-Antoinette elle-même, peut-être, faisaient évader de Sainte-Pélagie cette créature satanique et l'envoyaient en Angleterre où elle écrivait ses scandaleux ouvrages.

C'est là qu'elle retrouva Cagliostro. Le plaindra-t-on aussi celui-là ? Par la plus étrange destinée, ce charlatan cynique que tant de friponneries n'avaient pu priver de la liberté, meurt dans une prison du Saint-Office, condamné comme franc-maçon. M. F.-B. flétrit les moines qui tuent un homme pour ses opinions. Bien. Mais quel dommage que le baron de Breteuil n'ait pas fait disparaître plus tôt ce faux comte dont il devait être finalement la victime, et qu'il avait exactement identifié avec un coquin de Sicile, Joseph Balsamo, futur héros d'Alexandre Dumas !

M. F.-B. consacre quelques pages à Toussaint de Beausire, mari de la pseudo-baronne d'Oliva. Il l'appelle un « type moyen de révolutionnaire » et l'assimile à Mirabeau, à Carnot, à Saint-Just et à Robespierre. Il a raison de craindre qu'on n'accueille pas aisément ce jugement.

Ce n'est qu'après avoir raconté la mort de la reine que l'historien se ressouvient du cardinal de Rohan qui lui est toujours sympathique

et qui termine sa vie dans son diocèse en faisant le bien, et du mari de Mme de La Motte, Lamotte-Collier, devenu policier, mais resté escroc. Les articles relatifs à ces deux personnages semblent ternes à la fin d'une œuvre où les précèdent de vigoureux portraits et un si intéressant récit.

A mon avis, M. Funck-Brentano qui, joint à son talent d'historien des qualités de romancier et de dramaturge, aurait dû intervertir l'ordre de ses derniers chapitres et finir par la mort de la reine. Par cette disposition, il eût donné un mérite littéraire de plus à son beau livre, dont plusieurs chapitres sont entièrement nouveaux.

J. Chavanon.

Erich Marcks. **Kaiser Wilhelm I,** 3e édition augmentée. Leipzig, Duncker, 1899, xviii-407 pp. in-8o.

C'était d'abord un article de l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, un article considérable, il est vrai, et qui avait été remarqué. L'article agrandi est devenu un livre en 1897, et en voici la 3e édition, remaniée et augmentée (407 pp. au lieu de 370).

Ce serait beaucoup trop peu de dire que c'est la meilleure biographie de l'Empereur Guillaume (les autres ne peuvent même pas être comparées à celle-ci, tant elles sont d'un ordre inférieur). Et ce ne sera certainement pas trop de dire que c'est un des plus solides travaux qui existe en histoire contemporaine.

Un ouvrage de ce genre présentait bien des difficultés; M. Marcks les a toutes vaincues; et d'une façon si aisée qu'on ne les aperçoit pas en le lisant. C'est à la réflexion seulement qu'on découvre tout ce qu'il a fallu de science, de critique, de discernement, de tact et de sûreté de jugement pour produire une œuvre aussi accomplie.

La masse des matériaux était énorme. M. M. a lu tous les documents imprimés (son dernier remaniement lui a permis de profiter de la publication des souvenirs de Bismarck et du journal de M. Busch). La mode — qui paraît devenir générale dans la littérature historique allemande — des livres d'histoire sans aucune note au bas des pages lui interdisait d'indiquer ses références. Il y a suppléé, à la fin de l'ouvrage, par une bibliographie critique des sources divisée suivant les chapitres, et il a mis dans ces 12 pages tant de renseignements et de remarques qu'il devient possible de retrouver sur quels documents et quelles raisons critiques s'appuie chacune des affirmations de son texte. Il a donné là un modèle qui peut servir de solution à un des problèmes pratiques les plus embarrassants dans la rédaction de l'histoire contemporaine.

De ces sources, les plus instructives pour l'histoire personnelle de Guillaume, ce ne sont pas les actes officiels, les écrits militaires, les

biographies officieuses; ce sont les lettres privées et les recueils de souvenirs, surtout ceux de Gerlach, Roon, Bernhardi, Bismarck. Les documents de ce genre sont remplis d'appréciations subjectives et de menues erreurs qui les rendent très dangereux. M. M. les a traités avec une critique prudente et ferme en les contrôlant par une comparaison continue. Je signale en particulier les remarques critiques sur les sources de la Révolution de 1848, sur les négociations avec le duc d'Augustenbourg en 1864 et avec la France en 1866, sur le journal du roi de Roumanie (négociations avec l'Espagne).

L'histoire personnelle de Guillaume a été si intimement mélangée à l'histoire de la Prusse, puis de l'Empire, qu'il était difficile de la dégager. M. M. a pourtant réussi à écrire une biographie où il n'est jamais question que de son personnage et où jamais on ne cesse de comprendre les évènements dans lesquels ce personnage a vécu et le rôle personnel qu'il a joué.

Le héros n'était pas de ceux qui rendent facile la tâche de leur biographe. Guillaume a été un honnête souverain et un chef d'armée correct, sans aucune espèce de génie d'aucun genre; il est bien difficile d'intéresser pendant 400 pages aux actes d'un homme si universellement moyen. Le voisinage de Bismarck aggrave encore l'impression par le contraste, on a peine à écarter la comparaison avec Louis XIII éclipsé par Richelieu. Et quand le biographe est un sujet fidèle et un fonctionnaire royal, c'est une opération délicate de combiner le respect du souverain avec le respect de la vérité. M. M. s'en est tiré sans jamais rien sacrifier de son devoir d'historien. On peut voir — p. 28 à propos d'un amour de jeunesse pour la princesse Radziwill, p. 71, à propos de l'exil du prince en mars 1848, p. 111 à propos de son évolution vers le libéralisme en 1854, et surtout dans les chapitres sur les relations entre Guillaume et Bismarck — avec quelle discrétion M. M. laisse entrevoir ce qu'il ne serait pas séant de dire en propres termes. Peut-être même a-t-il été trop discret sur un point qu'il indique en quelques mots, l'entrée de Guillaume dans la franc-maçonnerie. Mais presque toujours la curiosité du lecteur le plus exigeant trouvera une pleine satisfaction; car toutes les parties de la carrière du prince, du roi, de l'Empereur sont traitées avec un égal amour et dans une proportion toujours exacte avec l'importance de chacune.

L'exposé est strictement chronologique; mais chaque période porte un titre qui en résume le caractère dominant, de façon à justifier le sectionnement. — L'Enfance 1797-1815. — Sous Frédéric-Guillaume III 1815-1840. — Sous Frédéric-Guillaume IV 1840-1857 (divisé en 4 sections, Avant la Révolution, la Révolution, l'Union 1849-1850, la Réaction). — Les années de la politique personnelle 1857-1862. — La grande décade 1862-1871. — Les années d'Empereur 1871-1888 (divisé en 2 sections, période libérale 1871-1879,

« Nouvelle voies » 1879-1888. Cet exposé de faits est vierge de toute « littérature », il n'y a même pas un chapitre sur « l'homme » ou la « psychologie » du personnage. Mais le récit est présenté avec tant de détails caractéristiques et une analyse si fine des motifs et des sentiments qu'on n'éprouve aucun besoin d'un portrait en pied.

Dans cette longue carrière, qui commence avec la campagne de 1814 et s'étend jusqu'aux tentatives de législation sociale et de politique coloniale, aucune partie n'est sacrifiée. Mais l'attention du lecteur se porte surtout sur les moments décisifs où la vie personnelle de Guillaume a été mêlée aux grands événements de l'histoire de l'Allemagne et de l'Europe, le conflit de 1862, la guerre de 1866, la guerre de 1870. Ce sont les passages où l'on attend l'historien avec le plus de curiosité et de défiance; ce sont ceux aussi où M. M. a montré le plus clairement son tempérament d'historien. Ils m'ont paru d'une rigueur de critique, d'une justesse de vue, d'une modération de sentiment et d'une précision de termes irréprochables. Avec une franchise vraiment scientifique ce biographe de l'empereur Guillaume déclare que le plus grand acte de son héros a été de remettre « la charge des actes dans les mains d'un autre ». Les origines de la déclaration de guerre de 1870 sont étudiées avec le même scrupule de vérité historique; après avoir montré la part incontestable de responsabilité qui revient au duc de Gramont, M. M. explique comment Bismarck a entraîné son roi malgré lui, en donnant au télégramme d'Abeken « une rédaction qui se justifiait pleinement par la lettre et par le sens et qui pourtant dépassait largement la véritable intention de Guillaume que Bismarck lui-même appréciait sans doute ». — « Le ton de cette dépêche faisait ce que Bismarck et ses deux compagnons auraient fait à la place de Guillaume. » Voilà bien l'explication la plus juste de la prétendue « falsification » de la dépêche d'Ems.

Les changements de politique, l'alliance avec les libéraux après 1866, la rupture avec les libéraux et la réconciliation avec le pape depuis 1879 sont exposées avec la même franchise. On voit comment dans les deux cas le souverain s'est laissé guider par son ministre, à contre-cœur quand il lui a fallu gouverner d'accord avec les libéraux, car Guillaume a toujours été de sentiments conservateurs.

Si l'on surprend parfois, dans cet ouvrage si mesuré de ton, une nuance de partialité subjective, ce n'est pas le héros lui-même qui en est l'objet. On n'y trouvera pas de flatterie à l'adresse de Guillaume; mais par endroits on sent percer le culte de Bismarck, l'adoration pour l'homme qui a créé « les œuvres qui aujourd'hui encore dépassent et dominent toute vie, l'unité, l'armée, la monarchie ». La contemplation de toutes ces forces a fait oublier peut-être à M. E. Marcks que le vainqueur du conflit parlementaire, l'organisateur du Reichstag sans indemnité parlementaire, le créateur du gouvernement impérial irresponsable, a jeté le peuple allemand hors des

conditions normales de l'évolution politique européenne et l'a livré sans défense à une aristocratie bornée, un clergé fanatique et une bureaucratie inintelligente.

Ch. SEIGNOBOS.

Otto von der PFORDTEN, **Werden und Wesen des historischen Dramas.** Heidelberg, C. Winter, 1901, in-8° de VII-207 pp.

Poète dramatique lui-même, disciple d'Ernst von Wildenbruch et auteur d'un *1812* et d'un *Roi de Rome*, qui appartiennent au genre dont il étudie ici l'évolution et les caractères, M. von der Pfordten semble s'affranchir malaisément de je ne sais quelle arrière-pensée d'indirect plaidoyer *pro domo*, ou *pro aris* en tout cas. Peut-être ne fallait pas moins, pour se faire l'avocat enthousiaste du drame historique, « la seule variété supérieure de drame qui soit conforme à la nature de l'esprit allemand », que cette préoccupation personnelle; elle inspire, en revanche, une théorie contestable qui reparaît en plusieurs endroits, même dans la partie purement dogmatique de l'ouvrage. M. von der P. veut à toute force qu'un large essor politique et une pleine satisfaction nationale soient les conditions éminentes, et presque déterminantes, d'un épanouissement du drame historique : et il songe à l'Angleterre d'Élisabeth et à l'Espagne de Philippe II, — et aussi, et surtout, au nouvel Empire d'Allemagne, — sans examiner si un vif sentiment de la solidarité nationale ou du passé ethnique, le retentissement d'épreuves ou de catastrophes communes, ne crée pas tout aussi bien cette atmosphère de *bewusst-national* qui lui semble favorable au drame historique. Qu'il considère, par exemple, les angoisses du Danemark au commencement du XIXe siècle, si propices à l'ardent scandinavisme d'un Oehlenschläger, ou les temps qui suscitèrent des œuvres isolées, il est vrai, mais significatives, comme *le Siège de Calais* ou *la Fille de Roland*... Quoi qu'il en soit, il semble que cette théorie même, autant que l'information hâtive, contribue à rendre la première partie (historique du genre) si contestable dans ses conclusions et si peu sûre dans ses données [1]. La deuxième partie

---

1. M. v. d. P. réduit plus que de raison (p. 36) l'influence de Sénèque sur le drame anglais avant Shakespeare : les *chronicle plays* qu'il cite résultent d'une combinaison d'inspiration historique et d'imitation littéraire, plutôt qu'ils ne représentent celle-là seulement ; lire *the true* Tragedy *of Richard III* ; Soumet (p. 50) n'est pas un *pur théoricien* ; Dumas père (p. 51) n'est pas le *successeur spirituel* de V. Hugo ; Racine a discuté avant Weise la question des devoirs du poète à l'égard de la vérité historique (p. 66); est-ce vraiment l'accent médiéval des scènes de genre de *Faust* qui lui donne sa chaleur et sa vie (p. 72)? Otto Ludwig méritait au moins autant d'être cité, p. 78, que Rückert. La véritable essence de la tragédie classique française n'est certainement pas comprise (cf. p. 188).

(théorie) examine, avec une insistance qui a l'avantage de n'être pas trop abstraite et spéculative, les conditions intrinsèques et les éléments constitutifs du drame historique : c'est, à mon sens, la meilleure et la plus intéressante des trois divisions du livre, la plus féconde en idées et en distinctions ingénieuses ; car la troisième (partie pratique), avec son souci de guider l'apprenti « dramatiste historique », prend trop souvent des allures de manuel, non sans confesser que c'est en assistant aux répétitions de ses propres pièces que le poète fait son véritable apprentissage. Et ne peut-on pas s'étonner que l'auteur, dont le livre veut être certainement un traité pratique plutôt qu'une œuvre de pure histoire littéraire, reproche à plusieurs reprises au théâtre français de procéder de la réflexion et de la théorie plutôt que de l'inspiration spontanée ?

F. Baldensperger

E. Adickes. **Kant contra Haeckel. Erkenntnisstheorie gegen naturwissenschaftlichen Dogmatismus;** Berlin, Reuther und Reichard, 1901; in-8°, 129 p.

Le livre de M. Adickes est une des études les plus considérables et les plus intéressantes qu'aient provoquées les *Weltrætsel* de Haeckel. M. A. est un néo-kantien que l'intrépidité dogmatique de Haeckel irrite et scandalise et qui proteste, au nom du criticisme contre la prétention du grand naturaliste à présenter sa philosophie comme basée sur les résultats derniers de la science. Avec beaucoup de justesse il fait observer que le prétendu « monisme » de Haeckel est en réalité un matérialisme à peine déguisé et insuffisamment défini qui, en ce qui concerne la question capitale des rapports de la pensée et de la matière du monde psychique et du monde physique, hésite entre trois solutions matérialistes qu'il ne parvient pas à distinguer nettement l'une de l'autre (les phénomènes psychiques conçus soit comme *propriété* de la matière, soit comme *mouvements*, soit comme *conséquence* de mouvements) et la solution moniste ou spinoziste (*parallélisme* des phénomènes psychiques et physiques) vers laquelle il semble incliner parfois tout en la repoussant en thèse générale. M. A. démontre sans peine toute la fragilité d'une théorie qui se base en somme sur ce réalisme naïf depuis longtemps réfuté par Kant, qui croit pouvoir se passer d'une critique approfondie de la connaissance et qui, alors que nous ne connaissons *immédiatement* et de façon certaine que des faits psychiques, alors que la matière n'est au fond pour nous qu'une construction — d'aucuns disent même une illusion — de notre esprit, prétend au contraire partir de la matière et du mouvement — c'est-à-dire de l'inconnu — pour expliquer les phénomènes psychiques eux-mêmes ! Et il conclut que l'explication du monde proposée

par Haeckel repose, tout compte fait, non pas du tout sur l'évidence scientifique, mais simplement sur un acte de foi ; que son monisme est une « religion » aussi indémontrée et indémontrable que toutes les autres religions, — une religion qui repose sur une hypothèse au moins aussi invraisemblable que celles qui sont à la base du christianisme, et qui a le tort de s'affirmer avec un dogmatisme intolérant, avec une irritante suffisance et un mépris parfaitement injustifié pour toutes les autres croyances, en particulier pour la religion chrétienne.

Il est difficile, je crois, de ne pas donner raison sur presque tous les points à M. A. et de ne pas reconnaître avec lui que les théories de Haeckel ont le tort grave de manquer parfois de précision philosophique et surtout de ne pas tenir compte des résultats à certains égards définitifs, semble-t-il, de la critique kantienne. Ce sont là des défauts manifestes que l'étude vigoureuse et précise de M. A. met en évidence avec une impitoyable clarté. En revanche, il faut bien avouer, d'autre part, qu'on ne pourrait sans injustice porter, d'après cette étude, un jugement d'ensemble sur les *Weltrætsel*, car elle laisse dans l'ombre tout ce qui fait l'intérêt de cet ouvrage et justifie, dans une certaine mesure au moins, le succès retentissant d'un livre qui s'est vendu en quelques mois à plus de 10,000 exemplaires : la belle foi rationnaliste de Haeckel, sa volonté inébranlable d'aller jusqu'au bout dans la recherche de la vérité scientifique sans jamais se laisser arrêter par aucune autorité extérieure, spirituelle ou temporelle, son affirmation énergique que la science ne doit pas rester purement spéculative et théorique, mais qu'elle doit tendre à s'épanouir en une conception générale de l'univers, en une religion et une morale.

Henri LICHTENBERGER.

A magyar nép multja és jelene (Le passé et l'état actuel du peuple hongrois), par E. BENEDEK. Tome II. Budapest, Athenaeum, 1900. — 463 pages, in-4°. — Avec de nombreuses illustrations.

Voilà le second volume de cet ouvrage remarquable sur l'âme du peuple hongrois. Dans le premier volume (voy. *Revue*, 1899, n° 24) M. Benedek a retracé l'histoire du paysan magyar jusqu'à la Révolution de 1848-1849 qui l'avait affranchi de la glèbe. Dans le second volume il pénètre dans sa vie privée et l'accompagne « depuis le berceau jusqu'à la tombe ». L'auteur qui a recueilli en cinq beaux volumes les contes et les légendes du peuple magyar et qui connaît à fond les trésors de la poésie populaire, est un des meilleurs conteurs de la *Jeune Hongrie*. Son livre est attachant comme ses romans. Le premier chapitre intitulé : *Fészekrakás* (Construction du nid) est une étude fort serrée de la façon dont le paysan — surtout le paysan sicule en Transylvanie — construit sa maison. Il nous donne en même

temps de nombreux détails sur les demandes en mariage et sur les cérémonies nuptiales. Le chapitre II nous initie aux jeux et à la vie scolaire du jeune paysan. M. Benedek nous montre les efforts constants du gouvernement hongrois pour faire pénétrer l'idée de l'instruction obligatoire jusque dans le plus petit village. Il parle surtout avec beaucoup d'enthousiasme des dernières réformes du Ministre de l'Instruction publique, M. Wlassics, qui, en effet, par la fondation de centaines d'écoles primaires, par le souci constant d'améliorer le sort des instituteurs, a bien mérité du pays. Cependant les détails trop nombreux que l'auteur donne sur les plans d'études, sur la construction des écoles, en un mot, tous les documents officiels auraient pu être supprimés. Ils figureraient mieux dans un ouvrage sur l'Instruction en Hongrie que dans cet exposé destiné au grand public. — Le chapitre le plus intéressant est celui que M. Benedek intitule : *L'âme du peuple* (*A nép lelke*). Il y a là une riche mine pour le folkloriste; les plus belles chansons populaires sont citées à l'appui de telle ou telle coutume locale. Nous y trouvons même la reproduction de plusieurs scènes dramatiques jouées dans les villages à Noël et à la Fête des Rois. Ces dialogues sont les seuls échantillons de l'ancienne poésie dramatique magyare. — Le chapitre : *L'impôt du sang* nous retrace la vie du paysan à la caserne; puis, nous le voyons au travail dans la forêt et dans les champs. Les études remarquables de M. Herman sur l'ancienne vie pastorale et sur la pêche hongroises sont largement mises à contribution. Les deux derniers chapitres donnent des renseignements sur la vie municipale des villages, sur les cimetières et les coutumes observées dans les deuils de famille.

Ce volume, richement illustré, devrait être répandu non seulement parmi la population des villages hongrois, mais aussi, dans une bonne traduction, parmi les Slaves et les Roumains qui habitent le sol magyar.

J. Kont.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 octobre 1901.

M. Marcel Dieulafoy continue la lecture de son mémoire sur les origines de la jalousie et du point d'honneur en Espagne.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — **18 novembre** — **1901**

P. Foucart, Les grands mystères d'Eleusis. — Funk, Études sur l'histoire de l'Église. — Vondrak, Grammaire du vieux slave. — Chomton, L'église Saint-Bénigne de Dijon. — O. de Gourcuff, Gens de Bretagne. — Skeel, Voyages à Rome. — Macé, Un opuscule d'Isidore de Séville. — P. Meyer, Notice d'un légendier français.— Bémont, Rôles gascons, II. — Comptes de Jeanne de Laval, p. Ubald. — Jack Straw, p. Schütt. — Azar du Marest, A travers l'idéal. — Arnold, Rostand. — K. Fischer, Charles-Alexandre de Saxe. — E. Wolff, Douze ans de lutte littéraire. — Grisebach, Entretiens et monologues de Schopenhauer. — Weise, La langue allemande. — Publications scandinaves. — Académie des inscriptions.

Les Grands Mystères d'Éleusis. — Personnel. Cérémonies, par Paul Foucart. Extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. T. XXXVII. Paris. Imprimerie nationale. Klincksieck, 1900. Un vol. in-4° de 156 pages.

M. P. Foucart vient de publier la suite de son grand travail sur les Mystères d'Éleusis. Dans un premier mémoire, il avait recherché quelles étaient la nature et l'origine de ces mystères, et il avait conclu à une importation égyptienne. La discussion, qu'il établissait, s'appuyait sur certains faits particuliers au culte d'Éleusis, faits dont l'explication était restée jusqu'ici obscure, et qui semblent s'éclaircir quand on les compare à des pratiques en usage dans certains cultes égyptiens, par exemple dans le culte d'Osiris et d'Isis. Nous n'avons pas à rouvrir ici la discussion ; mais on peut bien dire que, si déjà les anciens avaient rapproché Isis de Déméter, si déjà ils avaient relevé les traits de ressemblance que présentent ces deux divinités, M. Foucart, en poussant la discussion plus loin que ne pouvaient le faire les anciens, a présenté une explication qui rend très plausible l'importation en Grèce du culte d'Isis. On a dit que le système de M. F. avait précisément le défaut d'être un système ; que tout y était trop bien ordonné ; que l'édifice trop bien disposé n'avait que les apparences de la solidité. Cependant si l'on prend quelques-uns des faits que M. F. a mis en lumière, tels que l'importance attribuée dans le culte d'Éleusis à la voix humaine, tels que le pouvoir qu'on supposait au nom de la divinité, nom tenu secret et qu'il fallait connaître pour que l'invocation adressée au dieu eût son plein effet, tels surtout que cette explication si neuve de l'enseignement donné aux initiés, enseignement qui serait analogue à celui qui était consigné

dans le *Livre des morts* en Égypte, quelques réserves que l'on se croit obligé de faire sur tout le système, on sera bien forcé de reconnaître que les faits que nous venons de citer ont une haute importance, que nous avons là quelques points fixes sur lesquels nous pouvons nous appuyer; et, puisque ici l'influence de l'Égypte apparaît clairement, il faut bien conclure à la réalité de cette influence, ce qui est le point essentiel de la démonstration.

Avec le mémoire dont nous rendons compte aujourd'hui, nous sommes sortis du domaine des hypothèses; nous avons quitté l'obscurité des temps primitifs pour entrer dans la lumière de l'histoire, lumière encore un peu indécise, mêlée d'ombres bien souvent, mais qui nous permet au moins de nous guider, de discerner les ensembles; dans les parties encore obscures nous voyons, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, la clarté se faire et une vérité nouvelle s'ajouter au trésor de nos connaissances.

M. F. traite deux questions dans ce mémoire, le personnel et le culte. L'un et l'autre présentent des traits particuliers, qu'on ne retrouve que rarement dans les autres cultes d'Athènes. D'abord les Mystères n'étaient pas primitivement une fête athénienne; le culte des deux déesses appartenait à Éleusis; quand cette ville fut soumise à Athènes, la fête fut conservée; on voulut seulement qu'une partie des cérémonies fût célébrée dans la capitale. De plus, les Mystères étaient la propriété de deux familles, les Eumolpides et les Kéryces. Il y avait ainsi un enchevêtrement de droits et de privilèges, qui devait amener, et qui amenait des conflits. Grâce à M. Foucart, nous pouvons voir aujourd'hui la part d'attributions qui était réservée à chacun, et comment cette institution si compliquée fonctionnait sans qu'il se produisît trop de chocs.

Enfin, et c'est là le trait original entre tous, les Éleusinies comprenaient un enseignement secret; c'étaient des Mystères; la fête avait des initiés. Elle employait par conséquent un personnel particulier, des prêtres, des magistrats, qui n'appartenaient qu'à elle. Toutes les fêtes d'Athènes avaient des hiéropes, des épimélètes; la fête des Éleusinies seule avait un hiérophante, un dadouque. Ce qui est le plus étonnant, c'est que nous trouvons là le commencement d'un véritable sacerdoce. Ainsi l'hiérophante est nommé à vie; il est astreint au célibat; il a de plus l'hiéronymat, il perd son nom pour ne plus porter que le nom de sa charge. Ces traits sont très curieux; il faudrait cependant se garder de comparer véritablement un hiérophante à un prêtre de nos jours; les différences sont encore plus considérables que les ressemblances. Les pages consacrées par M. F. à l'hiérophante sont parmi les plus intéressantes et les plus neuves de l'ouvrage; toutes les difficultés relatives au mode d'élection, aux attributions, au célibat, au hiéronymat sont résolues de la façon la plus plausible. L'hiérophante est toujours choisi dans la vieille famille

Éleusinienne des Eumolpides. Le dadouque, le second en importance des prêtres d'Éleusis, est pris, au contraire, dans une famille, très probablement d'origine athénienne, celle des Kéryces. M. F. montre que c'est surtout dans les cérémonies relatives à l'initiation que se marquait le mieux l'infériorité du dadouque vis-à-vis de l'hiérophante.

L'analyse de tout le mémoire nous entraînerait trop loin ; nous allons seulement indiquer quelques-uns des points sur lesquels M. F. a plus particulièrement fait la lumière. Il ne faut pas croire que les deux familles des Eumolpides et des Kéryces avaient seules la propriété du culte d'Éleusis, et que ce sont elles qui sont désignées sous ce titre τὰ γένη τὰ περὶ τὼ θεώ. M. F. prouve qu'il n'y a pas d'exemple de cette locution pour désigner les Eumolpides et les Kéryces ; il faut voir là d'autres familles, qui n'avaient pas le privilège d'initier, mais qui avaient à remplir quelques offices se rapportant au culte de Déméter et de Coré. Il n'y a pas lieu de retenir l'hypothèse de François Lenormant, d'après laquelle il y aurait eu à Éleusis une hiérarchie féminine analogue et parallèle à la hiérarchie des prêtres choisis dans le sexe viril. On peut dire d'abord qu'une telle hiérarchie répugnait aux habitudes des Athéniens; on voit ensuite qu'il n'y a que le hiérophante et la hiérophantide qui présentent quelque analogie. A propos de cette dernière prêtresse, M. F. revendique très justement pour lui l'explication qu'il a donnée (*Revue de philologie*, 1893, p. 202), de l'inscription *Corp. insc. Att.*, III, 899. Il ne s'agit pas, dans cette inscription, de l'impératrice Sabine, femme d'Hadrien, mais de la hiérophantide de Coré. M. Aug. Mommsen, dans son livre *Feste der Stadt Athen*, publié en 1898, a proposé la même explication sans citer le nom de M. Foucart.

Parmi les points délicats du sujet, il faut citer le rôle à attribuer à ces ἱέρειαι παναγεῖς, qui étaient astreintes au célibat, et qui vivaient en commun; qu'était-ce encore que la prêtresse de Déméter et de Coré? Pour ces deux catégories de personnages, nos textes sont bien insuffisants. Une inscription qui donne la liste des sacerdoces éleusiniens semble bien conformer les explications de M. Foucart. Un autre point délicat que M. F. a très bien éclairci concerne les exégètes : il y a à distinguer l'exégète ἐξ Εὐμολπιδῶν, qui est au service de l'état, et les ἐξηγηταὶ Εὐμωλπιδῶν, qui sont au service de la famille des Eumolpides, et que celle-ci consulte quand il y avait à expliquer une de ses lois traditionnelles.

Grâce à quelques textes épigraphiques récemment découverts, nous connaissons assez bien aujourd'hui les cérémonies qui constituaient la fête des grands Mystères; en particulier, la chronologie de la fête est fixée d'une façon très satisfaisante. Le 13 de Boedromion, les éphèbes se rendaient à Eleusis; le 14, ils escortaient les objets sacrés qui étaient transportés d'Eleusis à l'Eleusinion d'Athènes; le 15, avait lieu l'ἀγυρμός ou réunion de ceux qui devaient être initiés; c'est à ce

moment que M. Foucart place avec raison la πρόρρησις ou proclamation d'interdiction contre ceux qui n'avaient pas le droit d'assister à la fête; le 16, les mystes se baignaient dans la mer; le 17 et le 18, était célébrée la fête des Epidauria, qui avait ainsi été intercalée au milieu des Mystères et qui ne regardait pas les initiés. Le 19 Boedromion était la journée la plus solennelle et la plus importante; c'est ce jour là qu'avait lieu la procession d'Iacchos qui rapportait les objets sacrés d'Athènes à Eleusis. La distance à parcourir étant de 20 kilomètres, on n'arrivait à Eleusis qu'après le coucher du soleil et à la lueur des torches; comme les Athéniens faisaient commencer le jour au moment où le soleil disparaît de l'horizon, la procession n'était donc terminée que dans la journée du 20. Le reste de l'ouvrage est consacré à des discussions topographiques sur la voie sacrée, sur les temples et les sanctuaires d'Eleusis.

Dans ce mémoire si riche en résultats nouveaux, tout est en discussion et en preuves; l'auteur ne pense qu'à bien établir ses démonstrations, et il le fait avec cette sobriété lumineuse, qui est la première qualité du style scientifique.

Albert Martin.

Kirchengeschichtliche Abhandlungen und Untersuchungen, von F. X. Funk, Erster Band, vi-516 pp.; Zweiter Band, v-483 pp. In-8°. Paderborn, F. Schöningh, 1897 et 1899. 16 mk.

M. Funk, professeur de théologie à l'Université de Tubingue, est maintenant le représentant le plus considérable de l'histoire ecclésiastique dans l'Allemagne catholique. Une extrême conscience, un esprit pondéré, une érudition ouverte à tous les côtés des questions, lui ont valu une autoritié reconnue par les savants de toute opinion. Son manuel, dont M. Hemmer a donné une traduction française, est un des meilleurs que nous possédions. Pendant plus d'un quart de siècle, M. F. a publié sur des points particuliers des études fort approfondies. Ces études, dispersées dans des recueils divers, mais surtout dans la *Tübingische Quartalschrift*, sont réunies désormais pour la plus grande commodité des historiens et aussi des étudiants : car elles sont le complément du manuel d'histoire ecclésiastique.

Elles portent principalement sur l'histoire intérieure de l'Église, les institutions, le culte, la discipline, la littérature. Il est impossible d'analyser en détail, encore moins de discuter, ces quarante-six mémoires, et plutôt que d'en choisir deux ou trois, il est plus utile pour les lecteurs de cette revue d'être très brièvement renseignés sur tous les sujets traités dans ces deux volumes.

Tome I. 1. La primatie de l'église romaine d'après Ignace et Irénée : interprétation dans le sens orthodoxe des deux textes célèbres.

— 2. Le choix des évêques dans l'antiquité chrétienne et au commencement du moyen âge : recueil et analyse des témoignages. — 3. La convocation des conciles œcuméniques de l'antiquité. Les empereurs ont convoqué les sept premiers conciles, sans demander aucune autorisation au pape, et leur conduite n'a pas soulevé d'objections. — 4. La confirmation des huit conciles généraux par le pape. Il n'y en a pas de preuves. — 5. Le célibat et le mariage des prêtres dans l'antiquité chrétienne. Le célibat est une pratique des ascètes rendue obligatoire pour les prêtres au commencement du IVe siècle, en Occident, et, en Orient, au VIe siècle. — 6. De l'ancienne discipline pénitentielle : sur le traitement des trois péchés capitaux. — 7. Les degrés pénitentiels dans l'antiquité chrétienne. Ces distinctions ne furent en vigueur qu'en Orient et partiellement. — 8. Les degrés du catéchuménat. D'une façon générale, on peut affirmer qu'il n'y en avait pas; réponse aux objections formulées contre cette conclusion depuis qu'elle a été publiée, en 1883. — 9. Le développement du jeûne pascal. A l'origine, déterminé par les paroles du Christ, Mt. IX, 15, et limité aux jours saints, il ne devient quadragésimal, avec des étendues variables, qu'à partir du IVe siècle. — 10. Les éléments de la cène dans Justin. L'usage de l'eau seule, à l'exclusion du vin, n'est attesté solidement pour les Églises catholiques que par saint Cyprien. *Ep.* 63, et ne se constate que dans quelques communautés africaines.— 11. Le rit de la communion : sur la déposition du pain dans la main du communiant, sur le mélange des deux espèces, sur la communion sous une seule espèce.—12. T. Flavius Clemens était chrétien, mais non pas évêque. Il ne peut être le même que le pape. — 13. Le rescrit d'Hadrien à Minucius Fundanus. La non-authenticité n'est pas démontrée.—14. Le canon 36 du concile d'Elvire. Il interdit le culte des images. — 15. La date du premier concile d'Arles : 314. — 16. Le Basilides des *Philosophoumena* n'était pas panthéiste. — 17. La question de la liste des papes dressée par Hégésippe. Il est douteux qu'Epiphane nous l'ait conservée, mais il est certain qu'Hégésippe en a fait une. — 18. Un éloge de pape ou d'évêque : édition et commentaire d'un morceau de 54 hexamètres latins découvert par J.-B. de Rossi, aujourd'hui classé dans l'Anthologie épigraphique de Bücheler, n. 787; Martin I, non Libère, ni Jean I, ni Félix II, est le pape auquel convient le mieux cet éloge. — 19. De l'histoire de l'ancienne église de Bretagne : sur le nom de cette église, ses rapports avec Rome, son clergé et ses moines, les degrés de la cléricature, le célibat et le mariage des prêtres, le culte des saints et des reliques. — 20. Le décret sur l'élection des papes dans le Décret de Gratien, c. 28, dist. 63. Ce décret a été pris par Yves de Chartres dans les actes du concile de 898 et attribué, par suite d'une méprise, à un pape Étienne. — 21. L'origine de la forme actuelle du baptême. Le baptême par infusion est aussi ancien que le baptême par immersion; il a été longtemps

un mode extraordinaire; l'usage de baptiser les tout jeunes enfants l'a généralisé, d'abord dans certaines régions au XIIIe siècle, mais la substitution fut très longue à se produire, et jusqu'au XVIIIe siècle, on trouve le baptême par immersion; il est encore pratiqué dans le rit ambrosien. — 22. A propos de la bulle *Unam sanctam :* étude du sens, principalement du mot *instituere*. — 23. Martin V et le concile de Constance : sur l'approbation donnée au concile par le pape. — 24. Épilogue au mémoire n° 3 : réponse à un article d'un théologien dogmatique.

Tome II. 1. Constantin et le christianisme. La conversion de l'empereur a eu des motifs religieux, non un but politique. — 2. Jean Chrysostome et la cour de Constantinople. La persécution injuste subie par Chrysostome le purifie, devant l'histoire, des légères imperfections humaines qu'il a laissé voir. — 3. Enseignements de Clément d'Alexandrie sur la famille et sur la propriété. — 4. Le commerce et l'industrie dans l'antiquité chrétienne. — 5. Le temps de l'épitre de Barnabé : la fin du Ier siècle et le règne de Nerva. — 6. La Didachè, sa date et ses relations avec les œuvres analogues. Elle est de la fin du Ier siècle. — 7. De la chronologie de Tatien. Son apologie a été écrite au temps de la mort de Justin, c'est-à-dire, d'après les calculs les plus sûrs, dans les années 163-167. Il est né après 120, peut-être vers 125. Il n'est resté dans l'église que cinq ans environ et quitta Rome pour retourner en Orient vers 175. Le *Diatessaron* peut être de la période non catholique. — 8. La date du *Discours véritable* de Celse : probablement 170-185. — 9. L'auteur des *Philosophoumena :* Hippolyte. — 10. Les fragments d'Irénée publiés par Pfaff. Le quatrième pourrait être à l'abri de tout soupçon ; il n'y a pas grandes objections contre le premier; le deuxième est tout à fait suspect; le troisième trahit un mélange de parties empruntées à Irénée avec une autre source plus récente. — 11. L'opuscule *Aduersus aleatores*. C'est une homélie, prêchée au IIIe siècle et probablement dans la seconde moitié, en un lieu qu'on ne peut déterminer. De l'attribution à Novatien d'autres traités de l'Appendice de Cyprien. — 12. La Constitution apostolique (égyptienne). — 13. Un prétendu mot de saint Basile sur le culte des images (ἡ τῆς εἰκόνος τιμὴ ἐπὶ τὸ πρωτότυπον διαβαίνει). Cité par Jean Damascène et autres en faveur du culte des images, il se trouve bien dans saint Basile, *De Spir. Sancto*, XVIII, 45 ; mais, employé dans une comparaison du Père et du Verbe avec le Roi et l'image du roi, il a un tout autre sens. — 14. L'*Expositio rectae fidei* du Pseudo-Justin. La rédaction la plus courte n'est qu'un extrait : la rédaction la plus étendue est l'ouvrage original; il ne peut être d'Apollinaire de Laodicée. — 15. Les deux derniers livres de saint Basile contre Eunomius. Ils ne sont pas de Basile, mais probablement de Didyme. Il y a la plus grande analogie littéraire entre Basile et Didyme. — 16. Les douze articles de foi attribués à Grégoire le Thaumaturge. Ce symbole

ne peut être d'un apollinariste. — 17. Les actes d'Ignace. Le document a beaucoup de points faibles et son authenticité n'est nullement démontrée. — 18. L'apollinarisme du Pseudo-Ignace. Il n'est ni arien ni semi-arien; le mot ὁμότιμος, qu'il emploie, est un équivalent de ὁμοούσιος et parfaitement orthodoxe; l'ensemble de sa doctrine ne dépasse pas le subordinatianisme, position théologique de la plupart des contemporains de Nicée, et, en particulier, d'Apollinaire. — 19. L'époque des Constitutions apostoliques. Elle se place vers 400. Le principal argument en faveur d'une date plus ancienne est l'usage qu'en a fait Epiphane, vers 375. Mais il a perdu sa valeur, depuis la découverte de la Didascalie des apôtres. C'est la Didascalie, non les Constitutions, qu'a connue Epiphane. — 20. Gerson et Gersen. Gersen est un fantôme qui n'a pas eu d'existence. L'Imitation n'est pas du XIIIe siècle. — 21. L'auteur de l'Imitation : Thomas à Kempis. — 22. La question de Galilée. Il résulte des documents, de la façon la plus claire, que la théorie de Copernic a été déclarée hérétique comme contraire à l'Ecriture sainte. Le jugement des onze théologiens consultés par le Saint Office, est le suivant : « *Omnes* dixerunt dictam propositionem esse stultam et absurdam in philosophia, et *formalitater haereticam*, quatenus *contradicit expresse sententiis S. Scripturae in multis locis* secundum proprietatem uerborum et secundum communem expositionem et sensum SS. Patrum et Theologorum doctorum. » La congrégation de l'Inquisition fit sien ce jugement dans sa séance plénière du 25 février 1616, présidée par le pape. A la suite d'un second procès, Galilée fut condamné personnellement par l'Inquisition, en 1633, à une rétractation et à la prison. Dès le 5 mars 1616, l'Index avait interdit divers livres où était enseignée la nouvelle « hérésie ». Ainsi les deux organes officiels de l'Eglise romaine en matière dogmatique se sont prononcés dans le même sens. Si les théologiens protestants ont partagé l'opinion de leurs confrères catholiques, ceux-ci n'en sont pas excusés, puisqu'ils prétendaient rendre des décisions irréformables. Cette unanimité prouve simplement que les théologiens dogmatiques en général sont incapables de s'élever au dessus des idées de leur temps et de leur milieu. La pièce du 26 février 1616, constatant qu'interdiction a été faite à Galilée d'enseigner désormais le système de Copernic, n'est pas un faux, comme on l'a prétendu pour sauver le second procès. La défense d'élever un mausolée sur les restes de Galilée n'a été retirée par l'Inquisition qu'en 1734; la permission générale d'imprimer à Rome des livres exposant le système de Copernic n'a été concédée qu'en 1822; les livres condamnés ont disparu de l'Index en 1835.

Par cette brève analyse, on peut se faire une idée de la variété des questions traitées. Il est peu de points litigieux, dans l'histoire des premiers siècles, sur lesquels M. Funk n'ait donné son avis. Bien entendu, la réimpression de ces anciens articles lui a été une occasion de les revoir et de les mettre au point. Il y a joint souvent des post-scriptums

destinés à répondre aux observations qu'a provoquées la première édition. Ce recueil est, de tout point, digne de l'éminent théologien.

Paul Lejay.

Altkirchenslavische Grammatik von W. Vondrak. Berlin. Weidmannsche Buchhandlung 1900. In-8°, xi-395 p. Prix : 9 mark.

Jusqu'à ces derniers temps l'enseignement du vieux slave reposait sur l'admirable *Handbuch der altbulgarischen Sprache* de M. Leskien qui avait atteint tout récemment une troisième édition. M. Vondrak a cru s'apercevoir que la disposition en était défectueuse et que M. Leskien sacrifiait trop à la théorie : il nous prévient, dans sa préface, que sa grammaire est *pratique* et plus conforme à *ses traditions grammaticales*, ce qui ne se comprend que si l'on sait que M. V. est tchèque.

Pour rendre sa grammaire pratique, M. V. a cru devoir traiter différemment la phonétique et la morphologie, consacrer à la première une étude très complète, basée sur le *Grundriss* de M. Brugmann, et réduire au contraire la seconde aux paradigmes indispensables. Il a cru bon aussi de réduire le nombre et la longueur des textes choisis et de donner une simple liste des mots cités dans la phonétique, à la place où M. Leskien donnait un glossaire bien précieux, par suite du manque de dictionnaire vieux-slave.

Pour se conformer, d'autre part, à *ses* traditions grammaticales, c'est-à-dire aux traditions tchèques, M. V. n'a pas hésité à rejeter la classification verbale, due à Schleicher et à M. Leskien, pour revenir à celle de Dobrovsky. Ce n'est pas que M. V. ne se rende compte de la grande faiblesse de la division qu'il préfère (v. p. 198) ; mais elle est plus commode, paraît-il, c'est-à-dire, comme on le voit dans la préface (p. iii), plus conforme aux désirs des débutants slavisants.

Un point, qui a bien son importance, et auquel M. V. devra consacrer quelque attention, c'est la correction de son livre qui laisse vraiment par trop à désirer. L'attention y est si souvent attirée par quelque faute que la lecture en devient presque pénible ; et s'il est vrai qu'un *quatttuor* avec *trois t* n'est qu'une simple coquille (à la page 118), il est évident que c'est par négligence que les mots lituaniens sont tantôt accentués et tantôt non, sans raison aucune, et qu'il y a trop de citations mal prises, de formes incorrectement rendues [1].

---

1. P. 32, *fabula* pour *fábula ;* — p. 43, *jáya-â* qui doit être, paraît-il, un instrumental sanskrit ; — p. 111, *devaras,* un mot lituanien inconnu, *rauda,* un mot lituanien inaccentué ; *rudômi* un singulier verbe sanscrit, *sʒirdis* un mot lituanien sans accent ; *hairts*, un mot gotique qui représente évidemment *hairtô ;* — p. 136, *taihwa* = got. *taihswa ; snêgas,* accentué il est vrai, mais avec un *ê* long qu'il n'eut

Évidemment M. V. a une grande lecture et possède de nombreuses fiches, bien tenues au courant. Toutes les découvertes et corrections qui sont demeurées exclues du manuel de M. Leskien, resté si singulièrement immuable d'édition en édition, se trouvent chez M. Vondrak: il reconnaît la vraie valeur du *jat'*; il fait sa place à la loi de M. Beaudouin de Courtenay; il est au courant de tous les travaux français, ce qui n'est pas pour nous déplaire. Pourtant, il faut avouer qu'il n'a peut-être pas toujours exactement saisi la pensée qu'il veut reproduire, ainsi quand il attribue à M. Meillet l'idée que le français *bain* et l'italien *bagno* pouvaient représenter le latin *balneum*. Surtout il faut remarquer qu'il a oublié (page 83) que M. Meillet a *démontré* (M. S. L., XI, p. 9) que *visas* a dans la forme correspondante du vieux-slave, un représentant rigoureusement correct. M. Lorentz ne s'en est d'ailleurs pas souvenu davantage dans l'article qu'il a fait paraître sur le même sujet dans le second fascicule du journal de Kuhn (XXXVII).

Pour finir il convient de signaler, entre autres quelques points faibles dans l'exposé de M. Vondrak : la supposition d'un allongement de l'*e* (?) du pronom de la première personne sous l'influence de *ty*; le rejet de la flexion des pronoms personnels dans un petit appendice d'une page (p. 177), alors qu'elle doit figurer comme troisième, sur le même rang que celle des substantifs et adjectifs, et que celle des démonstratifs et interrogatifs (cf. p. 151); la pénurie des renseignements sur la question de l'aspect (pp. 260, 261, 262) et leur place, en dehors de la syntaxe; l'étude au moins superficielle du réfléchi (p. 259) si intéressant pourtant et si important en vieux-slave; l'absence de toute remarque sur l'ordre des mots; et enfin, parce qu'il faut bien que l'on s'arrête, le maintien obstiné du paradigme *entier* du prétérit du verbe *nesti*. En dehors de la forme de la troisième personne *nese*, combien donc sont attestées en vieux-slave?

Robert GAUTHIOT.

Histoire de l'église Saint-Bénigne de Dijon, par l'abbé L. CHOMTON. Ouvrage orné d'un frontispice, de quatre tableaux et de trente planches hors texte. Dijon, imprimerie et lithographie Jobard, MDCCCC. 469 pp. gr. in-fol. Prix : 20 fr.

M. Chomton a retracé à la fois l'histoire de l'église Saint-Bénigne, maintenant cathédrale de Dijon, et celle de l'abbaye. Mais, comme l'abbaye a eu peu de rayonnement et que son histoire intérieure est médiocre, il convenait de faire la première place, très grande, aux

---

jamais (il a droit à un *ë* que M. V. lui donne d'ailleurs p. 128, mais en remplaçant le *g* correct par un *y*) *ornus* latin venant de **osn*. — M. Brugmann donne pourtant bien : nkymr. *onnen*, *Esche* aus **osn-* : lat. *ornus* aus **oʒeno-*, etc., etc.

trois édifices qui ont été élevés, l'un après l'autre, sur la tombe de Bénigne, d'après la légende, martyr et apôtre de la Bourgogne.

Dans son introduction, M. Ch. a discuté les fondements de cette légende : le récit de Grégoire de Tours, qui rapporte que son arrière grand-père, Grégoire, évêque de Langres, se résigna à sanctionner le culte populaire installé autour d'une crypte et d'une tombe (*De gloria martyrum*, 51) ; les Actes de Bénigne, apocryphe fabriqué au VIe siècle par les moines de la récente abbaye ; le sarcophage, dont il reste le fond, et dont la forme, en auge, ne paraît pas correspondre à la date attribuée à Bénigne (commencement du IIIe siècle). M. Ch. a essayé de retrouver, à travers les Actes légendaires, les éléments de tradition orale qui ont pu leur servir de trame. Je crois que c'est une vaine entreprise. Ces Actes paraissent essentiellement une œuvre « littéraire », exécutée suivant les formules du genre telle qu'on les pratiquait au VIe siècle. En revanche, le dessein de subordonner à Bénigne, et par suite à Dijon, l'évangélisation d'Autun, de Saulieu, de Langres, me paraît déceler un calcul intéressant, un plan ecclésiastique et peut-être politique, d'affranchir cette région de la juridiction du métropolitain de Lyon. Au lendemain de la destruction du royaume de Bourgogne (534), un tel projet était naturel et il était naturel d'en faire profiter Dijon, résidence effective des évêques de Langres et centre d'un culte auquel semblaient promises les plus belles destinées.

Elles ne s'accomplirent point par la voie que leur indiquait l'auteur des Actes. L'abbaye n'eut pas d'influence, ni politique ni ecclésiastique. Son histoire n'est guère que celle de ses réformes : réforme sous Charles le Chauve par l'évêque Isaac et l'abbé Bertilon ; réforme en 989 par l'évêque Brunon et l'abbé Guillaume ; réforme en 1077 par l'évêque de Langres et l'abbé Jarenton, de concert avec le duc ; répression des abus sous l'abbé Alexandre de Montagu (1379-1417) ; dernière réforme en 1651 par l'installation de la congrégation de Saint-Maur. Dès le milieu du XIIIe siècle, sous l'abbé Pierre du Fossé (1253-1262), fonctionnait le régime mitigé. M. Chomton a retracé ces alternatives, en donnant des principaux réformateurs, Guillaume et Jarenton, des silhouettes exactes, quoique légèrement flattées. Il est caractéristique que ces grands hommes de l'abbaye soient venus d'ailleurs : tous deux étaient clunisiens. Mais ils ne firent rien, ni leurs successeurs, pour établir à Saint-Bénigne le travail intellectuel. Ce grand monastère, souvent riche, n'eut pendant tout le moyen âge que des écoles élémentaires. L'école de grammaire (ou secondaire) fut fondée par le premier abbé commendataire, l'italien Fregosi (1525-1541). L'abbaye était surtout une réunion de seigneurs bien nés et fort ignorants. On s'explique son impuissance et son perpétuel état de relâchement. La véritable culture intellectuelle n'y fut introduite qu'au XVIIe siècle, par les Mauristes.

L'œuvre principale de l'abbaye au moyen âge est son église, et cet

édifice mérite qu'on pardonne beaucoup à ceux qui l'ont construit et entretenu. Il y eut, à vrai dire, non pas un édifice, mais plusieurs qui se sont succédé. Grégoire de Langres avait bâti une basilique qui fut réparée ou remplacée au IXe siècle. Mais un édifice vraiment original fut l'église romane, entreprise et achevée par l'abbé Guillaume. Elle comprenait une grande église à cinq nefs au rez-de-chaussée, prolongée au chevet par une rotonde imitée du Panthéon de Rome, et terminée par une cella carrée. Ces trois parties avaient elles-mêmes trois étages, souterrain, de plain-pied, supérieur, dont le plan était semblable, sauf quelques détails. M. Ch. a décrit et restitué cet ensemble avec un soin parfait. Nous avons sur ces constructions assez de renseignements pour le faire. Cette partie est peut-être la plus intéressante du livre et la mieux réussie. A l'église romane, succéda l'église ogivale actuelle, dont M. Ch. retrace soigneusement toutes les vicissitudes. Je l'ai trouvé un peu sévère pour cette église. Elle a une grandeur à la fois solennelle et austère qui tient peut-être à quelques-uns des points critiqués par l'auteur.

A propos de ces détails d'architecture, on saura gré à M. Ch. d'avoir détruit la légende d'après laquelle les Mauristes du XVIIIe siècle auraient mutilé leur église pour la ramener au canon du style grec. L'histoire du mobilier et de l'église même, pendant la Révolution et le XIXe siècle, est fort compliquée; M. Ch. s'y meut avec aisance, la tire au clair et a rassemblé des données dont lui sauront gré les historiens de l'art français. Il faut ajouter, à l'usage des touristes, que la crypte de la rotonde existe encore. Le livre de M. Ch. a la forme analytique. Ce plan vénérable n'est peut-être pas le plus commode pour le lecteur. On a une certaine peine à se démêler dans ce fouillis, de sorte qu'en bien des passages, le récit de M. Chomton, ordinairement clair, paraît obscur. Il eût dû épargner au public un effort de synthèse rendu plus pénible par le format. Après tout ce qui a été dit ici de l'incommodité des in-folios, on ne devrait plus en imprimer. La nécessité de se reporter continuellement du texte aux planches dictait le seul procédé pratique : un volume maniable et un atlas de planches.

Ces planches donnent les plans des diverses églises successives (trois plans pour l'église romane), la coupe longitudinale et la vue perspective restituées de l'église romane, l'intérieur et l'extérieur de l'église ogivale, les fragments de sculpture des trois époques, des vues de la crypte actuelle, les divers aspects du triforium ogival, etc. Les tableaux permettent de se rendre compte de la distribution des bâtiments de l'abbaye, de l'emplacement des autels dans l'église romane, de la distribution des œuvres d'art et des sépultures dans l'église ogivale.

M. Ch. a fait une œuvre de patriotisme sain et d'érudition consciencieuse. Il faut ajouter que c'est une œuvre désintéressée et que le

prix modeste de ce gros livre illustré devrait faire rougir certaines commissions savantes.

En appendice, M. Chomton a publié les coutumes du monastère, rédigées probablement au XIIIe siècle ; un calendrier, de la même époque ; les listes des abbés, des évêques de Dijon, des doyens du chapitre, et des curés de la paroisse Saint-Bénigne.

Paul LEJAY.

Olivier de GOURCUFF. **Gens de Bretagne.** Histoire et Littérature. Prose et Poésie. Paris, Emile Lechevalier, 1900, un vol. in-8° de XX-364 pp.

Sous ce titre, *Gens de Bretagne*, M. Olivier de Gourcuff a réuni des fragments très divers, d'étendue inégale et d'inégale importance, dont la plupart avaient déjà paru comme articles antérieurement, soit dans des revues, soit dans des journaux. On trouve de tout dans ce recueil un peu confus : vers et prose, histoire et légende, notices biographiques et littéraires, analyses d'ouvrages à peu près inconnus, exhumations d'auteurs à jamais oubliés. C'est un vrai kaléidoscope des gloires, grandes et petites, de la Bretagne.

Des vers de M. de G. (odes, stances, sonnets), je dirai seulement qu'on y peut louer, avec un certain souffle poétique, un réel parfum de terroir, ainsi qu'en témoignent surtout des pièces comme *La Bretagne* (p. 30) et *Complainte bretonne* (p. 35).

Parmi les études d'histoire, on ne lira pas sans profit les pages sur *Henri IV en Bretagne* (p. 73), où M. de G. nous fait connaître un curieux traité de l'avocat rennais Pierre Belordeau, la *Polyarchie :* cet opuscule, écrit vers 1598, et qui eut assez de succès pour être réimprimé l'an 1617 à Paris, est la protestation d'une âme honnête et patriote contre les folies de la Ligue : c'est tout à fait le même esprit que la *Satyre Ménippée*, et certains passages ne sont pas indignes d'un rapprochement avec l'éloquente harangue de Daubray. — Dans un morceau sur *le siège de Nantes en 1793* (p. 103), extrait d'un ouvrage en préparation sur *D'Elbée généralissime,* M. de G. s'attache à marquer le rôle précis du chef vendéen, longtemps méconnu par les royalistes eux-mêmes.

Les études littéraires sont plus nombreuses que les études d'histoire. Si quelques-unes, comme celles qui portent sur *Le Sage vaudevilliste* (p. 284) et *le cinquantenaire de Chateaubriand* (p. 311) ne sont pas autre chose que des articles de circonstance, et comme tels assez médiocres, en revanche, il y aura profit à lire les deux notices où M. de G. nous parle de *Charles Coran* (p. 250) et d'*Hippolyte Lucas* (p. 264). La première nous présente un ancien ami de Brizeux et nous révèle en même temps des lettres inédites de l'auteur de *Marie;* la

seconde nous fait connaître un écrivain, romancier, critique et poète qui, par ses qualités de finesse et de grâce, mérite de ne pas mourir. — Une longue et savante étude sur *le mouvement poétique en Bretagne de la fin de la Restauration à la Révolution de 1848* (p. 209), étude où M. de G. a groupé autour de Brizeux des poètes secondaires, mais non dépourvues de valeur, comme Boulay-Paty, Elisa Mercœur, Emile Souvestre, Edouard Turquety, Hippolyte de la Morvonnais, fournira d'utiles indications à quiconque voudra faire un jour l'histoire complète du romantisme.

Dans deux autres études, qui sont parmi les plus importantes de son recueil, M. de G. a mis toute la conscience possible à ressusciter et réhabiliter deux anciens poètes bretons qui représentent (avec combien d'autres !) au début du XVIIe siècle la queue du ronsardisme, *François Auffray* (p. 132) et *du Bois-Hus* (p. 183). Malgré de très louables efforts pour ne pas forcer la mesure, j'ai peur que M. de G. n'ait un peu cédé par endroits au sentiment trop ordinaire d'indulgence et de sympathie qu'éprouve volontiers un critique pour les inconnus qu'il déterre. Accuser « l'encombrante et médiocre personnalité d'Alexandre Hardy » (p. 139), oublier dans l'histoire de la tragi-comédie française l'originale *Tyr et Sidon* de Jean de Schelandre, pour reconnaître à la *Zoanthropie* d'Auffray, cette insipide et plate moralité, la verve comique et les mérites du style (p. 151); comparer son *Enfer* à celui de Dante, y trouver « une rare profondeur de pensée » (p. 164), évoquer à propos de cet humble rimeur les noms de Shakespeare et de Victor Hugo (p. 171), c'est peut-être passer les bornes de la stricte impartialité. Ce que cite M. de G. des vers d'Auffray ne le montre pas supérieur aux *ronsardisants* de la même époque : comme eux, il est mort, et bien mort.

Gens de Bretagne est précédé d'une intéressante préface de M. Arthur de la Borderie, qui met bien en lumière les mérites de l'auteur et sur certains points complète ses études [1].

Henri CHAMARD.

— On annonce, pour le mois de novembre, la publication, aux bureaux de la *Gazette des Beaux-Arts*, d'un volume in-folio intitulé : *Pétrarque. Ses études d'art, Son influence sur les artistes. Les illustrations de ses écrits.* Cet ouvrage, qui est richement illustré, a pour auteurs notre collaborateur M. E. MÜNTZ et le duc de RIVOLI.

— M. C. A. J. SKEEL, (*Travel in the first century after Christ, with special reference*

---

1. L'impression de l'ouvrage est en général correcte et soignée ; cf. pourtant *fidèment* (p. 94), *harmonie imitateur* (p. 171), *consersé* (p. 294). A noter que les pp. 85-86, par une erreur typographique, ne présentent aucune suite dans les idées.

to Asia Minor, 1900, in-18, pp. 1-159. Cambridge, University Press) s'est demandé comment le christianisme s'était si rapidement propagé dès le premier siècle de notre ère; l'une des raisons en étant le bon état des voies romaines à cette époque, il s'est proposé d'étudier ces moyens de communication, et, d'une manière générale, tout ce qui regarde les voyages à Rome. Les itinéraires de saint Paul lui servent à la fois d'exemple et de conclusion, et deux cartes sommaires, l'une du monde romain, l'autre de l'Asie Mineure, accompagnent son livre, qui est clair et bien composé. L'auteur ne prétend pas à l'originalité, mais il s'est servi de bonnes sources et beaucoup trouveront profit à le lire. J'aurais voulu plus d'exactitude parfois dans les citations (p. 26) et quelques noms de plus sur les planches (Archelaïs manque sur la carte d'Asie Mineure). — A. de Ridder.

— M. A. Macé a étudié dans sa thèse latine de doctorat (*De emendando Differentiarum libro qui inscribitur* « De proprietate sermonum » *et Isidori Hispalensis esse fertur*, Paris, Fontemoing, 1900), un opuscule attribué à Isidore de Séville et intitulé *De proprietate sermonum*. Cet opuscule fait partie d'un ensemble d'ouvrages connu sous le nom de *Differentiarum libri;* l'auteur ou les auteurs de ces *libri* se sont efforcés d'indiquer les différences de sens qu'il y avait entre certains mots latins de signification voisine, tels que *Deus* et *Dominus*, *aptum* et *utile*, *polliceri* et *promittere*. L'étude de M. A. Macé est exclusivement critique; il y expose les travaux qu'il a entrepris pour mener à bonne fin une édition nouvelle du *De proprietate sermonum;* sa thèse latine forme les Prolégomènes ou plutôt une partie des Prolégomènes de cette édition. Les deux chapitres essentiels sont consacrés à une histoire approfondie des manuscrits et des éditions de l'opuscule d'Isidore de Séville, et à une table comparative des passages des auteurs anciens et des fragments déjà imprimés qui se rapportent au *De proprietate sermonum*. Ces deux chapitres ont été rédigés et composés par M. Macé avec un soin minutieux; tous ceux qui s'intéressent aux *Differentiarum libri* y trouveront de précieuses indications. Le livre se termine par quatre listes de mots extraites de manuscrits et d'ouvrages, dont la comparaison avec le *De Proprietate sermonum* a paru le plus utile à l'auteur. La nouvelle édition annoncée par M. Macé sera la bienvenue. — J. T.

— M. Paul Meyer poursuit avec succès ses études sur les légendiers français du moyen âge. (*Notice d'un légendier français* conservé à la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, tiré des notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale et autres bibliothèques, tome XXXVI. — Paris, C. Klincksieck, 1900. In-4° de 49 p.). Le ms. 35 du fonds français de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg lui a fourni la matière d'une nouvelle notice. Écrit en la seconde moitié du XIIIe siècle dans la France centrale, ce codex se compose de six recueils distincts. Les plus importants sont un légendier classé méthodiquement, dont le texte se rapproche de ceux de différents manuscrits déjà connus, et un légendier, classé selon l'ordre de l'année liturgique, du même genre que ceux qui ont été analysés par le même érudit dans le tome XXXVI des *Notices et extraits*. En définitive, ce volume ne contient que des textes déjà retrouvés ailleurs, mais il a en plus deux légendes de la première série, celles de saint Paul ermite et de saint Quentin; le prologue de la première présente même une réelle importance, car il mentionne que cette vie a été traduite du latin de saint Jérome sur l'ordre du comte Philippe de Namur (décédé en 1212). A la fin de son opuscule, M. P. M. complète la notice du ms. 587 de la bibliothèque Sainte-Geneviève décrit dans le catalogue des manuscrits de cet établissement : ce volume renferme aussi deux

recueils de légendes; le premier présente quelques rapports avec l'un de ceux du manuscrit de Saint-Pétersbourg, le second est une copie intégrale du légendier classé selon l'ordre de l'année liturgique. — L. H. Labande.

— La publication des *Rôles gascons* (*Rôles gascons*, transcrits et publiés par Charles Bémont, tome II. 1273-1290. Paris, imp. nat., 1900. In-4° de III-563 pages. Collection de documents inédits sur l'histoire de France), commencée il y a quelque quinze ans par M. Francisque Michel, se continue avec une lenteur, dont l'éditeur actuel a cru devoir s'excuser, en déclinant la responsabilité du retard apporté. Il est, en effet, fort désirable que ce recueil précieux de textes sur le Sud-Ouest de la France soit terminé promptement. Le tome II, qui vient de paraître, embrasse les 18 premières années du règne d'Édouard Ier; il comprend 1844 pièces datées de 1273 à 1290. M. B. nous avertit que le volume suivant contiendra les actes relatifs à la fin du règne, une table des matières et une introduction détaillée. Ces deux dernières parties seront assurément des plus goûtées et faciliteront singulièrement les recherches. Actuellement, le lecteur doit se livrer à un travail assez minutieux s'il veut se rendre un compte exact des documents qu'on lui présente. Mais il n'est pas besoin de longues réflexions pour apprécier l'énorme appoint qu'ils apportent à la connaissance de l'histoire de toute cette région de la France sous la domination du roi d'Angleterre. Beaucoup sont des mandements adressés aux sénéchaux; ils ont trait à l'administration du pays et aux règlements des affaires intéressant les particuliers, les églises ou les communautés. On y rencontre aussi de très curieuses pièces sur le régime intérieur des villes, des accords entre les évêques ou abbés et les consulats (Bazas, Condom, Lectoure, Mézin, etc.), même des chartes de coutumes et des concessions de franchises (Saint-Osbert, Castelnau, Miramont, Labastide-d'Armagnac, Sauveterre, Villeneuve-d'Agen, Puymirol, Villeréal, Saint-Pastour, Vianne-sur-la-Baïse), etc. Les rapports entre les rois de France et d'Angleterre ont aussi donné lieu à plusieurs actes diplomatiques : signalons en particulier le traité du 23 mai 1279 (n° 328). L'édition est faite avec la plus grande correction : les petits problèmes de classement chronologique ont été résolus avec succès et de nombreuses notes identifient les localités et les personnages ou complètent les informations. — L.-H. Labande.

— *Les comptes de ménage de Jeanne de Laval* (in-8° de 31 pages; Angers, J. Siraudeau, 1901), que nous présente par très courts extraits le R. P. Ubald d'Alençon, auraient gagné à être publiés moins parcimonieusement. Il y aurait vraiment beaucoup de renseignements historiques et économiques à tirer de ces comptes journaliers qui vont de 1455 à 1459 : il faut donc souhaiter qu'un éditeur les édite, sinon intégralement, du moins dans toutes leurs parties intéressantes. Il est assez difficile, d'après le présent opuscule, de se faire une idée exacte de la femme du bon roi René : elle paraît cependant peu économe, et elle se décide trop souvent, comme son mari du reste, à des emprunts destinés à solder ses dépenses. Elle avait, elle aussi, le goût des arts et aimait la parure : en cela elle était bien de son temps. Une nombreuse et joyeuse compagnie voltigeait autour d'elle : cela n'a rien qui puisse étonner ceux qui savent ce qu'était la cour de René d'Anjou. — L.-H. L.

— A la collection d'études sur la langue et la littérature anglaises dont M. Holthausen dirige la publication, M. Hugo Schütt ajoute une édition critique de *The Life and Death of Jack Straw* (Carl Winter. Heidelberg, 1901). Populaire au XVIe siècle, comme la plupart des drames historiques nationaux, cette pièce est devenue très rare : on n'en connaît aujourd'hui que deux exemplaires imprimés. C'est celui de 1593, le plus ancien et le plus correct, que M. H. S. adopte comme texte

en y introduisant quelques-unes des nombreuses corrections de M. Holthausen. Félicitons l'éditeur d'avoir relégué les autres au bas des pages, elles sont fondées apparemment sur des considérations métriques, mais les textes des contemporains de Shakespeare n'ont pas besoin d'être mutilés pour donner raison à une théorie prosodique; tels qu'ils sont, ils s'accommodent fort bien de toutes les théories, à la condition de dédoubler une syllabe dans la lecture et d'en élider la voisine; à ce système les éditeurs gagneraient de ne pas défigurer leurs auteurs et de fortifier de nouveaux exemples leurs différentes théories. — Une introduction intéressante, des notes érudites accompagnent le texte, mais le chapitre sur la métrique est incomplet: l'occasion était bonne de dire quelques mots du vers appelé *doggrel;* les Anglais qui en parlent souvent, ne l'ont jamais défini. Si l'on songe que cette pièce n'est réimprimée que dans la collection Dodsley, on appréciera l'édition de M. Schütt. — Ch. Bastide.

— Il y a dans les cinq études d'art de M. Azar du Marest (*A travers l'Idéal. Fragments du journal d'un peintre*. Avec une préface de Fr. Coppée. Paris, Perrin, 1901, p. 341, in-18) deux choses d'inégale valeur : d'abord une esthétique, le plus souvent surannée ou banale, formulée en une langue recherchée, puis, ce qui vaut beaucoup mieux, des souvenirs sur nombre de peintres contemporains avec des appréciations de leurs œuvres les plus connues. C'est dans cette revue de nos derniers artistes dont le nom lui est familier que le public apprendra le plus, bien que le livre de M. A. du M. ne puisse prétendre à satisfaire toute sa curiosité. L'auteur y a laissé des lacunes volontaires, puisque le groupe des réalistes est sacrifié, et de plus il a surtout cédé au besoin d'exprimer ses préférences et ses admirations. Il est vrai que, malgré le plus haut idéalisme, ses sympathies sont loin d'être exclusives et s'adressent à des talents de genre bien différent, dont quelques-uns seraient avec raison revendiqués par le camp opposé. Beaucoup des jugements de M. A. du M. ne sont que de courtes notes, comme le carnet d'un *salonnier* mis au point, mais sur E. Carrière, Puvis de Chavannes, A. Besnard, Cormon, A. Roll, J. P. Laurens et d'autres encore il nous donne d'assez abondants renseignements ou des appréciations plus motivées. L'auteur s'efface parfois derrière des personnages dont il reproduit les conversations; si ce n'était là un artifice littéraire, il y aurait dans cet écho un indice précieux pour l'orientation des jeunes groupes artistiques. Mais, même en observant une juste défiance, on peut trouver une nouvelle preuve après tant d'autres du mouvement idéaliste qui s'affirme dans l'art comme dans la littérature (à relever çà et là quelques noms propres estropiés et pp. 318, 320, de naïfs anachronismes sur la guerre des Albigeois). — L. R.

— La thèse de doctorat de M. W. Arnold (*Rostands « Princesse lointaine « und « Samaritaine »* Inaugural-Dissertation. Arnstadt, Böttner, 1901, p. 89, in-8°) nous donne sur deux drames des moins populaires de M. Rostand deux minces études où les analyses et les rapprochements avec les sources tiennent la plus grande place. Nous sommes surpris de voir appliquer à des œuvres nées surtout de la fantaisie, ce grave déploiement d'érudition qui d'ailleurs n'aboutit qu'à de vaguee hypothèses. La comparaison de la *Princesse lointaine* avec la Biographie provençals de Jauffre Rudel, plus encore celle de la *Samaritaine* avec le *Mystère de la passion* d'Arnoul Greban étonneront autant le poète que la critique. Quant aux jugements portés par M. A. sur les deux pièces, ils sont rendus avec la sévérité ordinaire aux juges de vingt-cinq ans; mais ils se fondent sur un code littéraire bien pédantesque et bien vieilli, ce qui étonne davantage de la part de la jeunesse (p. 26, M. Arnold se fait une idée très fausse du provençal moderne et de ses rapports avec la langue des troubadours). — L. R.

— La *Gœthe-Gesellschaft* avait chargé M. Kuno Fischer de prononcer au nom des sociétés littéraires de Weimar l'éloge funèbre du grand duc Charles Alexandre. Ce discours, qui trouvera sa place dans la 3me série des *Kleine Schriften* de l'auteur, vient d'être publié à part. (*Grossherzog Karl Alexander von Sachsen* Gedächtnissrede. Heidelberg, Winter, 1901, p. 76, in-8°). On ne saurait demander à un nécrologe d'être une biographie complète et impartiale, mais la figure du grand duc, telle que nous le montre M. F., manque un peu de relief. La faute sans doute n'en est pas tout entière à l'orateur : le long règne de Charles-Alexandre, un demi siècle, est une page blanche pour l'histoire d'Allemagne. Ce prince, toujours en quête d'un centenaire ou d'un anniversaire à fêter, a eu le culte pieux du passé : restaurateur de la Wartburg, héritier testamentaire des petits-fils de Gœthe, fondateur du Musée et de l'École des Beaux-Arts de Weimar, il a continué la glorieuse tradition des *Médicis de l'Allemagne*. S'il ne groupa guère dans le Weimar du XIXe siècle que des *poetæ minores*, il serait injuste d'oublier qu'il y attira de véritables artistes, Böcklin, R. Begas, Lenbach et Liszt, et que le *Hoftheater* donna la première représentation du *Faust* complet et la première audition de *Lohengrin*. Plus encore que son aïeul, il a voulu que le foyer de culture allumé dans son petit pays rayonnât sur toute l'Allemagne et même au-delà. Par Soret et Eckermann, les maîtres du petit-fils de Charles Auguste, le génie bienfaisant de Gœthe avait comme présidé à sa première éducation. Ces souvenirs l'accompagnèrent et l'inspirèrent pendant toute sa vie et avant d'être arrivé au terme il s'occupa de les recueillir pour nous avec la plume. C'est cette persistance de l'influence de Gœthe que M. F. a surtout soulignée dans son éloge : après ses auditeurs, ses lecteurs lui sauront gré de l'avoir fait avec autant de chaleur que de sympathie. — L. R.

— Était-ce la peine de réunir tous les articles, grands et petits, que M. Eugène Wolff recueille et publie sous le titre de *Zwölf Jahre im litterarischen Kampf, Studien und Kritiken zur Literatur der Gegenwart* (Oldenbourg et Leipzig, Schulze. In-8°, XII et 552 p.)? Il y a dans ce gros volume nombre de comptes rendus insignifiants. Il y a même quelques erreurs : on dit le « Hain » et non le *Hainbund*, et le « Sturm und Drang » s'est-il vraiment envolé avec Gœthe, Lenz et Wagner de l'Université de Strasbourg? (p. 167). Mais il y a aussi nombre d'articles instructifs, et, si bref que soit souvent M. Wolff, il juge avec goût et compétence. Les études qui ouvrent le volume, se lisent avec profit : M. Wolff y apprécie Raabe, Klaus Groth et Rodolphe Hildebrand. Deux conférences, l'une sur la toute jeune Allemagne, l'autre sur les résultats durables du nouveau mouvement littéraire, se recommandent par de fins aperçus. M. Wolff n'est pas seulement un critique de journal et de revue; c'est aussi un professeur, il s'efforce (voir son article *Universität und Litteratur*) de ramener la jeunesse allemande à l'étude de l'histoire littéraire, et il n'écrit pas à la légère. Ses pages sur Rod. Hildebrand sont fort remarquables; il apprécie très bien l'influence que le professeur exerça durant de longues années sur son auditoire de Leipzig; « sa personne, dit-il finement, rappelait Gellert, mais son esprit était apparenté avec Herder et Jacques Grimm ». — A. C.

— M. Édouard Grisebach vient de publier la deuxième édition des entretiens et monologues de Schopenhauer (*Schopenhauer's Gespräche und Selbstgespräche*. Berlin, Hofmann. 1902. In-8° 173 p.) qu'il avait fait paraître en 1897 et qui comprennent, comme l'indique le titre, deux parties : 1° les entretiens de Schopenhauer recueillis un peu partout et rangés selon l'ordre chronologique (on sait qu'on n'a de sa jeunesse que des entretiens avec Wieland et Gœthe en 1813 et en 1814, qu'on n'a pas une conversation de son âge mûr et qu'il n'ouvre pour ainsi dire les lèvres

qu'en 1846 dans des entrevues avec son premier élève, Jules Frauenstadt); 2° les monologues tirés du manuscrit que Schopenhauer intitula εἰς ἑαυτον et qu'il commença à Berlin en 1821 (le manuscrit, il est vrai, a disparu; Gwinner l'a détruit, mais il en a, de son aveu, extrait de nombreux passages qu'il a reproduits dans sa biographie; ce sont ces passages que M. Grisebach a reconnus et pris dans Gwinner). La deuxième édition contient, entre autres nouveautés, des entretiens de Schopenhauer avec J. A. Becker, Asher et Hebler ainsi que six portraits. — C.

— L'*Einleitung in die Philosophie* que M. W. Wundt publie à la libraire Engelmann de Leipzig (In-8°, xviii et 466 p. 9 mark) est le cours que le philosophe a fait aux commençants pendant une suite d'années. Il comprend trois parties : I. Le devoir et le système de la philosophie; II. Développement historique de la philosophie (les Grecs, la philosophie chrétienne, la philosophie moderne); III. Les principales directions de la philosophie (empirisme, rationalisme et criticisme; matérialisme, idéalisme et réalisme; éthique). — C.

— L'*Histoire des Français* de Lavallée compte, comme on sait, quatre volumes. Frédéric Lock a rédigé le cinquième volume qui va de 1814 à 1848. Le sixième volume (de 1848 à 1875) a pour auteur Lock et M. Maurice Dreyfous. Ce dernier vient de terminer le septième volume qui paraît chez Fasquelle (In-8°, 691 p. 3 fr. 50) et qui comprend la période de 1876 à 1901. Le livre, clair, exact, lisible, est un bon manuel qui mérite d'être consulté et rendra des services. L'auteur note l'apparition des grandes œuvres littéraires et scientifiques; mais pourquoi ne pas donner, à l'article *nécrologie*, la date exacte des décès? — C.

— Le XLIIIe fascicule du *Schweizerisches Idiotikon* (Frauenfeld, Huber) contient les pages 1905-2038 qui terminent le quatrième volume (de *bott* à *butzg*) et les pages 1-16 qui commencent le cinquième volume (de *blä* à *bläder*).

— M. O. Weise (*Deutsche Sprach-und Stillehre. Eine Anleitung zum richtigen Verstændniss und Gebrauch unserer Muttersprache*, in-8°, 192 p. Leipzig et Berlin, Teubner 1901), ne se propose pas de traiter systématiquement toutes les parties de la grammaire allemande. Il a fait un choix des questions les plus importantes et les plus intéressantes, qu'il désire exposer sous une forme élémentaire. Malheureusement sa manière de présenter les choses va droit à l'encontre du but proposé. En effet, tantôt il fait rentrer dans ses explications, avec force détails, des faits connus de tout le monde, tantôt il néglige de donner des détails très importants, complètement inconnus du public auquel il s'adresse. Ainsi, par exemple, à propos de la flexion des substantifs féminins, p. 16, M. W. donne le paradigme complet des déclinaisons forte et faible (*Luft*, *Frau*), puis il traite des traces laissées par l'ancienne déclinaison forte du singulier dans la langue actuelle. Je cite textuellement : « 16. *Ancienne déclinaison du subst. fém.* — De l'ancienne décl. du singulier il subsiste de nombreuses traces, soit dans des vocables déterminés soit dans des combinaisons particulières. Ici aussi une dualité de la forme se montre distinctement, surtout au génitif et au datif. 1. Avec la désinence *-e* et l'Umlaut de la voyelle radicale, dans les composés comme *Gænseschnabel* (*Schnabel der Gans*), *Bürgemeister* (*Meister der Burg*) etc., etc.» Mais quelle a donc été cette déclinaison forte du singulier dans l'ancienne langue? M.W. n'en dit pas un mot. Ainsi, après avoir exposé tout au long ce que tous ses lecteurs connaissent, il ne donne pas le paradigme de l'ancienne déclinaison qu'ignorent la plupart d'entre eux; de même, il ne dit rien de l'action de l'Umlaut. Cet exemple est typique. Il caractérise bien la méthode employée par M. Weise dans son livre, dont le plan est d'ailleurs conçu d'une manière fort intelligente. — Alfred Bauer.

— M. Vilhelm Gödel vient de donner le catalogue des vieux manuscrits islandais et norvégiens, qui sont à la Bibliothèque royale de Stockholm (*Katolog over Kong. Bibliotekets Fornisländska og Fornnorska Handskrifter*. Stockholm. P. A. Norstedt og Söner, 1897-1900). Ce catalogue comprend 293 numéros. M. V. Gödel non seulement y fait la description et l'historique de chaque manuscrit; d'une façon suffisamment complète il en indique aussi le contenu. A la fin, trois index des nom propres, des manuscrits et des matières y rendent les recherches aussi rapides que commodes. Cet ouvrage ne peut être que le très bien venu, surtout après les catalogues identiques de la Bibliothèque de Copenhague, publiés par la Commission Arnamagnéenne, et dont nous avons parlé en leur temps. — L. P.

— Sous le titre de *Sprak och Stil* paraît sous les auspices de l'Académie suédoise une *Revue* qui, dans l'esprit de ses fondateurs, doit devenir le grand collecteur des études de linguistique sur le suédois moderne (Uppsala, 1901, Aktiebolag. Prix de l'abonnement annuel à 5 numéros 4 couronnes; le numéro seul 1 couronne). Dans le premier numéro qu'on nous envoie, nous trouvons des articles de MM. A. Noreen, Fr. Tamm, J. A. Lundell, etc. ; tous noms qui sont d'un bon augure pour la prospérité de cette publication. — L. P.

— Dans le 119e fasc. des publications de la Société des anciens textes suédois, (*Samlingar uttgifna af Svenska Fornskrift Sällskapet*. Häft 119. *Svenska Kyrkobruk under Medeltiden*. Stockholm, 1900. 6 kr. 25), M. Robert Geete donne d'après de vieux manuscrits un curieux recueil de commentaires et explications sur le rituel et les usages de l'église catholique au moyen âge, sur les sacrements, la messe, la consécration des églises, la confession, la bonne mort. Le morceau principal est, en deux rédactions, le *Lucidarius* (*Elucidarium*, *Elucidarius* ou *Lucidarius*) dont l'original latin fut composé, dans la première moitié du XIIe s., par un prêtre français de l'église d'Autun, Honorius Augustodunensis. Cet ouvrage, purement théologique et dogmatique à l'origine, eut, tout de suite, grâce sans doute à sa forme dialoguée, une vogue immense. Traduit en provençal, en italien, en anglais, en haut et en bas-allemand, en islandais, en suédois, il s'augmenta d'emprunts, qui en firent bientôt une sorte d'encyclopédie populaire, une véritable « Imago Mundi », comprenant non plus la théologie seulement, mais la géographie, l'astronomie, les sciences naturelles, etc. Le premier des deux textes, que donne M. R. Geete, est, d'après un manuscrit de 1430, la traduction, avec d'assez importantes omissions, de l'Elucidarium d'Honorius : la fin manque. L'autre est un peu plus jeune : c'est la traduction presque littérale de l'original latin faite, en 1487, par J. Budde. Je recommande ce recueil et aux amateurs de miracles, ils en trouveront une quantité et des plus curieux, et à tous ceux surtout qui s'occupent de l'étude de l'ancien suédois. — L. P.

— A signaler le petit volume de M. Hugo Pipping (*Gotlændska Studier*. Uppsala, Akademiska Bokhendeln, 1901), dans lequel l'auteur, après avoir donné le texte du *Coutumier de Gotland*, montre en de savantes observations philologiques la différence existant entre l'ancien dialecte de Gotland et le suédois du continent. — L. P.

— La librairie milanaise Hoepli nous adresse une nouvelle édition augmentée des *Creature sovrane* de H. Adolfo Padovan; mais ces pages, écrites d'ailleurs d'une plume facile, et où l'auteur discourt à sa fantaisie des savants, des artistes, des écrivains de tous les siècles, ne rentrent pas dans le domaine de la *Revue*. — Ch. D.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 octobre 1901.

Les séances des 25 octobre et 1er novembre sont avancées aux 23 et 30 octobre.

M. Héron de Villefosse annonce l'arrivée au Louvre d'un fragment d'inscription très important qui provient de Lambèse et permet de dater la célèbre allocution d'Hadrien à l'armée de Numidie. Elle a été prononcée le 1er juillet 128. Cette date fournit donc en même temps celle du voyage de l'empereur en Afrique. Ce nouveau fragment se rajuste exactement avec un autre déjà exposé dans la salle des Antiquités africaines. La première partie du discours impérial était adressée à la légion IIIe Auguste cantonnée à Lambèse; elle débutait par des paroles de satisfaction aux soldats du troisième rang, c'est-à-dire aux soldats les plus âgés, appelés *pili* ou *triarii*. Certainement, l'empereur devait haranguer ensuite les *principes*, puis les *hastati*. Sur le retour de la pierre se trouve une seconde allocution, également datée, adressée quelques jours plus tard à la première aile des Pannoniens et qui précédait immédiatement le fragment, depuis longtemps connu, concernant la sixième cohorte des Commagéniens. Le texte de ce morceau de littérature militaire se trouve ainsi, sinon complété, au moins très heureusement amélioré, par l'arrivée au Louvre de ce nouveau fragment. Il a été découvert par M. l'abbé Montagnon, curé de Lambèse, au centre du camp des auxiliaires, dans des fouilles entreprises avec une subvention du gouvernement.

L'Académie procède à l'élection de la commission du Prix ordinaire (moyen âge). Sont élus : MM. Delisle, Paris, Viollet et Omont.

M. Henri Weil entretient l'Académie d'un papyrus récemment publié par MM. Grenfell et Hunt, d'Oxford, et contenant quinze vers, plus ou moins mutilés à la fin, tirés très probablement d'une tragédie qui fit en son temps grande sensation, l'*Hector* d'Astydamas, un des poètes dramatiques les plus estimés du IVe siècle.

M. Maspero rend compte des travaux exécutés sous sa direction par le service des Antiquités de l'Egypte, à Sakkarah et à Thèbes. Les fouilles de Sakkarah ont amené la découverte de puits de l'époque saïto-persane : l'un était vierge et renfermait la momie d'un certain Péténisis, décorée d'une parure complète de bijoux d'or. A Thèbes, sur la rive gauche, le mur du Ramséum a été consolidé par des contreforts en brique qui ont prévenu la chute pour longtemps. — M. Maspero présente ensuite une note de M. Chassinat sur les fouilles exécutées à Abou Roash par l'Institut français d'archéologie orientale (1900-1901), et au cours desquelles a été découverte une tête grandeur nature du roi Didoufrî.

M. le Dr Hamy présente quelques observations au sujet de la nouvelle publication de M. le duc de Loubat : *Codex Fejervary-Meyer, manuscrit mexicain précolombien des Free public Museums de Liverpool* (Paris, 1901, in-4°).

Séance du 18 octobre 1901.

M. Cagnat communique le résultat des fouilles entreprises à Lambèse, dans le camp de la légion III Auguste, par le service des Monuments historiques, sous la direction de M. Courmontagne, directeur de la prison centrale. On a découvert toute la partie orientale de prétoire. Dans une des chambres il a été recueilli une longue inscription relatant le règlement constitutif du collège des gardes d'armement légionnaires.

M. Clermont-Ganneau signale une découverte archéologique qui vient d'être faite par M. Adam Smith, dans la Palestine orientale, à Tell-Ech-Chihâb, près de Mzeirib (au sud de Damas). C'est celle d'une stèle égyptienne du pharaon Séti Ier, de la XIXe dynastie, attestant matériellement l'étendue des conquêtes égyptiennes en Syrie à une époque où les Israélites ne s'y étaient pas encore établis.

M. Ernest Babelon rend compte d'un voyage numismatique qu'il a effectué, au mois de septembre dernier, à Berlin et à Brunswick, dans le but de compléter la *Description générale des monnaies d'Asie Mineure*, laissée manuscrite et inachevée par feu Waddington. M. Babelon a pu étudier les collections de Berlin qui lui ont été libéralement communiquées par leur conservateur M. H. Dressel. Il a également exploré à Brunswick la collection de M. Arthur Löbbecke, qui a mis à sa disposition ses richesses numismatiques avec un désintéressement scientifique et un empressement auxquels M. Babelon rend hommage. — L'Académie décide d'adresser des remerciements officiels à MM. Dressel et Löbbecke.

M. Léon Dorez lit une note sur un factum milanais en faveur de Jeanne d'Arc, datant de 1429 ou 1430, et qui paraît avoir valu à son auteur, Cosma Raimondi, de Crémone, une chaire à l'Université d'Avignon. Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — **25 novembre** — **1901**

RAHLFS, Le psautier thébain. — SKEAT, Fables et contes. — CANNIZZARO, Le crâne de Pline. — Plaute, p. GIARDELLI. — SMITH, Manuscrits de Suétone. — Le dialogue d'Adamantius, p. de SANDE BAKHUYSEN.— Le livre d'Hénoch, p. FLEMMING et RADEMACHER. — Origène, Œuvres, III, p. KLOSTERMANN. — C. SCHMIDT, Plotin et le gnosticisme, Un fragment de Pierre d'Alexandrie. — STÆHLIN, La première édition de Clément d'Alexandrie. — GRÜTZMACHER, La vie de saint Jérôme. — Raban Maur, De institutione Clericorum, p. KNOEPFLER. — Eusèbe, Histoire de l'Église, trad. du syriaque, par NESTLE. — A. LEBON, La politique de la France en Afrique. — BRÉHIER, L'Égypte de 1798 à 1900. — BREWER, Les documents judiciaires de la Midienne. — Leo BLOCH, L'Alceste d'Euripide. — MOTTEAU, Traduction de l'Enéide. — D'AMICO, Les îles Eoliennes. — WYATT, Textes anglo-saxons. — NIEDERLÉ, Antiquités slaves. — Académie des inscriptions.

A. RAHLFS, **die Berliner Handschrift des Sahidischen Psalters** (Extraits des *Abhandlungen* de l'Académie des Sciences de Göttingen, nouvelle série, t. IV, n° 4), in-4°. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1901, 153 p. et 3 pl.

C'est un manuscrit ou plutôt le reste d'un beau manuscrit sur parchemin, qui provient de la Bibliothèque du Déîr Amba Shenoudah, près de Sohag. M. Rahlfs en place la rédaction vers l'an 400 après J.-C. : j'incline, pour mon compte, à la mettre plus tard, comme celle des manuscrits de même provenance et de même type qui me sont passés entre les mains, entre 450 et 550, plus près de 550 que de 450. Il contient des morceaux assez longs, mais assez mutilés de la version thébaine des Psaumes. M. R. les a publiés avec le plus grand soin, et en a complété le texte à l'occasion d'après les fragments de cette version déjà connus : il est fâcheux qu'il n'ait pu consulter les manuscrits de la Bibliothèque nationale qui renferment des portions considérables du psautier thébain en plus de celles qui ont été indiquées par l'abbé Hyvernat.

De l'intérêt que le volume peut présenter pour les théologiens, je suis mauvais juge et je ne dirai rien : il sera très utile aux philologues pour la fermeté avec laquelle le texte y a été établi et pour les remarques grammaticales qui y sont insérées. Les vingt pages de l'introduction que l'auteur a consacrées aux particularités orthographiques et grammaticales de son manuscrit sont fort instructives. Il est peut-être un peu trop sous l'influence des théories de Steindorff et de Sethe, mais il n'en note pas avec moins de fidélité les faits qui leur sont contraires : je citerai, par exemple, ses observations sur le caractère vocalique de *ou* et de *i* (p. 19, note 2). Je voudrais espérer que son

œuvre présente est l'amorce d'une édition critique du psautier thébain tout entier.

G. Maspero.

Fables and Folk-Tales from an Eastern Forest, collected and translated by Walter Skeat, M. A., M. R. A. S., F. A. I., etc. Illustrated by F. H. Townsend. — Cambridge, University Press, et Londres, C. J. Clay, 1901. In-4 carré. xiv-92 pp.

Les indianistes qui feuilletteront cet élégant volume, orné d'illustrations très originales, y retrouveront quelques souvenirs familiers. Par exemple, le conte *the Tiger and the Shadow* (p. 28) n'est point, quoi qu'en pense l'auteur, un arrangement malais de notre banale fable occidentale, *le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre* (p. 79), mais une variante simplifiée d'un des contes les plus spirituels du Pañcatantra : le lièvre, dont le tour est arrivé de se laisser manger par le lion, arrive en retard à sa caverne, — rien n'est en soi plus excusable, — et s'excuse en disant qu'il a été arrêté au passage par un autre lion, posté là pour faire concurrence au premier occupant; celui-ci s'enquiert de la demeure de l'intrus, et le lièvre lui fait voir son propre reflet au fond d'un puits... On devine le reste. M. Skeat nous avertit que son recueil a du moins le mérite de la sincérité, et à la lecture il est aisé de s'en assurer : c'est bien là du récit populaire pris à sa source la plus pure, où le collecteur a mis le moins possible du sien. Mais c'est un choix aussi; car, dans les veillées de son exploration au Malacca, il s'est fait conter bien plus de fables qu'il n'a jugé bon d'en publier. Par ce double attrait, joint à celui de la forme extérieure, l'ouvrage de M. Skeat est digne de fixer l'attention de tous les folkloristes qu'intéressent les contes d'animaux.

V. H.

M. E. Cannizzaro. Il cranio di **Plinio**, Edizione privata di sole 100 Copie. Stampato a Londra ai 15 settembre 1901 coi tipi della Ballantyne Press. Petit in-4°. 36 p.

L'Italie est le pays des découvertes, mais aussi des mystifications archéologiques. Il est fâcheux qu'elles se ressemblent un peu trop et qu'elles se répètent. L'une des plus usées consiste à vénérer ou même exhumer quelque ancien ; depuis longtemps on montre aux touristes le tombeau de Cicéron ; tout récemment on a prétendu avoir découvert celui de Pétrone (ne pas oublier *Quo vadis*) ; voici qu'on s'attaque au pauvre Pline, la victime du Vésuve. Cette fois on va plus directement au fait; le crâne qu'on donne comme de Pline, a été délicatement

photographié; il est en vignette au titre, et en compagnie de cinq ou six autres dans deux autres gravures. Car dans cette plaquette à la fois élégante et macabre, on a tenu à bien faire les choses. Je me borne dans ce qui suit à l'analyser.

Un titre intérieur porte : « Breve nota su alcuni nuovi scavi presso la foce del Sarno con illustrazioni tratte da fotografie di G. Ruffo, Principe di St. Antimo. » Nous sommes ainsi transportés en un endroit bien connu des visiteurs de Pompéi, à l'embouchure du Sarno. Les fouilles en question ont été entreprises en juillet 1899, sur ses propriétés, par « il signor Matrone ». Il aurait trouvé d'abord des murs antiques, des objets de bronze, d'or et d'argent. L'édifice dont on voyait encore le *chalcidicum,* n'avait ni caves, ni voûtes; ce devait être un long portique, avec une série de magasins qui, commençant à l'embouchure du Sarno, suivait vers Pompéi. Dans un espace étroit se trouvaient 70 squelettes. On suppose qu'il y avait là un point d'embarquement où les fugitifs attendaient le moment d'échapper. Au centre était un groupe de vingt cadavres environ qui, à la différence des autres, avaient sur le corps même, à leur place (et non en paquets), des objets précieux, colliers, bracelets, anneaux d'or et ornés de pierres précieuses; des monnaies de la meilleure marque de Vespasien. Parmi eux, mais plus haut, comme s'il était sur un siège, il y avait un squelette qui se distinguait par l'ampleur du crâne; il portait au cou, en trois tours, une chaîne d'or de 64 mailles; au bras, deux *torqui brachiales;* au doigt, un anneau d'or; au flanc, une petite épée à lame d'acier avec poignée d'ivoire, le fourreau garni de clous de bronze en forme de coquilles. Auprès, trépieds, lampes, statuettes, lares de terre cuite et de bronze, tablettes et restes d'une litière.

La fouille du signor Matrone a eu lieu à peu de distance du moulin Fienzo (autrefois de Rosa) où, à la construction en 1858, on avait trouvé de même des cadavres et des objets de bronze, d'or et d'argent en quantité, et même d'après ce que prétend un fermier (!) l'empreinte d'une barque derrière laquelle étaient tous les objets qui malheureusement furent vite dispersés. On devine comment réunissant tous ces faits, M. C. conclut que la barque était la *Liburna* de Pline; le groupe, l'escorte de Pline, et le personnage en vedette, Pline lui-même. Il nous revient de loin.

M. C. a tout au moins le mérite, très rare en pareil cas, qu'il ne veut pas nous en imposer. Il nous avertit que, si le signor Matrone possède encore ce qu'il a trouvé, cependant sa fouille n'a pas été faite régulièrement; qu'on a pas remarqué avec assez de soin la disposition des squelettes; enfin qu'il est impossible de les identifier avec certitude. Enfin M. C. résume ainsi ce qu'il croit avoir atteint (p. 30 au bas) : « questa é fantasia, ipotesi ma possibile. » On ne saurait être plus modeste.

Les photographies : Pompéi et le Vésuve, le pont « della Persica »,

les fouilles, le squelette principal, sont excellentes. Tous nos compliments au prince de St. Antimo. Mais il est clair que M. Cannizzaro n'est pas philologue. Cela ressort à première vue des notes où le latin n'est pas imprimé correctement et où les citations sont terriblement vagues [1].

É. T.

Selecta ex latinis scriptoribus in usum scholarum. Vol. I. **T. Macci Plauti Captivi,** con note italiane del Dott. Pasquale Giardelli. Turin, Libreria Salesiana, 1900, 111 p. in-12, prix : 0 fr. 60.

Pasquale Giardelli. Note di **Critica Plautina.** Savona, Bertolotto, 1901, in-8°, 1 fr. 50.

Cette édition est donnée par une librairie (*officina Salesiana*) qui entend remplacer par le présent livre un tome vieilli de sa collection. On nous donne ici un tome I d'une nouvelle série. Je relève, dans la liste des livres de la couverture, une série de *Latini christiani scriptores in usum scholarum :* Actes des martyrs, œuvres de S. Ambroise, S. Augustin, S. Cyprien, S. Jérôme, Lactance, Prudence, toutes publications très courtes et à très bas prix.

De l'auteur, jusqu'ici je ne connaissais rien. Je vois cependant qu'il a publié en 1899, à Savone, une étude sur les élégies de Maximien ; et on annonce de lui, comme devant paraître prochainement, un *Trinummus* avec notes italiennes, et aussi un travail sur les dieux et les héros dans Apollonius de Rhodes.

La brochure sur la critique de Plaute reprend des notes déjà publiées dans la Biblioteca delle scole Italiane ou dans le Bollettino di fil. classica, auxquelles l'auteur a joint des remarques nouvelles. S'il est vrai qu'elle traite des passages empruntés à des pièces autres que les Captifs [2], cependant dans 14 pages sur 31, elle vise des vers de cette comédie de sorte que nous avons ici en fait un appendice à l'édition et une justification des leçons ou interprétations adoptées par l'éditeur.

On voit, particulièrement par la brochure, que M. Giardelli est bien au courant des publications sur Plaute. Il se réfère particulièrement, et cela est naturel, aux travaux italiens sur l'auteur [3]. Nous sentons qu'il aime Plaute ; il le comprend et le commente avec goût, parfois avec finesse. Les discussions de la brochure me paraissent seulement parfois traînantes, subtiles et verbeuses. L'édition toute remplie de traductions et de gloses modernes est vraiment trop élémentaire. Cer-

---

1. P. 34, n. 12 : S. Italicus, xv (*sic*).
2. Aulul. 207 et s. ; 280 et s. ; Epid. 694-5 ; Miles, 95 ; Trin. 124-5.
3. Éditions de M. Cocchia, de M. Stampini ; articles ou études de M. Kirner et de M. Pascal.

tains retranchements faits par pudeur et, je suppose, imposés à l'éditeur, m'ont paru simplement ineptes [1]. Les secours offerts aux élèves sont à tous égards insuffisants [2]; les signes employés sont parfois équivoques ; des conjectures sont glissées dans le texte sans que le lecteur s'en doute ; telles explications me paraissent très contestables [3]. Enfin il est particulièrement fâcheux pour M. Giardelli que son livre et sa brochure aient paru sans qu'il ait pu connaître l'édition magistrale de M. Lindsay.

É. T.

Clement Lawrence Smith. A preliminary study of certain manuscripts of *Suetonius*, lives of the Caesars. Reprinted from Harvard Studies in Classical Philology. Vol. XII, 37, p. in-8°.

Voici enfin un excellent travail qui nous fait attendre de véritables progrès dans la critique du texte de Suétone. Documentation et méthode, tout, dans cet article, me paraît très solide et je me bornerai à l'analyser.

M. Smith a profité de son séjour dans l'école américaine de Rome (1897-1898) pour étudier les manuscrits du Vatican que n'a pas connus Roth, et il a poursuivi cette étude dans ses voyages, d'Italie en Angleterre, en s'arrêtant surtout à Florence, Venise, Munich, Leyde et Londres. Il a vu ainsi plus de trente manuscrits et il nous donne les résultats obtenus tout en s'excusant fort modestement de n'avoir pu faire des collations aussi complètes qu'il l'eût voulu.

Les listes de variantes qui occupent ici quatorze pages, contiennent ce que M. S. nous apporte présentement de nouveau. Ce n'est pas tout. En s'appuyant sur ce fond, M. S. s'efforce de le mettre en œuvre pour aboutir à un classement tout au moins provisoire. Quels critériums a-t-on pour cela ? Sans doute la manière dont le grec est transcrit ; aussi les divisions en livres, et les divisions en chapitres qui ne sont pas les mêmes. Mais au bout du compte cela n'apprend pas grand chose.

La méthode de M. S. consiste à éprouver les manuscrits de deux façons : en prenant un manuscrit important comme base, que ce soit le *Memmianus* ou un autre, il le compare isolément à tous les autres en chiffrant les cas où ils s'accordent et ceux où ils divergent; c'est le

---

1. Je vise surtout celui du v. 57 du prologue.

2. M. G. indique la scansion, mais il ne donne même pas un tableau des mètres employés ; aucune remarque sur les mots où il y a des difficultés de prosodie : 196, *labŏs ;* 480, *prŏfitetur*.

3. Par exemple, 708, *custodem*=comitem (d'après M. Cocchia). Au v. 973, après *homini* sont tombées les lettres (ST) qui devaient indiquer que la parole est ici à Stalagmus. —Dans la brochure, p. 7, *Aul.* 207, *si quid* = si quidem.

the dual test; le rapport permet aussitôt de saisir déjà des affinités ou des oppositions frappantes. On contrôle ensuite le premier résultat en étudiant à part et d'une manière générale les manuscrits qui ont appelé l'attention ; on pèse la valeur des leçons qui leur sont propres, bonnes ou corrompues : c'est *the general comparison* ou *the general test.*

Voici la conclusion de M. Smith. Les manuscrits de Suétone, quoique très dispersés, se ramènent cependant à une double tradition, dont une variante s'est conservée dans une branche, une autre dans l'autre branche. Autour du *Memmianus* (base de Roth) et du *Gudianus* que Becker a signalé (1857 et 1867) se groupent dans la première classe le manuscrit de Munich, deux *Vaticani* et deux *Medicei;* donc sept manuscrits. Parmi eux M. S. est amené à reconnaître un groupe secondaire qu'il appelle groupe des *Medicei* formé en fait de deux *Medicei* et d'un *Reginensis;* sur les quatre autres le *Memmianus* forme avec le manuscrit de Munich et le *Gudianus* un autre groupe (groupe du *Memmianus*); le *Vaticanus* de Juste-Lipse restant, est une sorte de manuscrit intermédiaire plus rapproché des *Medicei* que de l'autre groupe.

La seconde classe, celle des manuscrits où la divergence est plus fréquente que l'accord avec le *Memmianus*, contient vingt et un manuscrits subdivisés en deux groupes : celui des Florentins (sept manuscrits tous antérieurs au xve siècle); l'autre composé de manuscrits qui, sauf un, sont tous du xve siècle (*The Urbinas group;* sept manuscrits). Les sept restants ne pourraient encore être classés avec une certitude suffisante.

Sans doute ce n'est là qu'une classification provisoire, mais elle n'est pas moins pour cela des plus précieuses pour nous. Le résultat le plus important de ce premier travail, est celui-ci, que l'on ne peut plus désormais ne voir, avec Roth, dans les leçons du xve siècle, que de simples conjectures d'humanistes auxquelles on n'accorde aucune autorité. Beaucoup d'entre elles n'ont pu venir que d'une bonne source manuscrite, peut-être différente du *Memmianus* et des manuscrits de sa classe.

M. S. note encore que, pour trente-cinq passages où Roth croyait ne pouvoir appuyer son texte que sur des conjectures, il a retrouvé ces leçons dans des manuscrits de la seconde classe. Il était bien sûr *a priori* que le *Memmianus* avait lui aussi ses fautes. — Nous voyons aussi très clairement par quelques exemples, comment le texte s'est peu à peu corrompu dans les manuscrits de la seconde classe. Le copiste de l'archétype ou d'une des copies principales qui ont suivi, avait sous les yeux un exemplaire difficile à lire et tout encombré de gloses et de variantes. Il les a souvent intercalées au texte, sans compter les essais d'interprétation par lesquels il voulait expliquer des passages qui lui semblaient inintelligibles. Suétone a été ainsi, plus d'une fois, étrangement défiguré.

Souhaitons que M. Smith mène jusqu'au bout et achève, aussitôt que cela sera possible, les études auxquelles, par son article, il a si heureusement préludé. Il nous a mis en goût ; à lui de conclure.

Émile THOMAS.

Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte, herausgegeben von der königl. preussischen Akademie der Wissenschaften :
Band IV : **Der Dialog des Adamantius** περὶ τῆς εἰς Θεὸν ὀρθῆς πίστεως, herausgegeben von Dr. W. H. van de SANDE BAKHUYSEN, LVII-256 pp. Prix : 10 Mk.
Band V : **Das Buch Henoch**, herausgegeben von Dr. Joh. FLEMMING und Dr. L. RADERMACHER. 172 pp. Prix : 5 Mk. 50.
Band VI : **Origenes Werke,** Dritter Band : **Jeremiahomilien, Klagelieder-kommentar, Erklärung der Samuel u. Königsbücher** herausgegeben von Dr. Erich KLOSTERMANN. L-351 pp. Prix : 12 Mk. 50.
Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1901. In-8.

Le dialogue d'Adamantius est un des suppléments de l'édition d'Origène. Il est ainsi nommé du principal personnage. Les autres interlocuteurs sont deux marcionites, Mégéthius et Marc, un disciple de Bardesanes, Marinus, deux valentiniens, Drosérius et Valens. Ils discutent sur les hérésies, et un païen, Eutropius, est pris pour juge. L'auteur est inconnu. Ce n'est pas un écrivain de talent et ses pensées sont empruntées. Il a fait une compilation. L'œuvre se place entre deux écrits de Méthode († 311), sur le libre arbitre et sur la résurrection, et la fin des persécutions (311). Zahn avait cru reconnaître Origène dans Adamantius. Mais l'auteur inconnu ne paraît pas avoir eu l'intention de donner un rôle à Origène sous un nom fictif ; il a trop usé des écrits de l'antiorigéniste Méthode pour qu'on puisse le penser.

Les manuscrits du texte grec sont tous mauvais et récents : le plus ancien est du XIIe siècle. Ils se divisent en trois groupes, remontant à un archétype déjà très corrompu. La seconde partie du dialogue peut être corrigée à l'aide des écrits de Méthode. Rufin a traduit l'ouvrage. M. van de Sande Bakhuysen publie cette traduction en regard du texte grec. Elle a, naturellement, ses défauts. C'est à Rufin que remonte la qualité de manichéen donnée à Megethius. Mais elle repose sur un texte meilleur, plus ancien, et non remanié ni interpolé. Car nos manuscrits grecs nous donnent plutôt une recension que l'original. Trois traductions latines du XVIe siècle sont de peu de secours : elles sont faites d'après un de nos manuscrits ou un manuscrit semblable.

M. van de S. B. a essayé de rétablir partout où il l'a pu la rédaction primitive. La traduction de Rufin est publiée d'après l'édition de Caspari, qui repose sur un manuscrit de Schlestadt, du XIIe siècle. Des tables des citations, des noms et des mots importants complètent cette édition soignée. Dans son introduction, M. van de S. B. a réuni les renseignements essentiels sur le contenu, l'histoire du dialogue,

les personnages, les remaniements, le titre, le prologue et l'épilogue, les manuscrits et les éditions. Il faut lui savoir gré de cette dissertation où l'histoire littéraire n'est pas oubliée, et où il a repris et modifié quelquefois les vues de M. Zahn.

Le livre d'Hénoch a été si souvent l'objet de découvertes et d'études en ces derniers temps, qu'il est inutile d'insister sur l'intérêt qu'il présente. Il ne rentrait pas dans le programme de l'Académie de Berlin, entendu strictement ; mais il a une telle importance littéraire et ecclésiastique qu'il est naturel de le trouver dans la collection.

M. Flemming s'est chargé de l'établissement et de la traduction du texte éthiopien. L'édition en paraîtra dans les *Texte u. Untersuchungen*. M. F. a eu à sa disposition beaucoup plus de manuscrits que ses devanciers et a pu reconnaître deux traditions, l'une plus sincère et plus ancienne, l'autre plus récente et interpolée. On sait que l'original sémitique (hébreu ou araméen) a disparu, comme celui des apocryphes du même temps. Il n'y a aucun espoir de le restituer. Les fragments grecs sont celui de Gizeh, publié par M. Bouriant, les citations de Syncelle, un extrait dans le Vatican. Gr. 1809, un fragment latin. M. Radermacher, déjà connu par de bons travaux sur ce genre de littérature, s'est chargé de l'édition de ces débris. Il attribue à de nombreux bourdons le fait que le grec est moins développé que l'éthiopien. Cette édition se distingue par le soin philologique des auteurs. M. Radermacher, surtout, nous donne, sous forme de tables variées, une véritable étude du grec des fragments.

M. Klostermann a fait connaître dans un fascicule des *Texte und Untersuchungen* les principes adoptés par lui dans ce volume d'Origène, le troisième des œuvres complètes [1]. Le texte des homélies sur Jérémie repose essentiellement sur un manuscrit de l'Escurial, Ω III 19, du XI-XIIe siècles. Nous avons vu que, pour Clément d'Alexandrie, le Vatic. gr. 623, est une copie de ce manuscrit [2]. M. K. arrive au même résultat pour les homélies d'Origène. En plus d'un passage, le manuscrit du Vatican présente un meilleur texte que celui de l'Escurial. M. K. considère ces leçons comme des corrections d'humaniste. Il a parfaitement raison. C'est un phénomène bien connu des philologues et dont nous signalions récemment un cas probable dans un manuscrit padouan de la *Cité de Dieu*. Mais il est toujours intéressant d'en noter de nouveaux exemples.

Quatorze des homélies d'Origène ont été traduites par saint Jérôme vers 380. M. K. a voulu tirer parti de cette source indirecte du texte grec. Il ne paraît pas avoir trouvé un concours utile auprès de l'Aca-

1. Voir *Revue*, 1898, II, 7.
2. A propos du mémoire de M. Barnard, *Revue*, 1898, I, 483.

démie de Vienne, qui doit éditer les œuvres de saint Jérôme. Il lui a fallu se contenter de Vallarsi, revu sur deux manuscrits, dont l'un, le manuscrit de Laon 299, est du IXe siècle. C'est sans doute cette difficulté qui l'a détourné de publier les deux homélies que nous ne possédons plus que dans cette traduction.

M. K. a donné à part les fragments indépendants conservés dans la Philocalie et dans les Chaînes.

Ce sont les Chaînes, uniquement, qui nous ont gardé quelques restes des commentaires sur les Lamentations, sur Samuel, et sur les livres des Rois, à la réserve d'une homélie sur Samuel I, 28, 3-25 (épisode de la pythonisse d'Endore). M. K. en a recherché les manuscrits. L'homélie sur la pythonisse a survécu grâce à la réfutation d'Eustathe d'Antioche : les deux écrits se trouvent dans d'assez nombreux manuscrits, dont le seul important, Munich gr. 331, est du Xe siècle.

M. K. montre le même souci de renseigner brièvement le lecteur que ses collaborateurs. Les homélies sur Jérémie doivent avoir été prononcées à Césarée après 244, après les homélies sur les Psaumes et sur le Lévitique, avant les homélies sur Ézéchiel et sur Josué. Le texte biblique que lisait Origène était apparenté au groupe des manuscrits dits de Lucien d'Antioche. M. Klostermann se réserve d'en faire une étude particulière. Le commentaire des Lamentations est plus ancien et a été écrit à Alexandrie, après les deux livres sur la résurrection, par suite avant 231 ; Eusèbe en connaissait encore cinq livres. L'homélie sur la pythonisse a été prononcée après la rédaction du commentaire sur les Psaumes, soit après 241 ou 244. Nous n'avons pas de données sur les autres œuvres.

Comme dans les autres volumes, les tables sont très soignées.

Paul Lejay.

Carl Schmidt. **Plotin's Stellung zum Gnosticismus und Kirchlichen Christentum;** x-90 pp.

Carl Schmidt, **Fragment einer Schrift der Märtyrerbischofs Petrus von Alexandrien;** 50 pp.

Otto Stählin, **Zur handschriftlichen Ueberlieferung des Clemens Alexandrinus;** 8 pp.

Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1901, in-8 (*Texte u. Untersuchungen*, V, 4). Prix : 5 mk.

M. Carl Schmidt soulève une question intéressante. Il voit dans les écrits de Plotin des œuvres de polémique, destinées à faire l'apologie du paganisme à l'encontre des doctrines rivales, le christianisme et surtout le gnosticisme. Déjà M. Schüler avait posé la question dans une dissertation sur la notion de l'âme dans Plotin et dans Origène. M. S. l'étend, et essaie de ressaisir les traces de la polémique

à travers Porphyre et Plotin. Il n'accepte pas les idées de M. Anz sur les sources orientales du gnosticisme : l'adhésion que M. S. croit qu'elles ont rencontrée dans la critique, n'a pas été aussi unanime [1]. La gnose n'était certes pas un système bâti de toutes pièces par la dialectique d'un seul esprit; mais, comme le dit fort bien M. Schmidt, elle représente un milieu d'idées philosophiques. Il faudrait aussi distinguer ces milieux, car il y en a eu plusieurs et c'est ce qui explique que la gnose est multiforme. M. S. ne s'est occupé que de ce qu'on pourrait appeler la gnose grecque. Pour Plotin, elle était ἰδία αἵρεσις, φιλοσοφία; il compte le gnosticisme et l'épicuréisme comme deux écoles philosophiques. D'après M. S,, au IIe et au IIIe siècles, trois grands systèmes religieux étaient en présence dans le monde grec et ils sont représentés par Plotin, Valentin et Origène. C'est à Alexandrie que ces systèmes se sont définis; c'est dans ce milieu surchauffé qu'ont été posées toutes les questions que l'avenir devait agiter. M. S. ne méconnaît pas cependant l'influence de l'Orient sur la gnose. L'esprit de l'Orient et la mythologie de l'Orient en sont le principe et la base, comme la philosophie grecque l'est du néoplatonisme, comme l'esprit judaïque exprimé dans les deux Testaments l'est du christianisme. « Dualisme, Panthéisme, Monothéisme sont les trois racines de ces systèmes. »— A noter une hypothèse sur la secte de Celse. M. Schmidt le croit platonicien, par suite d'une comparaison de sa polémique avec celle de Plotin et de certaines objections formulées par Origène. Mais cet apologiste le traite d'Épicurien pour le discréditer comme athée aux yeux des païens et des chrétiens. Ce procédé était licite ἀγονιστικῶς chez les anciens.

La deuxième dissertation donne le texte copte et la traduction allemande d'un fragment. L'auteur se désigne par une expression empruntée au Nouveau Testament : « Moi, Pierre, associé aux souffrances du Christ. » Il raconte qu'il a, « pendant longtemps, fui de lieu en lieu devant Dioclétien et sa persécution. » Ces traits permettent d'identifier le personnage avec Pierre, évêque d'Alexandrie, qui fut martyrisé [2]. A cette occasion, M. Schmidt entre dans quelques détails sur l'histoire de la persécution de Dioclétien en Egypte et sur les sources de cette histoire. Un appendice est consacré aux préfets d'Egypte alors en fonction.

La courte dissertation de M. Stählin traite de la première édition de Clément d'Alexandrie publiée par Pietro Vettori et complète le mémoire de Barnard. Le ms. grec de Munich 97 a été la base de cette édition pour le Protrepticus. Ce ms. est une copie du Mutinensis III.

---

1. *Revue*, 1898, I, 289).

2. De là à conclure à l'authenticité, comme le fait M. Schmidt, il y a loin. Le P. Delehaye vient de démontrer que c'est un apocryphe du VIe siècle, probablement apparenté à la Lettre du Christ tombée du ciel; *Analecta Bollandiana*, XX, 101.

D. 7 que Vettori a consulté par l'intermédiaire du cardinal Rodolfo Pio di Carpi. Pour le Pédagogue, Vettori s'est servi du Laurentianus V, 24. — Les mss. de Paris sup. grecs 270 et 421 se rattachent aux travaux de Le Nourry. Le ms. supplément gr. 1000 ne contient pas une vie de Clément, comme l'a cru Harnack, mais un fragment de l'*Epitome de gestis Petri.*

Paul Lejay.

Hieronymus, Eine biographische Studie zur alten Kirchengeschichte, von Georg Grützmacher. Erste Hælfte : Sein Leben und seine Schriften bis zum Jahre 385. Leipzig, Dieterich (Theodor Weicher), 1901 (*Studien zur Geschichte der Theologie u. der Kirche,* VI, 3). VIII-298 pp. in-8°. Prix : 6 mk.

Depuis les biographies de Zöckler et d'Amédée Thierry, il n'a paru aucun ouvrage étendu sur la vie de saint Jérôme. Pendant ces trente dernières années, bien des détails nouveaux ont été acquis ; des œuvres perdues ont été retrouvées ; grâce aux heureuses découvertes de dom Morin, nous pouvons nous faire une idée de la prédication de Jérôme. Le moment n'est donc pas mal choisi pour écrire un travail d'ensemble, et celui de M. Grützmacher est le bienvenu.

Le présent volume contient les prolégomènes et la vie de Jérôme jusqu'à son départ de Rome en 385. Dans les prolégomènes, M. G. étudie les sources et la chronologie. Les sources sont les œuvres et les auteurs contemporains. Il n'y a rien à tirer des vies, dont la plus ancienne est du IXe siècle. La chronologie a un point fixe : le séjour de Jérôme à Constantinople, de mai à juillet 381. Tout le reste est plus ou moins douteux ; M. Grützmacher, cependant, en rapprochant divers indices et des renseignements qui ne sont pas toujours d'accord, parvient à fixer les principales dates de la vie. La mort est placée par Prosper en 420. La naissance est fixée par le même sous le consulat de Bassus et d'Ablavius, soit 331. L'âge de Jérôme à sa mort est de 91 ans, dans le texte de cette chronique. Ces données sont contradictoires et sont le point de départ d'une discussion très complexe chez M. Grützmacher. De cette discussion, il ressort que la date de 331 pour la naissance n'est pas absolument impossible. Cependant M. G. préfère la reporter entre 340 et 350. Je crains que son raisonnement n'ait pas un fondement bien solide. M. G. est très embarrassé de la contradiction de Prosper ; mais il ne lui a pas appliqué la solution la plus méthodique. Les indications par les consulats prêtent moins à des confusions et à des fautes de copie qu'un chiffre. En bonne méthode, on doit donc les conserver jusqu'à plus ample informé. D'autre part, le chiffre XCI peut être une faute très facile à commettre, surtout si le copiste avait sous les yeux le symbole rare, mais non imaginaire, XIC. Mais l'erreur est encore moins forte. La formule de

Prosper : *anno aetatis suae* XCI, comporte le nombre ordinal. Il faut donc corriger en ce sens le texte manifestement corrompu de Prosper, lire XC, et regarder les dates de 331 et de 420 comme authentiques. Cela ne veut pas dire qu'elles soient vraies. Cependant, M. G. reconnaît la valeur particulière du témoignage et la possibilité de ces dates. Tenons-les donc pour probables. — La chronologie des lettres et des œuvres fait l'objet d'une dissertation particulière qui est résumée dans un tableau.

De la vie même de Jérôme, nous n'avons dans ce volume que quatre chapitres : la jeunesse, la période érémitique, le voyage à Constantinople, le séjour à Rome. Je note, dans le premier (pp. 126 suiv.), une intéressante reconstitution de la bibliothèque de Jérôme ; dans le quatrième, les portraits de Marcella, de Paule et d'Eustochium. Pendant son séjour à Rome, Jérôme eut une situation de premier rang et put être considéré comme le successeur éventuel de Damase. Sirice fut pourtant élu. M. G. considère l'influence de Paule comme la cause principale de la diminution graduelle et de l'échec de Jérôme. Cette femme ardente ne rêvait qu'ascétisme et désert, et n'avait pas à ses tendances mystiques le contre-poids des goûts intellectuels de Marcella. Paule a entraîné son ami dans une voie de sévérité et de rigueur où le caractère passionné et combatif de Jérôme devait le mettre tout de suite en opposition avec le clergé romain. La thèse est intéressante. Mais peut-être M. Grützmacher a-t-il un peu foncé les couleurs. Nous aurons l'occasion de revenir sur l'idée qu'il se fait du caractère de Jérôme, quand son deuxième volume aura paru [1].

Paul LEJAY.

Rabani Mauri De Institutione clericorum libri tres. Textum recensuit, adnotationibus criticis et exegeticis illustrauit, introductionem atque indicem addidit Aloisius KNŒPFLER. Monachi, 1901, sumptibus librariae Lentaerianae (*Veröffentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar München*, Nr. 5). XXV-300 pp., 2 fig., in-8°. Prix : 5 mk.

Raban Maur était avant tout professeur et compilateur. Son *De Institutione clericorum* est une marquetterie d'extraits où saint Augustin, Bède, Grégoire le Grand, Isidore figurent pour la plus grande part. J'avais déjà constaté le procédé pour le *De computo* [2]. M. Knœpfler le met en lumière pour le traité qu'il édite. Les nombreux ouvrages de Raban Maur sont, d'après lui, composés de la même manière.

---

1. Je ne serais pas tout à fait du même avis que M. Grützmacher dans son appréciation de la Vulgate hiéronymienne et de ses rapports avec le grec. C'est une question compliquée d'ailleurs. Cf. *Revue*, 1900, I, 182, suiv.

2. *Revue de philologie*, XXII [1898], 159.

Nous devons donc réformer nos jugements sur la science de ce maître. Son travail n'a pas été inutile à son temps; mais il diffère un peu de l'idée que nous nous en faisions.

Il a fallu beaucoup de patience et de recherches pour découvrir les emprunts. Raban Maur semble avoir pris à tâche de nous dépister. Il change brusquement d'auteur au cours d'une phrase. Au milieu de citations textuelles, il résume ou paraphrase. M. Knœpfler nous a rendu le service de déjouer ces manèges. Outre le profit qu'il y a de posséder un bon texte de cette petite encyclopédie, équivalent de nos manuels de baccalauréat, mais rédigée dans l'esprit et pour les besoins du IXe siècle, nous pouvons nous faire une idée du fond de bibliothèque que compulsait un clerc érudit du temps. Ces livres sont tous des livres ecclésiastiques. La littérature profane ne pénètre qu'à travers Cassiodore et Isidore.

L'ouvrage, qui intéresse surtout l'histoire de la liturgie et de la discipline, est publié d'après 10 manuscrits. Deux figures sont reproduites d'un manuscrit du Mont-Cassin, du XIe siècle. Le texte a beaucoup gagné et nous avons là un pendant du Walafrid Strabon publié par le même savant. Mais des graphies comme *poenitentia* (112 et ailleurs), *foemina* (121), etc. ne sont pas celles des manuscrits. M. Knœpfler devrait faire revoir son texte par un philologue.

Paul Lejay.

Die Kirchengeschichte des Eusebius, aus dem Syrischen übersetzt, von Eberhard Nestle (*Texte u. Untersuchungen*, VI, 2). Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1901. x-296 pp. in-8°. Prix : 9 mk. 50.

M. Nestle rend aux études d'histoire et de littérature ecclésiastiques un signalé service en nous donnant cette traduction. Elle est aussi littérale que possible. La construction est reproduite autant que la clarté le permettait. Chaque mot syriaque est rendu par le même mot allemand. Les noms propres sont généralement accompagnés de la transcription du syriaque en petites capitales. Les variantes des manuscrits sont indiquées entre parenthèses ou en note; celles de la version arménienne, en note.

La traduction syriaque de l'Histoire ecclésiastique a la plus grande importance. Tandis que le plus ancien manuscrit du texte grec n'est pas antérieur au IXe siècle, le texte syriaque a été rédigé au temps d'Eusèbe, peut-être sous ses yeux et sous sa direction, et il nous est conservé par deux manuscrits principaux, l'un de 462, l'autre du VIe siècle. M. N. ne croit pas la traduction tout à fait si ancienne qu'on l'a dit; elle a des fautes qu'Eusèbe aurait fait corriger, s'il l'avait surveillée, et elle paraît supposer un manuscrit grec déjà fautif. En tout cas,

elle est de ce temps-là. Malheureusement nous ne l'avons plus complète. La version arménienne a été exécutée d'après le syriaque.

Non seulement le travail de M. N. sera utile aux éditeurs d'Eusèbe, mais il facilitera l'intelligence du grec. M. N. cite des exemples de méprises qui auraient été évitées si l'on avait pu consulter la version syriaque. A un autre point de vue, elle présente des détails curieux. L'histoire de l'exégèse profitera de certaines indications : la version syriaque, d'accord avec Aphraates, appelle Tulmaï (Barthélemy) l'apôtre qui a remplacé Judas ; l'Agabus des Actes (c. 11) est partout désigné sous le nom d'Addaï (Thaddée).

Le texte syriaque traduit par M. N. est celui de MM. Wright et Mc Lean, avec collation de celui de M. Bedjan.

La seule critique que nous pouvons adresser à M. Nestle est de nous renseigner trop imparfaitement sur la valeur des manuscrits ; il ne donne même aucune notion sur les manuscrits récents des épisodes. Cette critique suppose que le lecteur n'aura pas sous la main l'édition Mc Lean : c'est le cas, je crois, des théologiens non syriacisants à qui s'adresse M. Nestle. Cette lacune vénielle ne diminuera pas beaucoup la reconnaissance qu'ils lui doivent pour son désintéressement et son consciencieux labeur.

Il ne nous reste plus qu'à attendre le texte grec de l'Histoire ecclésiastique préparé par M. E. Schwartz et la version latine de Rufin promise par M. Mommsen. Espérons que ces indispensables volumes ne tarderont pas trop.

Paul Lejay.

André Lebon. **La Politique de la France en Afrique,** 1896-1898, Mission Marchand. — Niger-Madagascar (Paris, Plon, 1901 xi-322 p.).

Les épisodes de la politique africaine de la France dont M. Lebon a d'abord publié l'historique dans la *Revue des Deux-Mondes* — il n'est pas indifférent de le rappeler — se sont développés pendant que l'auteur dirigeait le ministère des Colonies. L'on ne s'étonnera pas que son exposé ne soit ni désinteressé ni impersonnel ; l'on ne s'étonnera pas davantage qu'il ne dégénère pas en un plaidoyer : M. L. est trop habile pour cela. Mais M. L. ne s'interdit ni les jugements ni les conseils : il recommande, si nous interprétons bien les dernières lignes de sa préface, une politique coloniale militante et militaire. Ce langage, dans la bouche d'un homme d'Etat (un ancien ministre peut toujours être qualifié de la sorte, par politesse), ce langage mérite d'être signalé.

Le premier épisode que raconte M. L. est la mission Marchand. Récit fécond en révélations : nous apprenons, par des formules savamment graduées dans la même page (p. 3-4), que le ministère des Affaires

Etrangères a la paternité et la responsabilité de cette conception ; notre diplomatie « cherchait sans doute (admirez l'ironie) un commencement de réparation aux déboires... éprouvés en ne réussissant pas à empêcher l'expédition de Dongola. » Voilà le département des colonies disculpé. M. L. a défendu l'honneur de la maison. L'on apprend encore que la Mission Marchand comptait non précisément sur le concours, mais sur la bienveillance des mahdistes — idée que le chef de la mission aurait suggérée lui-même à son ministre,—que cette mission était un essai de pénétration pacifique et que si elle rencontrait la moindre hostilité elle avait l'ordre formel de se retirer (ce qu'elle fit comme on sait); toutefois, le succès du plan dépendait non de la seule action de Marchand, mais de la coopération des Abyssins, qui avaient été sollicités en due forme et dont l'envoi d'un négociateur anglais, Rennell Rodd, suffit à dissiper le projet. Enfin, la revanche de Fachoda se fût offerte sans la malencontreuse chute du cabinet Méline. Ce n'est pas M. L. qui l'affirme de sa propre autorité, mais une assertion du *Bulletin de Comité de l'Afrique française*, texte plein de mystérieux sous entendus, en fait foi. Dans cette *Revue*, toute polémique serait déplacée : tout en concédant à M. L. que les hautes fonctions qu'il a occupées le condamnent à une réserve légitime, notons l'impression de malaise et de doute que laisse la lecture de ces pages.

L'article consacré à *la Boucle du Niger* (une simple boucle, celle-là !) est plus franc d'allure et de pensée, parce que l'entreprise qu'il rapporte a été mieux conçue et mieux menée. Le cabinet Méline déploya une intelligence et une énergie de bon aloi en pratiquant le système des « faits accomplis », c'est-à-dire des prises de possession par le rayonnement en éventail de missions dont la plupart furent fructueuses. M. L. démontre que les résultats ont justifié l'effort : le commerce des établissements français a progressé plus sensiblement que celui des colonies anglaises; les données statistiques ne sont pas, toutefois, présentées avec toute la clarté désirable.

C'est sous le ministère de M. L. qu'eut lieu l'annexion de Madagascar, c'est-à-dire la mutation du protectorat en colonie. Le gouvernement français subit plus qu'il ne provoqua cette mesure. Outre que le protectorat semblait une formule trop peu simple aux exigences « logiques et quelque peu impérieuses de notre esprit national », qu'elle déconcertait « nos publicistes » (lisez : la presse), il impliquait la survivance d'actes diplomatiques gênants : les véritables promoteurs de l'annexion — et l'argument est spécieux — furent l'Angleterre et les Etats-Unis qui réclamèrent les privilèges de leurs anciens traités. Les difficultés internes ne disparurent pas avec le changement d'étiquette. M. L. en eut à résoudre quelques-unes, notamment la question de l'esclavage L'abolition immédiate, imposée par le Parlement, non seulement, ne produisit pas d'effets désastreux, mais fut saluée avec enthousiasme —

M. L. le reconnaît—par les intéressés. Quant aux querelles religieuses, elles furent apaisées par la neutralité. M. L. est loin de s'attribuer le mérite de « la Pacification de Madagascar », il a eu celui du moins d'en confier la poursuite au général Galliéni, et d'adopter les vues de cet agent expérimenté.

M. Lebon a publié en annexe, outre les instructions de ses prédécesseurs au résident général M. Laroche, celles qu'il adressa au général Galliéni. Ce volume gagne ainsi une valeur documentaire.

B. A.

Louis Bréhier. **L'Egypte de 1798 à 1900.** Paris, Combet [1901] XII-334 p. 5 croquis.

L'Egypte a été, au cours du siècle qui vient de se clore, un élément et souvent un enjeu de la politique générale, en même temps qu'elle a subi une transformation organique des plus curieuses. L'on saura gré à M. Bréhier d'avoir résumé, en cette période d'accalmie qui suit et précède les crises, les épisodes de cette histoire complexe. L'on ne saurait s'étonner qu'un livre sur l'Egypte destiné au public français ne soit pas tout à fait objectif et désintéressé. M. B. l'a écrit pour rappeler à ses compatriotes que « l'Egypte a été depuis la perte du Canada jusqu'en 1860 la première et la plus belle des colonies françaises ». Si cette colonie est aujourd'hui perdue, il n'en est pas moins vrai que c'est sous l'influence des idées et des entreprises françaises que l'Egypte a pris la physionomie — sinon la personnalité —d'un État moderne ou, comme on se plaît à dire, civilisé. Malheureusement, il est difficile à un étranger de surprendre autrement qu'en ses manifestations extérieures et peut être illusoires ce phénomène intime d'une sorte de transsubstantiation intellectuelle et morale ; aussi M. B. ne nous apprend rien de précis sur l'évolution ou l'état d'âme de ce qu'on a appelé tantôt le « parti national » tantôt la « jeune Egypte » ; la littérature indigène, journaux, pamphlets, tous ces documents sont demeurés lettres closes pour lui. C'est du dehors qu'il aborde la question égyptienne ; il n'en peut raconter que les phases diplomatiques en une série de chapitres vifs et substantiels, égayés d'anecdotes et de portraits. M. B. indique fort justement dès le début que la France eut de longue date les yeux sur l'Egypte, que l'expédition de Bonaparte ne fut pas une improvisation, mais qu'ici encore la Révolution se fit l'exécutrice des conceptions et plans de l'ancienne monarchie. Il définit avec plus de sûreté que ne l'a fait M. Dehérain ce que fut l'européanisation sous Méhemet Ali. Mais à mesure qu'on s'approche de l'époque contemporaine, récit et jugement semblent se brouiller un peu. M. B. déplore par exemple l'abandon du condominium franco-anglais comme « un commencement d'abdication » (p. 210); mais il reconnaît (p. 258) que « la France s'est

toujours placée sur le terrain du droit international ; peut-être l'Europe aura-t-elle intérêt quelque jour à faire respecter ce droit ». M. B. paraît hostile au « parti national », traite Arabi de « misérable » (p. 204) et blâme le consul français d'avoir témoigné à ce personnage des égards singuliers ; il ne nous donne pas la raison de son antipathie. Sur l'incident de Fachoda, la narration de M. B. est très sobre et prudente et l'on ne peut que le louer de cette discrétion. Si M. B. n'a pas consulté les archives diplomatiques qui gardent encore jalousement leurs secrets, il a mis largement à contribution la littérature européenne, française et anglaise surtout. Chacun des chapitres est muni d'une bibliographie divisée en sections sous des rubriques significatives : *voyages*, *études historiques*, *archéologie*, ou encore : *canal de Suez* ; *Gordon*, *Emin Pacha*, etc. A la mention de maints articles sans autorité, on préférerait le signalement des Documents diplomatiques, Livres jaunes, bleus etc., qui mériteraient de figurer. La citation *Etat moderne* n'est pas claire (Bibliogr. de l'Introduction). Lire *Bailleux de Marisy* et non *Marigny* (p. 222), *Vita-Hassan* et non *Vitan* (p. 250). Le volume se termine par un index des noms très utile. Mais pourquoi M. Bréhier s'obstine-t-il (p. 157-164) à donner à Ferdinand de Lesseps le prénom de François ?

B. A.

— La revision du réquisitoire que Westermann a dressé contre les documents judiciaires, insérés dans la Midienne, se poursuit chaque jour avec plus de succès. Cette œuvre a été inaugurée en France par l'étude magistrale de M. P. Foucart sur la loi d'Evégoros ; elle a été reprise, dans ces dernières années, par un des savants qui étudient avec le plus de compétence les orateurs altiques, M. E. Drerup. Aujourd'hui c'est le tour d'un professeur autrichien, M. H. Brewer. Le travail de ce savant a paru dans les *Wiener Studien*, t. XXII, pp. 258-306, et t. XXIII, pp. 26-86, sous le titre : *Die Unterscheidung der Klagen nach attischem Recht und die Echtheit der Gesetze in §§ 47 und 113 der Demosthenischen Midiana*. M. B. s'est appliqué à démontrer l'authenticité de deux documents judiciaires condamnés à la fois par Westermann et par Drerup ; ce sont les textes de loi insérés aux §§ 47 et 113. Le premier de ces textes est ce que l'on appelle la loi sur l'ὕβρις. Une présomption sérieuse existait en faveur de l'authenticité de cette loi : le début en est cité par Eschine dans le discours contre Témarque. Mais plus loin il est question de γραφαὶ ἴδιαι ; c'était là le point suspect. Jusqu'ici on considérait comme un fait démontré que le mot de γραφή était réservé aux actions judiciaires publiques, le mot δίκη aux actions privées. Tout le fort de la discussion de M. B. porte sur cette question et sur les questions qui se rattachent à celles-ci, par exemple, l'eisangélie et la probolé. La conclusion de M. B. est que les mêmes actions peuvent être présentées sous divers aspects selon qu'elles concernent un simple citoyen ou un fonctionnaire, selon qu'elles sont portées devant telle ou telle juridiction ; qu'ainsi le nom de γραφαὶ ἴδιαι peut leur être appliqué. L'emploi de cette expression, loin d'être un motif de suspicion, est au contraire une garantie d'authenticité. A propos de la loi

d'atimie, *c. Midias*, § 113, l'auteur examine un passage du discours d'Andocide, *De Mysteriis*, 74, d'après lequel ceux qui étaient condamnés pour désertion, étaient frappés d'atimie, sans être passibles de la confiscation de leurs biens. Ce témoignage est en complète contradiction avec celui de Lysias, XIV, 9, qui affirme la confiscation. M. B. essaie de concilier les deux témoignages, en supposant qu'Andocide parle de ceux qui étaient frappés d'atimie, ipso jure, sans jugement, parce qu'ils étaient pris sur le fait. Cette explication ne nous satisfait pas. Nous maintenons l'explication que nous avons donnée dans l'article *Liponantiongraphé, Lipotaxiongraphé* (*Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*), explication que nous avons empruntée à M. Caillemer, article *Atimia* et qui consiste à rejeter le dire d'Andocide. — Albert Martin.

— Dans un article publié par les *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte u. deutsche Litteratur*, IVe année, t, VII, M. Leo Bloch vient de consacrer une étude intéressante à l'*Alceste* d'Euripide. L'auteur examine d'abord quelle était la situation de la femme dans la société grecque depuis les temps légendaires jusqu'à Euripide. Le grand poète a sans doute dit beaucoup de mal des femmes, mais quel est le poète de l'antiquité qui en a le plus parlé, qui en a le mieux parlé? Cetie pièce d'Alceste est des plus intéressantes pour nous faire connaître la pensée d'Euripide; il n'a méconnu aucune des difficultés, aucun des vilains côtés du sujet; il s'est appliqué à mettre en lumière la bassesse de Phérès, d'Admète, la grossièreté d'Hercule. Cette pièce, une des plus anciennes parmi celles que nous possédons, est avant tout réaliste; elle nous révèle, non un réalisme érigé en système, tel qu'il se montrera plus tard dans le *Téléphe* ou le *Philoctète*, mais un réalisme latent, inconscient en quelque sorte, et par cela même d'autant plus intéressant; car nous voyons bien que c'était là une tendance innée dans l'âme du poète. P. 41, M. B. admet qu'Euripide dans la tragédie de Médée a trouvé le premier l'idée de faire de la magicienne la meurtrière de ses enfants. Il faut alors supposer que la pièce d'Euripide est antérieure à celle que Néophron avait écrite sur le même sujet. On peut contester cette explication : en tout cas on trouve l'opinion contraire soutenue encore tout récemment par un homme dont personne ne contestera la compétence, M. H. Weil (Préface de la 3me édition de Médée, Paris, 1899). — A. M.

— La traduction en vers de l'*Énéide* par M. Alphée Motteau (Perrin, in-12, 495 p.), dédiée « à la ville de Niort, hommage de l'un de ses enfants », prouve chez nous la survivance d'un goût quasi indestructible, survivance malheureuse cette fois. On nous avertit que les notes semées au bas des pages ainsi que les sommaires de la table des matières sont tirés « de l'édition du texte des œuvres de Virgile publiée en 1850 par M. Sommer ». Le reste à l'avenant. Sans parler des inexactitudes, des chevilles ou inversions de tout genre, de l'abus des apostrophes et des exclamations, texte, style, métrique, goût, tours, tout ici n'est en retard au plus que d'un demi siècle. M. M. se tire allègrement de ce qui l'embarrasse. Pour rimer avec *Junon*, M. M. orthographie *affron*. Pour rimer avec *hyménée*, la nymphe promise par Junon à Eole s'appelle dans ces vers Deiopnée. Aussi combien M. M. a été imprudent de parler dans sa préface de certains traducteurs, dont l'œuvre, si élégante qu'elle soit, est une sorte d'Énéide travestie! Voilà justement ce qu'il ne lui fallait certes pas dire. — E. T.

— Nous venons de recevoir une brochure du Dr Salvatore Sajeva d'Amico intitulée : *Sulle Isole Eolie, note storico-geografiche*, Girgenti, Salv. Montes 1901 (petit in-8o, 71 p.). Elle comprend huit chapitres : Sguardo generale alle isole Eolie e numero di esse; Topografie delle isole e natura del suolo; Lipari (nome; storia;

territorio ; monete) ; Vulcano ; Stromboli ; Panaria ; Salina ; Filicudi ed Alicudi. — Personne ne s'étonnera de rencontrer ici de nombreux emprunts aux livres de Holm, Freeman, Pais. Il s'agit en fait d'une étude de vulgarisation où tous les textes grecs ou latins sont traduits ; louons-en tout au moins la rédaction claire et de bon style. Il est fâcheux seulement que plus d'une citation soit vague, que les fautes d'impression abondent, surtout dans le grec, et que les noms des historiens les plus connus soient souvent estropiés. — É. T.

— La *Revue* a rendu compte en son temps (1897, II, p. 66) de la *Grammaire Anglo-Saxonne*, à la fois très pratique et rigoureusement scientifique, de M. A.-J. Wyatt. Il en publie aujourd'hui le complément : *An Elementary Old English Reader*, Cambridge, University Press, et Londres, C.-J. Clay, in-8°, viij-171 pp. La Chronique Anglo-Saxonne, Orose et la *Cura Pastoralis* ont fourni la matière de cet excellent petit livre, auquel on souhaiterait seulement un peu plus de variété dans le choix des textes. Des notes substantielles éclairent les passages épineux, et le lexique, quoique fort sommaire, semble rédigé de façon à n'infliger au débutant aucune difficulté de traduction que la *Grammaire* ne l'ait mis en mesure de résoudre. — H.

— M. Lubor Niederlé, professeur à l'Université tchèque de Prague, commence à la librairie Bursik et Kohout (Prague), la publication d'un grand ouvrage *Slovanské Starožitnosti* (Antiquités slaves). M. Niederlé a repris le titre du célèbre ouvrage de Safarik dont la première édition parut à Prague en 1837. Il dédie son ouvrage à la mémoire du grand archéologue. L'œuvre de M. Niederlé est déjà considérable. Il a été l'un des fondateurs de la Revue *Cesky lid* (le peuple tchèque), recueil d'ethnologie et de folklore qui vient d'accomplir sa dixième année. Il a publié en 1894 un important ouvrage sur l'*humanité et en particulier la race slave dans les temps préhistoriques*, et il rédige un excellent *bulletin d'archéologie slave* (*Vestnik slovanskych starožitnosti*). L'ouvrage actuel sera divisé en six livres : quatre traiteront des antiquités ethnologiques et historiques, deux des origines de la civilisation. Je reviendrai sur ce travail quand il sera plus avancé; en attendant j'adresse une prière à l'auteur; c'est de vouloir bien inviter son libraire à *faire coudre* les fascicules; sinon il sera impossible de consulter ce beau travail avant d'avoir fait relier le premier volume. — L. Leger.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 octobre 1901.

M. Louis Leger communique la photographie de la croix qui s'élève sur le champ de bataille de Crécy (Somme) et qui s'appelle aujourd'hui la Croix de Bohème. Elle est situé sur le bord du chemin qui va de Crécy à Fontaine-sur-Maye.—M. de Lasteyrie présente quelques observations.

M. Th. Homolle, directeur de l'Ecole d'Athènes, rend compte des fouilles exécutées à Delphes en 1901, sur l'emplacement du temple d'Athéné Pronaia. On a mis à nu une terrasse longue de 150 mètres, entourée d'une enceinte continue de murailles d'appareil hellénique au nord et polygonal au sud, reliée par trois portes au réseau des routes et à l'enceinte d'Apollon, et divisée en deux étages couverts l'un et l'autre de monuments d'architecture. Sept temples ou trésors, l'habitation des prêtres, des autels, des fragments de sculptures par centaines, des terres cuites, des bronzes, des inscriptions peu nombreuses, mais très intéressantes, constituent le butin de cette campagne.

M. Pottier donne lecture d'un rapport sur sa récente mission en Grèce et sur l'acti-

vité scientifique de l'Ecole française d'Athènes. — M. Alfred Croiset appuie de son témoignage le rapport de M. Pottier, et M. de Lasteyrie, président, exprime à M. Homolle, directeur de l'Ecole, les félicitations de l'Académie.

Séance du 30 octobre 1901.

M. Clermont-Ganneau commente deux inscriptions grecques récemment découvertes au Hauran par M. Adam Smith et dont l'une date du règne de Titus et l'autre de celui d'Othon.

M. Fossey communique un mémoire sur la question sumérienne. On sait que les assyriologues sont divisés sur la question de savoir si les documents cunéiformes, dits bilingues, sont réellement écrits en deux langues, le sumérien et l'assyrien, ou s'ils sont seulement rédigés en assyrien, suivant deux systèmes différents d'écriture. Après avoir passé en revue les arguments présentés de part et d'autre, M. Fossey montre que l'existence d'une phonétique sumérienne peut seule établir la réalité d'une langue sumérienne; il expose les lois de l'harmonie vocalique qui régissent les variations du préfixe de l'optatif sumérien. Il conclut en conséquence à l'existence d'une langue sumérienne.

L'Académie procède à l'élection de deux commissions chargées de dresser les listes des candidats à trois places de correspondants nationaux et à trois places de correspondants étrangers. Sont nommés, pour les correspondants nationaux : MM. Delisle, Heuzey, Croiset et Reinach; — pour les correspondants étrangers, MM. Perrot, Paris, Weil et Boissier.

M. E.-T. Hamy présente une collection de plans et de photographies relatifs aux fouilles exécutées par l'initiative de M. le duc de Lonbat dans les ruines de Mitla, gouvernement d'Oaxaca (Mexique). Ces fouilles, conduites par M. H. Saville, de New-York, ont dégagé les monuments, mis au jour l'ancien sol et fait connaître d'importantes substructions en matériaux énormes soigneusement équarris et qui servaient de tombeaux. Ces souterrains affectent la forme de croix aux bras très larges. Mitla, Mictlan, signifie *la Demeure des morts*; c'est la grande nécropole des anciens Zapotèques.

Séance du 8 novembre 1901.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. C. Mauss, ancien architecte de l'église Sainte-Anne à Jérusalem, une lettre du R. P. Bernard Drouhin, supérieur des Bénédictins du mont des Oliviers, annonçant la découverte, dans la crypte de l'église de Saint-Jérémie à Abou-Gosch (ou plutôt à Kyriath), d'une inscription romaine qui mentionne la présence dans cette localité d'un détachement de la Xe légion *Fretensis*. Cette découverte est d'autant plus intéressante que l'inscription a été découverte dans les murs d'une construction romaine, ancien poste fortifié dans lequel l'église de Saint-Jérémie a été construite par les Croisés. C'était le poste occupé par le détachement de la légion. Kyriath correspond à l'Emmaüs de l'Evangile. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

M. R. Cagnat communique la lecture qu'il doit faire à la séance publique de l'Académie, le 15 novembre prochain, et qui est intitulée : *Indiscrétions archéologiques sur les Egyptiens de l'époque romaine.*

M. Clermont-Ganneau continue à commenter diverses inscriptions récemment découvertes dans le Hauran.

M. Henri Omont donne lecture d'une note de M. C. Jullian, correspondant de l'Académie, sur la date des premiers remparts de Paris (300).

M. Fossey termine la lecture de son mémoire sur la réalité de la langue sumérienne. — M. Oppert présente quelques observations.

Séance publique annuelle du 15 novembre 1901.

Ordres des lectures : 1° Discours de M. de Lasteyrie, président, annonçant les prix décernés en 1901 et les sujets des prix proposés; — 2° Notice historique sur la vie et les travaux de M. Auguste-Siméon Luce, membre ordinaire de l'Académie, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel; — 3° *Indiscrétions archéologiques sur les Egyptiens de l'époque romaine*, par M. R. Cagnat, membre de l'Académie.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 2 décembre — 1901

L'Adab-al-Kâtib d'Ibn Kotaiba, p. Grünert. — Francotte, L'industrie dans la Grèce ancienne. — Michaut, Le génie latin. — Swete, Ancien Testament grec. — Urbain, Un martyrologe romain. — Hahn, Tyconius. — Scheel, La christologie d'Augustin. — Sickenberger, Titus de Bostra. — Bernoulli, Les saints mérovingiens. — Saint-Auban, Mémoires, p. Maignien. — Levasseur, Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant 1789. — Lettre de M. Zapletal.— Schütz, Les passions chez Hobbes et Descartes.— Les Serbes illustres du xixe siècle. — Études de M. Coelho.— Vidossich, Le dialecte triestin.— Académie des inscriptions.

Ibn Kotaïba's Adab-al-Kâtib, nach mehreren Handschriften herausgegeben von Max Grünert, Leide, Brill, 1900, in-8°, x et 702 pp.

Le troisième siècle de l'hégire (le neuvième de notre ère) auquel appartient l'auteur de ce curieux ouvrage, fut sans contredit une des périodes les plus brillantes de l'érudition arabe. Aux querelles pédantesques qui jusqu'alors avaient divisé les écoles de Basrah et de Koufah et créé, 800 ans avant Molière, les types immortels de Vadius et de Trissotin, succéda une ère de conciliation et de syncrétisme. Bagdad, la capitale du Khalifat abbasside, devint alors un centre de culture intellectuelle où d'infatigables travailleurs, comme Maçoudi, Djawhari, Abou'l-Faradj-Isfahâni s'efforcèrent de recueillir et de mettre en œuvre, au grand profit de la science, les matériaux amassés par leurs belliqueux devanciers.

Ibn Kotaïba prit une part considérable à cette évolution des lettres musulmanes. Originaire de la Perse comme la plupart des savants auxquels elles durent leurs progrès, il exerça d'abord les fonctions de Cadi dans une petite ville de l'Irak persan, à Dinawer — d'où son surnom de *Dinaweri* — puis il alla se fixer à Bagdad où il ne tarda pas à se faire un nom comme professeur et comme écrivain. Naturellement il eut des détracteurs et des envieux. On ne pouvait nier ses talents, on attaqua son orthodoxie, on l'accusa de tendances anthropomorphistes dont il ne se trouve cependant aucune trace dans ses œuvres. Ces attaques injustifiées ne portèrent pas atteinte à son autorité scientifique et lorsqu'il mourut en 286 (839 après J.-C.), l'école éclectique de Bagdad perdit en lui un de ses représentants les plus distingués. Le nombre de ses ouvrages, tel qu'il est donné par les biblio-

graphes arabes, est si considérable qu'on pourrait en contester l'authenticité, si l'on ne se rappelait que plusieurs de ces écrits ne sont que de simples opuscules (*Risaleh*) dont le plus grand nombre a disparu. Trois grandes compilations que fort heureusement le temps a respectées fournissent une preuve suffisante de l'étendue et de la variété de son savoir. La plus importante a pour titre « les sources de l'histoire » (*'Ouyoun el-akhbar*). C'est une sorte d'encyclopédie en dix volumes, où les sujets les plus graves se mêlent aux plus futiles : la science du gouvernement, le droit, l'art de la guerre, les sciences philosophiques à la gastronomie et aux mystères du harem : tout y est traité avec le même luxe d'informations naïves et sincères. Nous avons là un des documents les plus curieux et qui nous révèlent le monde musulman mieux que toutes les chroniques. Disons en passant que, grâce à l'activité littéraire de M. Brockelmann, professeur à Breslau, il sera bientôt mis à notre disposition. Le premier fascicule a paru récemment et il sera promptement suivi, nous n'en doutons pas, des fascicules II et III qui permettront de porter un jugement sur cette importante publication.

Ibn Kotaïba, car c'est toujours de ce fécond auteur qu'il s'agit, réunissait les connaissances les plus variées. On lui doit un abrégé d'histoire intitulé *Kitab el-me'arif* dont Wüstenfeld a édité le texte il y a plus d'un demi-siècle. De nouvelles copies signalées depuis cette époque rendraient utile une nouvelle édition de ce manuel d'histoire qui, par sa date, comme par le nom de l'auteur, sera toujours consulté utilement. La troisième et peut être la plus souvent citée en Orient des grandes compilations d'Ibn Kotaïba est celle que M. Grünert a publiée il y a environ un an, et dont nous regrettons de rendre compte ici un peu tardivement. Ce document était déjà connu par une édition du Caire d'ailleurs assez médiocre, et surtout par les extraits que M. Sproull fit paraître à Leipzig en 1877. Une édition complète et conforme à toutes les règles de la critique moderne était un des *desiderata* de nos études et nous ne saurions trop remercier M.G. d'y avoir pourvu.

Le titre *Adab el-Kâtib* peut se traduire assez exactement par « Enseignement » ou « Ecole » du Secrétaire, titre un peu décevant et qui promet plus qu'il ne tient. En effet, dans l'introduction très originale et pleine de verve qu'il a placée en tête de son livre, Ibn Kotaïba déplore l'ignorance et l'infatuation — pour ne parler que des péchés véniels — des lettrés de son temps. La rédaction des actes politiques et administratifs était confiée à des parvenus, que l'intrigue et la vénalité avaient élevés à des fonctions dont ils étaient absolument indignes. C'est pour obvier à leur insuffisance et leur fournir des modèles de style que le docte professeur de Bagdad a rédigé son ouvrage. Tâche difficile, car, s'il faut l'en croire, un bon secrétaire d'État devait être une Encyclopédie vivante : exégèse du Koran,

science des traditions, jurisprudence, histoire et par dessus tout, possession approfondie de la langue classique; voilà, selon Ibn Kotaïba, ce qu'on est en droit d'exiger de ceux qui ont entre leurs mains les destinées d'un vaste empire. D'après ce programme on attendrait de l'auteur sinon l'exposé complet, du moins l'esquisse de ce qui, en théorie, devait constituer le savant et l'homme d'État au IXe siècle. Il n'en est rien, et il faut en prendre son parti : le *Adab el-Kâtib* n'est qu'un répertoire de lexicographie et de grammaire, mais hâtons-nous d'ajouter, un répertoire extrêmement riche, distribué avec sagacité et facilement accessible au commun des lecteurs, grâce à la parfaite netteté des définitions.

Il est divisé en trois sections dont la première est consacrée à la sémantique, les deux autres, sous la rubrique bizarre « redressement de la main et de la langue » aux règles les plus délicates des flexions et de la syntaxe. L'étude de la grammaire arabe a fait de tels progrès parmi nous, depuis un demi siècle, que la part de l'inédit ne peut plus y être considérable. C'est ainsi que les nuances de mots indiquées par l'auteur avec une rare précision se retrouvent dans les grands dictionnaires indigènes que nous possédons déjà : le *Tâdj el-'Arous*, le *Lisân el-'Arab*, avec le sans-gêne qui caractérise les compilateurs orientaux, avaient depuis longtemps mis à contribution le savoir du professeur de Bagdad. Un des chapitres et non des moins intéressants de la troisième section, qui traite des formes vicieuses du langage populaire, a fourni à Hariri, à Djawaliki une abondante moisson de remarques critiques. Les fines observations qui, dans les derniers chapitres, concernent la morphologie, ont perdu de leur valeur depuis que la publication des Traités de Sibawaïhi et de ses disciples a épuisé la matière. Toutefois, ce qu'on ne peut refuser à Ibn Kotaïba, outre le mérite de la priorité, c'est une érudition toujours sûre et puisée aux meilleures sources; j'entends par là les citations empruntées aux anciens poètes qui viennent appuyer comme témoins (*chewahid*) les doctes assertions du grammairien.

Il faut donc le proclamer bien haut, M. G. a rendu un service éminent à l'étude scientifique de la langue savante, en l'enrichissant d'un document dont la valeur est attestée par les nombreux commentaires auxquels il a donné naissance en Orient. M. Grünert n'a pas traduit son texte — ces sortes d'ouvrages didactiques ne se traduisent pas — mais il l'a établi avec un soin scrupuleux sur trois bonnes copies, sans négliger non plus l'édition de Boulac qui, malgré ses imperfections, lui a fourni d'utiles variantes; il l'a enrichi aussi d'annotations et de références qui fournissent les éléments d'une investigation plus étendue. Pourquoi faut-il que j'ai à signaler au savant éditeur une lacune regrettable : assurément la liste des vers et des auteurs cités dans l'original a son utilité, mais elle ne compense pas l'absence d'un index complet des mots et des locutions qui sont

le fond même du livre. Le lecteur devra feuilleter bien des pages avant de trouver le passage qui l'intéresse; on sait le peu de souci que les auteurs orientaux ont du classement par ordre alphabétique et le temps qu'on perd à compulser leurs dictionnaires. Ici un index sur deux ou trois colonnes n'aurait guère grossi le volume et, en simplifiant la tâche des travailleurs, aurait accru leur gratitude envers l'éditeur de cette bonne et utile publication.

B. M.

FRANCOTTE. **L'industrie dans la Grèce ancienne.** Bruxelles, Société belge de librairie, 1900-1901; 2 vol. in-8°.

L'ouvrage de M. Francotte est fait avec beaucoup de soin. L'auteur connaît bien les textes, et il en tire généralement un bon parti. Il est au courant de la bibliographie, et il signale le plus souvent ce qu'il emprunte à ses devanciers [1]. Sur un certain nombre de points il apporte des vues personnelles et qui prêtent parfois à la controverse, mais qui dénotent un esprit réfléchi. Le sujet est traité avec ampleur, et rien n'est laissé dans l'ombre, autant du moins que le permettent les documents. C'est dire que nous sommes ici en présence d'une œuvre véritablement scientifique.

Je regrette que le plan soit si peu conforme à la logique. Les chapitres se suivent sans qu'on aperçoive toujours le lien qui les rattache les uns aux autres. J'en citerai un exemple frappant. M. F. étudie aux pages 265 et suiv. du t. I l'industrie domestique à l'époque d'Homère. Or, il est clair qu'il aurait dû commencer par là. C'était d'autant plus nécessaire que, de l'aveu même de l'auteur, l'objet principal de son livre est de montrer comment les Grecs ont passé de l'organisation purement « oikonomique », où chaque maison se suffit presque à elle-même et ne produit guère que pour soi, « à une organisation plus avancée, dont l'industrie et le commerce sont devenus des éléments » (II, 364).

M. F. croit qu'on a singulièrement exagéré l'importance de l'industrie hellénique. « Elle n'a pris, dit-il, quelque développement que dans ces branches peu nombreuses où elle s'associe à l'art » (I, 158). Il revient sans cesse sur cette idée, parce que l'opinion contraire lui paraît encore très répandue. Je crains qu'il se soit donné là une peine inutile. Qui donc serait aujourd'hui assez naïf pour comparer l'industrie hellénique à la nôtre? Il va de soi que les Grecs nous sont à cet égard

---

1. Je remarque une tendance à invoquer de préférence les auteurs allemands. Fustel de Coulanges a montré bien avant Pöhlmann le caractère des repas publics à Sparte, et pourtant Pöhlmann seul est cité (II, 305). Je pourrais encore signaler bien d'autres exemples.

bien inférieurs; mais dans quelle mesure, c'est ce qu'il est impossible de déterminer. Je reconnais que M. F. n'a rien négligé pour arriver sur ce point à des résultats positifs; peut-être même trouvera-t-on que, pour avoir voulu multiplier les preuves, il en a fourni qui sont sans valeur. Mais rien ne saurait ici suppléer aux chiffres, et les chiffres manquent absolument; car le renseignement d'Andocide sur le produit des douanes attiques est vague et insuffisant.

Sur l'organisation du travail, le livre de M. F. est incomplet; j'ai relevé ailleurs (*La main d'œuvre industrielle en Grèce*) des détails qui lui ont échappé et qu'il est inutile de signaler ici. Une des questions qui ont le plus attiré son attention est celle de savoir dans quelles classes de la population se recrutait la main-d'œuvre. D'après lui, même à Athènes, « les gens de métiers, boutiquiers et revendeurs, ne formaient qu'une minorité » (I, 201), et il en donne une raison singulière, tirée de ce fait qu'Aristophane parle seulement des laboureurs et des charmes de la vie rurale. La faiblesse de cet argument saute aux yeux, sans qu'il soit besoin d'insister. Un problème très grave est le rôle respectif du travail libre et du travail servile. L'auteur a cherché de son mieux à l'élucider, et il aboutit à cette conclusion que « dans la banque, le commerce, l'industrie, les étrangers et les esclaves ont le pas sur les citoyens » (I, 213). On estimera peut-être qu'elle est peu précise; mais je doute qu'il soit possible de rien affirmer de plus dans l'état actuel des documents. Quoi qu'il en soit, la concurrence de l'esclavage ne parvint pas à détruire le travail libre. M. F. constate le phénomène et essaie de l'expliquer; mais j'avoue qu'il n'y réussit guère, d'autant plus qu'il complique lui-même la difficulté en soutenant, contre toute vraisemblance, que « la productivité du travail servile est au moins égale à celle du travail libre » (II, 14); d'où il est naturel d'inférer que les patrons devaient employer de préférence les esclaves.

M. F. s'est longuement étendu sur les salaires. Ici ses chiffres ne sont pas toujours exacts. Ainsi, il attribue à l'architecte de l'Asclépieion d'Épidaure une drachme par jour, sans remarquer que la drachme usitée dans cette ville valait à peu près une drachme et demie du système attique. Il dit qu'à Éleusis le salaire ordinaire était au IVe siècle d'une drachme et trois oboles, alors que nous connaissons des salaires de deux drachmes, deux drachmes un tiers, et trois drachmes. Ce n'est pas tout de fixer le salaire nominal de l'ouvrier; il faut aussi examiner le rapport qui existe entre son gain et ses charges. M. Francotte n'y a pas manqué; mais ses calculs ont été faussés par une erreur initiale, puisqu'il est parti de cette idée que l'ouvrier travaillait régulièrement 360 jours par an; ce qui n'arrivait jamais.

Je m'en tiens à ces critiques, qui diminuent fort peu le mérite de l'ouvrage. J'ajoute seulement qu'il laisse une certaine impression de

confusion. Ce défaut apparaît dans la distribution des matières, dans le style, et jusque dans la manière dont les notes sont établies.

Paul Guiraud.

Gnstave Michaut, **Le Génie latin, la race, le milieu, le moment, les genres,** 1 vol. in-12, 376 p. Paris, Fontemoing, 1900.

Le livre de M. Michaut est, à n'en pas douter, l'un des plus intéressants que les latinistes, trop peu nombreux, de langue française aient écrits depuis une dizaine d'années. Le moindre mérite de cette étude en est le style élégant, franc et alerte, que n'alourdit à aucun moment l'appareil d'érudition, très solide cependant, sur lequel s'appuie la thèse de l'auteur; et le plus grand, à notre avis, est la vie que M. M. a su prêter aux très anciennes choses dont il parle, car il nous a donné, malgré le titre de son livre, moins une dissertation de philosophie littéraire qu'une biographie de quelques «genres» saisis dans leur mobile évolution. Disciple de M. Brunetière, M. M. estime qu'il y a, pour les genres littéraires, comme pour les espèces vivantes, une genèse, un épanouissement et un déclin, et l'allure générale, la division même de son ouvrage nous donnent bien l'impression du mouvement et de la vie.

Cependant, le plan adopté par M. M. semble bien un peu artificiel, tant les parties en sont inégales. M. M. n'aurait-il pas éprouvé tardivement le désir d'encadrer dans une large étude historique une dissertation sur la tragédie et la poésie lyrique à Rome, dissertation très fouillée et qui forme par elle-même un ou plutôt deux touts complets? N'a-t-il pas voulu subordonner l'« évolution » qu'il a cru découvrir de ces genres aux lois générales de l'évolution des genres propres à la littérature latine, et n'a-t-il pas ensuite cherché à suspendre tout son travail à un chapitre de philosophie de l'histoire sur la race, le milieu et le moment? Cette ascension du particulier au général est sans doute trop philosophique pour que nous la reprochions à M. Michaut. Mais peut-être le général empiète-t-il un peu trop sur le particulier. C'est ainsi que, pour donner un pendant à son étude sur la tragédie, M. M. retrace l'évolution de l'éloquence d'une façon exacte mais si sommaire, malgré l'importance de ce genre si essentiellement romain, qu'on devine sa hâte d'arriver au sujet qui lui tient à cœur : la tragédie et la poésie lyrique.

Aussi n'insisterons-nous pas sur les chapitres d'introduction. M. M. y soutient à nouveau, avec des arguments topiques, cette thèse connue, que le génie latin est *politique;* mais il n'abuse pas de sa démonstration et ne prétend pas que toute la littérature latine soit exclusivement d'inspiration politique. A-t-il même suffisamment atténué sa thèse et a-t-il bien le droit de citer Lucrèce à l'appui? Se fait-on

la moindre idée de l'âme ardente de ce poète et du positivisme amer du *De Natura Rerum* quand on connaît les quelques vers où Lucrèce déplore les malheurs de sa patrie? L'œuvre dépasse le temps et le lieu où elle a été conçue. — Mais on ne saurait trop louer l'ordonnance et la vivacité du tableau que M. M. retrace des vicissitudes de la politique romaine en montrant le développement parallèle de l'évolution littéraire. Il reprend ensuite sa démonstration genre par genre et nous montre dans l'éloquence, l'histoire, la satire, une préoccupation dominante d'enseignement et d'action civique. Voilà pour le « génie »; quant à « la race », M. M. n'en dit rien qui la distingue nettement du « génie », et il eût été, nous le craignons, fort embarrassé de le faire. Ne ferait-on pas mieux de débarrasser l'histoire littéraire de cette notion ethnique à peu près indéfinissable, surtout dans une littérature dont quelques-uns des protagonistes les plus « romains », Virgile et Tite-Live, par exemple, ne sont ni des Romains, ni même des Latins de race? — Quant au « moment », c'est le *Siècle d'Auguste*, et nous préférons, avec M. Michaut, le terme « moment » à l'expression classique, puisque le principat d'Octave a marqué très exactement, de par l'influence personnelle du chef de l'État, l'apogée de l'évolution littéraire à Rome.

Arrivé enfin, vers la centième page, au cœur de son sujet, M. M. justifie fort ingénieusement le choix des trois genres types qu'il a choisis comme exemples d'évolution. Les genres strictement indigènes (tel le droit) n'ont pas de titres à figurer dans une histoire littéraire. Mais les genres proprement littéraires ont subi une destinée différente selon la proportion d'originalité nationale ou d'imitation grecque que les auteurs y ont introduite. A ce point de vue M. M. distingue trois groupes :

« 1° Les genres d'origine indigène dont le développement a été seulement favorisé par l'influence de la littérature grecque. » Telle est l'*éloquence ;*

« 2° Les genres d'origine étrangère mais naturalisés romains. » Par exemple, la *tragédie;*

« 3° Les genres qui ont été adoptés; mais... qui... sont restés étrangers. » Telle est la *poésie lyrique*.

De l'éloquence, M. M. ne décrit, nous l'avons dit, que la « courbe » générale, sans s'arrêter au détail. Son étude de la tragédie est autrement poussée. Car il y a une tragédie romaine, quoi qu'en aient dit Schlegel et Nisard; la démonstration en avait depuis eux été faite, entre autres par Ribbeck; mais nulle part nous ne la trouvons aussi claire et convaincante que chez M. M. qui consacre à ce genre plus d'une centaine de pages. Le mérite n'est pas mince si l'on songe à l'absence presque totale des textes antérieurs à Sénèque. Il nous la montre née de toutes pièces de l'imitation grecque avec Livius Andronicus, qui n'est encore qu'un traducteur, plus originale chez Naevius, qui invente la *conta-*

minatio et crée lui-même des sujets nationaux, des *fabulae praetextae*, revenue avec Ennius à des traductions assez libres pour devenir romaines par plus d'un détail, compliquée, violente et quasi-romanesque avec Pacuvius, plus indépendante encore avec Accius, — un vrai romain, celui-là, qui modifie l'ordonnance et les données même de ses modèles grecs, modifie les caractères, et glisse dans l'action des discussions morales ou politiques. Et, après lui, la tragédie meurt, comme le montre fort bien M. M., parce qu'elle faisait plus de place à l'action, aux coups de théâtre et aboutissait ainsi au mélodrame et à la pantomime qui ne relèvent plus de la littérature, à moins de renaître avec Sénèque, sous une forme si purement littéraire et déclamatoire, que le caractère scénique en disparaît radicalement.

L'étude de la poésie lyrique à Rome est peut-être moins originale, mais aussi moins conjecturale que la précédente. L'érudit se double ici du critique littéraire et en même temps qu'une recherche très approfondie des emprunts de procédés, de style et de mètres faits par Catulle aux Alexandrins, nous trouvons un portrait vigoureux de ce poète qui sut unir « l'inspiration la plus sincère à la science la plus consommée », et que personne ne surpasse dans un genre dont il fut l'initiateur. Le chapitre suivant, *Horace et Pindare*, est, à propos du *Carmen saeculare* et des rares odes « pindaresques » d'Horace, un amusant éreintement d'Horace, en termes très galants; car M. M. démontre que la seule qualité de Pindare que le poète officiel d'Auguste ait pu et su s'approprier, c'est son « beau désordre », une allure volontairement heurtée et essoufflée. Mince éloge, mais combien juste! Enfin, M. M. a consacré un chapitre vraiment nouveau aux chœurs, peu étudiés jusqu'à présent, des tragédies de Sénèque et en fait ressortir l'impersonnalité déclamatoire. Avec ce poète, le lyrisme retrouve le caractère universel propre au génie latin et dès lors n'a plus que les dehors du lyrisme. Ainsi s'éteint un genre artificiellement transporté du dehors dans un milieu hostile, — et la thèse de M. Michaud est démontrée.

Th. Ruyssen.

An introduction to the old Testament in Greek, by H. B. Swete; with an appendix containing the letter of Aristeas, edited by H. St. J. Thackeray. Cambridge, University Press, 1900, xi-592, crown 8°. Prix : 7 sh. 6.

M. Swete est l'éditeur connu des Septante. Il a condensé dans ce volume les résultats de ses travaux et de son expérience.

Le livre est divisé en trois parties. La première, Histoire de l'Ancien Testament grec et de sa transmission, traite de la version alexandrine, des versions postérieures, des Hexaples et des recensions, des anciennes traductions fondées sur les LXX, des manuscrits et des

éditions des LXX. La deuxième a pour objet le contenu de la traduction alexandrine, c'est-à-dire les titres, groupement, nombre et ordre des livres, l'origine canonique ou non de ces livres (au point de vue du canon juif), la langue, la méthode de traduction, les divisions (stiques, chapitres, etc.). La troisième partie raconte la fortune de la version des LXX, son usage par les hellénistes non chrétiens, dans le Nouveau Testament, dans l'ancienne littérature chrétienne ; deux de ces chapitres touchent notre époque, l'un sur le rôle de la version dans les études bibliques, l'autre sur l'état du texte et les problèmes qu'il soulève.

L'appendice, une édition de la lettre d'Aristée par M. Thackeray, forme le complément naturel de cette Introduction. M. Th. n'a pu profiter du travail de Mendelssohn publié par M. Wendland. Il a établi son texte avec grand soin et l'a accompagné d'un apparat très complet.

Nous avons donc dans ce volume comme un manuel de la philologie des LXX. La méthode adoptée par M. Swete est très claire. A la suite de chaque paragraphe, un ou plusieurs alinéas en petit texte donnent le détail des preuves et la bibliographie. Ce livre, où l'on a trouvé le moyen de condenser des détails infinis, est d'une lecture agréable, grâce à la sobriété élégante et à la lucidité de l'exposition. Des listes et des tableaux permettent de s'orienter rapidement à travers les minuties de la critique et de la bibliographie et de trouver sûrement le point cherché.

L'ouvrage est dédié à M. Eberhard Nestle, « uiro, si quis alius, de his studiis optime merito, huius operis adiutori humanissimo ».

Paul Lejay.

Ein Martyrologium der christlichen Gemeinde zu Rom am Anfang des V. Jahrhunderts ; Quellenstudien zur Geschichte der rœmischen Mærtyrer, von August Urbain. Leipzig, Hinrichs, 1901 ; VI-266 pp. in-8° (*Texte und Untersuchungen*, VI, 3). Prix : 8 Mk. 50.

Parmi les documents utilisés dans le martyrologe hiéronymien, se trouvait un martyrologe romain. M. Urbain a entrepris de dégager et de restituer ce document.

Son livre est divisé en deux parties. Dans la première se trouvent énumérées et discutées les ressources dont il dispose pour son dessein. Ce sont d'abord le martyrologe hiéronymien, puis le chronographe de 354, divers calendriers, les martyrologes postérieurs, les livres liturgiques, les vies et passions, les monuments archéologiques. Ces deux derniers chapitres sont très développés. M. U. a fait un dépouillement étendu des manuscrits comme des données archéologiques.

La deuxième partie est la restitution du vieux calendrier romain.

M. U. donne d'abord l'énoncé de la fête. Il le fait suivre d'un commentaire et d'une discussion plus ou moins longue. Un premier appendice contient le texte suivi de ce calendrier. Un deuxième est le répertoire alphabétique de tous les saints qui, à la date du IVe siècle, peuvent prétendre à être compris dans la liste des saints romains, avec leur référence ; c'est comme la table de cet ouvrage, et là aussi est sa principale utilité. Si la tentative de M. Urbain ne reste pas, son livre sera toujours consulté comme livre de références.

Il est regrettable que l'auteur n'ait pas eu connaissance de l'ouvrage de M. Dufourcq. Il paraît aussi être mal informé de l'état des discussions entre M. Krusch et M. Duchesne, et ignorer les réponses du défendeur.

P. L.

Tyconius-Studien, Ein Beitrag zur Kirchen-und Dogmengeschichte des vierten Jahrhunderts. Von Traugott Hahn. Leipzig, Dieterich, 1900 (*Studien zur Geschichte der Theologie u. Kirche,* VI, 2). VIII-116 pp. in-8°. Prix : 2 mk. 50.

Nous avons de Tyconius, théologien donatiste et contemporain d'Augustin, un *Liber regularum*, traité de méthode exégétique édité en 1894 par M. Burkitt (*Revue*, 1896, I, 129). Il avait écrit aussi un commentaire sur l'Apocalypse. D'après M. Hahn, et d'après M. Bousset qui en prépare une édition, on retrouve ce commentaire dans celui de Beatus. Il est devenu avec Victorin la source commune de tous les commentaires subséquents.

M. H. étudie la théologie de Tyconius et spécialement sa doctrine de l'Église. Ce n'est pas un écrivain systématique. Il a écrit pour répondre aux besoins de ses fidèles et par suite d'une situation ecclésiastique déterminée. On n'en est que plus surpris de retrouver chez lui beaucoup d'idées de saint Augustin. La conception des deux cités et l'interprétation du ch. 20 de l'Apocalypse sont empruntées au théologien donatiste. On est moins étonné, quand on lit les éloges qu'Augustin fait de Tyconius, tout en le combattant. A côté de Victorin, et bien plutôt que l'indigent Optat, Tyconius doit être compté parmi les sources d'Augustin. Nous devons remercier M. Hahn de nous avoir analysé la pensée de ce précurseur.

P. L.

Die Anschauung Augustins über Christi Person und Werk, unter Berücksichtigung ihrer verschiedenen Entwicklungstufen und ihrer dogmengeschichtlichen Stellung, dargestellt und beurteilt von Otto Scheel. Tübingen und Leipzig, Mohr, 1901 ; XV-474 pp. in-8. Prix : 11 Mk.

M. Scheel a distingué avec raison plusieurs époques dans la christo-

logie d'Augustin. Avant d'avoir subi l'influence décisive du néoplatonisme, Augustin a été manichéen, puis a rompu avec cette doctrine. Nous sommes fort mal renseignés sur ces deux périodes que nous ne connaissons que par les Confessions. Ce témoignage lui-même n'est pas très sûr, comme M. S. l'avoue ailleurs; mais nous sommes forcés de nous en contenter.

La période néoplatonicienne, dont M. S. place le terme en 391, est jalonnée par les premiers écrits que nous ayons conservés. M. S. y recourt, de préférence au récit des Confessions. Augustin fait siennes les théories de Plotin et de Platon; mais M. S. remarque avec raison contre Loofs, que certains éléments de sa christologie sont puisés dans la Bible et spécialement dans les synoptiques. Elle atteint son plein développement dans la troisième période, de 391 à 395. C'est alors que les germes constatés dans les écrits antérieurs sont épanouis. De l'idée du Christ, né volontairement dans l'abjection, sort l'idée générale de l'humilité du Christ, manifestation de l'amour de Dieu et modèle de l'humanité. La fin de la vie d'Augustin ne fait que tirer les conséquences des conceptions premières. Le mode de l'incarnation par une vierge, le problème de l'union des natures, la détermination des formules correctes sont alors le sujet des spéculations d'Augustin. M. Scheel a bien montré le caractère de cette christologie. Elle n'est pas originale, ou du moins elle ne l'est qu'en tant que le théologien a déduit les corollaires de prémisses empruntées. Elle a une tendance morale prononcée, et le *Christus humilis* a une place d'autant plus grande qu'il est un modèle pour les chrétiens. Comme cette abjection est un signe de l'amour de Dieu pour les hommes, ceux-ci doivent y répondre, et l'on arrive ainsi à une piété mystique qui s'attache principalement, entre les mystères, à la considération du sacrifice du Calvaire. La mort du Christ prend une signification spéciale tandis que sa résurrection passe au second plan. Ces idées et ces sentiments annoncent le moyen âge.

P. L.

Titus von Bostra, Studien zu dessen Lukashomilien. Von Joseph Sickenberger. Leipzig, Hinrichs, 1901 (*Texte u. Untersuchungen*, VI, 1). VIII-268 pp. in-8. Prix : 8 Mk. 50.

Excellent ouvrage, qui prouve une fois de plus le profit qu'on peut attendre d'une exploration scientifique des Chaînes.

Grâce à ses recherches dans les bibliothèques d'Italie et surtout à la Vaticane, M. Sickenberger a retrouvé de longs et nombreux fragments des homélies de Titus de Bostra sur saint Luc. Il les a édités et y a joint quelques scolies, de même provenance, sur Daniel.

Nous pouvons maintenant nous faire une idée précise de l'exégèse

de Titus de Bostra, alors même que, ici ou là, le texte, toujours un peu trouble, donné par les Chaînes, ne serait pas parfaitement sûr. Cet évêque, mort vers 375, perdu aux confins du monde antique, eut à lutter avec les Manichéens contre lesquels il a écrit un traité. Les homélies sur saint Luc doivent se placer après la composition de cet ouvrage, entre 364 et 375. On y retrouve les mêmes préoccupations, des affirmations réitérées de la virginité de Marie, des interprétations destinées à réfuter les manichéens, un soin vigilant à préserver les fidèles de l'hérésie et à les soustraire à des influences puissantes pour des Orientaux. Aussi se tient-il éloigné des spéculations alexandrines et de l'allégorisme origéniste. Il s'attache au sens littéral, avec l'école d'Antioche, sans que cependant on puisse citer un auteur qu'il ait suivi particulièrement. Son commentaire est, avant tout, moral et parénétique : ce sont les discours d'un évêque à ses ouailles. Ce caractère reste encore marqué dans les extraits des Chaînes.

M. Sickenberger a fait précéder son édition d'une longue étude, de onze chapitres, sur la vie et les œuvres de Titus de Bostra. Il a démontré qu'un commentaire de saint Luc mis sous ce nom est une compilation du VIe siècle, formée d'extraits de Cyrille d'Alexandrie, surtout de Chrysostome, de Titus de Bostra lui-même, d'Origène et d'autres.

Paul Lejay.

Die Heiligen der Merowinger, von Carl Albrecht Bernoulli. Tübingen, Mohr; 1900, XVI-336 pp. in-8. Prix : 8 Mk.

Dans une première partie, M. Bernoulli étudie les récits hagiographiques : d'abord les souvenirs contemporains, comme ceux de Sulpice Sévère sur saint Martin, d'Ennodius sur Epiphane, d'Eugippius sur saint Séverin, les biographies de Fulgence de Ruspe et de Césaire d'Arles, les hagiographes romains Rufin et Grégoire le grand ; puis, les œuvres issues de l'information, celles de Fortunat, de Grégoire de Tours, et de leurs successeurs ; enfin, les légendes, que M. B. classe en légendes merveilleuses, légendes topographiques (évangélisation de telle ville, de telle région), légendes historiques (sainte Geneviève, sainte Gertrude, saint Oswald, le Martin épique et mythique). Généralement, l'auteur résume, avec netteté et agrément, les textes et les caractérise d'un mot bref et presque toujours juste.

Dans la troisième subdivision, il veut interpréter par la mythologie les légendes ; saint Georges est Mithra ; saint Nicolas, Neptune ; saint Oswald, Wodan; sainte Geneviève pourrait être Freja, et ainsi de suite, Il est certain que les cultes des saints ont souvent été un moyen de christianiser les cultes populaires. Il est déjà plus douteux que les vies des saints aient emprunté aux légendes païennes des traits particuliers. Mais l'identification des personnages et la confusion des récits

paraissent tout à fait invraisemblables, en dehors de tel cas, bien défini, et le plus ordinairement expliqué par des circonstances locales. Il faut ne pas oublier, non plus, que certains points des histoires mythologiques appartiennent au folk-lore commun de l'humanité, et que c'est à ce titre qu'on peut les retrouver dans les légendes hagiographiques. Mais celles-ci sont dans leur ensemble sorties du christianisme ; elles forment un véritable genre littéraire, qui a, tout au plus, subi l'influence indirecte de l'antiquité classique ; la Bible et les apocryphes judéo-chrétiens y ont eu plus de part que la mythologie germanique. Ce sont plutôt œuvres de clercs, plus ou moins instruits, que produits de la culture populaire.

La deuxième partie a pour sujet le culte des saints. Nous avons d'abord un dépouillement des documents et la revue géographique des tombes saintes, pour l'époque mérovingienne. Je ne sais si ce travail avait été jamais fait. Il rendra service. Les derniers chapitres traitent des reliques, des patronages locaux, des amulettes, des objets miraculeux, etc.

P. L.

Edmond Maignien, **Mémoires de Jacques Pape de Saint-Auban** (1562-1587). Grenoble, Librairie Dauphinoise, 1900.

M. Maignien a eu l'intention de publier une bonne édition des Mémoires de ce brave capitaine protestant dauphinois. Le texte qu'il emprunte à un manuscrit de la Bibliothèque de Grenoble est plus complet que celui de Du Bouchet et de Petitot et Buchon ; il contient de longs passages auxquels le premier éditeur, suivi par tous les autres, avait substitué un résumé de sa façon et qui quelquefois disait tout le contraire de ce qu'avait écrit Saint-Auban (cf. par exemple, dans la nouvelle et dans les anciennes éditions, les rapports de Saint-Auban avec Bricquemault et Cavagnes prisonniers à la Conciergerie, après la Saint-Barthélemy). M. M. qui néglige de faire valoir l'importance de ces restitutions, s'est, malheureusement aussi, dispensé de publier le *Voyage de France* qui se trouve dans les éditions précédentes. Il aurait dû, puisqu'il annonçait les Mémoires de Saint-Auban, reproduire ce récit qui en est chronologiquement la suite. Peu importe que le *Voyage de France* ne soit pas dans le manuscrit de la Bibliothèque de Grenoble, s'il est de Saint-Auban et s'il complète les Mémoires.

L'écriture du manuscrit est mauvaise et sans ponctuation. Mais M. M. y a trop bien suppléé ; il a distribué si capricieusement les points et les virgules qu'il est parvenu quelquefois à rendre inintelligible ce qui de soi-même était parfaitement clair. Saint-Auban, lors de la Saint-Barthélemy, avait été enfermé avec d'autres gentilshommes

de la religion à la Conciergerie; ils voyaient passer dans la cour Cavagnes et Bricquemault quand on les menait à leurs juges (p. 27). « Ils nous voyoient et salluoient du chappeau et nous de mesmes eux. » M. M. a placé sa virgule après mesmes et le membre de phrase suivant enrichi du mot eux fait un non sens : « eux estans avec la liberté de nous promener [1]. » P. 45, Saint-Auban après avoir longtemps défendu Menerbe contre les catholiques obtint de sortir de la place avec les honneurs de la guerre, mais comme il savait que les capitulations n'étaient pas toujours observées, il demanda que quelques-uns des chefs des assiégeants lui servissent d'otages. « Je voulus avoir..... pour la seureté de nos soldats et parmy nostre troupe, qui estoit de six vingt hommes de pied et peut estre trente chevaux, messieurs de Patris, Daubrès et de Crilhon, ce qui fut fait, et furent en mon pouvoir avant que sortir. » M. M. met un point et virgule malencontreux après trente chevaux et obscurcit à plaisir son texte. P. 50-51, Saint-Auban signale le développement et la généralisation de la guerre, en 1585, après la prise d'armes de la Ligue. Il projetait un voyage dans le Languedoc, mais « Le tout demeura suspendu par laditte prise d'armes desquelles on a veu la durée tres grande et ennuyeuse qu'elle a comme accablé et submergé toute la poure France. En tous les précédents troubles, il y avoit toujours eu quelque coing qui se trouvoit accouvert de la guerre, mais en ceux-cy nul n'en a esté exempt. » M. M. qui met le point après les précédents troubles fait tort au jugement de Saint-Auban et à la vérité historique.

Le texte n'a pas toujours été bien lu. M. M. imprime (p. 55) les cachant au lieu de les sçachant. P. 56, il faut : les deux [hommes] armés d'aste et non les deux armes d'Aste. P. 46, Lances pestades n'a pas de sens, mais lances pessades est bien connu. P. 19, Saint-Auban qui est à la Rochelle et possède une galiote raconte qu'il ne pouvait pas s'aventurer bien loin en mer par crainte des galères du roi qui venaient souvent courir à Chef de Baye et à Pointe de Coreille. Ce sont deux points bien connus des historiens des sièges de la Rochelle; M. M. a lu et imprimé « lesquelles venoient souvent courir achet de bois, à Pont de Coullournie de la Rochelle ». Évidemment il n'a pas compris [2].

Les notes sont généralement exactes quand il s'agit de la région

---

1. P. 34, il faut un point après intention. — P. 35, un point après beau large. — P. 43, un point après « m'en allay à Nismes ». — P. 47, phrase mal ponctuée. — P. 48, une extrême et du tout grande ruine et non et du tout, grande ruine. — Ibid. pas de point après quitter tout.

2. P. 32, si elle eut eu si bon compte de cette place au lieu de si elle eut en. — Ibid. à y donner chemin au lieu de ay donner chemin. —P. 33, cornest aux et non cornestaux. — P. 36, quelques jours après et non quelques cours après. — P. 53, nous allasmes trestous et non tressous.

dauphinoise. Il y en a d'inutiles [1] et même de surprenantes. Ainsi, p. 16, Saint-Auban qui était allé avec les protestants de Provence et du Dauphiné rejoindre Condé et Coligny en Poitou, fait mention de la rencontre des Huguenots et des Catholiques vers Laudun, — «en Lodunois», ajoute-t-il, comme pour épargner toute recherche à ses commentateurs. Cette ville de Loudun, si célèbre depuis Urbain Grandier, est, pour M. Maignien, Laudun, château près du Rhône, aujourd'hui canton de Roquemaure, arrondissement d'Uzès, département du Gard.

Jean-H. Mariéjol.

E. Levasseur. **Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant 1789,** 2e édit. in-8o, tome Ier, xxii et 715 p., t. II, 988 p. (table en tête du t. Ier, lxxxviii p.). A. Rousseau, 1900-1901.

L'ouvrage dont M. Levasseur vient de publier une édition entièrement refondue est à la fois une œuvre originale et une synthèse des travaux relatifs à l'histoire du travail parus en France depuis un demi-siècle. Le savant économiste et historien a eu le mérite d'inaugurer dans notre pays les études d'histoire économique et d'y apporter les méthodes de recherche critique et d'exposition claire et lumineuse dont ses contemporains Fustel, Renan et Taine ont donné le modèle pour d'autres variétés de la science historique. La première édition de l'*Histoire des classes ouvrières* qui comprenait quatre volumes (2 pour la période antérieure à la Révolution, 2 pour la période postérieure jusqu'en 1867), avait eu la bonne fortune, bien méritée, de devenir classique. On ne trouve à l'étranger aucune œuvre similaire qui lui soit supérieure. L'ouvrage de Cunningham, excellent exposé des doctrines économiques de l'Angleterre, a un cadre plus vaste, mais ne traite pas d'une manière approfondie l'histoire des classes ouvrières et de l'industrie. Le répertoire de Schönberg a le mérite de condenser une foule de faits sur l'histoire du travail en Europe, mais c'est un manuel de valeur très inégale et qui n'est plus aujourd'hui au courant. Les autres pays n'ont pas encore rencontré d'historien qui ait su traiter avec autant d'ampleur le sujet capital que M. L. a pris pour objet de ses études. L'édition nouvelle qu'il nous donne supplée à une lacune inévitable créée par le succès même qu'avait obtenue la première édition. Celle-ci ne se trouvait plus que rarement dans le commerce. D'autre part, les études de détail avaient été multipliées par suite de l'intérêt croissant qui s'attache aux questions économiques du

---

1. P. 28 inutile d'indiquer la date de la naissance, de l'avènement et de la mort de Charles IX, mais un renseignement sur l'Ordre d'Espaigne aurait été à sa place. — P. 53 faire un hola de France ou *un frit à la Suisse*. Ce *frit à la Suisse* demandait une explication.

passé et du présent. Aussi, M. L. a-t-il cru qu'il serait utile de reprendre dans sa verte vieillesse l'œuvre qui avait fait la réputation de sa jeunesse. Des publications importantes, telles que l'*Histoire de la population en France* (3 vol. in-8°), l'*Ouvrier Américain* (2 vol. in-8°), l'*Agriculture aux États-Unis* (in-8°), sans parler d'une foule de travaux de détail, de géographie, d'économie politique et de statistique avaient, dans l'intervalle, sollicité l'esprit toujours alerte du savant professeur. Mais l'*Histoire des classes ouvrières* était restée son œuvre de prédilection. Il y a ouvert, en effet, la voie où d'autres ont pénétré depuis. Les germes qu'il avait semés ont levé de toutes parts. Aux résumés superficiels qu'on avait jusque-là, aux recherches inspirées par l'esprit de polémique, aux travaux partiels souvent sans horizon, il avait fait succéder une œuvre approfondie, impartiale, vivifiée par la largeur des aperçus. Aussi est-ce une heureuse inspiration que celle qui l'a conduit à reprendre, pour en éprouver la solidité et la valeur, l'ouvrage capital jadis entrepris.

De ce travail de révision sort un monument plus solide encore, plus approfondi et plus imposant que le précédent. Le tome Ier de l'édition de 1859, d'une impression moins compacte et de format in-8° moyen, comptait sûrement 587 pages. La nouvelle édition qui a adopté le format grand in-8° et dont l'impression est très serrée, comprend 715 pages, ce qui correspond, en tenant compte des différences typographiques, à une étendue presque double de l'ancienne. Le t. II qui formait, dans la 1re édition, un volume de 560 p. est remplacé dans la nouvelle par un volume de 988 pages. Certes, les assises principales sont restées intactes. Sur la plupart des points, les conclusions auxquelles notre savant historien avait abouti ont subi sans fléchir l'épreuve du temps. Les recherches des érudits les ont confirmées, loin de les ébranler. Mais si les idées générales émises par l'auteur de l'*Histoire des classes ouvrières* n'ont pas été modifiées par un demi-siècle de recherches, il importait de préciser le détail, de combler les lacunes, de mettre à profit en un mot le travail poursuivi de divers côtés depuis quarante ans sur ce sujet. Inventaires, catalogues d'actes, cartulaires, textes originaux de statuts ou de contrats, correspondances administratives, comptes, rapports et mémoires, toutes sortes de documents qui manquaient alors ont été publiés. Une foule d'études locales ou de monographies ont vu le jour, sans parler des études d'ensemble relatives à divers moments de l'histoire du travail. Il fallait avoir le courage d'entreprendre cet immense labeur de dépouillement et d'en condenser le résultat. M. L. l'a essayé et il y a en général réussi. Il a donné dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques* (année 1899) une bibliographie précieuse des fonds d'archives qu'il a visités et des ouvrages imprimés qu'il a consultés. On a, en le lisant, l'impression qu'il n'a rien négligé pour perfectionner son travail et pour le mettre au courant des progrès de la science. Supérieure

par l'étendue de l'information, son œuvre l'est aussi par la clarté et l'ordonnance de la composition. Il s'y montre économiste expert, historien d'esprit alerte et aiguisé, capable de dominer son sujet et d'en dégager les idées maîtresses, et c'est ce qui fait de son ouvrage la meilleure synthèse que nous ayons jusqu'ici des travaux particuliers composés sur l'histoire de l'industrie et des classes ouvrières. Étranger à l'esprit de système, également éloigné du dogmatisme de certains économistes et du déterminisme de certains historiens, il sait porter sur les faits un jugement modéré, impartial et presque toujours sûr.

Il va de soi qu'une œuvre aussi étendue se prête peu à l'analyse. On en peut seulement indiquer les points essentiels. Le tome Ier divisé en quatre livres embrasse la longue période de l'antiquité et du moyen âge. L'étude consacrée à l'époque gallo-romaine a doublé d'étendue et utilise une foule de travaux, tels que ceux de Duruy, de Mommsen, de Lemonnier, de Waltzing, parus depuis 1867. La période obscure et difficile du ve au xie siècle qui fait l'objet du livre II est retracée partie d'après les textes, partie d'après les recherches de Fustel, de Flach, de Longnon, de Guérard et de Waitz. Avec le livre III, on aborde la renaissance industrielle du moyen âge et l'âge d'or du régime corporatif, avec le livre IV, le début de sa décadence et la dépression économique qui correspond aux guerres de Cent Ans, puis le relèvement qui se produit sous Charles VII et Louis XI. Ici, l'auteur avait à utiliser une masse considérable de documents originaux et de recherches de détail. Il n'a pas failli à sa tâche, et on suit sans peine à travers son exposition lumineuse les vicissitudes de l'industrie et des classes ouvrières pendant les siècles qui précèdent l'âge moderne. La tâche devenait encore plus malaisée à partir de l'avènement de la grande industrie et des manifestations multiples de l'activité économique dont les grandes découvertes donnent le signal. L'action de la royauté depuis les Valois jusqu'à la Révolution, l'évolution de l'industrie, grande ou petite, les changements dans la législation industrielle, les modifications dans la condition des classes ouvrières, tout l'ensemble en un mot du sujet captivant qu'il a entrepris d'étudier de nouveau est traité par M. Levasseur avec une abondance d'information, une sûreté de méthode, une clarté et une sobriété d'exposition qui soutiennent l'attention sans la fatiguer. Les cinq derniers livres qui constituent le t. II de son ouvrage sont peut-être même ceux où l'on sent le plus la maîtrise d'exécution d'un homme qui possède à fond sa matière. Voilà donc heureusement achevée la première partie du monument que le savant membre de l'Institut a entrepris d'édifier. Tous les amis de la science doivent souhaiter qu'il achève la seconde et qu'il nous donne avec l'histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France au xixe siècle le couronnement de l'édifice. Le temps en modifiera sans doute les détails et en rectifiera les parties secondaires.

L'ensemble restera comme un des efforts les plus remarquables qui aient été entrepris dans le domaine difficile de l'histoire économique.

P. Boissonnade.

Lettre de M. Zapletal

Dans le compte rendu (*R. cr.*, p. 268 s.) de mon livre « *Der Totemismus und die Religion Iaraels* », M. A. Loisy me reproche d'avoir combattu l'hypothèse du totémisme, sans en proposer une meilleure. Cela est vrai; mais n'est-il pas bon, en toute science, de déblayer au moins le terrain?

Mon censeur trouve « qu'une définition de théologie abstraite et un subterfuge apologétique » m'ont conduit à dire que les arbres, les pierres, les sources n'étaient pas vénérées par les Israélites de la même manière que par les Cananéens. Non certes; j'ai été conduit par un principe élémentaire de la science des religions qui ne permet par d'interpréter toujours d'après le même «patron» un fait qui se rencontre chez différents peuples : il faut voir quelle signification chaque peuple donne lui-même à ce fait. Voici un exemple très clair : on pense généralement que l'arbre de Noël est un reste du paganisme, vestige d'une fête célébrée au solstice d'hiver. On pourrait donc croire que, dans mon propre pays, chez les Tchèques, qui depuis quelque temps ont commencé à faire usage de l'arbre de Noël, c'est là un retour à l'ancienne fête païenne, ou du moins son extension. Est-il besoin de le dire ! ce n'est pas le cas. Chez les Tchèques, M. Loisy peut se le persuader, l'arbre de Noël n'est qu'un symbole chrétien.

Dès le début, le même rapporteur me reproche, d'une manière générale, une tendance apologétique qui m'aurait inspiré des considérations étrangères à la critique historique. Comme il n'en apporte pas des preuves détaillées, mais se contente de dire que je soutiens « que la légende du mariage des fils de Dieu avec les filles de l'homme concerne simplement l'union d'hommes séthites avec des femmes caïnites; que le serpent, dans le récit de la chute, n'agit pas de lui-même; que la fille de Jephté pourrait bien n'avoir pas été immolée; que l'hygiène et la pédagogie ont quelque chose à voir dans les prescriptions relatives aux bêtes pures et impures etc. », je me dispense de rectifier ici cette manière hypsthétique de parler : d'autant plus que les faits mentionnés, même s'il fallait les entendre dans le sens de M. Loisy, ne renversent pas ma thèse sur le totémisme qui est le culte des animaux, des plantes, etc., non pas purement comme des divinités, mais à la fois comme des *ancêtres*, ou bien à un autre point de vue, comme des *frères*. Ici, je me permets de répéter à M. l'abbé Loisy qui semble douter de la sincérité scientifique des exégètes catholiques (voir la *Revue Biblique*, 1901, p. 631); les paroles d'un éminent orientaliste et exégète français, le P. Lagrange : « On peut étudier l'Écriture Sainte avec ou sans critique; nous croyons, comme M. Loisy, à l'utilité de la critique : mais il est, paraît-il, nécessaire de dire qu'il y a plus d'un genre de critique et plus d'une manière de la pratiquer. »

Vinc. Zapletal.

— La dissertation de M. Ludwig Harald Schütz, *Die Lehre von den Leidenschaften bei Hobbes und Descartes* (Hagen i. W., Bald et Krüger, 1901, in-8°, 121 pp.), est plutôt conçue au point de vue historique que critique. Le chapitre I remonte jusqu'à Homère et les travaux les plus récents sur la psychologie des passions se

trouvent cités dans les dernières pages. C'est dire que cet opuscule peut fournir nombre de renseignements intéressants, mais il ne renouvelle pas plus qu'il ne l'épuise, la question philosophique. — T.

— L'imprimerie serbe d'Agram commence la publication d'un grand ouvrage : *les Serbes illustres du* XIXe *siècle* (Znameniti Srbi XIX og veka). L'ouvrage est édité dans le format in-4° par fascicules au prix de 4 francs pièce. Chaque fascicule est accompagné de photographies. L'ouvrage est dirigé par le professeur André Gavrilovitch de Belgrade, Il comprendra trente-six fascicules. Si les éditeurs réussissent à le mener à bonne fin, ce sera l'œuvre la plus monumentale de la librairie serbe. Les fascicules déjà parus comprennent la biographie du littérateur Dosothée Obradovitch, de Karageorges, de Miloch, de Tomaseo, etc., etc. Quand l'entreprise sera terminée, il pourra être intéressant de choisir un certain nombre de biographies de personnages ayant joué un rôle international et de les publier en français ou en allemand. — L. Leger.

— Sous le titre *Estudos sobre a Influencia ethnica na transformação das linguas*, M. F.-Adolpho Coelho, professeur de philologie comparée à l'Université de Lisbonne, agite avec grande compétence les problèmes de toutes sortes, et particulièrement les données physiologiques qui se rattachent aujourd'hui à la question de l'évolution du langage. Sans d'ailleurs que ce travail aboutisse à des conclusions nouvelles ni à des vues bien originales, il témoigne incontestablement de vastes lectures et d'un judicieux esprit de synthèse.

—Le même auteur publie, comme extrait de la *Revue Hispanique* (Paris 1900) : *De algunas tradições a proposito de Estantigua*. Il s'agit de ces légendes, repandues en tous pays, sur l'apparition, en certaines circonstances critiques, de longs convois de fantômes et de funérailles, légendes qu'il rattache au vieux thème de folklore de la « Chasse Infernale ». Il a raison d'enseigner, — à l'encontre de M. Bugge, qui s'est donné la pieuse mission de démolir toute la tradition de ses propres ancêtres, —que ce thème est authentiquement germanique. Mais il a oublié de dire que nous en avons un témoin inattendu, d'autant moins suspect qu'il dépose sans s'en douter. C'est.... Virgile : *Armorum sonitum toto* Germania *caelo Audiit*...

— Du même auteur, sous le titre *Le Cours supérieur de Lettres*, publié à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900, un exposé historique et critique de l'organisation de l'enseignement supérieur en Portugal. A remarquer la place importante qu'y tiennent le sanscrit et la philologie comparée, qui paraissent y bénéficier des meilleures méthodes. — H.

— Le mémoire de M. le Dr Giuseppe Vidssich, *Studi sul dialetto Triestino* (Trieste, Caprisi, 1901, 128 pages in-8°), extrait de l'*Archeografo Triestino*, donne l'idée la plus favorable de la méthode et de la préparation linguistique de l'auteur. Celui-ci reporte modestement le mérite de son travail à ses maîtres, MM. les professeurs Mussafia et Meyer-Lübke, de l'Université de Vienne. On s'aperçoit en effet que le semeur a passé par là ; mais le bon grain n'est pas tombé sur des épines. Après une bibliographie étendue et une courte introduction géographique et historique, M. Vidossich traite successivement de la phonétique et de la morphologie du dialecte de Trieste. Dans l'ensemble, son mémoire confirme ce qu'à dit M. Ascoli : Trieste était frioulane, et la victoire qu'y a remportée le vénète sur le ladin est récente. La morphologie est traitée avec un soin particulier ; on n'en sera pas surpris quand on saura que l'auteur avait voulu primitivement se borner à l'étude de cette partie de la grammaire. C'est surtout sur la phonétique qu'il y aurait à faire des critiques ou des réserves. Est-il bien sûr que les deux mots triestins

Kücar (cuiller) et *Karamal*, pour *Kalamar* (encrier) contiennent le suffixe latin *arius* et non *aris*? M. V. dit que l'accord des langues romanes assure la base *coclarium* en latin vulgaire ; il oublie que le français *cuiller* (à cause de son genre féminin), l'ancien espagnol *cuchar* et l'ancien portugais *colhar* postulent *coclearis*. Il y a des raisons analogues de croire que le latin populaire a connu concurremment *calamaris* et *calamarius*. — Antoine Thomas.

— La société d'Études italiennes, qui a reçu 1,122 adhérents et 1,501 ouvrages offerts en dons, et qui a tennu 112 conférences, traitera en 1901-2 les sujets suivants : *Les limites du génie de Machiavel* (M. Dejob) ; *La lutte des classes à Sienne au* xv*e siècle* (M. Julien Luchaire); *Carlo-Dottori, poète italien du* xvi*e siècle* (H. Sirven) ; *La psychologie du brigand italien* (M. Ghio) ; *Promenades dans Florence* (M. Rosenthal); *Le P. L. Tosti* (M. J. Gay); *Michele Amari* (M. H. Derenbourg) ; *L'ange dans la peinture italienne* (M. Guid. Menasci); *Un gentilhomme chevalier d'industrie au* xv*e siècle* (M. E. Rodocanachi) ; *L'œuvre de Raphaël à Rome* (M. de Bouchaud) ; *Léonard de Vinci dans ses écrits* (M. Ch. Ravaisson-Mollien).

— Avis aux étudiants et aux amateurs qui séjournent en Italie : le *Circolo filologico* de Florence a fondé des cours de langue et littérature italienne au prix de 54 fr. pour 6 mois de leçons, y compris le droit d'entrée au Cercle. Ces cours comprennent des exercices pratiques écrits et oraux. Les auditeurs sonr répartis en sections suivant leur force. S'adresser pour les détails au secrétaire du Cercle. Place Santa Trinità, palais Ferroni, à Florence. — C. D.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 novembre 1901

Mlle D. Menant, chargée d'une mission dans l'Inde, adresse à l'Académie divers documents qu'elle a recueillis au cours de son voyage.

M. Héron de Villefosse présente un objet antique que lui a communiqué M. le major Chamberlagne, haut-commissaire anglais à Chypre. Cet objet, découvert au nord de l'île, aux environs de Lapithos, à Vasilia, est une corne de bouquetin, en bronze, de grandes dimensions. Elle présente cette parlicularité d'être munie, à son extrémité inférieure, d'un tenon rectangulaire qui entrait dans une douille de même forme. Les cornes de l'animal étaient donc mobiles; sans doute, le corps devait être en matière différente, en pierre ou en marbre, Sur les monuments orientaux, par ex., dans les chapiteaux bucéphales de l'Apadâna, exposés au Louvre, et dont l'un a été exactement restitué par M. Dieulafoy, on trouve des exemples du même fait. — M. Hamy fait remarquer que l'animal représenté devait être, d'après l'atlas de Frédéric Cuvier, le bouc sauvage de la Haute Egypte.

M. Collignon communique les résultats de la dernière campagne de fouilles poursuivie en octobre 1901 par M. Paul Gaudin dans la nécropole de Yortan en Mysie. Les fouilles ont permis de délimiter le champ de la nécropole et d'étudier la nature et la disposition des sépultures. Il résulte des observations de M. Gaudin que les morts étaient inhumés dans de grandes jarres en terre cuite, contenant un mobilier funéraire qui consistait principalement en vases. L'étude de ces vases, les comparaisons qu'elle suggère avec les céramiques primitives de la Troade et de Chypre, permettent d'assigner à la nécropole de Vortan une date approximative qui ne paraît pas postérieure à 2000 ans a. C.

(*à suivre.*) Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — **9 décembre** — **1901**

CAPART, La fête de frapper les Anou. — BABAZOGLOU, La Vierge rose, verte et blanche. — HAPPEL, Religion et philosophie de l'Inde. — NAUSESTER, La grammaire. — Mémoires offerts à Schaefflé. — FORBES, Jean Ogilvie. — Mémoires du vicomte de Turenne, p. BAGUENAULT DE PUCHESSE. — KRUSKE, Jean de Lasco. — WOLFF, Léonard de Vinci esthéticien. — A. SOEDERHJELM, Le régime de la presse pendant la Révolution. — LE POITTEVIN, La liberté de la presse depuis la Révolution. — LOTHAR, Le Burgtheater. — H. BETTELHEIM, Louis Gabillon. — Académie des inscriptions.

JEAN CAPART, **la Fête de frapper les Anou** (Extrait du tome XLIII de la *Revue de l'Histoire des Religions*), in-8° Paris, Leroux, 1901, 26 pp.

Les Anou sont à l'époque historique les peuplades situées dans le désert Arabique entre l'Égypte et la Mer Rouge. Leur nom en lui-même n'est plus alors qu'un terme général, une façon traditionnelle de désigner l'ensemble des tribus, sans qu'il s'appliquât précisément à une seule. Aux temps antérieurs à l'histoire, les Anou semblent avoir été l'une des races qui peuplèrent l'Égypte, peut-être celle que la tradition biblique désigna plus tard sous le nom d'Anamîm : il semble bien, comme E. de Rougé le pensait, que les deux Aounou de l'Égypte pharaonique, Aounou du Nord ou Héliopolis, Aounou du Sud ou Hermonthis, aient été fondées ou nommées par eux. On célébrait dans les temples Egyptiens une *fête de frapper les Anou*, où E. de Rougé crut reconnaître d'abord le souvenir des victoires d'Ousirtasen III sur les Nubiens, mais qui commémorait probablement une victoire d'Horus sur les ennemis d'Osiris. Cette *fête de frapper les Anou* était l'une des grandes fêtes canoniques de l'époque memphite, ainsi que le prouve le monument de Palerme.

M. C. a réuni très soigneusement les notions que nous avons sur ce sujet, et il pense, comme Naville, qu'on voit une représentation de la fête sur l'une des palettes découvertes par M. Quibell à Hiéracônpolis. Cette hypothèse me paraît être très vraisemblable, et je l'adopterai volontiers. Il me semble toutefois que M. C. va trop loin, lorsqu'il propose de considérer la palette Quibell comme un monument commémoratif de la conquête d'une partie de l'Égypte sur les Anou par la race venue du Midi, soit de la répression d'une révolte des Anou par un des Pharaons de cette race. Tout ce qui a été dit dans ces dernières années sur les races qui constituèrent la population de

l'Égypte, sur leur origine, sur leur provenance, sur les itinéraires qu'elles suivirent pour pénétrer dans la vallée du Nil est prématuré, et il y a un danger réel à essayer de justifier ces conjectures au moyen des monuments des dynasties thinites. J'ai jusqu'à présent l'impression que l'Égypte sur laquelle ces vieux Pharaons régnèrent n'était pas une Égypte en formation, mais une Égypte toute formée et identique dans ses grandes lignes à ce que furent plus tard l'Égypte memphite et l'Égypte thébaine. Sans reprendre les autres monuments, je ferai observer que les palettes et les tablettes connues nous ont déjà fourni, outre les représentations des rites funéraires, celles de la fête *Sadou* et de la fête *Khabsou-To*, le dépiquage de la terre, et cela dans des conditions telles qu'on voit que ces fêtes existaient depuis longtemps au moment qu'elles furent représentées sur les palettes. De même pour *l'acte de frapper les Anou* : c'est, je pense, l'image abrégée de la fête et de ses cérémonies, mais non pas celle de l'institution de la fête, à propos d'une défaite des Anou. Cela, sans préjudice des tableaux de conquête qu'on peut voir sur d'autres de ces monuments. Quoi qu'il en soit de cette discussion, M. Capart a eu le mérite d'élucider de manière à peu près certaine le mouvement et la composition d'une des scènes les plus énigmatiques qu'il y eût sur ces vieux monuments. Il a de plus posé la question d'origine avec la netteté et la richesse de références qui lui sont habituelles.

G. Maspero.

Farid Bey Babazoglou, **La Vierge Rose, Verte et Blanche,** Conte arabe, suivi de quelques autres compositions par Farid Bey Babazoglou, chef du service administratif au ministère des Travaux Publics, in-8°, 1901, le Caire, Press, 49 pp.

Cette plaquette, qui n'a pas été mise dans le commerce, renferme quelques essais poétiques et littéraires d'un écrivain étranger à la France et qui pourtant manie le français avec une aisance remarquable. C'est au sortir du collège, il y a vingt ans et plus, que M. Babazoglou, égyptien d'origine syrienne, les composa et ils sont bien ce qu'on peut attendre d'un tout jeune homme : si l'on y relève çà et là quelques gaucheries, l'inspiration en est éclatante et pleine de verve. Le morceau principal est un conte emprunté aux traditions qui couraient sur l'un des califes Ommiades, Yézîd, fils d'Abdelmelik : comment Asma sut l'obliger à la prendre pour femme, bien qu'elle se fût vantée de l'asservir à ses volontés comme un simple esclave.

Il y aurait un livre curieux à composer sur les Orientaux qui ont écrit en français. Le nombre en est plus considérable qu'on ne le croirait tout d'abord, et beaucoup de leurs œuvres ont une valeur réelle. Le style en présente des contrastes étonnants de purisme classique et d'ima-

gerie outrée qui s'expliquent aisément. L'enseignement est presque partout entre les mains d'ordres religieux pour lesquels le français du XVIIe et du XVIIIe siècles est presque le seul qui compte, et cela suffit à expliquer le purisme de leurs élèves. D'autre part, la pratique journalière de l'arabe et la lecture des écrivains Orientaux donne à l'imagination des jeunes gens un tour particulier et les entraîne dans des habitudes de penser et d'écrire entièrement opposées à celles du grand siècle. Tant que les hommes qui ont subi ces deux influences contradictoires n'emploient le français que pour les usages courants de la vie, leur langage ne diffère presque en rien de celui dont nous nous servons chaque jour : la formule leur vient toute faite comme à nous. Dès qu'ils se mettent à l'état littéraire, l'équilibre se rompt, et rien n'est plus intéressant que d'étudier la façon dont ils savent plier notre langue à toutes les formes de l'imagination orientale. Quelquefois la disproportion entre l'idée et les mots dont ils essaient de l'exprimer est trop forte pour que le résultat de leurs efforts soit heureux. Souvent au contraire, ils trouvent des combinaisons inattendues et des effets d'une puissance rare. Il serait à souhaiter qu'un des nombreux Français qui vivent en Égypte ou en Syrie étudiât ce français d'Orient et ses productions : il y trouverait, parmi beaucoup d'œuvres éphémères, des morceaux d'une valeur durable.

G. MASPERO.

Die religiösen und philosophischen Grundanschauungen der Inder. Aus den Sanskritquellen vom volksgeschichtlichen Standpunkt des Christenthums aus dargestellt und beurtheilt, von Julius HAPPEL. Giessen, Rickert, 1902. In-8, viij-252 pp. Prix : 10 mk.

Il me semble que je ne trahirai pas la pensée de l'auteur, homme de foi et de hautes aspirations, en faisant tenir dans une courte citation de son livre long et touffu la pensée dominante qui s'en dégage et l'a inspiré.

« Que l'on pût distribuer tout son bien aux pauvres, abandonner même son corps pour être brûlé, et toutefois faillir à atteindre cet amour qui est la condition impérieuse du royaume de Dieu, ce devait être pour l'esprit hindou une idée aussi théoriquement inaccessible que pratiquement sans application. Mais celui-là même qui a renoncé à toutes les œuvres pour s'enfermer dans le quiétisme le plus parfait, oui, celui-là tout le premier a failli à concevoir l'amour qui ne cherche pas son propre bien » (P. 196).

Rien n'est plus juste. L'amour de Dieu, et l'amour des créatures en Dieu, c'est le fond de la doctrine chrétienne, et ce qui la différencie de toutes les autres, même les plus nobles, qui soient sorties de la conscience humaine. Mais, parmi les chrétiens, combien en est-il qui

se sentent capables d'autre chose que de prier pour atteindre cet idéal? et, parmi ceux à qui S. Paul adressait cette page brûlante, combien en est-il qui l'aient parfaitement comprise? La religion est divine; mais nous sommes des hommes.

L'envisageant à ce période de son développement, il n'est point surprenant que M. H. répugne de toute son âme aux origines grossières que d'aucuns lui veulent assigner. Ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Mais, lorsqu'il condamne en bloc, avec le fétichisme, l'animisme et le totémisme (p. 39), toute la doctrine de l'évolution, lorsqu'il va jusqu'à écrire que la zoolâtrie n'est pas une survivance, mais une dégénérescence du sentiment religieux primitif, il s'engage dans une voie où la plupart des esprits nourris de méthode scientifique se refuseront à le suivre. On voudrait qu'il se persuadât que la religion n'est pas moins respectable et sainte, pour avoir évolué, comme toute chose en ce monde; bien plus, qu'on la révère davantage, en considérant ce splendide effort qui l'a élevée de ses humbles débuts jusqu'à la conception du divin. Il n'est pas plus déshonorant, pour elle, d'être partie de l'adoration de l'astre qui est la source de toute vie, pour s'abîmer dans le sein de l'auteur de la vie, que, pour l'homme, d'être monté de la condition du singe à la dignité intellectuelle et morale d'un Marc-Aurèle, d'un Vincent de Paul ou d'un Kant.

M. H. est théologien protestant. C'est assez dire que les textes de la Sainte Écriture lui sont, par devoir même, beaucoup plus familiers que ceux des Védas. Il n'en faut que plus admirer le soin qu'il a pris de colliger en grand nombre les meilleures autorités, et l'aisance avec laquelle il se meut sur un terrain si différent de celui de sa professionnelle compétence. Il n'écrit point pour les indianistes, auxquels sans doute il ne se flatte pas de rien apprendre, ni non plus pour ceux qui sont tout à fait ignorants des choses de l'Inde, puisqu'il ne recule pas devant les citations sanscrites; mais pour les lettrés et les philosophes tant soit peu capables de le contrôler sur pièces. Dès lors, on doit se demander pourquoi il ne leur a pas rendu la tâche plus aisée, en adoptant une transcription moins pénible, et surtout, en séparant, là où il le pouvait, les mots que la dêvanâgarî tient unis, suivant l'usage unanime des sanscritistes des deux hémisphères.

Je pourrais adresser à M. Happel mainte autre critique de menu détail : lui dire, par exemple, qu'il tombe parfois dans le défaut, au moins apparent, de confondre les époques et de mettre sur le même plan des conceptions chronologiquement très distinctes; que les deux oiseaux dont il ne donne pas la référence (p. 103 = R. V. I. 164.20) ne recouvrent point de leurs ailes un symbole de profonde mysticité, mais une petite devinette du folklore le plus élémentaire [1]; que *dûlabha* traduit par « unerfassbar » est un choquant contresens, attendu

1. Cf. mon *Atharva-Véda*, VIII-IX, pp. 110 et 149.

que la racine *labh* est parfaitement étrangère à ce composé (p. 7)..... Mais j'aime mieux m'en tenir là et rester sous l'impression de sympathique respect qui se dégage de cette œuvre sincère [1].

V. HENRY.

Denken, Sprechen und Lehren. I. Die Grammatik, von Dr. Walter NAUSESTER, Oberlehrer und Professor. Berlin, Weidmann, 1901. In-8°, 196 pp. Prix : 4 mk.

M. Nausester est visiblement un pédagogue très distingué et fort documenté, et je ne discuterai pas contre lui, n'ayant aucune prétention à pareille compétence. Je dois dire cependant qu'il est impossible d'imaginer deux points de vue plus radicalement opposés que ne le sont, dans l'espèce, ceux de l'auteur et du critique. L'idée dominante du livre, c'est que les catégories grammaticales ne sont point par elles-mêmes significatives, et que, si un élève a mal fait sa version, ce n'est pas faute de les avoir observées, mais pour s'être laissé égarer par une prévention initiale à laquelle se ramènent tous ses contresens. Et moi, je réponds que c'est précisément contre cette prévention initiale que l'observation exacte de la catégorie grammaticale aurait dû le mettre en garde. Je n'ai jamais fait de classe, mais j'ai eu l'occasion d'enseigner bon nombre de langues à bien des enfants d'aptitudes diverses : toujours je les ai astreints à la discipline sévère du strict mot à mot, de l'examen attentif de chacune des formes d'un texte donné ; et toujours j'ai observé que, au bout d'un temps variable, mais assez court, — six mois à peine, — de cette gymnastique ennuyeuse et salutaire, l'élève en était venu à la pratiquer naturellement, à lire son texte dans l'esprit de la langue où il avait été écrit, et même, dans les cas les plus favorables, à continuer son instruction tout seul.

Je précise. M. N. cite en exemple (p. 99) une version tirée de Lysias (21,5-8), odieusement massacrée par un bon élève. C'est, dit-il, que, arrivé au passage Ἀλκιβιάδης, ὃν ἐγὼ περὶ πολλοῦ ἂν ἐποιησάμην μὴ συμπλεῖν μοι, l'enfant a compris « Alcibiade que j'estimais beaucoup » — et quoi de plus naturel que d'estimer beaucoup Alcibiade ? — puis a continué « n'a pas navigué avec moi », après quoi, totalement dévoyé, il a tout pris à rebours du bon sens. « Qui est parti sur cette piste, ajoute l'auteur, un pauvre petit ἄν lui échappera bien aisément. » Est-ce donc seulement un ἄν qui a échappé à l'élève ? Il n'a pas vu qu'il y avait une virgule après Ἀλκιβιάδης, mais qu'il n'y en avait pas devant μὴ ; il n'a pas vu que la négation était μὴ et ne pouvait

---

1. Il m'est tout à fait impossible de comprendre ce que l'auteur entend par le sens « primitif » du verbe *weben* (p. 65), et pourquoi il traduit par *webete* le védique *ânît*, qui signifie « athmete, wehete ».

équivaloir à οὐ ; il n'a pas vu que συμπλεῖν n'était et ne pouvait être qu'un infinitif... Mais passons : la méthode que je préconise contre M. N. a tout justement pour objet de rendre l'enfant attentif à la présence d'un simple ἄν ; et, comme plus tard, dans toute recherche scientifique et peut-être aussi dans la conduite ultérieure de la vie, c'est de ne pas voir les menues choses qu'il court le plus grand danger, j'ose dire que c'est en partie dans cette stricte discipline que réside la vertu éducatrice de l'enseignement des lettres anciennes.

M. Nausester est un homme de progrès : il se déclare très satisfait des réformes de l'enseignement secondaire en Allemagne. Et là non plus je n'ai rien à dire : chaque pays se fait la pédagogie qui lui convient. Mais, pour moi, je regrette infiniment le discours latin, et je n'ai pas attendu d'appartenir à l'Université pour déplorer la suppression du vers latin. C'est assez dire que nous ne saurions nous entendre. Son livre, d'ailleurs, est rempli d'aperçus ingénieux et d'observations piquantes, dont, sans adopter ses conclusions, tout éducateur pourra tirer profit. Au risque même du paradoxe, mieux vaut encore l'initiative téméraire que la routine aveugle.

V. H.

Festgabe für Albert Schaefflé, zur siebenzigsten Wiederkehr seines Geburtstages am 24. Februar 1901. Tubingen, Laupp, 1901, VIII, 390 p. in-8° (avec portrait). Prix : 13 fr. 75 c.

Six amis, élèves ou admirateurs de M. Albert Schaefflé, l'économiste distingué, l'ancien ministre autrichien, l'auteur du *Bau und Leben des socialen Koerper's* et du *Gesellschaftliches System der menschlichen Wirthschaft*, ont voulu honorer sa verte vieillesse, consacrée à la discussion des problèmes sociaux, en lui dédiant, pour son soixante-dixième anniversaire, le présent recueil de mémoires scientifiques. Nous nous bornons à les énumérer ici. M. K. V. Fricker y examine l'idée de *territoire* et celle de *souveraineté territoriale*, qui en dépend ; c'est une polémique contre les opinions contraires de jurisconsultes connus, Guerber, Laband, etc. M. K. Bücher a fourni des *Contributions à l'histoire économique de l'ancienne Grèce*, qui renferment également de vives critiques contre certains historiens contemporains qui ont traité cette matière (en particulier contre MM. Beloch et Ed. Meyer) et l'auteur y proteste contre certains de leurs procédés scientifiques. M. G. de Mandry étudie les *livres fonciers en Wurtemberg*. M. G. de Mayr nous donne une notion théorique des sciences politiques, et parle de leur groupement rationnel ; c'est comme le cadre d'une petite encyclopédie de sociologie, de statistique, d'économie politique, etc. Le plus volumineux des travaux compris dans le volume est un mémoire de M. Fréd. Ratzel

sur les conditions de la vie organique à la surface de notre globe et sur la lutte des êtres (plantes, animaux, hommes) pour s'en emparer et s'étendre dans l'espace. A côté d'idées un peu abstraites, on y trouvera bien des aperçus ingénieux et l'historien, comme le géographe et le naturaliste le liront avec fruit [1].

E.

L'Église catholique en Écosse à la fin du XVIe siècle, Jean Ogilvie, écossais, jésuite, torturé et mis à mort pour la foi le 10 mars 1615, par J. FORBES. Soc. Jesu. Paris, Leroux, 1901, XL, 284 pp. in-8°.

Le R. P. Forbes est bien connu dans la littérature historique contemporaine comme l'un des apologistes les plus convaincus et les plus habiles du catholicisme anglais pendant les siècles de l'histoire moderne. Après nous avoir retracé l'histoire des persécutions cruelles subies par l'Église d'Angleterre au XVIe siècle, dans ses Mémoires du P. Gérard, il mettait naguère en émoi les érudits et les lettrés d'outre-Manche par son livre, la *Conspiration des poudres*, *une légende*, dont on nous promet une traduction française pour bientôt. En l'attendant, voici la traduction d'une autre étude sortie de la plume du P. Forbes, relative à un jésuite écossais cette fois, qui périt sur l'échafaud, sous le règne de Jacques I, martyr de ses convictions religieuses.

Cette biographie du bienheureux Jean Ogilvie est précédée d'une longue introduction générale, réquisitoire des plus passionnés contre « cette œuvre de violence et de sang qui s'intitulait la Réforme ». On est tenté de le regretter pour lui, car son panégyriste a certainement refroidi par là bien des sympathies qui d'ordinaire vont tout naturellement à ceux dont les consciences ont été violentées (quelles que soient d'ailleurs leurs croyances), mais qui ne comprennent pas qu'un écrivain anathématise de la sorte en bloc les convictions d'autrui dès qu'elles lui sont étrangères. Bien que les Jésuites anglais se soient activement mêlés à toutes les intrigues politiques du temps, bien qu'il y ait eu des « complots exécrables » tramés par des catholiques anglais contre le roi et la loi du pays [2], l'auteur a raison de solliciter notre pitié pour ceux qui furent persécutés et mis à mort pour être restés fidèles à leur foi, mais on voudrait qu'il témoignât lui-même des regrets analogues au sujet des bûchers qui flambèrent sous Marie Tudor ou des persécutions odieuses où se complut, en Écosse, plus de cent ans plus tard, le bigot Jacques II. Il est bien de vouer au mépris « le ministre devenu limier et pourchasseur de prêtres »; le

---

1. Le travail de M. Ratzel a aussi paru en volume séparé, *Der Lebensraum eine biogeographische Studie*, Tubingen, Laupp, 1901, 89 p. in-8°. (Prix : 3 fr. 10 c.),

2. L'auteur le concède, p. XXX, et d'ailleurs, il serait impossible de le nier.

prêtre, pourchasseur et limier de ministres, fournisseur des galères ou des gibets, le mériterait-il moins? Quand on réclame si hautement justice pour autrui, il est toujours nécessaire, il est surtout prudent de commencer par être juste soi-même.

Pour ce qui est plus particulièrement biographie d'Ogilvie dans notre volume, l'auteur a réuni sur ce personnage, fils d'un petit laird écossais, d'origine protestante, et converti par les Pères à Douai, où il faisait ses études, tous les renseignements qu'ont conservé les Archives de l'Ordre et les traditions locales. S'ils ne suffisent pas pour nous permettre de pénétrer dans l'intimité, pour ainsi dire, de son existence, ils nous fournissent au moins d'assez nombreux détails sur les dernières années de sa vie, alors qu'ayant quitté le collège de Brünn en Moravie, il revint au pays natal, en 1613, fut fait prisonnier et condamné à mort comme rebelle à son souverain et aux lois du royaume. Il subit courageusement le dernier supplice, en mars 1615, et sa constance fit une impression profonde sur ses coreligionnaires d'Écosse. Le R. P. F. a loyalement joint à son récit, toute une série de pièces justificatives et surtout les interrogatoires du procès, qui nous permettent de nous faire une opinion légèrement divergente de la sienne, sur cette cause criminelle. On comprend, en lisant ces textes, que la condamnation du jésuite, évidemment inique à notre point de vue moderne, ait été prononcée par le tribunal qui le jugea. Il se montra non seulement ferme, mais agressif dans ses réponses; il osa dire aux juges : « Le roi de France n'a interdit le sol français ni le roi d'Espagne, n'a brûlé personne pour cause de religion, mais pour cause d'hérésie, et l'*hérésie n'est pas une religion, mais une révolte* » (p. 77). Pouvait-il se plaindre, si on retournait cet axiome contre « l'hérésie » catholique, dans un pays ayant adopté la Réforme? Il revendique plus tard, et hautement, comme sujets du pape, tous ceux qui ont été baptisés (p. 245). Quand on lui explique qu'il n'est nullement inculpé pour avoir dit la messe, mais pour avoir désobéi aux lois du royaume, il réplique « qu'il ne donnerait pas de ces lois une figue pourrie ». Si le roi veut se séparer de Dieu, comme il le fait et vous, (les juges), aussi, « il ne les respectera pas plus que ce vieux chapeau [2] ». Ce qui est plus grave, c'est qu'à la question *if Her Majesty may be lawfully killed or not*, il répond sans hésitation : *It is a question amongst the doctors of the Church, and many hold the affirmative not improbably* (p. 260). Invité à dire sa *propre* opinion à ce sujet, il déclare « *he would not say it were unlawfull though he should thus save his life by it* ».

Un pareil refus de déclarer criminel et même simplement illégal le régicide, suffisait pleinement au XVIe siècle pour motiver une sentence capitale. Aucun prince, protestant ou catholique, n'aurait hésité

2. « *I will not acknowledge him more than this old hatte* » (p. 256).

alors, et même cent ans plus tard, à faire tomber la tête du sujet, clerc ou laïque, assez osé pour professer, même indirectement, qu'il était licite d'assassiner l'oint du Seigneur. La religion ni la liberté de conscience n'ont pas grand chose à voir, ce me semble, en pareille matière, et le P. Forbes ne songerait pas, j'en suis sûr, à imiter sur ce point l'entêtement de son confrère et héros, même au cas où sa propre tête ne serait pas mise pour cela en danger [1].

R.

Mémoires du vicomte de Turenne, depuis duc de Bouillon, 1565-1586, suivis de trente-trois lettres du roi de Navarre, etc., par le comte Baguenault de Puchesse. Paris, Renouard, 1901, x, 318 p., 8°. Prix : 9 fr.

Ces mémoires ont été souvent réimprimés depuis leur première publication au XVIIe siècle [2]. Rédigés par un père déjà âgé, pour servir à son fils comme une espèce de guide dans sa carrière politique, ils n'ont rien du caractère primesautier, rien qui donne l'impression de fidélité tout au moins subjective laissée par d'autres mémoires du temps. Quand ils furent écrits, le fringant et frivole vicomte de Turenne s'était effacé depuis longtemps derrière l'intriguant et grave duc de Bouillon ; ce n'est pas l'amoureux de la petite cour de Nérac [3], c'est le grand « moyenneur » entre calvinistes français et calvinistes allemands, qui rédige sur le tard ce précis de ses faits et gestes d'antan, et l'on sait que s'il écrit en 1609, son récit s'arrête brusquement dès mai 1586, à plus de vingt ans en arrière [4]. De plus, les Mémoires semblent avoir été rédigés principalement de souvenir ; rien n'est plus rare, en effet, que d'y rencontrer une date précise. Ils resteront utiles à consulter néanmoins pour l'histoire des guerres civiles en Guienne, en Gascogne et dans le Languedoc, depuis la mort de

---

1. Parmi les pièces justificatives nous signalerons, en dehors des notes d'Ogilvie lui-même, rédigées en prison et publiées à Douai, dès 1615, la relation si curieuse du R. P. Floris sur l'état de la religion en Écosse ; elle a été rédigée en 1562. — On peut s'étonner de trouver parmi les renvois aux sources un « *Cf. Archivium Societatis Jesu* » qui se présente comme une ironie un peu forte, d'abord parce qu'une référence de ce genre collectif ne renvoie à rien du tout en réalité et que l'auteur ne peut vouloir faire croire aux naïfs que les Archives du *Gesu* sont accessibles à tous les savants.

2. Une faute d'impression désoriente le lecteur dès la première page. En effet, p. 1, il est dit que l'édition princeps parut en *1666* et p. *1*, en *1766*.

3. Il faut voir avec quelle componction celui que Henri de Navarre appelait en 1577 « M. le grand pendart » parle de la cour de Henri II (« ne s'y oyait, voyait ni faisait que choses honnêtes »).

4. Encore y a-t-il des lacunes auparavant. Fait prisonnier par les Espagnols en avril 1581 près de Cambrai, il resta entre leurs mains jusqu'en 1584, sans qu'il soit rien dit de ces trois ans dans les Mémoires.

Charles IX à peu près, jusqu'à celle du duc d'Anjou. Évidemment la seconde partie de ces souvenirs personnels aurait été bien plus intéressante pour nous, mais aussi plus difficile à rédiger sans quelques notables accrocs à la vérité historique et c'est là sans doute ce qui a déterminé le duc, tout au moins en partie, à ne pas pousser plus avant son travail.

L'éditeur a joint au texte des notes historiques et géographiques qui suppléent suffisamment aux lacunes et aux oublis du narrateur; quant aux trente-trois lettres de Henri IV données en appendice et à la trentaine de pièces rangées à leur suite [1], elles ne sont pas, il faut bien le dire, d'un intérêt majeur ; mais elles complètent les recueils déjà existants de cette correspondance royale et elles nous montrent, une fois de plus, la façon familière dont le premier des Bourbons vivait et causait avec sa fidèle noblesse, que sa sagacité politique, non moins que sa bonne humeur native, l'engageait à traiter en amie bien plus qu'en sujette.

R.

Johannes a Lasco und der Sacramentsstreit, ein Beitrag zur Geschichte der Reformationszeit, von Lic. Dr Kruske. Leipzig, Dietrich, 1901, xi, 216 pp. in-8°. Prix : 5 fr. 65 c.

Les travaux détaillés et consciencieux de MM. Dalton et Pascal sur Jean de Lasco, ont mieux fait connaître de nos jours le réformateur de l'Ostfrise et de la Pologne à tous ceux qui s'occupent de l'histoire ecclésiastique du xvie siècle. M. le docteur Abraham Kuyper, le président du ministère conservateur actuel aux Pays-Bas, nous avait donné déjà, en 1866, une nouvelle édition critique de ses œuvres théologiques. Tout en différant sur maint détail, ces deux biographes étaient d'accord pour assigner une place des plus importantes au gentilhomme polonais parmi les coryphées de la Réforme et quelle que puisse être l'opinion qu'on ait sur le fond même de l'œuvre, il semble difficile de contester sérieusement le mérite intellectuel et la valeur morale de l'homme. C'est ce que semble vouloir tenter pourtant M. Kruske, dans cette monographie consacrée principalement à la « querelle sacramentaire » entre luthériens et calvinistes, querelle dans laquelle Lasco est loin de jouer le beau rôle, à ses yeux. Il est certain que c'est un des chapitres les moins édifiants dans l'histoire trop fournie des polémiques religieuses et l'on n'étudie pas sans agacement ni tristesse ces interminables et violentes controverses entre des théologiens effervescents comme Joachim Westphal et Erasme Albers et

---

1. Ce sont principalement des lettres de Turenne adressées à divers ; un petit nombre seulement présente un intérêt politique.

des logiciens tranchants et amers comme Calvin et Lasco. Mais si l'historien impartial est d'accord pour constater que, de part et d'autre, les gros mots et les injures personnelles tiennent souvent plus de place que les arguments scientifiques, il se décidera moins facilement à proclamer avec M.K. qu'Albers était *ein kindlich guter Mensch* et que Westphal fut plein de modération (*massvoll*) dans sa lutte contre Calvin, tandis que le réformateur genevois et son allié polonais sont les principaux coupables.

Un autre reproche que l'auteur adresse à Lasco, celui d'avoir voulu à toute force, et malgré les divergences dogmatiques si profondes, amener tous les partisans de la Réforme à s'unir contre l'ennemi commun, ne nous semble pas sérieux ; cette *Unionshascherei* dont il lui fait un grief, devrait être considérée comme un des premiers mérites du gentilhomme polonais, du moment qu'on approuve le mouvement religieux du XVIe siècle. Lasco se rendait parfaitement compte, comme Bucer et Philippe de Hesse avant lui, que dans la lutte générale qui s'ouvrait par toute l'Europe, un accord intime entre tous les sécessionnistes de l'Église établie était urgent pour leur garantir le droit à l'existence. L'histoire nous montre assez ce que le refus des luthériens intransigeants du Saint-Empire romain de rien modifier dans la façon de formuler leurs doctrines a coûté au protestantisme allemand et comment leur obstination dogmatique, pour sincère qu'elle fût, a failli faire périr le protestantisme dans la tourmente de la guerre de Trente Ans.

Un autre point sur lequel on donnera plus facilement raison à M. Kruske, c'est sa façon de juger la Réforme polonaise en général, greffée d'une façon trop précaire et trop précipitée sur l'humanisme des lettrés et les dispositions anticléricales de la noblesse, sans qu'il y ait eu dans le pays un véritable *réveil* religieux. Mais il nous semble que c'est précisément lorsqu'on admet cette manière de voir, qu'il est souverainement injuste d'attribuer aux efforts de conciliation faits par Lasco entre les différentes tendances religieuses implantées dans sa patrie, l'échec définitif de la Réforme dans ces contrées. Comment aurait-il pu détruire une chose qui, d'après l'auteur, n'avait jamais réellement existé ? Il n'aurait pas existé, il n'aurait pas prêché cette union, qui est si désagréable à M. Kruske, que le protestantisme polonais, en l'absence d'une bourgeoisie éclairée, de classes rurales un peu libres, se serait effondré tout aussi bien sous les efforts de la contre-réformation catholique. Et quand l'auteur nous parle des communautés luthériennes et moraves de Pologne qui y ont résisté, il oublie ou fait semblant d'oublier que ce n'est point le fait qu'elles étaient anti-calvinistes qui les a sauvées, mais elles ont survécu parce qu'elles étaient formées d'éléments ethniques (allemands ou tchèques), plus facilement accessibles aux idées nouvelles et moins exposés à la

résorption par le polonisme ambiant, quand celui-ci leur fut redevenu hostile.

R.

Leonardo da Vinci als Æsthetiker, ein Beitrag zur Geschichte des Aesthetik, von Dr James Wolff. Strasbourg, Heitz, 1901.

La nouveauté du travail de M. J. Wolff est indiquée dans le sous-titre de son étude : « contribution à l'histoire de l'Esthétique ». Il ne se contente pas d'exposer les idées de Léonard, il veut les mettre à leur place dans l'histoire de l'Esthétique, et par là même il est tenté de les moderniser, de les faire rentrer dans le cadre de la science actuelle : classification des arts, essai d'une analyse psychologique du phénomène esthétique, l'art et le réel, le beau de l'art... Ce souci de donner une actualité aux théories de Léonard, d'y intéresser les professionnels de l'esthétique l'entraîne parfois un peu loin. Il écrit : Leonardo ist formal-Aesthetiker (p. 70), et voilà Léonard précurseur d'Herbart, sous ce prétexte qu'il fait entrer dans la définition de la beauté la proportion et l'harmonie des éléments qu'elle accorde. Mais quelques pages plus loin (p.75), il avoue que le formalisme du Vinci ne l'empêche pas de donner pour fin à l'art l'expression d'une émotion dans la forme artistique qu'elle crée pour s'exprimer. N'est-ce pas reconnaître que ces concepts dans ce qu'ils ont de précis et d'exclusif ne s'appliquent pas à l'exposition d'une pensée plus concrète ?

La partie la plus intéressante du travail de M. J. W. est celle où il examine la théorie de Léonard dans son rapport avec les théories de ses prédécesseurs et de ses contemporains, Cennino Cennini, Leone Battista Alberti, Lodovico Dolce, Albert Dürer : ces rapprochements n'ont rien d'arbitraire, ils répondent aux faits et ils sont propres à éclairer la pensée de Léonard, à montrer ce qu'il doit à son temps, aux traditions d'atelier et ce qu'il ne doit qu'à son génie.

Mais n'y a-t-il pas quelque chose de singulièrement artificiel à comparer tour à tour la théorie de Léonard « avec les principales théories esthétiques » qui se sont produites de l'antiquité jusqu'à nos jours ? Cette comparaison consiste à dire vrai dans un défilé de philosophes, dont chacun a son petit couplet, salue et s'en va. Les idées de Léonard se dépouillent de ce qu'elles ont de précis, d'historique et d'individuel, pour qu'on en retrouve quelque chose dans Platon, Aristote, Bacon, Descartes, Spinoza, Lessing et bien d'autres. Cette méthode de comparaison exhaustive est d'un intérêt fort douteux. Quoi qu'il en soit, le travail de M. J. Wolff est intéressant et bon à consulter. Il semble qu'il n'ait connu que le Traité de la peinture et qu'il cite les manuscrits de seconde main.

Gabriel Séailles.

Le régime de la presse pendant la Révolution française, tome I par Alma Soederhjelm, thèse présentée à la faculté des lettres de l'Université de Helsingfors. Helsingfors et Paris, Welter, 1900, VIII, 286 p. in-8°

— Gustave Le Poittevin. **La liberté de la presse depuis la Révolution, 1789-1815.** Paris, A. Rousseau, 1901, 330 p. in-18°.

La présente thèse de Mlle Soederhjelm n'est que le premier tome d'une étude plus complète des conditions variées auxquelles la presse politique fut soumise en France durant la période révolutionnaire ; elle fait également honneur à la faculté des lettres d'Helsingfors et à l'auteur, auquel ou à laquelle l'Université finlandaise a décerné le titre de docteur. Il n'y faut pas chercher une histoire du journalisme français après 1789 et moins encore une revue anecdotique des journalistes célèbres de ce temps. L'anecdote piquante et le trait biographique font défaut dans cette analyse consciencieuse et nourrie des mesures prises à l'égard de la presse, avant et depuis la prise de la Bastille par les autorités administratives ou politiques, ou des théories formulées par les représentants ou les défenseurs de la littérature périodique d'alors. Ce premier volume se subdivise en trois livres. Le premier embrasse la période initiale, durant laquelle les novateurs réclament la liberté illimitée de la parole écrite, d'abord pour combattre les abus de l'ancien régime ; plus tard, l'ayant obtenue ils s'en servent pour démolir ce régime lui-même. Le second livre nous montre les partis républicains, triomphant au 10 août, engagés dans une lutte mortelle et sauvegardant, grâce à cette lutte même, à l'issue d'abord incertaine, la liberté de la presse, dans son ensemble, bien qu'elle soit déjà compromise et menacée par la violence et l'anarchie. Le troisième livre enfin nous fait voir comment, après le 31 mai, les Jacobins, jadis représentants farouches d'une liberté sans limites, une fois au pouvoir, musellent toute opposition de la presse par la terreur et la guillotine et comment Robespierre, au Club, fait brûler les « blasphêmes » du *Vieux Cordelier*, tout comme le premier inquisiteur venu faisait brûler ceux des hérétiques au XVIe siècle. C'est une étude que sa qualité d'étranger a permis à l'auteur d'écrire sur un ton tout à fait impartial et sans aucun parti pris pour l'une ou l'autre des écoles politiques qui se firent une si âpre concurrence à cette époque ; on voit qu'il a très soigneusement dépouillé les sources afférentes dans nos grands dépôts publics, et qu'il a profité également des bons conseils de nos spécialistes en matière révolutionnaire ; son style est approprié à la gravité du sujet et c'est à peine si quelques incorrections légères trahissent l'origine exotique du livre [1]. Un petit nombre de noms propres sont écrits d'une façon fautive, ce qui ne saurait étonner pour un livre imprimé par des typographes finlandais [2].

---

1. P. 88 au lieu de *prêt*, lire *près*. — P. 284, lire *en dépit* au lieu de *en dépôt*. — P. 271, lire *à noter* au lieu de *à annoter*, etc.

2. P. 92. Au lieu de *du Rozoi* lire *Royou*. — P. 91, l. *Neuwied* p. *Neuwid*. —

Le livre de M. G. Le Poittevin, n'est qu'un résumé, mais un bon résumé, de l'histoire de la liberté de la presse de 1789 à 1815, ou, pour parler plus correctement, de l'histoire des mesures prises par les pouvoirs publics pour la restreindre et l'anéantir. Dans son volume, l'auteur nous conduit en une centaine de pages de Théophraste Renaudot jusqu'au 18 brumaire, ce qui est décidément trop peu, vu la part du lion faite à l'Empire ; les deux tiers de son ouvrage sont consacrés à nous faire voir de quelle manière, toute négative, Napoléon comprenait la liberté de penser et d'écrire. En ce temps de panégyriques à outrance, il n'est certes pas inutile d'appuyer sur ce chapitre spécial de l'épopée impériale et de montrer à quel degré d'asservissement l'empereur entendait réduire la presse, dont il essayait pourtant — assez maladroitement d'ailleurs — de faire un instrument de règne. Il n'est guère moins instructif de voir comment des individualités alors célèbres, des membres de l'Académie française, se laissaient enrôler par le gouvernement pour une œuvre de police malpropre. Sans ajouter beaucoup de données absolument nouvelles à celles qui nous sont connues par les travaux antérieurs de MM. Hatin, Welschinger, Van Schoor, etc. [1], M. Le Poittevin a su bien disposer ses matériaux, exploitant surtout avec fruit les *Lettres inédites de Napoléon*, récemment publiées par M. Lecestre, et dont beaucoup étaient inconnues à ses devanciers. Son volume constitue donc un répertoire commode, impartial, et la suite, qu'il nous promet, sera certainement bien reçue par les journalistes comme par les historiens, car elle nous racontera un chapitre de l'histoire de la presse, généralement encore moins connu, bien qu'il soit plus récent.

R.

R. Lothar. **Das Wiener Burgtheater.** Leipzig, Berlin und Wien. Verlag von E.-A. Seemann und der Gesellschaft für graph. Industrie 1899. Grand in-8°, 212 pages.

Vienne a toujours été une ville de théâtre, même aux époques les plus pauvres de son histoire intellectuelle et les plus troublées de son histoire politique. Pendant que la littérature autrichienne, effacée par les œuvres classiques de Goethe et de Schiller, semblait dormir d'un long et lourd sommeil, le peuple s'amusait aux plaisanteries de Hans-

---

P. 132, l. *Rabaut* p. *Rabaud*. — P. 137, l. *Virieu* p. *Virien*. — P. 231, l. *Schmidt* p. *Smidt*. — P. 238 l. *Choudieu* p. *Chaudieu*. — P. 241, l. *Lagrevol* p. *Lacrevol*. — P. 270, l. *Rousselin* p. *Roussillon*. — P. 280, l. *1794* p. 1793.

1. Nous nous plaisons à rappeler que, dans cette Revue même, le regretté Charles Thurot publia jadis de curieux documents sur l'exécution du décret du 5 février 1810, relatif à l'imprimerie et à la librairie (Année 1870-1871, tome II, p. 339 et suiv.).

wurst, les clercs faisaient revivre dans les établissements des Jésuites les drames de l'antiquité et les nobles goûtaient au Burgtheater la pompe solennelle de la tragédie française. Le Burgtheater avait été fondé le 14 mars 1741 sous Marie-Thérèse, et c'est de ce théâtre entretenu et administré par la cour d'Autriche que M. Lothar a écrit l'histoire. L'auteur se défend de retracer dans une nomenclature chronologique les faits saillants qui ont illustré cette grande scène ; d'autres comme Oscar Teuber, Wlassak sans compter des auteurs de « mémoires » comme Anschütz ou Costenoble ont suffi à cette tâche d'ailleurs utile. Mais il y avait autre chose à faire : montrer la vie *intime* du Burgtheater à travers les âges, indiquer par quels liens étroits cette vie se rattache à la vie, non du peuple entier, mais seulement de la cour, par quelle suite d'actions et de réactions, d'influences successives, ce théâtre a eu ses moments d'éclat et ses périodes de décadence, comment directeurs, auteurs, acteurs et public, par leur éducation, leur culture littéraire et même morale, leur conception particulière de la beauté dramatique, leurs rapports avec tel ou tel milieu, ont hâté ou entravé le développement normal de cette célèbre institution. C'est donc l'histoire réelle d'un *organisme* vivant, avec tous les procédés scientifiques de patiente analyse, que M. Lothar rêvait de nous donner, — et qu'il nous a effectivement donnée. Sa peinture, c'est le mot qui convient ici, est sobre, claire, alerte, et ne se perd jamais dans le détail inutile ou sèchement anecdotique. Une seule expression, mais bien choisie, lui suffit presque toujours pour dessiner un caractère ou résumer les traits d'une époque ; rien de vague, ni de diffus, mais une suite de tableaux solidement coordonnés d'où il est facile de dégager quelques idées générales directrices. Fénelon a dit que le bon historien ne doit être d'aucun temps ni d'aucun pays. L'auteur est de son temps et de son pays, mais il ne se laisse jamais entraîner au dénigrement systématique ou à l'éloge officiel. Il y a bien à la fin de son livre un réquisitoire en règle contre le directeur actuel du Burgtheater, Paul Schlenther, mais il appuie ses critiques et ses plaintes attristées sur des arguments solides où ne perce jamais l'esprit prévenu. Ce qu'on pourra le moins lui reprocher, c'est l'incompétence en matière de technique théâtrale : il connaît à fond le mécanisme de la scène, les exigences de la « rampe », les mille et un rouages et agencements de coulisses, mais surtout il a pénétré tous les secrets de l'art de l'acteur et sait ce que peuvent ajouter de force, de couleur, de vérité plastique, à une œuvre littéraire, l'intelligence, le caractère propre et le tempérament de celui qui l'interprète, le goût, la perspicacité, la finesse de doigté du directeur. Si l'on est embarrassé pour trouver plus tard un successeur à Schlenther, que l'on s'adresse à M. Lothar. Le Burgtheater sera entre bonnes mains.

Le livre se divise en onze chapitres qui répondent chacun à une période distincte de l'évolution du théâtre, et dont chacun pour ainsi

dire prépare et explique l'autre. Tour à tour nous voyons défiler devant nous Sonnenfels et Ayrenhoff, représentants et défenseurs du goût français, puis, avec le sagace et actif Schreyvogel, (qui mériterait une longue étude à lui tout seul) les Espagnols, et surtout Grillparzer, incarnation de ce que le génie Viennois a produit de plus pur, poète plein de sève et d'imagination primesautière tempérée par une lumineuse raison, écrivain qui élève les qualités de sa race, les échauffe et les fait briller d'un éclat inconnu jusqu'alors; — puis, toujours sous François II, le directeur Holbein, qui joue la comédie de caractère et la comédie historique, ensuite Laube, l'homme de théâtre le plus expérimenté qui ait paru à Vienne, administrateur incomparable, habile à remplir les caisses du Burgtheater autant qu'à maintenir intactes les solides traditions d'art. Sous Halm, poète musqué, tout inféodé à la cour, c'est le triomphe de l'académisme et du plat Benedix. A ce réactionnaire succède Dingelstedt, le glorificateur de Shakespeare, ennemi du théâtre français, mais homme de paix et de concorde, soucieux de la perfection des « ensembles » autant que Laube avait été préoccupé de *diction*, et tout plein du vif désir d'augmenter les recettes. Sonnenthal marche dans la même voie, mais est bientôt remplacé par le faible Wilbrandt qui met en honneur les Scandinaves, et, n'ayant pas le courage de jouer Raimund, gaspille les forces de son théâtre à réhabiliter le drame didactique. Förster et son guide fidèle et sûr, M. de Berger, réagissent contre cette tendance, mais, avec l'inauguration de la nouvelle salle (14 octobre 1888), commence pour le Burgtheater une ère de difficultés qui dure encore. Acteurs et régissseurs n'avaient pas été suffisamment préparés aux exigences d'une nouvelle scène, tant au point de vue de l'acoustique qu'à celui de la perspective ; on tâtonne, les jeunes interrogent les vieux qui eux-mêmes errent désemparés, et pour comble de malchance, le directeur Burckhard, malgré toutes ses qualités d'esprit, est plutôt un dilettante qu'un chef de file convaincu. Il n'y met pas tout son cœur, comme dit l'autre, et tombe pour avoir coqueté avec la Muse populaire. Schlenther, qui recueille son héritage, n'est pas à la hauteur de sa lourde tâche, lui non plus, lui surtout. Il n'a aucune idée de ce que doit être le répertoire; ses reprises sont sans intérêt, le jeu de ses artistes se présente à nous comme une macédoine de tous les styles. Bref, c'est le gâchis. Comment donc remédier à cette chute lamentable?

La réponse à cette question se rattache étroitement aux idées dominantes du livre, à celles qui servent de bases et de points d'appui aux jugements particuliers. Les acteurs, pense M. L., ne valent que par l'œuvre et pour l'œuvre. Le Burgtheater a toujours été un théâtre de *cour* recevant son mot d'ordre de la Burg impériale et des salons de la noblesse, sauf pendant la direction de Laube qui profita des premières conquêtes de la Révolution de 1848 pour élargir le répertoire. Sous Joseph II, comme sous François II, comme sous François-Joseph la

première scène de Vienne n'a eu souci que de satisfaire les goûts d'une caste sans contact intellectuel, moral, littéraire avec le peuple. Or, tout théâtre qui ne tient pas compte des aspirations du peuple, qui ne plonge pas par des racines profondes dans la masse anonyme, mais si vivante, des obscurs et des humbles, peut atteindre sans doute à la perfection dans le beau idéal, dans le classique pur, mais ne sera jamais *national* au sens le plus large du mot. Cette naïveté exquise, si imprégnée de *gemüth* dans sa gaucherie, ce « divin » que Grillparzer découvrait dans les foules où passait son « musicien pauvre », seront toujours absents du répertoire joué au Burgtheater, — et d'ailleurs ils ne peuvent pas, en l'état actuel des choses, ne pas l'être. Il y a eu autrefois le Kärntnerthortheater, puis le Leopoldstädtertheater, où les plus savoureuses gaudrioles se mêlaient aux farces parfois si drôles, parfois si teintées de mélancolie d'Arlequin et de Colombine. Dans une analyse serrée, mais sobre, et relevée çà et là par un détail pittoresque, M. L., nous montre le bon Viennois se pressant aux bouffonneries ou aux féeries d'un Heusler ou d'un Meisl et applaudissant, par ses bravos autant et peut être plus le jeu de l'acteur que les ingénieuses combinaisons de la pièce; à côté de cela, un groupe d'écrivains tenus à l'écart par la *société*, et cherchant leurs modèles dans de vagues souvenirs livresques, — et alors c'est, d'un côté, le triomphe du poncif comme par exemple, chez Ayrenhoff, et de l'autre, l'épanouissement d'une verve drue et de bon aloi, indisciplinée sans doute, mais parfois illuminée, comme chez Raimund plus tard, d'un éclair de génie. Une seule fois un homme s'est trouvé qui sans effort, par la seule impulsion de son tempérament poétique, a concilié l'inspiration populaire avec les traditions d'ordre, de mesure, d'harmonie, du théâtre classique; cet homme, c'est Grillparzer, le grand méconnu, à qui les secs et serviles « cavaliers » sans esprit et sans âme préférèrent longtemps un Kotzebue ou un Iffland. M. Lothar déplore comme il convient cette disgrâce injuste, mais n'insiste pas assez peut-être sur la reprise, que Laube organisa, de pièces comme *Sapho*, *Médée*, *Hero*, *Le Rêve une vie*, *Un fidèle serviteur de son maître* et sur l'effet que produisit sur des générations nouvelles une œuvre oubliée de la plupart, inconnue de certains! Aujourd'hui Grillparzer, après de longues années, a conquis, dans son pays au moins, le rang auquel il a droit, mais l'antagonisme existe toujours entre le théâtre pour grands seigneurs et riches parvenus et le théâtre pour le peuple, non socialiste, mais social. Lothar revient toujours sur cette idée. Après avoir, avec Bulthaupt (voir le livre, p. 159), rendu hommage au jeu à la fois si naturel et si artistique des acteurs des meilleures époques, tels Sonnenthal ou Milterwurzer, l'auteur daube encore sur les pauvretés dramatiques des Épigones. Le théâtre qu'il rêve existe, Dieu merci, à l'heure présente, à Vienne : c'est le Deutsches Volkstheater où fleurit le tragique de la vie quotidienne, où le vigoureux Anzengruber avec son *Curé de Kir-*

chfeld, son *Quatrième commandement*, son *Paysan parjure*, fête ses plus éclatants succès. La concurrence est donc ouverte, — ou plutôt non ; si l'on considère l'état politique et social de l'Autriche à la fin du XIXe et au commencement du XXe siècle, ce qu'on peut et doit souhaiter c'est que chacun des deux théâtres cultive son genre propre. Que le Burgtheater soit donc un *musée !*

C'est sur ce dernier conseil, où il faut voir non la boutade d'un esprit morose ou aigri, mais les regrets sincères d'un patriote doublé d'un lettré, que se termine cet intéressant ouvrage. M. Lothar n'a aucune prétention à la haute esthétique, mais son livre, très documenté, riche d'idées justes et qui — soit dit en passant — renferme toute une psychologie du caractère autrichien (voir surtout le début), pourrait bien être le manuel du parfait directeur. Le mérite n'est pas si mince, et Lessing et Diderot eux-mêmes n'ont pas cru déroger en étudiant l'*art* de l'acteur. Une seule lacune nous a frappés et la voici. Pourquoi, lorsqu'il étudie les différents courants dramatiques à la fin du XVIIIe siècle à Vienne, l'auteur ne met-il pas plus en relief la lutte entre le goût anglais dont Schink est le champion et l'influence française ? Il y a là un conflit qu'il eût été profitable de suivre parce qu'il est gros de conséquences ; toute une histoire part de ce conflit qui a son dénouement — et combien éclatant ! — dans le cycle Shakespearien, véritable apothéose conçue et exécutée en 1875 par le directeur Wilbrandt.

Cette réserve faite, souhaitons bonne chance et succès durable au livre de M. Lothar et félicitons l'éditeur Seemann qui nous a offert en d'agréables vignettes une illustration vivante du texte.

C. SENIL.

Louis Gabillon, par Hélène BETTELHEIM-GABILLON. Hartleben, éditeur à Vienne, Pesth et Leipzig, 1900, 312 pages.

Nous devons à la touchante piété filiale de Mme Hélène Bettelheim un livre nourri de faits et destiné à perpétuer la mémoire du grand acteur Viennois qui pendant plus de quarante ans contribua à la gloire du Burgtheater. Ce livre n'est ni une monographie ni une autobiographie, c'est à la fois l'un et l'autre, car il se compose de souvenirs écrits de la main de Louis Gabillon lui-même, d'extraits de ses correspondances et de récits intercalés par sa fille. L'ensemble n'est pas bien homogène, mais un lien cependant rattache l'une à l'autre les différentes parties : c'est l'admiration de Mme Bettelheim pour son père, admiration discrète d'ailleurs et qui sait observer les limites de la pure vérité historique.

Louis Gabillon, d'origine gasconne, descend en droite ligne d'un « émigrant ». Français par ses ascendants, il est Allemand de cœur et

d'âme, et aucune influence héréditaire ne s'est jamais manifestée chez cet homme tout d'une pièce, aux allures un peu rudes et frustes. Ses goûts sont « kerndeutsch » et très absolus; c'est ainsi qu'il jugera avec une sévérité excessive toutes les œuvres théâtrales venues de France, sauf celles de Molière, et qu'il ne saura jamais comprendre ce qu'il y a de touchant et de profondément humain, de *vrai* et de *vécu* dans les conflits où se complaît la curiosité inquiète d'un Ibsen. De bonne heure son « siège est fait »; en dehors des classiques consacrés par le jugement impeccable des gens de goût, il ne connaît et ne veut comprendre aucune forme de la beauté littéraire; son imagination se complaît aussi dans le vieux passé allemand et parfois son « moyen-âgisme » un peu à la Klopstock, fait sourire.

Né en 1825 à Güstrow dans le Mecklembourg, il sent de bonne heure une vocation irrésistible pour le *théâtre*, pour les planches. Nous le trouvons, en 1844, comme débutant dans la troupe Bethmann, à Rostock en 1845, puis acteur à Oldenbourg, à Schwerin (1848), à Cassel (1849-1850), à Hanovre en 1851, enfin à Vienne au Burgtheater; c'est là qu'il remportera aux côtés de sa compatriote, plus tard sa femme, Zerline Würzburg, ses plus éclatants succès. De 1853 à 1895 il passe d'un rôle à l'autre, toujours égal à lui-même, jamais inférieur à sa tâche. Conscient de ses moyens, de ses aptitudes propres, il ne tarde pas à abandonner les jeunes premiers pour se consacrer exclusivement aux grands rôles de caractère. Dans cette spécialité il devient un maître, et il n'est pas de Viennois qui ne se rappelle l'avoir vu dans les *Nibelungen* de Hebbel incarner avec une grandeur austère, une puissance merveilleuse de dédain farouche et de sombre et impitoyable cruauté le rôle de Hagen taillé pour ainsi dire à sa mesure. Cet homme possède évidemment le don de se dédoubler, de revivre plusieurs vies, et il est « créateur » à sa façon.

Schiller a dit (Prologue du camp de Wallenstein) que l'art du mime était admirable. Louis Gabillon a cherché durant sa longue carrière à justifier cette assertion et il a poursuivi sans une défaillance, sans une faiblesse, son idéal de précision rigoureuse et de couleur pittoresque. Quand il n'a pas été tout à fait supérieur, c'est que ses moyens, son tempérament l'ont trahi. Son activité ne connaissait pas de bornes; il jouait encore l'Erdgeist du Faust presque à la veille de sa mort survenue le 13 février 1896.

—Quelle impression nous reste-t-il, en fin de compte, de cet homme? Quelle fut au juste son originalité comme acteur? Quelles idées se faisait-il de son art? A-t-il fondé une tradition? Autant de questions que l'on se pose après avoir lu le volume et auxquelles on aurait aimé à trouver une réponse dans un chapitre d'ensemble. Il faut le dire, il y a, çà et là, trop de détails qui n'ont qu'un intérêt purement anecdotique et qui ne servent en aucune façon à préciser, à nuancer la psychologie de l'homme et de l'acteur. Cette réserve formulée, nous

ne pouvons que constater le charme et l'agrément de ce livre très intéressant par la variété des tableaux et des scènes « vues » qui défilent sous nos yeux, par la peinture des « à côtés », des « milieux ». Nous y apprenons à connaître la vie théâtrale viennoise et nous y savourons l'*humour* tout particulier et la copieuse jovialité qui caractérisent les Phéaciens des bords du Danube. Mme Hélène Bettelheim, qui a hérité de son père et qui partage avec son mari le goût des bonnes lettres, sait nous suggérer beaucoup; de plus, elle s'efforce d'être strictement objective. Est-ce pour cela qu'elle préfère exposer les faits, laissant au lecteur le soin de conclure ?

— Pour nous, voici notre conclusion. Louis Gabillon a été un brave homme, ami des sports, ami de la campagne, et qui, à l'occasion, buvait sec ; plutôt énergique et fort que délicat et tendre, généreux d'ailleurs et fidèle à une cause qu'une fois il avait trouvée juste, à celle du pauvre Grillparzer, par exemple, dont il a essayé, sous la direction Laube, une Rettung, comme dirait Lessing, c'est-à-dire dont il a tenté de faire remettre à la scène le « Malheur à celui qui ment » ; — comme acteur, il a réussi surtout dans les rôles à faces tranchantes, à contours fortement accusés, à brusques saillies ; il a excellé dans les contrastes violents, dans les crises aigües où l'âme tiraillée en sens divers et opposés sait cependant se dominer et se contenir. Ses jeux de physionomie étaient si expressifs qu'ils avaient la netteté du masque. Au total, un artiste de premier ordre à qui « la posterité tressera des couronnes » bien que Schiller n'ose espérer un pareil honneur pour un mime. Déjà, pour parler avec le directeur Burckhard (cf. Louis Gabillon, p. 293), ce « bon géant » a pénétré dans le Walhalla où les héros des Niebelungen l'accompagnent aux « chasses riantes de l'éternité ! »

C. Senil.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 novembre 1901 (suite).

M. Salomon Reinach établit qu'une tête de femme, conservée dans la salle Clarac au Louvre, a fait partie d'une statue colossale découverte en 1865 à Baalbeck (Syrie), par l'architecte Joyau, qui était restée ignorée à Beyrouth de 1884 à 1901, et que Hamdi-bey, à la demande de M. Reinach, vient de faire mettre en sûreté au Musée de Constantinople. Le fait que la tête de femme, donnée au Louvre par l'architecte Armand, était celle d'un sphinx placé à gauche de la grande statue de Baalbeck, a été révélé à M. Reinach par un dessin de Joyau, inséré dans la collection de 19,000 reproductions d'œuvres d'art qu'Armand a léguée au Cabinet des Estampes. — M. Héron de Villefosse ajoute qu'il tient de M. Joyau, que ce dernier avait détaché lui-même cette tête pendant son séjour à Baalbeck. — MM. Perrot et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — **16 décembre** — **1901**

Documents égyptiens des musées de Berlin, III, 7. — F. de Bissing, Fouilles à Thèbes, II; Diodore et les Pyramides. — W. de Bock, Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Égypte chrétienne. — Pischel et Geldner, Études védiques, III. — Mott, La lyrique provençale. — Underhill, La littérature espagnole en Angleterre sous les Tudors. — Suckow, d'Iéna à Moscou, trad. Veling. — V. Duruy, Notes et souvenirs. — Berneker, L'ordre des mots dans les langues slaves. Lauer, De la médecine thibétaine, I. — Schwally. Un traité de Beïhaki. — M. Hoffmann, Boeckh. — Trede, La croyance au merveilleux dans le paganisme et l'ancienne église. — F. de Mély, La sainte couronne. — Dante, trad. Pochhammer. — C. W. Koch, Les Danteiana des bibliothèques d'Amérique. — Pollaco, Tables de la Divine Comédie. — Le poème de Pietro da Erboli, p. Bigoni. — L'invective de Guarino contre Niccoli, p. Sabbadini. — Carpino, Les Capilupi. — Pulejo, Aretio. — La Mantia, Le thon en Sicile. — Boehm, Les théories dramatiques de Corneille. — Fredericq, L'expansion exotique des littératures européennes. — Freytag, Tableaux du passé germanique, trad. Mercier. — Germano, L'amour dans la poésie lyrique de Bourget. — Laforte-Randi, Auteurs étrangers, III. — Congrès d'histoire de la musique. — Minerva, XI. — Raison et foi.

Ægyptische Urkunden aus den kœniglichen Museen zu Berlin, herausgegeben von der Generalverwaltung, *Griechische Urkunden,* 3e vol., 7e livr. in-folio. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1901, pp. 193-224.

Il n'y a pas besoin d'analyser cette admirable publication : il suffit d'en signaler les progrès de temps à autre, et de noter les modifications qui surviennent dans le personnel qui en est chargé. Les premières pages sont dues à Paul Viereck, mais le reste appartient à Schubart : chez l'un comme chez l'autre, c'est la même netteté de copie et la même sûreté de texte.

H. M.

Fr. de Bissing **Ein Thebanischer Grabfund aus dem Anfang des Neuen Reichs,** 2e livraison, — in-fol. Berlin, Duncker, 1981, pl. IV-VI.

J'ai annoncé l'an dernier la première livraison de l'ouvrage de M. de Bissing : voici la seconde qui paraît à un an d'intervalle. Elle est exécutée avec le même soin que la précédente et elle fait un égal honneur à toutes les personnes qui ont été mêlées à l'entreprise, au

peintre Carter qui a exécuté les aquarelles d'après lesquelles certaines des planches ont été faites, comme à M. de Bissing lui-même. En prenant la photographie du manche d'éventail reproduit sur la planche IV, on a été amené à détacher momentanément la feuille d'or épaisse qui recouvrait le bois de l'objet et à examiner directement le petit bas-relief qui le décore. On a pu constater ainsi que, sur ce monument au moins le nom de double du roi Kamôsis n'était pas écrit *Sazfaou-Taoui*, mais *Sazfaou* tout court : les deux traits que Mariette avait cru être le mot *taoui*, appartiennent en réalité à la décoration du rectangle dans lequel les noms de double sont inscrits régulièrement. De plus, sur le tableau symétrique du revers, le mot est écrit *Saz*... et le *f* de *Sazfaou* a été omis. Les légendes de cet objet, taillées grossièrement au couteau, sont très incorrectes.

G. Maspero.

Fr. de Bissing, **der Bericht des Diodors über die Pyramiden** (Bibl. I, 63, 2-64), in-8°. Berlin, Duncker, 1901, 40 p.

Autant les savants se sont acharnés depuis un siècle sur les récits égyptiens d'Hérodote, autant ils ont négligé les pages que Diodore de Sicile a consacrées à l'Égypte dans sa Bibliothèque historique. Elles renferment pourtant un grand nombre de renseignements précieux, sinon pour l'histoire réelle de l'Égypte, du moins pour l'histoire de la tradition égyptienne. Diodore, en effet, a condensé dans son premier livre les résultats principaux du travail immense que les écrivains de l'époque alexandrine avaient accompli pour compléter les lacunes que l'histoire égyptienne d'Hérodote renfermait. M. de Bissing a choisi l'une des plus importantes parmi les légendes égyptiennes, celle de la construction des grandes Pyramides de Gizèh, et il en a analysé la forme qu'elle revêt dans Diodore. Il compare ce dernier récit avec celui d'Hérodote, note et explique les divergences qu'on remarque entre les deux historiens, examine la vraisemblance des détails contenus dans le texte, puis il passe à l'étude des sources de Diodore pour ce passage. La principale sinon l'unique lui paraît être l'ouvrage aujourd'hui perdu d'Artémidore d'Éphèse, et je me range d'autant plus volontiers à son avis que je suis remonté au même auteur en étudiant sommairement les chapitres de Diodore relatifs à la légende de Sésostris-Sésoôsis : on peut se demander seulement si, pour toute une partie de son exposition, Artémidore lui-même ne reproduisait pas simplement les idées de son prédécesseur Agatharchide plutôt que celles d'Hécatée d'Abdère à qui pense M. de Bissing. La discussion est fort bien menée d'un bout à l'autre de la brochure, avec une connaissance égale des textes égyptiens et des textes

classiques : c'est un bon modèle à suivre pour tous les savants qui vondront étudier par la suite le premier livre de Diodore.

G. MASPERO.

W. DE BOCK, **Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Égypte Chrétienne,** Edition posthume, in-4° oblong, Saint-Pétersbourg, 1901, comprenant : 1° un volume de II-94 p. de texte, et 2° XXXIII pl.

M. de Bock avait rassemblé, au cours de ses deux voyages en Égypte, des matériaux considérables sur les monuments chrétiens de ce pays, et il se préparait à les mettre en œuvre, lorsque la mort le surprit, le 16 mai 1899. Ses notes ont été déchiffrées et classées par J. S. et par W. G[olénischeff] ; elles ont fourni la matière du mémoire en double rédaction, russe et française, que sa famille publie aujourd'hui.

La meilleure partie en est consacrée aux monuments chrétiens de la Grande Oasis, à l'enceinte fortifiée d'Ed-Deîr et à la nécropole d'El-Baghaouât. Outre les photographies isolées qui en reproduisent les aspects, le texte même contient beaucoup de clichés moindres qui nous fournissent le détail de certains édifices et les copies de la plupart des inscriptions grecques et coptes. Le tout nous donne pour la première fois des documents d'une valeur incomparable pour l'histoire de l'art chrétien d'Égypte. Je me bornerai à signaler les peintures sur enduit qui couvrent la coupole intérieure de l'une des chapelles à El-Baghaouât. Sous un cep de vigne qui semble pendre du centre de la voûte, une série de personnages les uns bibliques, Daniel, Abraham, Isaac, Sara, Adam, Eve, Thécla, Paul, Marie, Noé, Jacob, les autres allégoriques la Paix, la Prière, la Justice, se déroule avec une vivacité de couleur et une liberté de dessin surprenantes, chacun dans l'acte caractéristique de sa vie, Abraham sacrifiant Isaac, Adam et Eve écoutant le serpent, Noé dans son arche, et ainsi de suite. Une autre série représente des scènes de l'histoire Sainte : les juifs sortant d'Égypte Moise en tête, la cavalerie de Pharaon en queue, le passage de la Mer Rouge, le buisson ardent, Isaie, etc. Les photographies sont un peu petites et parfois trop brouillées pour qu'on puisse y saisir partout le détail : il faudra aller relever promptement ces documents précieux, s'il en est temps encore. Celui qui le fera rendra un service réel à la science, mais si bien qu'il réussisse, le mérite n'en restera pas moins à M. de B. d'avoir le premier utilisé cette décoration dans son ensemble. Le reste du volume contient une étude sommaire sur les deux grands couvents du voisinage de Sohag le Rouge et le Blanc, puis quelques planches réservées au couvent des martyrs d'Esnèh, au couvent de Saint-Siméon près d'Assouan, au couvent de Saint-Jean près d'Antinoé. Les planches sont bonnes, les données du texte sont exactes et pré-

cises ; l'ouvrage est excellent, et nous devons une reconnaissance véritable à la famille et aux amis de M. de Bock, qui nous l'ont fait connaître, tout incomplet qu'il était. Si quelque chose peut adoucir en nous le regret d'avoir perdu un confrère de tant d'avenir, c'est de voir que grâce à leur piété, tout n'a point péri avec lui de l'œuvre à laquelle il s'était voué si vaillamment.

G. Maspero.

Vedische Studien, von Richard Pischel und Karl F. Geldner. III. — Stuttgart, Kohlhammer, 1901. In-8, vj-215 pages.

Le troisième volume des *Vedische Studien* est dû presque en entier à la plume de M. Geldner : il comprend 23 articles, dont 6 seulement, et très courts, sont signés de M. Pischel. Il va sans dire que chacun d'eux appellerait ici des réflexions ou des collationnements instructifs ; mais je me suis déjà suffisamment expliqué sur ce que je crois pouvoir admettre et ce qui me semble excessif dans la méthode des auteurs [1] ; et d'ailleurs, poussée plus avant dans le détail, la critique risque de devenir subjective, partant, de piétiner sur place. Comment, par exemple, prouver à M. G. que Trita dans le puits est le soleil dans l'abîme du couchant, s'il demeure insensible au symbolisme éblouissant de la roue dont ses perfides compagnons ont chargé la margelle (p. 169) ? Ou comment détacher M. P. de l'idée que *suméka* signifie « beau » (p. 201), s'il ne voit pas que le balancement antithétique des éphithètes, tel que je l'ai mis en relief [2], impose presque impérieusement un sens moins banal ? Dans toute controverse, il y a une limite à partir de laquelle deux esprits cessent de se pénétrer l'un l'autre : mieux vaut alors abandonner la décision à l'avenir et aux tiers arbitres.

C'est pourquoi je concentrerai ici tout mon effort sur un seul point auquel il me sera permis dès lors de donner à peu près tout le développement objectif qu'il comporte : le sens du terme obscur *yakshá*. M. G. (p. 126-143) l'explique par une acception primitive, « surprise, merveille, mystère », et il faut convenir que, bien qu'aucune étymologie ne la justifie, elle paraît s'appliquer avec une ingénieuse aisance à plusieurs des passages cités. Mais elle appelle autant de réserves que d'adhésions.

1° J'ai écrit que le *yakshá* de l'A. V. est « généralement le soleil ». Je l'ai écrit incidemment, à propos d'un passage du livre VIII [3], et en me bornant à renvoyer aux passages du livre X qui me paraissent

---

1. Cf. *Revue Critique*, XXIX (1890), p. 81, XXXIV (1892), p. 425, et XLIII (1897), p, 304.

2. *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 86.

3. *yásya vratê prasavê yakshám éjati* (9. 8), et cf. la note finale de cet article.

démonstratifs. Mais ceux-ci, je les ai traduits depuis, avec commentaire, dans un ouvrage daté de 1896 [1]. Or M. G. ne cite que mon incidente du livre VIII. Il me permettra de lui dire que sa discussion à mon égard n'est pas complète.

2° Il m'objecte que les passages visés par moi se lisent dans l'hymne du Skambha (p. 129), et que le Skambha n'est qu'un autre nom pour le Brahman, le Grand-Tout, l'âme universelle, etc. J'en suis persuadé comme lui, pour ce qui concerne la philosophie des Upanishads, et je pousserai même la complaisance jusqu'à admettre, si l'on y tient, que telle était la conception mystique du Skambha, de l' « Étai », dans la pensée du compilateur inconnu de ces stances ; mais, dans la pensée de celui ou ceux qui les ont composées, non, cent fois non. Je suis revenu fort souvent, et précisément dans la préface et l'ensemble de ce dernier ouvrage, sur une idée qui m'est chère : dégager tout ce qu'il y a de mythe naturaliste, ou même de folklore élémentaire, dans la mystique en apparence la plus abstruse. Or, ici, le folklore est véritablement à fleur de terre, et l'on n'a que faire de fouiller : le *skambhá*, l'étai, c'est le pilier le long duquel monte chaque jour le soleil, — car autrement, comment concevoir qu'il monte et descende, et que le ciel ne nous tombe pas sur la tête ? — pilier rayonnant et sublime, qui s'identifie au soleil lui-même et qu'on magnifie à son égal. Si M. G. m'avait fait l'honneur de discuter mes traductions, peut-être cette sous-jacence mythique lui aurait-elle sauté aux yeux.

3° Car enfin il faut être de bon compte et ne pas admettre trop aisément que les auteurs d'hymnes ont tout le temps parlé pour ne rien dire. J'accorde et j'enseigne qu'ils ont souvent travaillé sur clichés, que, par exemple, lorsqu'ils prodiguent au Skambha les épithètes lumineuses, c'est surtout de la métaphore poétique qu'elles relèvent. Mais, je le demande, que signifie *dûré pûrnéna vasati dûra ûnéna hîyaté* (A. V. X. 8. 15) ? J'ai traduit : « Il séjourne avec la pleine lune, [mais] à distance, et le croissant [aussi] le laisse à distance .» Contestera-t-on ce sens ? et, s'il est admis, quel peut être le personnage désigné en ces termes, sinon le soleil ? La stance poursuit : *mahád yakshám*. Je voudrais faire Aristote juge de ce syllogisme.

4° Je ne compte point parmi les dévots de Sâya*n*a, et MM. P. et G. lui reconnaissent beaucoup plus d'autorité que je ne fais. Je n'en suis que plus à l'aise pour constater qu'ici du moins il déserte leur cause. Sur les passages décisifs du livre X, malheureusement, il reste muet : nous n'en avons point de commentaire. Mais, sur A. V. XI. 2. 24, il glose carrément *tava tvadîyam yaksham pûjyam svarûpam apsv antar udakêshu madhyê vartaté*. Ainsi il comprend : « Ta reproduction adorable se trouve au sein des eaux. » Le mouvement général de

1. *A. V.*, X-XII. p. 26, 29, 73 et 78.

la stance indique qu'il se trompe pour *tava*, qui dépend de la copule sous-entendue, et non du substantif ; et je traduis avec M. G. : « A toi appartient... » Mais j'achève avec Sâya*na*, comme je l'ai fait huit ans avant que son commentaire ne fût publié : « .... le reflet lumineux qui se joue dans les eaux ».

5° Dans la littérature classique le *yaksha* est un être fantastique, mais bien déterminé ce nom désigne une catégorie de démons. M. G. est donc obligé d'admettre un passage du sens abstrait primitif au sens concret. Ce n'est pas, ordinairement, la marche de l'esprit humain. Comme on pourrait m'opposer *arâti* et autres termes védiques, je n'insiste pas sur cette considération, qui n'a de valeur qu'en tant qu'elle se corrobore de la suivante.

6° Lorsque je traduis *yakshá* par « fantôme », je n'ai d'autre raison à en donner, sinon que la tradition paraît accepter ce sens et les textes le confirmer. Car on n'a que faire de l'étymologie d'un mot concret : en d'autres termes, un mot concret justifie de sa signification par son emploi même, en dehors de toute dérivation plus ou moins aléatoire ; on peut imaginer mille circonstances fortuites et inconnues auxquelles il doit ce sens ; et même, ce peut être un mot d'une langue aborigène de l'Inde, adopté par les Âryas envahisseurs. Au contraire, si l'on me dit que *yakshá* signifiait originairement « surprise » ou « charme », je ne m'estimerai qu'à demi satisfait tant qu'on ne l'aura point rattaché à quelque racine signifiant « surprendre » ou « charmer » ; car la dérivation des termes abstraits, c'est là un domaine dans lequel le critérium étymologique, que partout ailleurs j'abandonne aux critiques de MM. P. et G., conserve sa pleine et indéniable valeur.

7° Maintenant, il y aurait entre nous un terrain de conciliation, — mais M. Geldner n'y voudra pas entrer, — un moyen, dis-je, extrêmement simple d'admettre tout à la fois, avec lui, que le *yakshá* est le *bráhman*, et, avec moi, que le *yakshá* est le soleil : ce serait d'examiner si par hasard, il ne serait pas vrai ce que je soutiens, ce que je répète à satiété depuis des années, sans me faire entendre, à savoir que *brah* et *bhráj* sont deux variantes d'une seule et même racine, et que le *bráhman* lui-même n'est autre chose, dans son acception première, que la « splendeur solaire ». De cette conception, tout l'hymne du *brahmacârin*, sans parler du reste, est un sûr garant ; mais me répéterai-je une fois de plus ? A quoi bon ? De tous mes confrères, M. H. Oldenberg est le seul qui ait donné quelque attention à ma théorie, pour en publier une très solide et amicale réfutation, qui d'ailleurs ne m'a point convaincu. L'un des charmes des études védiques, c'est qu'on pressent qu'elles apprêteront encore à discuter à nos arrière-neveux [1].

V. Henry.

---

1. Je termine en faisant observer que le sens « surprise » est manifestement

LEWIS J. MOTT. — **The Provençal Lyric.** New York, M. Jenkins (1901), in-12 de 57 pages.

Que cette conférence destinée à un public d'amateurs n'apporte aucun fait nouveau, n'exprime aucune idée originale, c'est ce dont on aurait tort de s'étonner ; mais on pourrait vraiment demander à l'auteur de donner du sujet une idée plus complète et plus exacte. Il considère trop la poésie amoureuse des troubadours comme un bloc, et se croit quitte avec elle quand il a énuméré les lieux communs, les métaphores, les antithèses sur lesquelles vivent les poètes de second ordre, quand il eût fallu essayer de caractériser au moins quelques-uns des talents supérieurs. Quand une littérature compte des physionomies aussi distinctes que celles de Bernard de Ventadour, de Pierre Vidal, de Guiraut de Bornelh, d'Arnaut Daniel, il est injuste de dire que dans cette littérature « le formalisme étouffe et annihile toute fraîcheur et toute vie » (p. 37). Les autres genres, plus intéressants que la poésie amoureuse, sont sacrifiés; parmi les représentants de la poésie politique, Bertrand de Born seul est étudié, et très légèrement; il n'y a rien, sauf une allusion d'une ligne, sur la part prise par les poètes aux événement qui désolèrent le midi de 1209 à 1229, rien su la poésie morale et satirique (ni Pierre Cardinal, ni Guilhem Figueira ne sont nommés); rien sur cette élaboration si artificielle des genres populaires qui marqua la fin du XIIIe siècle, très peu de chose sur les chansons de croisades (la seule dont il soit cité quelques vers est une des moins sincères et des plus artificielles). M. M. pourra objecter le défaut de temps et d'espace; mais, il pouvait abréger certains développements, en supprimer d'autres : puisqu'il ne voit lui-même dans les *Biographies* que des inventions romanesques, il n'était tenu de les examiner que dans une étude sur la nouvelle. — Ces réserves faites, je reconnais volontiers que l'exposition est agréable, les citations bien choisies et bien traduites, et l'aspect du volume tout à fait séduisant.

A. JEANROY.

Spanish Literature in the England of the Tudors, by John GARRETT UNDERHILL. — New-York. Columbia University Press, 1899, in-8°. VII - 438 pages.

L'Angleterre n'a pris contact avec la littérature de l'Espagne que dans la seconde moitié du règne de Henri VIII, vers 1530. C'est à cette date que semble remonter la première traduction de l'espagnol imprimée, une adaptation des quatres premiers actes de la *Celestina*. Trois quarts de siècle après, à la mort d'Elisabeth, le nombre des

---

impossible dans la st. VIII. 9. 8 : le vb. *éj* signifie « se mouvoir », et non « se lever »; et qui la lira sans prévention verra d'emblée qu'il s'agit là d'un être concret qui se meut.

ouvrages d'auteurs castillans publiés ou traduits en Angleterre était, selon M. J. G. Underhill, d'environ cent soixante-dix, parmi lesquels une cinquantaine avaient conservé leur forme originale espagnole ou latine, tandis que les autres avaient été traduits en anglais. Au début, ce fut presque uniquement par l'intermédiaire de versions italiennes ou françaises que l'Angleterre fit la connaissance des auteurs de la Péninsule. Des relations plus directes ne s'établirent que plus tard, par l'effet des événements politiques : ce fut d'abord le mariage de Philippe II avec Marie Tudor; puis, après la mort de celle-ci, les intrigues du roi d'Espagne pour attirer l'Angleterre dans son orbite; enfin, après l'échec de cette tentative, les années d'hostilité politique et religieuse entre Philippe II, champion du catholicisme, et l'anglicane Elisabeth. La nature même de ces relations explique le caractère des œuvres qui ont été importées d'Espagne en Angleterre, où la masse du public ne s'intéressa que beaucoup plus tard à la littérature de l'Espagne. Ceux que cette littérature attira au temps des Tudor, ce furent les courtisans, pour lesquels on traduisit les traités d'Antonio de Guevara, la Diane de Montemayor, l'Amadis de Gaule, Palmerin de Oliva, Primaleon y Polendos de Francisco Vasquez. Dans un autre ordre d'idées, pour ses marins et ses marchands, l'Angleterre pouvait recevoir de l'Espagne d'utiles enseignements ; de là les versions anglaises, destinées à des applications pratiques, de *l'Arte de navegar* de Martin Cortés, et du traité de même titre de Pedro de Medina, le recueil de traductions empruntées à toute une série de voyageurs espagnols par Richard Hakluyt, sous le titre de *The principal navigations*, puis les adaptations de l'*Historia del descubrimiento y conquista del Perú* de Zárate et de toute une suite d'ouvrages sur les Indes occidentales. Enfin, les préoccupations religieuses de l'époque ont suscité des traités de théologie, des œuvres de polémique, où se reflète l'antagonisme de doctrines de l'Espagne et de l'Angleterre : ce sont les œuvres de Vives et de Luis de Granada, très connues, très prisées des mystiques anglais fidèles au catholicisme; les traductions des traités du portugais Osorio da Fonseca, faites pour être opposées au protestantisme grandissant, et inversement les écrits des hétérodoxes espagnols, de l'école de Séville ou autres, tels qu'Antonio de Corro et Cipriano de Valera, qui avaient trouvé en Angleterre une hospitalité empressée.

C'est seulement vers la fin du XVIe siècle que passe en Angleterre la première des œuvres destinées à avoir une action réelle sur la littérature anglaise, à sortir d'un cercle étroit d'hommes de cour, de gens de mer ou de négoce, ou de polémistes religieux. La première traduction anglaise du *Lazarillo de Tormes* paraît à Londres en 1575, et est rééditée en 1586 et 1596, tandis que vers 1591 et 1598 reparaissent deux versions de la *Celestina*. Un succès analogue, plus grand encore,

attend dans l'avenir le Guzman d'Alfarache et surtout le Don Quichotte.

M. Underhill a recueilli avec beaucoup de soin le détail, parfois assez menu, de ce chapitre de littérature anglo-espagnole. Il a essayé de nous donner la physionomie de ces petits groupes de traducteurs où s'élaborèrent, sous l'empire des préoccupations diverses que nous avons indiquées plus haut, les versions anglaises des œuvres castillanes et il a réussi à trouver sur ces écrivains, souvent obscurs, bon nombre de renseignements biographiques. Son livre, un peu confus ou languissant par places, mais d'un fonds solide, se termine par une bibliographie des œuvres espagnoles, publiées en original ou en traductions en Angleterre, de 1530 à 1602, et ce n'est pas le moindre mérite de l'auteur que d'avoir dressé cette liste où figurent certains ouvrages aujourd'hui presque disparus.

H. Léonardon.

De Suckow, **D'Iéna à Moscou : Fragments de ma vie.** Traduit de l'allemand par le commandant Veling. — Paris, Plon, 1901, in-8°, 315 pages.

Né mecklembourgeois, en 1787, Karl von Suckow devint officier au service de la Prusse, puis (en 1808) du Wurtemberg, de sorte qu'il fit la campagne de 1806 contre la France et l'expédition de Russie, en 1812, avec la Grande-Armée. Très longtemps après, en 1862, à 75 ans, l'idée lui vint de rédiger ses souvenirs de jeunesse, comme il était accoutumé de les raconter : « avec simplicité et fraîcheur, ainsi qu'il convient à un vieux soldat ». Il s'en tira fort bien. Il eut le talent d'écrire, comme en don de famille. Son frère, d'abord officier comme lui, s'était acquis une véritable réputation comme publiciste et journaliste. Sa femme tenait un salon littéraire, et avait déjà publié avec succès plusieurs volumes de nouvelles ou d'impressions de voyages. Aida-t-elle son vieux mari dans la tâche nouvelle qu'il entreprenait si tard? On serait presque tenté de le croire. Le livre porte un titre tout personnel : *Aus meinem Soldatenleben* [1], mais il est si joliment écrit, avec tant de bonne grâce et d'apparente facilité, qu'on se demande par moments s'il n'y a pas eu, çà et là, quelque experte collaboration. Suckow a la bonhomie souriante et l'indulgence des vieillards heureux. Une seule fois dans toute sa vie, il perdit son entrain. C'était au passage de la Bérésina. Pressé dans la cohue des fuyards, Suckow venait de marcher sur le corps d'une femme qui

---

1. Stuttgart, Adolph Krabbe, 1862, in-16, VIII-365 pp. — Cf. pour les détails qui précèdent les articles de l'*Allg. d. Biogr.*, s. v. Suckow, et la préface d'*Aus meinem Soldatenleben* (supprimée dans la traduction française). La notice de M.V. est trop courte et incomplète.

râlait. « Elle se cramponnait à mes jambes, lorsque tout à coup, à la suite d'une poussée venue de derrière moi, je fus soulevé de terre et me dégageai de ses étreintes. » Le pont « oscillait d'une manière si effrayante que, d'une minute à l'autre, on s'attendait à le voir s'effondrer ». Par derrière, l'artillerie russe canonnait les fuyards. « Je l'avoue, en ce moment-là, je subissais une telle torture, que je désespérai absolument de mon salut » (trad., p. 257). Comment Suckow s'en tira pourtant — malgré la trique et grâce au collet d'un gigantesque cuirassier— nous laissons à ses lecteurs le plaisir d'en apprendre le pittoresque détail, et avec celui-là, beaucoup d'autres encore sur la campagne de Russie, qui remplit à elle seule plus de la moitié du volume. La première partie nous raconte la vie de garnison dans l'armée prussienne d'avant Iéna et en Wurtemberg ; elle fait, à certains égards, assez bien comprendre l'effondrement de 1806. Il faut donc remercier M. le commandant Veling d'avoir fait connaître en France les souvenirs de Suckow. Sa traduction est heureuse ; elle retient toute la saveur du texte, avec une aisance qui ne laisse rien voir des réelles difficultés qu'il y avait à transcrire le style de l'auteur. Parfois même, M. V. a voulu trop bien faire, et il « adapte » au lieu de traduire [1]. Il lui arrive souvent d'éliminer certains passages, plus ou moins longs — répétitions inutiles, développements parasites ou réminiscences littéraires — : le récit y gagne en vivacité et le sens général reste le même ; mais pourquoi ne pas avertir de ces suppressions, ne fût-ce que par un signe typographique [2] ? Enfin, Suckow commet de fréquentes erreurs de détail, car il écrivait sans notes et sa mémoire, bien qu'excellente — il s'en vante — n'était pas infaillible [3] : le traducteur a dans ses notes fourni quelques rectifications ou éclaircissements ; peut-être en a-t-il été trop avare, surtout en ce qui concerne les noms propres [4].

G. Pariset.

---

1. Voy. par exemple le récit des deux visites rapides que Napoléon fit à la cour de Wurtemberg (p. 110-112 et 122-124 de la traduction française ; p. 114-117 et 128-132 du texte allemand).

2. Les points de suspension (comme on en trouve par exemple p. 35) n'indiquent pas qu'il y ait suppression. Dans certains chapitres, les suppressions, de longueur inégale, peuvent être relevées presque à toutes les pages. Les deux derniers chapitres ont été fondus en un seul, et la traduction n'est plus ici qu'un abrégé.

3. Voy. p. 196 et 203 (211 et 220). Quand Suckow fait lui-même des réserves M. V. les supprime, ou remplace l'expression dubitative par une affirmation de certitude (p. 56, 58, 69, 80, 107, 299 ; cf. p. 60, 62, 72, 83, 111, 337 du texte allemand). De même M. V. supprime les allusions que fait Suckow à l'ouvrage de son camarade Moriz von Miller : *Darstellung des Feldzugs der französischen verbündeten Armee gegen die Russen im Jahr 1812, mit besonderer Rücksicht auf die Theilnahme der Königlich-Würtembergischen Truppen*, Stuttgart u. Tübingen, 1822, 2 vols 4° de VIII-143 et VI-70 pp., avec un atlas in-fol. (p. 252, 286, cf. p. 288 : p. 276, 316, 319 du texte allemand).

4. Par suite d'une erreur typographique, certaines notes de l'auteur ont été

Victor Duruy. **Notes et souvenirs (1811-1894),** 2 vol. In-8° avec un portrait. Paris, Hachette, 1901.

Ce livre avait été préparé par l'auteur dans les dernières années de sa vie; il l'avait terminé en 1892, laissant à ses enfants le soin de le publier. Dans une courte préface, dédiée à son dernier fils, Duruy définit lui-même le contenu et la portée de ses *Notes et souvenirs*: « Je veux te raconter ce que fut ma vie publique et littéraire, afin que tu puisses dire un jour à tes enfants : mon père a été un bon serviteur du pays et il a mis de l'honneur dans sa maison ; faisons comme lui.» V. Duruy avait le droit de proposer sa vie où le travail, le souci du devoir, le culte de la famille et de la patrie ont tenu la première place, comme exemple à ses enfants et à la postérité. Mais ce n'est point une admiration irréfléchie qu'il attend de ceux-ci et de celle-là : c'est un examen impartial des pièces officielles témoignant de son activité, des résultats obtenus, des projets conçus mais non toujours réalisés, pour le bien de l'Université et de l'enseignement. Aussi les souvenirs personnels, années de l'École normale, débuts dans l'enseignement, rédaction de l'Histoire des Romains, puis, après l'Empire, siège de Paris, entrée à l'Institut, ne fournissent-ils que la moindre partie de ces mémoires. Les deux tiers sont consacrés au plan d'administration conçu par Duruy dès son entrée au ministère (1863), à ses réformes dans l'enseignement primaire, à ses créations de l'enseignement secondaire spécial et des cours de jeunes filles, à l'organisation, dans l'enseignement supérieur, des laboratoires scientifiques et littéraires, tels que l'École des Hautes Études (t. I., ch. VII-XII). Un projet de loi sur la liberté de l'enseignement supérieur et la réorganisation des Facultés fut présenté au Sénat en juillet 1870, quelques jours avant la déclaration de guerre (t. II, ch. XIV); le projet disparut avec l'Empire, mais Duruy se plaît à constater qu'il y avait proposé la plupart des réformes qui ont, depuis, rendu la vie à nos Universités (t. II, p. 74). Au cours de l'exposé de ses travaux, Duruy insiste sur cette idée qu'il est toujours resté fidèle à son caractère libéral, dans le moment de ses relations les plus intimes avec l'Empereur.

C'est ce qui ressort aussi des deux curieux chapitres consacrés à l'Empereur et à l'Impératrice (t. II, ch. XV-XVI), où l'auteur nous donne les preuves du tact parfait de son attitude, en même temps, qu'il nous

---

attribuées au traducteur (p. 115-118 ; cf. p. 121 et 123 du texte allemand). — P. 49, Frimar, Neubietendorf, lisez : Friemar, N. Dietendorf.—P. 63, l. 13, Schlossvippach, lisez : Schloss Vippach ; cf. l. 23 ; ibid., l. 30-31, Kronegh, lisez Kronegk. — P. 101, Lünebourg; il faudrait Lunebourg ou Lüneburg. — P. 114, Cannstatt : Kannstadt. — P. 151, au lieu de Podowiz, Genesnow et Tzemeresnow, lisez Pudewitz (Pobiedziska), Gnesen (Gniezno) et Tremessen (Trzemeszno); Novydvor : Nowy Dvor. — P. 153, au lieu de Altenstein Rœckheim, Jagdbuden, il faut Allenstein, Roskeim, Jagdbude. — P. 154, Calwary, lisez Kalwarya. — P. 250 : Grüneberg. — P. 302 Kœllreuter.

fait juge des préoccupations philanthropiques et de la dignité morale des deux souverains. V. Duruy a toujours poussé jusqu'à la coquetterie le souci du devoir : tel il nous apparaît quand, avant d'entrer au ministère, il adresse à l'Empereur, l'état de sa fortune personnelle et des renseignements sur la situation de ses enfants, afin d'être à couvert du soupçon de népotisme et d'intérêt personnel ; tel il se montre encore, pendant le siège de Paris, faisant son service de garde national en capote d'ordonnance, la plaque diamantée de grand-officier de la Légion d'honneur au côté ; tel il se révèle à nous dans ses mémoires posthumes. « Je ne me hisse pas, écrit-il, sur un piédestal où je demanderais à être placé. Je me suis borné à fournir les pièces d'après lesquelles me jugeront ceux, s'il s'en trouve, qui en auront le désir. » Ceux là rendront à Victor Duruy le même témoignage d'admiration et de respect que les propres enfants de ce grand serviteur du pays.

A. Moret.

Die Wortfolge in den slavischen Sprachen, von Dr E. Berneker, Privatdocenten au der Universität Berlin. Berlin, 1900. In-8°, XI. — 161 pages, 6 mark.

L'ordre des mots dans les langues slaves, voilà un titre qui promet un travail considérable. En effet, comme M. Berneker, le dit lui-même, (p. V) il n'existe rien, ou peu s'en faut, sur la question. Aussi a-t-il dû entreprendre l'étude de l'ordre des mots dans chaque langue slave de la période la plus ancienne jusqu'à l'époque actuelle, l'établir d'après les documents *en prose* les plus sûrs, comparer enfin les résultats obtenus entre eux et conclure. Tout cela tient chez M. B. en moins de 161 pages, d'une belle impression, claire et large : ce n'est pas trop.

M. B. considère qu'il y a neuf langues qu'il convient d'examiner en vue d'une étude sur l'ordre des mots en slave ; ce sont : le russe, le petit-russe, le bulgare, le serbe, le slovène, le tchèque, le polonais, le sorbe de Lusace, le lituanien. Cette dernière langue n'est pas slave, M. B. le sait aussi bien que personne ; elle fait partie du groupe baltique, qu'elle ne saurait en aucune façon représenter à elle seule. Aussi semble-t-il qu'il ait été prudent soit de joindre au lituanien le lette et le prussien, auquel cas l'étude eût porté non pas simplement sur le slave, mais bien sur le letto-slave ; soit de l'abandonner complètement. A vrai dire, il est possible que l'étude des autres dialectes baltiques n'ajoute rien aux données tirées du lituanien : mais on n'a pas le droit de le sous-entendre, il faut l'établir. Rien ne va de soi en linguistique.

De même M. B. admet que la question de l'ordre des mots se ramène aux cinq points suivants : place du verbe dans la phrase ; place des enclitiques ; place du datif et du génitif ; place de l'attribut ;

place de l'infinitif. Mais, comme il ne dit pas la raison pour laquelle il passe sous silence le locatif ou les cas introduits par des prépositions, on se trouve en présence d'une solution très imparfaite.

Il en est de même sur bien d'autres points : M. B. étudie partout la langue populaire : en russe et en polonais seulement, il tient compte de l'élément littéraire; pourquoi ? M. B. fait une très petite place au vieux-slave, parce que la construction dans les textes qui nous en ont été transmis est presque toujours calquée servilement sur celle du grec : cela même aurait peut-être été digne d'examen, et il eût été curieux de rechercher où et quand les traducteurs se montraient indépendants; mais ce qui importerait davantage serait de savoir pourquoi, lorsqu'il s'agit des enclitiques, M. B. renonce à rien citer parce que le vieux-slave n'apprend rien qui ne soit connu par le vieux-russe et pourquoi au contraire, au chapitre de la place de l'attribut, il donne des exemples tirés du Zographensis *exactement pour la même raison que ci-dessus ?* De même, l'on se demande pourquoi MM. Sienkiewicz et Prus ont le privilège de représenter le polonais littéraire ? Pourquoi le dialecte qui est à la base du *Lesebuch* de Schleicher et des *Märchen* de Leskien et Brugmann doit, à lui seul, donner l'image du lituanien, en général ? Pourquoi le Zographensis est seul cité ?

La liste des questions de ce genre est trop fastidieuse et trop facile à prolonger pour qu'il y ait quelque intérêt à la continuer. Il vaut mieux signaler immédiatement un autre défaut du livre de M. B. : le choix trop peu sévère des exemples.

Ainsi M. B. donne comme modèle de place *normale* du verbe en fin de phrase l'exemple lituanien suivant *ir karalius visus tuos daiktus jei davê* (Schleicher, 123). Cette citation se trouve page 58 ; à la page 98, il indique lui-même que les mots *visus tuos daiktus* sont accentués d'une façon particulière, et, par conséquent, rejetés artificiellement avant *jei* qui devrait être en tête. Mais l'hypothèse d'après laquelle ils seraient rejetés avant le groupe *jei davê* est tout aussi naturelle; une phrase lituanienne telle que *ir karalius jei davê visus tuos daiktus* est parfaitement possible. Et dès lors la phrase en question n'aurait plus de valeur dans aucun des deux cas.

Ces deux exemples sont pris absolument au hasard; on peut apercevoir grâce à eux de quelle difficulté est l'interprétation des faits de construction ; combien les intentions des auteurs ou narrateurs sont délicates à suivre ; combien de sens possibles se dissimulent sous la moindre inversion ; comment enfin, il est dangereux de considérer ces formes qui ont été construites au gré d'une pensée disparue, sous leur aspect schématique et purement matériel. Un mot peut être le troisième de la phrase pour des raisons qui veulent toutes être retrouvées puis examinées. Mais M. B. ne semble guère envisager le cas où l'on concevrait les choses autrement que lui ; son livre est bref, facile et clair; il donne des solutions, mais elles ne sont jamais assurées; M. B.

vient de reconnaître d'ailleurs (p. 376 vol. 37 du journal de Kuhn) que son travail n'est vraiment qu'une esquisse.

Robert GAUTHIOT.

— M. Heinrich LAUFER est médecin; mais, sous l'influence de son frère, M. Berthold Laufer, qui s'est voué avec succès à l'étude du tibétain, M. H. L. s'est intéressé à la médecine du Tibet. Il se propose de publier une série de *Contributions à la connaissance de la médecine Tibétaine*. Le premier fascicule publié à Berlin, chez Unger, 1900, pp. 41, se compose de pièces assez disparates : Bibliographie européenne; littérature médicale du Tibet; l'étude de la médecine dans le monde tibétain; anatomie, physiologie, pathologie générale et spéciale; thérapeutique. Le travail est fait tout entier sur des documents de seconde main. Espérons que les fascicules suivants profiteront mieux des progrès de M. H. L. en tibétain et des secours que son frère peut lui prêter. — S. L.

— M. F. SCHWALLY, professeur de langues sémitiques à Strasbourg, poursuit la publication du curieux document attribué à Beïhaki, dont il a été rendu compte ici (*Revue Critique*, 1900 t. II, p. 274). On sait maintenant de quelle vogue jouissaient, aux belles époques de la littérature arabe, ces traités, mélange de morale et d'histoire qu'on pourrait appeler *Livres des Contrastes*, parce que telle qualité y était mise en opposition avec tel défaut, par exemple, la vérité en face du mensonge, la générosité à côté de l'avarice, et ainsi de suite. L'ouvrage d'El-Djahiz publié par M. Van Vloten est le plus connu, mais non le seul que le temps nous ait conservé. Celui que M. Schwally publie en ce moment a même une certaine supériorité sur le précédent sinon par le style, du moins par l'abondance et la variété des traits historiques qui s'y trouvent consignés. Cet ouvrage, dont l'achèvement est attendu avec impatience, fournira de nouvelles et intéressantes données à l'étude de la civilisation musulmane. Les éclaircissements et les index que M. S. nous promet et qui sont indispensables à la suite d'un texte rédigé sans méthode et altéré par l'ignorance des copistes, complèteront les services qu'on est en droit d'attendre d'un éditeur aussi consciencieux qu'érudit. — B. M.

— La biographie d'un savant aussi considérable qu'Auguste Bœckh (*August Bœckh. Lebensbeschreibung und Auswahl aus seinem wissenschaftlichen Briefwechsel* von Max HOFFMANN. Leipzig, Teubner, 1901. In-8° de VIII - 483 pages), ne pouvait que présenter beaucoup d'intérêt. Il était né en 1785 à Karlsruhe; c'était donc un allemand du sud, ce qui est un peu une tare pour les allemands du Nord; M. Hoffmann a là-dessus quelques phrases discrètes, mais très curieuses. Bœckh fut à Halle, l'élève du célèbre Wolf, l'auteur des Prolégomènes sur les poèmes homériques; il dut beaucoup à ce maître; il alla terminer ses études à Berlin. Il commença à professer à Heidelberg; en 1811, il fut appelé à l'Université de Berlin, qui était créée seulement depuis quatre ans, et à laquelle les rois de Prusse attribuaient un rôle important pour le relèvement de la patrie. Membre de l'Académie des Sciences de Berlin en 1814, il pensa aussitôt à la composition d'un Corpus des inscriptions grecques; par un décret du 12 mai 1815, l'état prussien s'associait à cette grande entreprise. La préparation de cet ouvrage fournissait à Bœckh les matériaux nécessaires pour un autre travail non moins important, la *Staatshaushaltung der Athener*, qui parut en 1817. Deux ans après, il publiait le premier volume de son édition de Pindare. En 1825, parut le premier volume du *Corpus*; on sait que

ce fut là l'occasion de la grande querelle avec G. Hermann. Le second volume du *Corpus* fut publié en 1843 ; en 1851 paraissait une seconde édition, complètement remaniée, de l'*Économie politique* des Athéniens. Nous ne parlons pas des travaux de moindre étendue, des articles de revue, des discours académiques, qui tous ensemble ont fourni la matière des sept volumes des *Kleine Schriften*. Cette vie si bien remplie se terminait le 3 août 1867. La biographie de l'illustre savant forme la première partie du volume. La seconde partie contient la correspondance de Bœckh avec Welcker, Niebuhr, Thiersch, Schömann, M. E. Ed. Meier, Gerhard, Arn. Schaefer, Ritschl et Al. de Humboldt. L'auteur n'a pas publié toute cette correspondance; il a fait un choix; ajoutons que les lettres de Ritschl et de Humboldt sont seules publiées; les lettres de Bœckh sont perdues. Cette publication de la correspondance de Bœckh forme le complément du volume paru en 1883 et consacré à la correspondance avec son élève préféré, O. Müller. — Albert Martin.

— M. Th. Trede est connu par ses études sur le paganisme de l'église romaine. On publie, après sa mort, un petit volume : *Wunderglaube im Heidentum und in der alten Kirche* (Gotha, Perthes, 1901 ; VI-273 pp. petit in-8° ; prix : 4 Mk.). Dans la première partie, T. passe en revue les manifestations merveilleuses de l'antiquité, oracles, apparitions, etc. La deuxième partie est destinée à faire pendant, avec les miracles, les démons, les possédés, etc. Les notes sont réparties, sans qu'on sache pourquoi, entre le rez-de-chaussée et la fin du volume. Dans son précédent ouvrage, T., qui était pasteur de la colonie allemande de Naples, avait fait preuve d'une remarquable inintelligence du caractère des peuples latins. Mais un long séjour en Italie lui avait permis de recueillir beaucoup de faits intéressants; on était libre de les interpréter autrement que l'auteur. Ici, nous ne pouvons avoir et nous n'avons qu'une compilation qui n'est pas toute de première main. Le livre eût gagné à rester inédit. — P. L.

— Lorsque, à la suite de sa vente par Baudouin, l'empereur de Constantinople, la sainte Couronne fut apportée à saint Louis en 1239, elle se composait de joncs tressés et noués, qui appartiennent aujourd'hui à Notre-Dame de Paris, plus d'un certain nombre d'épines, pointes d'un arbrisseau à tige ligneuse (*ζυζυphus spina Christi*), qui croît précisément à Jérusalem, le long de la voie douloureuse. Ces épines, conservées à part, semble-t-il, avaient déjà depuis longtemps commencé à être distribuées; il en restait cependant au moins soixante-dix quand Louis IX reçut la précieuse relique. Dès 1239, c'est-à-dire l'année même de son arrivée en France, la sainte Couronne commença à en perdre quelques-unes. Les rois de France, jusqu'à Henri IV, en firent l'objet de pieuses libéralités. M. F. de Mély. (*Les Reliques de Constantinople au* XIII*e siècle*. II. *La sainte Couronne*. Extrait de la « *Revue de l'art chrétien*. » Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, 1901. In-4° de 133 pages), s'est mis à leur recherche : il a pu, après de longues investigations et un minutieux examen des titres historiques, indiquer où elles passèrent. Il a fait porter ensuite sa critique sur celles qui avaient été données par les empereurs de Constantinople, soit qu'ils en possédassent plusieurs dans leurs reliquaires dès les temps les plus reculés, soient qu'ils les aient détachées de la sainte Couronne apportée à Byzance, en 1063. Il a recherché après cela, celles qui proviennent à peu près authentiquement de Jérusalem et ont été rapportées par des pélerins. Quarante seraient ainsi venues de Constantinople et trente-trois auraient une origine palestinienne. Mais, sur le nombre de six cent soixante-deux épines aujourd'huï connues, il y en a encore cinq cent dix-neuf, dont la provenance est absolument

incertaine. Quel degré de confiance peut-on avoir en leur authenticité? M. F. de M. ne se charge pas de discuter ce point délicat, mais il a voulu tout au moins signaler celles qui peuvent justifier d'une exposition antérieure au XVIe siècle : soixante-dix-neuf rentrent dans cette dernière catégorie. Par conséquent, le nombre de celles qui n'ont aucune espèce de titre historique, se réduit à quatre cent quarante, Il faut louer M. de M. d'être arrivé à des résultats que je qualifierais d'inespérés. La voie, il est vrai, avait déjà été frayée, mais on doit reconnaître qu'on n'avait pas encore amassé sur ce sujet si spécial un tel ensemble de documents. Son ouvrage sera encore précieux aux archéologues, auxquels il offre la représentation des reliquaires où sont exposées les saintes épines. Certes, pour mon compte, j'aurais désiré un peu plus de détails sur chacune de ces pièces d'orfèvrerie, quelques lignes de description, quelques notes sur la date. Contentons-nous cependant de ce que nous avons et des bonnes reproductions qui nous sont données. — L.-H. Labande.

— La publication de M. Paul Pochhammer (*Dantes Göttliche Komödie in deutschen Stanzen frei bearbeitet*, Leipzig, Teubner, 1901; in-8°, L-460 p.), élégante, ornée d'un portrait de Dante dessiné par Burnand d'après la fresque si endommagée de Giotto, est destinée au grand public plutôt qu'aux érudits et aux étudiants; elle nous paraît remplir excellemment toutes les conditions requises en un ouvrage de vulgarisation. L'adaptation est écrite avec facilité et naturel; elle est précédée de quelques renseignements biographiques sur Dante et de l'introduction indispensable sans laquelle le lecteur non prévenu risquerait de ne pas comprendre grand chose au poème; elle est suivie de quelques éclaircissements sur certains points du voyage du poète à travers les trois mondes du péché, de la pénitence et de la béatitude, avec d'utiles figures explicatives; pour finir, une planche présente aux lecteurs une série d'esquisses relatives à la topographie du poème, enfer, purgatoire et paradis. Ces esquisses sont ingénieuses et exactes, mais elles manquent de clarté, étant trop serrées les unes aux autres en un espace trop étroit. Quant à l'adaptation elle-même, elle est dans son ensemble plus courte que le texte, et parfois d'une façon très sensible; à cela, il n'y a pas grand inconvénient : l'essentiel, pour un travail de ce genre, est de se faire lire, en épargnant au lecteur d'inutiles difficultés. Ce que l'on comprend moins, c'est le choix que M. Pochhammer a fait de l'octave pour traduire, ou simplement adapter un poème en tercets. — Henri Hauvette.

— Non content de compiler avec une remarquable précision le précieux catalogue des ouvrages dantesques offerts à la Cornell University d'Ithaca (New-Vork) par M. W. Fiske, M. Ch. Wesley Koch a pris soin de dresser la liste des ouvrages relatifs à Dante et à son œuvre qui manquent à cette admirable collection. Il vient d'en publier la première partie, contenant l'indication des ouvrages qui se trouvent en Amérique (et accessoirement au British Museum) sous le titre : *A list of Danteiana in American libraries, supplementing the catalogue of the Cornell Collection* (Boston, Ginn, 1901); la seconde partie, dès maintenant annoncée, comprendra les ouvrages manquants en Amérique qui se trouvent dans les bibliothèques d'Europe. Quand cette belle publication sera terminée, nous devrons à l'Université d'Ithaca la bibliographie la plus complète, la plus méthodique et la plus maniable que l'on puisse souhaiter sur l'œuvre du grand poète italien. Il suffira à M. Wesley Koch et à ses successeurs de publier à intervalles réguliers des suppléments portant l'indication des ouvrages et articles nouveaux, pour conserver à la Cornell University la place privilégiée qu'elle s'est dès maintenant assurée dans les études dantesques. — H. H.

— M. le Dr Luigi Pollaco auquel on doit déjà tant de publications utiles, et essentiellement pratiques, destinées à faciliter les recherches dans l'œuvre de Dante, vient d'acquérir un nouveau droit à la reconnaissance des dantologues : sous le titre de *Tavole schematiche della Divina Commedia*, il vient d'enrichir la collection des manuels Hœpli d'un volume où l'ingéniosité de la disposition matérielle le dispute à l'exactitude la plus minutieuse. En une série de tableaux — dix-huit pour chacune des trois *cantiche*, et dont la succession présente pour chaque *cantica* un parallélisme rigoureux, — toute la matière du poème défile sous nos yeux, depuis la classification des fautes — ou des vertus, — des châtiments — ou des récompenses, des démons — ou des anges, jusqu'aux indications topographiques et chronologiques du voyage dantesque, aux malédictions ou aux prières, aux comparaisons, aux maximes de tout ordre, etc..., le tout accompagné des citations et des renvois les plus exacts. Ce guide nécessaire à travers les trois règnes de l'au-delà est accompagné d'excellentes planches en couleur, dessinées par G. Agnelli ; elles sont au nombre de six, contenant des tableaux d'ensemble et des esquisses détaillées, et sont accompagnées de légendes abondantes. — H. H.

— Parmi les poèmes latins, fort oubliés, composés au Moyen Age, celui de Pietro da Eboli, en trois livres, écrit à la louange de l'empereur Henri VI, fils de Barberousse, a une certaine importance. Connu seulement depuis le milieu du XVIIIe siècle, il avait été publié en dernier lieu d'une façon fort correcte, quant au texte par Winkelmann (*Der Magisters Petrus de Ebulo liber ad honorem Augusti*, Leipzig, 1874), mais avec un commentaire très bref. M. Guido Bigoni a entrepris de combler cette lacune en consacrant au poème de Pietro da Eboli une brochure de soixante-dix pages compactes, où cette œuvre est soigneusement étudiée, particulièrement au point de vue historique (Guido Bigoni, *Una fonte per la storia del Regno di Sicilia; il Carmen di Pietro da Eboli;* Gênes, P. Pagano, 1901) ; en effet, le poème, bien que composé avec partialité par un ardent partisan de la dynastie impériale, jette une vive lumière sur la lutte de Henri VI contre Tancrède et ses partisans, comme aussi sur la société et les mœurs de cette époque. — H. H.

— Des trois invectives connues que ses contemporains dirigèrent contre l'humaniste Niccolò Niccoli, l'une, celle de Guarino de Vérone était demeurée inédite, au moins dans son ensemble. M. Remigio Sabbadini vient de combler cette lacune dans une élégante plaquette *per nozze* (*L'invettiva di Guarino contro il Niccoli*, Lonigo, avril 1901). Dans une substantielle introduction, M. S. fixe la date de l'invective dont nous possédons deux rédactions, l'une plus courte composée sans doute au commencement de 1413, la seconde plus longue, fin de 1413 ou commencement de 1414. Le texte des deux rédactions est ensuite publié de façon à permettre au lecteur de se rendre clairement compte du travail de remaniement accompli par Guarino; la publication a donc donc un double intérêt : elle permet de mieux apprécier l'art de composition et le style du célèbre Véronais, et elle précise sur certains points la physionomie du non moins fameux Niccoli. — H. H.

— Dans une brochure de 115 pages que l'auteur, un débutant, semble-t-il, présente modestement au lecteur, mais qui atteste des qualités sérieuses de méthode et de jugement, M. Vincenzo Carpino étudie la vie et surtout l'œuvre des poètes mantouans Lelio, Ippolito et Camillo Capilupi (*I Capilupi poeti mantovani del secolo* XVI, Catane, 1901) ; ces poètes n'ont écrit qu'en latin, et la monographie que leur a consacrée M. C. est une fort estimable contribution à l'histoire de la poésie latine, et en particulier du centon virgilien, au milieu du XVIe siècle.

— C'est encore un humaniste du XVIe siècle, mais appartenant à une autre région de l'Italie, Claudio Mario Aretio, de Syracuse, que M. Ettore PULEJO nous fait connaître dans une brochure de 62 p. in-8°: *Un umanista siciliano della prima metà del secolo* XVI, Acireale, 1901. Pourquoi préciser ainsi la portion du XVIe siècle à laquelle appartient Aretio, si, p. 6, M. Pulejo nous dit lui-même que la première élégie du poète remonte à 1520 et qu'il vivait encore en 1575 ? M. Carpino donnait le nom de poètes à de purs humanistes; M. Pulejo donne le nom d'humaniste à un écrivain qui s'est essayé dans la poésie en langue vulgaire ou plutôt en dialecte, et la partie la moins intéressante de son œuvre n'est certainement pas les « osservantii dila lingua siciliana » que M. P. a bien fait d'analyser avec quelque détail. — H. H.

— M. Vito LA MANTIA est un magistrat qui s'est fait connaître par d'importantes études historiques, et par une compétence toute spéciale sur tout ce qui concerne les anciens usages et la législation de la Sicile. Dans cet ordre particulier de recherches il vient de publier une nouvelle brochure, relative à la législation des pêcheries de thons, si importante dans les eaux de la grande île (*le Tonnare in Sicilia*, Palerme, 1901 ; in-8°, 51 pages). — Une autre brochure du même auteur nous transporte dans un domaine tout différent, la Sabine, et présente un intérêt plus général : *Statuti di Olevano Romano del 15 Gennaro 1364* (Rome, 1901); le texte même des statuts est précédé d'une notice historique fort documentée. — H. H.

— L'étude de M. Joh. BOEHM, *Die dramatischen Theorien Pierre Corneilles* (Berlin, Mayer et Müller, 1901, in-8 de VIII-151 p.) n'est pas simplement un relevé très soigneux et très méthodique de toutes les opinions énoncées par Corneille en matière d'art dramatique. Une première partie retrace la destinée des « trois unités » jusqu'à Corneille, et complète ainsi, à la suite de Breitinger et de Spingarn, tout ce qui a été écrit sur Corneille et la Poétique d'Aristote. La conclusion de M. Boehm, c'est que, contrairement à l'opinion de Lessing, les exposés théoriques de Corneille ne sont pas simplement suscités par la nécessité de justifier ses pièces, mais qu'ils sont la défense d'un système conscient et persistant. — F. B.

— M. Paul FREDERICQ (*l'Expansion exotique des littératures européennes au* XIXe *siècle ;* Bruxelles, 1901, broch. de 31 p.), après avoir examiné les successifs élargissements de l'horizon littéraire de l'Europe, estime que des « réserves » incommensurables sont acquises à la littérature de la partie colonisatrice de la race blanche. Fort des précédents des Etats-Unis et du Canada, il a foi dans l'avenir littéraire, et — ce qui est plus discutable — dans la différenciation nationale des diverses sociétés où essaime l'Europe. Je sais des Norvégiens qui lui en voudraient de ranger Ibsen dans la littérature danoise (p. 28). — F. B.

— Le livre qui paraît à la librairie Plon sous le nom d'Aimé MERCIER et sous le titre de *Tableaux du passé germanique par Gustave Freytag, Le peuple allemand à l'époque de la guerre de Trente Ans, traduction* (1901, in-8°, XI et 352 p.) n'est pas, comme le dit le titre, une traduction, et Aimé Mercier reconnaît en effet dans son avant-propos avoir « adapté, traduit et colligé ». L'ouvrage est plutôt une adaptation et l'auteur français en prend à son aise avec le texte allemand: il modifie, il retranche, il ajoute. Il eût mieux fait, à notre avis, de traduire littéralement le volume *Aus dem Jahrhundert des grossen Krieges*. Sa méthode entraîne d'ailleurs des erreurs. Il parle p. 240 de « la conduite de Wallenstein à la bataille de Stralsund » ; il devait traduire « la lutte pour Stralsund ». Son procédé sera mieux éclairé par la comparaison du texte avec la traduction. A cette même page 240 il fallait écrire : « Des gazettes et des chants funèbres qui paraissaient irrégulière-

ment, faisaient connaître les progrès des Impériaux, la ruine de Mansfeld. Entre temps d'horribles ordonnances de l'empereur qui maintenant chassait les évangéliques de ses possessions désormais assurées ou les ramenait par la violence à son église, provoquèrent des lettres inutiles de l'électeur de Saxe à Ferdinand; finalement l'électeur fit imprimer contre les attaques croissantes des théologiens catholiques une défense de la confession d'Augsbourg. » Voici la version d'Aimé Mercier (qui n'a pas compris le mot *entsetzten*) : « Quelques gazettes paraissent d'une façon très irrégulière, signalent les progrès des Impériaux, les défaites successives de Mansfeld, les conversions *manu militari* et reproduisent la correspondance de l'électeur de Saxe, poltron et terrorisé; celui-ci riposte aux attaques des libelles catholiques par la réfutation des dogmes romains. » Quelques pages plus loin, Aimé Mercier donne la conversation de Gustave-Adolphe et de Wilmerstorff (et non Wilmenstorff) sans la paraphraser (à noter en passant, p. 245 *forts* au lieu de « ports et *debitur* » pour « dabitur »; cf. p. 172, *Daniel* pour David), mais il omet tout le paragraphe où le roi cite le livre de Ruth. Plus loin encore, dans le passage du *Brutus allemand*, Aimé Mercier traduit Benno par Benoît, et il ne comprend pas l'expression *durch dieFinger sehen* (p. 253) : au lieu de « ont fermé les yeux sur bien des choses », il dit « ce qui vous coulait entre les doigts ». Mais en somme, les contre-sens sont rares; tel quel, l'ouvrage a coûté de la peine à l'auteur et, arrangé, ordonné comme il est, il offre une lecture agréable et instructive. — A. C.

— On ne reprochera pas aux jeunes professeurs d'Italie d'aller chercher leurs sujets d'étude dans un passé trop lointain; M. Diego Germano, professeur à Modica, s'est attaché à analyser *Il sentimento d'amore nelle liriche di Paolo Bourget* (Caltanissetta, 1901, 64 pages) : en sept courts chapitres il analyse le poème d'*Edel*, et rapproche de la jeune norvégienne quelques autres héroïnes de Bourget. L'analyse est mêlée de considérations assez abondantes, d'un caractère moral et psychologique; nulle part l'appréciation littéraire proprement dite ne vient tempérer par quelques remarques précises ce commentaire inutile. Ce n'est pas que M. D. G. ne fasse preuve de goût et de sentiment; mais à quoi bon faire part au public de ces réflexions toutes subjectives sur une œuvre en somme secondaire ? Par un procédé assez curieux, M. G. cite constamment à côté des vers du poète français maints passages d'autres poètes, particulièrement italiens, Leopardi, Stecchetti, Carducci, Graf, Fogazzaro, Rapisardi, d'Annunzio, Cesareo, etc... Mais quelle est la portée de ces rapprochements ? M. G. veut-il montrer qu'il y a eu entre ces poètes échange d'idées et emprunts, ou simplement établir qu'un même état d'esprit se révèle dans la production poétique contemporaine en Italie et en France ? Il ne nous le dit pas, et nous en sommes réduits à considérer ce luxe de citations comme le simple amusement d'un esprit cultivé. — H. H.

— La troisième série des études de M. Loforte-Randi (*Nelle letterature straniere* Palermo, Reber, 1901 ; in-12 ; 344 pages) sur divers auteurs étrangers à l'Italie, porte comme sous-titre « Humoristes », et nous entretient de Rabelais et Folengo, de Stern, de X. de Maistre et de Töpffer. Ne cherchons pas querelle à l'auteur pour ses classifications : on ne voit pas très bien pourquoi il a exclu Cervantes du groupe des « humoristes », pour le ranger parmi les « rêveurs » (2e série); mais cela n'a qu'une importance secondaire. Il ne s'agit en réalité que de chapitres détachés : le fil qui les unit est tout à fait insignifiant. Ces études sont d'agréables causeries où s'épanchent les impressions d'un homme de goût, fort épris de lecture, et qui

pense. Comme toutes les causeries, elles ont un tour aisé qui plaît en retenant l'attention sans la fatiguer; mais aussi elles effleurent les sujets, et semblent se faire une loi de ne rien approfondir. Avec ce caractère superficiel il faut relever, dans les improvisations de M. L.-R., un certain goût pour la digression et une tendance marquée à l'exagération dans les jugements; l'auteur dont il parle actuellement est toujours le plus grand écrivain du monde : le *Baldus* de Folengo est « de beaucoup supérieur au *Roland furieux* de l'Arioste » (p. 73); Rabelais est « incontestablement le plus grand génie de la France, comme Dante pour l'Italie » (p. 81); le *Voyage autour de ma chambre* et l'*Expédition nocturne* qui lui fait suite, peuvent prendre place « parmi les œuvres les plus profondes qu'aient produites la pensée humaine » (p. 257). Ces boutades paradoxales plaisent dans la conversation; on attend d'un critique des jugements plus pondérés. De même on excuse quelques lapsus dans une discussion animée; mais le livre n'admet pas certaines méprises comme celles qui fait ici de Michel Servet une victime de l'intolérance papale ni plus ni moins que Savonarole et Etienne Dolet (p. 18, 20)! En somme les qualités estimables de M. L.-R. sont gâtées par trop de facilité et par un penchant marqué à la rhétorique, qu'il faudrait surveiller; en outre, quand il parle de la Renaissance, son information est notoirement insuffisante. — H. H.

— Les *Documents, Mémoires et vœux* issus du Congrès international d'histoire de la musique (juillet 1900) ont été publiés par les soins de M. Jules Combarieu (Solesmes, 1901, gr. in-8 de 318 p.). La matière fort diverse de cet important recueil est répartie entre les cinq divisions suivantes : *Musique grecque*; *Musique byzantine*; *Musique du moyen âge*, religieuse et profane; *Musique moderne; Varia*, que suivent encore, entre autres pièces, les vœux du Congrès. Esthétique, histoire et théorie des choses musicales, procédés de notation et méthodes d'enseignement ont eu leur place dans ces assises de la musique, qui ont entendu des communications de MM. Saint-Saëns, Th. Reinach, Tiersot, R. P. Thiebaut, Dauriac et Combarieu, et d'autres musicologues français et étrangers. — F. B.

— Le onzième volume de la *Minerva* ou annuaire du monde savant (*Jahrbuch der gelehrten Welt*) publié par M. Trübner, l'éditeur strasbourgeois, vient de paraître. Il est encore augmenié de trois feuilles. On y trouve, entre autres nouveautés, des renseignements complets sur les écoles supérieures de la Russie, sur l'université toute récente de Birmingham et sur l'université réorganisée de Londres avec ses vingt-quatre écoles spéciales. Le volume est précédé d'un portrait du professeur de Stockholm, M. Oscar Montelius. Nous n'y avons relevé que peu d'erreurs: p. 728 *Larcher* figure deux fois au lieu d'une; p. 742 *d'Audriffet*. — C.

—Une nouvelle revue espagnole, *Razón y fe, revista mensual redactada por Padres de la Compañia de Jesus*, a été créée en septembre 1901, par la Compagnie de Jésus dans le dessein de faire contre-poids aux publications étrangères ou hostiles à toute préoccupation religieuse et qu'elle considère par conséquent comme s'inspirant d'un matérialisme dangereux. Les deux premiers fascicules contiennent des articles très variés : philosophie, éducation, science sociale, médecine, apologétique, littérature, archéologie, etc. Parmi les rédacteurs nous remarquons un des membres les plus actifs et les plus érudits de l'Académie royale d'histoire de Madrid, le P. F. Fita. — L.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — **9 décembre** — **1901**

Foucher, Iconographie bouddhique de l'Inde. — Sugiura, La logique hindoue. — L. Stein, Au tournant du sicle. — Schöne, La chronique d'Eusèbe. — Gebhart, Conteurs florentins du moyen âge. — Hamon, Jean Bouchet. — Descartes, Meditationes, p Güttler. — Du Bled, La société au xvii° siècle. — Funk, Les Pères apostoliques. — Knopff, Choix des Actes des martyrs. — F. de Mély, Les coffres de Saint-Nazaire. — Clapham, Les causes de la guerre de 1792.

A. Foucher. — **Etude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde d'après des documents nouveaux.** (Ouvrage accompagné de dix planches et de trente illustrations d'après les photographies de l'auteur). Paris, Leroux. 1900. Forme le XIII° volume de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, Sciences religieuses).

Le bouddhisme indien, créateur fécond de légendes et de divinités, a légué aux archéologues une masse embarrassante de monuments, d'images, de figures que sa littérature mutilée ne permet plus d'interpréter ; la tradition orale, si précieuse à consulter, s'est éteinte depuis des siècles avec les derniers adorateurs hindous des Bouddhas. Il a fallu pour introduire un peu d'ordre dans ce chaos, recourir à des comparaisons hasardeuses avec les panthéons du Thibet, de la Chine, de la Mongolie, du Japon; mais chacun de ces peuples convertis à la foi bouddhique avait transformé, pour les adapter à son génie et à ses traditions, les créations de la foi et de l'imagination indiennes. Il est difficile, et parfois il peut être dangereux de conclure, dans ces conditions, d'un rapprochement à une identité. M. Foucher inaugure une nouvelle méthode, plus solide et plus sûre. Il a découvert dans les collections de manuscrits de Cambridge et de Calcutta deux manuscrits d'origine népalaise, datés avec précision, ornés de nombreuses miniatures exécutées avec soin (quatre-vingt-cinq dans l'un, trente-sept dans l'autre) ; l'un et l'autre reproduisent le texte sacré par excellence du bouddhisme népalais, la rédaction en huit mille lignes de la Prajñâ-pâramitâ ; vingt-trois des illustrations sont communes aux deux manuscrits, sans être empruntées de l'un à l'autre. La plupart des miniatures sont, dans chacun des deux manuscrits, accompagnées de légendes explicatives, contemporaines de la peinture même ; et grâce à cette précaution singulière des scribes, les images banales de tem-

ples et de divinités qui décorent le texte prennent une haute valeur ; temples et divinités ne sont pas des dessins de convention ou de fantaisie ; ils reproduisent plusieurs des sanctuaires et des idoles en vogue au VIIIe siècle, soit dans l'Inde, soit aussi dans le reste du monde bouddhique de la Chine à l'île de Java. La littérature de l'Inde nous apprend si peu des réalités palpables que cette humble série de cent sept légendes enrichit tout à coup d'un appoint précieux autant qu'inespéré l'histoire, la géographie et l'iconographie. M. F. en a dégagé et classé les données avec une patience, une sagacité et une élégance impeccables. Le spécialiste seul peut apprécier les trésors d'érudition qui se dissimulent modestement dans ce volume ; M. F. a visité minutieusement et connaît à fond les musées et les monuments de l'art bouddhique dans l'Inde ; mais loin d'en faire un étalage fatigant, il se contente à chaque occasion d'un rappel discret et net à la fois, qui suffit pour élucider le problème posé. Tour à tour, il étudie les édifices sacrés, les Bouddhas, les Bodhisattvas, les divinités féminines représentés dans les miniatures, et chacune de ces monographies substantielles aboutit à des conclusions précises et définitives. M. F. s'est classé du premier coup au premier rang des archéologues du bouddhisme ; l'art bouddhique de l'Inde a désormais son historien.

Sylvain Lévi.

Sadajiro Sugiura. **Hindu logic** as preserved in China and Japan ; edited by Edgar A. Singer, Instructor in Philosophy in the University. Philadelphia 1900. (Publications of the University of Pennsylvania. Series in Philosophy).

L'ouvrage de M. Sugiura est un heureux symptôme ; il marque l'orientation dominante des études japonaises à l'heure présente et la valeur du concours qu'elles apportent à nos recherches scientifiques. M. S., comme tant de ses compatriotes, est allé aux États-Unis gagner un diplôme de doctorat ; comme la plupart de ses compatriotes, il s'est voué avec passion à la philosophie ; il a donc présenté comme thèse à l'Université de Pensylvanie un mémoire sur la Logique Hindoue, telle qu'elle s'est transmise en Chine et au Japon. Le mémoire a paru assez intéressant pour mériter d'entrer dans la Collection de l'Université ; l'auteur était déjà retourné dans sa patrie. M. Singer, répétiteur de philosophie à l'Université, s'est chargé de mettre ce travail au point et d'en surveiller l'impression. Si les philosophes ont accueilli cette monographie avec faveur, les indianistes en seront aussi satisfaits. Elle enrichit d'un chapitre important l'histoire, trop négligée, du système Nyâya, et du même coup elle rétablit à son rang un des maîtres de la pensée hindoue contre qui toutes les mauvaises chances semblaient s'être acharnées depuis des siècles. Dignâga, le réformateur et le rénovateur de la logique hindoue, du Nyâya, était un docteur du

bouddhisme; les brahmanes, qui ont profité des progrès introduits par Dignâga dans l'art de raisonner, ne lui ont pas pardonné ses croyances hérétiques; ils ont laissé ses œuvres se perdre. Aucune ne s'est encore retrouvée dans les collections des manuscrits de l'Inde. Et pour comble d'infortune, le traducteur du pèlerin chinois Hiouen-Tsang, Stanislas Julien, malgré la sûreté de sa méthode et ses dons de divination, n'a pas su reconnaître sous la graphie chinoise Tchen-na le nom du célèbre logicien : il lui a substitué un *idolum libri*, Jina, qui a pris rang depuis dans la liste des grands hommes du bouddhisme indien. Il n'est pas jusqu'à M. Nanjio, l'auteur de l'excellent Catalogue du Tripitaka chinois, qui n'ait fait tort à Dignâga, en attribuant ses ouvrages au patriarche Nâgârjuna. Et cependant, la tradition japonaise est nette et précise, comme j'ai pu m'en assurer; elle distingue fort bien Dignâga (en chinois Ta-yu-loung) et Nâgârjuna (Ta-yu-loung-chou), et reconnaît exactement le nom de Dignâga sous la transcription abrégée Tchen-na [1].

Dignâga était un auteur fécond; le canon tibétain conserve, dans le Tandjour, un grand nombre de ses œuvres, qui servent encore à l'étude de la logique chez les Lamas. Le Tripitaka chinois a préservé deux de ses œuvres (l'une en deux versions différentes); mais une seule traite de la Logique. Autour de ce texte, tenu pour fondamental (Nyâya-dvâra-târaka-çâstra), s'est développée, selon l'usage oriental, une énorme littérature de commentaires et de gloses qui n'est pas encore épuisée : les dix pages de bibliographie sino-japonaise qui terminent le mémoire de M. S. sont là pour l'attester. La logique de Dignâga ne suppose aucune théorie particulière de la connaissance; elle vise un objet tout pratique. Elle prétend enseigner l'art de raisonner juste et de déceler les raisonnements faux à l'usage des disputants, et en particulier des controversistes religieux. Dignâga réduit le syllogisme de ses prédécesseurs de cinq termes à trois en l'allégeant de l'exemple et de la répétition; en outre, il définit la valeur et la fonction de chacun des trois termes, et les relations qui s'établissent entre eux. Les théories de Dignâga ont été développées et éclaircies par deux logiciens de talent : l'un, Hindou, disciple de Dignâga, nommé Çankarasvâmin; son ouvrage n'existe plus que dans la traduction chinoise de Hiouen-tsang; l'autre, Chinois, disciple de Hiouen-tsang, nommé Koei-Ki; son ouvrage, le grand Commentaire, a été exclu du canon bouddhique à cause de son orthodoxie suspecte. (J'ai pu m'en procurer un exemplaire au Japon.)

L'exposé de M. S. est clair, précis, exact dans l'ensemble; la théorie de Dignâga est accompagnée d'une critique sagace et pénétrante où M. S. se montre familier avec les doctrines de l'Occident, tant clas-

---

1. Pour *tchen* = sanscrit *din*, cf. Siu-tchen-na = s. Sudinna, et tchen-na-lo = dinnâra, dînâra (denarius) (Caract. 1887-1888 de Julien, Méthode).

sique que contemporain. L'indianiste peut y relever des erreurs historiques (p. ex. Maitreya pris pour le maître d'Asanga), des transcriptions défectueuses (p. ex. Vasu*bh*andu) ou négligées (Ashibika représente Ajîvika; Nikendabtra, Nirgranthaputra; Makeda, Magadha); le sinologue regrettera l'absence des caractères chinois sans lesquels il est impossible de se débrouiller dans la désolante homophonie des prononciations sino-japonaises. (Le nom de Hiouen-tsang, plusieurs fois écrit Hiuent-sang, donne à craindre d'autres erreurs fâcheuses.) Il n'en reste pas moins que, grâce à un savant japonais, des matériaux restés inaccessibles jusqu'ici viennent enrichir l'indianisme et l'histoire de la philosophie. La belle activité qui règne dans les écoles japonaises semble présager une autre Renaissance où les civilisations traditionnelles de l'Extrême-Orient viendront se combiner dans une heureuse union avec les traditions et les créations de l'Occident; c'est une humanité élargie qui s'annonce pour succéder à nos « humanités » vieillies.

Sylvain Lévi.

L. Stein, **An der Wende des Jahrhunderts, Versuch einer Kulturphilosophie,** 1 vol. in-8, VII-415 p., Fribourg en Brisgau, Mohr (P. Giebeck, 1900.

La plupart des vingt essais contenus dans ce volume ont paru précédemment sous forme de brochures ou d'articles. On saura gré à M. Stein de les avoir réunis, car, sans former un tout parfaitement continu, ils contribuent clairement à illustrer une même pensée qu'on peut résumer sous le nom d'*optimisme social*. D'une façon générale, M. S. cherche à concilier Spencer et Kant; il admet que la formation des fonctions psychologiques s'explique par l'évolution biologique, mais ces fonctions, empiriquement développées, constituent des catégories au moyen desquelles l'esprit interprète l'expérience. Ainsi la connaissance des choses n'est pas un absolu, mais un *devenir* qui tend vers un intellectualisme de plus en plus parfait. C'est donc à l'histoire de nous instruire du sens du passé et de l'orientation de l'avenir. De là le premier chapitre qui sert d'introduction au livre: *Au seuil du siècle*.

Voici, avec quelques indications, le titre des suivants:

2. *Un jubilé de 2500 ans*. C'est celui de la philosophie, depuis Thalès de Milet. Il prouve que cette discipline est éternelle, car elle est une réflexion sur le vrai, et toute époque affirme une vérité qui lui est propre. — 3. *Le principe de l'évolution dans l'histoire de l'esprit*. C'est un principe de finalité immanente dont le savant doit rechercher la trace dans le détail de l'histoire. — 4, 5, 6, 7. *La première apparition de la philosophie grecque chez les Arabes; La continuité de la philosophie grecque chez les penseurs arabes; Exemple typique*

de la continuité logique dans l'histoire de l'esprit. Ces trois chapitres sont comme l'application du précédent et montrent que l'évolution *logique* des conceptions philosophiques n'est pas moins réelle que l'évolution historique. Ainsi les stoïciens, l'Arabe Al Aschari, Richard de Saint-Victor et Malebranche, qui s'ignoraient les uns les autres, sont arrivés de principes communs à l'occasionalisme. — 7. *Méthodologie de la Biographie.* — 8 et 9, deux chapitres sur *Nietzsche* que M. Stein déloge avec raison du nombre des philosophes. — 10. *La nature et l'objet de la sociologie.* Cette science, si vivante aujourd'hui, est intermédiaire entre l'*histoire*, dont l'objet est *individuel*, et la *science* qui détermine des *lois*. Elle aboutit à des approximations empiriques. La méthode propre est celle de l'histoire comparée. — 11. *Le problème philosophique de la société humaine.* Théorie du Progrès social : ce progrès est en « spirale », comme le disait déjà Leibniz, c'est-à-dire qu'il est une ascension réelle malgré le retour périodique de certaines formes semblables, dont les extrêmes sont l'anarchie et le despotisme. — 12. *Le but et l'organisation de la vie.* C'est le bonheur, par l'affirmation de la vie, et surtout de la vie intellectuelle. — 13. *L'éthique darwiniste et socialiste.* — 14. *Loi de la nature et loi morale.* Ces deux lois ne sont pas, comme le croyait Kant, sur le même plan. La seconde s'est façonnée sur la première. Le devoir n'est pas un absolu métaphysique, mais un terme que se propose la volonté éclairée par la connaissance du devenir social. — 15. *La pédagogie expérimentale*, celle de l'avenir, croit M. Stein, car la pédagogie actuelle s'enlève en des discussions abstraites d'opinions. — 16. *L'Anarchie intellectuelle*, celle qui dénote l'état de la littérature envahie par le nietzschéisme, et que l'étude de la logique pourra seule corriger. — 17. *L'anarchie sentimentale* (l'un des meilleurs chapitres du livre). Il s'agit de cette invasion du sentiment dans tous les domaines, politique, art, religion, science même (spiritisme, mysticisme biologique, homéopathie etc.) — 18. *L'optimisme religieux*, excellente étude du contraste du bouddhisme qui nie la vie, et du mosaïsme qui l'exalte et croit en l'avenir ; d'où influence de ce dernier sur la pensée européenne. — 19. *La philosophie de la paix.* La guerre n'est qu'un fait historique, et non une nécessité psychologique comme la lutte. Elle n'est pas nécessaire à l'éducation des esprits (Hollande, Belgique). Un arbitrage qui diminuerait un pays vaut moralement mieux que la guerre. Le désarmement graduel est économiquement possible. — 20. *La mission politique et sociale du vingtième siècle.* C'est, au point de vue *politique*, de faire triompher la civilisation occidentale par l'action prépondérante de la race germanique ; et c'est, au point de vue *social*, de réaliser la paix économique, par une solution moyenne entre le marxisme et l'individualisme, qu'on peut formuler ainsi : socialisme des institutions, individualisme des personnes.

Il est difficile de critiquer des théories aussi diverses. Cette analyse

suffira, nous l'espérons, à faire sentir l'intérêt d'un livre bourré d'idées, inspiré par un noble souci de progrès social, et écrit dans une langue claire et élégante, qui, parfois, ne manque pas de force.

Th. Ruyssen.

Die Weltchronik des Eusebius in ihrer Bearbeitung durch Hieronymus Von Alfred Schöne, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1900. XIII-280 pp. in-8. Prix : 8 Mk.

On sait que saint Jérôme a traduit et continué le deuxième livre de la Chronique d'Eusèbe, les κανόνες ou tableaux chronologiques. En 1866, dans le deuxième volume de son édition de cette Chronique, M. Schöne avait publié la traduction de saint Jérôme. Il nous donne aujourd'hui comme les prolégomènes d'une nouvelle édition. Depuis 1866, la critique du texte a acquis un nouveau et important témoin dans l'Oxoniensis, le plus ancien des mss. connus (VIe siècle). D'autre part, M. S. a fait exécuter des copies fac-similés des cinq principaux mss. Aussi consacre-t-il une grande partie de son étude à la description de ces mss, à la détermination de leurs rapports, aux leçons caractéristiques. 139 pages de ce mémoire sont attribuées à la discussion de passages particuliers de la Chronique.

Mais en dehors de ce gain pour le texte de l'ouvrage, le livre de M. S. a un autre intérêt. D'abord, il devra être lu par tous ceux qu'intéressent l'histoire du livre dans l'antiquité. La Chronique a une forme particulière que M. S. a caractérisée dans le détail. Il croit qu'elle a été rédigée sur un ms. en forme de livre, et non sur des rouleaux, sur parchemin et non sur papyrus. Il décrit la disposition en colonnes, l'emploi des encres rouge et noire, la distribution du texte sur une page ou sur deux pages en regard, la répartition des règnes et la succession des chiffres, la division en pages; celle-ci coïncide dans six mss [1]. Il pense que Jérôme a dicté, conclusion importante pour la critique du texte comme pour l'histoire générale du livre antique : car aucun genre littéraire ne se prêtait moins à ce procédé de rédaction.

Une autre série de thèses, affirmées par M. Schöne, sont relatives à la biographie de saint Jérôme. Il place sa naissance vers 346 ou 347. Je ne reviendrai pas sur la discussion du texte de la chronique de Prosper [2]. Voici les autres conclusions chronologiques de M. S.

1, Je ne sais s'il faut en conclure quoi que ce soit. Les copistes pouvaient y être invités par la difficulté matérielle que présentait la reproduction de l'ouvrage. Voir une coïncidence semblable pour Plaute, mais seulement entre deux mss., Chatelain, *Paléographie*, pl. IV.

2. Voir *Revue*, 1901, II, 411.

Jérôme étudie sous Donat en 353-354; il a 16 ou 17 ans lors de la mort de Julien (363); le tremblement de terre, survenu en Orient et dont parle Jérôme, est de 365; Jérôme est en Orient de 374 à 379, à Constantinople de 379 à 382; il vient à Rome au commencement de 382.

La Chronique de Jérôme a été commencée vers la fin de 381. M. S. admet qu'il a existé deux éditions de celle d'Eusèbe, l'une traduite par le rédacteur arménien et l'autre par Jérôme. Jérôme lui-même ne s'est pas tenu à sa première version. Sur plus d'un point, il a changé, et sur quelques-uns pour servir ses rancunes et ses passions du moment. M. S. n'a donc pas du caractère de Jérôme une meilleure idée que M. Grützmacher.

Nous devons remercier M. S. de nous avoir donné les résultats de longues années de travail. Son livre a, de plus, une clarté et une distribution méthodique qui font oublier au lecteur la complexité et l'enchevêtrement de tant de détails. M. Schoene se joue de ces difficultés et sa maîtrise est un profit de plus pour le profane qu'il veut bien guider.

Paul Lejay.

Emile Gebhart. — **Conteurs florentins du moyen-âge.** Paris, Hachette, 1901; in-16, 289 pages.

L'auteur de ce volume est lui-même un charmant conteur; depuis longtemps la poésie des légendes médiévales, mystiques ou populaires, profondes ou naïves, a exercé sur son esprit délicat une puissante séduction; enfin, peu de voyageurs ont saisi plus finement que lui le caractère propre de la civilisation florentine. Dans ces conditions, on devine aisément ce que peuvent être les pages qu'il consacre aux Conteurs florentins du Moyen Age; c'est un véritable régal de fins lettrés. M. Gebhart fait revivre devant nous, en poète autant qu'en historien, la société italienne et plus particulièrement florentine du XIIIe et du XIVe siècle, telle qu'elle se reflète dans le *Novellino* et dans le *Décaméron;* en outre, il a donné tout leur relief aux physionomies secondaires, mais bien caractéristiques encore, de Francesco da Barberino et de Franco Sacchetti.

Ce sont là, en effet, les quatre œuvres sur lesquelles le nouveau livre fixe l'attention du lecteur; ou, pour mieux dire, Boccace y occupe la plus large place, discrètement encadré entre les « Primitifs » — le compilateur anonyme du *Novellino* et Francesco da Barberino — et son plus illustre successeur, Sacchetti. Le choix de ces auteurs est par lui-même fort intéressant, car s'il répond bien aux exigences du sujet, il laisse apercevoir certaines prédilections toutes personnelles de M. G.; il est clair, par exemple, que la présence de Francesco da Barberino dans une galerie des principaux conteurs du XIVe siècle n'est

pas obligatoire. D'autre part, personne ne voudra reprocher à M. G., du moment qu'il s'adresse au grand public, de ne pas s'être arrêté sur les *Conti di antichi Cavalieri*, sur les rédactions italiennes du *Roman des Sept Sages*, sur les divers recueils de *Fiori*, ou sur le fastidieux *Pecorone*, pour ne rien dire du grossier Sercambi, qui d'ailleurs n'était pas florentin mais lucquois. Il est donc évident que le présent volume ne prétend pas donner une idée complète de l'activité des écrivains toscans du XIVe siècle dans le domaine de la nouvelle; l'auteur s'en est tenu aux représentants les plus qualifiés du genre.

Ceux-ci caractérisent à la perfection les deux courants qui se manifestaient alors dans les rangs de la bourgeoisie florentine, et classaient les esprits en deux séries bien distinctes. Les uns, tournés vers l'avenir, étaient les initiateurs et les précurseurs de la Renaissance; les autres restaient plus fidèlement attachés au passé, aux traditions d'une caste et d'un parti : c'étaient les conservateurs. « Le scribe anonyme des *Cent Nouvelles Antiques* tendait de loin la main à Boccace», dit M. G. (p. 64), et l'on ne saurait mieux dire. Par la variété des récits, par la curiosité d'esprit que révèle la multiplicité des sources auxquelles il a fait des emprunts, par la hardiesse dont témoignent les tendances morales et religieuses de certaines nouvelles, le compilateur du *Novellino* a certainement frayé la voie au *Décaméron;* c'est surtout par l'art consommé qu'y a déployé Boccace, que la supériorité de cette dernière œuvre apparaît écrasante; mais l'orientation des idées est la même. Francesco da Barberino et Franco Sacchetti au contraire, moins éloignés l'un de l'autre par les qualités purement artistiques, sont essentiellement des bourgeois, des guelfes, dévots quoique implacables aux gens d'église, moralisants, réalistes ; ils font entendre de perpétuelles lamentations sur la perversité de leur temps, et leur horizon, surtout du côté de l'avenir, est singulièrement borné. Ce contraste entre deux familles de conteurs, M. G. le fait très vivement sentir ; mais peut-être l'ordre chronologique auquel il s'est tenu dans la succession des chapitres, ne lui donne-t-il pas toute sa valeur.

La physionomie propre de chaque conteur est décrite tour à tour avec une sobriété expressive. C'est naturellement celle de l'inconnu auquel nous devons la rédaction du *Novellino* qui demeure la plus imprécise; malgré tous les efforts des plus ingénieux critiques, il est à peu près impossible d'expliquer certains disparates déconcertants que présente son œuvre : tel de ses contes paraît avoir été écrit par un bourgeois de la guelfe Florence, alors que tel autre remonte manifestement à une source gibeline ; en sorte que l'on doit, semble-t-il, être nécessairement amené à choisir entre deux hypothèses : ou bien le recueil que nous possédons est le résultat de la collaboration de deux compilateurs au moins, ou bien le compilateur unique n'a fait que transcrire machinalement des contes qu'il prenait de toutes mains,

sans y mettre le moins du monde le sceau de sa personnalité. Cette dernière hypothèse est sans doute la plus vraisemblable; on avouera qu'elle méritait d'être prise en considération, car elle diminue singulièrement la valeur représentative du *Novellino*. Les autres écrivains dont s'occupe M. G. sortent du brouillard où se cache l'insaisissable physionomie du vieux conteur : leurs traits sont nettement accusés; nous connaissons assez bien les principaux événements de leur vie [1], et surtout leur œuvre est le miroir fidèle de leur pensée et de leur caractère, pour qui sait y lire. C'est là que triomphe M. G. : il classe et résume d'une plume alerte et spirituelle leurs nouvelles les meilleures et les plus expressives; il a pris à les lire, et à les raconter à son tour, un plaisir qu'il nous fait partager sans effort. Les brèves mais substantielles considérations générales dont il les accompagne jettent parfois un jour inattendu sur la portée de tel ou tel récit qui, par lui-même et pour un lecteur non prévenu, pourrait paraître insignifiant. Il y a dans les divers chapitres du livre des pages véritablement heureuses, autant par la justesse de l'idée qu'elles développent que par la clarté, l'aisance et l'agrément du style; on peut citer, presque au hasard, le portrait du florentin (p. 118-120), le tableau de la situation religieuse de l'Italie au début du XIVe siècle (p. 145-150),

---

1. Bien qu'elle se dissimule jalousement, l'information de M. G., fondée sur les plus récents travaux, est digne des qualités d'ordre littéraire qui lui appartiennent en propre; çà et là, mais trop discrètement, apparaît l'opinion personnelle de l'auteur sur l'interprétation des faits les plus discutés par la critique. A cet égard, il faut accueillir avec reconnaissance les réserves expresses qu'en une courte note (p. 67), M. G. formule sur l'identification, trop facilement acceptée, de la Laure de Pétrarque avec une demoiselle de Noves ou une dame de Sade. — En ce qui concerne Boccace, je me permettrai de relever un ou deux points sur lesquels il n'était pas nécessaire de laisser planer une ombre d'incertitude : que la mère du conteur ait été parisienne, on ne saurait plus guère le mettre en doute après les pénétrantes études de M. Crescini; si cependant, par un louable scrupule, on ne veut énoncer ce fait que comme une simple présomption, il faut reconnaître que personne n'a jamais fait valoir à l'encontre aucun argument ayant quelque consistance. Fallait-il soulever à nouveau la question de savoir si Boccace reçut « un jour quelque degré de cléricature » ? La critique moderne n'a jamais réussi à découvrir la moindre confirmation d'un bruit mis en circulation seulement au XVIIe siècle par un auteur, peu digne de foi. En 1348, lors de la célèbre peste, Boccace était absent de Florence, comme il nous l'apprend lui-même en un passage de son commentaire sur Dante; le fait n'est pas sans importance, car il permet de reconnaître dans le fameux prologue au *Décaméron*, plus de rhétorique et moins d'observation personnelle qu'il ne paraît au premier abord; il est vrai que Boccace put observer ailleurs les phénomènes qu'il a placés à Florence. — En un autre passage (p. 186), M. G. dit que Boccace trouvait dans ses souvenirs « la trace encore vive d'une passion dont l'héroïne avait souffert affreusement »; cette expression accorde à la *Fiammetta* une signification biographique trop directe; en réalité le conteur a interverti les rôles : le volage Panfilo du roman correspond à l'inconstante Maria d'Aquino, et les cris de passion de l'infortunée Fiammetta sont l'écho des blessures que Boccace avait reçues lui-même.

presque tout ce qui concerne Sacchetti, et bien d'autres passages que je dois laisser à chaque lecteur le plaisir de découvrir.

Henri HAUVETTE.

Auguste HAMON. — **Un grand rhétoriqueur poitevin : Jean Bouchet, 1476-1557 ?** [Thèse de doctorat]. — Paris, Oudin, 1901, un vol. in-8° de XXI-430 pp.

C'est un gros livre que M. Hamon consacre au grand rhétoriqueur Jean Bouchet de Poitiers, et l'on se demande en l'ouvrant si le médiocre auteur du *Temple de bonne renommée* et du *Labyrinthe de fortune* était bien digne d'une étude si volumineuse. M. H. a prévu l'objection, et dès l'entrée il nous déclare qu'indépendamment de la curiosité qui s'attache à l'honnête et candide figure du poète procureur, le sujet présente à ses yeux « un intérêt plus large et qui dépasse Jean Bouchet ». Il est temps, nous dit-il en substance, de jeter un peu de lumière sur l'école injustement méconnue des *grands rhétoriqueurs* et de montrer en eux les précurseurs immédiats et directs de la Pléiade. Ce point de vue n'est pas seulement légitime : c'est, à mon sens, le véritable. Nous verrons tout à l'heure si M. H. a bien su s'y tenir et s'il nous a donné tout ce qu'il promettait.

Certes, je ne veux pas déprécier l'ouvrage de M. H. Je sais trop ce que coûtent et de temps et de peine les diligentes recherches auxquelles il a dû se livrer, et je reconnais tout ce qu'il y a de conscience et de réel savoir dans cet ample travail, fruit des veilles de près de dix années. D'ailleurs, sur plus d'un point, M. H. a fait œuvre solide en apportant de précieuses informations. Si le portrait qu'il a tracé de Jean Bouchet manque un peu de relief, par suite de cette diffusion qui est, je crois, le défaut capital de tout son livre, il n'en est pas moins vrai qu'il nous a fait connaître à fond la vie publique et privée de son héros. Il nous a décrit non sans agrément (pp. 34-36) le Poitiers du XVIe siècle, cette ville étrange et pittoresque, alors des plus vivantes, et qui, non moins que Lyon ou Toulouse, comptait dans le royaume comme un grand centre littéraire. Dans ce très curieux milieu provincial, il a replacé Jean Bouchet : il nous l'a montré tour à tour procureur de la sénéchaussée et procureur particulier des La Trémoille, partageant ses journées entre la chicane et la poésie, — puis, aux heures de loisir, commensal du prieur de Ligugé, Geoffroy d'Estissac, le célèbre évêque de Maillezais, et du « noble » Antoine Ardillon, abbé de Fontaine-le-Comte, grands personnages amis des lettres, chez lesquels Jean Bouchet rencontre Rabelais et d'autres beaux esprits. C'est un très bon chapitre, que celui consacré par M. H. aux amitiés littéraires du rimeur poitevin (pp. 71-106). Meilleur encore peut-être, celui qui traite de « l'ordonnateur de mystères » (pp. 107-131). Nous faisons aussi connaissance avec Bouchet intime : nous

le suivons à son foyer, époux dévoué, père laborieux d'une famille de huit enfants, aussi bon chrétien que bourgeois paisible (pp. 132-167). — La deuxième partie de l'ouvrage, relative à l'écrivain, ne vaut pas, selon moi, la première. Pourtant, M. H. a fait une bonne étude des *Annales d'Aquitaine*, l'œuvre aujourd'hui la plus connue de Jean Bouchet et son principal livre en prose (pp. 184-207). Il nous a montré qu'on pouvait, en s'appuyant sur les données de son auteur, reconstituer un assez joli tableau de la société dans la première moitié du XVIe siècle (pp. 256 sqq.), et dans des pages qui sont parmi les plus piquantes du volume, il nous a résumé les idées de l'honnête procureur sur les femmes et l'éducation qui leur convient (pp. 295 sqq.). — J'ajoute que M. H. nous apporte, sur certains points de détail, d'intéressantes contributions : c'est ainsi qu'il confirme par un texte de Jean Bouchet (p. 100, n. 2) la découverte de M. Ernest Langlois touchant la date exacte de la mort de Jean Lemaire de Belges, qu'on plaçait arbitrairement en 1548, et qui est de 1524. C'est ainsi encore qu'une citation du même Bouchet (p. 28, n. 1), empruntée aux *Regnars traversant les perilleuses voyes* (vers 1502), nous fournit un nouvel exemple du verbe *pindariser*, attribué si longtemps, et d'ailleurs si faussement, à l'invention de la Pléiade [1].

Ces mérites reconnus au livre de M. H., il me sera permis, je pense, de faire certaines réserves et de formuler certaines critiques.

Mes réserves porteront sur quelques assertions qui me semblent hasardeuses, en tout cas insuffisamment démontrées. M. H. est-il bien sûr qu'on jouât des « tragédies » à la cour de Charles VIII (p. 9) ? Bouchet a-t-il vraiment exposé des idées bien « originales » pour avoir retracé les vertus « qui doivent briller au front du prêtre » (p. 285) ? et, pour avoir repris (après combien d'autres !) le rêve d'une Europe pacifique et chrétienne, doit-on l'accuser un peu malignement d'avoir, dès le XVIe siècle, « prêché l'internationalisme » (p. 294) ? Est-il absolument exact qu'il n'y ait qu' « un procédé de style et pas autre chose » dans la satire souvent acerbe que fait Bouchet des mœurs contemporaines (p. 271), et juger de la sorte, n'est-ce pas gratuitement diminuer le mérite d'un écrivain qui, tout en restant parfait catholique, a su voir et noter les vices de la noblesse et du clergé de son époque ? Faut-il admettre avec M. H. que « la vraie raison de la monotonie des ouvrages de Jean Bouchet tienne encore plus à sa doctrine littéraire qu'à son manque de talent » (p. 234) ? Il me semble pourtant que Jean Lemaire de Belges, dont la doctrine est la même, n'est pas dépourvu

1. M. Delboulle (*Rev. d'hist. litt. de la Fr.*, 1897, pp. 283-284) cite deux exemples de ce verbe : l'un de Jean Lemaire de Belges (1516), l'autre d'Octavien de Saint-Gelays (fin du XVe siècle). Le *Dictionnaire Général* ne donne pas d'exemple plus ancien que celui de Saint-Gelays. *Pindariser* se trouve encore dans la 18e Épître familière de Jean Bouchet (1545). Le passage est cité par M. H. (p. 298, n. 2).

de valeur. Aussi bien, M. H. se réfute lui-même en vingt endroits de son livre, forcé qu'il est de reconnaître la « platitude » et la « médiocrité » des vers qu'il nous met sous les yeux. Il est vrai qu'après ces aveux [1], on le trouvera mal venu à découvrir chez son prolixe improvisateur « une conscience de parnassien » (p. 249). Cette incertitude dans le jugement à porter sur le mérite exact de son poète, incertitude qui se trahit un peu partout et qu'on reprochera sans doute à M. H., s'explique, je le veux, par ce fait que M. H. s'est trouvé constamment tiraillé entre la tentation naturelle à tous les auteurs de thèses de glorifier un peu leur personnage, et son bon goût qui lui montrait l'irrémédiable insuffisance du sien : mais cette explication ne peut être une excuse. — Je me demande aussi pourquoi M. H. continue d'attribuer à Charles Fontaine le factum anonyme du *Quintil Horatian* (p. xv, n. 1). Je sais bien qu'en élevant cette critique, j'ai l'air de plaider *pro domo mea*, ce qui est toujours déplaisant. Toutefois, comme je ne suis pas le seul de mon avis, j'aurais voulu que M. H. nous dît les raisons qu'il avait de s'en tenir à l'opinion traditionnelle. Enfin, pour terminer avec ces minuties, je n'aime pas beaucoup, dans des ouvrages sérieux comme celui-ci, des phrases de ce genre : « En qualité de poète, il [Bouchet] devait être un peu flâneur : — *le brave homme m'en voudrait d'une pareille supposition, je la rétracte* » (p. 36). « Je vais citer ces vers, *non parce qu'ils sont bons, non pas même parce qu'ils sont clairs, mais parce que Jean Bouchet s'étant souvent plaint pendant sa vie de ceux qui mutilaient ces petites compositions, il me semble juste de lui procurer cette petite satisfaction après sa mort* » (p. 126). Citer des vers pour ne pas faire de peine à feu Bouchet ! C'est vraiment la marque d'un bon cœur !

On peut adresser à M. H. des critiques plus graves. Dans une étude qui se donne comme un essai de réhabilitation des rhétoriqueurs, ou du moins comme une tentative pour les faire un peu mieux connaître, on est surpris de ne trouver aucun exposé précis de leurs théories et de leur doctrine. Sans doute, M. H. éparpille au hasard en maint endroit de son ouvrage (pp. 12, 17, 44, 47, 51-53, 87, 89-93, 208-214, 234-251, 253, 314, etc.) les principaux éléments de cet exposé. Mais n'y avait-il pas lieu de rassembler ces traits épars, de faire de toutes ces idées une synthèse vigoureuse et puissante, de présenter dans un ordre méthodique ce qu'on peut appeler le *système* de l'école ? N'y avait-il pas lieu d'en marquer, plus nettement que ne l'a fait M. H., les origines immédiates ou lointaines et le progressif développement ? N'y avait-il pas lieu surtout d'indiquer d'une façon moins sommaire les services qu'ils ont pu rendre à la littérature comme à la langue

1. M. H. confesse ingénument (p. 214) que dans les longues journées passées en tête à tête avec Jean Bouchet à la Bibl. Nat., il a dormi sur ses monotones décasyllabes. Que ceux auxquels il n'est jamais arrivé de sommeiller sur un texte du XVIe siècle lui jettent ici la première pierre.

française ? M. H. est si bien convaincu que les rhétoriqueurs devront nous ennuyer qu'il semble avoir peur de nous parler d'eux. Il ne le fait, dirai-je, qu'à son corps défendant. Plus d'une fois, il recule devant sa tâche : il juge « inutile » d'insister sur leurs jeux d'esprit (p. 53); il pense qu'il serait « monotone et fastidieux » d'étudier en détail toutes les sortes de rimes écloses de leur cerveau (p. 234) : « c'est là travail de marqueterie et non plus de littérature » (p. 235) ; ailleurs encore, il nous renvoie aux patients opuscules de MM. Langlois et Pellissier, ne voulant pas s'appesantir « sur des bizarreries dont il est difficile de voir l'intérêt » (p. 314). Mais alors, que signifiaient ces mots de la préface : « Personne n'a cru bon d'appliquer à ces inconnus quelques années de labeur » ; et quelle est donc la raison d'être du nouveau livre ? — J'estime pour ma part qu'il y avait tout intérêt à nous faire connaître, autrement qu'en citant leurs noms, Chastellain, Molinet, Meschinot et Crétin, et qu'on pouvait établir entre l'œuvre de Bouchet et celle des rhétoriqueurs, ses contemporains ou ses devanciers, de suggestifs rapprochements. M. H. en a fait quelques-uns entre Bouchet et Jean Lemaire : mais ne serait-ce pas qu'ici la voie était déjà frayée par M. Francisque Thibaut ? On le voit : ce que je reproche à M. H., c'est de s'être trop confiné dans l'étude exclusive du rimeur poitevin et de ne pas avoir, dans l'intérêt même de cette étude, assez élargi son sujet.

Si M. H. semble avoir insuffisamment fréquenté les écrits des rhétoriqueurs, je crains qu'il ne connaisse encore moins la Pléiade. Rappelant une pensée de Quentin, un ami de Bouchet : « La nature n'a pas créé la France si débile, si dépourvue de bons esprits, qu'elle ne puisse trouver des panégyristes de sa propre excellence », M. H. ajoute : « Il appuie sur cette dernière idée, *que la Pléiade laissera si complètement de côté* » (p.92). Mais la *Deffence* entière proteste contre une pareille assertion : que M. H. relise notamment le dernier chapitre du fameux plaidoyer. — Je ne suis pas moins surpris de rencontrer sous sa plume cette autre inadvertance : Aux yeux de Jean Bouchet, « si un poète a reçu de la nature les dons les plus brillants, il ne doit pas pourtant négliger le travail ni le secours de l'art :

... L'un sans l'aultre n'est rien.

C'est exactement la conclusion d'Horace. *Joachim du Bellay sera plus hardi, et donnera comme une doctrine généralement admise que « le naturel fait plus sans la doctrine, que la doctrine sans le naturel »* (p. 228). M. H. oublie-t-il donc que, tout en faisant cette concession à Cicéron et Quintilien, l'auteur de la *Deffence* a grand soin de proclamer en tête d'un chapitre « *que le naturel n'est suffisant à celuy qui en poësie veult faire œuvre digne de l'immortalité* », et que son manifeste n'est pas autre chose qu'un hommage enthousiaste à la puissance de l'art ? — Après Marty-Laveaux, M. H. mentionne les rapports

d'amitié de Jean Bouchet avec le père de Ronsard : mais où donc a-t-il pris que le poète des *Odes* soit venu *certainement* à Poitiers après la mort de son père (p. 232, n. 1) ? — Dirai-je qu'en indiquant çà et là dans son livre au hasard des idées (pp. 90, 92, 213, 221, 247, 249, 305, 308, 329) qnelques-uns des points sur lesquels l'école des rhétoriqueurs a préparé les voies à la Pléiade (amour de la langue vulgaire, culte de l'antiquité latine, emploi fréquent de la mythologie, sentiment de la nature, goût des périphrases poétiques, création de strophes, alternance des rimes), M. H. ne s'est montré ni assez méthodique ni assez complet ? Dans la conclusion d'un de ses chapitres, j'ai quelque étonnement à rencontrer cette phrase : « Avant la Pléiade, nos auteurs avaient regardé au-delà des Alpes et au-delà des mers, et peut-être *en cherchant bien* trouverait-on qu'avant l'école de 1550 ils avaient imité ou essayé d'imiter tous les genres qu'elle recommande avec tant d'enthousiasme » (p. 250). Cette recherche, en effet, n'était-ce pas à M. H. de la faire pour nous ?

Je ne surprendrai sans doute pas M. H. en lui disant que son livre eût pu être mieux composé. Non que sa division en trois parties (*La Vie — L'Ecrivain — Versification*, *Orthographe*, *Grammaire*) ne soit pas légitime : mais à chaque instant, il y est infidèle. Qu'il ait mêlé souvent l'analyse des œuvres à l'histoire de la vie, passe encore : cette méthode, en bien des cas, est la seule qui convienne. Mais je ne comprends plus qu'à ces deux éléments il ait aussi mêlé des questions de métrique. Sur plusieurs points (césure féminine, alternance des rimes, rythmes nouveaux), M. H., assez bien informé, nous apporte d'utiles renseignements : mais ce n'est pas au chapitre de la « *Versification* » qu'il les faut chercher : c'est à travers tel chapitre sur le procureur des La Trémoille (pp. 44-46; pp. 54-56) ou tel autre encore sur Bouchet poète (pp. 218-225). — Puisque je parle de rythmique, j'aurais aussi voulu que M. H., ayant compté dans son auteur « quatorze espèces de strophes différentes, qui, avec le mélange des rimes masculines et féminines, donnent seize combinaisons métriques » (p. 221), eût pris soin de nous indiquer les références de ces diverses pièces : il eût rendu service aux chercheurs de l'avenir. Je fais la même observation pour ce qu'il avance touchant le nombre des strophes à vers libres (pp. 222-224) et l'emploi unique de l'alexandrin (p. 225). « Je ne suis pas certain, écrit M. H., que Bouchet n'ait pas même tenté la strophe de vingt vers » (p. 224). Et nous non plus, nous n'en sommes pas certains : mais nous aurions bien voulu l'être, et c'était à M. H. de nous renseigner sur ce point.

L'historien de Jean Bouchet a laissé complètement de côté l'étude de son *vocabulaire*, et c'est une lacune grave quand il s'agit d'un rhétoriqueur, c'est-à-dire en somme d'un latiniseur. Je regrette que M. H., qui a mis tant de conscience à faire sur la syntaxe de son poète des remarques dont beaucoup sont banales, ne nous ait pas donné, ne

fût-ce qu'une simple liste des néologismes, ou du moins des mots qui lui semblaient tels, rencontrés dans la prose et les vers de Bouchet. Sans parler de l'intérêt qu'aurait présenté cette enquête au point de vue des théories *rhétoricales*, il eût ainsi fourni une précieuse contribution aux études que l'on poursuit, et qui sont encore si peu avancées, sur cette période mal connue de l'histoire de notre langue.

Je ne puis m'empêcher de faire à M. H. une dernière critique. Il a cru, dans ses citations, devoir pousser l'exactitude jusqu'à reproduire scrupuleusement l'aspect typographique des textes de son auteur. Pas de ponctuation, pas d'apostrophes, pas de majuscules. En revanche, force abréviations comme : *acq̃rir*, *cõfessiõ*, *plemẽt*, *p̃sent*, *q̃lq̃s*, *seigñr*, *vo'*, etc. La superstition va si loin que M. H. de parti pris conserve jusqu'aux fautes qui sont manifestement des barbarismes ou des négligences de l'imprimeur (*manitien* pour *maintien*, p. 12, n. 2 : *extullerat lucemque refferens opa atque labores*, p. 248). Que l'on s'astreigne à cette rigueur dans la reproduction du titre d'un ouvrage, je le conçois et je l'approuve : mais dans la transcription des textes, faut-il être à ce point vétilleux ? La lecture de Jean Bouchet n'est déjà pas si facile en elle-même, sans qu'il soit besoin de la rendre absolument impraticable par ces rébarbatives minuties. Sans compter qu'un pareil système donne au lecteur le droit d'être exigeant pour la correction du reste de l'ouvrage. Or, à ce point de vue, il est mal partagé : peu de livres sont plus fautifs que celui de M. H. L'auteur a-t-il bien revu ses épreuves, pour laisser échapper des négligences comme celles-ci : *tous ces détail* (p. 96), *chaque jours* (p. 106), *toute ses vertus* (p. 111, n.), *s'aurait* pour *saurait* (p. 123), *à l'entré de la reine* (p. 130), *au seconde service* (p. 141), *combien d'hommes...tenté de la chair* (p. 164), *l'auteur balylonien* (p. 197), *la ffeur* (p. 241), *l'épître Florimond Robertet* (p. 246), *le treme lumineux* (p. 306), etc.,[1] ou bien encore, parmi les mots latins : *rhytmicae* (pp. XVI et 100, n. 2), *rethoricae* (p. 55, n. 2), *primux* (p. 96), *eni* pour *enĩ* (p. 101), etc. Les noms propres, eux aussi, sont souvent estropiés : l'éditeur de la *Bibliothèque elzévirienne* s'appelle tantôt *Jeannet* (pp. XIII, XIV, 150), tantôt *Jannet* (pp. XVII et XIX), l'auteur de la thèse sur Olivier Maillard, *Samouillan* (pp. XX et 238) ou *Samoillan* (pp. 26 et 29). M. H. écrit *Techner* (p. XIV) et *Techener* (p.XIX), *Rigolet de Juvigny* pour *Rigoley de Juvigny* (pp. XIV et XVI), *Gourcuf* pour *Gourcuff* (p. XVII), *Varcosan* pour *Vascosan* (p. 101), *Bouchel*, pour *Bouchet* (p. 150), *Douat* pour *Donat* (p. 266). Je relève des erreurs analogues dans les chiffres : si Jean Bouchet est venu au monde le « *pénultième* » jour de janvier, il n'est pas

1. Dans un passage de Thomas Sibilet que cite M. H. (p. 318, l. 24), il faut lire *parité*, non *partie*. L'erreur ici n'est pas imputable à M. H., mais à l'édition de 1576, dont il a fait usage et qui est très fautive. M. H., qui a passé de longues heures à la Bibl. Nat., aurait bien dû consulter Sibilet dans l'édition originale, celle de 1548.

né le 31, mais bien le 30 (p. 2); Pierre Blanchet, mort en 1519, n'a pu naître « vers 1560 » : c'est 1460 qu'il faut lire (p. 74).

Toutes ces critiques montreront, j'espère, à M. H. avec quel soin j'ai lu son livre. Tel qu'il est, et malgré ses lacunes, ce travail rendra des services. Pour ma part, j'y ai profité. M. H. a donné des œuvres de Jean Bouchet une excellente bibliographie (pp. 399-412). La liste des ouvrages consultés (pp. XI-XXI) atteste un très sérieux labeur. Je n'y ai pas vu mentionnée la courte notice d'Ouvré, que l'auteur connaissait, puisqu'il la cite dans le cours même de son travail. Je signale à M. H. dans la *Revue Bleue* du 17 oct. 1891 un piquant article de Raoul Rosières sur l'école des rhétoriqueurs.

Henri CHAMARD.

René DESCARTES. **Meditationes de prima philosophia,** nach der Pariser Originalausgabe und der ersten französischen Uebersetzung, Mit Anmerkungen neu herausgegeben von Dr C. GÜTTLER, a. ö. Professor an der Universitæt München. — Munich, Oscar Beck, 1901. 250 pages petit in-8.

Cette édition, destinée aux étudiants allemands, peut intéresser ceux de France. Elle comprend en regard le texte latin des *Méditations* jusqu'aux objections, reproduit d'après les éditions de 1641 et de 1642, et le texte français de la traduction du duc de Luynes, d'après la première édition (1647); en appendice, le texte latin de l'arrangement géométrique de l'argumentation de Descartes, tel que celui-ci l'a donné à la fin de ses réponses aux secondes objections ; enfin, pour la première méditation, le relevé des différences entre le texte de Luynes et celui de René Fedé, qui, à partir de la troisième édition française des *Méditations* (1673), a eu la vogue et a été adopté par Cousin.

M. Güttler a grandement eu raison de reprendre le texte de Luynes, non seulement parce qu'il a reçu l'approbation expresse de Descartes, mais aussi parce que le travail de Fedé est tout à fait manqué, et que le succès n'en est dû qu'à sa division des *Méditations* en articles numérotés, aux sommaires qu'il a ajoutés en marge (mais pour lesquels il aurait dû se conformer davantage à la *Synopsis* de Descartes), enfin à la série de renvois qu'il a donnée et qui, quoique incomplète, facilite les rapprochements avec les objections et les réponses. Quant au texte même, Fedé a reproduit en réalité la traduction de Luynes, tout en lui faisant subir d'assez nombreux changements de détail qui, loin de l'améliorer, la gâtent le plus souvent, soit pour le style, soit pour le sens. La langue du duc de Luynes est châtiée ; plus coulante que celle de Descartes, elle manque un peu de nerf, si bien que la traduction tourne souvent à la paraphrase ; mais, somme toute, cette paraphrase est heureuse et développe bien le sens. Fedé a beaucoup

moins bien compris Descartes dans le détail, et trop souvent sa phrase n'est pas française. On ne peut que souhaiter de ne plus voir désormais réimprimer son texte. — Comme curiosité bibliographique, je ferai remarquer que l'édition de 1673 a paru sous les noms de différents libraires. M. G. l'indique « chez Michel Robin et Nicolas Legras ». L'exemplaire que je possède porte : « Chez Théodore Girard, dans la grand'salle du Palais, du costé de la Cour des Aydes, à l'Enuie. »

Les notes de l'éditeur allemand, sobres et bien didactiques, sont parfaitement appropriées au but qu'il s'est proposé : chaque méditation est suivie d'une remarque générale où sont analysées les principales objections et les réponses de Descartes. Ces remarques sont l'œuvre d'un esprit précis et finement critique, qui sait apprécier pleinement Descartes, sans dissimuler les points faibles de sa métaphysique. Enfin, une introduction travaillée avec grand soin donne l'histoire de la composition des *Méditations* et de leurs premières éditions, latines et françaises. M. Güttler a ajouté un aperçu succinct des polémiques auxquelles donna lieu la Métaphysique de Descartes, et en particulier, il insiste assez longuement sur la curieuse remarque faite par l'abbé Monchamp que la mise à l'index des *Méditations*, en 1663 et 1720, a probablement été prononcée sur le vu de l'édition de 1650, et qu'elle ne s'étend pas, en droit, à la première édition qui ne contient ni la *Réponse aux choses qui peuvent arrêter les théologiens* (ajoutée après les réponses aux quatrièmes objections), ni la polémique contre le P. Bourdin (septièmes objections), c'est-à-dire les deux seuls morceaux qui pouvaient faire ombrage à Rome.

Paul Tannery.

Victor du Bled. — **La société française du XVIe siècle au XXe siècle — 2e série, XVIIe siècle.** Paris, Perrin, 1901, un vol. in-16 de XII-331 pp.

Le regretté Raoul Rosières a rendu compte ici même (5 nov. 1900 — t. L, p. 348) du premier volume de M. Victor du Bled. La deuxième série, consacrée au XVIIe siècle, contient huit études sur les sujets suivants : *les Prédicateurs avant Bossuet*, — *les Prédicateurs dans la chaire royale*, — *la Société d'après les sermons des prédicateurs*, — *le Cardinal de Retz*, — *la Famille de Mazarin*, — *le Salon de Mlle de Scudéry*, — *les Amis de Mme de Sévigné*, — *Modes et costumes.* Il ne faut demander à M. du B. que ce qu'il a voulu donner. Ces études sont la transcription de *conférences* faites à Paris pendant plusieurs années : de là cette multiplicité d'anecdotes et de mots d'esprit ; de là ces morceaux à effet, ces développements que tache la rhétorique ; de là ce style à facettes, très brillant, très spirituel, quelquefois même trop spirituel et trop brillant. — On peut se demander pourtant si la

conférence, même conçue comme une étincelante causerie, exclut nécessairement une composition sévère et méthodique, et si, pour être claire et partant profitable, il n'est pas bon qu'elle repose sur quelques idées directrices, aussi simples que l'on voudra, mais d'une justesse reconnue et d'une rigoureuse précision. A cet égard, M. du B. donne largement prise à la critique. Telle de ses leçons sur les prédicateurs n'est pas autre chose qu'une série d'anecdotes et de citations présentées sans le moindre plan, en dehors de toute conception logique ou même chronologique : véritable miroitement, qui d'abord éblouit et qui bientôt fatigue. Je reconnais d'ailleurs très volontiers que M. du B. est plus heureux dans les sujets plus concentrés. Ses deux leçons sur le cardinal de Retz et sur la famille de Mazarin, qui sont, à mon avis, les meilleures du volume, se liront avec autant de profit que de plaisir. Il faut rendre enfin cette justice à M. du Bled qu'en plaçant en tête de chacune de ses conférences une liste suffisamment étendue des ouvrages par lui consultés, il a facilité la voie à tous ceux qui voudront contrôler ses recherches et pousser plus avant dans les mêmes études.

Henri Chamard.

— Viennent de paraître : *Die apostolischen Väter herausgegeben von* F. X. Funk. (Tübingen, Mohr, 1911; in-8°, xxxvi-252 pages). Cette excellente édition des Pères apostoliques ouvre la seconde série de la collection de textes ecclésiastiques publiée sous la direction de M. Krüger. On a voulu mettre à la portée des étudiants et de leur bourse (le présent volume se vend 1 mk. 80 !) les anciens documents important à l'histoire de l'Eglise et du dogme. Le texte est celui que M. Funk a donné dans la dernière édition de ses *Patres apostolici*. Il est précédé de notices substantielles sur les ouvrages et fragments qu'il représente : Didaché, Epitres de Barnabé, de Clément, d'Ignace, etc. — A. F.

— La bibliographie théologique qui était annexée à la *Theologische Rundschau*, se publie maintenant séparément, en fascicules trimestriels, par les soins de M. W. Lüken (Tübingen, Mohr; prix du fascicule, 60 pf.; 45 pf. pour les abonnés aux revues de la maison Mohr). On y trouve l'indication de tous les livres nouveaux et des articles de revue (mais non des comptes rendus bibliographiques), sous les rubriques : ouvrages généraux et revues nouvelles, théologie exégétique, théologie historique, théologie systématique, théologie pratique (pour cette dernière on se contente d'un choix parmi les publications nouvelles, surtout protestantes). Cet indicateur de la littérature théologique est très complet et exact. Les deux premiers fascicules de l'année 1901 ont paru. — A. F.

—Les deuxième et troisième fascicules de l'*Archiv fur Religionswissenschaft*, IV, 1901; Tübingen, Mohr) contiennent les articles suivants : E. Hardy, *Zur Geschichte der vergleichenden Religionsforschung* (exposé instructif); W. Bousset, *Die Himmelsreise der Seele* (conceptions juives et chrétiennes; conceptions persanes; traces d'influence babylonienne; conceptions grecques; formations syncrétiques); H. F. Feilberg, *Hochzeitsschüsse*, *Neujahrsschüsse*. — A. F.

— Sous ce titre : *Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse* (Paris, Picard, 1901 ; in-8°, XIV-212 pages ; 5 frcs), notre collaborateur A. Loisy vient de publier le cours qu'il a donné à l'Ecole pratique des hautes études (section des sciences religieuses) pendant l'année scolaire 1900-1901. Une partie de cette étude a paru dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* (1901). Le présent volume contient en plus l'avant-propos, aperçu général sur le rapport des traditions chaldéenne et israélite, le commentaire du déluge, et des remarques sur l'épopée babylonienne de Gilgamès. — A. F.

— Dans une nouvelle série de la collection Krüger (*Sammlung ausgewählter Kirchen=und dogmengeschichtlicher Quellenschriften*), M. Rud. Knopf publie : *Ausgewaehlte Maertyreracten* (Tübingen u. Leipzig, Mohr, 1901 ; IX-120 pp. pet. in-8° ; prix : 2 mk. 50). C'est une idée très heureuse de réunir ces textes dans une brochure commode et peu coûteuse. On y trouvera les pièces suivantes : martyre de Polycarpe ; actes de Carpus, Papylus et Agathonike ; martyre de Ptolémée et Lucius ; les actes de Justin et ses compagnons ; la lettre de l'église de Lyon, tirée d'Eusèbe ; les actes des martyrs scilitains ; les actes d'Apollonius ; le martyre de Perpétue et Félicité ; le martyre de Potamienne et de Basilides, extrait d'Eusèbe le martyre de Pionius ; les actes proconsulaires de saint Cyprien ; le martyre de Marinus, d'après Eusèbe ; les actes de Maximilianus ; ceux de Marcellus ; ceux de Félix ; le martyre de Dasius, le roi des Saturnales ; les actes d'Agape, Chionia et leurs compagnes ; les actes d'Euglius ; la lettre de Philéas, tirée d'Eusèbe ; les actes de Philéas et Philoromus ; le testament des quarante martyrs de Sébaste. Les textes sont imprimés d'après la meilleure édition ; une bibliographie très complète, et où les travaux français ne sont pas oubliés, permet d'étudier ces documents avec fruit ; enfin des tables, des citations bibliques et des noms propres terminent ce volume, où nous retrouvons le soin et la méthode de l'éditeur de la lettre de saint Clément. — P. L.

— M. Rasi nous envoie : 1° *Postille Virgiliane :* sur *Egl.* 4, 60 ; 5, 44 ; 7, 8 ; 3, 109 (estratto degli *Studi italiani di Filologia classica*, IX, pp. 291-297 ; Florence, Seeber, 1901) ; — 2° *Di un pentametro controverso nella « regina elegiarum »* : Properce IV, 11, 66, lire : *tempore quo, facto consule, rapta soror* (estratto della *Rivista di storia antica*, VI, fasc. 1 ; Messine, 1901 ; 6 pp. in-8°. — L.

— Le dernier concours de poésie latine à l'Académie d'Amsterdam a donné lieu à la publication de cinq morceaux : P. H. Damsté, *Patria rura* ; A. Zappata, *Bucentaurus ;* Al. Sirletto, *De hodiernis romanis Bacchanalibus ;* J. van der Vliet, *Marcus filius ad Ciceronem patrem ;* A. Bartoli, *Autumnales feriae* (*Patria rura, accedunt quatuor poemeta laudata* ; Amstelodami, apud J. Mullerum, MCMI ; 19, 31, 14, 11 et 13 pp. in-8°). La brochure est accompagnée, cette fois, d'un rapport, en hollandais, de MM. van Leuwen, Naber et Karsten. Je propose que, l'année prochaine, les excellents humanistes de Hollande rédigent ce rapport en prose latine. — P. L.

— C'est un document archéologique des plus importants pour l'histoire de l'art au IVe siècle que le coffret de Saint-Nazaire. (*Le Coffret de Saint-Nazaire de Milan et le manuscrit de l'Iliade de l'Ambrosienne*, par F. de Mély. Extrait des Monuments et mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1er fasc. du tome VII. Paris, E. Leroux. In-4° de 14 pages et 3 planches.) Il avait été déposé en 395 par saint Ambroise dans le tombeau du bienheureux avec les reliques des Apôtres, que le pape Damase avait adressées de Rome en 382. Il avait été vu en 1579, lors de l'ouverture du tombeau par saint Charles Borromée, mais il avait

été renfermé aussitôt pour ne plus voir la lumière qu'en 1894. A cette époque, on en fit une reproduction plus ou moins sincère, qui figura à l'Exposition de Turin en 1898 et fut étudiée par M. Graeven dans la *Christliche Kunst*. M. de Mély eut la bonne fortune de tenir en mains l'original et nous en a donné d'excellentes phototypies. Ce petit monument cubique, de 0 m. 16 de hauteur et 0 m. 18 de largeur, donne sur le couvercle la représentation du Christ nimbé, enseignant ses apôtres, et sur les faces le Jugement de Daniel, le Jugement de Salomon, l'adoration des mages et l'Annonciation aux Bergers. La façon dont ces différentes scènes sont traitées accuse un artiste encore imprégné de l'antiquité païenne et se préoccupant plus de la question d'art que du symbolisme et de la tradition chrétienne. Pour dater cette œuvre, M. de M. a eu l'heureuse idée de dégager un type comme motif de comparaison : l'ange de l'Annonciation aux bergers. Il a l'attitude du soldat au repos, de face, appuyé sur la jambe droite et la jambe gauche un peu en avant. C'est un type analogue, mais mieux traité, que l'on remarque sur le médaillon de Constance II, daté de 350, et sur le disque de Valentinien de 370 ; c'est encore un même type, mais de beaucoup moins bon, qui se trouve en 410 sur le diptyque d'Aoste (Honorius) et en 428 sur le diptyque de Monza (Aetius). Le coffret serait donc bien plus près de 370 que de 428 : or, l'histoire fixe à 382 l'apport des reliques qu'il contient. L'Homère de l'Ambrosienne est très rapidement étudié : d'ailleurs, M. de Mély n'en examine certains dessins que pour montrer leur presque contemporanéité avec le coffret : leur place, dit-il, est indiquée auprès du diptyque d'Honorius de 410. — L.-H. Labande.

— Le travail de M. J.-H. Clapham sur *the Causes of the War of 1792* (Cambridge et Londres, chez Clay, 1999, x-260 pages in-16), a obtenu un prix à l'Université de Cambridge, et il est en effet pourvu des toutes les vertus académiques : il est conciencieux, correct, prudent, exact, voire un peu terne. Mais sur un sujet aussi rebattu que l'origine de la première guerre révolutionnaire, il était bien difficile d'apporter beaucoup de neuf; d'autant plus qu'après les opinions contradictoires d'autrefois qui rejetaient soit sur la France soit sur l'Europe, toute la responsabilité de la guerre, les historiens tendent aujourd'hui à se rallier à une opinion moyenne, dont Glagau a donné la formule expressive — « le choc de deux offensives » (cf. *Revue Critique*, n° du 11 octobre 1897, p. 213-214) — et qui semble la vérité même. Du moins, M. Cl. a eu le mérite d'exposer d'ensemble, avec clarté et méthode, en utilisant les travaux les plus récents et en y ajoutant même quelques pièces d'archives, un des chapitres les plus compliqués et les plus importants de l'histoire diplomatique pendant la période révolutionnaire. On souhaiterait une monographie aussi soignée sur une question analogue, également importante, mais beaucoup moins bien connue jusqu'à présent : la rupture de la paix d'Amiens. M. Clapham serait mieux que personne à même de nous la donner. — G. P.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — **30 décembre** — **1901**

Holtzmann, Matthieu et Luc. — Weizsaecker, Recherches sur l'histoire évangélique. — Fiebig, Le fils de l'homme. — Von der Goltz, La prière dans le christianisme primitif. — Holzinger, Josué. — Duhm, Jérémie. — Soederblom, La vie future d'après le mazdéisme. — Cagnat et Besnier, L'année épigraphique, 1897-1900. — Hall, Le roi Horn. — Koch, La collection dantesque de la Cornell University. — Krauss, Essais, II. — Clausse, Les San Gallo. — Krumbacher, Un threnos dialogué sur la prise de Constantinople. — Weill, Histoire du parti républicain. — Académie des inscriptions.

Hand-Commentar zum Neuen Testament, I, 1, Die Synoptiker; zweite Hälfte, Matthaeus und Lucas: II, Die Apostelgeschichte; dritte Auflage, bearbeitet von H. J. Holtzmann. Tubingen, Mohr, 1901, in-8°, xvi-124 et viii-160 pages.

Le commentaire de Matthieu et de Luc aura suivi de près celui de Marc (cf. *Revue Critique* du 7 octobre 1901, p. 266). Cette nouvelle édition complète et corrige la précédente sur plusieurs points de détail. Dans l'avant-propos, M. Holtzmann se défend de pousser trop loin l'analyse des sources évangéliques : il n'y a, dit-il, de démontré, et peut-être de démontrable, que l'hypothèse des deux sources, Marc et les *Logia*. On a beaucoup parlé, en ces derniers temps, du fond sémitique des Évangiles; mais, comme il est certain que Marc a écrit en grec, que Matthieu et Luc lisaient en grec les discours du Christ, l'histoire des Évangiles se distingue de l'histoire de la tradition évangélique; la critique est en présence de livres grecs, et tant que les recherches sur la langue parlée par Jésus n'auront pas donné de résultats plus sûrs, il sera fort imprudent de supposer des contre sens dans le grec et de vouloir résoudre ainsi les difficultés que présentent certains passages. M. H. se montre aussi très sceptique à l'égard des tentatives qui ont été faites pour relever l'autorité du texte dit occidental. Il considère comme primitif le texte ordinaire de Luc dans le récit de la scène eucharistique. La coupe de *Luc*, xxii, 17-18, appartiendrait au festin pascal et marquerait la fin de l'ancienne alliance, tandis que les versets 19-20 signifieraient la nouvelle alliance en tant qu'opposée à l'ancienne. Le malheur est que cette opposition n'est pas indiquée dans le texte, ou du moins elle n'en ressort pas naturellement, et l'on

ne voit pas qu'elle domine le récit ; elle pourrait bien venir de la combinaison artificielle qu'offre maintenant le texte de Luc, complété par I *Cor.* XI, 23-25. Les paroles qu'on voudrait appliquer à l'ancienne pâque : « Je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce qu'arrive le règne de Dieu », sont dites dans Marc et dans Matthieu à propos de la coupe eucharistique. Il n'est pas vraisemblable que Luc ait vu plus d'inconvénient que les autres évangélistes à mettre ces paroles en rapport avec le vin de l'eucharistie ; mais il est assez naturel que l'on ait trouvé plus tard son texte insuffisant. L'intention de séparer l'eucharistie du repas commun, si elle existe dans le texte ordinaire, se comprendrait moins chez l'auteur de l'Évangile que chez un copiste plus récent. La transformation du texte aurait suivi l'évolution du rite.

L'introduction aux Actes des apôtres est augmentée d'un paragraphe spécial concernant la question de texte. Il va sans dire que M. H. se refuse à croire que l'auteur ait fait deux éditions de son livre. Le texte du ms. D et des témoins apparentés est surchargé de variantes dans les parties narratives parce que l'on respectait moins la teneur des récits que celle des discours ; beaucoup de ces variantes n'ont aucune valeur, et il est aisé d'en expliquer l'origine ; d'autres, au contraire, en assez grand nombre, méritent considération ; quelques-unes même sont fort anciennes et pourraient être primitives. Cette solution modérée pourrait bien être la vraie ; il resterait seulement à s'entendre sur la quantité des variantes qui seraient préférables au texte reçu. Le paragraphe concernant les missions apostoliques se complète d'une idée importante : l'auteur des Actes est préoccupé de montrer comment le centre du christianisme a été transporté de Jérusalem à Rome par la faute des Juifs et par une conduite providentielle ; ce n'est pas de lui-même, mais par l'influence de ces deux causes que Paul est venu dans la capitale de l'empire. Cette préoccupation n'atteste pas seulement la place que le judaïsme tient encore dans la pensée de l'écrivain, mais la situation éminente qu'a déjà prise la communauté romaine. Le commentaire des Actes a été revu et complété de la même façon que celui des Synoptiques. Tous les deux continuent a être au premier rang des travaux critiques sur le Nouveau Testament.

Alfred Loisy.

Untersuchungen über die evangelische Geschichte, von C. Weizsaecker. Zweite Auflage. Tübingen, Mohr, 1901 ; in-8°, XIV-378 pages.

Der Menschensohn, von P. Fiebig. Tübingen, Mohr, 1901. In-8°, VII-127 pages.

Das Gebet in der ältesten Christenheit, von E. F. von der Goltz. Leipzig, Hinrichs, 1901. In-8°, XVI-368 pages,

La seconde édition des *Recherches sur l'histoire évangélique* est

une simple reproduction de la première, qui a paru en 1864. S'il avait été donné à l'auteur de la revoir, il y aurait sans doute fait quelques modifications et n'aurait pas trouvé lui-même que son œuvre n'avait pas vieilli, comme on le dit dant l'avant-propos. Weizsäcker avait grandement corrigé son opinion touchant le quatrième Évangile. Mais cette partie du livre mérite encore d'être consultée. La discussion du problème synoptique est magistralement conduite. L'esquisse de la vie de Jésus, nonobstant la part assez large qu'on y fait aux données johanniques, peut supporter la comparaison avec les travaux les plus récents sur le même sujet. Cette réédition avait sa raison d'être et sera bien accueillie.

M. Fiebig reprend une question qui a été débattue ces dernières années, sans que la lumière ait été complètement faite. Il s'efforce d'établir le sens de la formule « fils de l'homme » en araméen, et l'état des témoignages dans le Nouveau Testament. La formule araméenne signifiait simplement « l'homme ». La traduction grecque : « fils de l'homme », vient de ce que les évangélistes ont eu égard au passage de *Dan.* VII, 13, passage visé par Jésus lui-même quand il s'attribua ce titre messianique. Le quatrième livre d'Esdras et Hénoch prouvent que ce titre avait cours au temps de Jésus. C'est le rapport avec Daniel qui en détermine la signification. Jésus aurait choisi de préférence cette appellation parce que l'idée nationaliste ne s'y montrait pas ; parce qu'elle mettait le Messie plus près de Dieu que des hommes ; parce qu'elle pouvait s'allier aisément avec l'idée des souffrances, condition de la gloire. On peut trouver que les deux derniers motifs sont incompatibles ; et s'il faut prendre l'un ou l'autre, les textes invitent à préférer le dernier. Bien que le travail de M. F. soit très méthodique et très clair, certaines difficultés subsistent : le Christ, nous dit-on, aurait employé un terme équivoque, de telle sorte que, se désignant lui-même comme Messie, il permettait à ses auditeurs de croire, selon l'occurrence, qu'il parlait des hommes en général, ou du Messie, sans que l'on fût obligé de penser à lui. Cette subtilité n'est guère vraisemblable. Il faut compter sans doute avec l'incertitude de la tradition dans les cas particuliers. Les évangélistes ont dû faire de ce titre un plus large emploi que leurs sources et que Jésus lui-même. La référence implicite à Daniel peut expliquer seulement un usage restreint, devant les disciples, depuis la confession de Pierre, et la déclaration solennelle devant Caïphe.

L'histoire de la prière dans le christianisme primitif est exposée avec beaucoup de méthode et d'érudition par M. von der Goltz, qui analyse successivement, autant qu'on le peut d'après les documents anciens, la prière de Jésus, la prière de Paul, la prière chrétienne à l'âge apostolique et postapostolique, la prière à l'époque du catholicisme naissant. La critique des données évangéliques pourrait bien n'être pas toujours assez sévère, surtout en ce qui regarde les prières du Christ johan-

nique. Ces prières sont faites pour l'instruction de l'assistance, on aurait presque le droit de dire pour la galerie, c'est-à-dire que l'évangéliste emploie ce moyen pour interpréter une situation à son point de vue théologique. La scène de Jean, xii, 27-28, n'apparaît pas comme une tradition spéciale sur la prière de Gethsémani, mais comme une transposition évidente de celle-ci, avec des modifications réfléchies et intentionnelles. Au lieu de s'abîmer dans la douleur et d'aboutir, après un violent combat intérieur, à un acte de parfaite résignation, le Christ johannique dit, en présence de la foule, que son âme est troublée, et il se demande tout haut s'il doit prier son Père de le sauver de « cette heure », ajoutant immédiatement qu'il ne le peut, vu qu'il est venu pour « cette heure »; il dira seulement : « Père glorifie ton nom »; à quoi le Père répond du haut du ciel : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore ». C'est la transfiguration des Synoptiques, combinée avec Gethsémani; c'est l'interprétation théologique de ces deux tableaux; et si l'on veut y chercher une tradition historique distincte, on n'aura plus qu'une esquisse sans vérité, sans réalité, d'une psychologie impossible. L'analogie de la prière dite sacerdotale (Jean, xvii) avec les prières eucharistiques de la *Didaché* n'est pas difficile à expliquer; elle vient tout simplement de ce que ce chapitre de Jean imite la liturgie des premières communautés; elle ne prouve pas que la *Didaché* dépende du quatrième Évangile ou d'une tradition historique particulière sur laquelle cet Évangile serait fondé. M. v. d. G. a très bien vu que le témoignage de Jean peut compter comme ecclésiastique; mais il croit devoir le compter aussi comme évangélique; c'est trop à la fois, et sur ce point de la prière, comme sur beaucoup d'autres, Jean, dans la mesure où il s'écarte des Évangiles antérieurs, est un témoin de la pensée chétienne de son temps, non un témoin de Jésus. L'interprétation des prières eucharistiques de la *Didaché* est tout a fait remarquable. Ces prières remontent à un temps où la cène proprement eucharistique se confondait avec le repas commun ou agape. Il en était ainsi au temps de saint Paul, et jusqu'à celui d'Ignace d'Antioche. Ajoutons que la dernière cène du quatrième Évangile, qui est une cène eucharistique, bien que le mot n'y soit pas, et une agape, comme le signifient le lavement des pieds et le discours qui suit, correspond à cet état de choses. Le repas, d'ailleurs, n'était rien moins qu'un festin, et l'on peut presque se demander si d'autres éléments que le pain et la coupe y ont figuré d'ordinaire; du moins n'y figuraient-ils pas nécessairement; mais l'eucharistie avait encore la forme d'un repas, et non celle d'un acte purement liturgique. A la fin de ce volume, qui épuise à peu près la matière, on trouve un recueil des principales formules de prière qui nous été conservées de la haute antiquité chrétienne, prières de Clément Romain, de la Didaché, de Polycarpe, etc.

Alfred Loisy.

Das Buch Josua erklärt von H. Holzinger. *Kurzer Hand-Commentar zum. A. T.*, Lief. 16. Tübingen, Mohr, 1901 ; in-8°, xxii-103 pages.

Das Buch Jeremia erklärt von B. Duhm. *Kurzer Hand-Commentar zum. A. T.*, Lief. 15. Tübingen, Mohr, 1901 ; in-8°, xxiii-391 pages.

L'analyse de Josué est beaucoup plus compliquée que celle du Pentateuque, les sources ayant été moins respectées dans la compilation, et le travail rédactionnel ayant été poussé plus avant. On a même soutenu récemment que, pour Josué, les sources élohiste et jéhoviste n'étaient pas combinées avant la rédaction deutéronomiste et que les morceaux qui en proviennent avaient été insérés après coup dans un récit formé de la source deutéronomiste et de la source sacerdotale. M. Holzinger maintient, sans doute avec raison, le schéma : J-E, JE-D, JED-P. Il y a lieu de distinguer des couches rédactionnelles dans les deux premières sources (J^1, J^2, E^1, E^2), et aussi dans le travail de combinaison (Rj^e) ; par dessus vient s'étendre un développement deutéronomiste également complexe. Le document P est moins facile à reconstituer que dans le Pentateuque, parce que ce n'est pas cette source, mais JED, qui a servi d'écrit fondamental ; et le travail rédactionnel s'est poursuivi après la compilation définitive. L'histoire de Josué devait faire encore suite à celle de Moïse dans JED, mais M. H. pense que le Code sacerdotal fut canonisé par Esdras, à l'exclusion de la partie de P concernant Josué ; la compilation dernière du Pentateuque aura laissé de côté l'histoire de Josué dans JED ; les deux morceaux retranchés auront été ensuite amalgamés suivant un procédé tout différent de celui qui avait été suivi pour les livres de Moïse. Dans le commentaire, M. H. accorde la plus grande place à l'analyse littéraire ; l'explication historique aurait pu être plus étoffée. A propos de *Jos* v, 13-15, on observe que le récit manque de conclusion et que l'apparition du chef de l'armée de Jahvé se trouve sans objet. Il n'est pas très vraisemblable que cette apparition solennelle ait eu simplement pour objet des instructions touchant la prise de Jéricho ; elle avait plutôt une signification religieuse. Ne pourrait-on conjecturer que Jahvé apparaît pour demander la circoncision des Israélites, la consécration de son armée, et que le fragment a introduit d'abord le récit ancien de la circoncision contenu dans v, 2-3, 8 ? La transposition aurait été effectuée pour écarter l'idée d'une première institution (cette préoccupation est attestée par les gloses du v. 2) ; le v. 15 aurait été ajouté après la transposition, pour masquer la coupure ; l'apparition consacrerait le sanctuaire de Gilgal (hypothèse de Wellhausen) et, se rattacherait en même temps à l'ancienne coutume rituelle de la circoncision des jeunes gens en cet endroit (hypothèse de Stade), qui tirait de là son nom (*collis praeputiorum*).

Il a existé sous le nom de Jérémie toute une littérature, et le livre du canon hébreu qui est attribué à ce prophète est une compilation dont la critique essaie maintenant de discerner les éléments. A cet égard, le

commentaire de M. Duhm marquera une date dans l'exégèse de Jérémie, quelles que soient les corrections que l'avenir devra faire à ses hypothèses. La part de Jérémie dans le recueil consiste en une soixantaine d'oracles assez courts, tous rythmés, en strophes tétrastiques, et antérieurs à la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Une première collection avait été faite, en 604, par le prophète lui-même, qui la rétablit et la compléta après que le roi Joachim l'eut livrée au feu. Ce recueil, dont la distribution et même le texte primitifs ont passablement souffert, a été le noyau du livre actuel. On l'a augmenté au moyen d'autres écrits, et d'abord par des mémoires de Baruch sur la carrière prophétique de Jérémie à Jérusalem et en Égypte. Ce livre de Baruch paraît avoir eu assez longtemps une existence indépendante et n'avoir été incorporé que successivement et par morceaux dans la collection de prophéties. Les rédacteurs, pour adapter ces morceaux à leur nouveau contexte, ont développé en discours et en oracles de Iahvé, les quelques paroles de Jérémie qui y étaient rapportées, et souvent ils ont en même temps écourté les récits. Des compléments haggadiques s'étaient d'ailleurs introduits dans les mémoires de Baruch et ont passé de là dans le livre de Jérémie. Les oracles authentiques comprennent environ deux cent quatre-vingts versets; Baruch environ deux cent vingt; ce qui reste, environ huit cent cinquante versets, représente des additions diverses. On a voulu faire du recueil une espèce de bible populaire, un livre de doctrine et d'édification : c'est ce qui explique le caractère des additions, où règne généralement le ton de la prédication, et qui se rattachent aux paroles authentiques sans grand souci de la couleur locale. Peut-être pourrait-on voir en quelques-unes des échantillons de la prédication synagogale. Certaines additions narratives sont purement légendaires. A côté des avertissements comminatoires viennent les promesses consolantes, principalement dans les chapitres XXX-XXXIII, et les prédictions contre les gentils (XLVI-LI). Tous ces compléments sont en rapport avec l'idée qu'on se faisait alors de la mission des prophètes, et non avec le caractère et le rôle historiques de Jérémie. Leur valeur littéraire est souvent médiocre, et ils imitent les prophéties antérieures, depuis Amos jusqu'aux morceaux les plus récents d'Isaïe. Les oracles sur les nations, par exemple, n'auraient pas été composés avant la fin du second siècle. La version des Septante est là pour attester que le texte hébreu de Jérémie n'a été fixé que très tardivement. Les chapitres I-XXV auraient d'abord existé séparément; le livre actuel aurait été constitué vers l'an 100 avant J.-C. Inutile d'observer que beaucoup de ces conclusions sont conjecturales; mais le point de vue général ne manque pas de vraisemblance, et l'hypothèse n'est pas trop compliquée pour le problème qu'il s'agit de résoudre.

Le commentaire est à la hauteur de cette magistrale introduction, très nourri et très clair. On remarquera l'interprétation de *Jér.* VIII, 8 :

« Comment pouvez-vous dire : Nous sommes sages, et nous avons la Loi ! En vérité, c'est en mensonge que l'a tournée le stylet menteur des scribes. » La Loi en question est une loi écrite, et elle apparaît comme quelque chose de nouveau, dont on est fier. Cette loi ne peut être que le Deutéronome, ou plutôt la loi trouvée par Helcias et promulguée par Josias. Il pouvait y avoir dans cette loi des parties qui ne nous ont pas été conservées; et même dans ce qui nous en est parvenu, Jérémie, qui connaissait le Livre de l'alliance, pouvait trouver qu'on l'avait fort librement corrigé; il savait, comme fils de prêtre, né hors de Jérusalem, que la prescription concernant l'unité de sanctuaire n'était pas ancienne. On s'est souvent demandé de quel œil Jérémie avait regardé le Deutéronome, et l'on trouvait singulier qu'il n'eût pas été consulté quand le livre fut découvert. Renan le soupçonnait d'en être l'auteur ou le fauteur. Jamais hypothèse ne fut moins justifiée. La couleur deutéronomiste du livre actuel de Jérémie vient de ses glossateurs. Le prophète n'a réellement témoigné aucun intérêt à la réforme de Josias, parce qu'il demandait une réforme morale, et qu'on lui apportait une réforme cultuelle. M. Duhm conclut en disant que le mensonge blâmé par Jérémie n'est pas tant la violence faite à l'ancienne histoire que la garantie de la protection divine moyennant le culte du temple. Ces explications paraissent assez conformes au texte et à la vraisemblance historique.

Alfred Loisy.

La vie future d'après le mazdéisme. à la lumière des croyances parallèles dans les autres religions, par N. Söderblom (*Annales du Musée Guimet*, t. IX). Paris, Leroux, 1901; in-8°, VIII-448 pages.

C'est un véritable traité d'eschatologie comparée, très méthodique et parfaitement documenté, que nous donne M. Söderblom. Le mazdéisme fournit le point de départ; puis les autres traditions, y compris la tradition biblique, sont interrogées et critiquées au point de vue d'une très haute philosophie religieuse. Un tel ouvrage, si bien ordonné qu'il soit, se prête malaisement à l'analyse. On pourra se faire une idée du plan par les titres généraux des chapitres : la croyance en la continuation de la vie; la doctrine de la rétribution; fin et renouvellement physiques du monde; la fin et la nouvelle vie du monde et de l'humanité, conçues au point de vue religieux et moral; la vie éternelle obtenue dès ici-bas par l'union avec Dieu. Le sujet se distribue ainsi suivant une sorte d'échelle ascendante qui correspond d'une certaine manière à son évolution historique. La critique de M. S. est aussi pénétrante que bien informée. Peut-être est-elle de temps en temps plus affirmative qu'il ne conviendrait dans un livre d'histoire. Inconsciemment l'auteur paraît avoir mis çà et là dans les

opinions qu'il expose un peu de sa foi personnelle. Par exemple, les mythes sur l'origine de la mort sont caractérisés dans cette phrase : « La mort est anormale, l'immortalité normale », et le récit génésiaque dans celle-ci : « La mort est la suite du péché contre la loi de Dieu et de la vie. » *Normal* et *anormal* sont des adjectifs bien lourds pour les imaginations enfantines dont il s'agit. Et dans le récit de la Genèse, la désobéissance du premier homme ne tient-elle pas autant de l'accident fatal que du péché? Le premier couple, pour être immortel, aurait eu besoin de rester dans le jardin de Dieu, de goûter au fruit de vie, c'est-à-dire de vivre dans des conditions anormales pour l'humanité ; il n'est entré dans la condition humaine qu'en se faisant expulser d'Éden; si on presse le récit biblique, on en déduira plutôt cette idée, que l'immortalité appartient seulement à Dieu et aux êtres célestes, et que la mortalité, au contraire, est le lot naturel de l'homme. Peut-être y a-t-il aussi quelque exagération à dire que le Christ a dépassé l'idée de la rétribution future, tout en la conservant : la conception spirituelle du royaume céleste vit dans la conception eschatologique et ne s'en dégage pas; la formule : « l'amour qui rachète et qui donne la vie » n'exprime pas exactement la religion de Jésus, et le mot « racheter » n'est pas même dans le langage du Christ johannique. Est-il bien vrai encore que Jésus n'ait jamais eu à envisager que l'alternative de la foi ou de l'incrédulité, non celle de l'éternité des peines ou de la béatitude finale de tous ? Il enseigne assez clairement que quiconque ne se trouvera pas prêt pour le grand avènement sera exclu à jamais du royaume : il voit donc pour les hommes, selon leurs mérites, deux destinées irrévocables à partir d'un point donné. L'exégèse des textes anciens où l'on retrouve la vie éternelle dès ici bas dans l'union avec Dieu, sans moyens magiques, pourra sembler quelquefois subtile et complaisante. On se défie un peu, à cet égard, des dieux babyloniens qui sont dits « ressusciteurs de morts »; on aurait pu s'en défier davantage encore et ne point parler d'eux en cette occasion. Les textes bibliques où l'on veut voir le sentiment d'une union actuelle et impérissable avec Dieu ne sont pas très clairs; ceux du *Ps.* XVI et du *Ps.* LXXIII pourraient bien contenir plus qu'un pressentiment d'immortalité individuelle. La difficulté que M. S. éprouve, après beaucoup d'autres, à concilier les différentes applications des mots « vie » et « résurrection » dans le quatrième Évangile vient sans doute de ce qu'il n'a pas suffisamment remarqué le caractère particulier de la doctrine et du langage johanniques, dont le symbolisme associe les données traditionnelles de l'eschatologie synoptique avec leur interprétation spirituelle. Il est assez risqué de faire remonter jusqu'à Jésus la conception johannique de la vie éternelle, pour cette raison que, Jésus et les apôtres étant morts, l'évangéliste n'aurait pas osé enseigner de lui-même que celui qui croit au Christ ne mourra jamais. D'abord, l'auteur du quatrième Évangile n'a jamais pris le temps de

mesurer la distance qui sépare sa théologie de celle des Synoptiques; de plus, il concevait la mort corporelle comme un incident sans portée, ou plutôt, en tant qu'il est question de Jésus et des fidèles, comme un passage à la plénitude de la vie. Quand il dit que le croyant ne mourra jamais, il s'entend fort bien lui-même et ne craint rien de l'objection qu'on pourrait tirer de la mort temporelle. Celui qui a raconté la résurrection de Lazare a enseigné fort clairement que la mort du corps ne signifie rien et que tout est dans la vie donnée par Jésus. La doctrine mystique du quatrième Évangile peut être mieux appropriée à nos esprits; elle a toute chance de n'être qu'une traduction, d'ailleurs légitime, de la conception, beaucoup plus simple, de la vie pour Dieu dans les Synoptiques. Le Christ des premiers Évangiles doit amener la vie éternelle, mais dans son avènement glorieux; il craint la mort et s'y résigne; avant d'expirer, il se plaint de l'abandon où Dieu l'a laissé. Le Christ johannique est la vie; il la répandra sur la terre quand il aura quitté ce monde; il va de lui-même à la mort, et l'idée de s'y soustraire ne se présente à son esprit (*Jean*, XII, 27) que pour être immédiatement rejetée; avant de rendre l'âme il dira : « Tout est accompli »; son attitude est en parfaite harmonie avec la théorie de l'évangéliste. Mais on ne peut intervertir les termes, ni combiner l'attitude du Christ johannique avec les conceptions de la Synopse, ou l'attitude du Christ synoptique avec la théorie de Jean. L'historien doit choisir entre les Synoptiques et le quatrième Évangile. Dans cette étude d'histoire religieuse, qui est une œuvre scientifique de premier ordre, on entrevoit donc une tendance dogmatique, mais rien qui ressemble à un parti pris. Si les convictions de M. S. l'ont induit à formuler, sur un petit nombre de points, des conclusions trop absolues ou partiellement inexactes, elles l'ont plutôt aidé à soulever, à étreindre, à élucider, dans l'ensemble, ce problème immense et compliqué de l'origine et du développement des croyances à la vie future dans l'humanité.

Alfred Loisy.

L'Année épigraphique. Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine. Années 1897-1900, par Cagnat et Besnier. Paris, Leroux, in-8.

M. Cagnat poursuit sur le même plan une publication que j'ai déjà eu l'occasion de louer. La seule innovation, c'est qu'à partir de l'année 1899 il a pris pour collaborateur M. Besnier, professeur à la Faculté des lettres de Caen. Il est regrettable que ce recueil ne puisse pas reproduire toutes les inscriptions récemment découvertes; du moins le choix est judicieusement fait et les auteurs indiquent avec précision les ouvrages où se trouvent celles qu'ils ont jugé à propos d'éliminer.

Je me contenterai de signaler brièvement les plus intéressants.

1897. N° 11, inscription de Docléa (Monténégro) mentionnant une *Sacerdos ad aram Cæsaris*. N° 14, inscr. d'Entrains (CIL, XIII, 2901. N° 27, inscr. de Chassenay (ibid., 2840). N°s 40-42 (ibid., 3148-3150). N° 48, inscr. d'Henchir-Mettich. N° 50, tablette magique de Chagnon. N° 56, borne posée en exécution de la loi agraire de T. Gracchus. N° 100, inscr. de Tarragone en l'honneur d'un prêtre de la province. N° 106, diplôme militaire de Syrie (22 novembre 139). N° 108, diplôme de Bulgarie (16 septembre 194). N° 133, inscr. de Sardaigne, avec le nom de Domitien martelé.

1898. N° 27, diplôme militaire de Brigetio (année 133). N° 28, diplôme de même provenance (116). N° 102, pétition (en grec) des colons d'un domaine impérial d'Asie, et réponse (en latin) des deux Philippe. N° 108, inscr. fort curieuse de Lambèse. N° 120, fragment de diplôme (entre 52 et 60). N° 132, cadran solaire portatif du Crêt-Châtelard. N°s 139-141, fragments des Actes des Arvales (37, 55 ou 56, 78). N° 148, inscr. de Rom (Deux-Sèvres).

1899. N° 63, diplôme déjà connu d'Hadrien (avec corrections). N° 64, inscript. bilingue d'Éphèse. N° 95, fragments de l'*elogium* de Turia. N° 105, *tabella devotionis* d'Afrique. N° 124, inscr. de Dougga. N° 144, fragm. intéressant pour la topographie de Rome. N° 161, inscr. de Daïr-el-Qamar (Syrie) avec mention d'une résolution de *navicularii maritimi* d'Arles N° 190 (cf. Brambach, 993), carrière d'un soldat de la moitié du IIe siècle ap. J.-C. N° 208, inscr. archaïque de Rome, la plus ancienne que l'on connaisse. N° 210, diplôme de l'année 162.

1900. N° 3, fragment des Actes des Arvales. N° 26, diplôme militaire (28 févr. 138). N° 27, diplôme (157). N°s 133-135, fragments de l'inscription de Lambèse contenant l'allocution d'Hadrien. N°s 56-58, diplôme de 138 et de 157. N° 83, fragments des fastes consulaires (374, 423 et 424 de Rome). N° 97, fr. des fastes des augures.

L'ensemble des textes réunis dans ces quatre fascicules s'élève à 752. Un assez grand nombre sont en grec.

Paul Guiraud.

King Horn, a Middle-English Romance, edited from the Manuscripts, by Joseph Hall, M. A. — Oxford, Clarendon Press, MDCCCCI. In-8, lvj-238 pp.

Habent sua fata libelli... S'il faut en croire l'éditeur, très bien informé, aucun n'en a eu de plus divers que ce petit poème jusqu'ici peu connu. Il procède d'une tradition celtique et d'un temps où Gâdels et Brittons encore unis faisaient échec à l'invasion anglo-saxonne en Grande-Bretagne. Plus tard, un poète anglo-saxon l'accommoda à l'usage de ses compatriotes, en y célébrant leur héroïque défense

contre les conquérants danois. Puis il dormit pendant des siècles, jusqu'au jour où un nouveau poète, en lui donnant sa forme actuelle, en fit le manifeste de la renaissance de l'esprit anglo-saxon soulevant la pierre du tombeau sous lequel les Normands croyaient l'avoir scellé. Ce n'est pas tout encore : de cette dernière forme du poème, un auteur français tira le roman de « Ponthus et Sidoine », qui jouit d'une grande vogue. Allons : ce qu'on a appelé « le cosmopolitisme littéraire » ne date pas du XVIIIe siècle.

L'ouvrage existe en trois manuscrits des XIIIe-XIVe siècles. M. H. les publie tous trois, en regard l'un de l'autre; car les variantes sont si considérables, qu'un apparat critique eût tenu presque autant de place, tout en étant beaucoup moins clair. Je pourrais me dispenser d'ajouter que la collation est facilitée par une correction infaillible et par tous les adjuvants dont dispose une typographie intelligente. L'ouvrage sort de *Clarendon Press*, et c'est tout dire.

Le poème, dépourvu de tout agrément de style, n'est pourtant pas sans mérite : il a du moins, incontestablement, celui de la simplicité et de la brièveté; il est encore exempt des développements oiseux, des descriptions banales et des fastidieuses digressions, qui plus tard firent les délices des lecteurs. Le vers est de souffle bien court, et il est curieux que l'Angleterre, à une époque où la France versifiait la *Chanson de Roland*, et l'Allemagne les *Nibelungen*, n'ait pas su se créer un meilleur instrument; mais cette prose rimée est claire, concise, et court droit au but.

Une solide introduction, historique, grammaticale et métrique; un texte de 90 pages, qu'en réalité la collation réduit au tiers; autant de pages de notes, surtout littéraires; un glossaire très complet de tous les mots du poème, avec références à tous les passages où ils figurent : voilà donc un livre tout prêt pour le programme d'agrégation de l'an prochain. Et ne serait-il pas temps que nos professeurs d'anglais commençassent à soupçonner qu'il y a derrière Chaucer six siècles de littérature ?

V. HENRY.

Cornell University library. — *Catalogue of the Dante Collection* presented by WILLARD-FISKE : compiled by THEODORE WESLEY-KOCH. — Ithaca, New-York, 1898-1900; 2 vol. gr. in-8°, XVIII-606 pages — Hand-List of framed reproductions of pictures and portraits belonging to the *Dante Collection;* compiled by Th. Wesley Koch. — Ithaca, New-York, 1900; in-8°, VII-20 pages.

— Théodore WESLEY KOCH. — The growth and importance of the *Cornell Dante Collection.* — Ithaca, New-York, 1900, in-8°, 10 pages.

Le catalogue de l'admirable collection dantesque, offerte par M. Willard Fiske à la *Cornell University* d'Ithaca, est aujourd'hui terminé; la première partie, contenant les œuvres de Dante, avait paru en juin

1898; nous avons aujourd'hui sous les yeux le catalogue des ouvrages relatifs à Dante, plus un appendice sur l'iconographie du poète et de son œuvre, au total plus de 600 pages, grand in-8°, imprimées à deux colonnes, en caractères très compactes. Pour nous, qui n'avons malheureusement pas à notre portée les prodigieuses richesses entassées par le généreux bibliophile américain, ce catalogue constitue déjà à lui-seul un précieux instrument de travail. Jusqu'à l'année 1900, date de sa publication, il présente le tableau le plus exact sans doute qui existe de tout ce qui a été publié sur la personne et sur l'œuvre de Dante. Assurément la Collection Fiske n'est pas absolument complète : parmi les textes et les ouvrages anciens, il en est d'introuvables ; mais M. Fiske est en trop bon chemin pour arrêter là ses recherches, et en attendant il n'a rien négligé de ce qu'il pouvait se procurer, textes, commentaires, traductions, ouvrages de critique ou d'imagination, brochures, articles et comptes rendus disséminés dans des centaines de périodiques. Il a réuni ainsi près de sept mille volumes, sans parler des revues, et des albums contenant des articles découpés çà et là, au total plus de 25,000 fiches ! Le catalogue imprimé est conçu sur un plan aussi simple que pratique. Les ouvrages sur Dante sont enregistrés dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, ou des titres quand il s'agit d'œuvres anonymes ou collectives ; deux index complètent ce premier classement : l'un est une table alphabétique des matières (les noms communs y sont en anglais), l'autre est le relevé chant par chant, vers par vers, des ouvrages relatifs à l'interprétation du texte de la Divine Comédie.

H. H.

Franz Xaver Kraus. **Essays : Zweite Sammlung.** Berlin, Gebrüder Paetel, 1901 ; in-8°; 426 pages.

Ce volume est une nouvelle preuve de la prodigieuse activité de son auteur ; la publication récente d'ouvrages de longue haleine comme son livre sur Dante (1897) et son histoire de l'art chrétien (1er vol. 1896 ; 2e vol. 1900), ne l'a pas empêché d'écrire pour les revues de nombreux et importants articles; la deuxième série des Essais, que nous avons sous les yeux, contient douze de ces études, déjà publiées de 1881 à 1900. Presque toutes ont trait à l'Italie, à deux ou trois exceptions près. Citons parmi les plus importantes celles qui ont pour sujet Gino Capponi (1881), Manzoni (1884), Antonio Stoppani, l'*Anno Santo* et l'épisode de Françoise de Rimini dans la Divine Comédie (1900). Sans nous arrêter à ceux de ces morceaux qui portent déjà une date ancienne, non plus qu'aux longues considérations d'un intérêt bien spécial, suggérées par l'*Anno Santo* (120 pages !), signalons l'article à la fois érudit, anecdotique et littéraire sur quelques vers fameux de

l'épisode de Francesca (*Inf.* V, 121-123). Il s'agit de savoir quelle source Dante a voulu désigner lorsqu'il a fait dire à l'héroïne du Chant V de l'Enfer qu'aucune douleur n'est plus grande que de se souvenir du temps où l'on était heureux, quand on a cessé de l'être, ajoutant, immédiatement : *e ciò sa il tuo dottore.* Qui est ici le *dottore* de Dante ? Deux explications ont été généralement adoptées par les commentateurs, les uns tenant pour Virgile, les autres pour Boèce. M. Kraus, après avoir examiné si peut-être Sénèque n'avait pas pu être désigné ici par Dante, se range avec les interprètes qui reconnaissent Boèce dans le *dottore* du poète, et son examen du problème paraît aussi complet et définitif que possible. M. Kraus passe ensuite en revue de très nombreuses traductions du passage en latin, en français, en anglais, en espagnol, en grec même et enfin en allemand ; il signale les imitations qui en ont été faites, et rappelle pour finir quelques anecdotes qui s'y rapportent, sans oublier le *Souvenir* d'A. de Musset. On peut considérer cet article comme un modèle de dissertation, agréable et bien informée, sur un point particulier.

L'auteur nous pardonnera sans doute de ne pas soumettre à un examen plus approfondi les autres parties de ce volume, car il nous avertit lui-même que ce sont surtout des souvenirs personnels qu'il destine à ses amis : « ils n'ont pas été écrits pour les autres. » Ce dédain du grand public est un peu surprenant de la part d'un publiciste qui, après avoir communiqué ces souvenirs aux lecteurs de la *Deutsche Rundschau* et de l'*Allgemeine Zeitung*, prend encore la peine de les réunir en volume.

H. H.

Gustave Clausse. — **Les San Gallo, architectes, peintres, sculpteurs, médailleurs, xve et xvie siècles.** — Tome Ier (Giuliano et Antonio l'ancien) ; Paris, E. Leroux, 1900 ; in-4°, lv-404 pages.

Cette monographie sur une famille d'artistes florentins, pour la plupart architectes, composée par un architecte qui depuis plusieurs années s'est fait estimer comme critique d'art, sera accueillie avec joie par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art florentin pendant sa plus belle période. Le choix de la famille, on pourrait presque dire la dynastie des San Gallo, est fort heureux par lui-même, bien qu'aucun des sept artistes ayant porté ce nom, et que M. Clausse nous fera mieux connaître, ne se soit tout à fait élevé au premier rang, plusieurs sont bien *représentatifs,* et il est intéressant de suivre dans leurs œuvres les modifications du goût, du style et de la technique de leur art à travers un bon demi-siècle de civilisation florentine.

L'ouvrage se composera de trois volumes, dont le premier est sous nos yeux. Celui-ci contient, outre une introduction générale, sur

laquelle nous allons revenir, l'étude consacrée à la vie et à l'œuvre de Giuliano (1445-1516) et d'Antonio da San Gallo, dit *il Vecchio* (1455-1534). Le premier de ces deux artistes fut un des architectes les plus estimés et les plus féconds de son temps ; son nom reste attaché à des œuvres célèbres comme la chapelle Sassetti à la Trinita, la chapelle Gondi à Sainte-Marie-Nouvelle, divers palais, la villa de Poggio à Caiano, Poggio imperiale, le couvent de Santa-Maria Maddalena dei Pazzi, etc..., pour ne parler que de ses œuvres florentines ; mais il faudrait y ajouter celles qu'il exécuta à Prato, à Ostie, à Rome, à Viterbe, à Naples, à Milan, à Lorette, etc... Nous ne songeons pas à refaire ici l'analyse de cette vie si remplie, non plus que celle d'Antonio, frère de Giuliano. Il nous suffira de dire que M. C. étudie, avec l'aide des meilleurs documents, tous les travaux des deux artistes, et que de nombreuses figures et illustrations, fort réussies, permettent de suivre sans peine les explications techniques dans lesquelles entre l'auteur. L'attrait du volume est encore accru par la reproduction en phototypie d'un admirable portrait de Giuliano da San Gallo, dû au pinceau de Piero di Cosimo, et conservé aujourd'hui au musée de La Haye ; enfin l'exécution typographique est d'une élégance sobre qui convient à un ouvrage de ce genre.

Après ces éloges mérités, il est sans doute permis de faire quelques réserves, qui ne portent d'ailleurs pas sur la partie essentielle de l'ouvrage. M. C. a cru devoir faire précéder sa biographie des San Gallo d'une introduction générale, destinée d'abord à rechercher les origines de la Renaissance, puis à retracer l'histoire de Florence et de l'Italie depuis Cosme l'Ancien jusqu'à l'avènement du premier duc de Toscane, Cosme Ier. C'était assurément une louable intention ; mais il apparaîtra certainement à tous ceux qui liront cette partie de son livre, que M. C. y était insuffisamment préparé. Nous ne le chicanerons pas sur certaines faiblesses du tableau qu'il trace de la civilisation grecque jusqu'à laquelle il a cru bon de remonter [1], ni sur cette idée que c'est une survivance ou une résurrection du génie grec qui a inspiré les arts à Rome à l'époque impériale, et à Florence au xve siècle ; le parallèle de Laurent de Médicis et de Périclès est bien factice, et ne tient pas compte de tout ce qui, au cours de près de vingt siècles, s'était superposé à l'idéal de l'art grec au point de le cacher presque totalement aux yeux des Italiens de la Renaissance. Ce qui est plus grave, ce sont les inexactitudes, les erreurs de fait que commet M. Clausse quand il vient à parler de la civilisation florentine, qui est proprement son domaine. Comment a-t-il pu écrire par exemple (p. LI), à propos de la première génération de la Renaissance

1. Il est fâcheux d'écrire *orchestrique* pour *orchestique* (p. III) ; le passage relatif au théâtre athénien, particulièrement à Euripide et à Sophocle (p. XIV-XV), est bien faible ; nous apprenons plus loin (p. XXXIV) que c'est au bord du lac de Côme que Pline avait sa villa !

(il vient de nommer Nicolas de Pise) que « avec les premières années du XIVe siècle on constate une lacune : il faut attendre Jean de Pise et Arnolfo di Cambio pour trouver des maîtres ayant donné aux beaux-arts une forte impulsion » ? Or, précisément Arnolfo di Cambio meurt en 1300, et les chaires de Pistoie et de Pise, par Jean de Pise, sont respectivement de 1302 et de 1310. Où donc est la lacune ? — Voici une bévue surprenante : « *A la fin du* XIVe *siècle* la physionomie de Florence était celle d'une cité de libre et riche bourgeoisie..... La ville se peuple et se renouvelle..... *C'est alors* que Arnolfo, Giotto, les Gaddi, *les* Orcagna (combien y en a-t-il donc ?), Benci di Cione construisent *Santa Maria Reparata ou del Fiore*, le Campanile,.... etc... » (p. 7). Cette chronologie est au moins fantaisiste ; mais que dire de la confusion qui fait appeler ici le dôme Santa Maria Reparata [1] ? Quiconque a visité Florence en étudiant avec attention son *Baedeker* sait que le dôme, Santa Maria del Fiore, a été construit sur l'emplacement d'une ancienne église, Santa Reparata, disparue depuis. — Dans un autre ordre d'idées les contradictions ne manquent pas : l'art byzantin n'a eu aucune influence sur la Renaissance (p. XXXIX), et cependant (p. LII) « Cimabue est encore un Grec du bas-empire » (?).

Au point de vue historique, la hâte avec laquelle a été rédigée cette introduction n'est pas moins manifeste ; pour n'en citer qu'un seul exemple, la crise par laquelle passa Florence de 1527 à 1530, avec le fameux siège et la ruine définitive des libres institutions dont on avait jusqu'alors respecté au moins l'apparence [2], cet événement capital dans l'histoire de la Renaissance, plus important encore que le sac de Rome, n'est même pas rappelé ; en échange, on nous dit que c'est « après la chute des premiers Médicis et leur exil de Florence », donc apparemment en 1494 [3], que Rome devint le centre « du grand développement des arts » (p. 24-25). Soit ; on croyait pourtant savoir qu'après cette date Michel Ange, pour ne parler que de celui-là, avait encore travaillé à Florence ; le David et les tombes des Médicis le feraient penser.

Je m'arrête afin de ne pas donner à penser que je me complais dans ces critiques ; elles portent, je le répète, sur un hors-d'œuvre, sur l'introduction de l'ouvrage. Elles veulent simplement dire ceci : un critique d'art peut, sur un point spécial qu'il connaît à fond, écrire un livre substantiel et utile sans se croire obligé pour cela d'aborder des considérations générales, auxquelles il est peu préparé ; mais il

---

1. La même confusion est répétée, p. 16.

2. Il est vrai que M. C. paraît penser que le titre de prince « suivant l'expression de Machiavel » (p. 11), convient aux premiers Médicis, à Cosme et à Pierre le Goutteux ; c'est encore une assez grosse faute de chronologie.

3. Dans le tableau généalogique, d'ailleurs utile, de la famille de Médicis, c'est sous le nom de Pierre II, et non sous celui de son père le Magnifique, qu'il fallait inscrire la mention : Révolution Savonarole ; bannissement des Médicis ; Soderini.

aurait plus d'autorité et ses conclusions inspireraient plus de confiance, s'il ne se laissait pas prendre aussi facilement en défaut. Pourquoi ne pas mettre plus de précision et de rigueur dans toutes les parties d'une œuvre qui, d'autre part, est visiblement le fruit de longues et consciencieuses recherches ?

Henri HAUVETTE.

K. KRUMBACHER, **Ein dialogischer Threnos auf den Fall von Konstantinopel.** München, 1901 (Tirage à part des Sitz. b. de Bavière, 1901, H. III, 329-362 et 2 planches).

I

M. K. Krumbacher nous donne une publication intéressante. Ce n'est pas que le *threnos*, — un des morceaux populaires, celui-ci à mine ecclésiastique, inspirés par la chute de Constantinople — soit en lui-même un chef-d'œuvre. Il présente du moins la forme dialoguée, qui est à noter. Mais l'éditeur surtout a trouvé là une occasion de nous exposer, au sujet des deux versions du *threnos* (p. 332) qu'il compare, des idées ingénieuses et qui sont sûrement à méditer, sur la méthode critique que l'on peut apporter aujourd'hui à la constitution de ce genre de textes (p. 343 suiv.); il nous donne aussi (p. 339 suiv.) sur la rime et les assonances de ce poème [1], des aperçus curieux, qui sont même d'intérêt général [2]. Enfin — car je dois me borner ici à une analyse sommaire — M. K., avant le commentaire grammatical qui clôt la brochure [3], a tenu expressément à traduire le morceau qu'il publie. — Ce système me paraît précieux, en ce que, s'il était suivi par tout le monde, il nous montrerait que les éditeurs comprennent plus souvent qu'on ne pense ceux qu'ils éditent. J'accroche cependant une toute petite critique à la traduction même de M. K. : elle est trop belle, trop correcte, d'une tenue trop égale. Pour rendre les caprices grammaticaux de l'original, on pourrait essayer, ce me semble, de mêler diverses époques de l'allemand — sans exclure le *plattdeutsch* —, comme la rédaction actuelle amalgame des grecs différents. Cette reproduction, plus fidèle, aurait son importance aux yeux même des purs historiens. Nos langues sont trop uniformes. M. Krumbacher, à une occasion, que nous espérons prochaine, pourrait introduire dans une version allemande plus de variété, conformément à l'original.

Jean PSICHARI.

---

1. M. K. (p. 341) lit, avec raison sans doute, λυπεῖστε. Il y a cependant un verbe moderne, λυπεῖοῦμαι (je suis affligé par autrui).

2. J'ai bien — ou crois avoir — quelques idées sur les *groupes assonants* tant en métrique qu'en linguistique. J'espère les exposer ailleurs.

3. P. 359, je me demande si ἄρμα (Mal. 314, 6; 394, 15) n'est pas ἅρμα et ne s'explique pas, dans ce passage, aussi bien par *char*.

II

La prise de Constantinople par les Turcs a donné lieu, en Grèce, à un certain nombre de compositions versifiées, dont quelques-unes se sont transmises oralement [1] et dont d'autres nous sont parvenues en manuscrit [2]. Celle que vient de publier M. K. est un dialogue de 102 vers, où les Patriarchats de Constantinople, de Jérusalem, d'Alexandrie et d'Antioche personnifiés se plaignent l'un à l'autre du triste sort, qui est le leur, depuis qu'ils sont au pouvoir des Turcs. Cette œuvre poétique, s'il est permis d'appeler ainsi une production si pauvre de forme et de fond — est extraite de deux manuscrits, l'un d'Oxford (XVIe-XVIIe s.), l'autre de Venise (1619). M. K. a reproduit séparément les deux versions, en les faisant précéder d'une introduction et en y ajoutant une traduction allemande. Les vers 45-46 me semblent avoir été mal compris par lui. Y voir une ironie et une pointe, comme il le fait, c'est vraiment trop enrichir le texte ! Ποῦ 'ν οὐρανὸς μὲ τ' ἄστρη signifie : « Attendu qu'elle est (Sainte-Sophie) le ciel avec les étoiles. » C'est là une expression bien connue, qu'on emploie pour désigner quelque chose de splendide. Le sens du passage est donc : « Les infidèles empêchent les chrétiens d'entrer dans Sainte-Sophie, de la visiter et de se consoler au milieu de ses splendeurs, connues du monde entier. » La leçon de l'Oxoniensis ne s'oppose pas à la lecture ποῦ 'ν οὐρανὸς. Au vers 46, il faut faire dépendre τὰ κάστρη de εἰς ou corriger en στὰ κάστρη, cf. v. 82.

Hubert Pernot.

G. Weill, **Histoire du parti républicain en France de 1814 à 1870** (Biblioth. d'histoire contemporaine). Paris, Alcan, 1900, 558 p. in-8°.

C'est la première fois qu'on essaie de réunir en un tableau d'ensemble les renseignements sur le parti républicain français dans cette période décisive de son histoire, marquée par tant d'échecs et de souffrances et qui se termine par la conquête définitive de la France. M. Weill l'a fait avec conscience et avec intelligence dans une forme sobre, claire et précise. C'est un livre utile, et un livre bien fait, auquel on ne pourra guère faire de reproches.

Le travail préparatoire a consisté à dépouiller tous les livres et brochures conservés à la Bibliothèque nationale ; les journaux ont fourni des renseignements, mais n'ont pas été analysés méthodiquement, la

---

1. Passow, *Pop. carm.*, p. 145 et suiv.

2. Voir notamment Legrand, *Bibl. gr. vulg.*, I, 169-202 ; *Monuments*, nouv. sér., vol. 5, 85-100.

masse en eût été insurmontable. Les documents inédits des Archives nationales, surtout les papiers de police, auraient assurément apporté des renseignements nouveaux, M. W. le sait mieux que personne et nul plus que lui ne regrette que le temps lui ait manqué pour entreprendre ce gigantesque dépouillement. Mais les matériaux qu'il a réunis suffisent déjà pour donner à son histoire un solide fondement. Ils ont été élaborés par une critique judicieuse et un travail méthodique de réflexion personnelle. Sur quelques points M. W. a même essayé de recourir à la tradition orale, il a interrogé quelques-uns des survivants de la génération de Blanqui, surtout M. Langlois.

L'arrangement est chronologique ; c'est le seul procédé vraiment historique quand il s'agit d'un parti en évolution continuelle. Les faits sont groupés en quinze chapitres qui correspondent à douze périodes successives : 1° Restauration ; 2° 1830 ; 3° Premières luttes contre Louis-Philippe, 1831 ; 4° Société des Droits de l'homme (1832-35) ; 5° Républicains et Communistes (1836-39) ; 6° De 1840 à 1848 ; 8° Révolution de février ; 9° Républicains au pouvoir (février-déc. 1848) ; 10° Réaction (1848-51) ; 11° et 12° Proscriptions et « Années de silence » (1851-60) ; 14° Réveil du parti, 1860-67 ; 15° Guerre contre l'Empire (1868-70). Les chapitres VII et XIII sont consacrés à la littérature républicaine sous Louis-Philippe et sous l'Empire.

Comme il est naturel pour une période où la vie politique a été dominée par les révolutions faites au centre du gouvernement et pour un parti dont l'objectif permanent a été de mettre la main sur le gouvernement central, c'est avant tout l'histoire du parti républicain *à Paris* qui est présentée ici ; de loin en loin quelques indications sont données sur les groupes républicains de France, surtout de Lyon et du Sud-Est [1] ; mais on voit que l'étude des documents locaux a manqué et que l'auteur n'a pas été en mesure de faire le travail méthodiquement pour les départements.

A vrai dire, c'est plutôt une histoire des républicains que du parti républicain. Ce caractère biographique est rendu apparent par le très utile *Index alphabétique*, placé à la fin, qui ne contient que des noms d'hommes. Mais peut-être ne pouvait-il pas en être autrement. Les républicains ont été surtout des individus isolés opérant séparément, tout au plus par petits groupes, d'ordinaire de peu de durée ; il s'est formé ainsi plusieurs fois des partis républicains ; il n'y a jamais eu *un parti* républicain dont on puisse décrire l'évolution comme on écrit l'histoire du parti tory.

Il serait bien difficile d'analyser un ouvrage qui consiste en plusieurs centaines d'études biographiques ; la richesse extraordinaire de ce

---

1. La terminologie géographique est un peu flottante ; la Provence est rangée tantôt dans le Midi (suivant l'usage provençal), tantôt dans l'Est (peut-être pour se conformer à l'usage parisien qui réserve le nom de Midi au Sud-Ouest gascon).

recueil en fait un répertoire précieux pour quiconque désire connaître la vie politique réelle de la France dans ce siècle [1]. Mais on peut aussi le lire tout à la suite ; il supporte fort bien cette épreuve, dangereuse pour les livres sans unité réelle. On voit alors se dérouler comme une étrange épopée cette lutte de quelques jeunes gens contre tout un gouvernement, contre toute une société qui les traite de fous, les méprise et les emprisonne; puis le miracle encore plus surprenant de la Révolution de 48, — cette Révolution sans pareille dans l'histoire du monde — qui en un jour remet à cette poignée d'obscurs militants la direction de toute la France et par l'établissement brusque du suffrage universel, bouleverse définitivement toutes les conditions de la vie politique, en France, puis en Europe. Enfin, après la tragédie sinistre des proscriptions et de l'oppression, c'est la lutte qui recommence, avec un personnel plus nombreux cette fois et moins héroïque, jusqu'à la catastrophe imprévue qui met définitivement la France au pouvoir des républicains. Dans toute l'histoire intérieure de la France (sauf peut-être la Révolution) il n'y a pas de spectacle plus tragique et plus romanesque.

M. W. a bien compris que pour donner une idée complète des républicains français, il fallait montrer parallèlement leurs actes et leurs doctrines ; car si quelques-uns ont été des hommes d'action, presque tous ont été des idéalistes, dominés par leurs idées. Un des résultats importants de son étude est de faire ressortir la transformation qui s'est produite dans la pensée et le tempérament intellectuel du parti républicain — ou, pour parler un langage plus court et plus exact — la différence de tempérament et d'idéal entre les républicains des différentes générations. Sous la Restauration les républicains, presque tous bourgeois, sont militaristes et napoléoniens. Les républicains de 1830, étudiants et ouvriers, sont Montagnards de la tradition de 1793; peu à peu leur attention étant attirée sur la condition misérable des travailleurs, ils deviennent communistes et les deux conceptions se combinent dans les Sociétés secrètes où dominent Barbès et Blanqui. Après 1840, ils sont socialistes, mais d'une façon vague. En 1848, ils sont mystiques, déistes, presque chrétiens. Après la persécution à la fin de l'Empire, ils sont devenus anti-cléricaux et athées. A travers ces changements de philosophie une tendance commune relie pourtant tous ces républicains français ; tous ont eu une foi, ils ont tous cru que le peuple est bon et que la liberté et l'instruction suffisent pour le mettre en état de diriger lui-même son gouvernement. Ils

---

1 Je n'ai pas relevé d'erreurs matérielles. L'exposé des organisations républicaines pour les élections de 1849 est confus et insuffisant, l'*Annuaire historique* devrait fournir les noms et les programmes des Comités. Les départements où la liste montagnarde a été élue en 1849 n'avaient pas tous une majorité républicaine; dans l'Ardèche entre autres, l'élection s'était faite à la majorité relative.

ont été profondément démocrates et optimistes. Leur foi etait tenace, car sous les régimes de compression et de persécution, après 1820 ou après 1835, sur des milliers de républicains, après 1851 sur des centaines de milliers on peut à peine compter quelques renégats. Ils ont passé auprès des hommes de bon sens pour des utopistes. Et l'expérience leur a donné raison contre les gens d'expérience. C'est ce que M. Weill indique par un simple rapprochement : « De Guizot disant : « il n'y a pas de jour pour le suffrage universel », et de Garnier-Pagès s'écriant : « son jour viendra », lequel était l'utopiste? Le programme politique des républicains est réalisé... Leur programme social commence à être appliqué. »

Ch. Seignobos.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 novembre 1901.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. l'abbé Sauvaire, curé de l'Escale (Basses-Alphes), une médaille de bronze portant au droit les bustes affrontés de Septime Sévère et de Julia Domna et au revers un grand autel, avec l'inscription grecque : *Pergamenón B Neocorón*. Ce médaillon a donc été frappé par les Pérgaméens néocores pour la seconde fois entre les années 193 et 211 p. C., et c'est le grand autel de Pergame qui y est représenté.

M. Philippe Berger présente, de la part du R. P. Delattre l'estampage et la photographie d'une nouvelle inscription funéraire qui emprunte un intérêt tout particulier à la qualité des personnages qui y sont mentionnés. Elle doit se lire ainsi : « Tombeau d'Hamilcar, prêtre de Baal Céleste, fils d'Asdrubaal le *shanó* (le noble), fils d'Esmonnamar le *shrnó* (le noble?), fils de Maharbaal le grand-prêtre, fils d'Abdmilcat, le grand-prêtre.»

M. S. Reinach annonce que deux sculptures en marbre plus grandes que nature et d'une grande beauté, qui avaient été découvertes vers 1720 à Apt en Provence et étaient depuis longtemps considérées comme perdues, ont été retrouvées par M. le professeur Furtwaengler de Munich dans le château du duc de Devonshire à Chatsworth. M. Reinach présente des photographies de ces statues. M. Héron de Villefosse ajoute qu'il a demandé des moulages de ces statues pour le Musée du Louvre.

M. Hatwig Derenbourg donne lecture de sa notice sur la vie et les œuvres de M. Maximin Deloche, son prédécesseur à l'Académie.

M. Oppert fait une communication sur un poème babylonien, publié par M. Piaches d'après l'original du Musée Britannique C'est une complainte de dix villes de la Chaldée ravagées par la guerre. Elle date de 287 a. C.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Z
1007
R45
n.sér.
t.52

Revue critique d'histoire et de littérature

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY